

Avertissement

Nous remercions vivement nos ami(e)s de langue portugaise qui ont fait l'effort de proposer une traduction en français de leur contribution. Compte tenu de la brièveté des délais et des difficultés propres de l'exercice, certains des textes traduits ne sont pas toujours intégralement intelligibles. Dans ces cas, nous avons pensé utile, pour respecter la pensée des auteurs, de fournir à la fois la version originale quand elle était disponible et la traduction française. En tout état de cause, ce document doit être pris comme un « document de travail », et aucune citation ne doit en être faite sans l'autorisation des auteurs.

Sommaire

De quelques portes d'entrée dans l'histoire de la démarche ergologique	3
Un premier état des lieux : quelques exemples.....	47
Atelier 1 : Rencontres épistémologiques entre la démarche ergologique et les diverses disciplines	90
Atelier 2 : L'intervention sociale et les alternatives pour la gouvernance du travail	160
Atelier 3 : La problématique du développement	209
Atelier 4 : Formation, insertion, compétences.....	296
Atelier 5 : Comment faire avec l'activité ?	363

**De quelques portes d'entrée dans l'histoire de la
démarche ergologique**

VUILLON B. Institut d'Ergologie, Université d'Aix – Marseille.

Contact : bg.vuillon@orange.fr

Les protagonistes du travail

De quels protagonistes s'agit-il ? De ceux qui travaillent en entreprise, les protagonistes sont alors les Directions et les salariés. Dans le congrès qui nous réunit « Penser autrement la vie, l'activité, le travail » il m'a semblé que les protagonistes du travail étaient à la fois l'équipe universitaire et les travailleurs qui ont suivi les formations et pour certains ont participé aux recherches de l'APST et de l'ergologie.

Un rappel historique : en 1982, nous avons constitué une équipe universitaire composée de Yves Schwartz, Maître de conférences en Philosophie, Daniel Faïta, Maître de conférences en sciences du langage, Bernard Vuillon, ingénieur d'études en sociologie. Nous étions à l'Université de Provence ; mais n'avions jamais travaillé ensemble. Nous avions en commun d'être engagés dans le syndicalisme enseignants et personnels IATOS et dans des actions de formation continue (dans le prolongement de la loi sur la formation professionnelle continue de juillet 1971 instituant le congé de formation, l'Université de Provence avait créé un service de formation continue à Marseille St Charles et à Aix). En 1980, TERRIN, principale entreprise de la réparation navale marseillaise, ferme ses portes. Le service formation continue de l'Université de Provence est mobilisé pour participer à la reconversion des 6000 travailleurs de cette entreprise. Nous avons tous les trois participé à cette opération, c'est ce qui a permis de nous connaître.

Au cours de l'année 1982, nous décidons de travailler ensemble et de faire, dans le cadre de la formation continue, un projet sur les changements qui affectent le travail. Les nouvelles technologies se mettent en place (machines-outils à commandes numériques, robots dans l'industrie automobile, informatisation du travail dans les services...), les organisations tayloriennes ont tendance à se réduire dans l'industrie et il est fait appel à l'initiative, à l'intelligence des opérateurs.

Ce projet de formation avait aussi un objectif : penser les transformations du travail et de l'activité de travail avec tous les protagonistes de ces activités. Ainsi naissait le projet qui est à l'origine de l'ergologie, il y a aujourd'hui 30 ans. Dans la lignée d'Ivar Oddone, avec les ouvriers de la Fiat en Italie et les experts bruts des conditions de travail et de la sécurité au travail, notre projet passait par la création d'une *Communauté Scientifique Elargie* associant chercheurs et universitaires à ceux qui dans les entreprises et les services vivent les situations de travail.

Un premier stage « Culture professionnelle, savoir-faire, mutations technologiques » voit le jour en 1983 ; il s'adressait à des salariés de la région dans le cadre d'un congé de formation. Il s'agissait alors de trouver des stagiaires volontaires. Nous sommes allés soumettre notre projet à l'union patronale des industries marseillaises et aux organisations syndicales de salariés : CGT, CFDT, FO, ainsi qu'aux Mutuelles de Provence, à Travail et Culture. Des militants de la CGT de l'Union départementale ont répondu positivement à notre proposition, ceci faisait débat à l'intérieur de l'organisation. Ces militants ont rendu possible le démarrage de cette expérience et de cette aventure universitaire, qu'ils soient ici remerciés.

Après de difficiles démarches de contacts et de prospection, nous avons réussi à réunir 15 stagiaires (2 femmes et 13 hommes) de différents niveaux de formation initiale et de qualification, tous originaires de la région marseillaise, tous syndicalistes :

-8 travaillaient dans des entreprises : 2 opérateurs postés de la pétrochimie, 1 agent EDF, 1 contrôleur de la navigation aérienne, 1 ajusteur outilleur dans une SCOP, 1 conducteur de machines à la Générale Sucrière, un calculateur en béton armé, 1 technicien à la SNCF ;

-7 travaillaient dans des services : 1 employée mutualité sociale agricole, 1 employé sécurité sociale, 1 professeur technique, 1 responsable activités culturelles, 1 formateur, 1 employé à la Caisse d'Epargne, 1 chargé d'études aux Mutuelles de Provence.

Les enseignements étaient regroupés en 4 modules : Connaissance des technologies, Economie et Gestion, Rôle du travail et de la conscience ouvrière dans l'histoire, Connaissance de la formation professionnelle. La formation se déroulait au rythme d'une semaine par mois pendant 7 mois.

Pour ma part, j'avais la responsabilité des visites d'entreprises que j'organisais avec les stagiaires. Il s'agissait de visiter une entreprise ou un service dans lequel travaillait l'un des membres du groupe. La préparation de la visite se faisait avec tout le groupe. Les autorisations étaient demandées aux Directions qui organisaient la visite, dans un deuxième temps nous rencontrions les représentants salariés au Comité d'entreprise afin de connaître leur point de vue. De retour en salle nous analysions ensemble la visite. Au cours de ce premier stage, nous avons visité 5 entreprises, sous l'angle des changements techniques et de leurs incidences sur le travail : un Central EDF, une SCOP, un service de la SNCF, le réseau de gestion automatisé de la Caisse d'Epargne, une unité de la Pétrochimie.

J'avais également la responsabilité du travail personnel des stagiaires. Il s'agissait de réaliser l'équivalent d'un mémoire qui n'en était pas un, sur leur propre activité, le travail concret, le travail réel. Nous leur demandions de faire un travail d'écriture sur leur travail, leur service, leur entreprise en leur laissant une liberté de choix. C'était un exercice de prise de distance par rapport à leur propre expérience. Dans ce travail d'écriture, ils utilisaient leurs mots à eux ou éventuellement les termes, les concepts qu'ils s'étaient appropriés pendant la formation si cela leur permettait de rendre compte de leur vécu au travail. Il n'y avait pas de notation.

Nous étions en permanence présents tous les trois avec les stagiaires pendant les semaines de formation. Quelques mots d'évaluation des stagiaires à l'issue de ce premier stage :

Mr E... : « Ce qui m'a surpris, c'est qu'un universitaire ait trouvé que dans le savoir-faire de tous les jours, il y avait quelque chose de riche.....à propos d'un mouvement répétitif, on dit c'est normal, c'est un OS, mais en définitive, il y a un savoir, il y a l'œil, le toucher, la température....lui, il le savait... »

Mr M... « Ecrire mon expérience de la clinique de la Feuilleraie, sans le stage, je ne l'aurais jamais écrit. Prendre le temps d'écrire et de rechercher, confronté à votre expérience, ça m'a été utile..... »

Mr A... »Sur la modernisation : c'est vraiment un terrain où la communauté scientifique élargie peut et doit se développer. Un scientifique, tout seul, avec ses connaissances scientifiques bien à jour, il pourrait moderniser pour moderniser. Avec la communauté scientifique élargie, à chaque cas de modernisation, on peut rencontrer, étudier, faire s'exprimer les problèmes des gens qui, quotidiennement vont travailler avec le résultat de cette modernisation.... ».

Avions-nous ainsi créé avant l'heure une entité collective relativement pertinente, un dispositif dynamique à trois pôles ou un groupe de rencontres du travail ?

Nous avons renouvelé ce stage pendant 3 années hors les murs de l'Université. A la demande de stagiaires des 3 promotions, nous avons voulu en faire une formation diplômante et qualifiante. Sur la base de l'acquis, nous avons créé la maquette d'un diplôme d'université, le DU APST, Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail. Ce projet de DU était accepté par les instances de l'université, et mis en place dès la rentrée 1986. Nous obtenions ainsi, une première reconnaissance de l'université. Nous étions toujours rattachés chacun à nos départements respectifs, mais le travail à l'APST nous prenait progressivement à temps plein, des projets de recherche étaient envisagés avec nos premiers stagiaires. Après une longue bataille interne à l'université cette nouvelle équipe pluridisciplinaire fut officialisée et rattachée au département de Philosophie.

Le DU APST comprenait le stage de premier niveau réservé aux salariés en formation continue et des unités de valeur optionnelles qui pouvaient être prise par des étudiants. Ainsi se créait progressivement le brassage formation initiale, formation continue, étudiants/salariés qui allait devenir un principe pédagogique.

En 1989 nous décidions de passer à un diplôme national à bac +5, un DESS intitulé Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail, APST. Ce projet soutenu par l'Université de Provence était habilité par le Ministère. Nous obtenions une formation de 3^{ème} cycle professionnalisée pour 25 étudiants dont 12 en formation initiale titulaires d'une maîtrise et 13 en formation continue soit titulaires d'un diplôme équivalent à la maîtrise soit pour les autres : expérience professionnelle et validation des acquis (décret ministériel de 1985). Pour ceux dont l'écart était le plus grand (bac +2 ou non bacheliers) nous leur demandions de commencer par le DU.

Nous décidions donc d'ouvrir le DESS dès la rentrée 1989 tout en conservant le DU APST. Le DESS APST est aujourd'hui Master - Ergologie.

J'ai recueilli, 20 ans après, le témoignage de deux anciens du DESS :

Mr R... technicien à France Télécom au moment de son inscription au DESS 1989-1990

Mr L...ouvrier docker sur le port de Marseille-Fos, il s'est inscrit au DESS 1990-1991 après avoir fait le DU APST 1986-1987. Ils étaient tous deux syndicalistes avant la formation.

Mr. R... « ... En1981, la question de la stratégie du syndicat se posait, certains trouvaient qu'on était trop dans la concertation, d'autres qu'on en faisait pas assezaux PTT, pas mal de techniciens de ma génération se retrouvaient sur la recherche de sens du travail, de sens du Service Public... à mes débuts à Marseille, j'étais dans une équipe qui faisait du contrôle qualité. On intervenait quand les centraux étaient en difficulté. On contrôlait les équipements installés par les entreprises privées. On était au top sur le plan technique. On bossait dur..... ». « ... Ma motivation initiale par rapport à cette formation, ce n'était pas des finalités professionnelles immédiates. A 36 ans, ce qui m'attendait en participant à cette formation, c'était d'être meilleur dirigeant syndical à la sortie. Or, assez rapidement, j'ai dit non. Ce qui se raconte dans cette formation est trop important pour changer la manière de regarder le travail. Il me faut postuler à un autre rôle que celui de syndicaliste...A l'issue de ma formation à Aix, je suis allé travailler à Paris faire de l'ergonomie, des études sur l'organisation du travail pour la Direction Générale, études qui accompagnaient les transformations à F.T....Au bout d'un an, je suis revenu à Toulouse avec un poste de cadre responsable dans le domaine de l'hygiène, la sécurité et les conditions de travail. Il s'est alors créé une école de formation pour l'encadrement, l'école des réseaux. J'ai postulé. Après plus de 15 ans, je suis encore sur le même métier. La formation du DESS APST m'a servi à plusieurs titres : au début pour faire partie de l'équipe organisation du travail/ergonomie de la Direction générale, sans ce diplôme, jamais je n'aurais pu l'intégrer. Il s'est avéré que je disposais d'une compétence complémentaire originale par rapport aux gens avec qui je travaillais....Ensuite pour la formation des managers que j'ai animée à Paris, Bordeaux, en Alsace....j'ai pris conscience de la puissance de la culture ergologique. Avec ce patrimoine que j'étais capable de mettre à l'épreuve en permanence, je pouvais amener les personnes à se poser des questions sur un autre champ que les rapports de pouvoir et cela par des interrogations sur le travail, le management, sur l'entreprise... »

Mr L... « ... Le travail sur le port, la pénibilité physique a disparu. Il y a une intensité du travail, une obligation de résultat, sur le port c'est quelque chose de très présent... Mon activité syndicale m'a permis de constater que les arguments avancés par le patronat portuaire parfois étaient faux donc qu'il fallait se doter d'arguments pour amener la contradiction, de mon point de vue ça passait par la formation...Tout est parti d'une exposition avec le Syndicat des ouvriers dockers sur l'évolution de l'outil de travail, on s'était posé la question de l'évolution du travail des ouvriers dockers sur le port. On s'est rencontré

avec Yves Schwartz à l'occasion de cette exposition, il m'a proposé de suivre la formation à l'Université de Provence..... ». « ...J'ai pris cette formation comme une deuxième chance d'un point de vue scolaire. Quand je suis rentré à l'Université, ça a été un défi, ça a été un pari. Je n'avais jamais mis les pieds à l'Université. Je me suis dit, j'ai peut-être une opportunité et je vais tout faire pour la saisir. Mon objectif était personnel mais au-delà il y avait un objectif lié à ma profession, donner une autre image de cette profession.....je me suis posé une question au tout début : Comment se fait-il que des universitaires réfléchissent sur le travail et nous qui sommes en contact quotidien avec le travail on ne réfléchisse pas suffisamment ?.... » « ...De mon point de vue, la richesse de cette formation, au travers de son contenu, c'est aussi au public qui composait le groupe d'étudiants, ce partenariat qu'il y avait entre étudiants et salariés, c'est cette originalité qui a été je crois, un facteur de réussite. Nous on a appris des jeunes étudiants et je pense que les étudiants ont appris des salariés...les étudiants ont tiré parti des échanges qu'on avait pendant les cours et en dehors de l'université....Quand je suis arrivé à l'université, j'avais le sentiment d'avoir un handicap par rapport aux étudiants mais après mon handicap intellectuel, j'ai pu le gommer par mon expérience professionnelle. Cela a été rendu possible par Yves au travers de son enseignement et de son approche il a eu cette capacité à me mettre en confiance et il m'a donné les moyens de pouvoir m'exprimer..... ». « ...Ma position de responsable syndical n'a fait que renforcer l'idée de suivre cette formation, de là à dire que les objectifs que j'ai atteint étaient les objectifs que je m'étais assignés, non, c'est chemin faisant, progressivement, à chaque étape que je me suis fixé une étape supplémentaire....La confiance de mes responsables pour aller plus loin dans la démarche, explique mon investissement dans la formation du personnel...La chance que j'ai eue, a été la possibilité de transposer immédiatement dans l'activité les outils intellectuels qu'on m'avait donné à l'université...Là-dessus le regard des responsables patronaux a été assez significatif, quand j'ai pris le service nous étions 6 et quand je l'ai quitté en 2005 nous étions 16 personnes. Et en même temps, c'était un petit rêve qui était le mien, mon service servait d'école, c'était un passage au travers de la formation et aidait à avoir un rapport différent avec la marchandise.....La richesse des personnes que j'ai rencontré, l'équipe pédagogique, jamais je ne pourrai trouver le qualificatif, il y a une pertinence, vous avez été des avant-gardistes. Les choix que vous avez faits, la justesse des analyses. C'est un édifice qui a été bâti avec des fondations solides. Je considère que vous avez été des précurseurs parce que vous avez initié cette démarche... ».

Les protagonistes du travail ont été, comme disait Jacques Duraffourg, nos *forces de rappel*. Il lui arrivait d'utiliser le terme de cordes de rappel. En effet lorsque chercheurs et universitaires spécialistes du concept, s'aventurent sur le terrain du travail, ils ont besoin sans cesse des travailleurs pour les assurer et les rappeler aux réalités du terrain.

BELLIES L., Professeure associée à mi-temps à l'Institut d'ergologie, AMU – CEPERC

Contact : laurence.bellies@univ-amu.fr

Ergonomie et Ergologie : les apports réciproques¹

Dans un premier temps, nous présenterons les concepts et méthodes que nous retenons pour caractériser la porte d'entrée *historique* de l'ergonomie dans l'ergologie.

Ensuite, il nous faudra comprendre en quoi ce fabuleux *bazar*² ergologique nous permet de *casser des cailloux*, réinterroger notre propre discipline, et pour ma part l'ergonomie.

Enfin, nous chercherons à *ranger momentanément* tous ces acquis dans une perspective de progrès pour notre société et d'évolution des disciplines. Dans ce dernier point, nous laisserons aux lecteurs le soin de répondre à quelques interrogations qui nous préoccupent.

I. L'ergonomie porte d'entrée *historique* à la démarche ergologique

Si nous reprenons rapidement quelques repères historiques, nous retenons deux périodes de développement déterminantes pour l'ergonomie puis l'ergologie.

La première période de développement (1970 – 1980) fut celle de l'entrée des chercheurs-ergonomes sur le terrain. L'étude fondatrice s'intitule « *Conséquences du travail répétitif sous cadence sur la santé des travailleurs et les accidents* » (Laville, Teiger, Duraffourg, 1972)³. Les principaux résultats de l'étude, centrée sur le travail des ouvrières dans le secteur de l'électronique, montrent que malgré la rationalisation poussée de la production et son caractère dit répétitif, le travail à faire ne se présente pas toujours de façon identique, loin de là : un tiers des opérations, en moyenne, sont associées à un incident qui rompt le rythme de l'activité, la complique et fait perdre du temps, alors que le calcul de temps alloués ne prévoit

¹ Cet article a fait l'objet d'un dialogue passionnant avec Catherine TEIGER, CNAM, 41, Rue Gay Lussac, 75005 Paris, Catherine.teiger@wanadoo.fr et Marianne LACOMBLEZ, Faculdade de Psicologia e de Ciências da Educação da Universidade do Porto, Rua Dr. Manuel Pereira da Silva 4200-392 Porto Portugal, lacomb@fpce.up.pt.

² Expression familière de Jacques Duraffourg (cité par Schwartz, 2004).

³ Cette étude a été réalisée par une équipe de chercheurs du laboratoire d'ergonomie du CNAM de 1969 à 1972 sous la direction du Pr Wisner.

que 3% d'aléas, de ce fait la durée des cycles n'est pas constante. Les chercheurs constatent donc un écart entre le travail théorique et le travail réel ; et la variabilité industrielle (aléas) face à la variabilité individuelle serait à l'origine de cet écart. Par ailleurs, l'activité réelle (telle qu'observée) ne correspond que très partiellement aux modes opératoires définis par le service des méthodes selon les principes des *temps et mouvements* affichés au-dessus de chaque poste de travail. Les ouvrières élaborent avec ingéniosité des stratégies opératoires raffinées pour gagner du temps, contourner les difficultés et lutter contre l'abrutissement (préservation de sa santé) en utilisant d'autres modes opératoires que ceux qui sont imposés, y compris en utilisant la parole malgré les interdictions. Elles ont une activité mentale intense et continue, elles prennent des micro-décisions, récupèrent les incidents, mémorisent des opérations à faire dans l'espace, sans lien logique entre elles. Et pour finir les exigences perceptives de la tâche, la grande précision et rapidité des gestes entraînent une extrême rigidité posturale, entraînant une fatigue physique importante. En conclusion, ce travail soi-disant répétitif et automatisé n'est donc réellement ni l'un ni l'autre : il peut se faire sans y penser mais plus souvent, il faut rattraper l'aléa sous cadence imposée, sans marge de manœuvre. L'activité mentale intensive peut expliquer les manifestations de *fatigue nerveuse* qui faisait l'objet de la demande initiale des syndicats.

Les conséquences sur le champ social, politique et scientifique sont importantes. Le diagnostic local (micro) a permis de remonter à des problématiques sociales plus générales (macro) pour aboutir à des transformations techniques et organisationnelles. Ce diagnostic local a aussi permis de réinterroger certains postulats ou paradigmes scientifiques dominants de l'époque. Par exemple, la mise en évidence du paradoxe d'une activité mentale intense de régulation et de récupération associée à la monotonie et à l'ennui du travail parcellisé interdit de considérer le travail *manuel* comme *non intellectuel* et le travail à la chaîne comme *facile et automatisé car répétitif*. De même, la question de la charge de travail, un des paradigmes de l'époque⁴, s'est trouvée relativement clarifiée dans la mesure où l'illusion de sa mesure objective (en laboratoire) par des paramètres psycho-physiologiques avec la notion de seuil acceptable a été abandonnée, au profit de l'analyse approfondie de ses déterminants, réalisée en coopération avec les intéressés en situation de travail. Enfin, ces résultats, véritables *découvertes sur le travail réel*, ont été à l'origine de nouveaux concepts pour interpréter

⁴ Monod, H., Lille, F. (1976). L'évaluation de la charge de travail. *Archives des Maladies Professionnelles*, n°37, pp. 1-96.

l'activité : régulation, stratégies et compromis opératoire, coût (charge de travail), compensation, puis coopération, activité collective, expertise ouvrière, représentations pour l'action, etc.

Dans le champ des méthodes d'intervention en ergonomie, la démarche innovée (voir Teiger C., 2006) va être largement conceptualisée ; ce qui va marquer la suite des recherches-interventions du laboratoire du CNAM :

- Un changement de démarche et de méthodes : un *bricolage méthodologique*. « *On inventait en marchant, on cherchait les méthodes en même temps qu'on analysait le travail [...]. On a vraiment bricolé* » (Teiger, 2004).
- La coopération avec les acteurs de l'entreprise et la mise en synergie de toutes les *expertises*, y compris celle des travailleurs, deviennent une condition nécessaire à la construction de nouvelles connaissances pertinentes sur la situation particulière. L'approche ergologique en a fait, quant à elle, un principe de base.
- Par voie de conséquence, la posture de *l'expert sachant tout* est abandonnée au profit de coopération avec les acteurs du terrain. L'objectif est que les ergonomes travaillent avec toutes les parties concernées, pour élaborer *l'objet référentiel commun* à partir duquel on peut imaginer en commun des pistes de solutions satisfaisantes pour chacun. Il ne s'agit plus d'appliquer dans la situation de travail des données acquises en laboratoire.
- Toujours animés par la posture de base : apprendre du terrain, il s'agit maintenant de se laisser guider et surprendre par le terrain pour comprendre le problème, « *c'est le terrain qui pilote* » (Duraffourg). *L'analyse ergonomique du travail* permet de construire un faisceau de *problèmes réels et concrets* qui s'expriment dans le micro des situations de travail. C'est ce qu'on a appelé plus tard la *construction sociale* de l'intervention dont *l'instruction de la demande* est l'épine dorsale.

Les premières orientations de l'ergonomie francophone ont pu voir le jour grâce à une présence forte sur le terrain et des demandes sociales émergeant pour l'essentiel des syndicats. C'est au cours de cette période que l'ergonomie francophone va construire progressivement sa spécificité.

La seconde période de développement (1980 – 1990) de l'ergonomie correspond à la naissance de l'ergologie, dans un contexte social et scientifique différent de celui de la première période. Au début des années 1980, on passe d'une crise du travail à une crise de

l'emploi. Les forces sociales qui dans la première période s'opposaient à la mise en place des organisations tayloriennes et fordienne, à chaque fois que celles-ci se faisaient au détriment de la santé et des conditions de travail, se redistribuent dans cette seconde période pour faire face à de nouvelles problématiques telles que le chômage, les restructurations, les délocalisations, qui donnent à l'emploi la priorité. En PACA, « en 1980, *TERRIN, principale entreprise de réparation navale marseillaise ferme ses portes* » (Vuillon, 2012). L'université de Provence est mobilisée pour participer à la reconversion des 6000 travailleurs de cette entreprise. C'est ainsi, que Schwartz, Faita et Vuillon décident de travailler ensemble en 1982 dans le cadre de la formation continue. Le projet est de « *penser les transformations du travail et de l'activité de travail avec tous les protagonistes de ces activités* » (Vuillon, 2012). Un premier stage voit le jour en 1983 adressé à des stagiaires volontaires⁵, puis est renouvelé pendant trois ans. De nombreux précurseurs de l'ergologie⁶ y ont participé, donnant lieu à une première production « *L'homme producteur*⁷ ».

Lors de ces stages à Aix, comme au laboratoire du CNAM dans les années 1970 qui organisaient aussi des sessions de formation pour les militants, la confrontation des savoirs *académiques* des chercheurs et des savoirs *investis* de ceux qui travaillent ainsi que la confrontation des méthodes sont au cœur de la démarche. Quand les ergonomes du laboratoire du CNAM allaient sur le terrain, ils *bricolait* et quand ils organisaient les formations avec les syndicalistes, ils réfléchissaient aux méthodes *bricolées* et à la validité scientifique des résultats des études de terrain. « *On leur apprenait des choses, mais on en apprenait tout autant. On se rendait compte que ce que nous avons vu dans un tout petit endroit, c'était généralisable. C'était une manière de valider nos recherches. C'est une toute autre démarche que la démarche expérimentale*⁸ » (Teiger, 2012). « *Les ergonomes ont beaucoup appris au cours de ce travail en commun* » (Teiger, 2004). Nous faisons l'hypothèse qu'il y a eu une

⁵ Les volontaires sont des militants de la CGT de l'union départementale.

⁶ Dont Duraffourg, ergonomiste-consultant à l'époque à ACTIVITE ; cabinet qu'il a créé en 1984 sur Grenoble à sa sortie du laboratoire du CNAM.

⁷ Schwartz, Y., Faita, D., (1985), *L'Homme producteur. Autour des mutations, du travail et des savoirs*, Ouvrage collectif, Messidor, Editions sociales.

⁸ Au niveau scientifique, le champ est découpé en deux courants (A. Laville, 2004) : un courant expérimentaliste représenté par des physiologistes et psychologues et un courant qui prend comme lieu de recherche le terrain, lui-même découpé entre ceux qui ont des hypothèses a priori qu'ils valident sur le terrain (Hoc) et ceux qui apprennent du terrain (Faverge, Wisner, Cazamian, Metz,...).

convergence dans le mode d'interpellation des savoirs, en partie dans l'expérience de ces stages et que cela n'est pas neutre dans les développements disciplinaires. Mais cette confrontation a été conceptualisée comme *principe méthodologique* en ergonomie pour valider les résultats des études empiriques au laboratoire du CNAM et non suffisamment comme *concepts de base* de la discipline, contrairement à ce qu'a fait l'ergologie ou Faverge⁹ dès 1967.

Nous retenons aussi de ces deux périodes de développement, que l'ergonomie et l'ergologie se sont construites autour de demandes sociales de natures différentes, qui les ont stimulés. Nous faisons l'hypothèse, à partir du moment où les problématiques de terrain restent centrales dans la démarche, que l'ergonomie et l'ergologie continueront à se développer au rythme des demandes sociales et des évolutions de la science.

Du point de vue des concepts épistémologiques maintenant, il est d'usage d'entendre au Master d'ergologie que l'ergonomie est une propédeutique à l'ergologie. En fait, pour Schwartz (1996) « *L'ergonomie est une propédeutique à l'épistémologie [...]. La fécondité questionnante de l'ergonomie donne en retour (à l'ergologie, discipline encore jeune) des obligations théoriques et pratiques* ». Il y a donc une nuance. Il faut comprendre que la découverte du travail réel, de la *distinction prescrit / réel* et de la *notion d'activité*, telle que l'ergonomie wisnérienne la maniait (voir les résultats de l'étude fondatrice), a été un trait de lumière, une formidable confirmation de l'intuition de ce à quoi les ergologues étaient confrontés à l'occasion de l'expérience des stages. Cette notion d'activité justifiait l'absolue nécessité d'aller voir au microscope la vie industrielle, et a permis de nombreux développements conceptuels sur le *concept d'activité*.

Les enseignements de l'étude fondatrice qui ont entraîné des changements épistémologiques pour Wisner (1985-1995) et son équipe (Teiger, 2007) sont :

- Un changement *d'objet de recherche* : la découverte du *travail réel*. « *Il s'agissait d'un véritable bouleversement [...] Il fallait accepter que les questions posées nous conduisent à explorer des domaines de la science que nous ne connaissions pas. Le mot-clé devenu depuis le notre était « l'analyse du travail », c'est-à-dire la description du travail tel qu'il se passe réellement et non tel qu'il a été prescrit initialement, et une approche des*

⁹ Faverge, J.M., Houyoux, A., Olivier, M., Querton, A., Laporta, J., Poncin, A. & Salengros, P. (1970). *L'organisation vivante*. Bruxelles : Editions de l'Institut de Sociologie.

mécanismes et des causes conduisant à travailler selon ces modalités réelles » (Wisner, 1985). Il s'agit bien d'un *changement de regard* sur le travail, un changement radical dans la représentation que l'on s'en faisait à l'époque à tous les niveaux.

- Les limites de la méthode expérimentale : « *Sans analyse du travail, on fait des expériences sur le travail fictif, sur le travail prescrit, sur ce qu'on croit que les opérateurs font, alors qu'on doit faire des expérimentations sur ce qu'ils font vraiment [...]* » (Wisner, 1995). Il ne s'agissait pas d'un rejet de la méthode expérimentale, mais plutôt d'une invitation à faire des expérimentations à partir des problèmes concrets et réels que nous renvoie la société.
- Et le fait que Wisner ait toujours affirmé « *la nécessité d'une relation dialectique entre l'étude de terrain et l'expérimentation* » (ibid.) : de son point de vue, « *la méthode expérimentale ne pouvait partir de l'idée vague que se fait un chercheur sur ce qui se passe sur le terrain* » (ibid.). Cette exigence *pragmatique* s'impose toujours à l'ergonomie, sauf que Wisner n'a pas conceptualisé la manière dont il envisageait les débats entre chercheurs *expérimentalistes* et *défenseurs du travail réel*. Ce dernier point soulève deux types de questions fondamentales auxquelles il faudra impérativement revenir : la pluridisciplinarité et l'articulation entre le *bricolage sur le terrain* et la théorie.

Dans le contexte social et scientifique de l'époque, il s'agissait bien d'une *posture* de recherche innovante, à la fois scientifique et politique (Teiger, 2007) :

- Une posture scientifique, qui prônait un mode d'élaboration des connaissances scientifiques de type *inductif* à partir des problèmes *concrets et réels* du terrain : de l'analyse des données empiriques, des faits observés longuement, on construit des hypothèses scientifiques. Alors que l'approche *hypothético-déductive* était seule considérée comme scientifiquement valide par les milieux académiques de recherche en France et ailleurs dans les disciplines-mères de l'ergonomie, largement expérimentales, pour laquelle on construit de hypothèses a priori qu'on valide ensuite sur le terrain ou en laboratoire. L'accueil de cette *rupture épistémologique* en 1972 auprès de l'Ergonomics Research Society fut glacial, alors qu'elle faisait aussi son chemin dans des équipes de recherche telles que celles de Faverge ou Piaget dès les années 1960.
- Par ailleurs, l'ergonomie développe la participation des travailleurs à la recherche : l'opérateur est quelqu'un qui sait quelque chose sur son travail, il est acteur de la recherche et non pas l'objet. Cette posture politique reconnaissait que les opérateurs

avaient leur mot à dire sur le travail et qu'ils ont la légitimité pour le faire et d'autre part qu'ils ont un pouvoir d'agir sur les situations de travail.

« Cette conception de la démarche scientifique a longtemps été contestée sinon dévalorisée et commence à trouver sa légitimité ; elle est aussi prônée par des chercheurs d'autres disciplines, telles l'anthropologie et la sociologie » (Teiger, 1993), certains psychologues¹⁰. Cette conception scientifique a aussi largement inspiré l'équipe d'ergologie qui a conceptualisé cette posture *inductive avec la participation des opérateurs* dans le DD3P¹¹.

Aujourd'hui, cette conception des recherches-actions peut nous apparaître *familière* mais il faut imaginer la rupture que cela signifiait pour l'équipe du laboratoire du CNAM en 1972 !

II. Le « bazar » ergologique pour « casser des cailloux »

En 1997, pourquoi le mot *ergologie* ? « Le terme nous avait été suggéré par un responsable du CNRS et par un texte de Granger [...]. Il n'est pas innocent : il coïncide avec un approfondissement de nos élaborations théoriques, visant à insérer l'activité de travail dans le cadre d'une vision de l'existence humaine comme activité, le travail en restant une dimension stratégique, notamment dans le cadre des objectifs professionnels des formations du Département. Il devenait de plus en plus clair que la démarche ergologique tentait en permanence d'opérer le va-et-vient entre des préoccupations philosophiques, épistémologiques et des préoccupations opérationnelles » (Schwartz, 2009). Quel texte de Granger ? Nous faisons l'hypothèse qu'il s'agit de son essai pour une philosophie du style¹². Cunha (2012) reprend dans sa thèse ce développement. « Chercher les conditions les plus générales de l'insertion des structures dans une pratique individualisée serait [...] une *ergologie transcendantale* ». On retient de cette phrase la notion de *fonction intégratrice des structures dans la pratique individualisée*.

¹⁰ Piaget, Morin, Faverge,...

¹¹ DD3P : Dispositif Dynamique à 3 Pôles.

¹² Granger, G.G., (1968), *Essai pour une philosophie du style*, Armand Colin.

1. Le concept d'activité

En même temps que Schwartz (2004) reconnaît que « *l'ergologie se donne des objectifs et des défis plus généraux et génériques, plus aléatoires peut-être, que l'ergonomie, mais qu'elle s'appuie sur le concept majeur d'activité, qui doit énormément à la tradition wisnérienne* », Daniellou (2004) admet pour sa part que l'ergologie lui a appris que « *l'activité n'est pas simplement la réalisation des tâches et que dans l'activité humaine, il se joue beaucoup d'autres choses que de faire ce qu'il y a à faire. Notamment que l'activité humaine, c'est aussi vivre dans un milieu technique, social, culturel, où il y a à vivre avec les règles qui existent avant celles qu'on fabrique et à vivre avec des valeurs qui sont pour partie locales et pour partie en relation avec des débats au niveau général [...] Donc en lisant Yves Schwartz, j'ai appris à donner de l'épaisseur à ce qu'il appelle les « dramatiques d'usage de soi » dans les situations de travail* ».

Reprenons. Le *concept d'activité*, dans la tradition wisnérienne (Laville et al., 1972) s'envisage comme *un ensemble de régulations mises en place en réponse à la variabilité de la situation réelle confronté à la variabilité de l'individu*. Sur la base des modèles de la *régulation*¹³ ou de la *double régulation de l'activité*¹⁴, adapté plus tard par Christol & De Terssac et intitulé *schéma à 5 carrés*, et du *modèle des régulations des modes opératoires*¹⁵, les ergonomes décrivent l'activité de travail en montrant comment, pour réaliser la tâche avec les moyens disponibles et dans les conditions définies, l'opérateur se déplace, fait des gestes, regarde, écoute, organise son travail, procède à des raisonnements, anticipe, ... L'activité est donc appréhendée comme un ensemble de comportements observables mis en œuvre par un opérateur pour réaliser sa tâche ou comme une conduite de processus mentaux non observables. Pour une même tâche, l'activité déployée sera différente pour deux opérateurs, voire pour un même opérateur à des moments différents compte tenu de leurs variabilités intra et inter individuelles.

¹³ Faverge, J.M., (1966), *L'analyse du travail en termes de régulation*, in Faverge, J.M. & al., *L'ergonomie des processus industriels*, Ed. de l'Université libre de Bruxelles, Bruxelles, pp33-60

¹⁴ Leplat, J., Cuny, X. (1977). *Introduction à la psychologie du travail*, Paris, PUF.

¹⁵ Modèle des régulations des modes opératoires, proposé dans Guerin et al., (2007), *Comprendre le travail pour le transformer*, Editions ANACT.

Cette conception présente bien évidemment des limites et des avantages.

Les limites sont claires, ce concept *d'activité* est plus réducteur en ergonomie, probablement parce qu'il se centre sur une *activité de travail* (et hors travail quand celui-ci est lié au travail), qu'en ergologie qui développe le concept *d'activité humaine* qui comprend le fait d'être *vivant*. « *L'activité est un élan de vie, de santé, sans borne prédéfinie, qui synthétise, croise et noue tout ce qu'on se représente séparément (corps / esprit ; individuel / collectif ; faire / valeurs ; privé / professionnel ; imposé / désiré ; etc... »* (Durrive, Schwartz, 2001). Les ergonomes progresseraient s'ils optaient pour un concept plus *anthropologique de l'activité*, développé par les ergologues, même si dans l'histoire de l'ergonomie des évolutions du concept sont à noter. « *Alors que l'ergonomie a longtemps pensé son objet en termes de couple : système homme-machine, puis système homme-tâche, le centrage sur l'activité introduit un troisième terme qui crée une dynamique dans l'appréhension du travail. En effet, l'activité de travail engage, à chaque moment, la personne tout entière avec son corps biologique, son intelligence, son affectivité, prise dans le déroulement de son histoire et dans ses rapports aux autres. Bien qu'elle se soit traditionnellement focalisée davantage sur les aspects biologiques et cognitifs, l'analyse ergonomique tient compte de ces trois dimensions et tente d'en décrire et d'en comprendre les relations en s'enrichissant des apports récents de la psychologie dynamique du travail et de la sociologie notamment »* (Teiger, 1993). Cette définition positionne bien l'objet de recherche de l'Analyse Ergonomique du Travail (AET), et suggère un glissement conceptuel de *l'activité de travail* telle que définie par les ergonomes, vers une *activité de travail* plus anthropologique, telle que définie par les ergologues. *L'activité de travail* est vue comme élément qui crée une dynamique. D'autres ergonomes écriront que l'activité est vue comme élément central organisateur et structurant les composantes de la situation de travail, une *fonction intégratrice* qui unifie la situation de travail. Les déterminants du travail n'existent à proprement parler que parce que *l'activité* les met en œuvre et les organise.

Les avantages d'une telle conception sont d'être précis et fin dans la description des déterminants du travail, de *l'activité de travail* déployée, et de leurs effets et, de les mettre en lien. C'est seulement après avoir posé un tel diagnostic sur la situation de travail, en ayant isolé (au sens scientifique) les variables que nous pouvons, nous semble-t-il, agir sur les déterminants du travail pour les transformer. Enfin, cette modélisation permet de mieux appréhender la notion de charge de travail, à partir de la compréhension de l'éventail des

marges de manœuvre dont l'opérateur dispose dans son activité de régulations, à un moment donné, pour élaborer ses *modes opératoires* afin d'atteindre les objectifs assignés sans effet défavorable sur sa santé. L'augmentation de la charge de travail se manifeste dans l'activité par une diminution du nombre de modes opératoires possibles avec effets sur la santé puis sur la productivité. Ce dernier point nous semble important, car, nous ne pouvons prétendre nous intéresser aux questions de santé sans nous préoccuper des effets du travail et de la charge de travail qu'il faut bien caractériser.

2. Le Dispositif Dynamique à 3 Pôles (DD3P)

L'ergologie dans son acception moderne « *est une démarche qui tente de développer simultanément dans le champ des pratiques sociales et dans la visée d'élaboration des savoirs formels, des dispositifs à trois pôles partout où c'est possible. D'où une double confrontation :*

- *confrontation des savoirs entre eux ;*
- *confrontation des savoirs avec les expériences d'activité comme matrices de savoirs »* (Durrive, L., Schwartz, Y., 2001). Il me semble que ce dispositif répond à des préoccupations sociales et épistémologiques.

Dans le champ social, il s'agit d'un dispositif qui permet un *agir ergologique*, « *c'est-à-dire une transformation en prenant en compte l'intelligence des travailleurs afin que cela ne débouche pas sur des transformations non voulues ou non souhaitées par eux, voire carrément opposées à leurs aspirations* » (Jean, 2004). Dans cette perspective, c'est mettre en place un dispositif constitué d'un premier pôle (où nous trouvons les *prescripteurs*, ceux qui interviennent sur les situations de travail) ; d'un second pôle (représenté par les *protagonistes du travail*, ceux qui sont concernés par la transformation) ; et d'un troisième pôle *immatériel* qui met en dialogue les acteurs des deux premiers pôles dans des conditions éthiques et épistémologiques (ibid.) Ce dialogue sera plus ou moins formalisé, comme par exemple à l'occasion d'un protocole d'intervention. A cette occasion, il est bon de souligner que cette formalisation est très souvent éloignée des dynamiques sociales et des jeux de pouvoir, voire des conflits qui peuvent se mettre en place à l'occasion d'une intervention, surtout quand celle-ci dure dans le temps, à l'occasion par exemple de l'accompagnement d'un projet de conception (Bellies, 2002). Toutefois, en l'absence de ce troisième pôle, toutes les dérives sont imaginables. Charge à l'ergologue d'équilibrer le poids respectifs des pôles. Cette vision

de la méthode d'intervention a toujours été partagée par les ergonomes de l'activité, mais n'a jamais été conceptualisée de cette manière chez les ergonomes. Par ailleurs, elle n'est pas toujours aisée à mettre en œuvre. « *Par rapport au travail de laboratoire, [l'ergonomie] est beaucoup plus directement affrontée aux urgences de la vie économique, elle doit négocier et agir sous contrainte de temps et de coût. Si bien que fort peu d'interventions ergonomiques ont la faculté d'instituer une forme ou une autre de DD3P* » (Schwartz, 1996). Il me semble que ce point de vue peut être nuancé. Il fait du reste l'objet de discussions *vives* lors des rencontres annuelles sur la théorie de la pratique¹⁶ propre à cette discipline. Ces journées ont pour vocation de tenir *la nécessaire relation dialectique entre l'étude de terrain et l'expérimentation*, entre praticiens et chercheurs en ergonomie.

Dans le champ épistémologique, la visée transformatrice, présente au laboratoire du CNAM, crée une convergence extrêmement puissante avec l'ergologie (Schwartz, 2004). La double confrontation des *savoirs entre eux*, et des *savoirs industriels avec les savoirs académiques* présente dans le DD3P invite les chercheurs à faire des liens entre le terrain et la théorie en présence des *protagonistes du travail*, avec une ouverture à la pluridisciplinarité. Car, « *certaines questions vives des évolutions des rapports sociaux et des modes de régulation économique ne peuvent être réglés dans un champ monodisciplinaire* » (Schwartz, 1996). L'invitation de Schwartz est de réfléchir aux valeurs éthiques qu'implique cette visée transformatrice. En cela, nous pourrions dire que « *l'ergologie est l'avenir de l'ergonomie* », comme probablement de la sociologie, de l'économie, de la linguistique, etc.... parce que l'ergologie, réclamant certaines formes de rencontres avec les autres disciplines, pourrait aider chacune des disciplines à grandir dans ses formes théoriques et pratiques. Ce point de vue est partagé par Daniellou (2004) qui souligne l'avantage d'être avec des philosophes et/ou historiens dans un DD3P : « *[Ce que j'ai appris avec l'ergologie], c'est que tous les mots que nous manipulons ont une très longue histoire et donc nous ne nous rendons pas compte de ce que nous manipulons quand nous utilisons des concepts. Sauf quand il y a des gens dont le métier est de nous alerter sur le fait que quand on parle de connaissances, de savoirs, de techniques, ça porte avec soi des siècles d'histoire et on peut faire beaucoup de dégâts à ne pas s'en apercevoir. Je crois que c'est le troisième pôle, pas simplement la question d'organiser formellement la relation entre les deux premiers, c'est le pôle qui veille au fait que quand on dit des choses, on porte avec soi des concepts dont l'histoire nous a précédé* ».

¹⁶ Journées sur la pratique initiées par Daniellou, F. depuis 1994, Congrès annuel de la SELF, depuis 1963.

Après avoir *bousculé* les ergologues, les ergonomes ont eux-mêmes *été bousculés* par les ergologues, quels sont les acquis que nous retenons aujourd'hui ?

III. Quelle proposition « momentanée » de rangement ?

Puisque ce paragraphe a pour vocation de *ranger momentanément* les acquis des deux approches, leurs convergences mais aussi leurs divergences, je soumettrai quelques questions qui restent pour moi essentielles pour faire progresser la science et la société.

Personne ne conteste les acquis conceptuels de l'étude fondatrice, le *travail réel révélé*, ainsi que de l'utilité de le révéler. Par contre, il nous semble nécessaire de discuter la manière d'approcher le *travail réel* et l'*activité*. La définition de l'ergologie vise à mettre en place un DD3P dès que c'est possible, cela pose des questions pratiques et épistémologiques.

1. Articulation micro / macro : les méthodes

Dans le champ de la pratique, on met en place un DD3P ou un GRT¹⁷, car on sait que ce dispositif permettra de mettre en dialogue *savoir investis* et *savoir institués*. Il ne faudrait pas entretenir l'illusion qu'il suffirait de mettre les acteurs en présence pour atteindre des objectifs de transformation « *jusqu'à changer les modes de gestion des entreprises* » (Jean, 2004). Et ce n'est pas parce que les ergonomes, les psychologues, les ethnologues d'entreprise (depuis 1990) et anthropologues récemment, certains sociologues du travail alertent sur la complexité et extrême richesse du micro, que cela justifie d'y aller pour voir. En psychologie du travail¹⁸, et en ergonomie de l'activité, on part du micro à partir du moment où on a un *problème réel* qui s'exprime, et dans une *démarche remontante*, on cherche à l'élargir en construisant le faisceau de problèmes, et (suivant sa complexité) en convoquant d'autres disciplines. Alors, la question principale est : « *à quel moment dans un DD3P, la demande émerge-t-elle ?* ». L'AET part, dès le démarrage de l'intervention, très clairement à la recherche des problèmes réels des protagonistes du travail qui s'inscrivent dans le micro ; ce qui permet de construire un faisceau de problèmes grâce à l'instruction de la demande. L'analyse de la demande est l'épine dorsale de l'intervention puisqu'elle permet de remonter vers le gouvernement du travail. « *Cette posture inductive est bien plus coûteuse en temps, mais bien plus riche, on ne sait pas d'avance ce que l'on va trouver. On met beaucoup de temps à savoir ce qui est du*

¹⁷ GRT = Groupe de Rencontres sur le Travail. Il s'agit de la mise en place d'un DD3P centré sur le travail.

¹⁸ Telle que pratiquée à l'université de Porto sous la Direction de Lacomblez, M.

généralisable ou du conjoncturel. Le généralisable tu y accèdes en comprenant en quoi ce que tu vois concrètement est révélateur de la gouvernance du travail. Et à condition de ne pas l'avoir vu à un seul endroit » (Teiger, 2012). L'ergologie s'est construite historiquement à partir de problèmes de terrain et en grande partie grâce à la prise de connaissance de l'AET. Hormis l'idée que la confrontation au terrain soit essentielle pour comprendre l'activité et transformer les situations de travail, peut-on faire l'hypothèse que l'instruction de la demande est une exigence pragmatique de l'ergologie ? L'ergologie, comme l'ergonomie ou la psychologie du travail, perdrait de sa substance, si les praticiens ne se confrontaient pas au réel avec une *vraie question*. Tous les concepts tomberaient à l'eau. Car dans ce cas, on parle de quoi ? Quel contenu ? Quels objectifs (pôle éthique) ? C'est peut être finalement l'apport principal de *l'ergonomie de l'activité* à l'ergologie : construire les questions opérationnelles et épistémologiques à partir d'une problématique de terrain qui s'expriment de la part des opérateurs à travers une demande sociale.

Par ailleurs, dans le micro des situations de travail, l'ergonomie de l'activité a développé, sur le plan méthodologique, un sens de la précision particulièrement aigu. Beaucoup de *défenseurs du travail réel* continuent à *s'en rendre compte eux-mêmes*. Et c'est ce qu'il ne faut pas perdre. Ensuite, cela peut se prolonger par des invitations à « *se confronter ensemble aux problèmes sur le terrain* » pour avoir l'opportunité de se construire un référentiel commun (Gil Mata et al, 2011).

2. La pluridisciplinarité

Dans le champ épistémologique, on met en place un DD3P dont les objectifs permettent d'assurer des liens entre la pratique et la théorie, en convoquant les chercheurs des différentes disciplines à produire des savoirs collectivement. Mais il semblerait que la pluridisciplinarité n'aille pas de soi pour tous. On connaît les réserves d'A. Wisner (1995) à travailler dans le champ pluridisciplinaire. Il affirme que « *La réalité est si multiforme qu'on ne peut la prendre avec un doigt [...] [et que] nous sommes voués de plus en plus à une approche multiple* ». Toutefois, il insiste fortement sur les conditions d'un recours aux autres disciplines afin de ne pas mutiler ce caractère multiforme de la réalité : « *[l'approche multiple] est une question critique : beaucoup d'études de ce genre ne saisissent rien ; il faut un responsable pouvant être collectif, ayant assez de connaissances sur l'esprit même de chacune des méthodes pour les utiliser comme des serres* ». Mais, si ce n'est pas le cas, « *il vaut mieux, alors, se fier à une méthode que l'on connaît bien* ». Probablement que Wisner n'envisageait pas que les

conditions de recours aux autres disciplines pouvaient aussi s'organiser et se construire collectivement dans le cadre d'un DD3P. Il nous alertait sur le *cadre théorico-méthodologique*. En prenant l'exemple de la macroergonomie et de la sociologie, il prétextait : « *toutes les disciplines n'ont pas les mêmes techniques d'administration de la preuve* » (Wisner, 1995). Or, pour lui le travail du chercheur est de prouver, en inventant des modes d'administration de la preuve. La posture *inductive* qu'il a innovée est un modèle qui diverge du modèle hypothético-déductif mais qui a une valeur scientifique. Et il nous encourageait donc à un travail épistémologique avant de s'engager dans une pratique pluridisciplinaire. Sans négliger l'utilité d'un tel travail épistémologique, il me semble qu'on peut accepter d'entrer dans le DD3P tout en restant dans sa discipline (dans son métier) et que cela permettra de faire avancer le système.

Que signifie rester dans son métier pour A. Wisner ? Il a toujours pensé que ce qu'un ergonome est capable de faire est bien de l'AET et qu'à partir de l'activité concrète des salariés cela permettait alors « *d'apporter un éclairage différent sur le gouvernement du travail* » (Duraffourg, 2004) pour réinterroger la technique, voir contribuer à la définir, mais il avait plus de réticences vis-à-vis de l'organisation du travail, l'ingénierie de formation, la gestion des ressources humaines, etc... Pour Wisner, la conception de *l'objet technique* garde un statut privilégié en ergonomie : « *J'ai l'impression qu'on peut appeler ergonomique une analyse qui aboutit à un dispositif technique ; l'objet a un statut un petit peu différent de celui de l'organisation : il peut être détourné, perverti, mais dans certaines limites. Quand il s'agit d'organisation, la façon dont les différents acteurs, aux différents niveaux, interprètent les propositions peut les changer du tout au tout [...]* » (Wisner, 1995). Il pointe là un danger à travailler sur des champs qui peuvent être pervertis exagérément, mais précise aussi que d'autres chercheurs comme Daniellou, de par leurs connaissances des méthodes, peuvent se permettre d'aller sur le champ de l'organisation du travail. Ces remarques nous invitent à délimiter le périmètre d'action des métiers, approches et disciplines à la lueur de leur cadre théorico-méthodologiques. Ce qui me semble transposable pour l'ergologie.

Enfin, au début des années 80, Wisner a créé l'anthropotechnologie, d'une part pour répondre aux demandes des nombreux étudiants étrangers qui séjournèrent au CNAM avec des problèmes réels de transferts de technologie et d'autre part, probablement, pour élargir le

concept d'activité à des dimensions plus anthropologiques. « *L'anthropotechnologie [dit-il], travaille avec des données multiples : climat, géographie, vie sociale, culture démographique, passé industriel, histoire administrative, etc.* » (*ibid*). Comme développé précédemment, Wisner a toujours pensé que l'AET est l'outil des ergonomes pour résoudre les problèmes concrets et réels des situations de travail. Mais, face à de nouvelles demandes (transferts de technologie en 1980 et systèmes experts, SNCC, atelier flexible en 1990), qui introduisent des dimensions multiples de l'activité, des processus cognitifs complexes et des activités collectives, il a probablement mesuré à cette époque les limites du *concept d'activité trop opératoire*.

Mais, je me suis toujours interrogée sur les raisons profondes qui ont pu motiver Wisner à créer l'antropolotechnologie pour répondre à ces nouvelles demandes, plutôt que d'élargir le concept *d'activité de travail* vers un concept plus *anthropologique* pour l'ergonomie, comme ont pu le proposer d'autres ergonomes, y compris de son laboratoire (voir Teiger, C., 1993). Je vous livre en l'état mes interrogations, car il me semble possible et souhaitable de développer un concept d'activité plus large, au sein de l'ergonomie, comme proposé par les ergologues.

3. Un concept d'activité plus anthropologique

Comme discuté précédemment, l'ergonomie et d'autres sciences sociales gagneraient sans doute à se situer davantage dans le concept général de l'*activité humaine* proposé par l'ergologie car cela donnerait plus de profondeur à leur projet. L'appareillage conceptuel ainsi créé est beaucoup plus fort (*l'épaisseur du trait*) et autorise plus aisément les articulations micro / macro. L'expérience de Cunha, L. (2012) en atteste. Tout en restant fidèle aux approches inductives, qui donnent parfois l'impression de *bricoler*, Cunha est arrivée à une autre cohérence grâce à l'ergologie. Pourquoi ? « *En fait [son] cheminement est d'être partie de la comparaison de trois entreprises de transport urbain de passagers : une entreprise privée, une entreprise publique et une entreprise sous-traitante de l'entreprise publique. Les trois entreprises ont des valeurs très distinctes. Face à une période de privatisation du secteur, les conducteurs eux-mêmes se situaient dans un débat de valeurs sur le rôle de l'entreprise publique, la rentabilité des trois entreprises à des degrés divers suivant le statut de l'entreprise. L'apport de l'ergologie a été très riche pour mieux caractériser ce qu'est l'activité des conducteurs de bus. Tout en se centrant sur l'activité de travail, elle en est*

venue à élargir sa conception de l'activité, à articuler plus l'activité de travail des conducteurs par rapport à l'activité des usagers, à mesurer dans l'activité de travail des conducteurs les évolutions de la société. Les conducteurs de bus, dans ce qu'ils disaient et montraient au cours de leur activité, ont incité [l'auteure] à avancer davantage dans un registre de connaissances macro : les questions du service public, des processus de privatisation, des évolutions de la politique européenne en la matière, etc.. Et, en retour, cette dimension porteuse d'enjeux plus larges a donné plus de portée encore aux observations de terrain – celles déjà réalisées et ensuite celles qui suivront. Mais ce n'est pas toujours possible. Dans cette recherche, c'est principalement parce qu'on était dans un contexte particulier de grosses transformations comme la privatisation, qu'on avait une demande des syndicats sur les coûts et les problèmes de santé. Ça touchait à des choses tellement fondamentales pour les conducteurs de bus, qu'en fait, ils étaient bousculés, qu'ils en débattaient ; et là effectivement tu avais un débat de société, en lien avec leur activité et ce que ça leur coûte. Les conditions historiques, sociales et d'organisation ne permettent pas toujours de voir dans l'opérateur et dans la conduite de son activité la recherche de débat de normes et de valeurs » (Lacomblez, 2012).

Il semblerait donc que le glissement conceptuel de l'activité de travail vers l'activité humaine soit conditionné par la question posée (coût et santé des opérateurs qui s'expriment dans le micro) et le contexte (enjeux qui s'expriment dans le macro) de l'intervention.

4. La question de la santé

Cette dernière remarque nous amène très naturellement à réfléchir aux questions de santé. L'ergologie voit dans l'activité des micro-tentatives, micro-recherches d'alternatives de chacun dans l'exercice de son activité, la recherche d'un autre *possible* et d'un autre *vivable* avec l'omniprésence des valeurs de santé¹⁹. Mais peu de liens sont faits avec les conséquences (coût pour l'individu, efficacité pour l'entreprise) de l'activité. C'est intéressant, c'est stimulant, mais concrètement, pour répondre aux problématiques de santé qui émergent des situations de travail, comment faire les liens ? Il nous semble que l'AET permet de faire ces liens, il ne faudrait donc pas le perdre de vue pour le développement de l'ergologie. Le risque à ne pas identifier les conséquences, les effets de l'activité sur l'individu et l'entreprise, est

¹⁹ Héritage de Canguilhem, (1966), *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF

tout simplement de passer à côté des problématiques de terrain, et donc en ce qui nous préoccupe, des questions de santé.

Pour conclure, nous retiendrons, en convergence avec Vatin (2006), que si l'ergonomie reste aujourd'hui une discipline restreinte et parfois encore divisée du point de vue des courants, des postures ou de ses objets d'analyse, elle est suffisamment assise par son histoire, avec ses formations, publications, pratiques, pour que le terme d'ergonomie soit relativement fixé. Elle a *historiquement* été une porte d'entrée à l'ergologie et l'ergologie le lui a bien rendu. J'espère que l'ergonomie et l'ergologie continueront à se développer au rythme des demandes sociales et des évolutions de la science. Car, cet ancrage de l'ergonomie francophone dans les problématiques du réel avec une description fine de l'activité de travail, qui ont jadis inspiré le projet ergologique, sont toujours indispensables au développement des deux disciplines, et particulièrement d'actualité face à des problématiques telles que celle du Lean manufacturing²⁰. Les enjeux sont importants pour continuer à remplir et protéger ce projet scientifique, philosophique et social. A ce titre, il faut saluer l'initiative de ce premier congrès de la Société Internationale d'Ergologie qui offre un espace intellectuel de discussion prometteur.

IV. Bibliographie

Bellies, L., (2002), *La conception : processus d'élaboration et d'évaluation de représentations pour l'action*, Thèse de doctorat en ergonomie, EPHE, Paris

Cunha L., (2012), *Mobilidades, territórios e serviço público: debates sobre o interesse colectivo à margem do paradigma de uma sociedade móvel*, Thèse de doctorat en Psychologie, Porto, FPCE-UP.

Daniellou, F., (2004), *Dans la lignée des « modèles opérants »*, in Duraffourg, J., Vuillon, B. (Dir) *Alain Wisner et les tâches du présent. La bataille du travail réel*, Octarès Editions

Duraffourg, J., (2004), « *Le mode de réflexion d'Alain Wisner* », in Duraffourg, J., Vuillon, B. (Dir) *Alain Wisner et les tâches du présent. La bataille du travail réel*, Octarès Editions

Durrive, L., Schwartz, Y., (2001), *Propositions de « vocabulaire ergologique »*, Site de l'institut d'ergologie.

²⁰ Voir les actes des journées de Bordeaux 2010 qui relance le vieux débat entre l'ergonomie de la tâche et l'ergonomie de l'activité.

- Gil mata, R., Lacomblez, M., Bellies, L.,** (2011), *Analyser un projet de conception : contribution à une représentation partagée du travail humain et à une gestion intégrée des risques*, 46ème Congrès de la SELF, Issy-les-Moulineaux.
- Granger, G. G.,** (1968), *Essai pour une philosophie du style*, Armand Colin.
- Guérin, F., Laville, A., Daniellou, F., Duraffourg, J., Kerguelen, A.,** (1997), *Comprendre le travail pour le transformer, La pratique de l'ergonomie*, ANACT Ed.
- Jean, R.,** (2004), *Sur l'agir ergologique* in Duraffourg, J., Vuillon, B. (Dir) *Alain Wisner et les tâches du présent. La bataille du travail réel*, Octarès Editions.
- Lacomblez, M.,** (2012), Entretien privé du 1^{er} Février au CNAM à Paris.
- Laville, A.,** (2004), *Repères pour une ergonomie francophone*, in Ergonomie (P. Falzon), PUF
- Schwartz, Y.,** (1996), Ergonomie, philosophie et exterritorialité, in Daniellou, F., *L'ergonomie en quête de ses principes. Débats épistémologiques*, Octarès Editions.
- Schwartz, Y., Durrive, L.,** (2003), *Travail et ergologie*, Octarès Editions, pp 26-30.
- Schwartz, Y.,** (2004), *Introduction* in Duraffourg, J. et Vuillon, B. (Dir) *Alain Wisner et les tâches du présent. La bataille du travail réel*, Octarès Editions.
- Schwartz, Y.,** (2009), *L'ergologie à l'Université de Provence - Industries en Provence - Revue du MIP - n°17 - Déc 2009*
- Teiger, C.,** (1993), *L'approche ergonomique - Du "travail humain" à "l'activité des hommes et des femmes au travail"*. *Education Permanente*, n°116, pp. 71-96.
- Teiger, C.,** (2004), *Propos recueillis* in Duraffourg, J. et Vuillon, B. (Dir) *Alain Wisner et les tâches du présent. La bataille du travail réel*, Octarès Editions.
- Teiger, C.,** (2006), *Quand les ergonomes sont sortis du laboratoire... à propos du travail des femmes dans l'industrie électronique (1963 – 1973). Rétro-réflexion collective sur l'origine d'une dynamique de coopération entre action syndicale et recherche-formation-action*, in PISTES, Vol 8 N°2, oct. 2006
- Teiger, C.,** (2007), *De l'irruption de l'intervention dans la recherche en ergonomie*. *Education Permanente*, n° 170, pp. 35-49
- Teiger, C.,** (2012), Entretien privé du 1^{er} Février au CNAM à Paris.
- Vatin, F.,** (2006), *Origines historiques de l'ergonomie et de l'ergologie*, site de l'institut d'ergologie
- Vuillon, B.,** (2012), *Les protagonistes du travail*, 1^{er} Congrès de la Société internationale d'Ergologie, Strasbourg.

Wisner, A., (1985), *Quand voyagent les usines*, Essai d'anthropologie, Paris, Syros.

Wisner, A., (1995), *Réflexions sur l'ergonomie*, Octarès Editions

SOUZA-e-SILVA C. – LAEL – PUC/SP – CNPq

MOTTA AR. – LAEL – PUC/SP – FAPESP

Contact : cecilinh@uol.com.br ; anaraquelms@gmail.com

Le langage et le travail – Rapprochements entre l'approche ergologique et les études du langage

Résumé

Une des contributions récentes de Schwartz, centrée sur les apports de l'ergologie à l'épistémologie, instaure une nouvelle manière d'aborder la question des champs, des disciplines et des concepts. Sur l'axe allant de la discipline ergologique à la discipline épistémique, il y a plusieurs niveaux d'épistémicité. Nous faisons l'hypothèse que la linguistique occupe une place hybride par rapport à ces épistémicités. Ce point de vue sera développé en quatre parties : Phonétique Articulatoire et Acoustique; Structuralisme; Grammaire Normative et Approches Enonciatives-discursives.

Resumo

Uma das contribuições mais recentes de Schwartz, centrada sobre os aportes da ergologia à epistemologia, instaura uma nova maneira de abordar a questão dos campos, das disciplinas e dos conceitos. Sobre o eixo que vai da disciplina ergológica à disciplina epistêmica, há vários níveis de epistemicidade. Nós fazemos a hipótese de que a linguística ocupa lugar híbrido em relação a essas epistemicidades. Este ponto de vista será desenvolvido em quatro partes: Fonética Articulatória e Acústica; Estruturalismo; Gramática Normativa e Abordagens Enunciativo-discursivas.

Depuis ses débuts, l'Ergologie, dans son approche de la complexité du travail humain et de ses ressorts souvent énigmatiques mais bien réels, fait appel à la pluridisciplinarité, que ce soit au niveau des savoirs académiques qui permettent de comprendre l'activité de travail, ou encore des savoirs résultant de l'expérience des salariés.

S'agissant du langage, nous retenons ici un extrait de Schwartz & Durrive: "Il faut manipuler les concepts tels que le 'langage', 'l'expression', 'le verbal et le non verbal', le 'locuteur', la 'syntaxe', (...) toute une série de concepts – et la professionnalité du linguiste nous y aide beaucoup. Cette compétence disciplinaire est indispensable, ne serait-ce que – justement – pour voir les écarts entre les formes relativement normalisées du langage et les siennes propres, pour se rendre compte que cet écart n'est pas une faiblesse, mais au contraire un ajustement intelligent à la configuration de sa propre activité." [1]

En ce qui concerne les disciplines, l'une des contributions les plus récentes de Schwartz est centrée sur les apports de l'ergologie à l'épistémologie. En effet, elle instaure une nouvelle manière d'aborder la question des champs, des disciplines et des concepts. L'auteur distingue d'un côté un champ et une discipline épistémiques, et de l'autre, un champ et une discipline ergologiques. En ce qui concerne les concepts, l'axe qui conduit de la discipline ergologique à la discipline épistémique présente plusieurs niveaux d'épistémicité qui correspondent aux différents niveaux d'intégration de l'activité humaine dans leurs champs d'étude respectifs.

Les concepts de l'épistémicité 1 concernent des objets sans activité pour lesquels il y a neutralisation de l'histoire; ils laissent de côté tout ce qui n'est pas sujet aux débats de normes et qui constitue un événement capable de produire un effet quelconque sur ces concepts. Les concepts de l'épistémicité 2 sont constitués par les normes de la vie sociale cristallisées en lois, règlements, procédures. L'épistémicité 2 part de ce qui fait droit, autorité, organisation plus ou moins codifiée de la vie collective. Les concepts de l'épistémicité 3 se caractérisent par une visée d'étude objective, neutre, des formes, normes, plus ou moins visibles opérant dans les sociétés. Visée explicative sur leur genèse, leur fonctionnement, l'épistémicité 3 est une posture d'analyse des faits. L'une et l'autre, les épistémicités 2 et 3, manipulent des concepts, dans une même visée de "désadhérence" par rapport aux configurations singulières d'activité. Enfin, les concepts de l'épistémicité 3 bis, tendanciellement ergologique, reposent sur les normes antécédentes et intègrent toujours l'activité humaine en leur sein.

Par définition même, les épistémicités se caractérisent par la manipulation de concepts, donc de "désadhérences" par rapport à l'activité ici et maintenant, malgré leurs spécificités. Nous partons de ces éléments de l'Ergologie obtenus à travers des comptes rendus de quelques séminaires des M2 à Aix-Marseille Université, ainsi que celui de la PUC/SP en avril de cette année – pour les rapprocher de la linguistique.

Ceux qui n'appartiennent pas au domaine de la linguistique évoquent "la" linguistique comme une discipline homogène. En revanche, ceux qui se définissent comme linguistes éprouvent la plus grande difficulté à maîtriser l'unité de leur propre domaine, tant celui-ci leur paraît disparate [2]. Nous faisons l'hypothèse que la linguistique occupe une place hybride par rapport aux épistémicités. Ce point de vue sera développé en quatre étapes: Phonétique articulatoire et acoustique; Structuralisme ; Grammaire normative et Approches Énonciatives-discursives.

Phonétique articulatoire et acoustique

Deux terrains d'étude s'ouvrent alors. D'une part, la phonétique articulatoire qui requiert des connaissances au niveau de l'anatomie des cavités subglottiques et du larynx, des organes vocaux, du conduit vocal, de la fabrication des consonnes, des voyelles, des cartilages, des muscles, des ligaments, des membranes, etc. Il est également indispensable de connaître le "spectre" de la parole et ses différents composants physiques, afin de procéder à la classification acoustique des sons du langage. Et, d'autre part, le domaine de la phonétique acoustique, où interviennent quelques notions utiles : mouvement périodique, mouvement vibratoire, fréquence, élongation, résonateur, etc. Ces études impliquent aussi l'utilisation d'appareils tels que l'oscillateur simple à masse variable. Ce terrain d'étude est celui de l'épistémicité 1 : les facteurs internes de la science et les recherches en laboratoire sont ici privilégiés. Son but est d'étudier un objet, la langue, en élaborant des protocoles dégagés de toute histoire.

Un autre traitement de la phonétique est envisageable, qui propose la description et l'analyse phonétique des productions vocales, en les mettant en rapport à une langue spécifique, historique et localisée. Dans ce cas, les concepts provenant des études en laboratoire, l'épistémicité 1, sont insérés dans le contexte plus ample des activités humaines et sociales – épistémicité 3 qui opère dans les sociétés. Ces études sont possibles et souhaitables, car tous les concepts des sciences humaines et sociales peuvent éventuellement être réutilisés par la démarche ergologique. En faisant un parallèle, nous pouvons refuser qu'un médecin nous traite comme si nous n'étions qu'un poumon, et non pas un être humain dans toute sa complexité, mais cela ne remet pas en question l'existence d'études du "poumon" qui cherchent à neutraliser la dimension du corps humain soumis aux débats de normes. Aussi

bien pour la médecine que pour la linguistique, les phénomènes ainsi observés peuvent être inscrits dans les sciences sociales et humaines à partir d'une démarche ergologique.

Structuralisme

Face aux courants du XIXe siècle, Saussure fait figure de novateur dans la mesure où il est le premier à se livrer à une réflexion théorique sur la nature de l'objet que constituent la langue et la méthode par laquelle il est possible de l'étudier. Au lieu de se contenter, comme ses prédécesseurs, de collecter des faits, il élabore un point de vue sur l'objet, un cadre général dans lequel il théorise ces faits. L'objet n'est donc pas donné au départ, il ne se livre pas à l'observateur naïf, il est défini au terme d'une réflexion théorique: "Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet" [3, p. 23].

En ce sens, Saussure a inauguré la démarche scientifique en linguistique, c'est-à-dire, une réflexion qui se donne à elle-même ses concepts et ses méthodes propres d'analyse. On retrouve ici une source centrale de préoccupation pour la communauté scientifique dans son ensemble, et donc pour la linguistique saussurienne: "Formuler un principe qui soit fondateur de tout le reste". Nous retrouvons ici la réflexion de Schwartz sur le principe de l'inertie: "Dans l'histoire des idées, ce principe est à la base de tout le reste (unités fondamentales); c'est un effort prodigieux de la pensée car contre-expérimental." [4]

Le système linguistique, la *langue*, est essentiellement un système de signes. Le linguiste n'étudie pas le référent, c'est-à-dire les objets hors de la langue, définis comme une entité à deux faces indissociables: le signifiant (la perception d'un segment sonore) et le signifié (un sens). Ce système est conçu par Saussure comme un réseau de différences entre signes: un signe est d'abord ce que les autres signes ne sont pas. Le sens d'un signe n'est pas en correspondance terme à terme avec le monde, il est en fait subordonné à ce que Saussure, usant d'une métaphore économique, appelle la valeur, définie comme l'ensemble des relations qu'entretient un signe avec les autres signes du système. [5]

La conception immanentiste du système linguistique, c'est-à-dire l'étude la langue en elle-même et pour elle-même, laissant de côté toute autre considération que celle des relations entre les unités, exclut du champ de la linguistique le sujet d'énonciation et le contexte.

Jusqu'ici, nous avons relevé deux voies utilisées par la linguistique pour se rapprocher de l'épistémicité 1 : d'une part, en tenant compte uniquement du corps sans débat de normes (phonétique), et, d'autre part, en considérant la langue comme un système idéal (structuralisme). Elles se ressemblent de par leur tentative de neutraliser le milieu et l'histoire, de "traiter des modèles, des vérités scientifiques qui s'imposent à nous quels que soient les désirs et les débats" [6], mais elles divergent dans leur modus operandi.

Grammaire normative

Le langage peut s'étudier également par le biais de la grammaire normative, une étude héritée des Grecs, plus exactement des Alexandrins dont l'intérêt pour la langue est inséparable d'une préoccupation philologique, celle de rendre plus compréhensibles les textes littéraires prestigieux et d'étudier la langue "pure". Il s'agit donc d'un type d'étude très antérieur à l'avènement de la linguistique en tant que science, dans lequel une ou quelques variables linguistiques sont prises comme modèles de comportement langagier, dictant ce qui est "vrai" ou "faux" dans les mises en valeur des groupes sociaux. Nous entrons maintenant dans le champ de la normalisation de la société, c'est-à-dire, de ce qui "doit être", des normes sociales. Ici, il est possible de tracer un parallèle entre les épistémicités et les études du langage. Nous y reviendrons.

Il est certain que nous ne pouvons pas considérer la grammaire normative comme l'équivalent de la phonétique ni des autres domaines abordés ici. Cependant, nous ne pouvons pas non plus nier qu'elle fait partie des études du langage dans la mesure où elle est l'un des espaces où se construit la connaissance de la langue. La norme, comme filtre social du système, est un objet de pouvoir et de disputes dans les sociétés. C'est elle qui impose certaines règles au détriment des autres, jugées bonnes ou mauvaises, correctes ou incorrectes. D'une manière comparable aux lois juridiques ou aux autres normes sociales, il est fréquent de justifier les normes de la grammaire normative au moyen d'arguments qui évoquent sa supériorité esthétique ou logique : "C'est plus 'joli' de dire comme ça"; "c'est plus intelligent d'exprimer ça de telle façon". Donc, sans prétendre affirmer que la grammaire normative revêt la force d'une loi juridique, nous pensons qu'il est possible de tracer des parallèles entre ce que l'on considère comme l'épistémicité 2 et ce type d'approche du langage. En effet, les

normes “sont instituées, au contraire d’une loi naturelle qui ne peut pas être changée à moins d’une rupture épistémologique; elles sont transgressables et objets d’infraction, au contraire d’une loi naturelle qui ne peut logiquement pas être transgressée ” [7].

Approches Énonciatives-discursives

Le couple saussurien langue-parole institue la linguistique comme science en procédant à l’exclusion de la parole, du sujet et du contexte. L’architecture interne de la langue est prise en considération et le langage comme activité est relégué à un résidu. Les approches énonciatives et discursives remettent en question cette exclusion, en plaçant le langage comme activité langagière entre deux protagonistes, énonciateur et allocutaire, à travers laquelle l’énonciateur se situe par rapport à cet allocutaire, à sa propre énonciation, à son énoncé, au monde, aux énoncés antérieurs ou à venir. Cette activité laisse des traces dans l’énoncé, traces que les linguistes cherchent à analyser. Ainsi, le langage n’est pas un simple intermédiaire s’effaçant devant les choses qu’il “représente” : il y a non seulement ce qui est dit mais le fait de le dire [8].

Nous arrivons maintenant à l’épistémicité 3, dans laquelle l’objet de connaissance est l’activité humaine, pleine de normes, de renormalisations et d’histoire, plus ou moins visibles. Basées sur ce constat, les approches énonciatives et discursives élaborent des principes et des concepts – tels que l’énonciation, les genres de discours, l’interdiscours, l’éthos, etc. – qui permettent de comprendre/expliciter le langage dans les situations les plus diverses. À l’instar d’autres disciplines des sciences humaines et sociales, ces concepts risquent de devenir hégémoniques si l’on s’en sert pour essayer d’anticiper et de modéliser les faits socio-historiques. D’où l’importance de l’épistémicité 3bis qui prend en compte les débats de normes pris dans une histoire qui ne peut être annihilée et qui conduisent à des renormalisations.

Enfin, au terme de notre parcours, nous pouvons affirmer que, suivant la démarche de l’Ergologie qui, postulant la nécessité de l’épistémicité 3 bis, intègre l’activité humaine en son sein, les approches énonciatives et discursives, qui se basent sur le contact permanent avec les événements discursifs réels, donnent lieu à des “renormalisations” du langage. Cependant, de telles études ne se situent pas dans la sphère de la créativité individuelle et singulière, ni dans

celle du domaine de la parole, mais plutôt dans celle du discours, qui est caractérisé par des contraintes historiques et linguistiques, mais ne se limite pas à celles-ci. Ces études discursives indiquent que la langue possède un ordre qui lui est propre, mais cet ordre fonctionne selon un processus discursif délimité par une conjoncture donnée. Dès lors, le sens n'est pas de l'ordre de la langue, car il provient des positionnements discursifs qui, à leur tour, sont de nature socio-historique. Ainsi, quoique la langue soit la même pour divers énonciateurs, le sens de ce qu'ils disent peut ne pas l'être parce que cela provient de facteurs qui ne sont pas de l'ordre de la langue [9].

Pour conclure, un exemple de l'approche discursive en situation du travail. En 2011, une entreprise pétrochimique multinationale qui a son siège dans l'État de São Paulo implante en sous-traitance un cours de rédaction pour les opérateurs de sa fabrique. Selon le responsable du département du personnel, ce cours répond à la demande des salariés dont les nouvelles attributions exigent plus de connaissances et de savoir-faire, parmi lesquelles figurent la lecture et la rédaction d'un rapport lors des relais entre les équipes, lequel était fait oralement jusqu'alors. L'une des activités du cours consiste à écrire une lettre narrant une journée de travail, destinée aux interlocuteurs suivants : un nouveau fonctionnaire récemment embauché par l'entreprise pour opérer dans la même fonction que les opérateurs, ou encore, la grand-mère habitant la province. Cette activité est suivie par la lecture à haute voix des lettres, par les commentaires sur les textes et sur l'expérience vécue pour les rédiger. L'un des opérateurs lorsqu'il lisait l'extrait suivant de la lettre destinée à sa grand-mère – *“Mamie, je travaille dans une entreprise qui fabrique du poison”* –, il est interrompu par un de ses collègues : *“Tu ne peux pas dire ça. Il ne faut pas dire ‘poison’, mais ‘produits phytosanitaires’”*. Et la réponse est sans appel – *“À ma grand-mère, je vais dire ‘poison’*”.

L'exercice instaure alors un débat autour de l'importance de toujours tenir compte du contexte: à qui je parle, où, pourquoi, et quelle est ma position par rapport au monde. Un autre point important concerne la discussion autour de la réaction de "censure" du collègue, qui avait explicité la voie de la norme, et la réaffirmation de l'opérateur, indiquant que dans sa vie privée (dialogue avec la grand-mère), il ne suivrait pas les prescriptions de l'entreprise.

Cet exercice montre clairement à quel point le langage, et, en particulier le langage en situation de travail, est un espace fortement sujet aux débats de normes, dans lequel les choix,

apparemment à l'échelle du microcosme, de syntaxe, de lexique, de ton, remettent aux mouvements de la société et de l'histoire, dans la réalisation pleine des renormalisations.

Dans une linguistique du système, le fait de ne considérer que le choix de l'opérateur entre les "synonymes" "poison" et "produits phytosanitaires" équivaudrait à perdre toute la richesse et la complexité de cet événement. C'est pourquoi nous croyons que la vision discursive du langage et la démarche ergologique de l'activité humaine sont des éléments complémentaires qui nous permettent de "penser autrement la vie, l'activité, le travail".

Références

- [1] Schwartz, Y. & Durrive, L. (2003) (orgs.) *Travail et ergologie - entretiens sur l'activité humaine*. Toulouse: Octarès.
- [2] Maingueneau, D. (1988) Langue et discours, La linguistique et son double. *DRLAV*. n° 39, p. 20-32.
- [3] Saussure, F. (1916/1968) *Cours de linguistique générale*. Paris, Payot.
- [4] Schwartz, Y. (2008) Cours d'épistémologie. Compte-rendu de la séance, 08/12/08
- [5] Maingueneau, D. (1996) *Aborder la linguistique*. Paris, Seuil.
- [6] Schwartz, Y. (2009) Séminaire épistémologique des M2. Compte-rendu de la séance, 11/06/09.
- [7] _____(2008) Cours d'épistémologie. Compte-rendu de la séance, 04/11/08.
- [8] Maingueneau, D. (1994) *L'énonciation en linguistique française*. Paris, Hachette.
- [9] Possenti, S. (2004) Teoria do discurso: um caso de múltiplas rupturas. *Introdução à Lingüística: Fundamentos epistemológicos*. São Paulo, Cortez.

ROTH X., Centre d'épistémologie et d'ergologie comparatives (UMR 7304), Université d'Aix-Marseille.

Contact : xavier.roth@gmail.com

La philosophie et ses « matières étrangères »

L'enjeu de cette présentation est d'argumenter les trois propositions suivantes :

Proposition n°1 : La philosophie n'est pas une porte d'entrée dans l'ergologie.

Proposition n°2 : L'ergologie, en subordonnant le concept à cette « matière » toujours déjà « étrangère » qu'est la subjectivité de la norme et de la santé, est une porte d'entrée particulièrement bonne dans la philosophie.

Proposition n°3 : Par son entrée originale dans l'universalité humaine, l'ergologie ouvre sur la question du sens de l'existence et retrouve ainsi la φιλοσοφία.

1. La philosophie n'est pas une porte d'entrée dans l'ergologie

La philosophie, apprend-t-on au lycée, débute toujours par une analyse notionnelle. Or, dans le cas qui nous occupe, c'est précisément une réflexion sur le sens des mots en présence qui me semble révéler en quoi la philosophie ne peut pas être considérée comme une porte d'entrée dans l'ergologie.

Selon le *Trésor de la langue française*, une « porte » désigne une « ouverture pratiquée dans un des plans verticaux qui limitent un espace clos, permettant la communication entre cet espace et ce qui est à l'extérieur de cet espace » ; quant au mot « entrée », il désigne un lieu où se déroule « l'action d'entrée, de passer de l'extérieur vers l'intérieur ».

Ce que l'on doit retenir de ces deux définitions primaires, c'est l'idée qu'on ne peut parler de « porte d'entrée » qu'à partir du moment où peut s'effectuer un mouvement de l'intérieur d'un espace clos vers l'extérieur. Or, l'examen de la définition de la philosophie d'une part, et de l'ergologie d'autre part, révèle que de l'une à l'autre, il n'y a pas à proprement parler de mouvement.

Toujours selon le dictionnaire *Trésor de la langue française*, « philosophie », dans son sens courant, désigne une « réflexion critique sur les problèmes de l'action et de la connaissance humaine ». C'est ainsi qu'Armand Cuvillier (1887-1973), dans son fameux *Manuel de philosophie* dont l'autorité s'exerça sur plus d'un demi-siècle, a pu écrire qu'au regard de l'histoire de la philosophie, « il existe deux problèmes qui ont toujours été les éléments essentiels de la recherche philosophique : le problème de la connaissance et le problème de l'action »²¹. Et Cuvillier de s'appuyer alors sur une figure majeure de l'institution philosophique française, Emile Boutroux (1845-1921), qui « a pu définir la philosophie en disant : “Sa fonction est de chercher les rapports de la science et de l'action” »²².

On ne trouvera pas de définition satisfaisante du mot « ergologie » dans le *Trésor de la langue française* : l'ergologie, peut-on y lire, est la « science générale du travail et de ses conditions ». Or, comme y insiste à juste titre Renato Di Ruzza, c'est « un principe épistémologique... qui définit l'ergologie (et non pas un “objet” qui serait par exemple “le travail”) »²³. Ce principe, Yves Schwartz le résume dans le *Paradigme ergologique* sous la forme de quatre exigences ; je retiendrai essentiellement la troisième, qui s'énonce comme suit : « cette approche ergologique [...] est aussi un constat qu'analyse rigoureuse du travail et disponibilité au champ des valeurs, épistémologie et éthique, ne sont pas séparables »²⁴. L'approche ergologique se caractériserait autrement dit par l'exigence de ne jamais couper la réflexion sur le concept d'une réflexion sur les valeurs. Entre une épistémologie générale et une axiologie générale, l'ergologie refuse de trancher, l'analyse de l'activité ayant montré combien l'épistémologie n'est jamais gratuite au plan pratique. Revenant sur son itinéraire tout juste vingt-cinq ans après la rédaction d'*Expérience et connaissance du travail*, Yves Schwartz conclut :

²¹ A. Cuvillier, *Manuel de Philosophie* (1927), tome 1, Introduction générale. Objet et caractère de la philosophie, Paris, Armand Colin, 1947, p. XIV.

²² *Ibid.*, p. XVI.

²³ R. Di Ruzza, J. Halevi, *De l'Economie politique à l'ergologie. Lettre aux amis*, Paris, l'Harmattan, 2003, p. 51.

²⁴ Y. Schwartz, *Le Paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, Octarès, Toulouse, p. 636.

*En fin de compte, ce qui a pour nous définitivement initié l'écriture d'Expérience et connaissance du travail, et qui n'a cessé d'animer nos interrogations, nos doutes, nos convictions, c'est que l'usage de notre faculté des concepts est toujours en danger d'anémier la vie de nos semblables. C'est ainsi que commence le premier chapitre du livre, et c'est aussi la dernière phrase.*²⁵

Mais alors, en affirmant l'inséparabilité du champ épistémologique et du champ pratique, l'ergologie ne se pose-t-elle pas les deux problèmes fondamentaux que nous avons attribués à l'instant à la philosophie ? N'a-t-elle pas, elle aussi, à *coordonner* ces deux systèmes normatifs hétérogènes que sont celui de la connaissance objective d'un côté, et celui de l'action de l'autre côté ?

Ce point est très important. On a vu qu'on ne peut parler de porte d'entrée qu'à partir du moment où il y a *passage* de l'extérieur vers l'intérieur d'un espace délimité. Or, de la philosophie à l'ergologie, il n'y a pas de mouvement : qu'on soit philosophe ou ergologue, on se livre à une même « réflexion critique sur les problèmes de l'action et de la connaissance humaine » (*Trésor de la langue française*). Si bien que pour conclure ce premier point, je dirais que l'impossibilité de considérer la philosophie comme une porte d'entrée dans l'ergologie est finalement assez évidente : s'il n'y a pas de passage de la philosophie vers l'ergologie, c'est que l'ergologie n'est pas extérieure à la philosophie : elle lui est au contraire toute intérieure, l'ergologie étant une philosophie.

2. L'ergologie est une porte d'entrée particulièrement bonne dans la philosophie : la subordination du concept aux « matières étrangères »

Cependant, et se sera là mon deuxième point, si la philosophie n'est pas une porte d'entrée dans l'ergologie, l'ergologie me semble être en revanche une porte d'entrée dans la philosophie ; et j'ajouterais même, comme on le verra tout à l'heure, une porte d'entrée particulièrement bonne. Paradoxe ? Peut-être pas... Si la pratique de l'ergologie n'entraîne pas pour le philosophe un mouvement vers une autre discipline que la sienne, l'adoption de la posture ergologique me semble toutefois impliquer pour lui ce qu'Aristote nomme un « mouvement de la catégorie de qualité »²⁶, c'est-à-dire une altération. Aussi, si l'on peut

²⁵ Y. Schwartz, *Expérience et connaissance du travail* (1988), « postface à l'édition de 2012 », Paris, Editions sociales, 2012, p. 940.

²⁶ Aristote, *La Physique*, L III, ch. 3, §1, Paris, Vrin, 2008.

considérer l'ergologie comme une porte d'entrée dans la philosophie, c'est que, de l'ergologie à la philosophie, il y a non pas un « mouvement local » de la philosophie vers un extérieur qui serait l'ergologie, mais bien plutôt une altération de la philosophie elle-même. La cause de cette altération réside dans la *subordination*, instituée par l'ergologie, du concept aux « matières étrangères ».

Certes me répondra-t-on. Mais un tel lien de subordination n'est pas une spécificité de l'ergologie, puisque, chacun ici le sait, l'appel en faveur des « matières étrangères » est un emprunt direct à G. Canguilhem. Sauf que, et c'est là un des enseignements du travail d'édition des œuvres de jeunesse de Canguilhem²⁷, il apparaît aujourd'hui qu'Yves Schwartz a poussé la thématique des « matières étrangères » bien au-delà de ce que Canguilhem avait lui-même pensé. Et ce au point d'ouvrir un continent : le « continent ergologie ».

Lorsque, dans l'introduction de sa thèse de médecine, Canguilhem affirme que « La philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne »²⁸, il entend avant tout rompre avec la manière dont on pratiquait la philosophie dans la France des années 1930. A l'abstraction de son maître Alain, qui ne parle de *la* science ou de *la* technique qu'en général, à la volonté d'un Bergson, d'un Politzer ou d'un Jean Wahl d'orienter désormais la philosophie « vers le concret », Canguilhem oppose son engagement bien réel dans l'étude d'un objet bien concret et bien déterminé : la médecine. À la première page de l'*Essai* de 1943, il déclare : « Nous attendions précisément de la médecine une introduction à des problèmes humains concrets »²⁹. C'est donc dire que par « matières étrangères » à la philosophie, Canguilhem entend avant tout le contraire des connaissances d'ordre livresque ; et le contraire des connaissances livresque, ce sont, dit Canguilhem, des « connaissances d'expériences, telles qu'on peut les obtenir de l'enseignement de la médecine et, peut-être, un jour, de sa pratique »³⁰.

²⁷ G. Canguilhem, *Œuvres Complètes*, tome 1, *Écrits philosophiques et politiques 1926-1939*, Paris, Vrin, 2011.

²⁸ G. Canguilhem, *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* (1943), repris dans *Le normal et le pathologique*, Paris, P.U.F., 1966, p. 7.

²⁹ *Ibid.*

³⁰ G. Canguilhem, « Entretien », dans F. Bing, J.-F. Braunstein, E. Roudinesco (ed.), *Actualité de Georges Canguilhem. Le normal et le pathologique*, Actes du Xème Colloque de la Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de psychanalyse, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1998, p. 121-135, p. 121.

L'interprétation que donne Yves Schwartz des « matières étrangères » à la philosophie va beaucoup plus loin. Chez lui, l'enjeu n'est pas de rompre avec l'abstraction de la philosophie institutionnelle. Il s'agit bien plutôt de formuler une obligation : l'obligation, dès lors qu'on se propose de connaître l'activité humaine, de *renvoyer le concept à la subjectivité de la norme et de la santé*. Cette obligation n'est pas gratuite, mais fondée sur une anthropologie philosophique qui considère la vie comme une puissance de valorisation du milieu. Canguilhem a montré que « la vie est en fait une activité normative »³¹, c'est-à-dire une capacité « de faire craquer les normes et d'en instituer de nouvelles »³². Ce qui implique alors, au plan épistémologique, un « inconfort intellectuel »³³ permanent afin de *coordonner* la « désadhérence »³⁴ du concept et la tendance essentielle de tout vivant à vivre selon ses *propres* normes. Telle est, me semble-t-il, la contribution originale de l'ergologie à l'épistémologie. Car ce qui fait « matière étrangère » pour l'ergologie, ce n'est pas une connaissance non livresque au sens où l'entend Canguilhem ; c'est bien plutôt la subjectivité de l'expérience normative d'un vivant en quête de santé. *L'expérience des normes*, pour reprendre le beau titre de la thèse de Louis Durrive³⁵, est une matière *toujours déjà* étrangère pour le philosophe.

3. Une porte d'entrée originale sur l'universalité humaine

Avec cette définition ergologique – et non plus canguilhemienne – des « matières étrangères », nous entrons dans le troisième moment de mon propos, qui est sans doute le moment clé de ma démonstration d'aujourd'hui. Pourquoi l'ergologie m'apparaît-elle comme une porte d'entrée *particulièrement bonne* dans la philosophie ? La réponse est la suivante : si

³¹ G. Canguilhem, *Essai, op. cit.*, p. 77.

³² *Ibid.*, p. 106.

³³ Sur la notion d' « inconfort intellectuel », voir notamment Y. Schwartz, « De l'inconfort intellectuel ou : comment penser les activités humaines » (1995), repris dans *Le Paradigme ergologique ou un Métier de Philosophe, op. cit.*, p. 585-634.

³⁴ Voir Y. Schwartz, « Produire des savoirs entre adhérence et désadhérence », dans M. Cerf et P. Beguin (dir.), *Dynamique des savoirs, dynamique des changements*, Toulouse, Octarès Editions, 2009, p. 15-28.

³⁵ L. Durrive, *L'Expériences des normes : formation, éducation et activité humaine*, Lille, ANRT, 2006.

l'ergologie est une bonne porte d'entrée dans la philosophie, c'est qu'elle ouvre de manière tout à fait originale sur l'universalité humaine.

En subordonnant le concept à la subjectivité de la norme et de la santé, l'ergologie obéit à un principe qui ne relève pas seulement de l'épistémologie ; car un tel lien de subordination peut tout autant se justifier d'un point de vue moral. Les objets qui constituent le champ ergologique sont, pour reprendre l'expression de Renato Di Ruzza, des « objets-sujets de connaissance »³⁶ ; et en tant qu'ils sont aussi des « sujets », les « objets » relevant du champ ergologique sont traversés par des dramatiques d'usage de soi. Telle est, selon Yves Schwartz,

*l'entrée spécifique que promeut la démarche ergologique dans l'universalité humaine : chaque homme, parce que vivant, ayant à chercher à se vivre en santé dans un milieu historique saturé de normes, est en proie aux valeurs ; en cela, il est d'abord notre semblable.*³⁷

Si la production de connaissance sur l'activité humaine *doit* être redispisée selon l'axe d'une expérience normative toujours singulière, c'est qu'il y a une universalité des débats de normes qu'on ne saurait *légitimement* neutraliser. Et on aura compris que la raison de la subordination du concept à la subjectivité de la norme ne tient pas ici seulement au principe, épistémologique selon lequel rien de sérieux ne peut être dit sur une activité humaine indépendamment de ceux et celles qui sont en activité. Cette subordination est légitimée par le sentiment moral du respect, qui, dans son acception ergologique, consiste à reconnaître en chacun l'obligation d'arbitrer entre des normes et des valeurs.

4. Retour à la φιλοσοφία

Pour conclure, j'aimerais esquisser en quoi l'ergologie, en proposant un nouveau mode de compréhension d'Autrui, me semble opérer un retour à la φιλοσοφία, entendue au sens primitif de doctrine de la sagesse.

³⁶ R. Di Ruzza, *Epistémologie et Ergologie*, notes de cours, Master d'Ergologie, Aix-Marseille Université, 2010-2011.

³⁷ Y. Schwartz, « Raison Pratique et débats de normes », dans M. Bienenstock, & A. Tosel (dir.), *La Raison pratique au XXème siècle*, Paris, L'Harmattan, p. 261-294, p. 287.

Fondamentalement, ce que l'ergologie a mis au jour, c'est un *Faktum* anthropologique : à savoir que « l'Autre est présent dans le secret de l'activité, cet Autre de l'usage de soi par les autres et pour les autres »³⁸. L'ergologie est une philosophie de l'intersubjectivité : elle montre que dans toute activité, le *je* dépasse son *moi* pour rejoindre *Autrui*. Dans toute activité, il y a, pour reprendre le vocabulaire d'Yves Schwartz, « adressage social ».

En cela, l'ergologie me semble retrouver les plus belles pages de la *Critique de la faculté de juger*. Pour être possible dit Kant, cette expérience authentiquement anthropologique qu'est l'expérience esthétique exige

l'idée d'un sens commun à tous, c'est-à-dire un pouvoir de juger qui, dans sa réflexion tient compte en pensée du mode de représentation de tout autre, pour en quelque sorte comparer son jugement à la raison humaine tout entière... ³⁹

Comme on le sait, Kant a rédigé la troisième *Critique* afin de répondre à la troisième des trois grandes questions de la philosophie : « 1° Que puis-je savoir ? 2° Que dois-je faire ? 3° Que m'est-il permis d'espérer ? »⁴⁰. Cette troisième question, synthèse des deux premières en ce qu'elle est « à la fois pratique et théorique »⁴¹, concerne le sens de la vie : « si je fais ce que je dois, que m'est-il permis d'espérer ? »⁴². La réponse que Kant apporte à une telle question tient selon lui dans l'adoption d'une certaine « manière de penser », qu'il nomme pensée élargie⁴³. Adopter une « pensée élargie », cela consiste pour Kant à « s'élever au-dessus des conditions subjectives et particulières du jugement, (...) et à réfléchir sur son propre jugement à partir d'un point de vue universel »⁴⁴. D'où la « maxime » de cette « pensée élargie » : « penser en se mettant à la place de tout autre »⁴⁵. Au-delà du plaisir que l'on retire de la

³⁸ Y. Schwartz, *Le Paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, op. cit., p. 35.

³⁹ E. Kant, *Critique de la faculté de juger* (1790), traduction française, d'Alain Renaut, Paris, Flammarion, 1995, § 40, AK V 293.

⁴⁰ E. Kant, *Critique de la raison pure* (1781), Théorie transcendantale de la méthode, deuxième section, Paris Gallimard, Edition de La Pléiade, 1980, p. 1365.

⁴¹ *Ibid.*

⁴² *Ibid.*

⁴³ E. Kant, *Critique de la faculté de juger*, op. cit., §40, AK V 294.

⁴⁴ *Ibid.*, AK V 295.

⁴⁵ *Ibid.*, AK V 294.

connaissance par concepts, par-delà les impératifs fixés par la Raison pratique, le sens de la vie réside fondamentalement pour Kant dans un élargissement de soi vers autrui. Vivre une vie authentiquement humaine, cela consiste à ouvrir son champ d'horizon particulier, pour s'élever progressivement vers l'universel. Ainsi apercevra-t-on que, pour se comprendre soi-même, nous avons besoin de l'expérience d'Autrui.

L'ergologie retrouve cette expérience de « pensée élargie » bien au-delà du champ esthétique. Elle révèle en effet que ce n'est pas seulement dans l'expérience du Beau que je dépasse ma finitude. C'est dans l'activité, quelle qu'elle soit, que « je me découvre plus grand que moi »⁴⁶. Toute activité humaine est toujours à quelque degré usage de soi *pour* les autres. Comme je le disais à l'instant, il y a chez l'homme un *Faktum* qui consiste dans la subordination de la valeur vitale à la valeur sociale. En ce sens, la vie humaine se caractériserait en définitive par un *devoir* : le devoir d'élargir sa vue en opérant ce que Yves Schwartz nomme « un décentrement de soi par initiation aux recentrements des autres »⁴⁷. Telle pourrait être en effet la maxime de la Raison ergologique. Au plan épistémologique et au plan moral, l'ergologie exige un décentrement de soi ; et ce faisant, elle laisse apparaître Autrui comme un être d'activité, qui, comme tel, se trouve comme moi dans l'obligation de recentrer le milieu autour de normes qui lui sont propres. Par cette entrée spécifique sur l'universalité humaine, l'ergologie, en tant que philosophie, me semble retrouver le sens primitif de φιλοσοφία.

Bibliographie

Aristote, *La Physique*, Paris, Vrin, 2008.

Canguilhem G., *Essai sur quelques problèmes concernant le normal et le pathologique* (1943), repris dans *Le normal et le pathologique*, Paris, P.U.F., 1966.

Canguilhem G., « Entretien », dans F. Bing, J.-F. Braunstein, E. Roudinesco (ed.), *Actualité de Georges Canguilhem. Le normal et le pathologique*, Actes du Xème Colloque de la

⁴⁶ Voir L. Guillermit, *Critique de la faculté de juger esthétique de Kant. Commentaire*, Paris, Editions Pédagogie moderne, 1981, p. 165.

⁴⁷ Y. Schwartz., *Le Paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, op. cit., p. 727.

- Société internationale d'histoire de la psychiatrie et de psychanalyse, Paris, Les empêcheurs de penser en rond, 1998, p. 121-135.
- Canguilhem G., *Œuvres complètes*, tome 1, *Ecrits philosophiques et politiques 1926-1939*, Paris, Vrin, 2011.
- Cuvillier A., *Manuel de Philosophie* (1927), tome 1, Paris, Armand Colin, 1947.
- Di Ruzza R., *Epistémologie et Ergologie*, notes de cours, Master d'Ergologie, Aix-Marseille Université, 2010-2011.
- Di Ruzza, R., Halevi J., *De l'Economie politique à l'ergologie. Lettre aux amis*, Paris, l'Harmattan, 2003.
- Durrive L., *L'Expériences des normes : formation, éducation et activité humaine*, Lille, ANRT, 2006.
- Guillermit L., *Critique de la faculté de juger esthétique de Kant. Commentaire*, Paris, Editions Pédagogie moderne, 1981.
- Kant E., *Critique de la faculté de juger* (1790), traduction française, d'Alain Renaut, Paris, Flammarion, 1995.
- Kant E., *Critique de la raison pure* (1781), Paris Gallimard, Edition de La Pléiade, 1980.
- Schwartz Y., « Raison Pratique et débats de normes », dans M. Bienenstock, & A. Tosel (dir.), *La Raison pratique au XXème siècle*, Paris, L'Harmattan, 2004, p. 261-294.
- Schwartz Y., « Produire des savoirs entre adhérence et désadhérence », dans M. Cerf et P. Beguin (dir.), *Dynamique des savoirs, dynamique des changements*, Toulouse, Octarès Editions, 2009, p. 15-28.
- Schwartz Y., *Expérience et connaissance du travail* (1988), « postface à l'édition de 2012 », Paris, Editions sociales, 2012, p. 919-945.
- Schwartz Y., *Le Paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, Toulouse, Octarès Editions, 2000.

Un premier état des lieux : quelques exemples

ALVES R., NOZAKI I., ABREU G., CABRAL E. (UFMG, Belo Horizonte, Brésil)

Contact : rosimarearp@gmail.com

Diffusion de la démarche ergologique au Brésil, intégration entre professionnels et universitaires et élargissement des connaissances (I)

Cette communication décrit le Pôle d'Ergologie au Brésil et son travail pour tenter de comprendre l'évolution de la démarche ergologique dans ce pays.

Les différents travaux qu'on trouve au Brésil indiquent que l'Ergologie est étudiée et appliquée dans plusieurs régions du pays, mais d'une façon peu intégrée, ce qui nous a encouragés à créer ce Pôle, qui essaie de réunir et de diffuser ces divers travaux et de susciter la création de groupes d'échanges. Ce besoin a été exprimé par plusieurs participants, à l'occasion d'une rencontre à Belo Horizonte (BH).

Nous trouvons des efforts d'intégration entre certaines régions et nous avons constaté l'existence de quelques groupes d'études, mais notre objectif est une intégration permanente et plus large.

Notre initiative a été incorporée à un projet de l'ORT (Observatoire et Rencontres du Travail) et les travaux du Pôle brésilien ont commencé de la manière suivante :

- Choix de personnes pour représenter trois des cinq régions du pays.
- Essai de connaître les divers niveaux de contact avec l'Ergologie et les différents modes d'utilisation de la démarche ergologique.
- Création d'un groupe d'études sur les concepts ergologiques et leur application, dont les composants sont issus de différentes disciplines universitaires et de diverses professions et sont localisés dans plusieurs régions du pays.

En fait, le Pôle est constitué de tous les Brésiliens qui sont en contact avec l'Ergologie et vise à favoriser un ergo-engagement et la diffusion de la démarche ergologique. Ainsi les résultats

de cette expérience, encore récente, que nous présenterons par la suite, vont surtout dans le sens de favoriser ces aspects.

- Création du site Internet ERGOLOGIABRASIL où se trouve : une liste des Brésiliens en contact avec l'Ergologie, une page de présentation de l'ORT, la documentation sur les textes sur l'Ergologie, en portugais et en français, les groupes d'études et d'application de l'Ergologie et ses productions ainsi que des informations sur les événements liés au travail et à l'Ergologie. Cette initiative permet à un intéressé qui parle seulement le portugais de trouver des références bibliographiques, des informations et de prendre des contacts dans sa région.
- Évolution du groupe d'études initial, dont les réunions mensuelles, réalisées depuis un an et demi, sont aujourd'hui un espace important de formation, de partage d'expériences, de dialogue entre les universitaires et les autres professionnels vers la création d'un espace d'élargissement de connaissances (et pourquoi pas espérer qu'un jour, cela pourrait devenir un espace de production de connaissances ?)

Nous considérons aussi comme un résultat intéressant nos premières analyses sur les différentes manières dont les Brésiliens ont pris des contacts avec l'Ergologie et les activités qu'une personne, ou un groupe, peut développer dans le cadre de cette démarche. Nous avons ainsi recensé les personnes qui ont été intéressées par les publications de Schwartz et ont commencé à les étudier seules, jusqu'à celles qui ont obtenu un diplôme en France, au département d'Ergologie.

Nous présentons quelques exemples qui illustrent un peu la réalité brésilienne.

Sur la région centre-ouest, une enseignante a pris contact avec l'Ergologie, au Brésil. Elle a organisé une conférence avec Schwartz, dans son université et a publié un livre où se trouve un article de ce philosophe, en portugais. Elle a participé à des travaux d'une coopérative qui s'est inspirée de la démarche ergologique pour réaliser ses activités et a présenté ce travail à une rencontre, à BH. Aujourd'hui, elle participe activement au Pôle brésilien et au groupe d'études du Pôle, avec deux de ses élèves qui diffusent déjà la démarche ergologique dans le milieu universitaire. Ce professeur réalise des débats sur l'Ergologie, dans son groupe de recherche et dans les disciplines qu'elle enseigne à l'université.

Dans la région sud, deux jeunes élèves d'une enseignante qui a fait un stage en France et qui diffuse la démarche ergologique dans une université brésilienne sont à citer. Ces deux jeunes

sont les représentants du Pôle brésilien régional et participent au groupe d'études sur l'Ergologie où ils ont présenté leurs travaux d'application de l'Ergologie dans leurs milieux professionnels. Un de ces jeunes a été invité à organiser une discipline sur le travail et l'activité.

La région sud-est concentre la plus grande présence de l'Ergologie. Citons l'exemple de deux enseignantes qui sont engagées dans la démarche.

Une, qui se trouve à Rio de Janeiro, a fait une partie de son doctorat en France. Aujourd'hui ses projets de recherches et ceux de la plupart des étudiants qui sont sous sa direction, utilisent la démarche ergologique. Elle a des liens avec les chercheurs de quatre universités à Rio et avec d'autres institutions aussi. Elle a une production scientifique importante dans ce domaine : huit articles, un ouvrage, sept chapitres de livres, huit publications en congrès et plusieurs orientations des monographies de master.

L'autre, qui habite dans le Minas Gerais et qui a fait un doctorat complet au département d'Ergologie, utilise cette démarche dans plusieurs projets de recherche et dans une discipline qu'elle enseigne à l'université. Dans le champ du travail et l'Ergologie, elle oriente plusieurs travaux de master et de doctorat et elle a aussi une production importante : treize articles, cinq ouvrages, onze chapitres de livres, plusieurs traductions d'articles et une quarantaine de travaux publiés et présentés en congrès. Son travail est intégré avec d'autres universités de la région.

Dans la liste présentée sur le site Internet, nous trouvons beaucoup de Brésiliens qui ont aussi des développements importants, comme ceux que nous venons de présenter ci-dessus. Cela peut nous donner une idée de la perspective de développement de l'Ergologie au Brésil, avec un élargissement de l'intégration entre les professionnels.

Diffusion de la démarche ergologique au Brésil : intégration entre professionnels et universitaires, et élargissement des connaissances (II)

Version portugaise

INTRODUÇÃO

No Brasil, após a constituição de 1988 que consagrou a saúde como dever do Estado e direito de cidadania, esforços e recursos de várias ordens têm sido investidos, pelo Estado e por diversos outros atores, na conformação de um novo modelo de atenção à saúde que extrapole o tradicional modelo biomédico hegemônico. Sob os princípios de integralidade, equidade e universalidade ampliaram-se a oferta e o acesso da população aos serviços de saúde e diversas políticas operacionalizadoras dos princípios do SUS vêm sendo implementadas. Temos 14 profissões atuando no processo saúde/doença/cuidado e muito se tem feito no sentido de qualificar a formação do conjunto dos profissionais.

Esse contexto denota grandes avanços, mas também possibilitou uma grande fragmentação das políticas e colocou o desafio de desenvolver caminhos que possibilitassem a sua integração. Ao mesmo tempo, tem sido favorável ao desenvolvimento de propostas inovadoras na gestão e nos processos de trabalho em saúde, mas ainda persiste o desafio de se construir intervenções profissionais que possam engendrar formas mais abrangentes e totalizadoras de aproximação da realidade, de maneira a lidar com a complexidade do processo saúde doença e a natureza multidimensional do ser humano. Essa preocupação tem desafiado pesquisadores, gestores e trabalhadores a buscar caminhos coerentes para compreender e propor intervenções no trabalho de forma a fortalecer a defesa da vida. Nessa

⁴⁸ Universidade de Brasília – UnB – Brasil

⁴⁹ Universidade Estadual de Campinas – UNICAMP / PUC Campinas – Brasil

busca, a ergologia tem sido um referencial teórico-metodológico utilizado desde os anos 1990 por pesquisadores de diversas universidades e centros de pesquisa brasileiros.

Nesse sentido, nos interrogamos sobre qual a contribuição que a ergologia tem dado, no Brasil, para a compreensão do trabalho em saúde e para a proposição e efetivação de mudanças nos processos de trabalho. Entendemos que realizar um apanhado do que tem sido produzido nos últimos anos, na literatura brasileira, sobre a contribuição da ergologia nessa temática é uma oportunidade de reflexão sobre o seu desenvolvimento histórico e social e também para sistematizar o que tem sido produzido em termos de investigação empírica e teórica.

Sendo assim, nos propusemos analisar, através de uma síntese histórica e coletiva o que tem sido produzido na literatura científica brasileira, bem como as contribuições da Ergologia e de suas categorias analíticas, para o desenvolvimento intelectual e social do trabalho em saúde no Brasil.

PERCURSO METODOLÓGICO

Trata-se de um estudo exploratório descritivo de revisão da literatura, com abordagem qualitativa. A pesquisa buscou artigos da área da saúde disponíveis em bases eletrônicas, publicados no período de 1997, ocasião em que teve início múltiplas missões de pesquisadores do Département d'Ergologie às universidades, centros de pesquisa e associações profissionais no país até o ano de 2011. Pesquisamos primeiramente nas seguintes bases de dados: BVS, ScieloBr e Capes, combinando os seguintes descritores: perspectiva ergológica, ergologia, trabalho, saúde. Encontramos respectivamente 26, 15 e 29 artigos. Na Capes também encontramos 22 teses e 35 dissertações, sendo que destas, 12 teses e 14 dissertações tratam do tema do trabalho em saúde. Ao mesmo tempo fizemos uma busca no Google Acadêmico com os descritores ergologia, trabalho, saúde e encontramos 407 ocorrências em 16 de janeiro de 2012. Nessa mesma data criamos um “alerta” no google para permanecer recebendo todos as publicações a partir daquele momento.

Decidimos na primeira etapa da pesquisa incluir apenas os artigos científicos encontrados na Bireme, BVS e no Scielo, sendo que muitos deles repetiram-se nas bases de dados

pesquisadas. Numa primeira análise foram identificados os artigos que tratavam especificamente do trabalho em saúde, que era o nosso foco inicial de estudo, totalizando 15 artigos, que são objeto central de nossa análise no presente texto.

Identificamos nos artigos selecionados: objetivo, instituição de origem, ano da publicação, tipo de artigo, tema da investigação ou reflexão, sujeitos da pesquisa, autores de referência da ergologia e os conceitos ergológicos utilizados. Os dados foram sistematizados de forma a compor um panorama da contribuição da ergologia para a compreensão do trabalho em saúde no Brasil, do ponto de vista da sua historicidade, territorialidade e das principais categorias analíticas utilizadas. O uso dos conceitos ergológicos ainda está em fase de análise, portanto não foi incluído neste momento.

RESULTADOS E DISCUSSÃO

A pesquisa evidencia o predomínio das instituições de pesquisa da região sudeste, com publicações constantes a partir de 2006 e tendência de crescimento a partir de 2010. Dos 15 artigos analisados, 13 foram publicados em revistas da região sudeste do Brasil, um da região sul e um em revista da região norte. Quanto aos autores, 13 artigos são originários da região sudeste e destes, 7 da Fiocruz. Dois artigos são de autores da região centro-oeste e sul. O resultado corresponde ao que ocorre no Brasil, ou seja, concentração da produção científica no eixo sul-sudeste, mas também está relacionado ao fato de terem sido as regiões onde estão situadas as instituições e pesquisadores que iniciaram parcerias com a Universidade de Aix-Marseille I.

Dos 15 artigos, 7 relataram pesquisas que tiveram como sujeitos enfermeiras, auxiliares de enfermagem e equipes multiprofissionais de serviços de atenção primária, de urgência móvel e de setores hospitalares. As pesquisas se concentraram na investigação dos saberes produzidos no trabalho, na compreensão e análise de situações de trabalho e das renormalizações produzidas, no desenvolvimento de competências, na relação entre trabalho e saúde do trabalhador, na apreensão das dramáticas do uso de si e da vivência interprofissional, e na construção de dispositivos de formação para os trabalhadores de saúde. Os oito artigos de

reflexão trataram da gestão dos processos de trabalho, do trabalho coletivo, da formação, do desenvolvimento de competências e da pesquisa sobre o trabalho.

A atividade como algo enigmático e imprevisível, a distância entre o trabalho prescrito e o trabalho real, a renormalização da norma antecedente e as dramáticas do uso de si foram as categorias analíticas mais utilizadas na análise do trabalho em saúde, tanto na gestão, quanto na assistência e na formação em saúde. Observa-se a diversidade de aportes teórico-metodológicos oriundos da educação e da saúde, destacando-se o referencial da humanização da saúde, combinados com os conceitos da ergologia.

A maioria dos artigos referencia-se nas obras traduzidas de Schwartz e Durrive e em autores brasileiros, principalmente Brito, Athayde, Hennington, França, Scherer et al e Telles, alguns utilizam obras em português de Canguilhem e de Guérin et al, sinalizando para a importância da tradução como parte da estratégia de difusão da ergologia.

A primeira tese publicada no Brasil foi no ano de 2000 e a primeira dissertação em 2002, tendo havido intensificação a partir de 2005. Chama atenção o fato de em 2011 terem sido produzidas 10 dissertações, 7 delas em instituições do Rio de Janeiro, evidenciando o crescente uso da ergologia por pesquisadores brasileiros, mas também confirmando mais uma vez a concentração da produção científica na região sudeste.

Quanto ao resultado das buscas no google acadêmico, ainda estamos em fase de coleta de dados, mas para se ter uma noção da velocidade com que novas publicações surgem, de 16 de janeiro a 31 de julho de 2012 foram emitidos 46 alertas, totalizando cerca de 50 publicações dos mais diversos tipos, desde artigos, editoriais, ementas de disciplinas, dissertações, teses, entre outros. Isso significa uma média de 8 novas publicações mês disponibilizadas na internet no período acompanhado. Estas tratam de temas variados: trabalho e formação na fumicultura, condições de trabalho e saúde na educação, trabalho contemporâneo, saúde do professor, pesquisa participativa, análise do trabalho de condutores de ônibus, metodologia da pesquisa sobre atividade de trabalho na indústria, atividade e gestão nas escolas de samba, trabalho em restaurante, terceirização, biossegurança, trabalho sob o ponto de vista da atividade, experiências de humanização de estudantes de Medicina, análise da gestão do risco no trabalho, interfaces entre trabalho e escrita, gênese da ergologia, qualidade de vida no trabalho, economia solidária, trabalho e formação em saúde, eficiência e solidariedade,

constituição do sujeito, saúde mental e trabalho, relação prescrito e real, trabalho odontológico, práticas da psicologia em serviço público e riscos psicossociais.

CONSIDERAÇÕES FINAIS

Esta pesquisa, ainda com resultados preliminares, evidencia a diversidade de campos de aplicação da ergologia e a sua potencialidade de uso nos estudos sobre o trabalho no Brasil, e em especial na temática de saúde e trabalho.

Mesmo entendendo que a concentração da produção científica no sudeste tem uma razão estrutural, consideramos relevante difundir a ergologia e incentivar a produção de conhecimento em outras regiões do país. Reiteramos a importância da tradução como parte da estratégia de difusão da ergologia no Brasil.

A tendência de crescimento no número de teses e dissertações deve favorecer o surgimento de novas contribuições nos próximos anos.

Chamamos atenção para os limites desse estudo: é uma pesquisa em andamento, não se tratou de um levantamento exaustivo das produções e publicações no Brasil, detalhamos nesse momento os artigos que atendiam aos critérios de busca pelos descritores selecionados. Na segunda etapa da pesquisa teremos um panorama geral da ergologia no Brasil, bem como a análise do uso dos conceitos ergológicos na compreensão do trabalho em saúde.

INTRODUCTION

Au Brésil, après la Constitution de 1988 qui a consacré la santé comme un devoir de l'État et un droit de citoyenneté, des efforts et des ressources de tout ordre ont été investis, soit par l'État, soit par différents acteurs, pour la formation d'un nouveau modèle de soins en santé, capable de surmonter le traditionnel modèle biomédical hégémonique. Sous les principes d'intégralité, équité et universalité, l'offre et l'accès de la population aux services de santé ont été élargis et différentes politiques opérationnelles des principes du SUS ont été mises en place. Nous avons 14 domaines professionnels qui agissent dans le processus de santé/maladie/soins et de grands efforts sont réalisés pour qualifier et former l'ensemble de ces professionnels.

Ce contexte révèle des avancées, de même qu'il a permis une large fragmentation des politiques et a lancé le défi de développer des chemins permettant leur intégration. En même temps, ce contexte fort favorable au développement de propositions innovatrices dans la gestion et dans les processus de travail en santé reste un défi : celui de la construction d'interventions professionnelles capables de produire des formes plus globales et totalisatrices d'une approche de la réalité, de façon à aborder la complexité du processus santé/maladie et la nature multidimensionnelles de l'être humain. Cette préoccupation a défié chercheurs, gestionnaires et travailleurs à trouver des chemins cohérents pour comprendre et proposer des interventions dans le travail, dans le but de fortifier la défense de la vie. Dans ce processus de recherche, l'ergologie a été un référentiel théorique-méthodologique utilisé depuis les années 1990 par des chercheurs de différentes universités et centre de recherche brésiliens.

Ainsi, nous nous posons la question : quelle contribution l'ergologie a-t-elle donné au Brésil pour la compréhension du travail en santé et pour la proposition et la réalisation effective de changements dans les processus du travail ? Nous croyons que réunir ce qui a été produit sur la contribution de l'ergologie dans la littérature brésilienne dans les dernières années est une opportunité pour la réflexion sur son développement historique et social aussi bien que pour la systématisation de cette production en termes d'investigation empirique et théorique.

Nous nous proposons donc d'analyser, par l'intermédiaire d'une synthèse historique et collective, tout ce qui a été produit dans la littérature brésilienne comme contributions de l'ergologie et de ses catégories analytiques au développement intellectuel et social du travail en santé au Brésil.

DÉMARCHE MÉTHODOLOGIQUE

Il s'agit d'une étude exploratoire descriptive de révision de la littérature, avec un souci qualitatif. L'investigation a cherché des articles dans le domaine de la santé, disponibles sur des supports électroniques, publiés dans une période qui va de 1977, début des multiples missions de chercheurs du Département d'Ergologie dans les universités, centres de recherches et associations professionnelles, jusqu'en 2011. Tout d'abord, nous avons travaillé sur les bases de données BVS, ScielBr et Capes, en combinant les marqueurs descriptifs suivants : perspective ergologique, ergologie, travail, santé. Nous y avons trouvé respectivement 26, 15 et 29 articles. Chez Capes, nous avons aussi trouvé 22 thèses et 35 dissertations dont 12 thèses et 14 dissertations sur le thème du travail en santé. À la fois, une recherche sur Google Académique, par les marqueurs descriptifs ergologie, travail, santé, nous a montré 407 cas, le 16 janvier 2012. A cette même date, nous avons créé une « alerte » sur Google pour continuer à recevoir toutes les publications concernant le sujet.

Dans la première étape de la recherche, nous avons décidé de n'y inclure que les articles scientifiques trouvés dans Bireme, BVS et Scielo, étant donné que plusieurs se répétaient dans les bases de données étudiées. Une analyse initiale a identifié les articles relatifs spécifiquement au travail en santé, l'objectif central de notre étude, dont 15 font l'objet de la présente analyse.

Nous avons identifié dans les articles sélectionnés : objectif, institution d'origine, année de la publication, type d'article, thème de l'investigation ou réflexion, sujets de la recherche, auteurs de référence de l'ergologie et les concepts ergologiques employés. Les données ont été systématisées de façon à élaborer un panorama de la contribution de l'ergologie pour la compréhension du travail en santé au Brésil, du point de vue de son histoire, de sa

territorialité et des principales catégories analytiques utilisées. L'emploi des concepts ergologiques est encore en phase d'analyse, donc il n'y est pas inclus.

RÉSULTATS ET DISCUSSION

L'étude révèle la prédominance des institutions de recherche de la région sud-est, avec des publications fréquentes à partir de 2006 et aussi une tendance de croissance à partir de 2010. Des 15 articles analysés, 13 ont été publiés dans des revues de la région sud-est du Brésil et 1 dans une revue de la région nord. En ce qui concerne les auteurs, 13 articles sont originaires de la région sud-est, dont 7 de la FioCruz. Deux articles ont été écrits par des auteurs des régions centre-ouest et sud. Le résultat correspond à ce qui se passe au Brésil, c'est-à-dire, une concentration de la production scientifique sur l'axe sud/sud-est, mais aussi cela s'explique aussi par le fait que dans ces régions se trouvent les institutions et les chercheurs qui ont commencé les partenariats avec l'Université d'Aix-Marseille.

Sur un total de 15 articles, 7 décrivent des recherches dont l'objet sont des infirmières, des aide-soignantes et des équipes mutiprofessionnelles de services de soins primaires, d'urgence mobile et de secteurs hospitaliers. Les recherches ont été concentrées sur l'investigation des connaissances produites dans le travail, sur la compréhension et l'analyse de situations de travail et des « renormalisations » réalisées, aussi bien que sur le développement de compétences, la relation entre travail et santé du travailleur, sur l'appréhension des actes dramatiques de l'usage de soi et de la pratique interprofessionnelle et sur la construction de dispositifs de formation pour les travailleurs en santé. Huit articles de réflexion parlent de la gestion des processus de travail, du travail collectif, de la formation, du développement de compétences et de la recherche sur le travail.

L'activité comme quelque chose d'énigmatique et imprévisible, la distance entre le travail prescrit et le travail réel, la « renormalisation » de la norme antécédente et les dramatiques de l'usage de soi ont été les catégories analytiques les plus utilisées dans l'étude du travail en santé, aussi bien dans la gestion que dans l'assistance et la formation en santé. On observe la diversité d'apports théoriques-méthodologiques venus de l'éducation et de la santé, avec

emphasis pour le référentiel de l'humanisation de la santé, combinés avec les concepts de l'ergologie.

Pour la plupart, les articles s'appuient sur des oeuvres traduites de Schwartz et Durrive et sur des auteurs brésiliens, surtout Brito, Athayde, Hennington, França, Scherer et al. et Telles. Quelques uns utilisent des oeuvres en portugais de Canguilhem et de Guérin et al., en remarquant l'importance de la traduction comme un élément de la stratégie de diffusion de l'ergologie.

La première thèse a été publiée au Brésil en 2000 et la première dissertation en 2002, et depuis 2005 cela s'intensifie. On observe qu'en 2011 ont été élaborées 10 dissertations, dont 7 au sein d'institutions à Rio de Janeiro, ce qui met en évidence l'utilisation croissante de l'ergologie par des chercheurs brésiliens et confirme encore une fois la concentration de la production scientifique dans la région sud-est.

Quant aux résultats des recherches sur google académique, nous sommes encore en phase de collecte de données, mais pour avoir une idée de la vitesse des publications on a comptabilisé, du 16 janvier au 31 juillet 2012, 46 alertes, dans un total de 50 publications de différents types : articles, éditoriaux, résumés de disciplines, dissertations, thèses, entre autres. Cela correspond à une moyenne de 8 nouvelles publications par mois, disponibles sur internet, pendant la période sous examen. Leurs thèmes sont variés : travail et formation dans la culture du tabac, conditions de travail et de santé dans l'éducation, travail contemporain, santé du professeur, recherche participative, analyse du travail des conducteurs d'autobus, méthodologie de la recherche sur le travail dans l'industrie, activité et gestion dans les écoles de samba, travail en restaurants, sous-traitement, bio-sécurité, travail sous le point de vue de l'activité, expériences d'humanisation d'étudiants en Médecine, analyse de la gestion de risque dans le travail, interfaces entre travail et écriture, genèse de l'ergologie, qualité de vie dans le travail, économie solidaire, travail et formation en santé, efficacité et solidarité, constitution du sujet, santé mentale et travail, relation prescrit et réel, travail odontologique, pratiques de la psychologie en service public et risques psycho-sociaux.

CONSIDÉRATION FINALES

Cette recherche, malgré ses résultats préliminaires, met déjà en évidence la diversité des domaines d'application de l'ergologie et le potentiel de son utilisation dans les études sur le travail au Brésil, spécialement dans la thématique de santé et travail.

Même si on comprend que la concentration de la production scientifique sur la région sud-est s'explique par une raison structurelle, nous considérons que la diffusion de l'ergologie et l'appui à la production de connaissances dans les autres régions du Brésil sont très importants. Et nous réitérons ici le rôle indispensable de la traduction comme un élément de la stratégie de diffusion de l'ergologie au Brésil.

La tendance à l'augmentation du nombre de thèses et dissertations doit favoriser l'apparition de nouvelles contributions dans les années à venir.

Nous insistons sur les limites de cette étude : il s'agit d'une recherche en voie de réalisation et non un relevé exhaustif des productions et des publications au Brésil; nous n'avons détaillé ici que les articles qui répondaient aux critères de recherche par les marqueurs descriptifs sélectionnés. Dans la deuxième étape de la recherche on va avoir un panorama général de l'ergologie au Brésil et une analyse de l'utilisation des concepts ergologiques dans la compréhension du travail en santé.

GROUPE ORT TOULOUSAIN : Bastien Bouet (Consultant/Formateur en GRH), Jérôme Coutellier (Conseiller Principal d'Education/Formateur IUFM et DAFPEN), Nicole Darquier (Gestionnaire comptable EN), Marcelle Duc (MCF, Université Toulouse le Mirail, Laboratoire CERTOP), Michel-Henry Mas (responsable proximité - service accueil et action sociale du CE d'EDF), Samuel Rabaud (Conseiller Principal d'Education, EN), Jacques Rollin (Responsable de formation, France Telecom).

Contact : bouet.tlse@wanadoo.fr

D'un GRT à l'autre : transformation de soi, des savoirs et des institutions

Depuis le début des années 2000, la capitale de Midi-Pyrénées (France) a vu peu à peu les initiatives se réclamant de la démarche ergologique se développer.

- Comment s'expliquer qu'une première formation ait pu déboucher sur un Master « Gouvernance des Systèmes Éducatifs », où le module « Analyse du travail-Ergologie » est considéré comme « un des piliers de la formation » ? Comment s'expliquer que, dans ce cadre institutionnel, différents acteurs aient pu sortir des « places » liées à leur statut professionnel initial pour être sollicités dans des activités que l'institution scolaire n'arrivait pas à réaliser ? Comment s'expliquer qu'une « indiscipline », l'ergologie, portée par une sociologue et différents professionnels non-universitaires réunis dans l'Observatoire et Rencontres du Travail ait pu susciter de l'intérêt dans les établissements scolaires de l'Académie de Toulouse, à l'IEP de Toulouse, à l'IUFM, etc. ?

Pour mieux comprendre ce qui s'est produit à Toulouse, nous présentons trois initiatives mettant à chaque fois en jeu la recherche et l'invention d'un dispositif de rencontres, rencontres de savoirs et d'êtres d'activité aux origines professionnelles multiples.

- Le lancement en 2001 par le SAFCO (Service Académique de Formation Continue - Rectorat de Toulouse) et l'IEP de Toulouse, d'une formation expérimentale adossée à un diplôme interuniversitaire (DIU) intégrant un module d'ergologie. Après dix ans d'existence, ce DIU s'est transformé en Master « Gouvernance des Systèmes Éducatifs ». Comment s'est donc bâti le dialogue des savoirs entre les participants et l'équipe pédagogique de ce module ? Le principe pédagogique fondamental développé est celui de la formation comme lieu d'échanges et de développement de nouveaux savoirs (mieux comprendre les transformations du Service Public d'Education et des professionnalités) avec pour méthode concrète le GRT , compte tenu d'une double originalité : une équipe de formateurs issue de divers horizons professionnels (universitaires, formateurs dans le privé, professionnels de l'éducation et formateurs IUFM) et des participants venant de divers corps professionnels de la fonction publique et pour la plupart de l'EN, de grades et de statuts variés (secrétaires, chefs de services, chefs d'établissement, assistantes sociales, cadres-infirmiers, enseignants...). Les modalités concrètes de vie des GRT ont évolué au fil des années pour aujourd'hui, dans le master, se stabiliser autour de façons de faire qui sollicitent à la fois les savoirs d'expériences des participants (C-R par les participants de situations de travail vécues selon le thème de la séance), les capacités de compréhension et d'appropriation des concepts (C-R de lecture par les participants de cours extraits de textes ciblés sur des concepts ergologiques clés) et les apports conceptuels plus généraux de la part des formateurs (retour sur les concepts ou les problématiques ergologiques par un argumentaire détaillé et divers supports). La plus-value formative de ce GRT vient surtout de la circulation des savoirs (thématisés) où chaque membre du groupe apprend des allers-retours qui se font entre les expériences mises en mots et les concepts proposés, pour in fine ajuster la connaissance qu'il avait initialement des situations.

- Une recherche pour le Ministère de la Recherche et de la Fonction Publique publiée en 2004 sur la recomposition du travail administratif (TA) dans l'EN. Deux éléments de cette recherche sont à relever. Le premier souligne que le TA se « pédagogise » (explicitation des enjeux des innovations pédagogiques et recours à une pédagogie de projet), se « normativise » (déplacement et enrichissement des normes imposées par la reformulation des modalités d'organisation des dispositifs pédagogiques innovants) et « s'autonomise » (recomposition de l'usage de soi, de l'engagement et de l'implication). Le second rend compte des choix épistémologiques et méthodologiques : mise en place d'un GRT fondé sur la mise en mots des

activités à distance des lieux de travail, avec invention de deux types de chercheurs : de type I pour les porteurs de savoirs généraux renvoyant à plusieurs disciplines (dans cette recherche : sociologie, droit public, sciences de l'éducation et philosophie) et de type II pour les porteurs de savoirs d'expérience (formation de 4 équipes autour de 4 situations). Le GRT alternait des séances de travail propres aux problématiques des 4 situations, des séminaires où s'exprimaient les chercheurs de type I ou II (avec à l'appui documents de travail préparatoires, C-R de séminaires).

D'une grande rigueur pour rendre compte et jouer son rôle de passeur de savoirs venant de chaque type de chercheurs, l'animatrice de ce GRT transcrivait l'ensemble des débats (C-R de séminaires), mettait à disposition de chacun les documents préparatoires élaborés par les équipes qui rendaient compte de ses avancées et sollicitaient ensuite le groupe sur la pertinence des éléments de connaissance proposés. Progressivement, des hypothèses et un plan d'exposition des résultats se sont construits, toujours validés par l'ensemble du groupe. La rédaction finale s'est alors inspirée de l'ensemble des documents produits en cours de recherche.

Ce qui semble avoir fait la force de ce GRT est le fait de créer un statut de « chercheur » aux porteurs de savoirs d'expérience qui, dans un premiers temps paraissaient déstabilisés par ce nouveau statut (se mettre en situation de recherche/questionnements) mais qui, dans un second temps, se l'approprièrent pour exiger des chercheurs de type I de se mettre au travail en proposant des concepts ajustés aux ST évoquées pour les valider, les compléter ou les rejeter.

- La mise en place d'un groupe de réflexion (GRT) depuis 2010 autour de l'activité de l'élève et des professionnalités des personnels de l'EN. Si nous nous sommes « rencontrés » ou avons poursuivi la rencontre au-delà de son imposition institutionnelle, c'était par rapport à la conviction que la dynamique d'un débat initié à divers endroits à propos de l'élève (comme être d'activité et sujet central de nos métiers) nous paraissait être nouvellement abordé au regard de la perspective ergologique. Convaincus auparavant de le connaître, et de connaître les missions et techniques de nos professions autour de lui, nous nous retrouvions autour de cette redécouverte. Après éclaircissement de la question de l'activité de l'élève, nous imaginons actuellement des possibles à la vie de ce groupe : poursuivre plus avant l'observation de l'activité de l'élève (sous la forme microscopique de l'étude et de la

recherche clinique), et puis, offrir de partager cette manière d'envisager l'élève comme être d'activité, ainsi que les professionnalités qui les rencontrent, dans le cadre de formations au sein de la formation continue du rectorat. Dans cette perspective, nous avons déjà proposé institutionnellement des modules de formation à l'attention des enseignants et personnels de l'éducation nationale, et nous travaillerons à nous positionner comme des interlocuteurs possibles lorsque des demandes émergeront des établissements scolaires eux-mêmes, quand ils seront confrontés à des problématiques de gestion des ressources humaines ou des questions éducatives vives, pour lesquelles nous pensons qu'une considération différente de l'élève pourrait faire faire des « pas de côtés » propices au renouvellement des postures professionnelles.

Au travers de ces trois initiatives, la ténacité et la conviction de la pertinence de la démarche ergologique ont pu faire surgir des « ouvertures » qui s'inscrivent dans un processus de transformation, une dynamique qui tisse de manière serrée trois niveaux de transformation.

- Celui des « destins individuels » : pour le GRT toulousain actuel, il ne fait pas de doute que la fréquentation de l'ergologie, via ces différentes initiatives ou d'autres, dessine et/ou contribue à transformer, entre autres, les itinéraires professionnels et les façons de travailler. Pour exemple, des changements de statuts professionnels (des CPE qui deviennent formateurs IUFM), l'intégration, dans l'équipe de formateurs, d'anciens participants au DIU ou master GSE, la participation à la 3ème initiative citée plus haut sur le temps personnel, la reprise d'étude pour certains qui avaient obtenu le DIU et qui s'inscrivent au Master GSE, les tentatives d'intégration de la démarche ergologique dans l'activité professionnelle (formateur, consultant, universitaire), la promotion de la démarche via des réseaux professionnels personnels, la recomposition des modes pédagogiques d'enseignement ou de formation... On pourrait donc parler ici d'une volonté de la part des membres du groupe toulousain de s'ergo-engager.

- Celui des savoirs mobilisables : en déployant successivement ces « trois initiatives », une autre façon de concevoir le rapport au savoir s'est progressivement développée. Le lien entre « théorie » et « pratique » a pu être réinterrogé. Bien sûr, au fil de cette douzaine d'années, ces développements cumulatifs se sont déroulés à des rythmes variables. Mais ils se sont accélérés, chaque fois en fonction de notre capacité à proposer des modes de travail adaptés aux attentes de nos interlocuteurs et surtout propices au « dialogue socratique à double sens ». Un inventaire précis des savoirs qui se sont co-construits au fur et à mesure de la vie de nos dispositifs est peu réalisable. Toutefois, nous pouvons indiquer qu'ils ont largement contribué à l'élargissement des compétences de tous ceux qui à un moment donné ont pu participer à un ou à plusieurs de ces dispositifs. En effet, chemin faisant, nous avons pu constater de manière de plus en plus marquée que les personnes engagées dans ces dispositifs exprimaient oralement - ou par écrit - qu'ils ne voyaient plus leur propre activité comme avant ; qu'ils ne voyaient plus l'activité de celles et ceux avec qui ils avaient à coopérer – en particulier l'activité des personnes qui étaient sous leur responsabilité hiérarchique – comme avant. Dans une période où la vulgate managériale invite aux simplifications, nos interlocuteurs trouvaient des points d'appui pour s'engager dans la recherche d'alternatives, pour s'engager dans des « faire et des faire faire autrement ».

- Celui de l'institution : l'ergologie entre à sciences politiques Toulouse avec un DIU, puis un Master, qui, l'un et l'autre interrogent, à partir de plusieurs disciplines, le devenir d'une institution, l'école, confrontée à l'apparition de nouveaux acteurs comme les institutions européennes ou les collectivités territoriales ouvrant ainsi à de nouvelles dynamiques organisationnelles et professionnelles produisant de nouveaux modes de management et une évolution des pratiques professionnelles. Cette évolution, qui touche plus globalement la place des professions dans l'action publique, va souvent produire des pertes de légitimité, des pertes de repères qui conditionnent une souffrance au travail, un sentiment d'impuissance, d'insécurité, de mésestime de soi... Ce qui tenait lieu jusqu'alors de déontologies professionnelles est mis à mal et laisse apparaître burn-out, stress et autres pathologies professionnelles. Ainsi, la recomposition des professionnalités produites au sein de l'éducation nationale touche tous les acteurs qui restent bien souvent dans une forme d'incompréhension ou d'inconscience vis-à-vis de ces transformations. L'ergologie peut donc trouver sa place dans des diplômes (comme ce Master) se donnant pour vocation la formation

de professionnels au management et à la gouvernance. En posant la nécessité d'un aller-retour permanent entre des temps d'engagement dans l'action et des temps de distanciation pour réfléchir et tirer les enseignements du vécu, en engageant les acteurs qui sont en responsabilité dans les établissements scolaires à aller voir au plus près de l'activité de leurs collaborateurs, l'ergologie se pose en (in)discipline privilégiée de toute formation continue, et, plus particulièrement, dans l'accompagnement des transformations de cette institution. Elle permet à chacun de s'interroger sur sa place et sa fonction au sein de cette institution en se demandant si elles sont superposables aux statuts et missions.

Ainsi sont transformés les savoirs - ce qu'on croyait savoir doit être remis en question - ce qui permet à chacun de reconsidérer son activité, la situation dans laquelle elle s'exerce, et parfois de changer celle-ci, c'est-à-dire de se projeter très concrètement dans une autre situation professionnelle.

Enfin si l'ergologie doit trouver plus particulièrement sa place au sein de l'institution qu'est l'école, c'est que le premier acteur est ici l'élève. Qu'on le mette au centre du système ou pas, c'est sa présence et son activité qui justifie celle de tous les autres acteurs. Or, il nous semble que l'activité de l'élève, telle qu'on la définit en ergologie, est peu prise compte dans le sens où sont peu mis à jour les débats de valeurs à partir desquels il peut y avoir pour l'élève renormalisation. Ainsi en faisant de l'école un des lieux privilégiés de l'investissement ergologique, l'ORT toulousain est au plus près des fondamentaux qui permettent de penser l'ergologie comme un nouvel humanisme attaché aux anciennes humanités.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DE L'ORT (Observatoire et Rencontres du travail)

Contact : sandro.degasparo@omnia.coop

L'ORT : une association au service de l'ergo-engagement

Notre patrimoine ergologique s'est constitué au fil de plusieurs décennies et s'est progressivement enrichi d'une communauté qui s'est développée au sein de l'université et en dehors de celle-ci, dans des milieux militants, professionnels et associatifs.

L'« ergo-engagement », que nous – au sein de l'ORT – considérons comme une des pépites de ce patrimoine, représente le vecteur principal de mobilisation d'une communauté très large et hétérogène réunie autour de notre projet associatif. Peut-on y voir, dans le prolongement de ce qui s'était constitué au départ comme dispositif « d'analyse pluridisciplinaire des situations de travail », l'exigence de dessiner un horizon commun et convergent pour répondre aux difficultés que traversent le travail et l'activité humaine en général dans le contexte historique que nous traversons ?

La création de l'ORT (2002)

L'Observatoire et Rencontres du Travail (ORT) naît en 2001 à l'initiative de Jacques Duraffourg, accompagné par d'autres figures de l'université et par des professionnels non universitaires formés à l'APST. L'objectif alors visé, et encore présent dans les statuts actuels de notre association, est de développer la diffusion de l'analyse pluridisciplinaire des situations de travail en dehors de l'université, en s'appuyant sur des groupes de rencontre du travail. L'association se veut comme « observatoire des problèmes relatifs à l'évolution du travail humain » favorisant les rencontres à travers des groupes structurés fédérés au sein de l'ORT et organisant la capitalisation et la diffusion des résultats de ces groupes (cf. statuts de l'association). Étaient visés les consultants, notamment ergonomes (que Jacques connaissait bien), en qui il voyait des relais possibles, les militants syndicaux issus des formations ou sensibilisés à l'approche ergologique et tout autre acteur porteur d'une expérience de travail à partager. Il s'agissait d'opérer une transmission de ce point de vue singulier sur le travail et l'activité humaine qu'était l'APST. L'association était alors considérée comme un dispositif

de rencontres entre trois grands pôles – celui de l’université, celui de professionnels de l’intervention ou institutionnels et celui des acteurs-travailleurs mobilisés dans des groupes de rencontre –, œuvrant pour le développement d’une culture du travail inspirée par l’approche de l’APST.

Les Groupes de Rencontres du Travail (GRT) désignent alors toute forme de mise en œuvre d’un dispositif dynamique à trois pôles mobilisant le patrimoine de l’APST, des expériences singulières d’acteurs réunis au sein de ces groupes et une forme d’engagement politique porté par l’association.

L’ORT se veut dès l’origine comme une force supplémentaire de promotion de la pensée ergologique grâce à des groupes de rencontre formés dans les entreprises et à l’appui d’un réseau étendu de personnes.

Une période de latence (2002-2005)

En dépit des ambitions fortes qui avaient motivé la création de l’ORT, les premières années d’existence de l’association n’enregistrent pas beaucoup d’activités et le nombre d’adhérents reste très limité (15 adhérents en 2004). Comment comprendre cette difficulté à traduire l’élan initial en un mouvement concrétisant les aspirations des fondateurs ?

Nous n’écrivons pas ici une histoire collective qui appartient à ceux qui l’ont vécue au présent et qui tous ne sont plus là pour la raconter.

Nous souhaitons ici mettre en évidence le lien fort qui, parallèlement à la volonté de construire un réseau et des actions « hors les murs » de l’université, reliait l’association aux évolutions et aux débats de l’équipe de recherche du département de Aix. Au cours de ces mêmes années, sous la pression d’enjeux institutionnels, plusieurs changements importants ont transformé l’ancienne « approche pluridisciplinaire des situations de travail » en une nouvelle discipline académique, l’« ergologie », avec une évolution du contenu des enseignements et un nouveau positionnement vis-à-vis d’autres disciplines universitaires.

Il s’agit là d’un basculement des repères conceptuels liés à la démarche ergologique, qui vont se répercuter également au sein de l’ORT, notamment sur le sens des groupes de rencontre du travail, leur fonctionnement, leur animation, leur statut.

Cette période s’est accompagnée de débats internes sur la finalité des actions à mener à l’ORT.

Le développement associatif et les premières initiatives (2005-2011)

A partir de 2005, des nouvelles initiatives viennent enrichir l'activité associative et contribuent à son développement, avec la multiplication par deux du nombre d'adhérents, une trentaine de 2005 à 2008, suivie d'une forte augmentation (entre 50 et 60 en 2009 et 2010, 68 en 2011).

Plusieurs axes d'activités doivent être évoqués.

- La rédaction par Yves Schwartz, à la demande de l'ORT, du *Manifeste pour un ergoengagement* (publié depuis dans l'ouvrage *Activité et Travail* aux éditions Octarès), un texte exprimant une prise de position à la fois intellectuelle, politique et militante en faveur d'un débat sur l'activité humaine, son destin dans les situations de travail, et ses enjeux anthropologiques.

- L'organisation de quatre Universités d'été (de 2006 à 2009) et un Séminaire associatif (2010), réunissant tous les adhérents et d'autres personnes intéressées. Les thèmes traités :

□ 2006, (14, 15 et 16 septembre - Marly-le-Roi -78) : « L'Ergologie et les Groupes de Rencontres du Travail »

□ 2007, (20, 21 et 22 Septembre - Port de Bouc - 13) : « L'Ergologie, Démarche et Enjeux »

□ 2008, (25, 26 et 27 Septembre -Port-de-Bouc -13) : « L'Activité de travail au cœur des choix de l'entreprise et des débats de société : quels enjeux, quels obstacles, quels manques ? »

□ 2009, (25 et 26 septembre Paris Centre Suzanne Masson) : « Comprendre le travail, à quoi cela engage ? Débat autour du Manifeste pour un ergo-engagement »

□ 2010, (24 et 25 septembre Sainte Tulle 04) Séminaire de l'ORT, Ergologie et transformations... nous pouvons installer des GRT ! Travaux sur les propositions de l'association.

- Des partenariats de recherche et d'intervention avec plusieurs entreprises pour la mise en œuvre de groupes de rencontre du travail au service de problématiques spécifiques.

- La réalisation de formations à l'approche ergologique de l'activité dans le cadre de la formation continue dans des entreprises et des collectivités. Sur la base de bilans très positifs de ces premières expériences, l'ORT devient organisme de formation, déclaré auprès de la préfecture des Bouches-du-Rhône, en janvier 2011. Deux formations sont réalisées au cours de cette même année dans des organismes de l'administration, conçues et animées par des

adhérents bénévoles de l'association (réunis en groupe de travail ou en binôme). Ici encore, le bilan des participants nous invite et engage à aller plus loin dans cette voie.

- Le soutien à la construction d'un réseau associatif international, tout particulièrement avec le Pôle brésilien d'ergologie, qui a vocation à réunir dans l'esprit associatif de l'ORT des professionnels de l'intervention, des travailleurs de tous secteurs, des universitaires et tous les amis de l'ergologie formés ou sensibilisés à cette démarche d'analyse de l'activité.

C'est donc au cours de cette période que l'ORT devient un véritable acteur dans la vie sociale, grâce à la prise de position forte contenue dans le *Manifeste*, des rencontres de débat et d'enrichissement du patrimoine ergologique et une présence dans les entreprises avec la recherche de dispositifs d'intervention originaux et complémentaires à ceux déjà existants.

Le développement de l'association et de ses activités ne s'est pas fait de manière lisse et uniforme. La vie d'une organisation qui se veut fidèle aux principes de l'ergologie doit être en mesure de concilier le désir de chacun de ses adhérents, les véritables porteurs d'initiatives dans une économie d'engagements non marchands et donc fondés sur des valeurs, et l'élaboration d'orientations partagées pour offrir à nos actions un cadre commun, des ressources, un réseau, autrement dit, que l'ORT devienne une caisse de résonance pour la construction d'une vision humaniste renouvelée de l'activité humaine dans les milieux de travail.

Au regard de la vocation initiale de l'ORT d'être au cœur d'une dynamique tripolaire, nous pouvons sentir dans les débats internes de ces dernières années la recherche d'un équilibre toujours instable et jamais simple entre les trois pôles : quels liens avec les lieux de formation et de recherche, avec les anciens étudiants formés à l'ergologie ? quelle place à l'intervention en entreprise et quel positionnement à côté d'autres professionnels et dans un marché concurrentiel ? quel « sens » aux engagements politiques, sociaux, militants liés à la vie associative, réunissant de plus en plus de personnes, avec des parcours, des sensibilités, des projets et des attentes divers ?

L'histoire récente de notre association a été un laboratoire d'idées, de rencontres, de tentatives tâtonnantes et incertaines pour mettre en œuvre le dispositif dynamique à trois pôles que les fondateurs avaient inscrit dans ses statuts.

Vers un nouveau projet associatif (2011, 2012...)

Le développement de nouvelles activités et l'arrivée de nouveaux adhérents, de plus en plus nombreux, a conduit les administrateurs associatifs à se confronter à des interrogations nouvelles sur la manière de continuer à modeler le DD3P associatif.

Des questions amorcées au cours de nos universités d'été (notamment autour de la professionnalisation de l'ergologie, de la conduite des GRT, de la mise en réseau et de la capitalisation), mais aussi à l'issue des actions de formation et d'intervention (sur le modèle économique de ces activités, sur la méthodologie et les contenus pédagogiques) ainsi que les interrogations venant des adhérents (que fait l'ORT pour et avec ses adhérents ? qu'est devenue la volonté d'une prise de position publique initiée par le *Manifeste* ?) nous ont conduit à estimer que le temps était venu pour repenser le projet associatif dans ses fondamentaux. Au bout de 10 ans d'existence, il s'agit aujourd'hui de faire une « mise à jour » de notre projet, dans la continuité des statuts de 2002 d'une part, et au regard de ce qui a changé depuis d'autre part. Comment intégrer les changements socio-économiques et les nouveaux enjeux du travail, les changements académiques du patrimoine ergologique et des lieux de sa diffusion, les changements dans la composante vivante de notre réseau associatif, ses 50 à 70 adhérents présents en France et ailleurs ?

C'est pour répondre à cette exigence que les années 2011 et 2012 ont été consacrées à une réflexion interne pour la mise en œuvre d'actions visant le renforcement de la vie associative. Les travaux du séminaire de Ste Tulle (2010) et d'un groupe de travail (2011) ont abouti à la mise en place d'une démarche participative ouverte à tous les adhérents, pour l'élaboration d'un « projet politique de développement associatif » permettant d'orienter notre activité dans les années à venir. Plusieurs groupes locaux se sont constitués pour contribuer à ce chantier, réalisant ainsi une décentralisation de nos activités et un plus fort ancrage dans des contextes territoriaux singuliers. Parallèlement, un nouveau site internet a été conçu pour la mise en réseau d'informations, d'enseignements et de ressources issues de ces initiatives locales. De nouveaux liens se sont aussi tissés d'une part vers l'activité du pôle brésilien pour offrir une plateforme associative internationale, et d'autre part avec des équipes d'enseignement universitaire pour des actions communes.

L'Observatoire et Rencontres du Travail a émergé comme construction collective et n'arrête pas de se transformer le long de cette histoire, faite de rencontres, de convergences et de divergences, de malentendus, de débats parfois vifs, pour se constituer comme un « bien commun », collectif, dont le devenir est constamment remis en jeu.

Le but de l'association, simple dans sa formulation mais complexe dans sa mise en œuvre, reste celui de mettre en lien et en mouvement la relation tripolaire entre :

- le pôle du concept, du patrimoine et des normes antécédentes de la démarche ergologique,
- le pôle de l'expérience, des pratiques vivantes, des activités situées et toujours singulières,
- le pôle de l'engagement, de l'envie de faire de cette rencontre le moyen d'atteindre « autre chose », qui reste à construire pour soi et avec les autres.

C'est dans cette optique que nous pensons l'élargissement de nos champs d'action (intervention, formation, GRT, partenariats...) et prenons position publiquement, que ce soit par de l'information, des publications ou des actes militants, lorsque une occasion se présente.

La vie associative repose avant tout sur une démarche d'« adhésion » libre et éclairée de chacun à un projet collectif. Elle prend ensuite corps dans des activités et des actions diverses.

La réaffirmation du but politique et militant de notre association, articulé autour de la dynamique tripolaire de la démarche ergologique, doit nous permettre de continuer à structurer notre réseau et développer de nouvelles activités (fondées sur le bénévolat, mais pas seulement) pour une diffusion la plus large possible du point de vue de l'activité humaine.

Dans ce cadre et dans cette perspective, nous invitons tous les « amis » de l'ergologie à rejoindre l'Observatoire et Rencontres du Travail pour apporter leur contribution à ce chantier.

SANTOS E. (UNA, Belo Horizonte)

Contact : eloisasantos@uaivip.com.br

Recherches réalisées sous l'approche ergologique à la Faculté d'Éducation de l'Université Fédérale de Minas Gerais/FAE/UFMG et à la UNA/MG : avancées, limites et perspectives

L'origine de l'intégration de l'approche ergologique à la FAE/UFMG s'inscrit dans le contexte de la production de connaissances dans le domaine de l'éducation, au Brésil et, plus particulièrement, dans le champ des études sur le travail et l'éducation. A l'intérieur de l'ANPED – Association Nationale des Chercheurs en Éducation, depuis le début des années 1980, un groupe de chercheurs s'est intéressé à donner une impulsion à ce champ d'études du point de vue théorique et pratique.

D'un côté, la réorganisation des mouvements sociaux, syndicaux et des travailleurs alimente une demande de recherches sur le phénomène éducatif présent dans les espaces non scolaires. D'un autre côté, le contexte de transformations introduit de nouvelles exigences pour la compréhension du monde du travail. Les recherches sur les divers types de savoirs présents dans le monde du travail gagnent de l'ampleur et prennent place dans une perspective d'analyse qui attire l'attention sur des hommes et des femmes dans le quotidien de leur travail. L'expérience de l'APST – Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail – et, par la suite, de l'ergologie, a inspiré les analyses qui vont permettre de considérer toute situation de travail comme un espace de reconfigurations toujours singulières. On y trouve un champ fertile pour le développement de recherches à orientation ergologique qui apportent un nouveau régime de production du savoir sur le travail. Parmi elles on y trouve celles réalisées à la FAE/UFMG.

A partir de 1996, au NETE – Noyau d'Études sur le Travail et l'Éducation – trois chercheuses réalisent des études et des recherches sous la perspective ergologique, auxquelles se joignent des élèves de master et de doctorat en Éducation.

En 1997, Yves Schwartz, lors de sa première visite à Belo Horizonte, rencontre les trois professeures et leurs élèves. A partir de cet instant, les échanges avec le Département

d'Ergologie se sont intensifiés, donnant lieu aux activités qui réunissent, aujourd'hui, les équipes de professeurs et chercheurs des universités qui constituent le pôle de l'ergologie au Brésil.

Dès lors, trente mémoires de master et thèses en doctorat, avec des niveaux divers d'intégration de l'ergologie, ont été orientés par les trois chercheuses. Parmi ces différents travaux, sept sont encore en cours. Nous vous proposons par la suite une analyse préliminaire de cette production sous trois points de vue : conceptuel, méthodologique et de l'intervention. Les recherches en cours ne seront pas abordées ici.

Les recherches ont été regroupées en trois groupes qui présentent certaines spécificités : le premier réunit six mémoires défendus entre 2000 et 2004 et une thèse en 2008, à la FAE/UFMG ; le second groupe contient six mémoires et quatre thèses défendus entre 2007 et 2012, à la FAE/UFMG ; et le troisième regroupe six mémoires défendus en master professionnel de Gestion Sociale, Éducation et Développement Local, à la UNA – MGSEDL/UNA, en 2011 et 2012.

Premier groupe de recherches : six mémoires de 2000 à 2004 et une thèse de 2008

Les recherches de ce groupe explorent les contradictions vécues par les travailleurs d'une industrie métallurgique participant à un programme de scolarisation organisé par l'entreprise (VERÍSSIMO, 2000) ; l'articulation que de jeunes élèves travailleurs d'une école publique, de niveau Cours Moyen, établissent entre travail et éducation (DIAS, 2000) ; les raisons objectives et subjectives de l'adhésion et/ou du refus des enseignants à la transformation de l'organisation du travail dans une école publique, de niveau Cours Élémentaire (VIEIRA, 2003) ; les facteurs objectifs et subjectifs qui jouent dans l'implication des formateurs dans la formation socioprofessionnelle des usagers de l'assistance sociale de la Préfecture de Belo Horizonte – PHB (RODRIGUES, 2003) ; les stratégies utilisées par les outilleurs d'une industrie métallurgique pour produire, mobiliser et formaliser des savoirs tacites (ALVES DOS SANTOS, 2004) ; et la production, mobilisation et acquisition de savoirs au travail de couturières sous-traitantes (PEREIRA, 2004).

En plus de ces mémoires, une thèse en doctorat a exploré la conjonction savoir-pouvoir et genre dans l'activité de femmes dirigeantes syndicales de la Centrale Unique des Travailleurs – CUT, dans la décennie de 1980 (MIRANDA, 2008).

Les concepts, notions, idées ou expressions qui ont orienté l'analyse des données empiriques collectées ont été : travail, processus de travail, travail abstrait et concret, travail prescrit et réel, expérience de travail, usage de soi par soi et par l'autre, activité de travail, communauté scientifique élargie, régime de production de savoirs, savoirs de l'expérience. Les deux derniers mémoires intègrent, aussi, des normes antécédentes, des débats de normes, la normalisation, la renormalisation et la renormatisation. Le concept d'activité apparaît sans qu'on lui ait donné un traitement spécifique.

Les savoirs produits, mobilisés et organisés dans les situations de travail par les travailleurs, ainsi que leur statut épistémologique, social, politique, culturel et subjectif, la relation entre la science et la culture, les usages de soi par le travailleur, l'inconfort intellectuel qui pousse à la recherche d'un nouveau régime de production du savoir sur le travail constituent les points forts des recherches de ce groupe.

Du point de vue théorico-méthodologique les recherches ont conduit à un dialogue entre ergologie et marxisme. L'approche de la méthodologie qualitative a été le point clé du groupe, qui a eu recours à des types de recherche descriptive, ethnographique et d'étude de cas. En plus de la recherche bibliographique et documentaire, on y a réalisé des recherches sur le terrain. Les instruments de collecte de données empiriques ont été des contacts, des observations, de l'observation participante, des entretiens semi-structurés et approfondis, des narratives, des inventaires de savoirs et, parfois, des questionnaires. Le temps moyen des recherches sur le terrain a été de deux à trois mois. On a réalisé l'inventaire des données dans des enregistrements et journaux de bord et l'interprétation a été faite par l'analyse du contenu.

Ce premier ensemble de recherches exprime la nécessité de faire une relecture du concept de travail chez Marx, auteur qui oriente de manière hégémonique les analyses du champ des études sur le travail et l'éducation, introduisant la distinction entre travail abstrait et travail concret. En plus de l'affirmation de la logique de l'abstrait dans les processus de travail, l'intégration de la dimension de travail concret permet de trouver la singularité du sujet travailleur et son pouvoir de renverser la logique de l'abstrait dans les micro dimensions de sa

vie au travail. Elle exprime, aussi, le besoin de dégager la problématique du mode d'organisation et de gestion du travail, aussi bien tayloriste qu'intégré et flexible, surtout en ce qui concerne la distinction entre la conception et l'exécution et le statut des savoirs du travailleur au travail.

En intégrant, à ce moment-là, ce qui plus tard sera nommé ergologie, ces recherches l'ont fait, essentiellement, par l'intermédiaire de l'Expérience et connaissance du travail (SCHWARTZ, 1988). Les débats sur cette œuvre entre les professeures et leurs élèves se sont fait pendant les cours et dans des groupes d'étude qui se sont efforcés d'en faire la traduction et de publier du matériel en portugais sur l'expérience de l'APST. Ces conditions ont rendu plus difficile l'intégration plus ample du débat, déjà disponible dans les textes en français, en plus d'occasionner des problèmes dus à une traduction pas toujours adéquate.

Parce qu'il s'agit de recherches réalisées lors de masters et doctorats académiques, elles n'ont aucune visée d'intervention, bien que les résultats du mémoire de Rocha (2003) aient été discutés avec les gestionnaires du Programme étudié.

Second groupe de recherches : six mémoires de 2007 à 2011 et quatre thèses de 2008 à 2012

Le second groupe est composé de six mémoires de master qui explorent le mal-être vécu par les enseignants de Cours Moyen d'une école publique (PASCHOALINO, 2007) ; les pratiques de formation continue, du point de vue de l'activité, mises en place dans une école publique de niveau Cours Élémentaire (SOARES, 2007) ; de la dynamique de la relation entre le travail d'enseignement et la santé (DOS SANTOS, 2008) ; de l'activité d'enseignement dans une école privée élémentaire (ALVES, 2009) ; des raisons qui amènent les travailleurs d'une entreprise d'équipements en minéralurgie de la compagnie Vale do Rio Doce à s'exposer à des risques d'accident pour finaliser la production (COSTA, 2009) ; les relations et les conditions de travail dans l'extraction de granit dans la municipalité de Vila Pavão-ES (TRIGINELLI, 2011).

En plus des mémoires, quatre thèses de doctorat explorent le processus de formation de la compétence industrielle des opérateurs qui développent leurs activités dans la prestation de

services pour les usagers de la téléphonie fixe (BRITO, 2008) ; la relation de savoirs qui s'établit entre les divers membres des équipes de santé d'un Centre Public de Santé/PBH (VILLA, 2008) ; le processus de travail et la Politique Nationale d'Humanisation dans le Service d'Assistance Mobile d'Urgence, du point de vue de l'activité industrielle (TRAJANO, 2012) ; la qualité des rapports de coopération entre professeur et élève dans un laboratoire d'enseignement d'une école technique publique élémentaire et quelques influences de ce rapport dans l'activité d'enseignement (AUAREK, 2012).

Aux concepts, notions, idées ou expressions abordés dans le groupe de recherche précédent, s'ajoutent dans ce second groupe : activité industrielle, gestion individuelle et collective de l'activité, dramatiques des usages de soi, valeurs, normes, débat de normes et valeurs, renormalisation/renormatisation, dispositif dynamique à trois pôles/DD3P, savoirs constitués, savoirs investis, forces de convocation et de reconvoation, ingrédients de la compétence, compétence, patrimoine de savoirs, savoirs en adhérence et désadhérence, entités collectives relativement pertinentes, valeurs dimensionnés et sans dimension, dimensions éthiques, épistémologiques, corps-soi, langage. Les thèses apportent un débat plus approfondi que les mémoires.

L'ergologie a dialogué avec le marxisme, la psychodynamique du travail, l'ergonomie de l'activité et la didactique professionnelle. Les recherches ont adopté la méthodologie qualitative et l'analyse située de l'activité de travail. Les types de recherche identifiés ont été le descriptif, l'étude de cas et l'ethnographique. En plus de la recherche bibliographique et documentaire, on a réalisé des recherches sur le terrain. Les quelques éléments de collecte de données utilisés dans le groupe précédent, comme les contacts, les observations, les entretiens semi-structurés et approfondis, les questionnaires, mais aussi des conversations sur le travail, des techniques de confrontation faisant appel à la mémoire, l'instruction au sosie, l'auto-confrontation, l'auto-confrontation croisée, se retrouvent ici. Le registre des données s'est fait à travers des journaux de bord, des vidéos et des enregistrements audio.

Les recherches de ce groupe resserrent les liens avec l'ergologie. Il y a une reprise à moindre échelle du débat sur le concept du travail chez Marx, qui se fait au travers de la dimension du travail concret en tant que production de valeur d'usage. La puissance créatrice et formatrice de l'activité de travail est confirmée et la puissance thérapeutique incluse. Ce qu'on nomme production, mobilisation et organisation des savoirs dans le groupe précédent a été remplacé

par la construction individuelle et collective des savoirs, au-delà de leur circulation. Les recherches ont approfondi le débat sur les normes et ont introduit les valeurs qui n'apparaissent pas dans les précédentes. Le thème des savoirs et des valeurs s'est dédoublé en intégrant le DD3P. Les savoirs et les valeurs, les patrimoines conceptuels académiques et les savoirs investis ont été articulés par rapport à l'activité. Les Entités Collectives Relativement Pertinentes/ECRP, ainsi que les épistémicités apparaissent pour la première fois. On introduit le concept de compétence analysé à partir de ses ingrédients. L'emphase des recherches de ce groupe est la recherche de pistes ergologiques dans l'analyse de l'activité et dans le régime de production de savoirs sur le travail.

Troisième groupe de recherches : six mémoires de 2011 et 2012 à la UNA

Le troisième groupe est composé de six mémoires de master qui explorent les stratégies utilisées par les enseignants de deux écoles publiques pour le maintien de la santé (VIEIRA JUNIOR, 2011) ; l'activité de travail des pédagogues de l'Institut d'Éducation, Sciences et Technologie de Minas Gerais – *Campus Ouro Preto* – dans le contexte de création d'un nouveau modèle institutionnel (MONTANDON, 2011) ; les savoirs convoqués et créés par les psychologues dans les Centres de Référence et Assistance Sociale/CRAS/BBH pour répondre aux objectifs de la Politique Nationale d'Assistance Sociale (BARONE, 2012) ; l'activité de travail de kinésithérapeutes dans les Noyaux d'Aide à la Santé de la Famille/PBH (CARVALHO, 2012) ; les limites et les possibilités de la gestion coopérative dans des écoles privées d'enseignement élémentaire (SIMÃO, 2012) ; l'expérience de la gestion des CRAS/PBH en partant de l'activité des travailleurs sociaux (ROCHA, 2012).

Ces recherches intègrent beaucoup des concepts, notions, idées ou expressions présentes dans les deux groupes précédents. Du premier groupe on retrouve le concept marxiste de travail et la distinction entre le travail concret et abstrait ; comme le deuxième groupe, elles explorent le concept d'activité et un nouveau régime de production du savoir sur le travail, surtout au moyen du DD3P et de ses éléments constitutifs, cependant, avec moins d'ampleur que les thèses du groupe précédent. Deux mémoires introduisent le concept de gestion de l'activité et d'ergogestion.

Du point de vue méthodologique, le dialogue de l'ergologie avec la théorie marxiste et l'ergonomie est aussi présent. Cependant, les techniques propres à l'Analyse Ergonomique du Travail/AET ne sont pas utilisées. C'est l'aspect qualitatif de la recherche qui prévaut. L'étude de cas et la recherche d'exploration et descriptive ont été les types de recherche adoptés. En plus de la recherche bibliographique et documentaire, la recherche sur le terrain a compté sur des outils de collecte de données qui correspondent à ceux utilisés précédemment, comme les contacts, l'observation, les entretiens semi-structurés et approfondis. L'interprétation des données s'est faite, dans tous les cas, par l'analyse du contenu.

Ces recherches ont comme spécificité la nature professionnelle du MGSEDL/UNA. Les élèves les ont réalisées à partir d'un problème surgi de leur pratique professionnelle et ont du faire apparaître dans leur mémoire une proposition d'intervention qui vise à le résoudre. Les propositions d'intervention qui résultent des recherches ont constitué en une information technique destinée au Secrétariat Municipal de l'Éducation concerné ; une proposition de formation continue pour les pédagogues des Instituts d'Éducation, Sciences et Technologie ; un projet de recherche et extension tourné vers la systématisation de l'activité de travail des psychologues dans les CRAS/PBH ; la création d'un Groupe de Rencontres sur le Travail ; un texte de divulgation des résultats de la recherche dans les NASF/PBH.

Considérations finales

Nous ne pouvons pas nier l'avancée de l'intégration de l'ergologie, tant au niveau de la connaissance du travail qu'à celui du travailleur, selon ses présupposés. Nous présentons, par la suite, des éléments qui y interfèrent et qui, identifiés, peuvent aider les dédoublements de l'intégration de l'ergologie à Belo Horizonte. Le premier d'entre eux se réfère à la nature distincte des recherches au niveau de master, qui ont donné lieu à des mémoires, et celles de doctorat et les thèses qui y correspondent. Chacune d'elles requiert des niveaux différents de formation et d'expérience des élèves dans la pratique de la recherche, de l'exigence relative à la formulation, aux fondements, à la réalisation et à l'analyse des données de recherche, en plus des délais différents entre le début et la conclusion des travaux – deux années pour le master et quatre pour le doctorat. Par conséquent, ce sont des travaux distincts du point de vue de l'élan du débat sur les concepts et des analyses qu'ils engendrent.

Les concepts, notions, idées ou expressions – et ce manque de précision exprime déjà un problème en soi – sont travaillés avec plus ou moins de consistance, aussi bien dans les mémoires que dans les thèses. A long terme, on note une exploitation élargie du concept d'activité et du régime de production et de circulation des savoirs, mise en avant par l'introduction du DD3P. L'utilisation du concept d'activité, tant au pluriel qu'au singulier, suggère une difficulté dans la distinction entre l'activité comme expression singulière d'un travailleur dans des situations de travail et des actions qu'il réalise. Les épistémicités sont apparues dans une thèse de 2012, mais leur débat n'a pas encore engendré les fruits attendus concernant la compréhension des différents statuts des savoirs et de ses articulations.

Du point de vue méthodologique, en dépit du riche dialogue qui s'établit entre des approches et des disciplines différentes, il y a une tendance à attribuer à l'AET et ses techniques une légitimité supérieure à celles de la recherche qualitative. De la profusion de données engendrées par l'AET, seulement une petite part semble prendre place dans les analyses. On observe que le présupposé de la demande n'apparaît pas, selon les orientations de l'AET. D'un autre côté, les recherches qui se basent seulement sur les recherches qualitatives semblent avoir besoin d'un approfondissement des connaissances sur l'activité à proprement parler. On observe, au cours des années, une diminution du temps destiné à la recherche sur le terrain.

Quant à l'intervention, les travaux réalisés dans le cadre du master et du doctorat académique, par leur nature même, ne se positionnent pas. A leur tour, les propositions d'intervention qui découlent des mémoires réalisés lors du master professionnel à la UNA, dont le but est de produire des solutions aux problèmes rencontrés par les élèves dans leur pratique professionnelle, sont aux balbutiements de la recherche de la spécificité du produit du master professionnel.

Pour finir, bien que les textes en portugais se soient multipliés, les difficultés engendrées par la différence de matériel disponible en français et en portugais, en plus de celles relatives aux inadéquations propres à la traduction, persistent.

Bibliographie

ALVES DOS SANTOS, Geraldo Márcio. A pedagogia da ferramenta: estratégias utilizadas pelos ferramenteiros para produzir, mobilizar e formalizar saberes tácitos. Dissertação, FAE/UFMG, 2004.

ALVES, Vanessa Aparecida. Atividade de trabalho docente numa escola privada: usos de si e circulações de valores, saberes e competências. Dissertação, FAE/UFMG, 2009.

AUAREK, Wanilde Mary Ferrari. Educação profissional técnica de nível médio, circulação de saberes e valores na atividade de trabalho docente. Tese, FAE/UFMG, 2012.

BARONE, Ana Monteiro Vieira Braga. A inserção do psicólogo nas políticas sociais: uma análise da atividade de trabalho do psicólogo nos Centros de Referência da Assistência Social. Dissertação, MGSEDL/UNA, 2012.

BRITO, José Eustáquio de. Reestruturação da Telemar e a constituição de competência industriosa na operação de serviços aos usuários: uma investigação a partir da abordagem ergológica. Tese, FAE/UFMG, 2008.

CARVALHO, Camila de Oliveira. A atividade de trabalho dos fisioterapeutas nos Núcleos de Apoio à Saúde da Família: limites e possibilidades. Dissertação, MGSEDL/UNA, 2012.

COSTA, Daniel Souza. A manutenção no (extra) ordinário trabalho de uma borracharia: a construção do aprendizado do trabalhador entre a produção, a segurança e a saúde. Dissertação, FAE/UFMG, 2009.

DIAS, Deise de Souza. Jovem aluno trabalhador do ensino médio: a articulação entre trabalho e educação. Dissertação, FAE/UFMG, 2000.

Trabalho docente no ensino fundamental: a tessitura de saberes numa perspectiva ergológica. Tese, FAE/UFMG, 2009.

DOS SANTOS, Angelita Antonia. A saúde entre o trabalho e a vida: uma análise referenciada nas abordagens ergonômicas e ergológicas da atividade. Dissertação, FAE/UFMG, 2008.

MIRANDA, Shirley Aparecida de. Articulações do feminino em narrativas de mulheres dirigentes sindicais: saber-poder e gênero. Tese, FAE/UFMG, 2008.

MONTANDON, Lenise Vieira de Souza. O trabalho do pedagogo nos Institutos Federais de Educação, Ciência e Tecnologia. Dissertação, MGSEDL/UNA, 2011.

PASCHOALINO, Jussara Bueno de Queiroz. Matizes do mal-estar dos professores: um estudo de caso de uma escola pública do ensino médio. Dissertação, FAE/UFMG, 2007.

PEREIRA, Rosângela Maria. *Pedagogia do lar/oficina: produção, mobilização e aquisição do conhecimento no trabalho das costureiras faccionistas de Divinópolis*. Dissertação, FAE/UFMG, 2004.

ROCHA, Célio Augusto Raydan. *A gestão social no Centro de Referência da Assistência Social em Belo Horizonte: desafios da atividade dos trabalhadores sociais*. Dissertação, MGSEDL/UNA, 2012.

RODRIGUES, Kátia Rochael. *A implicação dos formadores com a formação sócio-profissional dos usuários da assistência social*. Dissertação, FAE/UFMG, 2003.

SCHWARTZ, Yves. *Expérience et connaissance du travail*. Paris: Éditions Sociales, 1988.

SIMÃO, Sylvia Helena Resende. *Limites e possibilidades da gestão participativa em escolas privadas de ensino básico*. Dissertação, MGSEDL/UNA, 2012.

SOARES, Auriseane Gomes. *Cartografia da atividade docente: invenção/formação em meio às nervuras do real*. Dissertação, FAE/UFMG, 2007.

TRAJANO, Ana Rita Castro. *O trabalho no Serviço de Atendimento Móvel de Urgência e a humanização do Sistema Único de Saúde: saberes-atividade-valores*. Tese, FAE/UFMG, 2012.

TRIGINELLI, Daniel Hadan. *Relações e condições de trabalho na extração de granito no município de Vila Pavão-ES: compreender o trabalho para pensar a formação*. Dissertação, FAE/UFMG, 2011.

VERÍSSIMO, Mariana. *Trabalhadores na escola da empresa: convergências e divergências de interesses*. Dissertação, FAE/UFMG, 2000.

VIEIRA JUNIOR, Paulo Roberto *Renormalizações: estratégias para manutenção da saúde pela atividade docente*. Dissertação, MGSEDL/UNA, 2011.

VIEIRA, Luiz Henrique Fernandes. *Adesão e/ou recusa à transformação da organização do trabalho docente*. Dissertação, FAE/UFMG, 2003.

VILLA, Eliana Aparecida. *Pedagogia do cuidado: a relação de saberes e valores no trabalho do Programa Saúde da Família*. Tese, FAE/UFMG, 2008.

PETIT M., (Responsable Amélioration du Travail et Aménagement de poste, Eurocopter Group)

Contact : martial.petit@eurocopter.com

L'Université populaire du pays d'Aix et l'ergologie

Si aujourd'hui, les Universités populaires (UP) sont de mieux en mieux connues, si leur nombre augmente régulièrement, il n'en reste pas moins que les UP sont très largement antérieures à ce développement actuel. Elles naissent à la fin du 19e siècle, alors que le recrutement des étudiants demeure socialement très élitiste. Si les effectifs étudiants croissent à cette époque, leur assise sociale est très largement bourgeoise, et de fait la majeure partie de la population continue d'être tenue à l'écart de l'enseignement supérieur, après l'avoir été de l'enseignement secondaire. L'absence du monde ouvrier dans l'université repensée par la Troisième République dans les années 1880-1890 est marquée : les publics appartiennent aux classes favorisées, l'autre partie de la population n'y accède pas. Sur une base associative, les UP, parallèles à l'université officielle, vont tenter de répondre à ce manque.

Le plus souvent grâce à des initiatives locales militantes, les premières universités populaires naissent dans le sillage de l'affaire Dreyfus. Même si des tentatives antérieures sont connues, le mouvement des UP est d'une importance majeure dans l'histoire de l'éducation populaire et de l'éducation des adultes. En un temps où l'université officielle demeure marquée par l'élitisme social, des centaines d'UP vont être fondées en quelques années. En 1901 et 1902, elles regrouperont 50.000 auditeurs dans tout le pays, dont 6.000 à Paris. Du côté des enseignants, des centaines d'écrivains, de savants, d'artistes, de professeurs, d'universitaires, vont décider d'aller s'adresser aux ouvriers.

Naturellement la tâche à accomplir est immense, et le succès sera de courte durée. Le mouvement s'essouffera rapidement face aux difficultés financières et pédagogiques, et la retombée de la passion soulevée par l'affaire Dreyfus sera fatale. L'échec le plus marquant

sera, paradoxalement, l'impossibilité de parvenir au but que s'étaient fixé ces premières UP : atteindre le peuple. Cette problématique demeure aujourd'hui.

Pour de multiples raisons, la classe ouvrière ne viendra jamais massivement aux cours et conférences, et même s'en détournera assez rapidement. Mais on peut d'ores et déjà avancer que l'omniprésence et le comportement des élites savantes au sein de la plupart des UP, ainsi que les contenus délivrés, ne sont pas étrangers à cette désaffection. Nous verrons plus loin que l'UPPA ne procède pas de ce modèle.

Si la plupart des conférences semblaient au début convenir aux adhérents, leur trop grand hermétisme sera l'une des causes principales du départ des publics populaires, non préparés à aborder les contenus qui leur sont proposés. Somme toute, si les militants des partis politiques, des syndicats, les employés et les ouvriers jouent un rôle important dans le développement rapide des UP, leur influence n'est pas suffisante pour desserrer l'emprise des élites savantes. Les adhérents ne sont généralement pas consultés sur le contenu et l'organisation de l'enseignement, le choix revenant aux intellectuels dans la grande majorité des cas. Il va en résulter de graves écarts entre les thèmes proposés et l'attente des auditeurs employés et ouvriers.

Une distance inquiétante s'était peu à peu installée entre les contenus délivrés lors des conférences, les attitudes pédagogiques des intervenants et les attentes des auditeurs. Les conférences académiques surchargées de termes abstraits que les enseignants importent des chaires où ils enseignent habituellement finissent par lasser. Louis Guilloux, cité par Noël Terrot, fait dire à l'un des personnages de son roman *La Maison du peuple* : « Qu'est-ce que tu veux que les ouvriers aillent s'intéresser à des conférences sur le costume des femmes, sur l'éducation anglaise ou sur l'Indochine ? C'est ce qu'ils appellent éduquer le peuple... Ils ne nous connaissent pas (...) ». « Les publics ouvriers sont de plus épuisés par leur journée de travail, et il n'est pas étonnant que dans ces conditions ils délaissent l'université populaire. (...) ils ne méritent point de reproches ; ce sont les conférenciers qui ne font pas ce qu'ils doivent. On n'enseigne pas des ouvriers qui finissent tard leur journée de travail comme on enseigne

des jeunes gens obligés de venir en classe ; on ne « conférencie » pas devant un auditoire d'ouvriers comme devant un auditoire de petits bourgeois ».

Les enseignants rejoignant les U.P enseignaient dans l'ensemble « leur science », celle qui comptait pour eux et correspondait à leurs préoccupations habituelles, appliquant les méthodes dont ils étaient coutumiers tout en ignorant les aspirations, les tournures d'esprit des publics vers lesquels ils avaient décidé d'aller. On ne s'est pas demandé comment il convenait d'enseigner à des ouvriers.

La question principale posée, qui ne trouva pas de réponse à l'époque et qui demeure aujourd'hui, consistait à savoir si le projet initial de délivrer un enseignement supérieur à des ouvriers faiblement pourvus en savoirs initiaux était viable. Le problème se voyait compliquer du fait que les auditeurs, comme tout public d'adultes, avaient déjà une solide expérience de la vie. Selon Charles Guieysse « Les universités populaires présentent la difficulté pédagogique suivante : il faut qu'elles fassent de l'enseignement primaire à des auditeurs qui ont déjà reçu l'enseignement supérieur de la vie même. Dans les universités populaires les auditeurs (...) ne sont plus pour la plupart des enfants ni des adolescents. Ils ont tous reçu le maître enseignement de la pauvreté. Ils en savent, en un sens, autant que leurs instituteurs et professeurs, ils connaissent comme eux le monde et le réel (...). L'instituteur a sur l'élève cet avantage que son avance de savoir est doublée, autorisée par une avance de vie. Dans l'université populaire, le professeur, a l'avance du savoir, mais il n'a plus l'avance de la vie ».

Pour pallier ces difficultés et tenter d'ôter à l'enseignement son aspect trop professoral, des « causeries », ayant pour but de faciliter la discussion entre intellectuels et ouvriers, vont être organisées ici et là : un boulanger a intéressé son auditoire en racontant l'histoire de sa profession ; tel secrétaire de la Fédération du livre a expliqué la fabrication du papier et tel délégué du syndicat des typographes comment est préparé un journal. Leurs exposés ont été suivis de discussions fécondes. Des hommes ont simplement parlé de leur métier sans rechercher les succès oratoires.

Pour autant, sur le terrain pédagogique, ces tentatives d'organisation de causeries ne parvinrent pas à redonner un élan nécessaire à l'enseignement Upiste, et on tenta de le régénérer d'une autre façon. Certaines UP, aidées de professeurs éminents, parvinrent à organiser des cycles de conférences cohérents et suivis. Pour le sociologue Emile Durkheim, cette volonté d'organisation rationnelle des enseignements va dans le bon sens, puisque le principal défaut des UP est de manquer d'unité de vues sur le plan pédagogique. Lors du Congrès International de l'Education sociale de 1900, il préconise de substituer au système de conférences isolées, « des leçons méthodiquement enchaînées pour éviter la transmission de demi-savoirs, de constituer une homogénéité intellectuelle et morale des enseignements ». Afin de parvenir à ce résultat, il propose d'annexer l'UP à l'université officielle, ce qui ne sera jamais réalisé.

Des considérations éducatives telles que celles de Durkheim n'étaient pas partagées par tous les dirigeants d'UP. Malgré des ébauches d'aménagement des enseignements, qui ne faisaient donc pas l'unanimité, l'éloignement des salles de cours des ouvriers se poursuivit sans que l'on réussisse à inverser la tendance. Pour beaucoup, ce déclin venait d'une non prise en compte des besoins véritables, et Francis Delaisi pourra écrire : « Que demandait l'ouvrier ? La connaissance précise et pratique de la société où il peine. Que lui a offert l'universitaire ? La connaissance des métaphysiques, des littératures, des arts du passé : en somme des distractions, une culture d'oisifs. Comme d'ordinaire le peuple attendait du pain, comme d'habitude on lui a offert de la brioche ».

Situées dans un contexte historique très particulier, ces premières UP feront longtemps l'objet de débats idéologiques et politiques, et seront également confrontées à des problèmes financiers ; autant de difficultés entraînant à terme leur quasi disparition à la veille de la Première Guerre mondiale. Elles ont été et demeurent néanmoins encore aujourd'hui une référence en termes d'éducation populaire.

Ce qu'il aurait certainement fallu percevoir pour délivrer un enseignement supérieur pertinent et d'un type inédit, et que tout formateur d'adultes sait aujourd'hui, c'est qu'il est primordial de

construire un enseignement en partant de l'expérience des personnes, de leur vécu, plutôt que de proposer des contenus dont l'intérêt et l'utilité ne sont immédiatement perçus.

Le XXe siècle va encore devoir cheminer pour qu'advienne une université revisitée, une éducation mieux pensée pour des adultes engagés dans la vie professionnelle, dans leur vie d'homme tout simplement, chose qui n'avait visiblement été qu'insuffisamment prise en compte.

De fait, les UP qui renaîtront en deux vagues à la suite de la Seconde Guerre mondiale puis à partir des années 1990-2000, seront nombreuses à tirer des enseignements de ces premières expériences et de leurs errances éducatives, cette fois en tenant mieux compte des caractéristiques des publics venant jusqu'à elles, en fonction desquelles elles tenteront d'inventer de nouvelles postures pédagogiques.

Cette petite page d'histoire permet de situer l'UPPA (Université Populaire du Pays d'Aix). Elle s'inscrit dans le sillage de celle créée par Michel Onfray à Caen en 2002-2003. Très rapidement d'autres UP virent le jour et un 1er Printemps des UP fut organisé en 2006 à Lyon, puis Narbonne, Saint Brieu, Bobigny, Bruxelles et en 2011 à Aix en Provence. Cette année ce rassemblement se déroulera à Ris-Orangis.

L'UPPA démarre en 2007 à l'initiative d'un groupe de personnes non universitaires qui se voyait régulièrement pour un « repaire », sorte d'émanation locale de l'émission de Michel Mermet sur France Inter. C'est cette particularité principale qui en fait un modèle quasi unique. D'abord confidentielle, elle prend son essor en venant s'installer de façon régulière à la Cité du Livre d'Aix en Provence à partir de 2009. Aujourd'hui elle intervient sur 4 lieux différents, La Cité du Livre, la MMSH (Maison Méditerranéenne des sciences de l'Homme), La maison des associations et la Fondation Vasarely. Les conférences ont lieu tous les lundis hors vacances scolaires, 3 jeudis par mois afin de laisser ATTAC capter son public, et un mardi par mois. Globalement une soixantaine de conférences sont organisées d'octobre à juin.

Plusieurs formules sont mise en place, des cycles longs de 6 à 8 conférences pour nos intervenants historiques, des cycles de 3 conférences pour les nouveaux entrants, quelques conférences exceptionnelles en association avec l'Institut de l'image, et à la rentrée prochaine un projet avec les Ballets Prejlocaj.

Cette saison, plus de 20 intervenants dans plus de 10 disciplines différentes telles que l'anthropologie, l'économie politique, la philosophie, la sociologie de la culture, la sociologie du travail, l'histoire des arts, l'éducation à l'image et biens d'autres ont participé à l'équipe pédagogique.

En complément des conférences, l'UPPA mène des projets sur de plus long termes. Deux exemples en cours : La Galerie Nomade Urbaine, lieu itinérant qui exposera sous différentes formes les résultats d'une enquête sociologique et historique sur le quartier du Jas de Bouffan et de ses habitants, enquête menée, organisée et restituée par des auditeurs de l'UPPA. Autre exemple initié par Mme Anne Petroff, sociologue de 84 ans, qui a sollicité l'UPPA pour que soit reconnu le combat qu'elle a mené pour la préservation des bâtiments de l'ancienne Fabrique d'Allumettes d'Aix en Provence, bâtiment qui abrite aujourd'hui la Cité du Livre. En consultant une masse d'archives considérable 4 thèmes ont pu être dégagés: l'histoire ouvrière de la fabrique qui fonctionnait un peu comme le familistère de Godin, l'architecture en structure métallique type Eiffel, le combat contre la destruction des bâtiments à des fins immobilières spéculatives, et l'histoire contemporaine de la bibliothèque Méjanes. Comme pour la galerie nomade, les auditeurs sont parties prenantes des ateliers et un documentaire est en prévision pour 2013.

Tout au long de ces dernières années et notamment pendant l'organisation et le déroulement du 6ème printemps des UP, la place des auditeurs fut centrale. En effet les thèmes choisis pour les tables rondes ont émanés des préoccupations de chacun en termes politiques, sociétales et sociales.

A de nombreuses occasions des conférences pluridisciplinaires ont été mises en place entre universitaire et « simples auditeurs », certains d'entre eux sont même aujourd'hui intervenants à part entière.

Pour autant l'éducation populaire, telle qu'elle est pratiquée et diffusée par l'UPPA peut-elle converger avec la démarche ergologique ?

Cette question pourrait être facilement évacuée si on se réfère à la liste des intervenants membres de l'Institut d'Ergologie qui donnent plus ou moins régulièrement des conférences à l'UPPA : Renato Di Ruzza en économie, Luc Justet en droit du Travail, Yves Schwartz, Gaspard Brun, Assad Mohamed, Xavier et Tine Roth en Ergologie. De même le président (moi-même) depuis 2009 de l'UPPA, est titulaire du master d'ergologie.

Cela bien évidemment ne suffit pas ! Alors citons les statuts de l'association : « L'UPPA dans son action, vise à l'émancipation de chacun et de tous par la transmission de savoirs, le débat, l'échange et la co – construction de savoirs, pouvant nous donner la puissance d'agir dans un monde où chacun de nous devient auteur – acteur de la transformation sociale ».

Il n'est pas besoin de commenter longuement cet objectif pour comprendre les convergences possibles avec la démarche ergologique. Au cours des conférences, il est par ailleurs clair que les auditeurs avec leurs grandes diversités d'âge, de milieu social, de catégorie socio-professionnelle, confrontent leurs savoirs à ceux des conférenciers. Tout le problème est d'évaluer les effets directs et indirects de cette confrontation sur leurs visions du travail, de l'activité, de la vie.

Atelier 1

**Rencontres épistémologiques entre la démarche
ergologique et les diverses disciplines**

M. RECOPE, S. BOYER, G. RIX-LIEVRE, F. COUTAREL (Université Blaise Pascal, UFR STAPS, Laboratoire ACTé)

Contact : Michel.RECOPE@univ-bpclermont.fr

Une modélisation de l'activité/expérience est-elle nécessaire, est-elle possible ?

La distance semble grande, car nous n'étudions pas l'activité en situation de travail, nous ne repérons pas d'atteinte à la santé. Cependant nos travaux de terrain, de longue imprégnation, portant sur l'expérience et les pratiques corporelles (des joueurs de volley-ball, des expéditeurs polaires) nous ont conduits à rencontrer les propositions de Canguilhem, puis celles de Schwartz et Durrive.

Parmi les nombreuses références que nous avons consultées, ces pensées et écrits se sont révélés extrêmement précieux pour : procéder à des allers-retours entre terrain, matériaux et théorie ; nous aider à interpréter nos résultats ; tenter de rendre compte de l'activité des pratiquants.

Notre perspective aborde l'ergologie en tant qu'étude compréhensive de deux indissociables, l'activité et l'expérience de l'homme (organisme et individu, selon Canguilhem) en situation ordinaire.

Ce projet est aussi celui de l'approche éactive, considérant l'homme comme un centre de perspective et d'activité sur le monde (Di Paolo, 2005), réclamant une centration des phénoménologies de la vie sur : le sens commun ; les pratiques ordinaires ; l'expérience vécue in situ ; et plus tardivement sur les valeurs (Weber et Varela, 2002).

Un tel projet constitue un défi littéralement impossible, tant l'activité/expérience est d'une part hautement énigmatique et pour tout dire inanticipable (Schwartz, 2007) et d'autre part contextuelle, singulière et contingente : prétendre répondre aux questions « d'où vient que tel individu ait tel vécu, pourquoi tel phénomène apparaît-il à tel individu ? » et « pourquoi et comment tel individu agit-il ainsi à tel moment ? » est illusoire.

Nous nous hasardons cependant à aller aussi loin que possible dans sa schématisation (Revault d'Allonnes, 1920) ou sa condensation (Scheler, 1955) en partant des diverses régularités repérables : « quel que soit le type de système autonome que nous étudions, nous

ne pouvons l'aborder qu'à partir de certaines régularités de son comportement, qui sont intéressantes pour nous, observateurs extérieurs, parce que nous avons un accès conjoint au fonctionnement du système et à ses interactions » (Varela, 1989, 10).

Nous travaillons à cet effet sur trois matériaux enchâssés : les régularités des actes ; celles des contextes dans lesquels ils sont manifestés ; celles ressortant des verbalisations et ressentis a posteriori liant ces actes à leur contexte lors d'entretiens d'autoconfrontation.

Ce procédé permet d'approcher les normes à l'œuvre : si l'on en croit Canguilhem, on ne peut comprendre l'action d'un organisme sans faire appel à la notion de normes propres car elles induisent des comportements privilégiés dont on peut détecter la régularité « par référence de l'individu à lui-même dans des situations identiques successives ou dans des situations variées » (2003, 210).

Mais il permet tout autant d'approcher les schèmes à l'œuvre. La notion de schème est précieuse car elle permet précisément de dissoudre le faux paradoxe entre la régularité des actions pour une classe de situations et la singularité de chaque action (Bartlett, 1932 ; Vergnaud et Récopé, 2000 ; Récopé et al., 2011).

Nous avons soutenu qu'il y a complémentarité entre norme et schèmes et soutenons aujourd'hui que celle-ci est féconde pour notre projet : comprendre autant que possible l'activité/expérience passe par une modélisation de ce qui en est modélisable...

Vu l'importance qu'elle accorde à l'activité/expérience, l'ergologie nous incite à entreprendre, du point de vue théorique, une telle modélisation ; il y a de surcroît des raisons pragmatique et éthique qui la rendent nécessaire à nos yeux : concrétiser une perspective de formation centrée sur l'activité/expérience des formés (Récopé et al., à paraître). Il s'agit de viser un « transcendantal pratique » : ce qui, d'ordre tendanciel/dispositionnel, est régulièrement à l'œuvre, ouvre à des expériences empiriques, constitue le champ des possibles au moment considéré de l'histoire de l'organisme/individu et de ses interactions avec son monde. Ceci nécessite à nos yeux d'approcher ses normes/valeurs et schèmes incarnés/connaissances en acte.

Notre essai de modélisation intègre trois volets complémentaires :

1. l'orientation de l'activité/expérience par la sensibilité à, d'essence normative, renvoyant au corps-soi.

La sensibilité est le fondement désirant englobant les aspects cognitifs, affectifs et moteurs, qui fait de la vie une activité dynamique s'opposant à l'inertie et à l'indifférence. « Par la sensibilité le vivant se situe absolument, soit positivement, soit négativement, dans l'existence » (Canguilhem, 2003, 191). Ainsi le vivant constitue-t-il « un centre, c'est-à-dire un système à régulation interne, et dont les réactions sont commandées par une cause interne » (ibid., 195). La sensibilité ouvre à l'appréciation, aux normes et valeurs, elle est ce pour quoi et par quoi il peut y avoir un monde indissociable d'un corps : elle est relation qualitative se déployant à la fois vers le monde et vers soi (Barbaras, 2003). Mais le propre du désir est qu'au lieu de se manifester à l'état pur, il s'exprime comme désir de quelque chose dans le rapport à des objets extérieurs (Barbaras, 2008). Ainsi, la sensibilité se manifeste toujours en tant que sensibilité à, relation actualisant des orientations privilégiées portant l'individu vers certaines qualités d'objets, d'événements. Ces objets sont connus selon leur caractère de valeur et de pertinence pour la vie personnelle, ce sont des valeurs « sans dimensions », non mesurables, tissées dans l'activité (Schwartz, 2009). Si la caractéristique humaine est la variété et la complexité des normes à l'œuvre et en débat, nos études suggèrent que, dans un domaine d'activité culturelle donné, l'une d'elle peut se révéler prévalente chez l'individu, c'est-à-dire que les valeurs qu'elle pose prédominent et assurent ainsi le cadre des relations pratiques de l'homme à son monde.

La sensibilité à désigne selon nous le sens (sensus) s'imposant comme orientation d'ensemble à partir d'une valeur directrice, déterminant et clôturant des possibles d'activité et d'expérience au moment considéré (Récopé et al., à paraître). Elle renvoie à une norme structurant la totalité [activité-expérience-corps-monde] car elle constitue le mode de pratique, instaure ce qui vaut comme situation pertinente dans le monde. C'est-à-dire les circonstances dont il faut -spatialement, temporellement et existentiellement- s'approcher et celles dont il faut s'éloigner, en spécifiant par là-même ce qui compte comme sensation au dehors du corps et en son dedans.

2. l'organisation de l'activité/expérience par composition fonctionnelle de différents registres de connaissances pratiques.

Toute activité/expérience est à la fois une et plurielle : elle doit être appréhendée comme un tout résultant de la contribution de différents niveaux d'organisation (Canguilhem, 1966) disposant d'une relative autonomie. Chacun de ces niveaux est caractérisé par ses connaissances pratiques : c'est un module organisant, au niveau considéré, la perception et l'action dans son domaine d'opérativité. Pour autant, il s'inscrit au sein d'une hiérarchie fonctionnelle dont le niveau de la sensibilité à est le plus global et le plus élevé (cf. 1.) : la sensibilité à oriente, mais ne peut suffire à organiser, contrôler ni spécifier l'ensemble de la conduite. Une pluralité de connaissances, de vécus et d'activités caractériserait donc le tout complexe et organisé émergent de ces registres interactifs. Cette proposition est compatible avec l'affirmation que la cognition opère au moyen d'un réseau consistant en niveaux multiples de sous-réseaux sensori-moteurs interconnectés (Varela et al., 1993), déjà formulée par Reed (1982) : les actions ne sont pas des unités discrètes mais des relations imbriquées impliquant diverses boucles perceptivo-motrices mutuellement ajustables ; les composants des actions sont eux-mêmes des actions ; lorsque plus d'un composant est impliqué dans une action (comme c'est presque toujours le cas), aucun d'eux n'apparaît individuellement de façon évidente.

Ce volet de la modélisation souligne que le vivant échappe à la totalité indifférenciée : sans qu'ils soient séparés ou autonomisés, différents niveaux jouissent d'une relative autonomie, possèdent une relative « juridiction ». Canguilhem révèle un autre mode d'organisation et de relation, l'intégration complexe : la pénétration réciproque de toutes les parties supposées est le propre de tout organisme ; une unité est d'autant plus « une » qu'elle admet une « pluralité », sans que celle-ci soit pour autant détachée d'elle (Dagognet, 1997).

3. le flux de l'activité/expérience comme spécification progressive et contextualisée du décours temporel des actes et des perceptions.

L'activité/expérience se réalise in situ et in tempo, il faut aussi en rendre compte comme flux. C'est sur ce volet que la notion de schème et les notions associées de champ assimilateur, de relations interschémes, de concentration, se révèlent essentielles. L'opérativité conjointe d'une pluralité de schèmes (Revault d'Allonnes, 1920 ; Récopé, 2002), relevant chacun d'un

niveau particulier d'organisation (cf. 2.) permet d'envisager une spécification contextuelle des actes/perceptions durant le cours de l'action, y compris dans les cas d'environnements dynamiques évoluant en temps réel. Le processus de spécification se déploie par synthèse assimilatrice et coordination fonctionnelle en vertu de relations non paradoxales de hiérarchie, d'activation successive, d'opérativité simultanée.

Ce processus complexe, envisagé sur la base d'observations empiriques et de spéculations psycho-philosophiques, se voit aujourd'hui conforté. En effet, les sciences cognitives contemporaines doivent relever le défi de rendre compte du caractère dynamique, flexible, adaptable, des processus biologiques (Berthoz, 1997). Berthoz affirme que le processus sous-tendant l'activité visuelle « ne se fait pas de façon seulement sérielle et hiérarchisée, il se fait aussi en parallèle avec de nombreux mécanismes de feed-back ou de contrôle centrifuge. De plus des processus de sélection apparaissent à chaque embranchement du processus » (2004, 397).

Nous illustrerons par des résultats issus du terrain des pratiques corporelles et situerons les enjeux et les limites de ces propositions.

Bibliographie

Barbaras, R. (2003). *Vie et intentionnalité. Recherches phénoménologiques*. Paris : Vrin.

Barbaras, R. (2008). *Introduction à une phénoménologie de la vie*. Paris : Vrin.

Bartlett, F. C. (1932). *Remembering: a study in experimental and social psychology*. London: Cambridge University Press.

Berthoz, A. (1997). *Le sens du mouvement*. Paris : Odile Jacob.

Canguilhem, G. (2003). *La connaissance de la vie*. Paris : Vrin (1952).

Dagognet, F. (1997). *Georges Canguilhem, Philosophe de la vie*. Le Plessis-Robinson : Institut Synthélabo.

- Di Paolo, E. A. (2005). Autopoiesis, adaptivity, teleology, agency. *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 4, 429–452.
- Scheler, M. (1955). *Le formalisme en éthique et l'éthique matérielle des valeurs*. Paris : Gallimard.
- Récopé M. (2002). Implications didactiques d'une théorie de l'action motrice : synthèse assimilatrice et enseignement fonctionnel du Volley-ball. *Revue Impulsions*, 3, 27-62.
- Récopé, M., Fache, H., Fiard, J. (2011). Sensibilité, conceptualisation et totalité [activité-expérience-corps-monde], *Travail et Apprentissages*, 7, 11-32.
- Récopé, M., Rix-Lièvre, G, Fache, H., Boyer, S (à paraître). La *sensibilité* à, organisatrice de l'expérience vécue. L. Albarello, J.-M. Barbier, E. Bourgeois, M. Durand (Dir.), *Expérience, Activité, Apprentissage*. Paris : PUF, Collection « Formation et Pratiques Professionnelles ».
- Reed, E. S. (1982). An Outline of a Theory of Action Systems. *Journal of Motor Behavior*, 14, 2, 98-134.
- Revault d'Allonnes, G. (1920). Le mécanisme de la pensée : les schèmes mentaux. *Revue Philosophique*, XC, 161-202.
- Schwartz, Y. (2007). Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité. *@ctivités*, 4 (2), pp. 122-133, <http://www.activites.org/v4n2/v4n2.pdf>
- Schwartz, Y., Durrive, L (2009). *L'activité en Dialogues*. Toulouse : Octarès.
- Varela, F. (1989). *Autonomie et connaissance*. Paris : Seuil.
- Varela, F., Thompson, E., Rosch, E. (1993). *L'inscription corporelle de l'esprit*. Paris : Seuil.
- Vergnaud, G. et Récopé, M. (2000). De Revault d'Allonnes à une théorie du schème aujourd'hui. *Psychologie française*, 45, 1, 35-50.
- Weber, A., Varela, F. (2002). Life after Kant: Natural purposes and the autopoietic foundations of biological individuality. *Phenomenology and the Cognitive Sciences*, 1, 97-125.

DI FANTI Maria da Glória Corrêa (Université Catholique Pontificale du Rio Grande do Sul (PUCRS), Brésil

Perspective dialogique et approche ergologique : (inter)faces de la relation Langage-Travail

Compte tenu de l'importance d'analyser des pratiques de langage pour (re)connaître la complexité d'activités distinctes de travail et sur la base des contributions théoriques de Bakhtine et de son Cercle sur les études du langage, nous partons de caractéristiques de l'acte éthique pour établir un espace de réflexion entre les approches dialogique et ergologique, et plus particulièrement entre les notions d'activité de langage et d'activité de travail. À travers cette discussion, l'objectif est de tenter d'élargir la connaissance dans le cadre des recherches sur le langage et le travail.

Acte éthique, activité de langage et activité de travail⁵⁰

Dans la théorie bakhtinienne, la notion d'activité fait partie, avec d'autres, de la notion d'acte éthique. Dans *Pour une philosophie de l'acte* (Bakhtine, 2003, 2010, s/d), le penseur russe parle de l'acte éthique comme d'un acte responsable. Il met l'accent sur l'*architectonique de l'être*, où l'être humain est un centre axiologique en relation permanente avec d'autres valeurs. Dans ce sens, l'élément central est l'événement, l'événement unique de l'être sur un plan concret. Pour Faraco, le texte de Bakhtine sur l'acte

[...] contient (dans le fond, c'est vrai, en tenant compte de son caractère de brouillon fragmentaire) les coordonnées qui soutiendront une bonne partie de l'édifice postérieur : ce qui est de l'ordre de l'événement (l'irrépérable), le toujours inachevé (ce qui doit toujours être atteint), l'anti-rationalisme (l'anti-systémique), l'agir (l'interagir) et, par-dessus tout [...], l'axiologique (le lien valoratif), qui, dans PFA⁵¹, est surtout désigné par l'expression « ton émotif-volitif ».

Faraco, 2010, p. 148⁵².

⁵⁰ Une partie de ce travail est extraite de l'article *Linguagem e trabalho : diálogo entre a translinguística e a ergologia*, avec des altérations (Di Fanti, 2012, à paraître).

⁵¹ PFA: *Pour une philosophie de l'acte*.

⁵² Les citations qui composent ce texte sont issues de traductions de textes en portugais.

En observant deux moments inséparables de la contemplation, l'empathie (rapprochement) et l'objectivation (éloignement, exotopie), Bakhtine postule que la relation moi/autre suppose l'existence de deux lieux différents vu que l'un ne peut occuper le lieu de l'autre ; ils sont des centres de valeur essentiellement différents, même s'ils sont intrinsèquement reliés. Pour comprendre un objet, le contemplateur doit comprendre le devoir qu'il a envers lui, l'attitude ou la position à prendre par rapport à lui, ce qui présuppose une participation responsable. Le sujet est un centre de valeur en relation – moi-pour-moi, l'autre-pour-moi, moi-pour-l'autre. Et parce qu'il occupe un lieu unique (spatial et temporel) dans l'architecture valorative concrète, il est un événement en processus avec d'autres membres réels, « interreliés par des relations-événements dans l'événement unique de l'Être » (Bakhtine, s/d, p. 35, 78).

Le *moi* est responsable de l'acte (le non-alibi dans l'être) dans la relation indissociable avec l'*autre*, altérité constitutive. De telles considérations renvoient aux observations de Ponzio sur le terme *edinstvennji*, considéré comme le mot-clé de l'œuvre de Bakhtine et qui signifie « singulier, unique, irrépétable, exceptionnel, incomparable ». Son importance se situe dans la « singularité ouverte à une relation d'altérité avec soi-même et avec les autres, une singularité en lien avec la vie de l'univers tout entier, qui inclut dans sa finitude le sens d'infini [...] » (Ponzio, 2010, p. 14).

La critique des théorisations détachées de l'acte humain amène Bakhtine (2010 ; s/d) à proposer l'acte comme un événement unique de l'être, dont l'entièreté implique la non-division entre la forme et le contenu, la théorie et la pratique, le processus et le produit, le domaine de la culture et l'irrépétabilité de la vie⁵³. En considérant l'acte éthique, et donc responsable, comme un événement, le philosophe du langage conteste sa généralisation : fondé sur le sujet, l'acte s'institue comme l'événement, l'historicité singulière qui se matérialise irrépétablement comme énoncé concret⁵⁴.

Dans *Pour une philosophie de l'acte*, Bakhtine apporte les bases philosophiques de concepts tels qu'énoncé/énonciation et dialogisme. En montrant qu'aucun objet n'est donné comme une simple donnée, mais donné avec une autre donnée qui est en lien, en relation, le penseur russe observe que la matérialisation du langage se produit comme un acte, concret et unique.

⁵³ Sur le texte *Pour une Philosophie de l'acte*, voir les réflexions développées par Amorim (2009) et Sobral (2005).

⁵⁴ Il observe que l'acte, un « événement unique de l'Être », est comme un Janus à deux visages, qui regarde en même temps dans deux directions opposées : « vers l'unité objective d'un domaine de la culture et vers l'unicité irrépétable de la vie réellement vécue et expérimentée » (Bakhtine, s/d, p. 20).

Le mot vivant ne connaît pas un objet comme quelque chose de « donné », mais de « créé », car le simple fait de parler de lui signifie déjà l'assomption d'« une certaine attitude sur lui – non pas une attitude indifférente mais une attitude effective et intéressée », une attitude responsive active, mise en valeur (Bakhtine, s/d, p. 50).

Par rapport à la réflexion sur le langage et l'énoncé dans *Pour une philosophie de l'acte*, Faraco (2009, pp. 23-24) souligne l'anticipation de l'auteur lorsqu'il considère le langage « comme une activité (et non comme un système) et l'énoncé comme un acte singulier, irrépétable, concrètement situé et émergent d'une attitude activement responsive » – ce qui établit l'interdépendance « entre énoncé et situation concrète de son énonciation » et sens et attitude évaluative. Dans cette perspective, le langage dont il est question dans les études bakhtiniennes s'institue comme une activité responsive puisqu'énoncer c'est prendre une attitude en face de l'autre (discours, sujet, etc.), c'est répondre à quelque chose ou à quelqu'un, c'est participer à la chaîne complexe de discours en produisant des signes, des énoncés, intrinsèquement idéologiques, sociaux et historiques (Bakhtine, 2003).

En partant de la notion d'activité de langage – dialogique – singulière, dynamique et complexe, nous proposons de penser sur l'activité de travail du point de vue de l'ergologie. De même que le langage est opaque, non transparent, l'activité de travail l'est aussi dans la mesure où elle apparaît comme une *alchimie indéfinie*, un espace où circulent différentes histoires, valeurs et savoirs (Schwartz, 1997). Parler de l'activité en tenant compte de l'interrelation théorique proposée, c'est donc souligner l'opacité du *dire* et du *faire*.

Dans la perspective ergologique, la situation de travail est un espace singulier qui accumule une historicité à différents niveaux et donne une dynamique à l'activité de travail. Cette dimension privilégie la relation dynamique entre le débat de normes, qui instaure un *inconfort intellectuel* chez le chercheur quand il s'aperçoit que le concept est toujours en décalage par rapport à l'expérience du travailleur. De même que l'acte éthique/responsable proposé par Bakhtine, l'activité de travail ne peut pas seulement être pensée par la théorie ; il faut aussi prendre en compte la pratique vu que théorie et pratique coexistent dynamiquement et que le sujet extrapole toujours l'« attendu » (Schwartz, 1997)⁵⁵.

⁵⁵ En accord avec Bakhtine (s/d, p. 26), « je ne peux pas inclure mon réel et ma vie (comme moment) dans le monde constitué par les constructions de la conscience théorique, en abstraction de l'acte historique individuel et responsable ».

Selon Schwartz (2007), les normes constituent notre quotidien. Elles sont nécessaires pour la vie en commun, en société ; cependant, nous ne cessons de faire des choix et de les retravailler. Dans l'activité de travail, il est impossible de répéter une tâche, une prescription, étant donné que les renormalisations sont permanentes. Il y a toujours des variabilités à gérer, qui provoquent des (re)formulations de concepts – aussi bien de la part des travailleurs que des chercheurs.

Le travail, pour Schwartz (2011, p. 13), « comporte toujours une partie invisible ou une pénombre ». Si une partie de cette invisibilité peut éventuellement être élucidée, l'autre reste non apparente. L'activité humaine est « un nœud de débats [très invisibles] entre des normes antécédentes et des tentatives de renormalisation dans le rapport au milieu » vu qu'émergent des valeurs diverses, consensuelles et contradictoires en situation (p. 34). L'activité est formée par des choix permanents ; partant de là, il y aura toujours renormalisation, y compris partielle. Dans l'activité de langage aussi le sujet est amené à faire des choix dans la relation constitutive avec l'autre, ce qui donne lieu à une tension permanente entre le répétable et l'irrépétable, l'attendu et l'inattendu.

Sur la base de ces observations, et en particulier des points qui permettent de relier activité de langage et activité de travail – comme l'irréductibilité à des généralisations, la tension entre des aspects récurrents et singuliers, la participation unique et interreliée du sujet et l'opacité constitutive du *dire* et du *faire* –, voyons à présent ce qu'il en est de l'importance de la verbalisation du travail.

Verbaliser pour (re)connaître : impasses et perspectives

La question de la verbalisation du travail est une question très actuelle parmi les différents chercheurs qui considèrent l'activité de travail complexe⁵⁶. Schwartz (2010b, p. 136) écrit que lorsque le travailleur réfléchit à l'activité via les concepts d'une discipline, comme « le

⁵⁶ Dans cette perspective qui tente de rapprocher les savoirs universitaires et ceux de l'expérience professionnelle, nous avons dialogué avec les chercheurs qui contribuent à cette question, à l'exemple du linguiste Daniel Faïta (1997, 2005), du psychologue du travail Yves Clot (2010) et du philosophe Yves Schwartz (1997, 2010b). Parmi les différentes méthodologies développées, il convient de souligner l'autoconfrontation simple (Faïta, 1997, 2005) et l'autoconfrontation croisée (Clot & Faïta, 2000 ; Faïta, 2005 ; Clot, 2010). L'une des particularités de l'autoconfrontation, qui rapproche le chercheur et le sujet de la recherche, est de permettre au travailleur de réfléchir sur l'*activité réalisée* (observable) pour faire émerger des aspects du *réel de l'activité* (non observable), comme ce qu'il aurait aimé faire, ce qu'il aurait aimé ne pas faire, ce qu'il n'a pas fait, etc.

rapport entre le langage et l'expérience », il modifie « le regard qu'il a de lui-même, le regard sur les autres, et c'est sans aucun doute un élément qui transforme l'engagement dans le milieu du travail ». En outre, la verbalisation sur les compétences, même s'il est impossible de les recouvrir exhaustivement, « change l'expérience des personnes sur leur propre activité, sur leurs relations avec les autres ». Bien que l'on ne puisse pas « limiter la personne à ce qui se dit sur elle, car elle sera toujours engagée dans une histoire », toujours renouvelée, la non-verbalisation empêcherait la reconnaissance de ses compétences (Schwartz, 2010b, p. 140, 141).

Toujours selon Schwartz (2010a, 2010b, p. 143), il y a dans le travail une entité énigmatique, le *corps-soi*, qui est le fruit de l'interaction sociale et contient toute la dramatique d'*usage de soi* : mémoire, émotions, position posturale, etc. « La façon dont le corps affronte les situations de travail équivaut à un affrontement de l'histoire, parce que ce fameux corps s'est sans aucun doute formé dans l'histoire de l'humanité, mais aussi dans l'histoire de chacun ». Le passage de l'expérience du *corps-soi* au langage est limité, « ce qui veut dire que nous ne pouvons pas tout mettre en langage », il y aura toujours quelque chose qui échappera⁵⁷.

En partant de l'idée de Canguilhem selon laquelle *le milieu est toujours infidèle*, Schwartz (2010a, pp. 189-190) observe qu'il n'y a pas de répétition exacte « d'un jour à l'autre, ou d'une situation de travail à l'autre » ; il ne sera jamais possible « d'établir une liste complète et détaillée de tout ce qui constitue un milieu de travail ». Les infidélités exigent un *usage de soi*, un usage des capacités, ressources et choix pour gérer les impasses. Nous ne pouvons vivre sainement qu'en affrontant les infidélités, en créant nos propres normes et en faisant des choix.

En ce qui concerne le langage et sa nature dialogique, en interrelation permanente avec l'autre, on présuppose que l'énoncé – en tant que maillon de la chaîne de la communication discursive – établit des interactions complexes avec d'autres énoncés proches et lointains, observables et non observables, empêchant que tout soit mis en mots (Bakhtine, 1998, 2003). La relation constitutive et tendue avec l'autre garantit la non-simplification de l'activité de langage et, conséquemment, de travail, car dans cette dynamité les sens sont toujours singularisés. Des réseaux de relation s'instaurent dans l'activité de langage, et dans ce

⁵⁷ L'activité de travail implique l'axe de l'impossible et l'axe de l'invivable (Schwartz, 2007). Tandis que le premier suppose que l'activité humaine ne peut être anticipée de manière satisfaisante, le deuxième entend qu'une vie saine ne peut coexister avec la prédétermination complète des normes de l'activité, la renormalisation étant nécessaire pour une vie saine, équilibrée.

processus l'inachèvement est présupposé : « [...] pour vivre j'ai besoin d'être inachevé, ouvert pour moi – du moins dans tous les moments essentiels –, j'ai aussi besoin de m'anticiper axiologiquement vis-à-vis de moi-même, de ne pas coïncider avec mon existence présente » (Bakhtine, 2003, p. 11). Il y a ainsi une perspective d'être en processus, interrelié et modifié dans l'événement de l'acte/activité (Bakhtine, 2003, 2010)⁵⁸.

Faraco (2004, p. 84) entend le sujet bakhtinien comme un sujet dialogique ; sans effacer l'historicité qui le fonde et singularise son dire hétérogène, il n'absorbe pas une seule voix sociale, mais toujours plusieurs voix ; c'est « une danse agitée de voix sociales et leurs innombrables rencontres et heurts [...] le monde intérieur est une arène peuplée de voix sociales dans leurs relations multiples de consonances et de dissonances ; et en mouvement permanent ». Pour Bakhtine/Volochinov (2006, p. 46), les énoncés sont produits comme des signes interrelationnels. Et « l'être, reflété dans le signe, ne fait pas que s'y refléter. Il s'y *réfracte* également », car dans tout « signe idéologique s'affrontent des indices de valeur contradictoires ». En reflétant et en réfractant, le signe imprime une *dialectique interne* tissée par la coexistence dynamique de différences, en faisant réverbérer des valeurs et des positions idéologiques qui se révèlent dans la verbalisation.

L'impossibilité de récupérer totalement par le langage l'activité de travail (toujours resingularisée) renvoie à l'impossibilité de répétition de l'énoncé. Dans la préface de l'édition anglaise de *Pour une philosophie de l'acte* (Bakhtine, s/d, p. 7), Holquist résume l'activité de compréhension : « Toutes les descriptions des actes diffèrent fondamentalement des actes tels qu'ils sont réellement réalisés ». Malgré l'impossibilité d'identification intégrale, de pure empathie comme l'affirme Bakhtine, la verbalisation est indispensable pour la formation de la connaissance. Cette réflexion renvoie à des aspects méthodologiques et éthiques spécifiques des sciences humaines. En traitant l'objet d'étude comme un « être *expressif et parlant* [...] qui ne coïncide jamais avec lui-même, [donc] inépuisable dans son sens et dans sa signification », elle préserve l'altérité constitutive (Bakhtine, 2003, p. 395).

⁵⁸ Bakhtine envisage l'*excédent de vision* comme une dimension conditionnée par la singularité et le caractère irremplaçable du lieu occupé, qui permet de voir dans l'autre ce qu'il ne peut pas voir lui-même. « L'excédent de ma vision par rapport à l'autre individu conditionne une certaine sphère de mon activisme exclusif, c'est-à-dire un ensemble de ces actions internes ou externes que je suis seul à pouvoir pratiquer par rapport à l'autre, à qui elles sont inaccessibles du lieu qu'il occupe en dehors de moi (Bakhtine, 2003, pp. 22-23). Ce sont ces actions qui complètent l'autre là où il ne peut pas se compléter.

Considérations partielles

Établir un lien entre les approches dialogique et ergologique pour étudier la relation entre langage et travail s'avère très productif si l'on considère que toutes deux ont comme centre de réflexion l'activité humaine, que ce soit dans la dimension langagière ou dans celle du travail. Si du point de vue bakhtinien le langage est constitutivement dialogique, pour l'ergologie l'activité de travail est énigmatique. Finalement, l'activité de langage et l'activité de travail sont pour ces approches tout autant complexes et opaques, ce qui signifie qu'il y a toujours d'autres sens à remettre en question.

S'il y a de fait dans l'activité de travail une confrontation entre les valeurs incorporées (qui produisent des ressources pour gérer des variabilités) et l'*infidélité du milieu* (qui surprend toujours le travailleur), seule une conception du langage ayant comme principe l'altérité peut être productive pour aborder le travail en tant qu'activité industrielle. Aussi bien la perspective dialogique que la perspective ergologique considèrent la dynamique de l'objet d'étude, son inachèvement, son hétérogénéité et sa singularité. Dans ce sens, la verbalisation permet de récupérer des expériences, des valeurs et des savoirs pour discuter des particularités de la tension entre le socialisé et l'individuel/singulier, entre le visible et l'invisible du travail⁵⁹.

Dans la tension entre refléter et réfracter, le dit et le non dit, les relations dialogiques instaurées permettent d'ouvrir le débat. Si la verbalisation est nécessaire pour créer de la connaissance sur ce qui est et ce qui n'est pas apparent dans le travail, comme le débat de normes, les renormalisations, les impasses vécues, il est important d'avoir comme pré-supposé une approche qui conçoive le langage dans sa « dialogicité », ses relations multiples de sens, comme le fait la perspective bakhtinienne.

⁵⁹ Si le langage, dans différentes dimensions – *comme* travail (opérant, langage qui fait), *dans* le travail (environnant, situation globale) et *sur* le travail (réflexion, langage qui interprète – est fondamental pour révéler la complexité du travail, comme l'observe Nouroudine (2002), verbaliser *sur* le travail (dans l'imbrication de *dans* et *comme*) est une des dimensions importantes à prendre en compte

Références bibliographiques

- AMORIM, M. (2009). « Para uma filosofia do ato : ‘válido e inserido no contexto’ ». In : Brait, B. (org.) *Bakhtin: dialogismo e polifonia*. São Paulo, Contexto.
- BAKHTIN, M. (1998). *Questões de literatura e de estética: a teoria do romance* (1975). 4^e éd. Trad. Aurora Bernardini et al. São Paulo, Editora da UNESP, Hucitec.
- BAKHTIN, M. (2003). *Estética da criação verbal* (1979). 4^e éd. Trad. Paulo Bezerra. São Paulo, Martins Fontes.
- _____. (2010). *Para uma filosofia do ato responsável* (1920-1924). Trad. Valdemir Miotello et Carlos A. Faraco. São Carlos, Pedro & João Editores.
- _____. (s/d). *Para uma filosofia do ato* (1920-1924). Trad. Carlos A. Faraco et Cristovão Tezza. Version destinée à l’usage didactique et universitaire.
- BAKHTIN, M. [VOLOCHINOV, V.] (2006). *Marxismo e filosofia da linguagem* (1929). Trad. Michel Lahud et Yara Vieira. São Paulo, Editora Hucitec.
- BAKHTINE, M. (2003). *Pour une philosophie de l’acte* (1920-1924). Trad. Ghislaine C. Bardet. Paris, Editions L’Age d’Homme.
- CLOT, Y. (2010). « O diálogo em desenvolvimento : M. Bakhtin no trabalho ». In : De Paula, L.; Stafuzza, G. (org.) *Círculo de Bakhtin: diálogos in possíveis*. Campinas, SP, Mercado de Letras.
- CLOT, Y.; FAÏTA, D. (2000). « Genres et styles en analyse du travail: concepts et méthodes ». *Travailler*, Revigny-sur-Ornain, n.4.
- DI FANTI, M.G.C. (à paraître). « Linguagem e trabalho: diálogo entre a translinguística e a ergologia ». *Desenredo*, UPF.
- FAÏTA, D. (1997). « La conduite du TGV: exercices de styles ». *Champs Visuel*, n.6, L’Harmattan.
- _____. (2005). *Análise dialógica da atividade profissional*. Trad. et Org. Di Fanti, M.G.; França, M.; Vieira, M. Rio de Janeiro, Express.
- FARACO, C.A. (2009). *Linguagem & diálogo: as ideias linguísticas do Círculo de Bakhtin*. São Paulo, Parábola Editorial.
- _____. (2010). « Um posfácio meio impertinente ». In : Bakhtin, M. *Para uma filosofia do ato responsável* (1920-1924). Trad. Valdemir Miotello et Carlos A. Faraco. São Carlos, Pedro & João Editores.
- NOUROUDINE, A. (2002). « A linguagem: dispositivo revelador da complexidade do trabalho ». In : Souza-e-Silva, M.C.P.; Faïta, D. (org.) *Linguagem e trabalho: construção de objetos de análise no Brasil e na França*. Trad. Inês Polegatto et Décio Rocha. São Paulo, Cortez.
- PONZIO, A. (2010). « A concepção bakhtiniana do ato como dar um passo ». In : Bakhtin, M. *Para uma filosofia do ato responsável* (1920-1924). Trad. Valdemir Miotello et Carlos A. Faraco. São Carlos, Pedro & João Editores.
- SCHWARTZ, Y. (1997). *Reconnaissances du travail: pour une approche ergologique*. Paris, PUF.
- _____. (2007). « Un bref aperçu de l’histoire culturelle du concept d’activité ». *@ctivités Revue Electronique*, v.4, n.2.
- _____. (2010a). « Trabalho e uso de si ». Trad. Maria E. de Barros. In : Schwartz, Y.; Durrive, L. (org.) *Trabalho & ergologia: conversas sobre a atividade humana*. Org. Brito, J.; Athayde, M. Niterói, EdUFF.
- _____. (2010b). « A linguagem em trabalho ». Trad. Cecília de Souza-e-Silva et Décio Rocha. In : Schwartz, Y.; Durrive, L. (org.), *Trabalho & ergologia: conversas sobre a atividade humana*. Org. Brito, J.; Athayde, M. Niterói, EdUFF.
- _____. (2011). « Conceituando o trabalho, o visível e o invisível ». *Revista trabalho, educação e saúde*. Rio de Janeiro, Fundação Oswaldo Cruz, v.9, supl.1.
- SOBRAL, A. (2005). « Ato/atividade e evento ». In : Brait, B. (org.) *Bakhtin: conceitos-chave*. São Paulo, Contexto.

DURRIVE B. (ENS, Lyon)

Contact : barthelemy.durrive@gmail.com

Nos gestes constituent-ils un « savoir » d'expérience propre au corps ?

Qu'est-ce qu'un « savoir-faire » ? Que signifie « savoir » lorsque ce n'est pas un scientifique, un spécialiste, qui sait ? Prenons le geste expert d'un artisan : son corps évalue la situation, son odorat, son toucher jugent ce qu'il faut faire et quand il faut le faire – parfois même à la perfection – sans qu'il ait besoin de s'expliquer à lui-même comment il va procéder.

Ici, tout le monde s'accordera à dire que, d'une manière ou d'une autre, c'est le corps qui dirige et décide – comme dans une conduite automobile assez chevronnée pour laisser « l'esprit libre » de « penser à autre chose ». Mais dire cela revient à dire que c'est aussi le corps (par opposition à l'attention consciente et raisonnée) qui perçoit, qui comprend, qui examine et critique pour finalement trancher et « se faire son opinion » – c'est-à-dire croire avec ses raisons.

Mais si c'est bien le cas, que se passe-t-il alors entre le corps et le monde ? Que dit le corps de la réalité ? Comment en « parle » t-il ? Comment s'en empare-t-il ? En quoi consiste la pertinence qu'on est bien obligé de reconnaître à ce point de vue sans représentation ni logique, parce que sans discours ?

(1) Intellectuellement (par des concepts) nous analysons la situation, en faisant des hypothèses, en imaginant des explications ; (2) un scientifique modélisera cette situation en définissant des variables et en cherchant leur rapport (représenté par une équation). Mais on est déjà très loin du corps (3) qui sent « avec certitude ». Est-ce qu'il y a seulement un rapport entre ces trois attitudes si différentes ? Peut-on par exemple dire que ce serait là trois « formes » d'une même « activité » – qu'on dira « cognitive » comme Molière fait dire à ses médecins que les clefs ouvrent par leur vertu apéritive ? Est-on en droit de supposer un point commun entre les savoirs d'une part, et la connaissance de l'autre ? Est-ce que cette distinction même ne le présuppose pas déjà, fallacieusement, comme facteur commun d'où contraster leurs différences ? Prenons alors cette hypothèse au sérieux : est-ce qu'il y a une forme de

« jugement vrai » dans les savoir-faire les plus profondément enfouis dans le corps ? Et quels seraient alors son critère et sa justification propres qui le démarqueraient des simples « trucs », habitudes ou superstitions ne nous apprenant rien sur le réel ?

Même pour un apprenti-chercheur, il n'est pas très risqué de dire que si la question « nos gestes constituent-ils un savoir d'expérience ? » est tellement difficile, c'est parce que toute l'histoire de la philosophie a toujours pensé la diversité des sens du verbe « savoir » sur un seul modèle : la connaissance scientifique. Encore aujourd'hui, il y a une épistémologie générale, mais y a-t-il une gnoséologie – qui d'ailleurs devrait logiquement être beaucoup plus générale ? La difficulté tiendrait donc à ce qu'on ne sait pas ce que c'est qu'un savoir – si bien qu'en tant que philosophe, on se sent démuni face au geste faute de savoir quoi y chercher comme « contenu cognitif » qui le distingue d'un simple mouvement. Rien ne ressemble à de la « connaissance » dans un geste, et pourtant quelque chose fait bien que nous persistons à y voir comme un analogue (équivalent fonctionnel) de la « portée cognitive » qui fait qu'une connaissance « dit quelque chose du monde ».

Pour aller à l'essentiel, on peut résumer le débat en ces termes : comment dépasser – dans la lignée de Canguilhem – l'opposition entre Bachelard et Nietzsche, pour tenir que l'expérience acquise au cours de l'activité est une interprétation mais que la portée cognitive de cette interprétation consiste dans la compréhension de certains aspects de la réalité ?

Cette question en suppose une autre résolue : comment sait-on ce que l'on sait d'expérience ? La science peut expliquer comment elle connaît ce qu'elle connaît : elle construit des modèles pour représenter d'une manière logique transparente ce qui se passe dans le réel. La portée cognitive est ici une représentation et sa pertinence cognitive propre tient dans la confrontation méthodique constante de cette représentation à la résistance du réel. Mais ce modèle ne convient pas du tout pour penser le savoir d'expérience : comme le montre le cas paradigmatique du geste expert, la portée sur la situation qui est propre au point de vue émergent du débat de normes n'est pas une représentation, discursive, et son critère de pertinence (ce qui fait que l'on « sait ») n'est pas d'abord l'objectivité au sens courant (l'impartialité s'efforçant de « s'en tenir aux faits »), et certainement pas l'objectivité au sens scientifique.

En fait on ne peut pas répondre à cette question en se situant « à l'intérieur » du savoir pour en décrire sa spécificité. La solution que propose Y. Schwartz, dans la lignée de Canguilhem,

consiste à dégager la spécificité du savoir à partir d'une comparaison serrée entre expérience et connaissance.

« La science n'est pas le pléonasme de l'expérience », mais l'expérience n'est-elle que l'approximation de la science ? Car si tel était le cas, pourquoi la possession de la science n'abolirait-elle pas en nous toute évidence de l'expérience ? Pourquoi un biologiste moléculaire ne trouvera jamais le courage de faire un effort physique en se disant qu'objectivement ce sont les cellules de son organisme qui fourniront de toute façon l'énergie à sa place ?

Poser ainsi la question en termes de comparaison avec la connaissance permet de thématiser la nécessaire double anticipation de l'un par rapport à l'autre (et inversement): dans la mesure où l'activité est débat de normes, le concept (organisationnel ou cognitif) précède cette expérience normative pour en organiser les conditions ; mais en même temps, si cette anticipation rationnelle était définitive, l'activité comme débat de normes disparaîtrait – si bien que l'activité précède elle-même l'institution des normes qui définissent la situation.

Sur le plan cognitif, cette dialectique signifie que s'il existe quelque chose comme un « savoir d'expérience », alors il faut que la connaissance en anticipe effectivement le contenu, mais qu'inversement ce savoir soit à chaque fois capable d'anticiper sur la connaissance – autrement dit sur sa propre réduction objectivante.

Qu'est-ce que cette teneur cognitive des savoirs qu'il faut reconnaître à côté de la connaissance, et qu'on a effectivement tout intérêt à expliciter comme des points de vue émergeant des débats de normes ? On voit peut-être un peu mieux où se situe la difficulté. En effet, pour qu'un « savoir » sur la réalité de la situation et de l'activité existe, deux conditions apparemment contradictoires doivent être réunies : il faut que les formes de savoirs soient dans un rapport tout à la fois commensurable et incommensurable avec la connaissance :

– dans un rapport commensurable : il faut que le « point de vue » irréductible soit assez pertinent pour intéresser la science ; cette expérience étant structurellement non-objective, la vérité qu'elle porte devra présenter une cohérence suffisamment significative pour apporter une contribution à la compréhension de la situation ;

– dans un rapport incommensurable : si cette commensurabilité était donnée et définitive, la modélisation objective pourrait prétendre dire la vérité de l'expérience – une vérité que cette

dernière serait incapable de concevoir elle-même – et ainsi parler à sa place, en disant tout ce qu'il y a à dire. Il faut donc que le savoir d'expérience porte bien moins sur les faits (saisissables directement par la science sans la médiation du point de vue) que sur la complexité d'une situation multidimensionnelle.

Mais puisque si leur incommensurabilité était définitive, aucune forme de connaissance non réductrice de l'activité humaine ne serait envisageable, il semble falloir que connaissance et savoir s'inscrivent dans une sorte de « continuum discontinu ».

Ce continuel « chassé-croisé » fait signe à la fois vers un partage des critères de légitimité et vers un point commun qui vient sous-tendre cette distribution : savoir et connaissance consisteraient en deux modalités d'interaction de « l'être d'activité » avec le réel, où le premier tente de reprendre l'initiative sur le second – tout en s'appuyant pour cela encore sur lui.

La question pourrait être ainsi formulée : en quoi consiste la portée proprement cognitive de « l'adhérence » ? dès lors que celle de la désadhérence est bien plus claire (même en-deçà de la rupture épistémologique) parce qu'elle est déjà conceptuelle. Et c'est pourquoi on terminera en revenant à la dialectique qu'instaure Canguilhem entre Bachelard et Nietzsche. Si effectivement l'activité transfigure le réel – au sens où il le fait exister comme réel, c'est-à-dire comme résistance, comme limite au devenir, et où en même temps il le dynamise pour faire histoire – cela signifierait que la distinction entre situation et centre d'activité n'est pas une dualité : le centre se constitue en faisant de l'environnement neutre un milieu, et inversement il n'y a de « situation » que s'il y a un centre de référence qui lui donne sa cohérence, son unité.

Là où la connaissance fonde sa pertinence sur la dualité toujours plus absolue entre le point de vue et le monde, le savoir tirerait la sienne de la compréhension toujours plus grande de ce que signifie réellement qu'il y a toujours une médiation à l'effectivité du réel – autrement dit qu'il y a toujours quelqu'un « aux commandes » de la situation. Le savoir « referait » ce que la connaissance « déferait » – l'un comme l'autre de ces mouvements étant indispensables pour assurer « le décollement de l'homme et du monde » qui définit selon Canguilhem la pensée.

LAVELLE S. (ICAM, Lille)

Contact : sylvain.lavelle@icam.fr

Dialogue et dialectique : Relations, structures et situations dans l'activité et la société humaine

Résumé

L'ergologie en tant que méthode interdisciplinaire vouée à l'exploration de l'activité humaine situe son objet d'étude à l'interface de la vie et du travail. Elle développe une approche qui, tout en s'inspirant à l'origine de la philosophie marxienne, accorde une place croissante au dialogue. Or, il est manifeste que le dialogue brille par son absence dans la dialectique de Marx, alors qu'il est porté au firmament par d'autres philosophes se réclamant de la dialectique. Habermas et Honneth font partie de ces philosophes appartenant au courant de la Théorie critique qui, par l'attention portée au dialogue, ont contribué à une transformation du matérialisme historique. Cependant, ils accordent tous deux une signification différente au dialogue : le premier privilégie une conception harmonique (l'activité de communication orientée vers l'entente), tandis que le second affiche une conception agonistique (la lutte pour la reconnaissance). La différence entre les deux philosophes tient sans doute à la conception divergente qu'ils se font des relations que l'homme entretient avec le milieu, le corps ou autrui, et des structures qui conditionnent ces relations dans les situations de la société humaine. C'est finalement un rapport différent au matérialisme de Marx et de ses héritiers qui distingue ces deux philosophes et qui permet au second de renouer avec un héritage dialectique dont le premier a fini par se distancer. Ainsi, c'est la reprise de certains thèmes majeurs de la philosophie marxiste, de plus en plus négligés par Habermas, tels que la lutte, le travail, l'aliénation, la réification et l'émancipation, qui ont permis à Honneth de sortir des impasses de l'agir communicationnel. Le lien de la Théorie critique à l'allemande avec l'ergologie paraît assez évident, mais encore faut-il clarifier la fonction et la signification que l'ergologie assigne tant au dialogue qu'à la dialectique. L'ergologie, en tant que méthode dotée d'une portée politique, semble en effet partagée, elle aussi, entre une conception harmonique et une conception agonistique du dialogue, qui questionne son rapport à la dialectique. L'examen des conceptions que propose l'ergologie peut aider à préciser quelle

contribution elle est susceptible d'apporter au développement d'une forme de Théorie critique à la française, qui diffère quelque peu de l'allemande.

**LUDMILA MOTA DE F. PORTO (Programa de Pós-Graduação em Letras -
Universidade Federal de Pernambuco, Universidade Estadual da Paraíba, Brésil)**

Contact : ludmila@smart.net.br

L'ergolinguistique : Emanation de la théorie ergologique dans la linguistique au Brésil

Introduction

Au premier semestre 2008, l'incorporation de la discipline d'Ergolinguistique au curriculum du PPGL (UFPE) a été approuvée, les discussions se concentrant sur le rapport entre langage et travail, abordé sur la base de l'apport théorique et méthodologique construit à partir de la confluence entre la Théorie/Analyse Dialogique du Discours, l'Ergonomie et l'Ergologie, dans la ligne de recherche "Langage, société et travail".

La création de cette discipline attire l'attention des chercheurs en raison de l'importance des analyses de travail menées sur la base de la Théorie/Analyse Dialogique du Discours (Bakhtin et le Cercle) et de la nécessité de donner continuité aux études des activités de symbolisation que le cadre de travail fait émerger (SOUZA-E-SILVA ; FAÏTA, 2002).

Cependant, la discipline est encore peu (re)connue, y compris dans la linguistique elle-même, ce qui implique de mieux la délimiter. Ainsi, cette contribution a pour but de situer l'Ergolinguistique théoriquement et méthodologiquement, à partir de travaux effectués dans ce domaine (PORTO, 2010).

1 – Langage et travail

L'intérêt pour l'étude du langage dans le cadre du travail a gagné en force, au Brésil, principalement à partir de la réalisation du Ier colloque Franco-Brésilien sur Langage et Travail, organisé par l'UFRJ et par la PUC-Rio, en 1995 (DUARTE ; FEITOSA, 1998).

En raison de la nature diverse des thèmes abordés lors du Colloque, il n'était alors pas possible de penser à l'apparition d'une nouvelle discipline de la Linguistique. De plus, il n'y avait pas d'objet d'étude délimité, ni non plus de méthodologie d'analyse. Alors, de quelle manière s'est établie une relation intrinsèque entre langage et travail qui a eu pour résultat la création de l'Ergolinguistique ?

Parmi les linguistes qui ont participé au Colloque, Maria Cecília Pérez de Souza e Silva, de la PUC-SP, a étudié en détail la relation entre langage et travail dans le domaine de la Linguistique Appliquée, et elle est de ce fait à l'origine de l'impulsion donnée au dialogue entre les groupes conduit par Faïta, en France, et les autres chercheurs brésiliens intéressés par la thématique. C'est à partir de ce qui a été laissé par ces chercheurs français et brésiliens, principalement, que sont actuellement développées des études dans le cadre de l'Ergolinguistique.

Dans les années 1940, l'intérêt général des études de Linguistique Appliquée était l'enseignement/apprentissage de langues, "se constituant comme l'étude scientifique de l'enseignement de langues étrangères" (MOITA LOPES, 2009, p. 12). A partir des années 1990, la Linguistique Appliquée en est venue à se consacrer également à l'étude du travail institutionnalisé, s'affirmant comme un chemin théorique et pratique important pour la résolution de problèmes de travail, au travers du langage.

Actuellement, Moita Lopes (2009) défend l'idée que la Linguistique Appliquée est une discipline des Sciences sociales, puisqu'elle prétend répondre à des inquiétudes du monde post-moderne et hypersémiotisé, où le langage assume un rôle essentiel dans la compréhension des pratiques sociales vécues. Pour cela, le dialogue avec d'autres disciplines est essentiel, de telle manière que la Linguistique Appliquée assume le statut d'indisciplinarité. D'autre part, les études sur le langage et le travail ont pris une proportion significative en France et au Brésil, de telle manière que des méthodes de collecte et d'analyse de données ont été développées et appliquées, centrées sur la Théorie/Analyse Dialogique du Discours, culminant lors de l'apparition d'une nouvelle discipline : l'Ergolinguistique.

On peut affirmer que l'Ergolinguistique est une discipline indépendante de la Linguistique Appliquée, dans le sens où non seulement elle se consacre à l'étude de la relation entre

langage et travail, mais elle cherche de plus une cohésion entre les théories et les méthodes qu'elle adopte.

L'Ergolinguistique comprend le travail et le langage comme des activités situées et la relation entre ces activités est abordée au travers de méthodes de collecte et d'analyse de données, parmi lesquelles on remarque la méthode dialogico-discursive (SAMPAIO, 2006) et les méthodes d'auto-confrontation qui mettent les travailleurs face à eux-mêmes, stimulant la réflexion sur leurs propres activités (CLOT ; FAITA, 1997).

2 – Ergolinguistique : théorie et méthodes propres

L'Ergolinguistique est donc une discipline de la Linguistique qui étudie le travail au travers du langage. Mais il est nécessaire de mieux définir de quelle manière l'Ergolinguistique fait cela, afin de ne pas confondre son approche avec celle d'autres disciplines, comme la Sociolinguistique ou la Linguistique Appliquée.

Le préfixe grec *ergo* signifie activité, action, travail et la Linguistique est la science du langage. L'Ergolinguistique est donc, pour ainsi dire, une linguistique du travail, vu comme une activité complexe et située. La constitution de l'Ergolinguistique, comme son nom l'indique, se fait par le lien entre les études linguistiques et les études d'une autre discipline, l'Ergologie (SCHWARTZ, 1997), qui, à son tour, renvoie à l'Ergonomie. Ainsi, l'Ergolinguistique est de nature transdisciplinaire puisque son apport théorique se construit à la confluence de l'Ergonomie, l'Ergologie et la Linguistique, qui contribuent à la connaissance de la complexité du travail.

3 – Théorie et méthode dialogico-discursive dans le cadre de l'activité

Les recherches entreprises par des chercheurs bakhtiniens, au Brésil, à partir des années 1990, comme le démontrent Brait, Campos et Sampaio (2006), ont motivé l'apparition d'une analyse/théorie dialogique du discours (BRAIT, 2006, p.9-10) "dont les influences et

conséquences sont visibles dans les études linguistiques et littéraires, mais aussi dans les Sciences Humaines de manière générale”.

La méthode dialogico-discursive évite les approches de caractère subjectif de collecte, description et interprétation de données, pour explorer qualitativement des aspects de la subjectivité des sujets parlants, aspects ne pouvant être obtenus par des méthodes conventionnelles d'analyse quantitative. Il s'agit d'une forme de connaissance de nature socioculturelle de sujets historiques, au travers du langage, qui est considérée une forme de travail (SAMPAIO, 2006).

Bakhtin (2003) note que la connaissance que l'on a de l'homme ne peut être que dialogique puisque l'homme se constitue en tant que sujet à partir d'une relation qu'il établit avec l'autre. Mais, le principe dialogique ne dépasse pas seulement la constitution de sujets sociaux, il englobe aussi la relation du texte avec d'autres textes. Comme le texte est entrelacé de structures symboliques, son interprétation a besoin de “se retrancher dans l'infinité des sens symboliques” (BAKHTIN, 2003, p.399). Dans la théorie et dans la méthode dialogico-discursive, il est nécessaire d'admettre “que les discours révèlent leur manière de produire du sens à partir d'un point de vue dialogique” (BRAIT, 2006, p.24).

Le sens vivant, résultant de l'énoncé concret, est actualisé au travers de l'expression de sujets uniques et inépuisables, extrapolant les limites de temps et d'espace entre les textes. Prenant en compte la compréhension du sens de l'énoncé concret (vivant), Bakhtin propose que, dans le mouvement dialogique d'interprétation, on parte d'un texte déterminé pour le mettre en rapport aux contextes passés (mouvement rétrospectif) en même temps que s'anticipe et se construit le futur contexte (mouvement prospectif) (BAKHTIN, 2003).

Enfin, le développement d'une théorie et d'une méthode dialogique d'analyse discursive, partant des réflexions de Bakhtin et de son Cercle, “spécifient une posture dialogique face à un corpus discursif, de la méthodologie et du chercheur” (BRAIT, 2006, p.29, note de l'auteur). Alors, nous cherchons les particularités discursives que constituent les situations dans lesquelles le langage et les activités se pénètrent mutuellement et s'interdéfinissent (BRAIT, 2006), de manière que le langage montre son importance pour la connaissance du monde du travail.

4 – L’entretien narratif dans l’analyse du travail

Les témoignages sont des textes qui possèdent la forme d’une histoire et, pour cette raison, ils présentent une séquence d’événements qui sont sélectionnés, distribués et interprétés par le narrateur, dans le but d’avoir du sens pour l’auditeur (RIESSMAN, 2008). L’entretien narratif doit “faire en sorte que l’interviewé raconte l’histoire en question comme une histoire intégrant tous les éléments valables [...]” (HERMANNNS, 1995, p. 183). Pour cela, on fait une question générative qui peut déclencher le témoignage de l’interviewé (RIEMANN; SCHUETZE, 1987, p. 353).

Dans l’approche des témoignages, “de longs extraits sont gardés et analysés comme des unités, au lieu d’être fragmentés en catégories thématiques, comme cela est le cas dans d’autres formes d’analyse quantitative”. Sous cet angle, s’ouvre un espace pour la pluralité de voix tout comme pour l’expression de la subjectivité des interviewés, qui se construisent et affirment leurs identités quand ils racontent, profitent de l’espace pour montrer au chercheur “qui ils sont et comment ils veulent être connus” (RIESSMAN, 2008, p. 7-12).

De cette manière, Porto (2010) a réalisé dix entretiens narratifs dans trois institutions gériatriques de Recife dans le but d’analyser le travail du personnel s’occupant de personnes âgées. L’auteure a basé la question générative de l’entretien sur les instructions au sosie (FAITA, 2005), simplifiant la proposition pour arriver à la question suivante : “Parlez-moi de votre travail auprès des personnes âgées”.

Dans leurs longs témoignages, ils ont laissé entrevoir, au travers du discours, les lacunes, la capacité qu’ils ont de résoudre les dilemmes dans l’activité réelle et, surtout, une compétence fortement basée sur l’héritage historique de leur activité, transmise majoritairement dans le quotidien du travail qui fonctionne comme un espace important pour la circulation de savoirs. Enfin, au travers de l’analyse de l’activité de ces travailleurs, via le discours, il a été possible de réunir des informations sur ce collectif de travail.

5 – Conclusion

Cet article a eu pour objectif de définir épistémologiquement l'Ergolinguistique, discipline nouvelle dans le cadre de la Linguistique et encore peu (re)connue. Pour cela, on a repris le parcours historique de la Linguistique Appliquée, grâce auquel on a pu visualiser, dans cette discipline, l'apparition de l'intérêt pour le rapport entre langage et travail. Ensuite, on a cherché à délimiter comment l'Ergolinguistique a conquis son indépendance, en utilisant des théories et des méthodes propres, à partir de la convergence entre la Linguistique, l'Ergonomie et l'Ergologie. Finalement, a été faite une brève explication à propos de l'utilisation de l'entretien narratif comme méthode d'analyse de l'activité à partir de l'étude développée par Porto (2010).

Nous espérons avoir contribué à la (re)connaissance de l'Ergolinguistique comme discipline de la Linguistique contemporaine, qui s'intéresse seulement à l'étude de la langue en tant qu'expression de sujets socialement situés, c'est-à-dire, à la langue en tant que forme d'expression dans le monde. Enfin, l'analyse du travail au travers du langage est de grande importance pour arriver à la compréhension aussi bien de l'activité que du sujet protagoniste, en ayant en vue que l'approche de la subjectivité dans le travail permet une réflexion sur sa dimension collective.

Références bibliographiques

BAKHTIN, M. 2003. Estética da criação verbal. Trad. do russo de Paulo Bezerra. São Paulo: Martins Fontes.

BRAIT, B. 2006. Análise e Teoria do Discurso. In: BRAIT, B. (org.). Bakhtin: outros conceitos-chave. São Paulo: Contexto.

BRAIT, B.; CAMPOS, M. I. B.; SAMPAIO, M. C. H. 2006. El discurso oral y escrito en Brasil: perspectiva actual. Orália. Almería: Espanha, v. 9, p. 33-44.

CLOT, Y. FAÏTA, D. 1997. Le travail, activité dirigée - contribution à une analyse psychologique de l'action. Habilitation à diriger des recherches. Université de Paris VIII: mimeo.

DUARTE, F.; FEITOSA, V. (orgs.). Linguagem e Trabalho. Rio de Janeiro: Lucerna, p. 37-50.

FAÏTA, D. 2005. Análise Dialógica da Atividade Profissional. Rio de Janeiro: Imprinta Express.

HERMANNNS, H. 1995. Narratives Interviews. In: FLICK, U. et al. (orgs.). Handbuch Qualitativ Sozialforschung. 2a ed. Munique: Psychologie Verlags Union, pp.182-5.

MOITA LOPES, L. P. 2009. Da aplicação de Linguística à Linguística Aplicada Indisciplinar. In: PEREIRA, R. C. M.; ROCA, M. P. (orgs.). Linguística Aplicada: um caminho com diferentes acessos. São Paulo: Contexto.

PORTO, L. M. de F. 2010. Análise dialógico-discursiva da atividade dos cuidadores de idosos em instituições geriátricas do Recife. Dissertação (Mestrado). CAC, Programa de Pós-Graduação em Letras, Universidade Federal de Pernambuco, Recife/PE.

RIEMANN, G.; SCHUTZE, F. 1987. Trajectory as a Basic Theoretical Concept for Analyzing Suffering and Disorderly Social Processes. In: MAINES, D. (org.), Social Organization and Social Process: Essays in Honor of Anselm Strauss. Nova Iorque: Aldine de Gruyter. p. 333-57.

RIESSMAN. C.K. 2008. Narrative Methods for the Human Sciences. Califórnia: Sage Publications.

SAMPAIO, M.C.H. 2006. O método dialógico-discursivo: aplicações em estudos da memória-trabalho. Trabalho completo. Anais do Simpósio Internacional – Métodos Qualitativos nas Ciências Sociais e na Prática Social, Recife, 2006a . Em Cd-Rom.

SCHWARTZ, Y. 1997. Travail et ergologie. In: Reconnaissances du travail: pour une approche ergologique. Paris: PUF, p. 1-37.

SOUZA-E-SILVA, M. C.; FAÏTA, D. (orgs.). Linguagem e trabalho: construção de objetos de análise no Brasil e na França. Trad. Ines Polegatto e Décio Rocha. São Paulo: Cortez.

RODRIGUES Marília Giselda (PUCSP/CNPq, Brésil)

Contact : mariliagiselda@uol.com.br

Contribution de l'ergologie et de l'analyse du discours dans la compréhension des changements dans le travail des journalistes

Défini par quelques auteurs de la Théorie du Journalisme comme une “synthèse du monde moderne” (MARCONDES FILHO, 2000:15), le journalisme est considéré une profession dont le développement et transformations ont été toujours extrêmement reliés avec les valeurs de la modernité, l'économie de marché et la démocratie. Dans ce sens, à chaque fois que les ancrages modernes entrent en crise, le journalisme se voit bouleversé, incertain, non seulement en vertu des innovations technologiques, mais par ce qu'elles signifient, c'est à dire toujours un scénario de rupture de ces éléments plus macro qui balisent la pensée, le sentiment et l'action dans la modernité. Ainsi, il se dit aujourd'hui que le journalisme est en crise, qu'il passe par transformations et qu'il peut ne pas survivre comme pratique professionnelle.

Bien que ce soit très ancien, le journalisme comme nous le connaissons aujourd'hui est le fruit de la Révolution industrielle du XVIIIe siècle. Elle est le grand moteur du développement de la presse comme résultat d'un processus industriel, réalisé par des professionnels spécialisés, ce qui fait du journalisme une activité de travail professionnel socialement reconnue comme telle, et qui a dans le journal imprimé son modèle paradigmatique.

Au Brésil, les premiers journaux à circuler, à l'époque coloniale, avaient pour but de traiter de sujets politiques sans la censure préalable établie par les Portugais. Lors de la fin de la censure, ils se sont consacrés principalement à la lutte pour l'Indépendance; ensuite, à la cause républicaine. Ils se caractérisaient par le sujet politique, par le ton critique, voire pamphlétaire.

Après, ils ont commencé à se consacrer aussi à la littérature et autres sujets plus « mondains ». Néanmoins, longtemps encore, ils ont continué leur travail d'opinion en défendant ou en condamnant ouvertement les gouverneurs. Ils étaient produits par peu de personnes et il était commun qu'une même personne se consacre à la production des textes, à

l'édition, à la composition et à la reproduction des exemplaires. Le journaliste avec des fonctions spécialisées apparaîtra seulement à partir du XXe siècle, avec la transformation des journaux dans les sociétés qui se sont structurées comme des affaires profitables avec la vente d'espaces pour la publicité, élargissement du public, souci de rentabilité etc.

En 1833, la fondation de la première agence d'observation internationale, à Havas-Reuters, a impulsé une grande transformation dans le contenu des journaux. Ce changement s'est traduit en 1840 par le lancement du journal *The Sun*, à New York, qui au lieu de pamphlets politiques, vendait des histoires d'événements qu'il jugeait importants pour des citoyens communs. Mais, au Brésil, pendant toute la première moitié du XXe siècle, le journalisme a maintenu un lien profond avec la littérature, ce qui a conduit les journalistes, pour beaucoup de temps, à s'identifier avec les auteurs dans leur pratique professionnelle.

Aux États-Unis, néanmoins, depuis les premières décennies du siècle, la séparation entre le fait et l'avis est devenue un paradigme, et la quête d'objectivité influence le journalisme depuis lors, en établissant des normes de conduite et en confondant même avec une compétence exigée pour sa pratique. À partir de la seconde moitié du siècle, le Brésil adopte le modèle nord-américain et, graduellement, se produit la substitution du journalisme caractérisé comme d'opinion, de combat ou littéraire par le journalisme objectif, moderne - des termes qui varient, mais qui composent un ensemble relativement homogène d'oppositions qui structurent les visions prédominantes concernant ce "nouveau journalisme" qui se configurerait au cours du XXe siècle.

Dans le cas brésilien, ces normes sont fortement matérialisées, mais non exclusivement, dans le journalisme imprimé, par le modèle adopté par *Folha de São Paulo*. Elles concernent non seulement les routines productives mais aussi les formes de présentation du journal et sont marqués par des procédures de contrôle et de retranchement internes et externes aux rédactions, une série de stratégies diffuses et durables pour la production du type de professionnel, et par la manière de composer les hiérarchies et le statut de la profession (BIROLI, 2007:122).

Les changements par lesquels est passé la presse brésilienne dans la seconde moitié du XXe siècle ont été valorisés dans la mesure où ils étaient compris comme modernisation, "adéquation aux temps". L'un des aspects qui lient le changement de la routine journalistique à des changements plus fondamentaux, justifiant les adaptations dans le travail, a été la

perception d'une espèce d'accélération du temps, qui impliquerait une corrélation nouvelle entre le quotidien et l'information, entre les attentes des lecteurs et ce que les journaux informés devraient offrir (BIROLI, 2007).

Actuellement, le journalisme semble vivre une nouvelle phase de transformation. En même temps que les nouvelles technologies rendent propice la convergence des formes de communication et une progressive concentration économique des sociétés dans le secteur, avec de grands conglomérats qui agissent dans les différentes plates-formes multimédia, elles aussi provoquent des changements dans le journalisme traditionnel, et ce journalisme moderne du XXe siècle, qui était le "nouveau journalisme", devient la "vieille media", surtout le journalisme imprimé, qui a besoin de se réinventer, d'incorporer les nouvelles formes de faire et distribuer des informations, nouvelles formes d'interaction avec son public, rendues presque obligatoires par les nouveaux appels des médias. Ces transformations ont un impact surtout sur l'activité de travail des journalistes dans les rédactions.

En ce moment où le journalisme semble connaître d'importants changements dans le monde entier, les professionnels voient en même temps interrogées ces règles et valeurs qui étaient déjà fortement enracinées dans la communauté de pratique. Ils cherchent d'autres formes de journalisme et tentent de répondre aux nouvelles exigences, parfois encore obscures.

De cette façon, l'objectif central de ma recherche est chercher à connaître - en sachant qu'il s'agira toujours d'une connaissance partielle - les prétendus changements dans l'activité de travail du journaliste. Je considère l'activité de travail dans le journalisme imprimé quotidien, dans la rédaction du journal Folha de São Paulo et, dans l'univers de cette rédaction, le Cahier "Cotidiano", qui couvre les principaux faits dans le domaine de l'éducation, de l'urbanisme, de la violence, de la santé publique, de l'environnement, de l'administration publique et des comportements.

Mais, avant tout, il faut se demander ce qu'est l'activité de travail du journaliste, et pour quelle raison l'activité même de travail, et non seulement son produit final, peut intéresser une linguiste analyste du discours.

On sait que le produit final de travail de journalistes est toujours un discours, et si son rôle est le médiateur des diverses paroles qui s'entrecroisent dans l'espace public, en produisant en même temps des discours et en les plaçant en circulation, alors les changements dans le travail - dans les moyens du travail, dans les prescriptions de travail, et dans l'activité même -

doivent toucher aussi tels discours, vu qu'il s'agit d'action empirique qui laisse des traces dans le produit final.

Il s'agit de ce que Dominique Maingueneau (1984/2007: 140) appelle les “rituels génétiques”, l'ensemble des actes réalisés par un sujet en voies de produire l'énoncé, ce qui pour l'auteur est une notion plus large que celle de pré-texte (notations, enregistrements, brouillons etc.), puisque elle englobe aussi des comportements non écrits, tels que dans le cas des écrivains, les voyages, les méditations, enfin, l'ensemble de ces activités composent le “en amont” de l'énonciation et que, ainsi que le “en aval”, c'est-à-dire, les conditions d'emploi, les manières de diffusion et la consommation de textes de ces discours, en sont inséparables et soumis à un même système de coercitions sémantiques - les règles qui structurent l'activité de travail des journalistes dans les rédactions de nos jours manifestent de quelque manière dans les textes du journal.

Nous savons que, avant de s'asseoir en face de l'ordinateur pour écrire son texte, le journaliste aura déjà réalisé une multitude d'autres choses, telles que parler avec les diverses sources sur le sujet de son texte, réaliser des entrevues, des lectures, prendre des notes, ou encore, nous pouvons imaginer, il aura peut-être trouvé quelqu'un dans le chemin du journal, ou la nuit précédente dans un café, et celui-là lui aura parlé sur quelque chose qui lui a suggéré la matière. En arrivant au journal, il a passé l'idée à un supérieur, qui a fait des notations et celui-ci lui a rendu ce qu'on appelle “a pauta”, c'est à dire l'orientation, avec une série de recommandations allant de la manière d'aborder le sujet aux indications de localisation et la dimension du texte.

Mais, en outre, au moment de l'écriture, le journaliste sera impliqué, sans le percevoir, dans une série de petites décisions, il doit arbitrer entre normes antécédentes, de toute forme de prescrits, et moulées dans son expérience d'être vivant, quotidiennement immergé dans l'ambiance d'un journal et ses lecteurs. Et, ayant terminé son texte, déjà en possession du titre, il devra le soumettre à la lecture d'un rédacteur, et celui-ci peut-être à un éditeur qui possiblement discuteront avec lui des modifications, additions et suppressions. Alors, la question se pose : comment appréhender l'activité des journalistes et, plus spécifiquement, comment appréhender des changements en cours dans cette activité discursive, considérant qu'il s'agit, toujours, d'activité de travail ?

Je prends, pour cette recherche, la perspective de l'Ergologie qui affirme, entre autres prémisses, qu'il n'y a pas un seul modèle d'interprétation des changements de travail. Ce qu'il faut, c'est être attentif à l'activité des personnes qui travaillent et au fait que toute affirmation sur le travail doit être confrontée avec la personne qui effectue le travail (SCHWARTZ & DURRIVE, 2003/2010: 30).

De cette façon, je propose une démarche orientée par l'Ergologie, en adaptant la proposition des GRTs (Groupes de Rencontre du Travail), qui sont toujours le fruit d'une exigence des travailleurs ou de l'entreprise, ce qui ne se produit pas dans le cas de ma recherche. J'ai fait des observations minutieuses et des entrevues informelles toujours avec la préoccupation de ne pas risquer d'obtenir les réponses toujours susceptibles d'être "simple effet d'imposition de la problématique", comme l'écrit Pierre Bourdieu (1973/1984: 226) dans un article célèbre, vu que, en cohérence avec la perspective de l'Analyse du Discours, on sait qu'on ne peut pas apporter de réponses à des questions que les chercheurs peut-être ne se sont jamais posés.

La recherche n'est pas encore finie mais, nous pouvons déjà dire que, à travers la manière enthousiaste dont ils parlent de leurs actions et activités quotidiennes au journal, les journalistes cherchent à tout instant à montrer au chercheur les tâches à accomplir et comment ils les réalisent ; de cette façon ils partagent avec nous la recherche proposée.

Bibliographie

BIROLI, F. Técnicas de poder, disciplinas do olhar: aspectos da construção do jornalismo moderno no Brasil. In: Revista História, São Paulo: USP, v. 26, n. 2, p. 118-143, 2007.

BOURDIEU, P. (1973). L'opinion publique n'existe pas. In: Questions de sociologie. Paris: Minuit, 1984. p. 222-235.

MAINGUENEAU, D. (1984) Gênese dos discursos. Trad. Sírio Possenti. 1^a ed. Curitiba: Criar Edições, 2007.

MARCONDES FILHO, Ciro. Comunicação e jornalismo: a saga dos cães perdidos. São Paulo: Hackers, 2000.

SCHWARTZ, Y. & DURRIVE, L. (2003) Trabalho e Ergologia: conversas sobre a atividade humana. 2^a ed. Niterói/RJ: Ed. UFF, 2010.

TEXEIRA M. (Université du Vale do Rio dos Sinos, RS, Brésil / CNPq)

Contact : martei@terra.com.br

Un lieu épistémologique pour l'analyse de la subjectivité dans des pratiques de soins infirmiers

RÉSUMÉ

Dans une perspective ergologique (cf. Schwartz, 2000), on ne peut pas penser l'exercice professionnel sans prendre en compte qu'il implique le travailleur, ses choix, ses connaissances pratiques, ses valeurs et ses drames intérieurs. En ce sens, on a besoin de la construction de dispositifs qui dégagent l'expérience de ceux qui travaillent pour qu'elle puisse interroger et être interrogée par des savoirs de différentes disciplines scientifiques. Notre proposition est de trouver dans l'interlocution entre la linguistique de l'énonciation de Émile Benveniste, l'ergologie et la psychanalyse lacanienne des éléments pour établir un lieu épistémologique à partir duquel on peut regarder le sujet dans l'activité de travail, sous la présupposition que des aspects subjectifs y sont forcément mobilisés. La théorie énonciative de Benveniste prend le langage comme une faculté symbolique inséparable de l'humain, qui se réalise dans une langue, c'est à dire dans une structure linguistique définie et particulière, inséparable d'une société définie et particulière. Son dialogue avec l'ergologie semble naturel, parce que les deux savoirs convergent vers la compréhension que, bien que les actions humaines soient guidées par la régularité, le sujet, en agissant, mobilise des choix particuliers, en promouvant une négociation entre ce qui est établi et ce qui est de l'ordre de l'inattendu. En reconnaissant le caractère constitutif de la régularité, Benveniste et Schwartz se proposent d'aller au-delà de la portée des normes dans l'examen de leurs objets respectifs, en préconisant que le langage et l'activité de travail ne se réalisent pas sans l'intermédiation du sujet. La linguistique de l'énonciation de Benveniste peut aider à montrer comment se matérialise linguistiquement dans le discours le jeu entre le répétable et l'irrépétable constitutif de l'activité de travail. Cela parce qu'elle permet d'envisager le passage du signe

(sémiotique), au mot (sémantique), réalisé syntagmatiquement, à partir de l'acte d'énonciation. L'incidence de la psychanalyse dans ce dialogue l'interroge dans une tradition philosophique centrée sur le concept de sujet inscrit dans le champ de la conscience et dans le registre du je, refusant de prendre le sujet comme « propriétaire de son habitation ». À partir de la considération de l'inconscient, le langage ne peut plus être conçu comme se référant au monde, dès lors qu'entre les mots et les choses, il y a une intermédiation importante : un sujet désirant et non-symétrisable. L'intervention de ce regard dans le matériel généré par l'analyse pourra jeter une lumière nouvelle sur la compréhension de ce qui arrive quand le sujet est dans l'activité de travail. Cette convergence disciplinaire est utilisée pour étudier, à partir de l'enregistrement vidéo de dialogues parmi les professionnels des soins infirmiers, réalisés dans l'activité même de travail, dans la vie quotidienne d'un hôpital, comme se matérialise le débat entre savoir-faire (norme) et le savoir-agir (renormalisation) constitutif de la compétence de ces professionnels. Les résultats de cette étude devraient contribuer à ce que le professionnel des soins infirmiers comprenne mieux la nature de son activité, ainsi qu'à donner plus de visibilité à la contribution que le linguiste peut apporter au dialogue entre les savoirs intéressés par la relation de l'homme avec le travail.

Mots-clés : énonciation, ergologie, psychanalyse, subjectivité, matière étrangère, soins infirmiers.

INTRODUCTION

Selon la perspective ergologique, l'activité humaine ne peut pas, sans réduction, être purement assimilée à des comportements observables ; elle est définie par la dimension symbolique. Ainsi, le langage y occupe une place centrale. Il n'est pas étonnant, alors, que la compétence disciplinaire du linguiste soit sollicitée pour intégrer la réflexion sur l'activité de travail.

Quelle(s) linguistique(s) aurait (auraient) de quoi dire aux études ergologiques sur l'expérience du travail ? La question est justifiée car la linguistique, aujourd'hui, est une discipline divisée en plusieurs domaines, qui sont organisés autour de deux grands axes :

(a) l'un, intéressé par la production de connaissance objective et explicative, qui progresse par la spécialisation et est plus « rigoureuse », car son objet est réduit à ce qui peut « entrer » dans un modèle hégémonique de rationalité ;

(b) l'autre, qui a pour but de regarder le langage en usage, préférant des méthodes qualitatives à des méthodes quantitatives, développant diverses études de nature interactionniste, herméneutique, pragmatique, socio-cognitiviste, entre autres, mais qui tentent toutes de chercher des régularités, capables de créer un savoir positif.

Les études ergologiques sont préoccupées par les relations difficiles entre l'activité et le langage, par l'impossibilité que les humains trouvent de « mettre tout en mots », parce que, comme souligne Schwartz (2010), dans ce passage entre le dire et le faire, apparaît le corps-soi, une entité énigmatique, qui comprend l'intelligence, le système nerveux, les règlements, l'histoire et, aussi, l'inconscient de « type psychanalytique », qui agit dans notre vie de travail comme agit dans notre vie générale (SCHWARTZ, 2010, p. 146).

En outre, l'ergologie est une création collective, qui n'est pas conforme au mode classique du faire scientifique ; elle est un exercice de pensée qui cherche à produire des connaissances sans neutraliser les conditions singulières liées au « ici et maintenant » où s'opère l'activité de travail. Elle accepte, alors, le défi de regarder l'activité comme intrinsèquement constituée par une « matière étrangère » (CANGUILHEM, 2007, p. 6).

Pour s'« ergo s'engager » dans cet effort multidisciplinaire pour comprendre la complexité intrinsèque à l'activité humaine dans le travail, le linguiste se trouve convoqué à sortir du « confort » d'un faire scientifique, qui, au nom de la rigueur, concentre son attention principalement sur les lois générales, sur la mise en place des constantes et invariants de l'objet à connaître. Son point de vue sur le langage aura à se distancier de l'idée de « science harmonieuse, mythe de la modernité, où l'ignorance, l'anxiété, l'inhibition ou le symptôme ne trouvent pas de place » (TEIXEIRA, 2004, p. 116).

J'essaie de montrer que la théorie énonciative du langage d'Émile Benveniste, par sa sensibilité à la présence de l'homme dans la langue, converge avec le mouvement qui tente de rendre la science sa rencontre avec la pulsation de la vie, c'est-à-dire un lieu où le savoir en désadhérence sur le langage se trouve étroitement lié à la situation vécue ici et maintenant.

LE SAVOIR SUR L'ÉNONCIATION COMPORTE UNE MATIÈRE ÉTRANGÈRE

La théorie énonciative d'Émile Benveniste décrit le langage par rapport à singularité de l'usage fait par le sujet parlant dans une situation donnée. Elle s'intéresse à l'acte de mettre la langue en fonctionnement, au mode particulier dont le locuteur se l'approprie pour se mettre en rapport avec l'autre et avec le monde. Elle suppose que la conversion de la langue en discours n'est possible que par un acte qui implique le sujet, ce qui signifie que l'entrée de l'homme dans la langue la transforme radicalement. La différence entre cette théorie et d'autres qui se concentrent sur l'usage de la langue, c'est qu'elle n'ignore pas que, dans la base de l'énonciation, se trouve le système formel (un ensemble de normes) que le parlant, dans l'acte d'énonciation, (ré)organise dans un style particulier (renormalise).

On peut dire que, dans le procès d'étude du langage, Benveniste rapproche les concepts avec lesquels il opère de ce qu'ergologie appelle adhérence locale (DURRIVE ; SCHWARTZ, 2008, p 23), en permettant ainsi la configuration de savoirs à partir de l'acte d'énonciation. Sans abandonner les concepts construits en désadhérence, c'est-à-dire, neutres par rapport à l'ici et maintenant, il les (re)formule de façon à les rendre capables de « surprendre » l'intervention de la subjectivité dans des situations d'usage du langage.

Dans cette perspective, le linguiste laisse le terrain « sûr » d'étude du système de signes fermé dans son immanence pour se trouver confronté à une « matière étrangère », qui le prive du lieu de pouvoir maîtriser complètement son objet. Voici un premier point où la théorie de Benveniste converge avec l'ergologie.

En plus d'accueillir en son objet ce qui dépasse le strict système de la langue, pour d'autres raisons, la pensée de Benveniste est en résonance avec la perspective ergologique : (a) par la mise en place du problème comme un mode de penser ; (b) par la compréhension que, bien avant de communiquer, le langage sert à vivre ; (c) par l'intégration de sa théorie du langage au projet d'une science générale de l'homme.

Benveniste intitule les deux volumes qui explicitent sa réflexion sur l'homme dans la langue/langage *Problèmes de Linguistique Générale*. Dessons (2006) fait valoir que le choix du mot « problèmes » n'est pas sans raison. Pour lui, chez Benveniste, « l'art de penser, c'est

d'abord l'art du problème » (2006, p. 10). L'auteur souligne que : « l'idée est avant tout que les travaux présentés ne constituent pas des constructions de savoirs, mais des actes d'investigation dans un domaine où le langage n'est pas une positivité à connaître une fois pour toutes, mais une « problématique » à formuler indéfiniment, et nouvellement chaque fois » (DESSONS, 2006, p. 10).

En fait, dans le premier paragraphe de la préface de PLG I, Benveniste se prononce ainsi sur les études réunies dans cet ouvrage : « Si on les a présentées ici sous la dénomination de « problèmes », c'est qu'elles apportent dans leur ensemble et chacune pour soi une contribution à la grande problématique du langage, que s'énonce dans les principaux thèmes traités : on y envisage les relations entre le biologique et le culturel, entre la subjectivité et la socialité, entre le signe et l'objet, entre le symbole et la pensée, et aussi les problèmes de l'analyse intralinguistique ».

On peut dire que le choix du mot problème est, chez Benveniste, une aptitude heuristique, caractérisée par le refus de se détourner de la « matière étrangère » ; c'est un choix pour traiter le phénomène du langage sans vouloir l'appivoiser à ce que la raison supporte ; c'est une rencontre de l'homme de science à sa limite, pour la reconnaissance, dans l'objet, d'une dimension énigmatique et même inaccessible à la rationalité.

Dans un texte de 1967, adressé à des philosophes, Benveniste fait une déclaration inquiétante pour le panorama de la linguistique qui se pratiquait à l'époque : « bien avant de servir à communiquer, le langage sert à vivre » (PLG II, 1974, p. 217).

Il faut préciser que, dans la pensée de Benveniste, langage n'est pas synonyme de langue, ni ne peut être confondu avec discours. Il le définit comme la capacité symbolique inhérente à la condition humaine ; et il le présente comme une condition de l'existence de l'homme, toujours référé à l'autre, parce que c'est dans une relation intersubjective que le sujet s'institue dans /par le langage : « Nous n'atteignons jamais l'homme séparé du langage et nous ne le voyons jamais l'inventant. Nous n'atteignons jamais l'homme réduit à lui-même et s'ingéniant à concevoir l'existence de l'autre. C'est un homme parlant que nous trouvons dans

le monde, un homme parlant à un autre homme, et le langage enseigne la définition même de l'homme » (BENVENISTE, PLG I, p. 259).

La vie est un phénomène entier, profondément ancré dans le présent. La vie est toujours vivre ici et maintenant. Une étude qui se propose comme objet le langage qui sert à vivre ne se limite pas à des concepts qui abstraient le présent, mais elle se trouve avec ce que la rationalité, qui recourt à la réduction des phénomènes comme moyen d'assurer son statut scientifique, considère non compréhensible. Voici un autre point qui rapproche la perspective énonciative de la visée ergologique : l'inséparabilité entre le concept et la vie.

La théorie d'énonciation de Benveniste contient le projet d'une science générale de l'homme. Cela parce que, même si elle s'inscrit dans le champ de ce que l'on appelle la linguistique, elle ne se limite pas à lui.

Benveniste, lui-même, est tout à fait clair à cet égard, dans la réponse à la question de G. Dumur sur ce qui distingue la linguistique de la grammaire, de la philologie et de la phonétique : « La linguistique prétend englober tout cela et le transcender. Tout ce qui relève du langage est objet de la linguistique » (BENVENISTE, PLG II, p. 29). Dans ce même entretien, il dit que « le niveau signifiant unit l'ensemble des sciences de l'homme » (PLG II, p. 38), tout en laissant entrevoir le projet de formation d'une « grande anthropologie » (au sens de « science générale de l'homme »). Peut-être c'est ce projet qui fait de Benveniste un linguiste à part, comme l'affirme Dessons (2006, p. 16), en soulignant l'impact des travaux présentés dans PLG I et PLG II dans le paysage des sciences humaines.

Cela n'est pas sans risques. En effet, selon C. Laplantine (2011, p. 8), « la prise de risque, la critique, la remise en question du connu, sont des démarches habituelles chez Benveniste ». Il convient de rappeler que, à un moment où le structuralisme prospérait, cherchant à établir « par voix de science une connaissance totalisante des choses » (LAPLANTINE, 2011, p. 8), Benveniste écrivait que : « Une méthode aux prises avec les difficultés d'un problème réel se laisse au moins juger sur les solutions qu'elle propose, tandis qu'à raisonner sur des conclusions acquises, on est sûr de gagner sans risque, et de n'enseigner que le connu » (BENVENISTE, PLG I, p. 307).

L'engagement de ne pas neutraliser l'objet rapproche les perspectives énonciative et ergologique d'une « matière étrangère ». Si l'on ajoute ici que, dans l'activité de travail, intervient l'inconscient, compris selon la psychanalyse d'orientation freudo-lacanienne, comme une « autre scène » qui échappe au sujet parlant, cette synergie intellectuelle gagnera des contours plus nébuleux et énigmatiques.

LA MATIÈRE ÉTRANGÈRE COMME POINT D'IMPLICATION ENTRE SAVOIRS

L'expression « matière étrangère » est tirée de Canguilhem (2007), mais l'usage que je fais d'elle est particulier. L'auteur (2007, p. 6) affirme que : « La philosophie est une réflexion pour qui toute matière étrangère est bonne et nous dirions volontiers pour qui toute bonne matière doit être étrangère ».

Je comprends par « matière étrangère » l'ensemble des aspects que les sciences du pôle épistémique cherchent à neutraliser de toute relation avec l'ici et maintenant. Il s'agit du savoir qui dépasse l'objet, constitué au sein d'une vision hégémonique de la science, en dehors de toute adhérence locale. Je regarde la « matière étrangère » comme ce qui est resté dans la « boîte noire » des gestes de l'institution de domaines scientifiques insérés dans un modèle binaire, c'est-à-dire comme quelque chose qui a eu besoin d'être « refoulé » au nom de la constitution d'un savoir destiné à mettre tout en ordre, même sous le « sacrifice » des aspects fondamentaux constitutifs de l'objet.

Mais l'expression « matière étrangère » ne couvre pas seulement ce que la science choisit d'ignorer. Elle couvre aussi ce qui ne peut être connu par le chercheur, soit parce qu'elle se réfère à une matière complexe, difficile à pénétrer, soit parce qu'elle se rapporte à la dimension de ce qui est de l'ordre de l'indicible. Ainsi, l'étrangeté de cette matière, qui polarise le regard des savoirs ici convoqués pour penser l'activité de travail, gagne une dimension qui la tire de l'enregistrement exclusif de l'un (le savoir verbalisable, qui peut être positif) pour la relier aussi à l'enregistrement du non-un (le savoir que l'on ne sait pas, non verbalisable), qui découle du fait de prendre le je comme n'étant pas « propriétaire » de sa propre maison.

En ce sens, la matière étrangère se présente, dans ma réflexion, comme le point où les savoirs d'ergologie, de la théorie du langage de Benveniste et de la psychanalyse s'impliquent. C'est cette convergence disciplinaire qui guide mon incursion par l'activité de travail de professionnels des soins infirmiers, à partir de l'enregistrement vidéo de dialogues réalisés dans l'activité même de travail, dans la vie quotidienne d'un hôpital. En raison des limites de ce texte, il ne sera pas possible de présenter des exemples d'analyse.

RÉFÉRENCES

BENVENISTE, É. (1966). Problèmes de linguistique générale, 1. Paris : Éditions Gallimard.

_____. (1974). Problèmes de linguistique générale, 2. Paris : Éditions Gallimard.

CANGUILHEM, G. (2007). O normal e o patológico. Trad. : Maria Thereza Redig de Carvalho Barrocas. Rio de Janeiro : Forense Universitária. 6.ed.

DESSONS, G. (2006) Émile Benveniste, l'invention du discours. Paris : Éditions In Press.

DUFOUR, D-R. (2000). Os mistérios da trindade. Trad. Dulce Duque Estrada. Rio de Janeiro : Companhia de Freud.

DURRIVE, L. ; SCHWARTZ, Y. (2008). Glossário da Ergologia. Laboreal, 4, (1), 23-28. <http://laboreal.up.pt/revista/artigo.php?id=48u56oTV6582234396587; 63882>.

KAUFMANN, P. (dir.). (1996). Dicionário enciclopédico de psicanálise. Rio de Janeiro: Zahar.

LAPLANTINE, C. (2011). Présentation. In: BENVENISTE, E. Baudelaire. Limoges: Lambert-Lucas, p. 7-21.

SCHWARTZ, Y.; DUC, M.; DURRIVE, L. A linguagem em trabalho. In: _____. (dir.). 2010. Trabalho & Ergologia: conversas sobre a atividade humana. Trad. : Décio Rocha, Maria Cecília de Souza-e-Silva e Maria Cristina Sampaio. Niterói: Editora da UFF, p. 131-148.

TEIXEIRA, M. (2004) Benveniste: um talvez terceiro gesto? Letras de Hoje. Porto Alegre. v. 39, n. 4, p. 107-120.

VIEGAS M.F. (Unisinos, Rio Grande do Sul São Leopoldo, Brésil)

Contact : mviegas@terra.com.br

Possibilités d'une analyse du concept d'usage de soi à partir de la théorie de la plus-value comme relation sociale

Possibilidades de uma análise do conceito de uso de si a partir da teoria da mais-valia como relação social

Version en français

Resumé

Les enquêtes basées sur la connaissance ergologique montrent que l'activité exercée par les salariés ne se réduit pas à un point de vue hétéronome, constituant, indifféremment, les initiatives qui façonnent les pratiques et les représentations sociales originales. Des concepts tels que le débat des normes et de l'utilisation de soi expriment comment les relations sociales vécues au travail sont chargés de conflits, de pratiques et d'idées dans une négociation permanente de l'être social. C'est discuter des similitudes entre, d'une part, la catégorie de la plus value considérée comme relation sociale contradictoire, où les travailleurs luttent pour s'approprier le maximum du produit de leur travail et les capitalistes qui cherchent à s'approprier le maximum de la production de la première, et d'autre part, les concepts de débat sur les normes et des valeurs et de l'utilisation de soi. D'une certaine manière, nous proposons une remise en question des contributions théoriques ergologiques dans le but d'y intégrer les résultats de notre expérience de recherche interdisciplinaire et omnilatérale des pratiques sociales éducatives insérées dans les rapports de production.

Mots-clés: l'utilisation de soi, le débat de normes, la relation sociale de plus-value, la connaissance.

Introduction: comment et pourquoi les hommes font l'histoire dans l'activité de travail

“Les hommes font leur propre histoire, mais ne la font pas en fonction de leur libre arbitre; ne la font pas dans des circonstances de leur choix, mais en vertu de ceux rencontrés par les déjà existants, donné et transmis par le passé”.

Marx, Le 18 Brumaire de Louis Bonaparte

Bien que ces mots de Marx ont été le plus souvent utilisés pour souligner le poids des déterminations sociales dans l'action humaine, c'est à dire, principalement la force de la structure économique qui hétérodéterminerait les pratiques sociales, il peut aussi être compris en mettant l'accent sur le pôle opposé, à savoir que ce sont les hommes qui font leur propre histoire. L'histoire n'est pas faite dans un moment et à un endroit particulier, aux dépens d'autres lieux et des temps d'où l'histoire serait absente. Comme c'est l'action humaine qui fait l'histoire et cette action se produit dans tous les lieux, des temps et des institutions, l'histoire, la transformation de la nature et des hommes eux-mêmes, il n'y a pas un lieu et un moment privilégié pour se produire.

Du point de vue du marxisme⁶⁰, la transformation de la nature et des hommes eux-mêmes se produit par le travail, qui occupe ainsi une place centrale dans ce « faire l'histoire ». Mais comment l'histoire est faite dans l'activité de travail ? Dans *l'Idéologie allemande*, Marx et Engels affirment qui est nécessaire de commencer par la considération des bases matérielles et leur modification par l'homme au fil du temps. Le premier besoin de l'homme est la nécessité de la survie, et pour ça les hommes doivent s'organiser entre eux et avec la nature et donc produire. Quand cette « activité spécifique » produit les conditions de leur survie est un moyen par lequel les êtres humains expriment leur vie : « comme expriment leur vie, ainsi les individus sont. Correspondent à ce qu'ils sont, par conséquent, avec leur production, avec quoi ils produisent et également comme produisent. Ce que les individus sont dépend, donc, des conditions matérielles de leur production » (Marx et Engels 1984, p.15). Ainsi, c'est dans l'activité du travail, à travers la transformation de la nature et d'eux-mêmes, que les hommes font l'histoire.

En ergologie, pour comprendre que l'action humaine a un caractère historique, il faut comprendre le concept d'expérience (ou de l'activité, le plus récemment nommé). Pour Schwartz, « le travail est une expérience humanisante » (2000). Il s'appuie sur Canguilhem pour développer le concept. Pour cet auteur, « la vie peut être défini par l'activité qui est en

⁶⁰ Il y a certainement plusieurs marxismes. Pour résumer notre pensée, ce que nous cherchons suivre ici c'est le marxisme hétérodoxe. Cette conception a l'habitude de donner une valeur majeure aux pratiques sociales des travailleurs plutôt que le marxisme orthodoxe, où ce qui compte à la transformation sociale sont les pratiques des dirigeants intellectuels et politiques. Cf. TRAGTEMBERG, Maurício (org). *Marxisme hétérodoxe*. São Paulo: Brasiliense, 1981.

lutte constante avec 'l'inertie et l'indifférence'. Non seulement le contraire de l'inertie, mais une lutte contre l'inertie » (Schwartz, 2007, p. 122).

Toujours en suivant la pensée de Cangulhem, Schwartz soutient que la tendance du travailleur à faire face à son histoire avec l'environnement naturel et social « peut être considérée comme une expression de la vie humaine en tant que telle, dans sa manifestation globale, unifiée et synthétique. C'est une activité qui s'enracine dans l'effort spontané du vivant pour dominer le milieu et de l'organiser en fonction de ses valeurs »(Schwartz, ibid. 128).

L'expérience dans le travail est donc un lieu (locus) où le travailleur tente de réintégrer, à partir des conditions hétérodéterminées dans lesquelles il se trouve, l'unité de son être, « il y a dans cet être une tentative constante pour intégrer les événements, un être conçu comme dans son ensemble vivant, un être aussi énigmatique que d'imaginer que l'on veut faire face à des rencontres de vie et des choix qui peuvent faire un usage continu de soi » (2011, p. 57)

Pour illustrer cette impulsion à l'épanouissement humain, Sennett s'appuie sur les travaux de l'artisan, l'« artisanat signifiant une impulsion humaine durable et fondamentale, le désir d'accomplir une tâche » et pour soi seul, sans d'autres motivations, tandis que cela est leur récompense : « dans son esprit, le détail du travail quotidien est connecté avec le produit final, le travailleur contrôle son action au travail, le travail se rapporte à la liberté d'expérimenter » (2008, p.22). Il présente les différentes façons que les travailleurs, même ceux qui effectuent des activités les plus simples, tentent de laisser leurs propres marques dans les travaux qu'ils font. Cette impulsion n'appartient pas seulement à la main-d'œuvre qualifiée de l'artisan médiéval. Il s'inscrit dans le cadre de la réalisation de tout travail humain, il est « est applicable au programmeur informatique, au médecin, à l'artiste » (2008, p. 12).

Le rêve de Taylor était d'éliminer toute initiative des travailleurs et de l'action indépendante de la production économique, c'est ce que Schwartz appelle la tentative de "neutralisation de l'historique" (2010), dans un sens, même l'interdiction de l'action ouvrière. Mais il est impossible qu'il n'y ait pas cette action, et, donc impossible qu'il n'y ait pas l'histoire.

L'objectif de cet étude, comme on a souligné plus en détail dans le résumé ci-dessus, c'est d'établir des similitudes entre la théorie de la relation sociale de production de plus-value, telle que présentée par João Bernardo, et l'ergologie, en particulier les écrits de Yves Schwartz. Nous croyons qu'en raison de la complexité de ces théories et la phase initiale dans

laquelle sont nos études (en particulier en ce qui concerne ergologie), il s'agit d'une première tentative d'approche.

Nous croyons que la validité de cet effort est liée à la nécessité de penser dans une théorie qui permet de voir les possibilités émancipatrices de luttes ouvrières qui se produisent dans des sites de production, à notre avis souvent ignorées dans la production intellectuelle. Nous croyons aussi que cela peut contribuer à soutenir les théories dans la compréhension de ce phénomène par rapport à la compréhension des relations entre l'économique, le politique et le culturelle.

La théorie sociale de la plus-value comme capacité d'action

La relation sociale économique et le conflit essentiel du capitalisme sont ainsi formulés par Bernardo : « le temps de travail incorporé dans la force de travail est moindre que le temps de travail que la force de travail est en mesure de dépenser dans le processus de production » (1991, p. 15). Elle n'est pas seulement le pivot de la vie sociale économique, mais exprime aussi la contradiction essentielle du système à travers laquelle on peut définir les classes sociales, qui occupent, dans la relation, des pôles opposés. Dans le centre de la relation, c'est le mouvement qui relie les deux pôles et que leur donne la vie, « l'action de la force de travail, leur capacité à travailler ». C'est l'action de la force de travail qui donne vie au capital mort, qui anime l'accumulation du capital des marchandises déjà produites :

Les éléments représentatifs du capital constant est du travail mort, tout en restant hors de l'élément actif des relations sociales, tandis que la force du travail dans l'action ne les insère pas à nouveau dans la production de la plus-value. Le mécanisme d'exploration, un synonyme du travail vivant dans son processus, maintient comme capital toute la société et tous les éléments matériels dans son ensemble ... Ainsi, dans le centre du capitalisme, le soutenant comme une relation sociale dans la reproduction, se trouve la force du travail qui est comprise comme une capacité d'action (id., p. 19).

Marx a compris l'action en tant que pratique matérielle, quelque chose d'inouï à l'époque, où l'idée de l'action comme résultat de processus mentaux dominait. Pour Bernardo, cette dernière compréhension esquive l'action « comme un processus pratique de la production

matérielle ». Selon l'auteur, cette tendance est encore répandue dans les conceptions académiques et en vigueur dans les idéologies de la vie quotidienne. Cela conduit à et en même temps exprime la dévaluation sociale qui occulte la pratique matérielle et qui « ne reconnaît pas la force de travail dans quelque action que ce soit en tant que catégorie conceptuelle, parce que les travailleurs ne prennent pas toute la position de pouvoir dans la société ». Et quand la pratique matérielle est vu dans la sphère idéologique comme une catégorie distincte, elle reflète une tentative par les travailleurs pour « prendre en charge l'ensemble du mouvement social » (id., p. 51).

L'action de la force de travail est essentiellement collective. D'une part, elle a à voir avec l'interdépendance entre les différentes étapes de la production, afin que les processus ne soient pas être considérés isolément. Deuxièmement, à cause de cette interdépendance, un processus de travail donné a lieu seulement en tant que capital quand il est vécu par les procédés suivants : « vous pouvez vous référer à la situation des travailleurs individuels ou groupes d'employés, mais seulement en raison de la force de travail en tant que collectif » (id., p. 52).

Une caractéristique clé de ce mouvement de la force de travail est la dépossession. C'est elle qui donne vie à la production, mais en même temps le travailleur est privé de contrôle sur le processus et de la « capacité de se former et de se reproduire de façon indépendante ». Ce contrôle et cette possibilité appartiennent au capitaliste du moment où il a acquis le droit d'utiliser la force de travail. Ce qui exprime à quel point cette relation est conflictuelle est le fait que « les travailleurs sont ceux qui effectuent le raisonnement et les actions nécessaires à la production, mais les capitalistes enlèvent leur contrôle sur cette action, en l'intégrant dans le processus de la production en général et en le subordonnant à leurs besoins », un processus de dépossession qui se renouvelle de jour en jour. Dans le même temps, il existe cette lutte pour la réappropriation de ce contrôle. Pour Bernardo, « c'est le cœur du problème de la plus-value » (id., p. 16).

Les luttes pour le contrôle de l'action peuvent être comprises, en l'ergologie, comme la lutte pour l'utilisation de soi, concept que nous allons exposer dès maintenant.

Les renormalisations et le concept de l'utilisation de soi

Nous pensons que le concept de l'utilisation de soi est en partie du à la prise de conscience que l'activité de travail est pour le travailleur un lieu d'expression de son humanité, de l'impossibilité du travail d'être une simple exécution, de ne pas être traversé par l'histoire. Il y a une poussée pour la réalisation de ce qui est humain, un désir de s'exprimer en tant qu'être social qu'il est impossible de séparer de l'action. Ainsi, il y a toujours une distance (écart) entre ce qui a été produit et ce qui se fait dans l'action au travail, qui est une caractéristique universelle de la production économique. En outre, en dépit de la possibilité d'une certaine anticipation de l'activité, cette anticipation est partielle, parce que l'activité exige du travailleur un certain degré d'initiative pour que le travail soit réalisé. Et le fait d'avoir à agir implique qu'il est impossible que le travailleur n'entre pas avec son être.

Un concept important dans notre compréhension qui aide à comprendre *l'utilisation de soi* est celui de normalisation et de renormalisation, plus large que le travail prescrit et le travail réel. Les normalisations sont les normes et des règlements antérieures à la réalisation du travail et aussi comprennent les normes établies par le collectif des travailleurs eux-mêmes. Ils sont une sorte de sédimentation de la connaissance préalable à l'achèvement du travail, en partie systématisée dans les normalisations administratives, en partie non systématisée dans les normes établies par les travailleurs.

Les renormalisations sont une condition sine qua non pour le travail à produire. Pour que le travailleur ait l'initiative, pour qu'il accomplisse son désir de faire en quelque sorte une marque, qui est aussi une façon de résister à la domestication, il a besoin de s'exprimer, ce qui se produit à travers le corps comme de l'esprit, qui sont inséparables : « la personne se remet au corps, mais aussi à l'histoire (...) parce que l'histoire de la personne est profondément engagée dans ce qui se passe » dans l'activité (Schwartz, Mencacci, 2008, p 10).

C'est pourquoi ces deux dimensions du travail se produisent de manière inséparables. Une plus connectée à la nécessité de répondre à l'arrière-plan des normes, qui établit une "annulation" ou un essai d'annulation de l'historique, auquel on ne peut échapper, et correspond à ce que Schwartz appelle l'utilisation de soi par les autres. Et une autre à l'égard de l'incapacité à l'annulation de l'historique, l'inévitable « infiltration de l'historique dans le protocole prescrit » (Cunha, 2007, p. 5), dans la mesure où un corps-esprit, quant il agit,

exprime, soit par le désir ou la nécessité de l'exécution de l'action elle-même, tout un patrimoine culturel, un processus de l'évolution humaine que l'auteur appelle une utilisation de soi par soi-même. Dans ce document, « c'est la personne qui réinvente la bonne façon de faire, de vivre, de survivre avec les autres » (Schwartz, 2008, p. 11).

Pour Schwartz, lors de l'entrer dans un lieu de travail, nous voyons qu'il y a un certain nombre de normes qui précèdent l'achèvement du travail par les travailleurs, la portée de l'organisation, la structure organisationnelle, les procédures, etc, qui sont fixées. Il existe également des normes précédentes imposées par les travailleurs, des normes de groupe, ou soit des « renormalisations collectives stabilisées ». Celles-ci diffèrent de celles générées par l'administration, parce qu'elles ne sont pas écrites « et sont créées à partir de l'activité de travail », à l'occasion des problèmes qui se sont posés dans ce contexte. Il y a des continuités et des discontinuités entre ces types de normes. Déjà les renormalisations “c'est tout ce que je fais dans l'instant où, je, personne singulière, avec mes propres expériences, mes propres relations avec cet univers des normes précédentes, j'entre dans un lieu de travail et je travaille, c'est ce que j'appelle l'utilisation de soi par soi-même” (id., p. 13).

Lorsque cela est exigé par l'activité de travail, ce patrimoine historique entre en jeu, “les ressources et les capacités infiniment plus vastes que celles qui sont énoncées” sont mises en fonctionnement; “c'est l'individu dans son être qui est appelé” (Schwartz, 2000, p. 41). Donc, “on ne peut rien comprendre au sujet de la production, l'efficacité, la productivité, les conflits sociaux” si on ne peut pas comprendre que “le travail est toujours ce genre d'ambiguïté entre l'utilisation soi par soi-même et l'utilisation de soi par les autres” (id., p. 11).

Sans le concept d'usage de soi on ne peut pas comprendre le déclin du taylorisme. Pour l'auteur, à un moment donné, il est devenu difficile de “gérer le fait que le travail est toujours en même temps l'utilisation de soi par soi-même et l'utilisation de soi par les autres” (Schwartz; Echernacht, 2007, p 11). Gorz fait valoir que ce qu'il appelle “l'inversion partielle” de la disqualification de la force de travail est dans la découverte, par les capitalistes, que l'organisation oppressive du travail, en raison de la résistance créée et exprimée par l'indolence et de l'hostilité diffuse, prive la société de l'inventivité et la créativité ouvrières, et ce qui a comme conséquence d'énormes pertes pour le processus productif (Gorz, 1980).

L'utilisation de soi, la plus value et des luttes ouvrières

Par la suite est alors légitime de considérer que le travail ne peut pas être d'aucune façon, seulement domestication ou l'aliénation. Si l'activité est la relation entre l'utilisation de soi par les autres, et l'utilisation de soi par soi-même, lesquels portent des conceptions du monde et des histoires différentes, l'une plus morte, l'autre vivante, il est clair que la relation entre ces deux dimensions du travail ne peut pas être absolument d'accord. En conséquence, l'activité de travail implique une "travailleur tension problématique", un "espace toujours possible de négocier". Il ya deux idées pour mettre en évidence dans cette phrase. On se réfère à l'impossible anticipation totale de l'activité en raison de la relation conflictuelle entre l'utilisation de soi par soi-même et l'utilisation de soi par d'autres. L'autre est que, comme déjà dit, ce domaine de la production économique est un lieu de négociation, un lieu de conflit.

Ce conflit, à notre avis, exprime les contradictions de la production économique capitaliste, qui sont fondées sur la relation sociale des plus-values. La contradiction, comme nous l'avons dit, est dans la base de cette relation sociale dans laquelle la force de travail articule les termes opposés. La question qui permet de voir cette relation comme étant essentiellement ouverte, c'est le fait que la force de travail est capable de faire, mais cela peut, comme le dit l'adage, être indéfini. Comme dit Bernardo, "n'implique jamais le degré exacte à laquelle [elle] peut le faire". Et ça dans la mesure où, comme un moyen de valorisation de leur force de travail, les travailleurs luttent pour intégrer les plus brefs délais à la production. Des formes de lutte que Bernardo appelle passives et individualistes, comme le désintéret, l'absentéisme, l'alcoolisme ou de dépendance aux stupéfiants, ou actives, comme le sabotage et

aux différents degrés de l'action collective, depuis la diminution de l'ensemble du rythme de travail jusqu'à la rupture radicale de la discipline d'usine et l'organisation du processus productif selon d'autres modèles et des critères... de sorte que les résultats du processus d'exploration sont irréguliers, en grande partie imprévisibles, fluides.

La lutte central qui se produit dans le noyau du système est donc pour Bernardo, une lutte pour le contrôle du temps de travail⁶¹.

Schwartz est d'accord avec l'idée que les propres prescripteurs du travail, pour qu'il soit réellement fait, n'attendent pas que les travailleurs agissent comme des robots ou des morts-vivants, "les ergonomes connaissent, aujourd'hui, parfaitement que la stricte application de prescriptions conduirait aux déchets, l'échec, sinon la valorisation du travail mort" (p. 41).

Comme nous l'avons déjà dit, la poussée de l'évolution humaine, dont fait partie toujours une tentative de réalisation, de l'expression de soi-même, fait que le travail est toujours un lieu de luttes sociales, individuelles et de classe. Pour Schwartz, l'activité de travail est un domaine où les choses sont négociées. Une négociation entre "l'environnement historique, social, administratif, technique, combinant tant de fois pervers, des savoirs patrimoniaux, génériques et de normes de gouvernance asymétriques de groupes sociaux différenciés par leurs ressources et de pouvoirs", c'est à dire les normes précédentes, et "obligations absolues pour se donner ici et maintenant les normes revues de travail et de vie" (2011, p. 58).

En normalisant ce qui est protocolé, en donnant de la vie au travail, les travailleurs viennent avec leurs valeurs afin de tenter de créer un environnement en fonction de leurs propres valeurs. Pour Cunha, ces choix portent sur des questions telles que la qualité par rapport à la vitesse, économie de soi par rapport à faciliter la vie collective et une multitude d'autres, ce qui entraîne la nécessité de réaliser "l'arbitrage, les considérations, les critères, l'engagement" qui deviennent dans la pratique en "drame l'utilisation de soi" (2007, p. 10). Comme Canguilhem, "tout homme veut être l'agent de ses règles" (cité dans Schwartz, 2000, p. 48). Pour Schwartz, cette négociation est basée sur un "équilibre dynamique", de sorte qu'il peut être remarqué ici que l'activité même de la production, pour que cela se produise, il faut un certain équilibre entre les forces opposées qui le soutiennent. Selon l'auteur, dans cette activité aucune fin peut totalement annihiler l'autre (2000, p. 37). Difficile de ne pas voir que la compréhension de la contradiction inhérente à la lutte des classes, comme dans « équilibre dynamique » qui suppose l'existence du système, les classes sociales ne peuvent pas vivre sans l'autre, ce qui implique une négociation permanente.

61 On ajoute, que pour l'auteur, les méthodes toyotistes actuelles ne sont pas convaincants aux travailleurs de l'identité des intérêts entre eux et les capitalistes, en suivant, cependant, la lutte pour le contrôle du temps.

Le fait que l'activité de travailler implique des processus de normalisation, un processus d'humanisation, que les travailleurs devraient mettre leur propre vie dans l'objet de travail, ses valeurs, qui signifie qu'ils doivent faire des choix (« utilisation dramatique de soi pour soi et l'utilisation de soi par les autres ») : « gérer le point de rencontre et des rencontres est gérer ce que les autres n'ont pas réussi avant nous, et si vous faites des choix, inévitablement a des critères à partir de laquelle vous effectuez ces choix. Travailler sur ces choix est de travailler sur vous-même” (2010, p. 44).

En mettant en question les divisions classiques du travail, Schwartz dit que le manuel et l'intellectuel ne se séparent jamais. Même les travaux manuels mobilisent, à travers le corps du travailleur, le “soutien d'une histoire personnelle” une masse de micro-évaluations, de micro-choix, de micro-jugements, et cela est particulièrement évident dans les services aux entreprises: “le travail plus taylorisé de tous se cachent, derrière leur apparente univoque de reproduction, discussions sur les normes formulées par des individus et des groupes qui les ont à gérer” (Schwartz, 2008).

La question importante pour nous sont les critères de ces choix. Dans quelle mesure ces critères peuvent être considérés comme des critères individuels, humanisants, et dans quel sens ils peuvent aussi être considérés comme des critères de la classe? Revenant à la relation sociale de la plus-value et les diverses formes de la résistance des travailleurs, nous considérons que les critères sont liés à un degré plus ou moins, avec les valeurs et les visions de monde d'une classe sociale.

Ainsi un corps est « soutenue par une histoire personnelle, unemasse des micro-évaluations, de micro-choix, de micro-jugements » (Schwartz, 2004, p 56). Ce corps est lié à des critères communs d'une classe. Nous ne voulons pas dire ici que les individuels et collectifs (la classe) s'embrouillent au point que la dernière annule la première. Ce que nous affirmons, c'est que au moins certains des critères pour ces choix, ainsi comme des valeurs, conceptions du monde qui les sous-tendent, sont des critères de classe et il a un fondement économique dans la relation sociale de la plus-value.

Dans le processus de travail sont contradictoires des pratiques sociales et les idéologies qui ont leurs origines dans la relation sociale de la plus-value. L'action de la force de travail est au cœur de ce processus. Comme dit Wood, “la sphère économique elle-même a une dimension juridique et politique”, la différenciation de la sphère économique signifie seulement que

“l'économie a ses propres formes juridiques et politiques, dont le but est ‘purement’ économique” (2003, p. 35).

Il y a une dimension politique dans le caractère de l'utilisation de soi pour soi même. Dans la mesure où elle implique renormalisations et ceux-ci ne sont pas donnés a priori, résulte en quelque chose d'imprévisible, ce qui rend tant les formes comme dans l'expression de la teneur de ces renormalisations aient un aspect de subversion.

Les débats sur les normes ne sont pas seulement individuelles, mais plutôt collectifs:

À travers eux, les protagonistes du travail ne cessent pas de défaire (...) les limites de l'exercice d'eux mêmes, les horizons de la vie que ces divisions proposent ou imposent. Ces germes de transgression instabilisent toute la division du travail, quel qu'elle soit. Toute division du travail est toujours un résultat, plus ou moins instable, temporaire, conflictuel (Schwartz, 2004, p. 68).

Ce n'est pas en vain que pour Schwarz, l'utilisation de soi pour soi même apporte un contenu subversif.

Les luttes collectives et actives sont, selon Bernardo, la plus haute forme d'organisation qui peuvent prendre les luttes ouvrières. Là, ils agissent comme un seul corps, et l'action de chaque travailleur affecte le comportement d'un autre travailleur. Dans les formes d'organisation qui expriment ce genre de lutte, les travailleurs se retrouvent face à la discipline capitaliste imposant ses propres rythmes de travail, ce qui exige une connaissance depuis le début de la production et au même temps tout en essayant de la contrôler :

En s'organisant, de leurs propre initiative, en violation aux règles, les travailleurs sont à affirmer la volonté de décider de leurs inter-relations pendant le travail et, par conséquent manifestent une tendance à la maîtrise pratique des processus économiques. En ce sens, il est une forme de lutte. Et c'est une façon collective, comme un travailleur donné ne peut guère changer leur comportement au travail sans se combiner avec le remodelage de ses collègues. C'est donc une forme active, en supposant que l'initiative et la participation de toutes les parties prenantes à collaborer (1991, p 50.).

Les travailleurs, en imposant une sorte de relation productive de ce genre, démontrent une connaissance approfondie des forces productives et de la technologie capitaliste, alors que le processus qui nécessite une appropriation croissante de ces connaissances, ainsi comme la modification des normes elles-mêmes de la production en fonction de la relation établie dans le processus.

Considérations finales : les obstacles à une utilisation accrue de soi

Nous pensons que la question discutée ici est dans le contexte de tension entre l'adaptation et l'autonomie visée par Adorno. Il affirme que, dans le projet de formation de l'illuminisme, il y "avait un double objectif : obtenir la domestication de l'homologue animale homme grâce à leur adaptation inter pares et de préserver tout ce qui lui venait de la nature, qui est soumis à la pression créée par l'ordre de décrépidité l'homme". Cette tension est donc inhérente à l'existence humaine, nécessaire au processus de socialisation et de laquelle on ne peut pas s'échapper. Comme il arrive, "dans le cas où la culture a été entendue à se conformer à la vraie vie, elle a souligné de manière unilatérale la période d'adaptation, et a ainsi empêché que les hommes s'éducaient uns des autres" (Adorno, 1996, p. 390). Dans l'histoire de la formation, le poids a tombé plus sur le côté de l'adaptation, ce qui conduit à l'accommodation et au conformisme. Cela se passe aussi au travail.

Sennett dit que le travail de l'artisan se traduit par une récompense émotionnelle, dans la mesure où il travaille comme soutien dans une "réalité tangible" qui lui permet d'être fier de ce qu'il fait. Le fait est que la société a historiquement défendu la possibilité de ces récompenses:

à différents moments de l'histoire occidentale, l'activité pratique a été dégradé, a été divorcé de buts soi-disant supérieures. La compétence technique a été banni de l'imagination: la réalité tangible, interrogé par la religion, et la fierté du propre travail considérée comme un luxe (Sennett, 2008, p 18.).

Pour l'auteur, pour que le travail accompli dans la "nouvelle économie" soit plus qualifié et exigeant, "il suit comme une tâche dissocié". Dans l'enquête qu'il a menée, il souligne que peu de techniciens "qui croyaient qu'ils seraient récompensés par le fait de bien faire un bon travail, sans autre but. L'artisan moderne ne peut se développer dans son forum intime cet idéal, mais étant donné le système de rémunération, cet effort sera invisible" (id., p. 29). Pour lui, tandis que la nouvelle économie a augmenté l'efficacité des travailleurs, les a "désanchanté".

Pour Odone, "surmonter la division du travail pour les travailleurs signifie savoir se réapproprier (la réappropriation des espaces de la gestion, de puissance, de la prise de

décision, d'information, etc) dont ils ont été privés par la division du travail” (1984 , p. 31). Ce n'est pas possible séparer les luttes politiques de la compétence professionnelle.

Nous croyons qu'une plus vaste gamme d'action de la force du travail en ce qui concerne la réalisation de ses désirs dépend de l'action collective. Les deux théories ici analysées mettent en valeur, de différentes manières, l'action individuels des travailleurs. Et les deux sont d'accord que c'est une forme de résistance pour s'opposer à l'inertie des pratiques sédimentées dans les processus de production antérieures. Nous acceptons que les actions individuelles sont aussi une forme de “l'infiltration de l'historique” quand il est protocolé, et que, par conséquent, il s'agit d'un processus de l'évolution humaine. Mais nous insistons sur la contribution de Bernardo quand il affirme que les actions individuelles peuvent être assimilés par le capitalisme, qui implicitement dépend d'elles pour la réalisation du travail.

Il est important ici de rappeler l'attitude des capitalistes quand des tentatives des travailleurs autonomes de prendre le contrôle de la production. Gorz note que bien que même si la nouvelle économie repose sur une initiative majeure des travailleurs, elle exprime une plus grande participation intellectuelles, ils ne les valident que quand ils ont sous contrôle. Dans les pratiques où sont les travailleurs qui prennent l'initiative d'apporter des modifications, en mettant en question la discipline et la hiérarchie, les entreprises réagissent souvent par la répression.

En ce sens, nous pensons qu'il est nécessaire que les luttes individuelles, les formes de résistance, l'utilisation de soi pour soi-même, doit se prolonger au-delà de l'individuel. Comme affirme Odonne, une transformation de la situation actuelle est possible, si vous croyez que vous pouvez surmonter la division du travail : “la condition de reconnaître, en un mot, que la classe ouvrière est capable de fonctionner dialectiquement à la réappropriation de ce qu'elle était dépossédés par la division du travail” (Odonne, 1984, p. 30). Au-delà de l'esphère individuel, la tendance est que les critères pour les choix effectués par les travailleurs soit étendue à l'ensemble de la production. Bien sûr, qui ne cessent pas d'exister des critères individuels et également un patrimoine historique individuel. Mais ce qui est commun dans ces choix ne peut être atteint que si cela peut être fait collectivement.

Références

- ADORNO, Theodor. O que significa elaborar o passado. In: ADORNO, Theodor W. *Educação e emancipação*. 2. ed. São Paulo: Paz e Terra, 2000, p. 29-49.
- BERNARDO, João. *Economia dos conflitos sociais*. São Paulo, Cortez, 1991.
- CUNHA, Daisy Moreira. Notas conceituais sobre atividade e corpo-si na abordagem ergológica do trabalho. 30ª Reunião Anual da ANPED, Caxambu, 2007.
- GORZ, André. O despotismo de fábrica e suas conseqüências. In: _____. (Org.). *Crítica da divisão do trabalho*. São Paulo: Martins Fontes, 1980, p. 84.
- MARX, Karl. *O 18 Brumário: cartas a Kugelmann*. 4. Ed. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1978.
- MARX, Karl; ENGELS, Friedrich. *A ideologia alemã: teses sobre Feuerbach*. São Paulo: Moraes, 1984.
- ODDONE, Ivar. La compétence professionnelle élargie. *Société Française*, n. 10, p. jan./mar. 1984, 28-33. Disponível em: http://revuesshs.u-bourgogne.fr/societe_francaise/document.php?id=52.
- SCHWARTZ, Yves. La conceptualisation du travail, le visible et l'invisible. *L'Homme et la société*. julho./dez. 2001, n. 152-153, p. 47-77. Disponível em http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHS&ID_NUMPUBLIE=LHS_152&ID_ARTICLE=LHS_152_0047.
- _____. Qual sujeito para qual experiência. *Tempus Actas de Saúde Coletiva*. Vol. 5, No 1, 2011, p. 55-67.
- _____. Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité. *@ctivités*, 2007, volume 4, n. 2.
- _____. *Trabalho e uso de si. Pro-posições*, v. 1, n. 5 (32), julho 2000.
- _____. A experiência é formadora? *Educação e Realidade*. 35(1), p. 35-48, jan./abr. 2010.
- SCHWARTZ, Yves; ECHTERNACHT, Eliza Helena. O trabalho e a abordagem ergológica: “usos dramáticos de si” no contexto de uma central de tele-atendimento ao cliente. *Informática na Educação: teoria & prática*. Porto Alegre, v.10, n.2, jul./dez. 2007.
- SCHWARTZ, Yves; MENCACCI, Nicole. Trajectoire ergologique et gênese du concept d'usage de soi. *Informática na Educação: teoria & prática*. Porto Alegre, v.11, n.1, jan./jun. 2008.
- SENNETT, Richard. *El artesano*. Barcelona: Anagrama, 2008.
- TRAGTEMBERG, Maurício (org). *Marxismo heterodoxo*. São Paulo: Brasiliense, 1981.
- WOOD, Ellen M. *Democracia contra capitalismo: a renovação do materialismo histórico*. São Paulo: Boitempo, 2003.

résumé

A ergologia assim como a conhecemos propõe o rompimento da fronteira colocada pela sociologia e a economia política dominantes entre o mundo da política e das lutas sociais e as relações sociais de produção vividas pelos sujeitos que trabalham no interior do processo produtivo, possibilitando, dessa forma, outro modo de pensar a vida e o trabalho. As investigações baseadas no conhecimento ergológico demonstram que a atividade desenvolvida pelos trabalhadores não se reduz a uma perspectiva heterônoma, constituindo, diferentemente, iniciativas que configuram práticas e representações sociais originais que no nosso entender são em parte apropriadas e em parte não apropriadas pelo sistema capitalista. Conceitos como “debate de normas” e “uso de si” expressam como as relações sociais vividas no trabalho são perpassadas por embates de práticas e idéias numa permanente negociação do ser social, o que significa que a atividade de trabalho é sempre uma atividade onde se faz história. Está aí a contradição das práticas sociais de trabalho demonstrada nas mais diferentes atividades laborativas, assim como a relação entre alienação e emancipação. Porém, em que pese essa discussão demonstre que a experiência do trabalho vai além do econômico, ela não dispensa a consideração do mesmo, na medida em que a disputa pelo uso de si e o debate de normas e valores se dão num contexto econômico. Desse modo, as contradições que num nível são culturais, sociais e políticas, num outro são econômicas. E nesse caso entendemos que a categoria central de análise é a mais-valia, ou melhor, a relação social de mais-valia. Nosso propósito nesse artigo é apresentar os entrelaçamentos entre esses diferentes níveis de análise, tendo a contradição como categoria central. Percebemos uma grande aproximação entre, de um lado, a categoria da mais-valia entendida como relação social contraditória, onde os trabalhadores lutam por apropriar-se ao máximo do produto do seu trabalho (e daí também de seus saberes, e enfim, do conjunto da sua atividade) e os capitalistas buscam apropriar ao máximo da produção dos primeiros, e, de outro, os conceitos de debate de normas e valores e de uso de si. Assim, perguntamo-nos: em que medida essa luta pelo uso de si e os debates de normas e valores podem ser entendidos como a luta de uma classe que busca apropriar-se ao máximo do produto do seu trabalho, entendendo-se esse produto não apenas em seu sentido econômico (salário), mas também como produção cultural? Em que medida o debate de

normas e valores está em função da apropriação econômica? Faremos a discussão a partir da exposição dos conceitos “uso de si” e “debate de normas” da ergologia e da categoria de mais-valia entendida como relação social, apoiando-nos principalmente nos aportes teóricos de Marx e João Bernardo. De certa forma nos propomos um questionamento da teoria ergológica no sentido de trazer contribuições a mesma, especialmente, no que respeita a nossa trajetória de pesquisa, com vistas a uma abordagem interdisciplinar e omnilateral das práticas sociais educativas experienciadas nas relações de produção. Dito de outro modo, o fenômeno que buscamos entender com essa abordagem é a educação nas práticas sociais produtivas, o qual acreditamos que possa ser mais bem compreendido se considerado nos seus aspectos econômicos, sociais, culturais e políticos.

Introdução: como e porque os homens fazem história na atividade de trabalho

“Os homens fazem a sua própria história, mas não a fazem segundo a sua livre vontade; não a fazem sob circunstâncias de sua escolha e sim sob aquelas com que se defrontam diretamente, legadas e transmitidas pelo passado”.

Marx, O 18 de Brumário de Luís Bonaparte

Embora essas palavras de Marx tenham sido mais comumente utilizadas para ressaltar o peso das determinações sociais na ação humana, ou seja, a força principalmente da estrutura econômica como algo que heterodetermina as práticas sociais, ela pode ser entendida também ressaltando o pólo oposto, ou seja, são os homens que fazem a sua própria história. História que não é feita num momento e num lugar determinado, a expensa de outros lugares e tempos de onde a história estaria ausente. Posto que é a ação humana que faz história e essa ação ocorre em todos os lugares, tempos e instituições, a história, a transformação da natureza e dos próprios homens, não tem um lugar e um tempo privilegiado para ocorrer.

Do ponto de vista do marxismo, a transformação da natureza e dos próprios homens ocorre pelo trabalho, que ocupa assim um lugar central nesse fazer a história. Mas como a história é feita na atividade de trabalho? Na Ideologia Alemã, Marx e Engels afirmam que é necessário

partir da consideração das bases materiais e de sua modificação pelos homens ao longo do tempo. A primeira necessidade humana é a necessidade sobrevivência, para o que os homens devem organizar-se entre si e com a natureza e então produzir. Essa “determinada atividade” ao produzir as condições de sua sobrevivência é uma forma dos seres humanos exprimirem a sua vida: “como exprimem a sua vida, assim os indivíduos são. Aquilo que eles são coincide, portanto, com a sua produção, com o que produzem e também com o como produzem. Aquilo que os indivíduos são depende, portanto, das condições materiais da sua produção” (MARX; ENGELS, 1984, p.15). Desse modo, é na atividade de trabalho, através da transformação da natureza e de si próprios, que os homens fazem história.

Na ergologia, a compreensão que fundamenta a civilização humana como história passa pelo entendimento do conceito de experiência (ou atividade, como mais recentemente ela vem denominando). Para Schwartz, “o trabalho é uma experiência de humanização” (SCHWARTZ, 2000). A permanente modificação das condições materiais de produção está relacionada com a própria natureza humana, que busca sempre e independentemente das condições encontradas, uma ação que realize de algum modo a omnilateralidade. Ele vai buscar em Canguilhem o apoio para desenvolver o conceito. Para este autor, “a vida pode ser definida através da atividade que está em luta permanente com ‘a inércia e a indiferença’. Não somente o contrário da inércia, mas uma luta contra a inércia” (SCHWARTZ, 2007, p. 122).

Na mesma direção, o autor afirma que a tendência do trabalhador de confrontar sua história com o ambiente natural e social “pode ser vista como uma expressão da vida humana enquanto tal, na sua manifestação global, unificada e ‘sintética’... Ela é uma atividade que se enraíza no esforço espontâneo vivente para dominar o meio e organizá-lo segundo seus valores” (Canguilhem, 1966, p. 156). (p. 128).

A experiência no trabalho é assim um locus onde o trabalhador tenta reintegrar, a partir das condições heterodeterminadas em que é se encontra, a unidade do seu ser: “há nesse ser uma tentativa contínua de integrar os acontecimentos, um ser concebido como uma totalidade vivente, um ser tão enigmático como se queira imaginar que possa encarar os encontros da vida e que possa fazer continuamente escolhas de uso de si mesmo” (2011, p. 57).

O trabalhador não é passivo às normas que antecedem a realização do trabalho, os protocolos, o experimental. A total heterodeterminação das normas de ação, seja qual for o paradigma produtivo, é “invivível”: “o meio é sempre em algum grau infiel, inantecipável”, já que essa

total heterodeterminação resultaria na ausência de vida e de atividade (2011, p. 59). Como afirma Cunha, esse fato implica que a atividade de trabalho seja uma “situação histórica sempre singular” (p. 3) (CUNHA, 2007, p. 5).

Esse impulso para a realização humana Sennett vai buscar no trabalho do artesão: o “artesanato designa um impulso humano duradouro e básico, o desejo de realizar bem uma tarefa” por si só, sem outras motivações, já que isto constitui sua recompensa: “em sua mente, os detalhes do trabalho cotidiano se conectam com o produto final; o trabalhador controla suas ações no trabalho; o trabalho se relaciona com a liberdade de experimentar” (p. 22). Ele apresenta as diversas formas que os trabalhadores, mesmo os que realizam as atividades mais simples, procuram deixar marcas de si próprios nos trabalhos que realizam. Esse impulso não pertence apenas ao trabalho qualificado do artesão medieval. Faz parte da realização de qualquer trabalho humano: “é aplicável ao programador de computador, ao médico, ao artista” (2008, p. 12).

O sonho taylorista era retirar do trabalhador qualquer iniciativa e ação autônoma na produção econômica, isso o que Schwartz irá chamar de tentativa de “neutralização do histórico” (2010), num sentido inclusive de interdição da ação operária. Mas é impossível que não haja esta ação, e, portanto, impossível que não haja história.

O objetivo do presente trabalho, como apontamos mais detalhadamente no resumo acima, é estabelecer aproximações entre a teoria da relação social de mais-valia, conforme apresentada por João Bernardo, e a ergologia, especialmente no caso dos escritos de Yves Schwartz. Consideramos que dada a complexidade dessas teorias e o estágio inicial em que se encontram nossos estudos (especialmente no que diz respeito à ergologia), trata-se de uma primeira tentativa de aproximação.

Pensamos que a validade desse esforço está relacionada à necessidade de pensar uma teoria que permita ver as possibilidades emancipatórias das lutas dos trabalhadores que ocorrem nos locais de produção, ao nosso ver frequentemente ignoradas na produção intelectual. Acreditamos também que pode contribuir para subsidiar as teorias empenhadas na compreensão desse fenômeno para o entendimento das relações entre o econômico, o político e cultural.

Da teoria da mais-valia destacamos, além do conceito central formulado por Bernardo, aspectos dele decorrentes, como luta de classes e classe social. Da parte da ergologia,

trabalhamos principalmente com os conceitos de atividade, normalização, renormalização e uso de si. O eixo principal para estabelecermos as aproximações é o fato de ambas as teorias conceberem as práticas dos trabalhadores nos locais de produção como relações sociais entre práticas e concepções de mundo contraditórias e, por isso, caracterizadas pela abertura às possibilidades de realização humanas.

A teoria social da mais-valia como capacidade de ação

A relação social econômica e conflito essencial do capitalismo é a mais-valia, assim formulada por Bernardo: “o tempo de trabalho incorporado na força de trabalho é menor do que o tempo de trabalho que a força de trabalho é capaz de despende no processo de produção” (1991, p. 15). Ela não é apenas o fulcro da vida social econômica, mas expressa também a contradição essencial do sistema e por meio da qual podemos definir as classes sociais, que ocupam, na relação, os pólos opostos da mesma. No centro da relação encontra-se o movimento que articula os dois pólos e que lhes dá vida, “a ação da força de trabalho, a sua capacidade de trabalhar”. É a ação da força de trabalho que dá vida ao capital morto, que vivifica o acúmulo de capital estagnado nos bens já produzidos:

Os elementos representativos do capital constante são trabalho morto enquanto permanecerem exteriores ao elemento ativo das relações sociais, enquanto a força de trabalho em ação não os inserir de novo no processo de produção da mais-valia. O mecanismo da exploração, sinônimo do trabalho vivo no seu processo, mantém como capital toda a sociedade e todos os elementos materiais que a corporalizam... Assim, no centro do capitalismo, sustentando-o como relação social em reprodução, encontra-se a força de trabalho entendida enquanto capacidade de ação (p. 19).

Marx entendia a ação como uma prática material, algo inédito na época, quando predominava a idéia de ação como processos mentais. Para Bernardo, essa última compreensão “escamoteia” a “ação enquanto processo prático de produção material”. Segundo o autor, essa tendência é ainda predominante nas concepções acadêmicas e nas ideologias imperantes na vida cotidiana. Isso acarreta e ao mesmo tempo expressa a desvalorização social que sofre a

prática material: “não se reconhece a força de trabalho em qualquer ação como categoria conceitual, porque os trabalhadores não assumem nenhuma posição de poder na sociedade”. E quando a prática material é vista na esfera ideológica como uma categoria própria, reflete uma tentativa dos trabalhadores de “apoderar-se da totalidade do movimento social” (p. 51).

A ação da força de trabalho é eminentemente coletiva. Por uma parte, isso tem a ver com a interdependência entre as várias etapas da produção, de modo que os processos produtivos não podem ser vistos em seu isolamento. Por outro, em função de que nessa interdependência um dado processo de trabalho só se realiza como capital no momento em que for vivificado pelos processos seguintes: “é possível referir-se à situação de trabalhadores individuais ou grupos de trabalhadores, mas apenas em função da força de trabalho enquanto coletivo” (p. 52).

Uma das características essenciais desse movimento da força de trabalho é o desapossamento. É ela quem dá vida à produção, mas ao mesmo tempo é desprovida do controle sobre o processo e da “possibilidade de se formar e se reproduzir independentemente”. Esse controle e essa possibilidade pertencem ao capitalista a partir do momento em que ele adquiriu o direito de uso da força de trabalho. O que expressa o quão conflitual é essa relação é o fato de que “são os trabalhadores os que executam os raciocínios e os gestos necessários à produção, mas a todo o momento os capitalistas lhes retiram o controle sobre essa ação, integrando-a no processo produtivo em geral e subordinando-a aos seus requisitos”, um processo de desapossamento que se renova dia após dia. Ao mesmo tempo, existe a luta pela reapropriação desse controle. Para Bernardo, “este é o âmago da problemática da mais-valia” (16).

Daí podemos concluir que a tentativa de anulação do histórico apontada por Schwartz é uma característica permanente da realização do trabalho, assim como é uma tentativa de realização do mesmo pela classe trabalhadora, de modo que estão em luta na produção, como parte da mesma atividade de trabalho, ações de anulação e de realização do histórico.

As Renormalizações e o conceito de uso de si

Pensamos que o conceito de uso de si é em parte decorrência dessa compreensão de que a atividade de trabalho é para o trabalhador um lugar de expressão de sua humanidade, da

impossibilidade do trabalho ser simples execução, de não ser atravessado pela história. Há um impulso para a realização daquilo que é humano, um desejo de expressar-se enquanto ser social que é impossível de separar da ação. Assim, há sempre uma distância (écart) entre aquilo que foi produzido e aquilo que é realizado em ato no trabalho, o que é uma característica universal da produção econômica. Apesar da possibilidade de certa antecipação da atividade, essa antecipação é parcial, pois a atividade demanda do trabalhador certo grau de iniciativa para que o trabalho seja realizado. E ao ter que agir, é impossível que o trabalhador não entre com o seu ser.

Um conceito importante que no nosso entender ajuda à compreensão do “uso de si” é o de normalizações e renormalizações, mais amplo do que trabalho prescrito e trabalho real. As normalizações são as normas e regramentos anteriores à realização do trabalho e compreendem também as normas instituídas pelo coletivo dos próprios trabalhadores. São uma espécie de sedimentação daquele conhecimento anterior à realização do trabalho, em parte sistematizado nas normalizações administrativas, em parte não sistematizado nas normas instituídas pelos trabalhadores.

As renormalizações são uma condição sine qua non para que o trabalho aconteça. Para que haja a iniciativa do trabalhador, para que ele realize seu desejo de algum modo deixar uma marca, o que é também uma forma de resistir à domesticação, ele precisa se expressar, o que ocorre através tanto do corpo como da mente, que são inseparáveis: “a pessoa remete ao corpo, mas também à história (...), porque a história da pessoa está profundamente engajada no que ocorre” na atividade (SCHWARTZ, 2008).

É por isso que essas duas dimensões do trabalho ocorrem de maneira inseparável. Uma ligada mais à necessidade de corresponder às normas antecedentes, que configura uma “anulação” ou tentativa de anulação do histórico, mais “morta” do que “viva” (as condições materiais encontradas), mas da qual não se consegue escapar, e que corresponde ao que Schwartz chama de uso de si pelos outros. E outra que diz respeito à impossibilidade de anulação do histórico, a inevitável “infiltração do histórico no protocolo prescrito” (CUNHA, 2007, p. 5), na medida em que um corpo-mente, quanto age, expressa, seja pelo desejo ou pela necessidade da própria concretização da ação, todo um patrimônio cultural, um processo de hominização que o autor chama de uso de si por si. Nele, “é a pessoa que reinventa certa maneira de fazer, de viver, de sobreviver com os outros”.

Para Schwartz, ao adentrar num lugar de trabalho, vemos que existe uma série de normas que antecedem a realização do trabalho pelos trabalhadores, do âmbito da organização, do organograma, de procedimentos, etc, que são fixadas. Há também normas antecedentes instituídas pelos próprios trabalhadores, normas do grupo, ou seja, “renormalizações coletivas estabilizadas”. Estas se diferenciam daquelas geradas pela administração, porque não são escritas “e são criadas a partir da atividade de trabalho”, dos problemas surgidos nesse âmbito. Há continuidades e descontinuidades entre esses tipos de normas. Já as renormalizações “é tudo que eu faço no momento onde, eu, pessoa singular, com meus próprios antecedentes, minhas próprias relações com esse universo de normas antecedentes, eu entro num lugar de trabalho e eu trabalho, é isso que eu chamo de uso de si por si”.

Quando, requerido pela atividade de trabalho, esse patrimônio histórico entra em ação, “recursos e capacidades infinitamente mais vastos que os que são explicitados” são colocados em funcionamentos: “é o indivíduo no seu ser que é convocado”. (p. 41). Por isso “não se pode compreender nada sobre a produção, a eficácia, a produtividade, os conflitos sociais” se não se compreender que “o trabalho é sempre essa espécie de ambigüidade entre uso de si por si e uso de si por outros” (2000, p. 11).

Uso de si, mais-valia e lutas dos trabalhadores

A partir daí é lícito considerar que o trabalho não pode ser, de forma alguma, apenas domesticação ou alienação. Se a atividade é a relação entre uso de si pelos outros e uso de si por si, os quais carregam concepções de mundo e histórias diferentes, uma mais morta, outra viva, está claro que a relação entre essas duas dimensões do trabalho não podem ser em absoluto concordantes. Como conseqüência, a atividade de trabalho envolve uma “tensão problemática”, um “espaço de possíveis sempre a negociar”. Há duas idéias a destacar nessa frase. Uma refere-se à impossível antecipação total da atividade em decorrência da relação conflituosa entre o uso de si por si e o uso de si por outros. A outra é que, como já afirmado, esse espaço da produção econômica é um lugar de negociação, um lugar de conflito.

Esse conflito, ao nosso ver, expressa as contradições da produção econômica capitalista, que têm como base a relação social de mais-valia. A contradição, como dissemos, está na base dessa relação social em que a força de trabalho articula os termos opostos. A questão que permite ver essa relação como essencialmente aberta é o fato de que a força de trabalho é

capaz de, mas este capaz de, como diz a expressão, ser indefinido. Como diz Bernardo, “não implica nunca o grau exato em que [ela] pode fazê-lo”. E isso na medida em que, como forma de valorização da sua força de trabalho, os trabalhadores lutam para incorporar o menor tempo possível à produção. Das formas de luta que Bernardo chama passivas e individualistas, como o desinteresse, o absentéismo, o alcoolismo ou a dependência a entorpecentes, às ativas, como a sabotagem e “às várias gradações da ação coletiva, desde a diminuição em conjunto do ritmo de trabalho até a ruptura radical da disciplina de fábrica e a organização do processo produtivo consoante outros moldes e critérios”: “por isso os resultados do processo de exploração são irregulares, em grande parte imprevisíveis, fluidos”. A luta central que ocorre no âmago no sistema é, assim, para Bernardo, uma luta pelo controle do tempo de trabalho .

Schwartz concorda com a idéia de que os próprios prescritores do trabalho, para que o mesmo seja efetivamente realizado, não esperam que os trabalhadores ajam como autômatos ou mortos-vivos: “os ergonomistas sabem, hoje, perfeitamente que a estrita aplicação de prescrições conduziria ao desperdício, à insuficiência, senão à valorização do trabalho morto” (p. 41).

Como dissemos, o impulso para a hominização, do qual faz parte sempre uma tentativa de realização, de expressão de si próprio, faz com que o trabalho seja sempre um terreno de lutas sociais, individuais e de classe. Para Schwartz, a atividade de trabalho é um espaço em que as coisas são negociadas. Uma negociação entre o “ambiente histórico, social, gerencial, técnico, combinando de maneira muitas vezes perversa, saberes patrimoniais, genéricos e normas de governança assimétricas de grupos sociais diferenciados por seus recursos e poderes”, ou seja, as normas antecedentes, e “obrigações absolutas para se dar aqui e agora normas reprocessadas de trabalho e de vida” (2011, p. 58).

Ao renormalizar o que é protocolado, ao dar vida ao trabalho, os trabalhadores entram com seus valores no sentido de tentar criar um meio segundo seus próprios valores” (2007, p. 4). Para Cunha, essa escolhas envolvem questões do tipo qualidade versus rapidez, economia de si versus facilitar a vida coletiva e uma infinidade de outras, que resultam na necessidade de realizar “arbitragens, ponderações, critérios, engajamento” que se convertem na prática em “dramas do uso de si” (2007, p. 10). Como diz Canguilhem, “todo o homem quer ser sujeito de suas normas” (apud SCHWARTZ, 2000, p. 48). Para Schwartz, tal negociação está na base

de um ‘equilíbrio dinâmico’, de modo que pode se perceber aí que a própria atividade de produção, para que aconteça, exige um certo equilíbrio entre as forças antagônicas que lhe dão sustentação. Segundo o autor, nessa atividade nenhum fim pode aniquilar totalmente o outro” (2000, p. 37). Difícil não ver nessa compreensão a contradição inerente a luta de classes, visto que no “equilíbrio dinâmico” que supõe a existência do sistema, as classes sociais não podem viver uma sem a outra, o que implica uma permanente negociação.

O fato de que a atividade de trabalhar implica processos de renormalização, um processo de humanização, de que os trabalhadores devem colocar a vida de si próprios no objeto de trabalho, seus valores, significa que eles devem fazer escolhas (“dramática do uso de si por si e uso de si pelos outros”): “gerir o aspecto encontro de encontros é gerir aquilo que os outros não geriram antes de nós, e se você faz escolhas, forçosamente tem critérios a partir dos quais você faz essas escolhas. Trabalhar sobre essas escolhas é trabalhar sobre você mesmo” (p. 44).

Questionando as divisões clássicas do trabalho, Schwartz afirma que o manual e o intelectual nunca se separam. Mesmo os trabalhos manuais mobilizam, por meio do corpo do trabalhador, o “suporte de uma história pessoal”, uma massa de micro-apreciações, de micro-escolhas, de micro-julgamentos, e isso é especialmente claro no ramo dos serviços: “o trabalho mais taylorizado de todos esconde, por detrás de sua aparente reprodução unívoca, os debates de normas feitos por indivíduos e grupos que os têm que gerir” (SCHWARTZ, 2008).

A questão importante para nós são os critérios para essas escolhas. Em que medida esses critérios podem ser considerados critérios apenas individuais, humanizantes, e em que sentido eles podem ser considerados critérios de classe? Retomando a relação social de mais-valia e as várias formas de resistência dos trabalhadores, podemos considerar que o critério, nesse caso, está relacionado, em maior ou menor grau, com os valores e concepções de mundo de uma classe social.

Assim como um corpo é “suporte de uma história pessoal, uma ‘massa’ de micro-apreciações, de micro-escolhas, de micro-julgamentos” (SCHWARTZ, 2004, p. 56), esse corpo está ligado a critérios comuns de uma classe. Não queremos dizer aqui que o individual e o coletivo (a classe) se confundam a ponto de a última anular o primeiro. O que afirmamos é que ao menos parte dos critérios para essas escolhas, assim como dos valores, das concepções de mundo que

subjazem as mesmas, são critérios de classe e isso possui um fundamento econômico na relação social de mais-valia.

Há uma politicidade no caráter do uso de si por si mesmo. Na medida em que implica renormalizações e essas não estão a priori dadas, implica algo de imprevisibilidade, o que faz com que tanto as formas como a expressão do conteúdo dessas renormalizações tenham um aspecto de subversão. No processo de trabalho encontram-se em luta práticas sociais e ideologias contraditórias, que têm como origem a relação social de mais-valia. A ação da força de trabalho se encontra no centro desse processo. Como afirma Wood, “a esfera econômica tem em si uma dimensão jurídica e política”, a diferenciação da esfera econômica significando apenas que “a economia tem suas próprias formas jurídicas e políticas, cujo propósito é ‘puramente’ econômico” (2003, p. 35).

Os debates de normas não são apenas individuais, mas sobretudo coletivos: “através deles, os protagonistas do trabalho não cessam de desfazer (...) os limites do exercício deles mesmos, dos horizontes de vida que essas divisões propõem ou impõem. Esses germes de transgressão instabilizam toda a divisão do trabalho, qualquer que seja ela. Toda a divisão do trabalho é sempre um resultado, mais ou menos instável, provisório, conflitual” (SCHWARTZ, 2004, p. 68). Não é à toa que, para Schwarz, o uso de si por si mesmo carregue um conteúdo subversivo.

As lutas coletivas e ativas são, segundo Bernardo, a forma organizativa mais elevada que podem assumir as lutas dos trabalhadores. Nelas, eles atuam como um corpo único, e a ação de cada trabalhador repercute no comportamento de outro trabalhador. Nas formas de organização que expressam esse tipo de luta os operários acabam por enfrentar a disciplina capitalista impondo ritmos próprios de trabalho, o que exige desde o princípio um conhecimento da produção e aponta ao mesmo tempo a tentativa de controle da mesma:

Ao organizarem-se, por iniciativa própria, em violação às normas, os trabalhadores estão a afirmar a vontade de decidirem o seu inter-relacionamento durante o trabalho e, portanto, manifestam uma tendência prática ao controle dos processos econômicos. É neste sentido que se trata de uma forma de luta. E é uma forma coletiva, pois um dado trabalhador dificilmente poderá modificar seu comportamento de trabalho sem o conjugar com a remodelação do dos

colegas. É, portanto, uma forma ativa, pressupondo a iniciativa e a participação interessadas de todos os que colaboram” (p. 50).

Os trabalhadores, ao imporem um tipo de relação produtiva desse tipo, demonstram um conhecimento profundo das forças produtivas e da tecnologia capitalista, ao mesmo tempo em que o decorrer do processo exige uma apropriação cada vez maior desse conhecimento, assim como a modificação dos próprios padrões de produção segundo as relações criadas no processo.

Para Gorz, a origem do que ele chama de “inversão parcial” da desqualificação da força de trabalho está na descoberta, pelos capitalistas, de que a organização opressiva do trabalho, em função da resistência criada e expressa através de indolência e hostilidade difusa, priva a empresa da inventividade e criatividade operárias, e tem como consequência enormes prejuízos para o processo produtivo (GORZ, 1980). Sem o conceito de “uso de si” não se pode compreender o recuo do taylorismo. Para o autor, em um determinado momento tornou-se difícil “gerir o fato de que o trabalho é sempre ao mesmo tempo uso de si por si e uso de si pelos outros (SCHWARTZ; ECHTERNACHT, 2007, p. 11).

Considerações finais: obstáculos a uma ampliação do uso de si

Pensamos que a discussão aqui abordada insere-se no contexto da tensão entre adaptação e autonomia a que se refere Adorno. Afirma ele que, no projeto de formação do iluminismo, “havia um duplo propósito: obter a domesticação do animal ho-mem mediante sua adaptação inter pares e resguardar o que lhe vinha da natu-reza, que se submete à pressão da decrepita ordem criada pelo homem”. Essa tensão é, portanto, inerente à existência humana, necessária ao processo de socialização e dela não se pode fugir. Ocorre que, “nos casos em que a cultura foi en-tendida como conformar-se à vida real, ela destacou unilateralmente o momento da adaptação, e impediu assim que os homens se educassem uns aos outros”. Na história da formação, o peso sempre caiu mais para o lado da adaptação, o que leva à acomodação e ao conformismo. É o que ocorre também no trabalho.

Sennet afirma que o trabalho do artesão resulta em recompensa emocional, na medida em que ele trabalha como apoio numa “realidade tangível” que lhe permite orgulhar-se do que faz. Ocorre que a sociedade tem historicamente interdito a possibilidade dessas recompensas:

em diferentes momentos da história ocidental, a atividade prática foi degradada, foi divorciada de objetivos supostamente superiores. A habilidade técnica foi desterrada da imaginação: a realidade tangível, questionada pela religião, e o orgulho do trabalho próprio considerado como um luxo. Se o artesão se destaca por ser uma pessoa comprometida, suas aspirações e intentos refletirão estes problemas gerais do passado e do presente (SENNET, p. 18).

Para o autor, em que pese o trabalho realizado na “nova economia” seja mais qualificado e exigente, “segue sendo uma tarefa dissociada”: “encontramos poucos técnicos que acreditavam que seriam recompensados pelo fato de fazer bem um trabalho, sem outra finalidade. O artesão moderno pode cultivar em seu fórum íntimo este ideal, mas dado o sistema de retribuições, esse esforço será invisível” (p. 29). Para ele, ao mesmo tempo em que a nova economia incrementou a eficiência dos trabalhadores, os “descoracionou”.

Analisando a ainda a nova economia, o autor ressalta que as empresas desejam motivar seus trabalhadores para que trabalhem bem, acreditando que a melhor forma de obter resultados quanto a isso seja estimular a “competição individual” e não a colaboração. Porém, ressalta que “as empresas que facilitam a cooperação são as que têm obtido resultados de maior qualidade” (p. 38).

Para o autor, “ultrapassar a divisão do trabalho significa para os operários reapropriar-se do saber (pela reapropriação dos espaços de gestão, de poder, de decisão, de informação, etc) dos quais eles têm sido privados pela divisão do trabalho” (p. 31). Não é possível separar as lutas políticas da competência profissional.

Seguindo Bernardo, acreditamos que uma maior amplitude da ação da força de trabalho no que se refere à realização de suas vontades depende de uma ação coletiva. Ambas as teorias aqui analisadas valorizam, de diferentes maneiras, a ação individual dos trabalhadores. E ambas concordam que é uma forma de resistência, de opor-se a inércia, de vivificar práticas sedimentadas em processos de produção anteriores. Aceitamos que as ações individuais são também uma forma de “infiltração do histórico” no que é protocolado, e que, portanto, trata-se de um processo de hominização. Mas ressaltamos a contribuição de Bernardo quando

afirma que as ações individuais podem ser assimiladas pelo capitalismo, que inclusive delas depende para que o trabalho ocorra.

É importante lembrar aqui a atitude dos capitalistas quando das tentativas autônomas dos trabalhadores assumirem o controle da produção. Gorz observa que embora nova economia dependa de uma maior iniciativa dos trabalhadores, expressa na maior participação intelectual, elas só validam as mesmas quando as tem sob controle. Em práticas onde são os trabalhadores quem toma a iniciativa de realizar mudanças, colocando em cheque a disciplina e a hierarquia, as empresas costumam responder com repressão.

Nesse sentido, pensamos que é necessário que as lutas individuais, as formas de resistência, o uso de si por si mesmo, deve ultrapassar o âmbito individual para que possa realizar todo o seu potencial. Como afirma Odonne, uma transformação da situação atual é possível, desde que se acredite que é possível ultrapassar a divisão do trabalho: “à condição de reconhecer, em suma, que a classe operária tem capacidade de operar dialeticamente a reapropriação daquilo de que ela foi despossuída pela divisão do trabalho” (ODONNE). Ao ultrapassar o âmbito individual, a tendência é que os critérios de escolhas feitas pelos trabalhadores seja expandidos para o conjunto da produção. Evidente que não deixam de existir os critérios individuais e um patrimônio histórico também individual. Mas aquilo que é comum nessas escolhas só pode realizar-se se puder realizado coletivamente.

Referências

BERNARDO, João. Economia dos conflitos sociais. São Paulo, Cortez, 1991.

CUNHA, Daisy Moreira. Notas conceituais sobre atividade e corpo-si na abordagem ergológica do trabalho. 30ª Reunião Anual da ANPED, Caxambu, 2007.

GORZ, André . O despotismo de fábrica e suas conseqüências. In: _____. (Org.). Crítica da divisão do trabalho. São Paulo: Martins Fontes, 1980, p. 84.

MARX, Karl. O 18 Brumário: cartas a Kugelmann. 4. Ed. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1978.

MARX, Karl; ENGELS, Friedrich. A ideologia alemã: teses sobre Feuerbach. São Paulo: Moraes, 1984.

ODDONE, Ivar. La compétence professionnelle élargie. Société Française, n. 10, p. jan./mar. 1984, 28-33. Disponível em: http://revuesshs.u-bourgogne.fr/societe_francaise/document.php?id=52.

SCHWARTZ, Yves. La conceptualisation du travail, le visible et l'invisible. L'Homme et la société. julho. /dez. 2001, n. 152-153, p. 47-77. Disponível em http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHS&ID_NUMPUBLIE=LHS_152&ID_ARTICLE=LHS_152_0047.

_____. Qual sujeito para qual experiência. Tempus Actas de Saúde Coletiva. Vol. 5, No 1, 2011, p. 55-67.

_____. Trajectoire ergologique et g nese du concept d'usage de soi. Informática na Educa o: teoria & prática. Porto Alegre, v.11, n.1, jan./jun. 2008.

_____. Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité. @activit s, 2007, volume 4, n. 2.

_____. Trabalho e uso de si. Pro-posi es, v. 1, n. 5 (32), julho 2000.

_____. A experiência   formadora? Educa o e Realidade. 35(1), p. 35-48, jan./abr. 2010.

SCHWARTZ, Yves. ECHTERNACHT, Eliza Helena. O trabalho e a abordagem ergológica: "usos dramáticos de si" no contexto de uma central de tele-atendimento ao cliente. Informática na Educa o: teoria & prática. Porto Alegre, v.10, n.2, jul./dez. 2007.

SENNETT, Richard. El artesano. Barcelona: Anagrama, 2008.

TRAGTEMBERG, Maurício (org). Marxismo heterodoxo. São Paulo: Brasiliense, 1981.

WOOD, Ellen M. Democracia contra capitalismo: a renova o do materialismo histórico. São Paulo: Boitempo, 2003.

Atelier 2

**L'intervention sociale et les alternatives pour la
gouvernance du travail**

BELLAN C. (Responsable section Accompagnement et professionnalisation, ADEF CFBT)

Contact : cathy.bellan@adef-asso.com

Ergologie et pratiques : AOC et PDC, deux façons d'outiller les débats de normes et la construction des savoirs au travail

L'ADEF CFBT est à la fois un organisme de formation et un centre de formation d'apprentis (110 salariés) qui relève de l'Economie Sociale et Solidaire. Notre histoire nous inscrit en filiation de l'éducation populaire et du syndicat ouvrier CGT, leurs partis pris et valeurs sont toujours présents en filigrane et en fils conducteurs de notre activité.

En toute logique, et a contrario de la société marchande et de droit où s'inscrivent nos actions de formation, nous avons développé une organisation du travail et des pratiques directionnelles qui visent à donner de la valeur à l'activité et à celles et ceux qui la mènent, à valoriser et laisser place aux débats de normes et aux confrontations sur les critères de qualité du travail, à favoriser la création d'entités collectives relativement pertinentes (ECRP), l'autonomie et l'émancipation.

Notre expérience en termes d'organisation du travail : l'Apprentissage Organisationnel Collectif (AOC)

En lien avec les valeurs, parti-pris qui sous-tendent la pédagogie déployée dans notre centre de formation, l'AOC est un processus dynamique mis en place depuis 1997, initialement pour accompagner l'engagement de notre structure dans une démarche qualité originale. (IE. analyse des processus en cours par les auteurs même du travail ; rendre lisible, visible l'activité, le travail réel ; ne pas normer l'activité mais chercher à outiller le débat de normes ; penser et améliorer le cadre, les conditions de travail et les productions ; viser l'émancipation).

L'AOC a permis d'accompagner collectivement le passage aux 35 heures, effectif depuis 1998, en permettant d'anticiper ce changement en se dotant de l'organisation du travail et des moyens les plus pertinents au vu de l'activité de travail de chacun et de tous. L'AOC se poursuit comme un processus d'analyse, une réflexion et une expérimentation sur les modifications de l'organisation du travail nécessaires à l'évolution qualitative et quantitative de l'organisme de formation et des équipes.

L'AOC concerne tout le personnel de l'établissement. Visant l'amélioration de la qualité des prestations au regard des besoins des apprenants et des enjeux en lien avec la fonction professionnelle de chacun, il nous a déjà permis, au travers de l'analyse de l'organisation et des situations de travail, de clarifier nos représentations, de nous forger un vocabulaire commun, de réfléchir au sens de notre travail, d'y gagner cohérence et motivation accrues. Ce processus permet à chaque salarié de se doter d'une vision grand angle de son activité et de celle des autres dans un milieu complexe, de co-construire les réponses aux enjeux et défis posés au développement de la structure, de l'activité. Permettre à chacun le réinvestissement de ses savoirs dans ses missions, fonctions, activité, favoriser les aller-retour entre une vision macroscopique et le microscopique de l'activité, la construction de nouveaux savoirs et leur capitalisation, tout cela permet de rendre le travail hautement qualifiant.

Lors de séances où sont abordées les notions de projet, de développement, de communication interne et externe, d'interrelations laborieuses, de traçabilité, de professionnalisation, nous avons mis en place une méthodologie d'analyse du processus d'apprentissage opérationnelle que nous utilisons également pour l'évaluation de nos prestations, à tous les niveaux d'attente (qualité, pertinence, pédagogie, moyens, communication...) : une évaluation formatrice du travail avec et par ses auteurs.

Ces temps d'analyse sont propices à faire ressurgir la richesse et la complexité des activités professionnelles et des collectifs à l'œuvre. Ainsi, le processus d'AOC permet de redonner au travail son épaisseur, en refusant de recourir à des outils ou des modèles standards pour mettre en adéquation les postes de travail et les individus.

Notre expérience en termes de management : Les Pratiques Directionnelles Collectives (PDC), empreintes de solidarité et d'une vision riche et sociale du travail

Si on postule qu'il existe toujours un écart entre travail prescrit et travail réel, et que c'est justement dans cet écart que réside toute la richesse du travail humain, on peut comprendre autrement la problématique de la gouvernance par certains de l'activité de travail d'autrui.

Nous avons développé au sein de notre entreprise une pratique directionnelle (ou management) qui place la construction des savoirs au cœur de son projet, tant sur le plan pédagogique avec les apprenants, qu'au plan organisationnel avec les salariés.

Les PDC sont des pratiques et des espaces collectifs de formation et de réflexion qui visent à générer et expérimenter des réponses aux questions suivantes :

Plutôt que de chercher à réduire l'écart existant, comment outiller les personnes en situation de travail pour leur permettre de participer à la prescription de travail, de mettre de soi dans sa réalisation en visant efficacité, qualité et émancipation ? Corollaire : participer à la prescription du travail ; mettre de soi dans sa réalisation, confronter ses propres normes aux normes antécédentes aura pour conséquence le besoin de repenser le cadre, l'organisation du travail ainsi que ses objectifs : les conditions, moyens, les finalités, la gouvernance de ce travail.

Comment se positionner en situation d'accompagnement, de facilitateur, et aussi piloter le travail qui se réalise pour répondre aux contraintes, exigences, développement et besoin de qualité d'une entreprise comprenant quelques 110 salariés, relevant de l'Economie Sociale et Solidaire avec ses contextes, défis, paradoxes, enjeux ?

Quels sont les enjeux qui existent à partager responsabilités et pilotage des activités, du développement de l'entreprise ?

Comment construire des pratiques managériales qui visent l'émancipation des salariés ?

Pour répondre en pratique à ces questions, piloter et analyser le travail en cours, nous nous dotons d'une organisation en différentes commissions, groupes d'accompagnement, et autres comités auxquels participent représentants syndicaux, salariés et direction.

Ces groupes outillent la réflexion et l'expérimentation en ce qui concerne le pilotage des activités de notre structure, son développement et la professionnalisation des personnels. Ils favorisent des entrées et des sorties (qui n'en sont pas ; il conviendrait plutôt de parler de passerelles) d'un processus riche et fructueux en terme de création de nouveaux savoirs, où chacun se forme, se transforme, et est en prise pour transformer le réel.

BOYER S., RECOPE M., RIX-LIEVRE G. (Université de Clermont-Ferrand)

Contact : Simon.BOYER@univ-bpclermont.fr

L'activité évaluative des superviseurs : une question de valeurs, une question de normes ?

Pour Yves Schwartz dans *L'activité en Dialogues* (Schwartz & Durrive, 2009), la question de l'origine des valeurs est fondamentale dans les débats en ergologie. Nous proposons de revenir sur cette question et sur les relations entre valeurs, évaluation et normes à partir de l'étude d'une activité évaluative.

La sociologie a étudié les systèmes de valeurs encadrant les pratiques d'évaluation (Baudry, 2007) et les principes moraux et éthiques qui les gouvernent - leurs effets au sein du monde de l'entreprise, des institutions ou de la société - (Fassin, 2010). En sciences de l'éducation, la littérature a aussi souligné l'importance de la notion de valeur et des problématiques qui lui sont liées - les pratiques d'évaluation se nourrissant d'une dialectique entre subjectivité des valeurs et recherche d'objectivité - : « ce serait un non-sens, dès qu'il s'agit de valeur, de prétendre éliminer toute subjectivité : cette dernière est fondatrice de tout acte d'évaluation ; mais ce serait une erreur de vouloir y demeurer » (Petitgirard, 1984, p.133). Cette littérature s'est principalement intéressée à la caractérisation de bonnes pratiques et à la production de critères dit objectifs, dans une volonté égalitariste. L'étude de l'activité d'évaluation, telle celle des jurys de validation des acquis de l'expérience (Mayen et al., 2009), montre cependant l'importance des valeurs et normes construites par l'évaluateur au fil de son expérience : elles permettent aux membres du jury de modifier et d'améliorer un cadre d'évaluation. Tourmen (2009) souligne que tout évaluateur procède en énonçant des jugements évaluatifs provisoires et partiels sur les objets à évaluer dès les premières étapes des processus d'évaluation.

En perpétuant cette centration sur l'activité évaluative, nous avons investigué la supervision d'arbitres de rugby. Réalisée le plus souvent par d'anciens arbitres de haut niveau, elle consiste à attribuer une note à l'arbitre, donner un avis sur la prestation arbitrale et rédiger un

rapport argumenté sur cette dernière, selon certaines rubriques prescrites (types de phases de jeu, contrôle du match, communication).

L'activité évaluative se fait pour partie, et dans un premier temps, dans le stade, lors du match ; dans un second temps, lors d'un visionnage vidéo ; elle s'achève par la rédaction du rapport. Nos observations révèlent que l'activité de supervision n'est guidée par aucun critère d'évaluation explicite pour renseigner les thématiques du rapport : les outils « officiels » à disposition ne sont porteurs d'aucun modèle, même lâche, de l'activité arbitrale, permettant d'orienter l'évaluation. En effet, ces outils sont avant tout descriptifs et leur utilisation consiste à relever, dans la temporalité du match, toutes les décisions signalées de l'arbitre en précisant l'équipe et/ou le joueur concerné(e).

Si les superviseurs ne disposent pas d'outils d'évaluation officiels et partagés, ils se constituent cependant des outils personnels. La manière de les utiliser n'est pas formalisée. La supervision est donc avant tout une pratique mettant en jeu des processus cognitifs, des savoir-faire, largement tacites ou implicites. Ainsi les superviseurs ne mobilisent pas une définition « idéale » d'un bon arbitrage, ils qualifient la performance arbitrale en match.

Nous avons investigué ces savoir-faire implicites à l'œuvre en supervision et ces connaissances tacites mobilisées. Les apports ergologiques pour l'étude de l'activité des superviseurs, bien plus qu'un moyen de souligner la nécessité d'une dialectique subjectivité/objectivité pour évaluer, nous permettent de considérer l'évaluation comme un espace d'exercice de la dialectique entre les activités en adhérence et en désadhérence (Schwartz & Durrive, 2009).

Notre travail met en évidence, chez le superviseur, la prégnance d'intérêts (Dewey, 1939) portant sur le jeu et l'arbitrage du jeu. Ces intérêts ont un rôle essentiel dans l'attribution spontanée de valeurs à une pratique, pour valuer : ils sont « ce qui importe » pour un acteur dans un contexte et permettent de spécifier ce dernier. Cependant ils ne sont pas une disposition mécaniste : la manière dont ils sont « activés » dépend de la manière dont le contexte se présente à l'individu. Ils n'émergent « que dans des contextes existentiels précis (...) » (Dewey, 1939, p 96). Les intérêts ne sont pas purement personnels, ils permettent d'établir une relation active à ou une tension vers l'environnement. Ils renvoient « à une activité qui n'opère qu'à travers la médiation de conditions extérieures » (Dewey, 1939, p 93).

Leurs forme et contenu étant interdépendants et indissociables, ils sont relatifs à l'engagement du superviseur et à la construction d'une expérience « personnelle » du bon déroulement de l'arbitrage et du jeu.

Trois classes d'intérêts organisent l'attribution de valeur à l'arbitrage, sa valuation (Dewey, 1938, 1939 ; Bidet, Quéré et Truc, 2011). Ils concernent le jeu en tant que produit de l'activité des joueurs des deux équipes ; le jeu comme produit de la co-construction des activités de l'arbitre et des joueurs ; et l'activité de l'arbitre elle-même. La valuation est un processus direct -sans délibération-, qui s'effectue dans l'interaction d'un organisme avec un contexte et par lequel un élément de l'expérience prend valeur pour agir (Bidet, 2008). La valuation s'organise selon les intérêts de l'organisme qui intègrent « des conséquences anticipées, ainsi que des idées, comme autant d'indications des mesures nécessaires à certaines fins » (Dewey, 1939, p 95). Elle fonctionne à la fois comme un cadrage et une orientation spontanée de l'action du superviseur, sur ce qui importe pour lui dans l'instant. En lui faisant rencontrer un contexte, la valuation permet à l'individu de constituer sa situation et de l'intégrer dans la continuité de ses situations successives. Ainsi, un intérêt spécifique - pour le jeu et/ou l'arbitrage - devient premier pour valuer s'il permet l'adaptation du superviseur à un contexte et qu'il s'inscrit dans une dynamique d'appréhension du match et de l'arbitrage.

La mise en évidence des intérêts actifs en valuation nous permet de caractériser l'activité « ici et maintenant » du superviseur, dans l'adhérence à la situation de travail. Ce concept ergologique d'adhérence - bien plus que la notion de subjectivité - définit et circonscrit précisément l'agir « ici et maintenant » du superviseur. Mais l'activité évaluative restant à préciser, nous étudions la manière dont la valuation est remobilisée par le superviseur pour produire des évaluations.

La théorie de l'enquête (Dewey, 1938) nous autorise à comprendre comment se constituent des jugements évaluatifs locaux à propos d'actions arbitrales précises. La production de ces jugements consiste premièrement à saisir la valuation en tant que proposition ; puis, de manière délibérative, à la contextualiser en termes d'utilité ou de nécessité en estimant « les fins et les choses prises pour moyen » pour agir. Les processus d'enquête mis en jeu sont alors la justification - établissant les causes et/ou les raisons d'une perturbation des valuations - ou l'appréciation - établissant les conditions de la consommation des valuations -. Nous mettons ainsi en évidence que toute valuation négative « pose problème » au superviseur et enclenche

un processus de justification, jamais un processus d'appréciation. Pour le superviseur, le cours d'un arbitrage et/ou d'un jeu ne suscitant pas de problème se caractérise par la non-attribution d'une valeur négative. L'arbitrage s'appréhende en négatif d'une normalité complexe, implicite, qui se cristallise dans le déploiement du jeu.

Saisir la valuation en tant que proposition extirpe le superviseur de l'adhérence de son activité ; produire un jugement évaluatif qualifie ainsi cette désadhérence selon une logique contextuelle. Le concept de désadhérence nous permet donc de préciser l'effort produit par le superviseur pour réaliser une évaluation, en s'extirpant de l'« agir » de l'observation.

Mais si la production de jugements évaluatifs réfère une valeur à des éléments objectivables de la dynamique d'une situation, elle ouvre aussi la possibilité de situer ces jugements dans la continuité des évaluations au cours du match. La théorie de « l'enquête » nous a permis de comprendre l'enchâssement et l'articulation logique des jugements évaluatifs produits par les superviseurs au fil de la rencontre, et de montrer subséquemment, la constitution progressive de jugements évaluatifs globaux (Tourmen, 2009) se rapportant, sur l'ensemble du match, à des types de situations d'arbitrage. Ainsi, les évaluations locales s'inscrivent dans un cours d'appréciation plus général des jugements évaluatifs. La mise en relation logique de jugements évaluatifs entre eux qualifie donc un aspect de l'activité désadhérente du superviseur.

Mais la valuation est aussi à aborder comme un produit de l'activité intelligente, ouvert à l'éducation du regard et du jugement (Dewey, 1938). Nous questionnons la possible construction, au fil du match, des normes évaluatives du superviseur, inhérentes au déroulement et à l'historicité même de la rencontre. Nous montrons comment les jugements évaluatifs produits au fil de la rencontre, peuvent progressivement orienter (ou réorienter) les valuations. Il semble en effet que les jugements participent de la construction progressive de normes se rapportant aux comportements des acteurs, au rapport de force et au déroulement de certaines phases de jeu.

Le contour de l'action, dessiné par la valuation, est aussi à questionner à partir de l'expérience à long terme des individus : la régularité de la saillance de certains éléments venant reconfigurer la valuation, les intérêts sont historiquement construits dans les interactions organisme-environnement. Nous interrogeons ainsi les possibilités de transformation et d'évolution des intérêts du superviseur au fil de ses expériences (Dewey, 1938) : comment et

selon quels degrés de sédimentation d'expérience, les évaluations peuvent-elles se traduire en intérêts ? Quelles ruptures dans l'expérience peuvent permettre aux jugements évaluatifs de contribuer à la valuation ? Nos travaux nous conduisent à nous questionner sur la manière dont la désadhérence « nourrit » l'activité en adhérence.

Nous nous engageons dans une réflexion sur la proximité de la notion d'intérêt chez Dewey avec celle, ergologique, de norme incorporée. « Le projet d'une norme étant d'anticiper l'agir, de lui fixer un cadre : ce qui doit être » (Durrive, 2010, p.28), nous discutons la constitution de normes propres relatives aux attentes en termes de performance sportive chez le superviseur, et ce, tout au long de son expérience et de son travail au sein de la fédération de rugby.

Nous désirons souligner qu'une tâche d'évaluation institutionnelle nécessite, pour les évaluateurs, d'incorporer un domaine de pratique culturelle précis, complexe, riche et actualisé et d'en partager, avec leurs pairs, mais aussi avec l'évalué, certains aspects. L'évaluation ne saurait donc se réduire à l'utilisation mécanique d'une grille, même la plus explicite.

Bibliographie

- Baudry, B., & Dubrion, B. (2007). Quels modèles d'évaluation au travail? Evaluation impersonnelle versus évaluation personnelle. *Travail et Emploi*, 104, 7-18.
- Bidet, A., Quéré, L., & Truc, G. (2011). « Dewey (John), La formation des valeurs », (traduction).
- Dewey, J. (1938). *Logique. La théorie de l'enquête* (puf ed.). Paris.
- Durrive, L. (2010). L'activité humaine, à la fois intellectuelle et vitale, éclairages complémentaires de Pierre Pastré et d'Yves Schwartz. *Travail et Apprentissage*, 6, 25-45.
- Fassin, D. (2010). Évaluer les vies essai d'anthropologie biopolitique. *Cahiers internationaux de sociologie*, 128-129(1-2), 105-115. doi: 10.3917/cis.128.0105
- Petitgirard, P. (1984). *Evaluation Formative et Formation à l'évaluation* (CRDP de Toulouse ed.).

- Schwartz, Y., & Louis, D. (2009). L'activité en dialogue, entretiens sur l'activité humaine (II).
Manifeste pour un ergo-engagement: Octarès.
- Tourmen, C. (2009). L'activité évaluative et la construction progressive du jugement. Les
dossiers des sciences de l'éducation, 22, 101-119.

CAGGINI P. en partenariat avec J.-P. COUDRET (Lettropolis)

Contact : pdoc5@yahoo.fr

Lettropolis : édition de textes numérisés en engagement ergologique

PLACE ET LIMITES DU LIVRE COMME SUPPORT DE L'ÉCRIT ET DE L'IMAGE

Toute discipline peut utiliser quatre véhicules fondamentaux pour transmettre son savoir :

- L'exemple
- La parole
- L'écrit
- L'image

L'écrit et l'image dépendent de supports évoluant avec les techniques, nécessitant, en termes ergologiques, de périodiques renormalisations.

Le livre-papier, longtemps dominant, souffre toujours d'un double poids : financier et pratique.

De nombreux facteurs fondamentaux aident à sa survie :

- L'emploi pour sa fabrication de techniques numériques qui abaissent ses coûts et augmentent ses tirages.
- La valorisation du texte par des renommées éditoriales et des publicités ostentatoires.
- Un certain nombre de facteurs humains.
- La diminution de l'esprit critique face à la pression médiatique du produit.

- Un attachement tactile à l'objet livre, supérieur à la valeur du texte.
- La méconnaissance de l'utilisation adéquate d'un ordinateur comme support de lecture.
- La méconnaissance du résultat d'une véritable édition travaillée pour que le texte soit lu comme un livre-papier, sur deux pages, en excellentes conditions de confort, et de travail, bénéficiant des outils de lecture intelligente et de prises de notes que le livre-papier ne permet pas.

LE RÉSULTAT

L'auteur et ses lecteurs sont pris entre les poids lourds de l'édition-distribution capitalistique et la survie fragile des petits éditeurs indépendants tenus à une comptabilité pré-éditoriale délicate.

Paradoxalement, hors les succès forcés, le livre, surtout spécialisé, reste cher et fugace.

LA DIFFERENCE : LETTROPOLIS ÉDITION DE TEXTES NUMÉRISÉS

L'INTÉGRATION PARTICIPATIVE DES FONCTIONS FONDAMENTALES DE LA TRANSMISSION ÉCRITE DU SAVOIR

A/ D'ABORD, PUBLIER LE TEXTE

1/ La décision de publication est prise sur de réels critères éditoriaux :

- par une équipe de passionnés de littérature
- critiques des qualités du langage
- bannissant les trop fréquentes excuses de faible rentabilité
- recherchant des textes forts, des auteurs de qualité, indépendamment de leur notoriété

2/ Le résultat fondamental : l'OLNI® =

Objet Littéraire Naviguant sur Internet.

C'est le texte :

- mis en forme selon les critères de l'édition classique,
- mais adapté pour être lu comme un livre-papier, sur tout écran d'ordinateur ou tablette de taille raisonnable,
- Il bénéficie des outils numériques intégrés (recherche, liens internes et externes, prises de notes, etc.),
- C'est la forme élémentaire la plus souple, la moins chère, téléchargeable immédiatement dans tout l'univers de la toile informatique,
- Contrairement au livre-papier qui disparaît des étagères, l'OLNI® est la version pérenne du texte.

3/ Une version sur CD ou DVD peut lui faire suite.

Surtout pour les textes multiples, avec accompagnement d'enregistrement audio ou vidéo de l'auteur.

Elle convient à ceux qui veulent conserver un support matérialisé de l'œuvre (cadeau, CD-thèque etc.)

4/ Une version papier en auto-édition

LETTROPOLIS, en association avec JP-CREA, peut préparer pour l'auteur une version prête à être imprimée. L'auteur devient auto-éditeur, gestionnaire de sa publication, soutenu par LETTROPOLIS.

5/ Une édition conjointe est possible

Pour un texte déjà imprimé ou préparé par un éditeur-papier qui souhaiterait bénéficier en partenariat des fonctions numériques de LETTROPOLIS.

B/ PUIS, FAIRE CONNAÎTRE, DIFFUSER, DISTRIBUER

1/ Pièce centrale

Le site de LETTROPOLIS reste la pièce centrale de téléchargement des OLNIs® , et de commande des CD et DVD correspondants.

2/ Support

Il sert de support de présentation et de commande aux versions papier d'auto-éditeurs ou d'éditeurs partenaires.

3/ Des liens fonctionnels

Ils relieront les différents correspondants, auteurs, médias, et autres partenaires.

4/ Le blog littéraire de LETTROPOLIS

Il est ouvert aux auteurs.

5/ Création de blogs et sites des auteurs

JP-CREA peut aider les auteurs et auto-éditeurs qui le souhaitent à créer leurs propres blogs et sites, des plus simples aux plus élaborés.

6/ Média

Recherche de toutes occasions (émissions radio ou télé, articles de journaux ou revues, présentation en salons, listes de diffusion personnalisées) de faire connaître les auteurs de LETTROPOLIS.

C/ AIDER LE LECTEUR À LIRE SUR ÉCRAN

Les textes sont diffusés préférentiellement en format PDF, car le format e-pub casse la mise en page classique.

Des outils d'aide à l'affichage des textes sont en ligne sur le site.

D/ AIDER L'AUTEUR À PRÉSENTER UN TEXTE PRÉ-CONSTRUIT

L'expérience quotidienne nous montre la sous-utilisation des possibilités de mise en forme éditoriale par les auteurs.

Résultat : pertes de temps et d'énergie éditoriale, tant pour la lecture que pour les corrections ultérieures... et donc la publication.

Proposition : offrir une méthode d'apprentissage des fonctions fondamentales du traitement de texte.

CONCLUSION

Le livre-papier ne doit pas disparaître, mais nombre de ses fonctions sont aujourd'hui dépassées, spécifiquement, dans le domaine des essais, et thèmes spécialisés. L'ergologie en fait partie.

LETROPOLIS est une structure éditoriale complète intervenant en pleine mutation des habitudes de l'édition et de la lecture. Comme toujours en ces circonstances, des résistances de toutes origines sont à l'œuvre.

Comme pour chaque technique nouvelle il faut éviter de se tromper de débat : entre les nostalgiques d'un passé paré de toutes les perfections et les visionnaires d'un futur offrant tous les avantages, une voie raisonnable se dessine et s'impose.

C'est celle choisie par LETTROPOLIS, maison d'édition responsable de ses choix, engageant son image de marque, et non simple exécutant à la demande.

Elle est encadrée par les obligations du code de la propriété intellectuelle (contrats) : cela est la loi.

Elle offre aux lecteurs des tarifs remarquablement bas dans nos options d'édition (entre un tiers et la moitié du prix d'une édition papier correspondante), et aux auteurs des pourcentages augmentés en conséquence, un support informatique et un accès complet à l'internet : cela est notre choix.

Il ne tient qu'à vous de le partager.

CLAR N. ET ORT (Observatoire et Rencontres du travail)

Contact : nathalieclar@voila.fr

Un GRT chez Lafarge-Plâtres.

Un Groupe de Rencontres du Travail est « une forme possible de dispositif dynamique à trois pôles dans l'espace social. Il se situe dans la tension entre le pôle des savoirs organisés et le pôle des activités industrielles. Il est le lieu de production d'un savoir inédit sur l'activité humaine par les protagonistes du travail eux-mêmes – et en même temps une aide au développement de réserves d'alternatives dans les organisations. »

Par définition la forme GRT semble avoir toute sa place dans le thème de l'atelier.

Dans ce qui suit nous proposons d'essayer de raconter cette aventure peu banale. En effet, comment avons-nous pu mettre en place ce qui s'est appelé « recherche-action » sous la forme d'un GRT au sein du siège de l'entreprise Lafarge Plâtres ?

I - De la demande initiale à la mise en place des GRT

1- La négociation

Mai - juin 2010 rencontre avec le médecin du travail de Lafarge Plâtres qui nous explique que ce qui la préoccupe est une augmentation des problèmes de santé, d'usures physiques et mentales dont lui ont fait part des salariés. Ainsi qu'une augmentation des cas critiques et une direction qu'elle sent très à distance de ces problématiques. En même temps des actions dans le champ de la prévention du « stress » sont en cours d'être mises en place pour les usines et un accord d'entreprise sur ce thème est en voie d'être signé. C'est donc dans ce cadre qu'elle souhaite négocier notre intervention au sein du siège administratif.

Faisant suite à cette demande, nous prenons contact avec le responsable formation, nouvelle réunion. Nos interlocuteurs disent que l'ambiance au siège n'est pas trop mauvaise, peu d'absentéisme, pas de licenciement, mais ils expliquent que ces dernières années l'entreprise a

fait l'objet de nombreux changements : changement de site, réorganisations de certains services... Ils parlent de «résistance au changement» pour qualifier l'attitude certains salariés ; de situations parfois tendues, voire dans des cas critiques de réactions un peu violentes. Exemple : suite à une promotion jugée injustifiée, un des salariés s'est projeté avec son auto dans la barrière d'entrée du siège. Ils se disent un peu désemparés face à ces situations, disent « identifier des risques au niveau de la santé de certains salariés » mais « ne pas avoir la maîtrise de ce qui se passe ». La demande littéralement est « il y a des indicateurs que des choses ne vont pas, mais on ne comprend pas ce qu'il se passe, c'est la nature des problèmes qu'il faut identifier dans les lieux où l'on s'y attend le moins ». Après une discussion d'ordre méthodologique sur la manière dont on pourrait concevoir une intervention ergologique, type GRT, co-construite avec les salariés, centrée sur l'approche du travail comme Activité, ils proposent un contrat de 4 mois pour mener ce travail et demandent de rédiger une proposition de partenariat ORT - Lafarge Plâtres.

En Septembre 2010 nous proposons une note de 5 pages : compréhension de la situation - proposition d'intervention nommée recherche-action. Nous nous mettons définitivement d'accord pour ce partenariat ORT – Lafarge Plâtres, un contrat de 4 mois pour l'animatrice du GRT ; une convention ORT- Lafarge Plâtres est signée, un comité de pilotage constitué, comprenant le DRH, le responsable santé – sécurité, le médecin du travail, deux membres de l'ORT et moi-même.

2- Le rôle de l'ORT

L'ORT a été très importante pour mener à bien ce travail. Dans les grandes lignes nous pouvons dire :

- un rôle de soutien au moment des réunions de négociation et bilan mi-parcours
- un interlocuteur quotidien, chaque journée de travail est ponctuée par des conversations téléphoniques pour faire le point, évoquer les difficultés, avoir des conseils
- un rôle de soutien au moment de la rédaction du rapport
- enfin, un rôle important au moment de la restitution finale, plusieurs interlocuteurs pour le débat et le bilan de ce travail fait ensemble.

3 – La préparation en vue du GRT

L'intervention commence réellement le 15 septembre 2010, pas encore le GRT. Pendant les trois premières semaines multiplication des rencontres et des entretiens pour informer les salariés « je suis là à la demande du médecin du travail, le Groupe de travail n'a pas encore commencé, je voudrais constituer un groupe de 8 à 10 personnes volontaires pour réfléchir ensemble à partir des notions telles que le travail, l'activité, le stress, la prévention, la santé au travail ». Au terme de ces trois semaines plus de 25 personnes sont volontaires. Des personnes disent ne pas vouloir s'exprimer en présence de responsables de services, on fera alors deux GRT favorisant du coup une vraie possibilité de travail en commun, avec une réelle visibilité. Un GRT réunira des salariés sans responsabilité d'encadrement et l'autre comprendra en plus quelques responsables de service.

Nous mettons au point deux calendriers pour planifier les séances : 6 séances par groupe, chacune de 3 à 4 heures. Finalement, dans les groupes tous les services sont représentés, tous se sont organisés et mobilisés pour pouvoir participer au travail des groupes sur leur temps de travail : des responsables de services, des salariés, 1 ou 2 membres CHS-CT, 1 ou 2 représentants du personnel participeront volontairement.

II- En GRT, comment cela s'est-il passé ?

1- De la construction de la confiance à l'élaboration d'objectifs communs

Rédaction et diffusion au préalable d'une charte éthique qui postule que tous les salariés qui participent sont volontaires, tout compte rendu au comité de pilotage sera co-écrit et co-validé, la restitution finale de ce travail en commun sera également co-écrite, co-validée par les groupes. Ce document est très important, il établit entre nous un lien de confiance, de confidentialité, rien ne sortira des GRT qui ne soit approuvé par l'ensemble des participants ; signé par tous les salariés, cette charte sera un pilier de la co-construction. Ce document permet, en effet, à chacun de comprendre que c'est un travail à produire ensemble, on pourrait dire qu'il a un effet d'implication des personnes dans l'aventure. C'est à notre sens un document qui mobilise, qui engage. Ceci étant, il n'est pas sans limite, si des participants sont rapidement dans une dynamique de réflexion sur le travail, d'autres doivent être encore « convaincus ». S'exprimer et faire des propositions pour son travail, pour celui des autres n'a

rien d'évident. Il y a sans cesse à rassurer les participants, « on ne va pas partir de rien, ce ne seront pas des propositions sans un encrage concret et théorique. Tout notre travail sera ponctué de lectures et de travail sur des concepts qui permettent de déclencher et d'engager la réflexion sur le travail comme activité, de provoquer les débats. On construira, au fur et à mesure des séances, et on validera à chaque séance les productions de la séance précédente ». Ce travail d'aller-retour entre les expériences, les verbalisations et des notions plus théoriques permet de construire un document qui finalement fera consensus parce qu'on l'aura construit en plusieurs étapes et en le remettant en question chaque fois que nécessaire. Cette dynamique de travail se fait progressivement, chacun, au fur et à mesure, prend sa place dans le groupe, parle pour son service, s'intéresse aux autres. Chacun se découvre lui-même dans les mots des autres, se découvre aussi moins seul dans ses propres problématiques ; on découvre qu'à tous les niveaux des problèmes et des tactiques de contournement des prescriptions existent. Ainsi, se découvrir moins seul, c'est déjà se réinscrire dans le travail collectif et réinscrire les problèmes rencontrés dans un fonctionnement collectif.

La première séance est une séance de présentation : les attentes de chacun, les objectifs, ce que nous pouvons faire ensemble, ce que chacun pense de cette notion de « stress au travail », la manière dont ça fait question, dont on le vit au travail, dans l'entreprise.

Les premières questions des salariés ont été les suivantes : « Qu'est-ce que le stress ? Comment identifier les personnes en souffrance ? A qui le dire ? Quelle utilité de ce travail au regard de travaux déjà effectués dans l'entreprise sur le thème du stress et restés sans retour, sans suite ? Si formulation d'idées, de propositions : quelles prises en charge par la direction ? Quelles suites ? Situation de crainte et fonctionnement individualiste : dans ce contexte comment mobiliser les salariés ? »

Ce tour de table permet également de faire une première verbalisation sur ce qui d'une façon générale ne va pas au travail : « problèmes de communication, charge de travail trop importante, non visibilité de la charge de travail des équipes, de la souffrance des salariés. Situations parfois bloquées, problème de qualité du dialogue social dans l'entreprise, des négociations plus souvent conflictuelles que consensuelles, d'où formes de retrait car situations qui deviennent invivables avec une augmentation exponentielle des dossiers à traiter et plus assez de temps. »

Pour sortir de cette spirale de la plainte, qui ne nous mènerait nulle part, le moment vient de définir ensemble des objectifs communs, ce pour quoi nous sommes réunis là.

L'animatrice fait un rappel du pourquoi elle est là, les rencontres avec le médecin du travail, la négociation d'un contrat de 4 mois avec le DRH, le responsable santé/sécurité, la démarche qu'elle a proposée, l'intérêt de faire ce travail ensemble, avec un groupe de salariés, elle renvoie à l'idée de la charte éthique : « travail de co-construction ». S'en suit un jeu de question - réponse pour approfondir, on aborde certains concepts clés, par ex : l'écart entre le travail prescrit et le travail réel ; on formule ensemble quelques exemples : est-ce que je fais exactement ce que l'on me demande, de la manière et dans l'ordre où on me le demande ? Ou d'ECRP pour comprendre que le collectif n'est pas toujours celui qui est apparent : avec qui est-ce que je travaille réellement ?

Ce travail ensemble portant sur la question du stress au travail, je présente différentes approches : individuelle, collective, par les conséquences, par les causes.

Eclaircissement sur notre méthodologie : notre démarche d'analyse et de réflexion doit s'élaborer avec les salariés, il faut de même réussir à sortir d'une vision individuelle, culpabilisante et stigmatisante du stress, elle-même grande génératrice de stress. Le travail est affaire collective, nous avons une organisation du travail, des moyens, des objectifs et la manière dont chacun et collectivement on arrive plus ou moins à arbitrer dans ces conditions. Au-delà de ce qui apparaît souvent comme des conflits interpersonnels nous nous accordons sur le fait que la véritable question est celle du TRAVAIL : Quel est le rôle de chacun ? En quoi le travail des uns retentit sur le travail des autres ? Quels sont les obstacles, dans le travail, à leur coopération ? Qu'est-ce qui auparavant permettait cette co-opération et qui a disparu.

A l'issue de la première séance des objectifs communs sont posés par les participants.

Pour le groupe 1, « Il s'agit de construire ensemble des objectifs communs, une approche de la prévention du stress au travail, des pistes d'amélioration des situations de travail en partant de problèmes concrets qui se posent au travail, le groupe décide que l'on va choisir deux thèmes transversaux qui intéressent l'ensemble des salariés de l'entreprise et qui selon les participants sont particulièrement ou potentiellement à la source de stress ou de mal-être au travail.

Pour le groupe 2, « Il s'agit de venir au groupe pour trouver un lieu d'expression malgré les craintes, construire des pistes d'amélioration collectives, s'exprimer et écouter les autres, prendre connaissance des problèmes des autres services, réfléchir à des méthodologies d'analyse qui permettent de mieux comprendre ce qui se joue dans le travail... « On fait une démarche pour savoir s'il y a d'autres solutions, on attend quelque chose de nous, l'important c'est que chacun apporte sa pierre à l'édifice en se posant les questions : comment on travaille aujourd'hui ? Comment on va ou on pourrait travailler demain ? Quelle vision de la santé au travail ? » (Un participant, fin de la première séance).

2- Les participants construisent le contenu des GRT

Même si les objectifs définis par les participants montrent que nous sommes déjà dans une dynamique positive de travail en commun, il y a encore beaucoup d'interrogations. Les GRT démarrent dans un certain fatalisme : perte du lien collectif, individualisation du travail et individualisme au travail, perte de communication avec les collègues eux-mêmes.

Les 5 séances suivantes

Un travail de mise au clair important est nécessaire, chaque séance fait alterner compte rendu et validation des idées retenues à la séance précédente, travail et lecture de morceaux de textes : Ph. Davezies, L. Durrive, Y. Schwartz, visualisation de vidéo J. Duraffourg, Y. Schwartz, réflexion à partir d'exemples pris dans les récits d'expériences des participants, mise en relation des expériences et des concepts de l'ergologie. Progressivement les participants vont y voir plus clair sur ce qu'on leur propose : un espace de réflexion et de production sur et pour leur activité de travail. Très rapidement, ils formuleront l'idée que « certes il y a beaucoup de choses qui ne vont pas, mais que des choses marchent bien ou ont marché dans le passé et qu'il faut s'appuyer sur ce qui marche bien pour construire des propositions alternatives aux problématiques présentes ».

Entre la deuxième et la troisième séance, ils décident qu'on va réfléchir à ce qui dans l'organisation, l'environnement, les moyens, les coopérations au sein des activités réelles est générateur de stress, de mal-être, d'usure. Il s'agira pour eux de partir de réflexions sur le contenu du travail pour proposer des pistes d'améliorations.

Le premier groupe travaillera à partir des deux thèmes suivants : les outils du travail, notamment l'outil informatique, et la communication du bas vers le haut et du haut vers le bas.

Le choix des thèmes vient de la volonté des participants de produire un travail qui serve à tous, ils choisissent volontairement des thèmes qu'ils ont jugé transversaux.

Aperçu, non exhaustif, des thèmes et des problématiques soulevés, et des propositions des salariés.

L'outil informatique : les débats font d'abord apparaître tout un tas de dysfonctionnements, de lourdeurs, chacun dans son service et créant des difficultés aux interfaces, une multiplicité des outils, l'existence de procédures obsolètes... D'où des blocages récurrents, des « bidouillages » dans l'urgence, du surtravail invisible : « conception de tableaux ou autres, nommés « petites verrues » pour pallier les insuffisances des logiciels ». Une des propositions : « faire des groupes de travail plus approfondis sur quelques points précis. Ex : ce qui avait déjà été amorcé mais sans suite, chercher à répondre à la question : comment se fait-il qu'alors qu'il y a une baisse générale d'activité (vente en m2) on est quand même toujours en surcharge de travail ? »

Autre thème, la communication, les problèmes sont formulés par les participants : « perte du lien collectif, individualisation, rupture du dialogue entre direction et salariés sur les problématiques liées au travail concret : surcharge, sur les problématiques liées à la santé : que sait aujourd'hui la direction de la souffrance vécue au travail ? Flou général, qui est le bon interlocuteur ? Problème de communication entre collègues, services... ».

A l'issue du travail en séance les participants s'accordent sur le fait que « la communication est un axe majeur de l'amélioration du bien-être au sein de l'entreprise. Celle-ci ne doit pas être seulement descendante sous la forme d'informations. La communication dont il est question selon eux, fait surtout référence au dialogue sur le travail, à des aller-retour entre salariés et hiérarchiques sur le travail réel, le travail à faire, ce que ça demande à chacun, comment il s'y prend et ce qu'il en coûte en terme de charge et de santé ». Dans leurs propositions on trouve : « réinstaurer du dialogue, du lien collectif ne peut se faire d'un seul coup, l'entraide se prescrit difficilement. Des liens sont détruits il faut reconstruire. Pour cela il faut que chacun et à tous les niveaux, prenne conscience de l'importance du lien collectif pour construire sa santé au travail ; instaurer des réunions d'équipes, construire ensemble en prenant en compte les compétences des salariés à penser leur travail journalier ; la direction et les hiérarchiques doivent donner les moyens et le temps pour que les instances représentatives du personnel, le CE, le CHSCT et éventuellement le futur comité santé sécurité puissent

exister réellement et jouer leur rôle ». Les propositions sont plus nombreuses et toutes très intéressantes, nous ne pouvons les reproduire dans ce document.

Le second groupe choisit les thèmes du travail en équipe, travail collectif et l'écart entre le travail prescrit et le travail réel.

Le thème du travail en équipe s'ouvre sur la remarque suivante, un participant dit : « Quand il y a des choses qui fonctionnent c'est parce que les équipes gèrent et coopèrent pour faire le travail malgré tout, mais ce n'est pas reconnu, le travail effectué n'est pas pris en compte seuls les résultats comptent ». Problème d'entraide, surcharge de travail. Dans des services, des personnes se trouvent très isolées, en souffrance, sans pouvoir le dire, difficulté des responsables de services également, objectifs de l'entreprise peu clairs, sentiment de travailler ensemble qui s'étirole, plus personne n'est à l'heure dans les réponse à donner... ». Deux questions : comment peut-on recréer du lien collectif alors que tout tend à aller vers l'individualisation ? Et comment le travail du manager, ce qu'on lui demande, n'entre-t-il pas en contradiction avec le travail collectif souhaitable et opérant ? ». Parmi les propositions : « un GRT sur la prévention du stress avec une représentativité plus importante de l'ensemble de l'entreprise, plus de hiérarchiques ; que chacun reconnaisse à tous les niveaux la complexité du travail ; proposition de généraliser une formule qui marche : le parcours d'intégration des assistantes commerciales. Ce parcours prévoit trois semaines pour connaître les services et deux d'accompagnement sur le poste. C'est selon eux un minimum mais ça n'existe pas pour les autres services. Il y a nécessité pourtant d'aller passer du temps dans les services avec lesquels on travaille en interface, parfois même dans les usines, parce que sinon on est toujours en décalage ; on ne comprend ni les problèmes, ni les contraintes, ni les questions... ».

Dernier thème : le travail prescrit et le travail réel

Ce qui justifie le choix du thème, quelques exemples : « Le constat de prescriptions souvent construites à l'étroit, pression sur les délais, pas de prise en compte du travail réel. Prescriptions paradoxales, contradiction entre réduction des coûts et objectifs de qualité du service. Choix soit de transgresser dans la crainte pour atteindre une certaine qualité du service, soit d'exécuter sachant que l'objectif de qualité du service ne sera pas atteint... Existence de règles informelles qui se construisent dans le travail qui ne sont pas prises en compte pour ré-instruire la prescription et l'organisation du travail ». Les propositions,

quelques exemples : « Prendre en compte le sens du travail pour chacun, les manières de travailler différentes, les contradictions qui peuvent exister entre le sens du travail et les objectifs financiers ou plus généraux. Faire des groupes de travail pour réfléchir sur les méthodes de travail mises en œuvre de façon informelle afin de les fiabiliser et de les formaliser. Ou encore, prendre conscience que ce sont les manières de faire singulières, les alternatives construites et reconstruites en permanence qui permettent au travail de se faire, reconnaître, valoriser... ».

En conclusion, on remarque au fur et à mesure des GRT un changement d'attitude des participants, d'un discours d'abord fataliste sur la situation générale, on passe à des débats actifs sur le contenu du travail, la volonté de construire pour l'avenir. De nombreuses propositions sont produites par les participants. Cf. Le rapport : « Un GRT chez Lafarge plâtres ». A l'issue des GRT, tous étaient heureux d'avoir participé et produit ce travail ensemble, ils ont demandé une restitution pour les groupes en plus de celle à la direction. Ce qui a été accepté. Les participants à ce travail se sont montrés très soucieux de la suite qui allait être donnée à ce travail. Au moment de la restitution au comité de pilotage, nous avons décidé de faire également une restitution élargie à une assistance composée du DRH, du médecin du travail, du responsable santé sécurité, d'une quinzaine de responsables de services, des membres CHS-CT et de salariés tous impliqués dans le projet d'un futur comité santé sécurité qui se construirait à tous les niveaux des services.

Les membres CHSCT se sont montrés très attentifs, il a été distribué à l'ensemble des participants une version du rapport, et une partie des textes à partir desquels nous avons travaillé, essentiellement des textes de Ph. Davezies puisque qu'ils traitaient directement de la question du stress et de la prévention, le DVD d'Alain Wisner a circulé pendant plus d'un mois dans les services.

Le DRH nous a remercié pour ce travail, nous a dit que si tous les points proposés ne seraient peut-être pas abordés, quelques-uns qui lui ont semblé importants constitueraient des pistes de réflexion pour le futur comité santé sécurité.

DESTRUEL-JACQUEMIN S. ET FRANCESCON J.M. (Analystes du travail, Coopilote)

Contact : aet.jmf@wanadoo.fr

La coopération pluriprofessionnelle dans deux interventions

Nous sommes tous deux salariés-associés de la coopérative d'activité et d'emploi Coopilote, à Montbéliard. Cette coopérative, comme son nom l'indique, s'inscrit dans l'économie sociale et solidaire. Sa force réside dans son organisation qui permet la rencontre de professionnels exerçant des métiers très différents. Régulièrement, des rencontres d'entrepreneurs sont organisées : ergonomes, gestionnaires en ressources humaines, spécialistes en Qualité, en Sécurité, mais aussi ferronniers, plombiers, facteur d'orgues, relieur, horticulteur, décorateur d'intérieur, etc. Ces moments d'échanges permettent de mettre en germe des futures coopérations.

L'histoire

Des tensions psychosociales sont à l'origine de deux demandes d'intervention initialement adressées à l'intervenant ergonomiste. Les deux missions se sont déroulées successivement ; elles se sont étalées de mars à septembre 2010 pour la première (mission A), et fin 2010 début 2011 pour la seconde (mission B).

A) Une expertise est demandée par le CHSCT d'une centrale nucléaire, concernant des conflits interindividuels dans un service d'une trentaine de salariés. Ces tensions, repérées par les représentants du personnel, ont conduit une partie des effectifs du service à se mettre en grève pour exprimer leur malaise et obtenir un changement. Les espoirs de ces techniciens ont été déçus, d'où la demande d'expertise. Pressentant une charge de travail importante, l'ergonome fait appel dès la première étape, à l'intervenante en ressources humaines. La mission est financée comme le stipule le code du travail, sur un budget géré par la direction.

B) – Dans une entreprise d'environ cent salariés, construisant des charpentes métalliques à statut d'ouvrage d'art, des conflits interpersonnels sont repérés par le médecin du travail. A la

suite d'une première étape de recueil et d'analyse de la demande effectuée par l'ergonome, la mission s'inscrit dans le cadre de la prévention des risques dits « psychosociaux » avec la volonté de repérer et d'inscrire l'ensemble de ces risques dans le Document Unique de la société. Elle est financée en deux parts égales, sur un budget géré par la direction et par le FACT via l'ANACT. L'ergonome fait appel à l'intervenante en ressources humaines à la fin des négociations de la lettre de mission.

Dans les deux cas, plusieurs déterminants organisent la coopération :

- la charge de travail est estimée importante et hors d'atteinte par un seul intervenant ;
- le financement négocié permet d'assurer la sous-traitance interne dans la coopérative ;
- l'occasion est à saisir : vivre une rencontre des concepts fondant la pratique de deux métiers différents : l'approche ergonomique via l'Activité, la gestion des ressources humaines via le Droit et les savoirs d'expérience en la matière ;
- pour traiter une demande où des tensions dites « psychosociales » sont à investiguer, un intervenant ne doit pas rester seul s'il veut préserver sa propre santé mentale.

Méthodologie et résultats

Intervention A

Dès la première entrevue avec le directeur de la centrale et en présence du secrétaire du CHSCT, nous nous sommes positionnés comme centrés sur l'Activité. Sur cette base, nous avons, par exemple, déclaré au directeur, devant le représentant du personnel, que nous le considérons lui aussi comme un travailleur. Le recueil de données a été effectué au moyen d'entretiens individuels dont les compte-rendu écrits ont été donnés à chaque personne, pour validation. Les entretiens ont été complétés par des moments d'observation de l'Activité. Une responsable du service et des techniciens nous ont permis de les accompagner dans la réalisation de leurs tâches du jour. De ces observations nous avons tiré des représentations graphiques et des chroniques d'Activité. De l'ensemble des données recueillies nous avons élaboré un diagnostic en deux niveaux :

- un arbre des causes expliquant l'origine et l'alimentation des conflits interindividuels d'une part,

- d'autre part, une explication plus théorique pour démontrer que les métiers fondant le service sont en crise car de moins en moins structurés autour de règles et de pratiques communes. Ce délitement de la notion de métier étant lié à une embauche en bloc de nouveaux techniciens et à l'impossibilité matérielle et temporelle pour les anciens, de leur transmettre leurs savoirs. Deux restitutions collectives ont ensuite été organisées : la première en deux temps : la hiérarchie d'une part, les techniciens d'autre part ; la seconde réunissant l'ensemble du personnel volontaire. Des personnes qui ne s'adressaient plus la parole ont pu échanger leurs points de vue. Notre préconisation principale était que l'on procède à des observations des pratiques puis à des confrontations simples et croisées des savoirs investis mis à jour par cette démarche. En accord avec le CHSCT, le groupe de travail interne chargé de la prévention des dits « risques psychosociaux » a bénéficié d'une restitution de nos travaux, au cours de laquelle la fonction Ressources Humaines de la centrale a été interrogée sur les modalités de prise en charge de nos préconisations.

Après un an, un bref bilan nous a permis de constater que nos préconisations n'avaient pas été suivies d'effet, faute de personnel d'animation de la démarche disponible en interne.

Intervention B

La partie émergente de la demande se structurait autour d'un conflit ouvert entre la secrétaire générale de l'entreprise, mais aussi épouse de l'ancien propriétaire de l'usine, et une salariée de son service en arrêt de travail. Plusieurs tentatives de conciliation avaient été tentées avant notre intervention.

Nous avons positionné notre démarche en déclarant que de tels conflits étaient à considérer non comme des causes liées aux particularités des caractères individuels, mais comme des conséquences. En effet, le contenu du travail et son organisation étaient à interroger en priorité.

Là encore, des entretiens individuels et des observations de l'Activité ont été menés par les deux intervenants. Les trois premiers entretiens ont été réalisés par le binôme, afin de bien caler le questionnement sur des représentations communes. Les observations ont été plus à la charge de l'ergonome.

Les restitutions des comptes-rendus ont eu lieu sous la forme d'un document remis en main propre sous enveloppe, sans nouvelle entrevue. Les quelques corrections ont été renvoyées par courriel émanant des interlocuteurs désireux de préciser ou d'amender la trace écrite de leurs propos.

Dans cette intervention, nous avons utilisé comme support un ouvrage de l'ANACT décrivant les tensions psychosociales sous la forme de modèles dont les éléments sont reliés par des ressorts, plus ou moins étirés. Les éléments sont des objectifs : ceux des salariés pouvant entrer en contradiction avec ceux de la direction, entre autres.

Plusieurs restitutions ont eu lieu en séance plénière de CHSCT. Nous avons dû faire face à des tentatives émanant de plusieurs membres de l'instance visant à nous faire explorer les comportements individuels. Nous sommes restés centrés sur l'Activité. Le diagnostic conclut à des difficultés méthodologiques pour l'entreprise : elle ne dispose pas d'une méthode et d'outils RH concertés et légitimes pour appréhender le contenu réel de l'activité de travail des protagonistes, et ce malgré la volonté de la direction et du CHSCT d'acquérir de nouveaux savoirs sur le travail.

L'issue de la mission a été l'élaboration commune (intervenants, direction, CHSCT) d'indicateurs pour anticiper l'apparition de tensions psychosociales trop importantes. Ces indicateurs seront suivis par le responsable du plan Qualité et intégrés dans la mise à jour du Document Unique d'évaluation des Risques Professionnels. Les événements alimentant les indicateurs seront repérés par différents canaux : comité de direction, CHSCT et représentant ses salariés, hiérarchie. Pour l'élaboration des indicateurs, nous avons exploré et informé le CHSCT à partir des Etudes documentaires de l'INRS centrées sur cette thématique.

La boîte noire de nos pratiques

L'Activité débattue entre nous, co-intervenants

Durant l'intervention A surtout, de nombreux moments de discussion intense ont eu lieu, autour du concept d'Activité : son fondement ergonomique puis son traitement ergologique d'une part, l'utilisation du terme « activité » dans les pratiques RH d'autre part. Nous avons échangé à partir d'écrits d'Yves Schwartz, d'Yves Clot, des ouvrages en ergologie, en clinique de l'Activité et, en psychodynamique du travail. Ces documents nous ont été

nécessaires pour mieux nous comprendre, et pour réaliser un diagnostic qui puisse être référencé à des connaissances contrôlables par les protagonistes à l'origine des demandes.

Le débat sur le concept d'Activité a fait l'objet de démonstrations et de déconstructions de résistances à l'appropriation de ce concept, puis de reconstructions à partir d'une nouvelle lecture des faits et des contenus d'entretiens. Nous nous sommes longuement interrogés sur la méthodologie la plus pertinente, sur le paradigme le plus apte à expliciter la demande : Ergologie ? Oui, mais avec quelle pratique concrète ? Clinique de l'Activité et exploration du réel par « la méthode du sosie » ? Psychodynamique du travail et prise en compte du refoulement des peurs face au danger ?

Cette démarche dont l'ampleur n'avait pu être anticipée au départ de la co-intervention a structuré une représentation commune de la réalité du travail de nos interlocuteurs. Elle a contribué à élaborer sur des bases communes le diagnostic, le rapport final et les outils de restitution (diaporamas, chroniques d'Activité et leurs commentaires).

L'Activité débattue avec les interlocuteurs nous recevant en entretien

Lors des entretiens, le champ des pratiques sociales et professionnelles qui nous était livré par les travailleurs se confrontait à notre propre ressenti, faisant émerger en nous des images mentales à l'audition des récits des conditions du travail. Ces images mentales étaient alors partagées avec l'interlocuteur, sous forme de schémas tracés rapidement devant lui, illustrant notre propre pensée. Ces ébauches de graphes ont alors servi de support de discussion pour alimenter, enrichir et préciser le contenu des échanges. Ils ont rarement été contestés tant la fiabilité avec laquelle ils reflétaient les idées qui nous étaient communiquées semblait présente. Certains de ces schémas ont ensuite illustré les diagnostics restitués aux individus et aux collectifs mobilisés dans nos interventions.

GOMES DA SILVA SOBRINHO J. (Faculdade IBGM, Recife, Brasil)

Contact: jgsobrinho@live.com

Le malaise dans les programmes Trainées ; une étude sur la transition managériale chez les jeunes responsables

Les études sur le travail managérial traitent du sujet depuis les premières systématisations réalisées par Henry Fayol, moment où furent posées les bases du management. Selon Fayol (1978) les fonctions managériales sont fondées sur les activités suivantes : prévoir, organiser, coordonner, commander et contrôler le travail d'un secteur ou d'une entreprise.

L'intérêt pour la recherche dans le domaine du management débute dans les années 50. Les études sont parties de la question suivante : Qu'est-ce qui, dans leur travail au quotidien, légitime la position des managers ? L'intérêt de répondre à cette question était associé à la stratégie visant à former, qualifier et créer un nouveau type d'élite managériale, principalement aux Etats-Unis, berceau des théories du management dans le domaine de l'administration.

Des auteurs comme Quinn, Faerman, Thompson & McGraffth (2003), s'approprièrent deux théories dans le domaine du travail avec un certain écho dans l'actualité. La première est celle de la compétence qui se situe au-delà de la qualification professionnelle. Pour Dutra (2004) la question de la compétence est enracinée dans celle de la performance, du résultat. Pour clarifier cette notion, Quinn et d'autres auteurs (2003) adoptèrent le terme "rôle" pour illustrer la transaction ou l'échange de compétence que le manager effectue dans son travail quotidien.

Cependant, cette transaction ne se réalise pas de façon consciente et transparente, cela nécessite un travail sur soi impliquant une relation avec autrui. Schwartz (2000) définit ce processus comme un "corps soi", "arbitre dans la partie la plus intime de l'activité, qui n'est pas un sujet cerné, défini, mais une entité énigmatique qui résiste aux tentatives d'être objectivée."(p196) Cela veut dire que la transition de la position de Trainee¹ à celle de manager va mettre en scène, dans le jeu de la compétence, des aspects de notre subjectivité touchée par nos "passions, par nos désirs, par nos expériences" (p197).

Un autre aspect de nos études abordera le travail de subjectivation par le biais du corps à partir de la topologie lacanienne du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire. Celle-ci comporte un travail sur le corps, qui engendre une nouvelle position subjective dans la culture, dans ce cas, la culture organisationnelle. Nous allons adopter le mot "position" pour signifier que, dans le processus de subjectivation, le sujet n'occupe pas un lieu fixe, disciplinaire ou stable face au réel. Au contraire, la position managériale dans ce travail est en lien avec l'engagement subjectif dans une relation de force, de résistance, en un mot, de vie, avec une "trame discursive qui se réalise", dans et avec l'organisation, puis avec les autres.

Cohabiter avec le corps que nous sommes, c'est notre vécu quotidien. Un corps charnel qui n'est pas juste un instrument, mais aussi un lieu. Lieu par lequel le monde atteint un mystère, celui que chacun de nous est. Ce n'est pas un corps qui demande une prothèse, mais qui demande une signification et un sens. Un corps habité par le langage, lieu de désir et de jouissance (Simão 2010 p1).

Objectif Général

L'objectif de ce travail est d'analyser le type de mal-être vécu par les jeunes ayant une formation supérieure, qui se soumettent à la formation managériale au travers des programmes "trainee".

Objectifs spécifiques

Identifier les types de mal-être présentés dans le processus de transition managériale.
Appliquer la méthode d'analyse "milleriana" de réduction significative aux témoignages.

Méthodologie

Nous avons réalisé une enquête qualitative, de terrain, à l'occasion de laquelle furent pratiquées des entrevues semi-structurées au groupe de "trainee" de façon individuelle sur leur lieu de formation/travail. Les données furent analysées à partir de l'extraction des signifiants, dans une opération-réduction des éléments se répétant dans les témoignages, de ce

qui convergeait le plus singulièrement pour chaque sujet, et de ce qui s'est évité de dire pendant le processus de formation managérial (Miller 1998). Le parcours réalisé par les jeunes fut discuté/étudié à la lumière de l'impératif du travailleur exemplaire du discours capitaliste, qui exige des performances toujours plus hautes de la part du sujet. Lors de cette transition, le sujet prendra aussi une série de positions subjectives, basées sur des projets, qui vont prendre le nom de carrière (Hall 1996). Les participants furent partagés en P1, P2, P3 et P4 pour l'entreprise E1, P5 pour l'entreprise E2 et P6 et P7 pour l'entreprise E3, qui furent identifiés par les intervalles (P1-E1); (P2-E1); (P3-E1); (P4-E1); (P5-E2); (P6-E3); (P7-E3).

De trainee à manager : le mal-être en transition

Dans le processus de transition subjective, au fur et à mesure que nous analysons les témoignages, nous avons pu observer une série de plaintes et de symptômes se manifestant pour chaque trainee de manière singulière. Les symptômes présentés dans cette section sont le résultat du choc entre le corps imaginaire et le corps réel. Le corps réel, selon Simão (2010), est le lieu de la jouissance car c'est un lieu de douleur, d'usure, de dépense et d'exigence.

Le sujet essaye de correspondre à l'image narcissique qu'il a de lui-même (Lapierre 1994), et en faisant face, dans le symbolique, aux limiteurs de l'activité, ou en répondant aux impératifs du surmoi venant de l'imaginaire, le corps peut répondre par plusieurs symptômes. Nous allons analyser dans cette session comment le mal-être se présente au "trainee" à partir de l'opération-répétition de convergence, c'est-à-dire tirer ce qu'il y a de singulier dans chaque récit.

Le premier type de difficulté rencontrée par le sujet face au réel est celui de son propre travail. Ce type de réponse est très commun chez le néo-sujet. Lebrun (2008), dans la cartographie des caractéristiques de ce nouveau sujet va soutenir le fait que la souffrance n'est pas un choix délibéré, mais le résultat de l'incapacité de mettre de côté la jouissance, c'est-à-dire qu'il y a dans ce cas quelque chose du corps soi qui ne se laisse pas objectivé ou décidé consciemment. P1-E1 : (...) *vous laissez les gens envahir votre vie, car à toute heure du jour ou de la nuit, le téléphone peut sonner, et vous devrez y aller pour "éteindre l'incendie"*. Une telle difficulté à se détacher du travail reflète l'inaptitude à concilier vie privée et vie professionnelle, comme le raconte P4-E1 : *ce fut difficile de concilier ma vie personnelle, je crois, rentrer chez moi le soir ne changeait rien, je n'allais pas pouvoir me reposer, je devais étudier pour le jour*

suivant, je devais être prêt pour le lendemain, ainsi, j'ai dû apprendre à contrôler ces émotions très fortes.

Un autre type de plainte est celle mise en relief par les réponses émotionnelles provenant de symptômes corporels. P1-E1 développa une dermatite, avec comme manifestation une chute des cheveux : *un exemple clair de ça (cette pression), mes cheveux commencèrent à tomber et je rendis visite à une dermatologue qui me dit : Ecoutez P1-E1, j'ai fait tous les examens et je ne sais pas quoi vous dire, au niveau physique tout est parfait.*

P4-E1 présenta des réponses du type compulsif, au travers de la consommation de cigarettes, allant jusqu'à fumer trois paquets par jour, justifiés par l'angoisse ressenti par l'éloignement de ses proches et également par la pression qu'il subissait : *chaque semaine j'étais évalué, questionné. Chaque endroit où je passais, j'avais une évaluation, en dehors de ça il y avait le responsable de la formation qui appelait pour faire ces évaluations - l'évaluation orale/verbale - vous deviez répondre, vous deviez donner un feedback, vous deviez connaître les procédures, comment tout fonctionnait.*

P6-E3 développa des réponses de type phobique, au travers d'une peur disproportionnée de faire part dans l'entreprise de ses craintes et de ses désirs en matière de d'évolution professionnelle : parfois, je ressens une énorme volonté d'évoluer, et quelque chose m'en empêche : la honte, la peur, la peur, la peur.

Un autre type de peur est celle de "l'harmonie brisée" et du "changement" comme en parle P5- E2 : *ma peur est que les changements viennent briser cette harmonie. Actuellement, après (...) je fais parfois face au dilemme de m'exprimer et d'être vu comme celle qui n'est jamais d'accord.* P3-E1 se plaint du stress engendré à force de prendre sur soi face aux difficultés : *alors, vous prenez beaucoup sur vous et cela finit par augmenter le stress, je crois que ce fut plus dans ce sens.* Bendassoli (2007) dit que nous vivons dans une période critique de déconstruction de notre identité, engendrant, ainsi, une sorte d'insécurité ontologique dans l'expérience du travail.

L'anxiété est un symptôme récurrent dans les réponses des trainee, principalement lorsqu'ils sont sous la pression du résultat, de l'innovation, de la réduction des délais et des moments d'évaluation de leurs performances. Dans certains cas, un tel symptôme est perçu comme naturel, comme le relate le trainee P2-E2 : *je suis une personne très anxieuse, je pense que*

mon niveau d'anxiété est très élevé. J'ai besoin d'être stimulé, je suis un employé qui marche beaucoup à la stimulation.

En référence à l'opération-réduction d'évitement dans les témoignages, nous nous rendons compte que subjectiver une position managériale est facteur de mal-être, principalement lorsque cette position ne peut être subjectivée sans le regard de l'autre. Être confronté à un tel projet professionnel en début de carrière est un véritable défi. La reconnaissance du travail managérial se situe dans le domaine des formations de l'imaginaire. Nous rencontrons dans la psychanalyse un écho au concept de moi idéal. Selon Laplanche et Pontalis (1992), cette instance est définie comme "un idéal narcissique d'omnipotence forgé à partir du narcissisme infantile" (p.139). Pour cela, dans le processus de formation managériale, la reconnaissance des avancés et les critiques peuvent fonctionner comme des moyens d'améliorer les performances, faisant ainsi une énorme différence dans la subjectivation de cette nouvelle place que le jeune viendra à occuper dans l'entreprise.

Conclusions finales

Concernant les types de mal-être qui se sont installés dans ce groupe de jeunes, nous avons pu identifier :

1 - Des difficultés des sujets à se détacher du travail, caractéristique marquante avec de sérieuses difficultés à faire des coupures ou à poser des limites, ce qui dans la pratique se présente comme une sorte d'intégration entre vie personnelle et professionnelle, mais génératrice de mal-être permanent/constant.

2 - Des plaintes récurrentes en ce qui concerne les conditions de travail, probablement résultat des attentes forgées lors des formations d'une entreprise idéale, ne s'étant pas réalisé dans la pratique ce qu'un groupe de jeune en quête d'idéaux et d'identité peut accomplir de manière plus anxieuse qu'un professionnel étant sur le marché du travail depuis plus longtemps et connaissant l'impossible corrélation entre attentes et travail quotidien. Il y a toujours quelque chose à faire.

3 - Une reconnaissance des difficultés personnelles face à certaines épreuves, principalement celles liés à la gestion des personnes et ses ramifications dans le domaine de la résolution de conflits inter-personnels. Nous avons perçu une telle prise de conscience comme une avancé,

toutefois dans les récits analysés la responsabilité fut dirigée contre la formation technique dispensée par l'université.

4 - Des symptômes d'ordre psycho-somatique, de névrose et de stress se relayèrent à divers moments des témoignages, un trainee a présenté une dermatite avec chute de cheveux, un autre a démontré des peurs disproportionnées face à l'Autrui organisationnel, et une troisième trainee a présenté des réactions compulsives par de la consommation de cigarettes.

Nous avons perçu que même lors des étapes du processus de sélection pour participer au programme trainee passés avec succès, s'opérait une sorte d'insécurité généralisée au sein du groupe, sans cesse dans l'expectative de l'apparition de nouvelles difficultés. La dynamique de cacher, omettre, détourner, ou dans certains cas nier les difficultés, fut vérifiée dans l'opération-évitement dans pratiquement tous les témoignages.

Cette dynamique pointe du doigt la préservation de l'image idéalisée de soi-même, très commune dans ces programmes, dans lesquelles l'évaluation de soi est très valorisée, mais le regard de l'autre, principalement du concurrent, est minimisé, alors que la participation de l'autre durant le soutien, l'appui et la reconnaissance de l'autre peuvent dans un second temps fonder une nouvelle clinique de gestion, travail à développer dans une thèse de doctorat.

Références bibliographiques :

BAUMAN, Z. (2007) *Tempos líquidos*. Rio de Janeiro, Ed. Zahar.

BENDASSOLI, P. F. (2007) *Trabalho e identidade em tempos sombrios: insegurançatológica na experiência atual com o trabalho*. São Paulo, Ed. Ideias e Letras.

BARNARD, C. (1938) *The functions of the executive*. Cambridge, Massachusetts: Harvard University. Press. BERLINCK, M.T. (1997) O que é psicopatologia fundamental. In: *Revista Latino- Americana de Psicopatologia Fundamental*, n.1, março.

FAYOL, H. (1978) *Administração industrial geral*. 9a. Ed., São Paulo, Ed. Atlas

FIGUREIREDO, L. C. (2009) As diversas faces do cuidar: novos ensaios de psicanálise contemporânea. São Paulo, Ed. Escuta

FIGUEIREDO, L.C. (2011, 29 de março) Modernidade, trauma e dissociação: a questão do sentido hoje (fórum online). Obtido : http://www.estadosgerais.org/gruposvirtuai/figueiredo_luiz_Claudio-corpo_afeto_linguagem.shtml

GROVE, A. S (1997) Administração de alta performance. São Paulo, Futura.

HALL, D. T. (1996) Protean careers of 21st century. In: Academy of Management Executive, 10 (4), p.8-16.

LACAN, J. (1972-1973/1982). O Seminário, livro XX: mais, ainda. Rio de Janeiro, Zahar Editor

LACAN, J. (1974) Radiofonia. In: Outros escritos. Rio de Janeiro, Zahar Editor.

LAPIERRE, L. (1995) A idealização, o narcisismo e a liderança. In: Imaginário e liderança. São Paulo, Ed. Atlas.

LAPLANCHE, J. & PONTALIS, J. (1992) Vocabulário de Psicanálise. São Paulo, Ed. Martins Fontes.

LEBRUN, J-P. (2008) A perversão comum – viver juntos sem outro. Rio de Janeiro, Ed. Companhia de Freud.

LUTHANS, F.; HODGETTS, R. M.; ROSENKRANTZ, S. A. (1988) Real managers. Cambridge, Mass.: Ballinger Publishing.

MILLER, J-A. (1998) O osso de uma análise. Salvador, Biblioteca Agente.

MILLER, J-A. (2003) Um esforço de poesia. In: Orientação Lacaniana, 3 (5).

MINTZBERG, H. (1973) The nature of managerial work. New York: Harper & Row

MORIN, E. (2000) Ciência com consciência. Rio de Janeiro: Bertrand.

QUINN, R. E., FAERMAN, S.R., THOMPSON, M.P. & MCGRATH, M.R. (2004) Competências gerenciais. Rio de Janeiro: Ed. Campus/Elsevier.

SILVA SOBRINHO, J.G & QUEIROZ, E. F. (2011) Empresas liquidas: metáfora ou metonímia de uma nova lógica organizacional? In: Revista Eutomia de Literatura e Lingüística (UFPE), N.8, Ano 4, p. 247-268

SIMÃO, Y. D. (s.d.) A construção do corpo e seus destinos: uma visão psicanalítica. Psiquiatria Geral. Recuperado em 20.10.2010. Obtido em http://www.psiquiatriageral.com.br/psicoterapia/corpo_destinos.htm

SCHWARTZ, Y. & DURRIVE, L (2010) (orgs.) Trabalho e ergologia: conversas sobre a atividade humana (2a. Ed.), Niterói: Editora a UFF.

STEWART, R. (1982) .Choices for the manager:Londres: McGraw-Hill(UK).

KUNEGEL J.Ph. (SNES FSU)

Contact : jph.kunegel@club-internet.fr

Syndicalisme et travail

Cette contribution cherche à questionner la relation entre « syndicalisme et travail » et non celle qui paraît beaucoup plus palpable, moins conflictuelle, entre « syndicalistes et travail ». Dans le contexte conceptuel de l'Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail, la différence entre les deux substantifs renvoie à un problème de fond qui n'est largement pas résolu.

En tant que démarche, l'Ergologie a, depuis ses origines, travaillé étroitement avec des syndicalistes résolus et volontaires. Comprendre comment les changements dans l'organisation du travail transforment l'activité humaine, comment l'activité elle-même transforme le travail attendu ; envisager des dispositifs permettant d'analyser et de dépasser l'impossible et l'invivable prédétermination complète de l'activité humaine pour redonner au travail son sens et son caractère émancipateur... Cela ne pouvait qu'interpeller des militants de terrain confrontés à l'activité au quotidien.

Ainsi, associer les syndicalistes fut une préoccupation de l'équipe de l'Université de Provence qui, dès 1983, cherchait à comprendre les « changements du travail ». S'en suivit une implication et une demande forte de militants dans les recherches sur le terrain (par exemple, la recherche ETNA en 1988). La participation effective de militants syndicaux de divers horizons dans le DU, le DESS puis le Master a montré que cette question est bien au cœur de leurs préoccupations.

Il faut cependant constater que ces militants sont restés, le plus souvent, sinon marginalisés, tout au moins relativement éloignés des premières responsabilités dans leur organisation.

Leur investissement ne sous-entend donc pas que le syndicalisme, en tant qu'il est à la fois Mouvement et Organisation, est entré de manière aussi volontariste dans la démarche. Le syndicalisme à la française, celui issu des mouvements socialiste et solidariste du 19^e siècle, est resté longtemps réfractaire à la prise en considération de l'activité industrielle.

Historiquement, il a orienté ses préoccupations et ses revendications sur la question salariale, sur la question de l'emploi, du contrat de travail, sur le combat contre l'exploitation. Si ces revendications restent légitimes et d'actualité, ce positionnement semblerait évoluer même si les problématiques liées à l'organisation des conditions réelles et matérielles de l'exercice de l'activité ont été longtemps perçues comme relevant exclusivement de la responsabilité patronales : toute volonté d'ingérence syndicale à ce niveau ne pouvant être comprise que comme de la co-gestion, incompatible avec la lutte des classes.

En sommes-nous au même point aujourd'hui ?

Vers un changement profond de la prise en charge syndicale ?

Dans le secteur privé, depuis les lois Auroux, et en particulier la loi 82-1097 du 23 décembre 1982 relative aux CHS-CT, puis la loi 91-1414 du 31 décembre 1991 sur la prévention des risques professionnels (relevant exclusivement de la responsabilité de l'employeur), la législation a progressivement modifié la prise en compte de l'organisation matérielle et concrète du travail par les confédérations.

Pourtant les 10^e journées d'étude du département d'ergologie (« les taches du présent et les représentants des personnels » de mars 2011) ont rappelé comment les syndicalistes impliqués dans les CHS-CT restent toujours, dans l'imaginaire syndical, moins « reconnus », moins « représentatifs » que les DP où les élus au CE. Par ailleurs, trop souvent, l'entrée syndicale est restée la « souffrance au travail » et/ou les RPS et non pas l'activité elle-même. Je développerai ce point par la suite.

Dans la fonction publique, il a fallu attendre la loi 2010-751 du 05 juillet 2010 pour que les conditions de travail soient effectivement reconnues de la compétence des CHS (FPE et FPT). Il y a donc un retard global, malgré la loi, sur la prise en compte de l'activité industrielle et des conditions d'exercice réel du travail, particulièrement dans la fonction publique.

Malgré tout, aujourd'hui, les lignes bougent. La CFDT a pris un cran d'avance sur les autres organisations (cf. le « voyage au pays du travail » de François Chérèque en 2010/2011). Mais les autres organisations ne sont pas en reste. Il suffit de repérer le nombre de stages de formation nationaux, régionaux et départementaux organisés par la CGT, la FSU ou Solidaires... L'institut de recherche de la FSU a mis en route à l'automne 2006 un « Chantier

Travail « qui cherche à faire le lien entre l'activité de travail et l'activité syndicale. La question se pose : la transformation du travail fait-elle évoluer le rôle et le positionnement des organisations syndicales dans la mise en mouvement des salariés, dans le développement de leurs capacités d'agir sur leur propre travail ?

Pour les organisations, la solution de facilité consisterait à se centrer exclusivement sur la question de la « souffrance », entrée extrêmement individualisante pour les salariés et ne permettant pas de réintroduire le collectif. Les notions de RPS, de TMS, de CMR ont trop régulièrement une fonction de mise à distance des problèmes. Le mot étant mis sur la chose, chacun y introduit son propre contenu et l'impasse est faite sur le fond, sur la question du nouveau management public qui, dans une logique néo-taylorienne, instaure en particulier dans le Tertiaire une politique managériale individualisante.

Le mouvement syndical ne peut se réapproprier cette terminologie telle quelle. Il est de sa responsabilité d'y mettre un véritable contenu, d'inventer avec les chercheurs d'autres notions plus consistantes, alimentées conceptuellement. De ce point de vue la notion de « pouvoir d'agir » qui est extrêmement attractive pour le syndicalisme, pose strictement le même problème. Les concepts de « vivre en santé » au sens de Canguilhem, de « sécurité et efficacité au travail » au sens l'ergonomie de l'activité semblent plus solides. Mais, tout cela reste à expliciter et à contextualiser.

Les OS dans l'obligation de se transformer pour se réapproprier cette problématique ?

Face à la chute de la syndicalisation en France et malgré la confiance dont les médias et les sondages semblent créditer la plupart des positionnements et mobilisations syndicaux sur les conflits sociaux récents (cf. la réforme des retraites), il paraît indispensable que cette prise en compte de l'activité comme creuset de débats de normes devienne effective pour renforcer le syndicalisme, l'inscrire durablement dans une démarche progressiste de défense de l'activité salariée.

Les salariés sont en attente d'une réelle implication sur cette problématique du travail réel. Pas simplement par quelques syndicalistes dits « éclairés » mais par leurs organisations elles-mêmes. Si les organisations veulent participer à la transformation du travail, alors elles doivent s'interroger aussi sur leur propre activité, sur le travail même de syndicaliste.

Aujourd'hui, le militant déchargé qui se déplace dans les entreprises, dans les établissements, dans les écoles en gardant une posture de celui qui « sait », de celui qui a travaillé les dossiers et qui peut « expliquer », qui peut donner « l'orientation » ne répond que trop partiellement aux attentes et besoins de ses collègues. Est-il réellement crédible sur la question du travail réel ?

Même si cette posture de « sachant » est plutôt efficace dans la capacité des organisations à développer des analyses et à les transmettre, cela ne permet jamais d'entendre ni de prendre en considération les renormalisations qui se jouent entre le travail prescrit et le travail réel, entre les exigences d'une performance individuelle et le travail collectif informel (les entités collectives relativement pertinentes qui se développent dans le quotidien de l'activité et qui permettent de « faire bien son travail malgré tout »). Toutes les réformes en cours en sont un exemple, en particulier dans l'Education Nationale où les personnels réajustent et réinventent leur travail au quotidien malgré des normes antérieures inapplicables (cf. les travaux de l'IR de la FSU sur les STI).

D'où la question qui concerne l'ensemble des organisations syndicales : comment, en tant qu'organisation représentative, accepter et apprendre à écouter plutôt qu'à dire le « vrai » ?

Quelle manière d'agir syndicalement dans ce sens ?

Quel type d'intervention permettrait aux OS de rester dans leur rôle tout en prenant pleinement en compte cette réalité ?

Des pistes de solution ?

Aujourd'hui, la mise en œuvre de la démarche ergologique, du dispositif dynamique à trois pôles dans les entreprises et les services publics semble indiquer que selon les cas, les organisations syndicales sont soit de simples commanditaires, soit des « instances » uniquement interrogées, des partenaires « comme les autres » dans une logique où tenter de comprendre et transformer le travail ne relève jamais d'une problématique syndicale.

La démarche des groupes de rencontres du travail (GRT) est typique de cette difficulté que nous devons résoudre avec les OS. Globalement, toutes les expériences et actions menées ont

montré que le syndicat n'est jamais au centre de la démarche, parfois simplement parce qu'il est inexistant sur les unités de travail.

Cette contribution ne cherche pas à pointer les responsabilités. Elles sont forcément partagées. Les syndicats se considèrent trop souvent comme « incompetents » ou en attente d'une expertise et les « ergologues » se positionnent facilement comme des professionnels « neutres ».

Mais comment faire pour qu'aujourd'hui, le syndicalisme ne soit pas un simple faire-valoir d'une volonté de comprendre et transformer le travail ?

Comment revenir à la démarche initiale de travail commun où les OS auraient toute leur place ?

Comment éviter que les GRT ne remplacent une activité syndicale trop peu lisible sur la question de l'activité industrielle ?

En bref comment comprendre et transformer le travail dans une démarche pluridisciplinaire où le savoir syndical serait à égalité ?

ANA RAQUEL MOTTA (PUC/SP – Fapesp)

Contact : anaraquelms@gmail.com

Chants de travail

Qu'est-ce que les chants de travail, un phénomène tant universel qu'historiquement situé, révèlent sur le travail ?

Pour répondre à cette question, il faut que l'on prenne en considération certains aspects historiques, linguistiques, musicaux, corporels, du travail, philosophiques, discursifs. La présente recherche poursuit cette entreprise interdisciplinaire et transdisciplinaire à travers l'articulation du discours comme une pratique intersémiotique (Maingueneau, [1984] 2005) et du travail comme une activité humaine (Schwartz et Durrive, 2010 ; Schwartz, 2011 ; Durrive, 2011). Cette étude a pour but de décrire et analyser les chants de travail comme espace privilégié pour comprendre des propriétés importantes des chants et du travail.

Schwartz (2011), envisageant une conception de l'histoire au-delà de périodisations fixes et « neutres », postule l'impossibilité de « l'humanité [...] à couper les fils d'une mémoire patrimoniale, inscrite dans nos corps vivants et opérants » (p.48). Il ajoute que « heureusement ce ne sont pas les historiens qu'il faut convaincre d'avoir à rechercher dans nos héritages les potentialités d'émergence du nouveau » (p. 48). Ces affirmations sont importantes dès lors que les chants de travail sont abordés comme des vestiges en extinction d'une société rurale n'existant plus, dignes de figurer que dans des recueils de curiosités ou de folklore. Cependant, notre conception de l'histoire, de la mémoire et du discours nous incite à concevoir les chants de travail comme un champ de recherche inséré aussi bien dans les pratiques contemporaines des chants que dans les pratiques contemporaines du travail.

Nous considérons que les réflexions suivantes de Gioia à propos de cet objet s'approchent de nos propres considérations.

This may sound odd given that the subject of this book, the work song, is no longer a vital form of music expression. And a quick perusal of the book and its notes and bibliography may convey the impression that my concern is with distant events described in dusty tomes and manuscripts; an antiquarian's fascination with times and places whose charm derives

from the contrast with (not their relevance to) the modern day. But the exact opposite is the case. From the very beginning, my interest in the work song was driven by the firm conviction that the music of traditional societies and situations can teach us something critical about art making and about its role in our own hectic, postmodern lives. In particular, I believe that coming to grips with these old songs of labor can serve, in some measure, to revitalize our relationships both to music and our day-to-day work (2008 : xiii)

On considère que le rapport entre langage et travail, thème toujours cher aux études ergologiques, prend ici un sentier fort spécial et prometteur : la relation entre le travail et la musique (deux éléments fondamentaux de l'humanité), et plus spécifiquement, la relation entre le travail et le chant (ce dernier un objet multi-sémiotique en soi).

Au Brésil, les chants de travail, pourtant très courants dans les communautés agraires, communautés de pêcheurs et caboclas, n'ont pas eu un grand intérêt pour la recherche. Les études les plus fréquentes sur ce sujet sont dans le domaine du folklore, où elles se concentrent sur des recueils pour « récupérer » la tradition. Ces recherches abordent les chants de travail comme une forme plus amène de supporter le travail, ou d'égayer la routine répétitive. Selon les mots de Mattar (2007), sur les communautés où on chante les chants de travail au Brésil, « nesses lugares, tive a nítida sensação de que a música lhes harmoniza a vida e ameniza a lida deles ». Goia (2006) trace le chemin de la musique comme un élément positif, en donnant des forces au travailleur pour qu'il supporte son travail (élément négatif): « [the impact of music is] due to something even more profound : that is, to our fascination and reverence for the transformational power of music, for its hidden dynamism as a change agent in everyday lives » (p. xi).

Sans sous-estimer la relation tracée et sa pertinence dans les études mentionnées, une vision ergologique du travail interdit qu'on y voie qu'une « charge à être supportée » ; et une vision discursive de l'objet littéraire-musical ne permettrait pas non plus de percevoir le chant que comme plaisir, amusement ou soulagement. Dans une analyse préliminaire, on voit que les chants de travail amalgament chant et travail, dans lesquels on retrouve le rythme et les sons produits par les corps en travaillant, lesquels sont proprement constitutifs du chant. Par ailleurs, le chant peut donner le rythme au travail, peut devenir indispensable pour la sécurité de certaines activités, dans le cas par exemple des prisonniers abattant des arbres au Texas, où

deux travailleurs centrés sur un même arbre réalisent des mouvements avec leurs haches en alternant les coups au son d'un chant.

Il est ainsi possible de vérifier que le discours sur le travail découlant de ces pratiques est complexe. On peut trouver, dans un premier temps, des passages qui évoquent le règlement du travail :

Então vamos trabalhar

Chega de papo fiado

Tu já tens o teu benzinho

E o meu tá aqui do lado

Quatrain final du chant de travail "Pisa, morena" , des planteuses de riz de Propriá-SE (Cia Cabelode Maria, 2007 : chant 6). L'exhortation du besoin de travailler et la concentration dans le travail chantées dans « Então vamos trabalhar/Chega de papo fiado », signalent une régulation du travail présente dans le chant, ce qui ne corrobore pas l'idée que le chant de travail ne serait qu'un espace de résistance aux commandes externes. On peut observer la même situation dans le passage final du chant « Ô, baiana, oi, ai, ai », des fileuses de coton de Sagarana – MG (Cia Cabelode Maria, 2007 : chant 14) :

Fia, fia minha roda, ô baiana

Oi, ai, ai

Pra acabar com esse algodão, ô baiana

Oi, ai, ai

Pra fazer muita roupinha, ô baiana

Oi, ai, ai

Pra dona da fiação, ô baiana

Oi, ai, ai

Dans cet extrait, outre l'exhortation au travail et plus spécifiquement au travail efficient (« Pra acabar com esse algodão.../(...)/Pra fazer muita roupinha... »), il y a la motivation au travail bien fait comme réponse à la demande de la « dona da fiação », ce qui contredit l'image idéalisée des chants de travail brésiliens comme participant à l'événement de travail collectif, « mutirão ».

Il est important de signaler que dans les chants de travail, il y a des débats sur les règles. Si le règlement et la voix de l'efficacité et du « patron » sont présents dans les extraits analysés antérieurement, d'autres voix discursives sont entendues dans le chant de travail « Hoe, Emma, Hoe », traditionnel chez les esclaves planteurs de cannes aux États-Unis :

Caller: Hoe Emma Hoe, you turn around dig a hole in the ground,

Hoe Emma Hoe.

Chorus: Hoe Emma Hoe, you turn around dig a hole in the ground,

Hoe Emma Hoe.

Caller: Emma, you from the country.

Chorus: Hoe Emma Hoe, you turn around dig a hole in the ground,

Hoe Emma Hoe.

Caller: Emma help me to pull these weeds.

Chorus: Hoe Emma Hoe, you turn around dig a hole in the ground,

Hoe Emma Hoe.

Caller: Emma work harder than two grown men.

Chorus: Hoe Emma Hoe, you turn around dig a hole in the ground,

Hoe Emma Hoe.

Dans cet exemple, le personnage d'Emma est présenté comme une femme travailleuse des plantations de canne, faisant le même travail que les travailleurs : faire un trou dans le sol et arracher les herbes nuisibles, par exemple. Deux vers, chantés au moment du solo, attirent particulièrement l'attention pour les propos dont nous discutons ici. Pour le vers « Emma, you from the country », le personnage d'Emma, esclave d'origine africaine, est valorisé comme

travailleuse des États-Unis. Même si le mot « country » ici se réfère à l'endroit spécifique d'origine de ce chant de travail ou à la zone rurale (« country side »), l'important est l'appartenance d'Emma à cette communauté. Ainsi, le chant de travail prend place dans un discours de valorisation des esclaves comme êtres humains.

Un autre vers se distingue : « Emma work harder than two grow men », où le personnage d'Emma est présenté comme capable de travailler plus durement que deux hommes adultes. Cet énoncé fait partie d'un discours qui questionne la division biologique du travail, car il montre une femme plus forte que deux hommes.

Les différentes voix discursives qui se font entendre dans les chants de travail corroborent la vision ergologique de cette activité, comme nous pouvons lire dans les textes de Durrive:

L'homme ne se laisse pas totalement commander de l'extérieur ; il est, au contraire, dans une relation polémique avec le monde des règles où il se situe. Ceci ne signifie pas qu'il soit systématiquement en opposition au milieu, parce que la santé signifie vie en flexion, vie avec la capacité propre de s'ajuster. C'est au nom de la santé précisément que l'individu ne renonce pas à vivre étant lui-même le centre de référence. [Notre traduction] (Durrive, 2011 : 49)

Nous nous proposons à partir de cette recherche, d'aboutir à une compréhension discursive du phénomène mondial des chants de travail, en nous appuyant sur les manifestations brésiliennes. Nous avons l'intention de mettre au jour de nouvelles informations et de nouveaux objets d'étude pour l'ergologie, car le chant de travail est constituant de plusieurs cultures comme partie intégrante des activités de travail, et on considère que son analyse peut mettre en relief quelques aspects importants du travail qui n'ont pas encore été considérés par les études ergologiques.

Bibliographie

CIA CABELO DE MARIA. Cantos de trabalho. (CD). São Paulo: Selo Sesc-SP, 2007.

DURRIVE, Louis. A atividade humana, simultaneamente intelectual e vital: esclarecimentos complementares de Pierre Pastré e Yves Schwartz. In: Trabalho, educação e saúde, volume 9/

número 1. Rio de Janeiro: Fiocruz, 2011. [En ligne]
<http://www.revista.epsjv.fiocruz.br/index.php?Area=NumeroAnterior&Num=42> . Consulté le
14/10/2011.

GIOIA, Ted. *Work Songs*. Duke: Duke University Press, 2008.

MAINGUENEAU, Dominique. *Gênese dos Discursos* (tradução Sírio Possenti). Curitiba: Criar, 2005 [1984].

MATTAR, Renata. “Assim me cantaram”. IN: CIA CABELO DE MARIA. *Cantos de Trabalho* (encarte do CD). São Paulo: Selo Sesc-SP, 2007.

SCHWARTZ, Yves. *La conceptualisation du travail, le visible et l’invisible*. In: *L’homme et la société*, 2004/2 n°152-153, p. 47-77. DOI 10.3971/lhs.152.0047 [En ligne]
<http://www.cairn.info/revue-l-homme-et-la-societe-2004-2-page-47.htm>. Consulté le
14/10/2011.

SCHWARTZ, Yves; DURRIVE, Louis (orgs.). *Trabalho e Ergologia: conversas sobre a atividade humana*. Niterói: EdUFF, 2010 (segunda edição).

Atelier 3

La problématique du développement

A. DJAMAL (Consultant, Training development, Alger)

Contact : abdel_djamal@yahoo.fr

Considérations sur la société algérienne

L'Algérie a accédé à son indépendance en 1962 après au moins 7 ans et demi d'une guerre très dure aussi bien pour les populations que pour son infrastructure dans des conditions qui ne lui permettaient pas de prendre en charge la gestion d'un pays : un taux d'analphabétisme supérieur à 80%, une infrastructure en ruine, des services publics vitaux à l'arrêt en raison du manque de compétences pour les gérer.

La première violence faite à ce peuple est de lui avoir imposé une guerre.

La deuxième (violence) est faite d'une confiscation dès l'accès à l'indépendance par un groupe restreint du pouvoir et de l'autorité au nom de la légitimité révolutionnaire et non politique

La troisième violence faite à ce peuple a été de choisir pour lui une voie de développement (le socialisme) sur laquelle le peuple n'a eu aucune prise.

Durant cette phase et au-delà des justifications qui en sont à sa base et quel que soit le bilan que l'on peut en faire, on a surtout pensé qu'il suffisait d'agir sur l'élément matériel pour que les choses aillent mieux ; cette phase, s'étalant de 1969 à 1978, est marquée par des « plans de développement » triennaux et quadriennaux à l'issue desquels l'Algérie serait censée être au même niveau « de développement » que l'Espagne.

Par élément matériel, il est entendu une action sur l'infrastructure par l'acquisition d'usines clés en mains (et produits en main ensuite) mais aussi de plus grandes possibilités d'accès au savoir, notamment des enfants des deux sexes des couches les plus démunies.

La culture en général, le cinéma, le théâtre, la pratique sportive généralisée ont connu des développements prodigieux quand ils étaient construits à l'intérieur de la morale socialiste.

Durant toute cette période des valeurs en sont nées et propagées qui ont été pourtant vécues par certains courants de la société algérienne comme une violence par rapport à leurs propres valeurs. Et il était clair que dès que la garde des tenants du socialisme baisserait, ces courants mettraient en avant leurs valeurs au nom surtout des référents identitaires.

A partir des années 80, les nouvelles autorités ont commencé par petites touches successives à mettre en avant d'autres valeurs en rupture avec les premières et qui indiquaient bien la nouvelle orientation du pays : une plus grande ouverture du pays au capitalisme.

Cette ouverture trouve son explication pour une grande part dans la baisse des capacités financières du pays résultant de la baisse des prix du pétrole sur le marché international.

Le capitalisme est apparu comme une option à partir des années 90 parce que et même si au niveau international les changements et l'effritement du bloc socialiste devenaient une réalité ; encore une fois, les autorités décident un changement de cap (autre violence) sans aucune consultation et procèdent du même coup à une ouverture politique tous azimuts qui a malheureusement permis à l'intégrisme religieux de se constituer comme alternative au parti qui a jusque-là géré le pays : le FLN.

Les élections organisées par des autorités qui n'avaient aucune légitimité dans des conditions surréalistes ont constitué une voie royale à l'émergence du parti intégriste qui a remporté toutes les élections locales d'abord et nationales ensuite.

La consécration par les urnes du courant le plus radical de l'islamisme, qui n'a à sa décharge jamais caché sa philosophie de la gouvernance et de la démocratie (les premières et dernières élections) a mis le peuple devant une situation inédite : la démocratie consacre son négateur.

La énième violence est constituée d'une deuxième guerre imposée à ce peuple puisque sans avoir été consulté sur quoique ce soit, il laisse 200 000 morts dans des conditions qu'il vaut mieux oublier.

Outre les pertes humaines, l'infrastructure construite au prix fort a été dans une large mesure détruite, et les moyens financiers du pays se sont réduits fortement en raison de l'endettement pour doter l'Algérie d'une base matérielle. Ceci a amené les pouvoirs publics à opérer des coupes énormes dans les différents compartiments et surtout dans les dépenses sociales.

C'est dans ce contexte que L'Algérie ou plus précisément le peuple subit de plein fouet l'accord avec le FMI qui aboutit à une paupérisation insupportable.

Cette situation faite de violence et de paupérisation pousse une frange particulière de la société à refaire le parcours de ses aînés moins lettrés : l'émigration vers l'Europe et surtout la France et dans une moindre mesure le Canada ou plus exactement le Québec.

Aujourd'hui, du fait d'un relèvement du prix des hydrocarbures sur le marché international depuis au moins une dizaine d'années, le pays dispose après avoir payé la quasi-totalité de sa dette extérieure de ressources importantes. Et pourtant, tout le monde se rend compte qu'il n'y a pas en Algérie de classe moyenne réputée pour son dynamisme et son esprit d'entreprise, mais seulement d'un côté une « bourgeoisie » qui doit tout à l'économie de pénuries et aux privilèges reçus pour services rendus afin de pérenniser un système et d'un autre côté de larges franges de la société pauvres ou à la frontière de la pauvreté y compris celles qui assurent le savoir et la connaissance (le corps enseignant tous niveaux confondus, le corps médical,...).

Dans un contexte comme celui qui vient d'être exposé, que signifie le concept de développement dans un pays marqué par plusieurs paradoxes : économiques social et surtout culturel dans la mesure où il s'agit d'un pays qui a connu des changements rapides et profonds et où, à la différence des pays comme la Tunisie et le Maroc, qui ont depuis toujours mis en œuvre le capitalisme, on est passé directement du socialisme à un plan d'ajustement structurel drastique qui a généré beaucoup de dégâts à tous les niveaux ?

Que signifie le concept de développement dans un Etat qui dispose de grands moyens financiers mais où la population et surtout sa jeunesse vivent des conditions très difficiles qui les poussent à des actions et comportements suicidaires à l'exemple des HARRAGAS* que ce même Etat sanctionne pénalement ?

Réfléchir au développement dans ces conditions, c'est poser de nombreuses questions en interrelation : la gouvernance globale, le statut du travail dans la société, la place de l'immatériel, de la culture, du savoir et de l'innovation, la place du religieux et du « civil », la question de la répartition de la richesse, le statut de la femme etc...

.

La question du développement se réfléchit en Algérie de façon inséparable des questions de construction de l'Etat, puisant sa force dans sa légitimité et non de la légitimité révolutionnaire qui a toujours été avancé par les tenants du pouvoir pour justifier leur mainmise.

Les efforts déployés depuis l'accession de l'Algérie à son indépendance politique ne peuvent aussi occulter les réponses aux problèmes sans lesquels le développement n'aurait aucun sens.

En effet quelle autorité morale peut être avancée pour construire et réaliser un développement censé bénéficier aux populations quand ces dernières sont ignorées pour se prononcer sur ceux qui auront la charge de gouverner en leur nom ?

Ensuite, quand des règles sont posées pour la gouvernance et quel que soit l'intention de leurs auteurs (qui peuvent être sincères), elles doivent non seulement être inspirées des attentes des populations mais aussi impliquer ces dernières dans leur mise en œuvre.

Le développement conçu par une élite (?) pour les populations ne peut plus opérer dans quelque pays que ce soit.

Qu'est-ce que le développement dans un pays qui sort de deux guerres, la première contre l'occupant colonial et la deuxième fratricide qui met à plat l'infrastructure et ouvre des plaies difficilement cicatrisables au plan humain dans une situation déjà de sous-développement ?

Que signifie le développement qui n'interroge pas les causes du sous-développement dans leurs racines ?

Le développement, compris comme la mise en place d'une base matérielle acquise à coup de milliards et qui s'est effritée sous les coups de boutoir des hordes intégristes, s'est révélé insuffisant, d'autant que les populations non impliquées n'ont pas défendu cette base.

L'Algérie qui a engrangé beaucoup de recettes dû au relèvement du prix des hydrocarbures sur le marché international et ayant pratiquement payé sa dette extérieure se retrouve dans une situation de choix pour orienter son développement : faut-il investir (une fois de plus dans le matériel), faut-il améliorer la situation sociale des plus démunies, faut-il investir dans la formation des hommes ?

Quand le développement, à l'instar du développement durable, est avancé par certains courants pour préserver notamment l'intérêt des générations futures (qui pourraient se retrouver sans pétrole s'agissant d'une ressource non renouvelable), quand on met en avant la préservation de la nature et les questions écologiques et qu'on vous répond qu'il s'agit d'un luxe de pays développés, voire de groupes au sein de ces pays développés, comment imaginer des alternatives ?

L'Algérie qui était un pays gâté par la nature surtout en raison de l'étendue de son territoire ou il y avait de la place à la neige et au soleil resplendissant le même jour a échoué dans ses stratégies de développement par la faute de décisions irréfléchies :

1. L'envahissement du béton dans les terres les plus fertiles au monde (plaine de la Mitidja notamment) pour construire alors que les hauts plateaux et surtout le sud se prêtaient bien à cela et restent très peu peuplés.
2. L'industrialisation du pays qui s'est faite autour des côtes ce qui a dans une large mesure contribué à polluer la mer.
3. L'intégration économique et surtout le couple agriculture/industrie qui n'a pas fonctionné, situation qui fait que notre pays à fort potentiel agricole se met à importer la quasi-totalité de sa nourriture.
4. Des recettes d'une seule ressource puisque 98 % de celles-ci viennent du pétrole ; et encore faudrait-il en répartir cette richesse de façon équitable c'est l'enjeu de la bataille que se livrent ceux qui sont au pouvoir et ceux qui veulent y être
5. L'équilibre de la société qui est tributaire d'une réflexion mais surtout d'une action sur la part devant être affectée au matériel par rapport à l'immatériel (l'homme, la culture, le savoir, l'innovation, la recherche...).

C'est le sens que devra prendre une réflexion renouvelée de l'approche du développement en Algérie qui n'exclut aucune frange et notamment les femmes dont il faut souligner le dynamisme et la combativité.

Réflexion qui repose également la question de la place et du statut de l'école, du travail

En conclusion je cite un homme politique avisé qui faisait remarquer que pour beaucoup de nos gouvernants le développement signifiait beaucoup de dépenses.

CUNHA L. (Faculdade de Educação e Psicologia, Universidade Católica Portuguesa ; Centro de Psicologia da Universidade do Porto) et LACOMBLEZ M. (Faculdade de Psicologia e de Ciências da Educação, Universidade do Porto)

Contact : lcunha@porto.ucp.pt ; lacomb@fpce.up.pt

Du refus d'une "posture d'exterritorialité" au lieu de l'activité de travail dans les processus de territorialisation

Résumé

Nous reconnaissons le dessein de l'approche ergologique de refus d'une "posture d'exterritorialité" (Schwartz, 1996; 2000a), associée à la manipulation des valeurs qui orientent l'activité de travail et à la mutilation de ses dynamiques de retraitement. À l'analyse, l'activité de travail finit par se révéler comme un lieu où ces valeurs sont débattues en permanence, échappant aux pouvoirs normatifs qui cherchent à l'anticiper et aux tentatives de contrôle de sa variabilité qui la neutralisent dans le temps et dans l'espace.

Dans le cadre de la recherche que nous présentons ici (Cunha, 2012), orientée vers l'analyse de la mobilité par transport public et, plus particulièrement, vers l'activité des conducteurs de bus dans le cadre de la prestation d'un service public de transport, le patrimoine de l'ergologie finit par s'avérer déterminant pour l'inflexion que nous introduisons : du refus d'une posture d'exterritorialité à l'affirmation du "territoire" comme catégorie d'analyse.

Le fil conducteur que nous assumons dans le cadre de la réflexion produite ici consiste à affirmer que, tout comme le territoire ne correspond pas à la partie fixe qui sert de support aux dynamiques de la mobilité, puisqu'il intervient lui-même dans les alternatives de transport auxquelles les citoyens ont accès, la mobilité ne laisse pas, elle non plus, l'espace anonyme.

Mots-clés : *Mobilité par transport public ; territoire ; conducteurs de bus ; concepteurs de mobilité.*

1. Introduction

L'analyse de la mobilité encadrée dans le territoire constitue l'une des principales contributions de l'étude que nous présentons. Cette analyse ne doit toutefois pas être entendue comme la traduction d'un simple discours à "contre-courant" par rapport au discours dominant, à savoir, celui qui soutient l'affirmation de la déterritorialisation, du désencastrement de l'action et des relations entre les individus. D'ailleurs, l'économie « dite de marché » a tendance à développer une approche de l'action des individus qui dévalorise l'influence du contexte historique et spatial, en tant que déterminant de leurs décisions. Il ne faudra donc pas s'étonner si, dans la foulée des mouvements de déréglementation et de privatisation, le territoire a été relégué au statut de contrainte, motif pour lequel son importance a diminué, ou a été même négligée (Le Galès, 1998).

L'attention portée au territoire, dans le cadre de notre recherche, naît notamment de la reconnaissance du fait qu'il intervient dans la production de mobilités différenciées et, bien souvent, reproductrices d'inégalités sociales. Ce qui justifie de l'admettre non pas comme une forme d'indexation des phénomènes à analyser, mais comme un objet proprement dit de recherche ; comme une catégorie d'analyse qui permet de prendre d'autres éléments en considération dans la saisie du réel.

Il est vrai que la référence à un certain territoire constitue une dimension intrinsèque à la condition humaine. La perspective que nous assumons ici est que l'activité de travail ne peut toutefois pas être exclue de la compréhension des processus de territorialisation, inhérents à la production et l'évolution du territoire (Lajarge, 2009), même à un niveau micro d'analyse, comme le soutient la recherche que nous développons dans le secteur des transports de passagers au Portugal, en considérant l'*activité de transporter* et l'*activité de conception de la mobilité* par transport public (Cunha, 2012).

2. Pour une appropriation du concept de "territoire"

À l'évidence, nous ne pouvons pas non plus ignorer le fait que l'importance attribuée au territoire a pris forme dans le cadre des recherches que nous menons à partir de ce qui est désigné, dans notre tradition scientifique, comme une "approche de terrain". Partant du point de vue que tant le concept de "terrain" que celui de "territoire" non seulement se rapportent à

des espaces du vécu plus qu'à des espaces institués, c'est-à-dire, à des contextes réels qui servent, dans le même temps, d'ancrage des phénomènes analysés, mais aussi les déterminent, ces concepts sont-ils mesurables ? Quelles limites conceptuelles les circonscrivent ?

Si, pour une part, l'affirmation de la primauté du terrain, dans la perspective de la psychologie du travail insérée dans le projet pluridisciplinaire de l'ergonomie est peut-être plus triviale, peut-être moins sujette à questionnement, sachant qu'elle constitue un des principes identitaires de cette approche, de l'autre, la référence au territoire exige d'explicitier le point de vue que nous adoptons dans sa perspective.

En effet, le développement du travail de recherche, dans un contexte réel, et la convocation des savoirs des travailleurs dans le cadre du dialogue avec le chercheur, s'encadrent dans une approche qui résiste à l'ambition de déterritorialiser, tel que corroboré par Lacomblez (2005): "l'ergonomie de l'activité nous engage ainsi sur le terrain de la réflexion (et de l'action) à propos d'un développement humain durable dont le référentiel tend à se 'localiser' plutôt qu'à se globaliser" (p. 9).

Quant à la conceptualisation de la notion de territoire, elle exige de commencer par définir ses limites, en identifiant ce dont il s'éloigne : le territoire n'est pas un "ensemble physique de paysages matériels, mais [bien] (...) l'expression et le produit des interactions dont les acteurs sont les protagonistes. Dans ces circonstances, le territoire est proximité, acteurs, interactions" (Reis, 2007, p. 248, traduction libre). Nous nous démarquons, donc, d'une référence au territoire, délimitée uniquement à partir de l'espace physique, car nous le concevons comme une matrice relationnelle. Cependant, "(...) s'il faut dépasser l'empirisme de la description géographique, on court le très grand risque d'imaginer l'espace comme une page blanche sur laquelle s'inscrit l'action des groupes et des institutions" (Castells, 2000, p. 181, traduction libre).

L'importance du territoire et les contenus qui le définissent sont encore bien loin de générer un consensus. Certains auteurs vont jusqu'à se demander si assumer, de nos jours, l'inopérance de ce « construit » a encore un sens (Alphandéry & Bergues, 2004; Reis, 2007; Fournier, 2007), compte tenu de ce que les discours dominants ont tendance à privilégier. Le paradoxe est clairement assumé "d'un côté, la référence dans la recherche au concept de territoire ne cesse de croître ; d'un autre côté, jamais le territoire n'a été aussi menacé de disparaître que dans nos sociétés contemporaines" (Chalas, 2009, p. 178).

Les références à un paradigme de “mobilité généralisée”, apparemment caractéristique des sociétés contemporaines, justifieraient, en partie, la caducité que certains reconnaissent à la notion de territoire, proclamant à sa place la dissolution des contraintes spatiales et la conquête d’une plus grande liberté (individuelle) de circulation. Mais, il existe également des motifs qui justifient de l’utiliser actuellement: “la globalisation accroît le besoin de localisation ; les délocalisations accroissent le besoin d’un local défensif ; la mobilité généralisée accroît le besoin d’ancrages ; la mondialisation accroît les mouvements de régionalisation ; (...) l’urbanisation accroît la pauvreté des espaces ruraux dans les pays du sud” (Lajarge, 2009, p. 196).

Cela signifie qu’à l’inverse d’une catégorie d’analyse obsolète, nous assumons que le territoire, en tant que ressource collective, exige la reconnaissance de sa singularité dans le cadre de la construction du bien commun et “l’accommodation des politiques publiques aux spécificités du local” (Jaillet, 2009, p. 117). En adoptant le point de vue de notre recherche, une question s’impose: comment garantir la prestation d’un service public de transport et la préservation du droit de chacun à la mobilité par transport public, compte tenu des singularités qui définissent chaque territoire ?

3. Transporter et transformer les territoires de la mobilité/ quelle est la contribution de l’activité des conducteurs de bus ?

Dans les discours génériques sur la mobilité, on rencontre communément des références implicites à la mobilité dans un contexte urbain, en assumant peut-être comme résiduelle celle qui concerne des zones à faible densité de population, rétrécie par une faible demande de transport public.

L’étude à laquelle nous nous rapportons s’encadre, néanmoins, dans un contexte marqué par ce type de caractéristiques : il s’agit d’un projet de re-conception du réseau de transports publics par autobus d’une aire municipale de la région Centre du Portugal, caractérisée comme étant un territoire “à prédominance rurale” (Instituto Nacional de Estatística, 2009). L’offre de services de transport public dans les zones rurales et à faible densité de population, adaptée aux besoins des citoyens qui y vivent, constitue une mesure prioritaire pour promouvoir la cohésion territoriale et garantir l’équité sociale (Ministério do Ambiente, do Ordenamento do Território e do Desenvolvimento Regional, 2007).

Effectivement, les conditions de mobilité sur ce territoire correspondent à une réalité très différente de celle existant dans un contexte urbain: avant le projet de re-conception du réseau de transports, la fréquence de circulation des autobus était limitée à deux voyages par jour (et par ligne de bus), en début et en fin de journée, coïncidant plus ou moins avec les horaires scolaires ; et l'offre était également circonscrite aux jours ouvrés et aux périodes d'activité scolaire.

Les services de transport public ont été organisés de cette façon parce que le recours à l'autobus répond surtout à un motif scolaire, les élèves étant ses principaux usagers. C'est donc, presque essentiellement, en fonction de ce groupe de population que le tracé du réseau a été reconfiguré, en tenant compte non seulement de l'obligation des mairies d'assurer des services de transport pour ce motif (Décret-loi n° 299/84, du 5 septembre), mais également du fait qu'il s'agit des usagers dont la demande est la plus régulière.

En ce qui concerne l'utilisation de l'autobus par la population "non-scolaire" dans cette municipalité, on peut dire que, pour les déplacements de et vers le travail, ce taux d'utilisation est résiduel, ce qui s'explique par l'offre réduite de services de transport public et par le déphasage entre les horaires scolaires et les horaires de travail pratiqués par les entreprises de la région. Un autre motif qui justifie le recours à l'autobus est la foire dans la municipalité, qui a lieu tous les quinze jours, un renfort de l'offre de services est donc prévu, en réponse à une demande plus significative ces jours-là. Ce renfort se traduit par l'introduction d'un voyage extra d'autobus en fin de matinée, de façon à assurer le retour des usagers plus tôt que de coutume, autrement ceux-ci devraient attendre jusqu'à la fin de la journée pour être reconduits chez eux.

Dans le cadre des projets de re-conception de réseaux de transport, les concepteurs (surtout des professionnels appartenant aux domaines de l'ingénierie, de la géographie et des mathématiques) sont peut-être les acteurs les plus reconnus comme agents de territorialisation, même si leur activité est déterminée, en partie, par les voies de circulation existantes, par les espaces permettant la circulation d'autobus et par la densité des lieux (densité de population et d'activités). Ils sont donc tenus de définir des trajectoires de mobilité face à une territorialité instituée et finissent bien souvent par renforcer des polarités et des inégalités qui existent déjà.

L'activité des conducteurs de bus est également balisée par ces trajectoires prédéfinies. Cependant les analyses développées en contexte réel, et sur chacune des lignes du réseau à l'étude, articulées avec le recours à des entretiens, ont révélé comment l'usage du territoire dans leur activité de travail finit par s'inscrire dans une finalité qui vise, au contraire, à *corriger* des inégalités potentielles – l'activité de travail des conducteurs devenant souvent incompatible avec le dessein des normes strictement hétérodéterminées.

En réalité, la perspective des concepteurs, mise en lumière également à partir d'observations de leur activité et d'entretiens conduites avec eux, traduit le fait que le travail de conception est, bien souvent, pensé à partir d'un modèle de mobilité urbaine considéré comme hégémonique. Pour utiliser le vocabulaire de l'ergologie, nous dirions qu'il s'agit d'une "posture d'exterritorialité", de "désadhérence" par rapport à la singularité de la situation concrète analysée et par rapport au point de vue de ceux qui font usage de ce territoire dans leur activité.

Or, dans un territoire caractérisé par sa grande étendue et par une offre réduite d'alternatives de transport public, les problèmes d'accessibilité au réseau de transports sont une réalité qui ne peut pas être ignorée ; il s'agit d'un problème à résoudre auquel les conducteurs de bus sont confrontés quotidiennement. Les résultats de la recherche montrent que l'amélioration des conditions de mobilité dont bénéficient les usagers du transport public advient surtout d'un potentiel qui est introduit par l'activité proprement dite des conducteurs. Vu l'absence d'interventions régulières sur ce réseau, l'activité des conducteurs s'avère être une sorte de "variable d'ajustement" du propre système aux besoins concrets de ses usagers, même si leur point de vue n'est pas toujours reconnu, pas plus que leur contribution spécifique.

À noter que certains de ces conducteurs vivent dans la même municipalité que celle où ils travaillent et sont, pour ce motif et légitimement, des acteurs de ce territoire. Contrairement à ce qui se produit dans le contexte urbain, ici les conducteurs connaissent bien leurs clients, ils savent leurs noms, ils savent où ils vivent et leurs trajets quotidiens. Ces savoirs sont mobilisés dans l'activité, en réponse aux besoins concrets de ceux qui utilisent l'autobus pour se déplacer – faut-il, ou non, faire un détour par rapport au tracé de la ligne où ils circulent, pour "prendre" quelqu'un de plus éloigné ? Faut-il s'arrêter à d'autres endroits, même si les arrêts ne sont pas prévus ni dûment signalés ?

Assurer un service public de transports dans cette optique, consiste à élire et prendre en compte certains lieux non fixés sur le tracé formellement défini de circulation de l'autobus, sur les trajets réalisés quotidiennement. Introduire des détours non prévus sur certains points du trajet, pour transporter ceux qui se trouvent à de plus grandes distances des lignes d'autobus, ou faire plus d'arrêts que ceux signalés, constituent des stratégies développées par les conducteurs de bus, destinées à compenser les inégalités que le système de transports construit finit par reproduire.

Leurs discours révèlent, toutefois, que le faire n'est pas évident, que cela n'escamote pas le débat de valeurs sous-jacent à ces options, comme l'exprime un des conducteurs interviewés :

Ce trajet il n'a que des défauts (...) : c'est une route étroite et pleine de camions qui retirent du bois des pinèdes. Moi, si je me prends un tracteur, si je me prends un camion, il faut que je "me le supporte" et ça m'est déjà arrivé plusieurs fois. Parce que c'est comme ça, il faut vraiment rester attentif. Et mon souci supplémentaire, dans mon travail, c'est qu'il faut que je respecte un horaire.. (...) C'est comme ça, je quitte la maison beaucoup plus tôt. Par exemple, au lieu d'arriver à 7:00 h, j'arrive à 6:30, supposons. On finit toujours par se faire avoir de toute manière : moi j'arrive plus tôt mais, eux, ils ne nous paient pas pour ça, par contre si on est pris par la police en excès de vitesse, il faut qu'on le paie de notre poche. Bon, mais c'est ce que moi je dis parfois et ça m'embête, et après eux s'ils le peuvent ils coupent 10 minutes aujourd'hui, 10 minutes demain, ils vont jusqu'à le faire... (Conducteur de bus, 6 ans d'ancienneté dans l'entreprise).

La "posture d'exterritorialité" assumée par les concepteurs à laquelle nous avons fait allusion plus haut est ici retraitée : elle consiste à assumer des décisions qui négligent l'existence de ces débats de valeurs dans l'activité des conducteurs et, surtout, qui ne tiennent pas compte de l'importance de préserver les re-normalisations qu'ils introduisent au cours de leur activité afin de satisfaire les besoins concrets des usagers du transport public.

La prescription de nouvelles normes par les concepteurs, par exemple, sous forme d'horaires à respecter avec une marge de manœuvre encore plus étroite, finit par ignorer simultanément que la garantie, pour certaines personnes, de conditions d'accès à ces services dépend des stratégies développées par les conducteurs, et que cela comporte des coûts en temps qui ont un impact sur le respect des horaires établis :

Pour moi le plus important c'est de respecter les horaires et bien connaître les trajets pour que les enfants n'arrivent pas en retard. Mais ce qui est épuisant pour nous c'est de devoir respecter les horaires, ou mieux, respecter ce qui figure sur l'horaire établi ... Parce que c'est comme ça, il faut vraiment faire tout le temps attention. (...) Je sais que si je suis pris par la police en excès de vitesse, par chance ils ne m'ont jamais arrêté pour me contrôler, mais je sais que tous les jours, je transgresse, et si je suis pris en train de transgresser, les amendes sont pour moi, pas pour l'entreprise... (Conducteur de bus, 1 an d'ancienneté dans l'entreprise)

L'inscription d'autres lieux ou d'autres trajets, au-delà de ceux formellement définis, s'institue avec le temps et correspond à des pratiques concrètes de (re)territorialisation des trajectoires de mobilité dans ce contexte. Nous partageons ainsi la réflexion du sociologue Marié (1982, cité par Ozouf-Marignier, 2009) que "l'espace a besoin de l'épaisseur du temps, de répétitions silencieuses, de maturations lentes pour devenir territoire" (p. 34). Et nous justifions l'intérêt d'une conception des "territoires de la mobilité" qui vise la rencontre entre ses acteurs légitimes (nommément, des concepteurs, des conducteurs, des acteurs locaux) et la confrontation de leurs savoirs.

La production de savoirs en vue de la re-conception de ce réseau de transports, dans le cadre de ce que l'approche ergologique a désigné par "dispositif dynamique à trois pôles", exigerait effectivement un dialogue entre les savoirs dits "académiques", dont les concepteurs notamment sont les protagonistes, et les "savoirs incorporés dans l'activité" dont les conducteurs de bus sont les détenteurs. Mais, la construction de ce dialogue et l'appropriation de ces savoirs ne sont pas compatibles avec des "assauts" au terrain et en désadhérence avec celui-ci (Schwartz, 2000b).

Le dialogue entre ces deux pôles ne naît pas spontanément, ni n'est auto-légitimé. Dans ce cas concret, la consécration d'un espace de débat avec les conducteurs a fini par être compromise non seulement par la durée définie pour le projet mais surtout par l'absence de reconnaissance de leur contribution au débat sur l'évolution future de ce réseau de transports.

4. Penser le développement territorial en partant du travail concret

Nous nous éloignons, dans le cadre de cette étude, d'une perspective de la mobilité en tant que qualité intrinsèque des personnes ou des territoires, sous-entendant que les territoires les plus générateurs de mobilité seraient, à priori, les plus développés. Notre approche consiste, néanmoins, à la considérer comme le résultat d'options, de critères qui la définissent et lui donnent forme, c'est-à-dire, comme le résultat de l'intentionnalité des acteurs qui l'a conçoivent et la produisent.

La confrontation entre la perspective des concepteurs et celle des conducteurs a mis en lumière que le potentiel de mobilité que chacun de ces acteurs imprime au projet de conception du nouveau réseau de transports est différencié et révélateur du type de savoirs qu'ils mobilisent, chacun, dans leur activité concrète.

Les savoirs des conducteurs de bus, tributaires de leur expérience sur des lignes spécifiques de ce réseau de transports, leur fait adopter une "perspective de lieu" : quand ils tiennent compte de nouveaux lieux d'arrêt de l'autobus sur les trajets suivis ; ou quand ils font des détours non prévus pour assurer le transport de ceux qui sont plus éloignés des points de passage de l'autobus. Cela signifie qu'en dépit du recours à différents savoirs disciplinaires dans la définition du tracé des réseaux de mobilité, en dépit du fait que les options d'organisation du travail anticipent certaines formes d'exercice de l'activité par les conducteurs, il est impossible de les anticiper complètement – les analyses que nous menons dans le contexte réel de travail traduisent une "réserve d'alternatives" qui sont peu à peu recréées et introduites dans le système, au cours de l'activité de transporter.

On comprend mieux maintenant la définition proposée par Lajarge (2009), selon laquelle "le territoire est l'espace 'bonifié' par les acteurs" (p. 201). Si la mobilité, plus qu'une forme d'annulation de l'idée de territoire, transforme et reconfigure l'espace par la contribution de l'activité, c'est-à-dire, re-territorialise, comment pouvons-nous envisager de développer les conditions de mobilité sans tenir compte du travail concret et de ses protagonistes ?

La pertinence de cette question est d'autant plus justifiée si l'on sait qu'en dépit du fait que les conducteurs exercent leur activité sur la même ligne pendant plusieurs années et demandent d'actualiser les trajets qu'ils réalisent en fonction de l'évolution des besoins des usagers du transport public, leur perspective n'est pas toujours reconnue dans le travail de

conception et l'intégration de leurs savoirs dans ces projets de développement s'en trouve ainsi compromise avec des coûts incontournables pour la vie collective.

Références bibliographiques

Alphandéry, P., & Bergues, M. (2004). Territoires en questions : pratiques des lieux, usages d'un mot. *Ethnologie française*, 1(34), 5-12. doi : 10.3917/ethn.041.0005

Castells, M. (2000). *A questão urbana* (A. Caetano Trad.). São Paulo, Brasil: Edições Paz e Terra.

Chalas, Y. (2009). De la trajectoire épistémologique récente du concept de territoire. In M. Vanier (Ed.), *Territoires, territorialité, territorialisation : controverses et perspectives*, (pp. 177-180). Rennes, France, Presses universitaires de Rennes.

Cunha, L. (2012). Mobilidades, territórios e serviço público: debates sobre o interesse colectivo à margem do paradigma de uma sociedade sociedade móvel. Thèse présentée en vue de l'obtention du grade de Docteur en Psychologie. Porto: FPCE-UP.

Fournier, J.-M. (2007). Géographie sociale et territoires. De la confusion sémantique à l'utilité sociale? *ESO Travaux et documents*, 26, 29-35 Issu de <http://eso.cnrs.fr/spip.php?rubrique29>

Instituto Nacional de Estatística (2009). *Tipologia de áreas urbanas*. Issu de www.ine.pt

Jaillet, M.-C. (2009). Contre le territoire, la « bonne distance ». In M. Vanier (Ed.), *Territoires, territorialité, territorialisation : controverses et perspectives*, (pp. 115-122). Rennes, France, Presses universitaires de Rennes.

Lacomblez, M. (2005). *Ergonomie de l'activité et francophonie : héritages, réalités, perspectives*. Issu de <http://www.ergonomie-self.org/diffusion/contributions.pdf>, le 5 septembre 2006.

Lajarge, R. (2009). Pas de territorialisation sans action (et vice versa) ? In M. Vanier (Ed.), *Territoires, territorialité, territorialisation : controverses et perspectives*, (pp. 193-204). Rennes, France, Presses Universitaires de Rennes.

Le Galès, P. (1998). Régulation, gouvernance et territoire. In J. Commaille & B. Jobert (Eds.), *Les métamorphoses de la régulation politique*, (pp. 203-240). Paris, France : Maison des Sciences de l'Homme.

Ministério do Ambiente, do Ordenamento do Território e do Desenvolvimento Regional (2007). *Programme national de la Politique d'aménagement du territoire. Rapport*. Issu de <http://www.dgotdu.pt/pnpot/>

Ozouf-Marignier, M.-V. (2009). Le territoire, la géographie et les sciences sociales : aperçus historiques et épistémologiques. In M. Vanier (Ed.), *Territoires, territorialité, territorialisation : controverses et perspectives*, (pp. 31-36). Rennes, France: Presses Universitaires de Rennes.

Reis, J. (2007). *Ensaio de economia impura*. Coimbra, Portugal : Almedina.

Schwartz, Y. (1996). Ergonomie, philosophie et exterritorialité. In F. Daniellou (Ed.), *L'ergonomie en quête de ses principes. Débats épistémologiques*. (pp.141-182). Toulouse, France: Octarès Éditions.

Schwartz, Y. (2000a). Discipline épistémique, discipline ergologique : paideia et politeia. In B. Maggi (Ed.), *Manières de penser, manières d'agir en éducation et en formation* (pp. 32-68). Paris, France : PUF.

Schwartz, Y. (2000b). *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*. Toulouse, France : Octarès Éditions.

DINVAUT A.M. (Université d'Avignon)

Contact : a.dinvaut@orange.fr

L'enseignement informel du français à des migrants en France : une question très vive

L'enseignement de la langue officielle d'un état-nation à des migrants, les savoirs associés et les structures dans lesquelles s'exerce cette activité sont traversés de débats éthiques, et ne peuvent se soustraire à de multiples pressions juridiques, politiques, économiques et sociétales.

Cette étude présente une expérience d'enseignement informel et gratuit du français à des migrants, apprenants en précarité régulière, dans un centre social et autogéré, deux soirs par semaine. Nous tentons de l'analyser à la lumière de l'ergologie. Notre objectif est moins de définir cette prestation d'enseignement du français en termes de catégorie (s'agit-il d'un travail ?) que de montrer les énergies, les ressources et les difficultés présentes, ainsi que la manière dont sont négociées les contradictions inhérentes aux différentes composantes de l'activité.

Cette activité n'est ni un exemple unique, ni une nouveauté. Nous l'étudions en tant qu'exemple d'expérimentation sociale : comment se fait la rencontre entre les prescrits des situations d'enseignement formel et les prescrits inhérents à l'enseignement informel ? Pouvons-nous, à la lumière de l'articulation entre les trois pôles du dispositif ergologique, analyser cette activité, et en particulier les rapports entre les savoirs impliqués dans cet enseignement informel (savoirs militants, didactiques, linguistiques, professionnels) ? Quelles sont les renormalisations successives qui s'opèrent pour les protagonistes, enseignants, membres du centre autogéré, apprenants ? Analyser ces renormalisations permet-il d'entrevoir les stratégies, les compétences et les valeurs présentes dans des contextes d'incertitude et de précarité ?

1. Une méthodologie qui relève plus du croquis que de la photographie

En cours d'appropriation de la démarche ergologique, je suis pour l'instant souvent incertaine

devant cet objet. En termes de lecture de cette activité d'enseignement informel, je souhaite ne pas faire « entrer de force » leurs éléments dans chacun des pôles du dispositif ergologique, au risque de transformer les pôles en catégories. En termes de démarche pour l'action, et dans la mesure où je suis à la fois celle qui écrit sur l'activité et l'une de celles qui la pratiquent, s'agit-il d'une posture ergologique ou d'une simple démarche introspective et réflexive ? Ce début d'étude sur les éléments observables d'un enseignement informel du français est étayé par l'analyse que fait Yves Schwartz (2000 : 293-294) des actes professionnels, et selon laquelle il y a

toujours dialectique des registres, recentrement, négociation locale entre normes imposées, patrimoniales, et normes proposées [...] tout ceci conduit impérativement toute analyse du travail à opérer un retour vers ce centre énigmatique où se traite cette négociation complexe, [à considérer qu'il y a] déplacement, choix, articulation et retravail permanent entre « projets héritages » et [...] « négociation d'efficacité sur les opérations ».

La méthodologie envisagée était d'analyser l'activité via les discours des différents protagonistes (enseignantes, apprenants, membres de la structure d'accueil) et via le récit de ma propre implication dans cette enseignement : cela n'a pu pour l'instant être pleinement réalisé. Les quatre enseignantes qui se relaient en 2011-2012 ont peu de temps en commun, et le partage, au fil des semaines, s'est souvent réduit au résumé des activités de cours et à quelques échanges d'informations essentielles sur les parcours des apprenants. Les priorités des apprenants sont plus la recherche de solutions immédiates à leurs préoccupations (trouver un logement, un emploi, obtenir une régularisation) que la réflexion métacognitive ; ces priorités sont des motivations pour apprendre, mais aussi des obstacles en termes d'assiduité ou de concentration. Au cours de l'année de cours, c'est finalement parmi les membres du centre qu'il a été le plus facile de recueillir des propos sur l'activité.

Les cours, les assemblées générales du centre, les entretiens n'ont pas été enregistrés : les discours écrits sont ceux de la correspondance électronique, des textos, rassemblés et analysés ; les discours oraux font l'objet de notes prises au fil de l'activité, lors des entretiens avec les autres enseignantes, les membres de l'espace de cours et les apprenants. Nous avons également intégré à cette étude un certain nombre d'éléments d'analyse et d'information recueillis depuis octobre 2008, période à laquelle les cours ont été mis en place, pour répondre aux besoins de réfugiés afghans arrivés de Calais à Marseille. De nombreux éléments sont en cours de recueil, en particulier en ce qui concerne les stratégies de l'enseignante qui intervient

comme moi chaque semaine.

Dans un premier temps, nous analysons comment s'inscrit cette formation informelle s'inscrit dans un dispositif à trois pôles, d'abord en ce qui concerne les savoirs institués nécessaires pour l'analyser, puis en ce qui concerne la mise en œuvre de cet enseignement. Dans un second temps, nous relatons et analysons les renormalisations successives opérées par les protagonistes de cette activité, à travers le dialogue entre leurs savoirs et leurs expériences.

2. Le dispositif ergologique à trois pôles

Nous aborderons différents éléments du dispositif ergologique présents dans cet enseignement : le pôle des savoirs académiques liés à l'enseignement du français langue étrangère et des prescrits sociétaux et juridiques, le pôle des savoirs investis qui sont à l'œuvre, la coopération entre savoirs académiques et savoirs informel, le pôle des valeurs et les débats de normes qui s'ensuivent : l'interrogation sur les enjeux sociétaux de cet enseignement, sur l'enseignement lui-même, est non seulement sans cesse relancée, mais pèse de tout son poids sur les pratiques.

2.1. Notre champ théorique au regard du dispositif ergologique

Notre champ théorique le plus familier est celui des sciences du langage, des sciences de l'éducation, de la sociologie de la migration. Ce sont ces savoirs qui nous permettent de lire les activités d'enseignement auprès de populations migrantes et d'y contribuer par des éclairages et des propositions. Aussi vais-je essayer de considérer ces savoirs au regard de l'ergologie, avant de m'intéresser aux protagonistes et au déroulement de l'activité. De « l'escalier à double volée » qui mène au concept d'activité, selon la métaphore d'Yves Schwartz (2007 : 123), j'ai emprunté la volée qui essaie d'atteindre la vérité scientifique et éclaire l'impossibilité d'anticiper ou de catégoriser l'activité humaine, en particulier les activités linguistiques et cognitives. C'est la volée sur laquelle Schwartz situe Vygotski, qui lit l'activité à la lumière de l'expression de l'acteur, et réintroduit cette lecture dans l'activité. C'est là que nous pouvons situer les travaux en sociolinguistique, en ce qu'ils défont les catégorisations et les constructions d'aires linguistiques, politiques et culturelles superposées l'une à l'autre. Ces recherches remettent en question les prescrits linguistiques construits en adhérence aux projets, à la création et au maintien des états-nations. Elles leur opposent l'observation et l'analyse des pratiques linguistiques réelles, font le constat de l'impossibilité de faire correspondre les pratiques linguistiques à des ensembles stables et normatifs,

autrement dit à des langues. Sur cette volée également, les travaux des sociologues de l'Ecole de Chicago, qui observent les comportements et les stratégies des migrants comme autant d'étapes vers l'assimilation vue comme un horizon inévitable et souhaitable.

J'ai emprunté la volée du « faire industriel », des recherches et des pratiques qui interrogent la manière dont une personne parvient à rendre vivable son activité, via le questionnement des normes, l'incessante mise en débat de ses savoirs, de son propre corps, avec « la diversité, le rapport au devenir où il est engagé, avec le *hic et nunc* lié aux circonstances » (Schwartz, 2007 : 127). C'est sur cette volée que je place les travaux en sociodidactique (Rispaïl, Clerc), ceux sur l'enseignement du français à objectifs spécifiques (Mangiante, Parpette) : ils n'analysent pas les pratiques langagières pour pratiquer un geste professionnel dans une langue donnée des micro-langues, des « langues de spécialité » (le français de l'hôtellerie, l'anglais médical), mais prennent en compte les objectifs d'action du professionnel et l'interroge sur sa pratique ; c'est cette dernière qui éclaire la langue utilisée et enseignée à des professionnels allophones. Sur la même volée, les travaux des sociologues des migrations (Tarrus, Peraldi) qui n'analysent pas le parcours type du migrant comme l'accomplissement d'une intégration prescrite, mais au contraire observent la manière dont les migrants aménagent une vie « vivable » entre multiples prescrits et contingences : ces travaux questionnent les dynamiques et les ressources des personnes, les chemins de traverse qu'ils empruntent dans leurs parcours d'apprentissages linguistiques, leurs migrations, leurs installations.

2.2. Le cours de français, un dispositif ergologique à trois pôles très remuants

Supposons, avant d'aborder la formation informelle qui est au centre de notre propos, un cours de français idéalisé. Cette fiction nous donnera quelques éléments indicateurs des trois pôles possibles d'une activité d'enseignement du français langue étrangère. Un pôle sera occupé par la belle langue, le bon français, et ses gardiens prescripteurs, académiciens et inspecteurs pédagogiques. Un autre, le pôle du faire industriel, sera celui de l'enseignant, et aussi de l'élève. Le réel cognitif y résiste aux conjugaisons, le calendrier scolaire s'acharne à faire glisser la leçon du manuel sur Noël vers le mois de février. Ecart et tiraillements que le dialogue et les valeurs des protagonistes, ce qui constitue le pôle 3, devraient permettre de résoudre.

Pour l'enseignement informel du français à des migrants en situation souvent irrégulière, dans un centre social et autogéré, qu'en est-il ? Le cours se situe à l'extérieur du travail productif,

c'est une activité non marchande à plusieurs titres : enseignement, bénévolat, gratuité, à destination d'apprenants exclus de la société marchande et de droit - ou qui choisissent de s'en éloigner le plus possible.

Premier casse-tête pour une apprentie en ergologie, les acteurs des deux premiers pôles ne s'incarnent pas « dans des acteurs aisément identifiables et situés » (Rémy Jean, 2004). Pour ce qui est du pôle 1, les savoirs institués et les prescriptions sont en conflit les uns avec les autres :

- Les savoirs linguistiques et les normes qui y sont attachées sont présents ; les personnes qui choisissent d'enseigner le français n'y sont jamais tout à fait indifférentes.
- Les savoirs didactiques, et ses prescriptions en termes de programmation, progression, évaluation.
- Le cadre politique d'un état nation pour qui l'une des premières allégeances exigées est la compétence linguistique dans la langue officielle, le français.
- Le cadre juridique applicable aux migrants, qui découle du politique.
- Enfin, puisque nous sommes dans un centre autogéré, des savoirs, des normes et des valeurs en contradiction avec ceux des précédents composants : opposition aux frontières, aux état-nations et aux normes extérieures aux personnes, attachement au savoir émancipateur et à la libre-circulation, pour ne citer que quelques éléments.

Dans le pôle 1, l'inspecteur, l'académicien, le préfet et l'anarchiste, voilà déjà une situation explosive.

Dans le pôle 2, celui des protagonistes de l'activité, les membres du centre autogéré mettent en œuvre sous forme d'activités culturelles, militantes et conviviales tout ce qu'ils puisent mais aussi créent eux-mêmes dans leurs savoirs militants ; les apprenants sont dans une demande multiple et protéiforme d'apprentissage du français, pour réussir à résoudre les situations de communication orale et écrite qu'ils vivent ; les enseignantes sont dans l'urgence de cette activité didactique qui vient s'ajouter à leur vie professionnelle, elles sont souvent tiraillées entre leur conception de l'enseignement du français, au plus près du réel des apprenants, leur désir d'expérimenter des formes d'enseignement qui s'affranchissent des programmes et des évaluations normatives, et les concessions qu'elles acceptent de faire, pour préparer malgré tout deux des apprenants aux certifications nécessaires à leur vie en France. La valeur de souci de préservation des conditions de vie et des projets des apprenants prenant le pas sur la conviction dans le bien-fondé d'un enseignement différent. Pour les enseignantes,

l'activité sera le lieu du rééquilibrage permanent entre ces deux éléments.

Le pôle 3 devra être celui des conditions nécessaires au dialogue et à l'explicitation entre le pôle 1 et le pôle 2, mais aussi entre des éléments contradictoires du pôle 1, sur lesquels nous reviendrons.

2.3. Ecart et tiraillements entre l'environnement, l'enseignement formel et cette formation informelle

Cette activité ne peut être analysée indépendamment de la structure d'accueil des cours, du profil des apprenants et de celui des enseignants. Le statut du lieu et les valeurs qui y président offrent les conditions nécessaires à l'existence du cours : échange de savoirs, gratuité de l'accès à la connaissance. Mais le fonctionnement du cours est également impacté par son environnement plus large : le contexte sociétal, la politique migratoire, les politiques de recrutement des collectivités territoriales, la formation professionnelle des enseignants de ce domaine.

2.3.1. Les conditions spatiales, sociales et temporelles

Enseigner dans le local d'un collectif social et autogéré implique un certain nombre de prescrits inhérents à ce mode de fonctionnement : d'abord en ce qui concerne les prises de décisions, qui ne se réfèrent ni à un règlement ni à l'avis d'un responsable, mais passe par une concertation collective. Les décisions urgentes sont prises par la ou les personnes présentes. Ensuite en termes de moyens : l'indépendance idéologique passe par l'absence de subventions. Ce sont les personnes qui à la fois adhèrent aux valeurs de la structure et s'impliquent dans ses activités qui règlent le loyer et les autres dépenses du lieu. Le budget est limité.

De par l'absence de salariés et les engagements des personnes impliquées dans le lieu, les créneaux des horaires d'ouverture sont réduits à trois soirées et un après-midi par semaine. L'ouverture du local est prévue pour des permanences (accès au « magasin gratuit », à la connexion internet, à la bibliothèque, à la librairie), pour des événements ponctuels (réunions militantes, soirées de soutien), pour des activités régulières (projections, ping-pong). L'activité d'enseignement de français appartient à ce type d'actions, dont les visées sont sur le long terme. Mettre le lieu à disposition d'un cours bihebdomadaire et à heure fixe introduit une nouvelle contrainte pour les membres du lieu, jusqu'à ce que je m'implique dans la gestion du centre et reçoive un trousseau de clés. Ceci permet d'élargir les créneaux de cours possibles et évite une contrainte horaire trop forte aux membres qui assurent les permanences.

L'espace est un duplex, le rez-de-chaussée pour les activités sociales et militantes (cuisine, espace de réunion), l'entresol pour l'accueil nocturne ponctuel d'invités (dortoir, toilettes). Les membres donnent le choix du niveau aux enseignantes, c'est le rez-de-chaussée qui est choisi : l'inconvénient des conversations et du passage est jugé moindre que l'avantage du contact avec des groupes différents en termes d'âge, d'appartenance socio-économique et culturelle. L'objectif est celui d'une meilleure compréhension réciproque des activités de ces différents groupes. Les apprenants et l'enseignant disposent d'une table et de sièges. La photocopieuse fonctionne rarement. Le petit nombre d'élèves (8) permet dans un premier temps de travailler sans tableau, en écrivant les mots nouveaux sur des grandes feuilles sur la table. Cependant, les participants ont des difficultés à lire les mots à l'envers, il faut écrire les mêmes contenus sur plusieurs feuilles qui circulent autour de la table. Je finis par apporter un tableau d'enfant, pour permettre une trace visible par tous en même temps. Les membres du lieu ont libéré un casier où les enseignantes peuvent poser leur matériel, ranger les livres offerts, et surtout laisser la trame écrite et les documents de leur cours, afin de permettre le lien d'un cours à l'autre.

2.3.2. La diffusion, l'information

A la différence de structures d'enseignement institutionnelles ou inscrites dans la société marchande, la viabilité du cours de français dans le centre social et autogéré n'est pas fondée sur la rentabilité. Ce prescrit n'existant pas, nul besoin de publicité a priori. Cependant, d'un commun accord, les enseignantes et les membres du lieu diffusent l'information sur le cours auprès de réseaux militants proches. Le prescrit n'est donc pas financier, il est de permettre l'accès gratuit aux savoirs par ceux qui en ont besoin. Cette valeur partagée par les protagonistes du lieu et des personnes appartenant à d'autres réseaux militants est rarement reformulée explicitement, mais conditionne la circulation de l'information, lors de rencontres dans la rue (« *Tu donnes toujours des cours de français ? Y a une mère d'élève, là...* »), lors d'évènements ou de manifestations (stand du *Réseau d'Education Sans Frontière* par exemple), sur des sites d'informations. Les différentes instances, par les valeurs militantes qu'elles affichent, se légitiment l'une l'autre parmi les réseaux militants.

2.3.3. Les apprenants

La diversité des profils des migrants apprenants de français est considérable, dans les différentes structures d'enseignement : entre l'étudiant en mobilité qui suit les cours en langue

anglaise d'une université française pendant un semestre et la personne durablement installée en France, entre l'apprenant hautement qualifié et celui très peu scolarisé dans son pays d'origine, les écarts en termes de besoins, projets, contraintes sont importants. Les langues, les modes d'insertion, les liens avec leur communauté d'origine sont très différents d'un migrant à l'autre. Les conditions de vie des apprenants ont également des impacts non négligeables sur l'activité d'enseignement/apprentissage.

Nous retrouvons ces caractéristiques dans le groupe que nous analysons : les participants commencent le cours à des moments différents, d'octobre à mai. Depuis 2008, les apprenants viennent d'Afghanistan, d'Inde, du Sénégal, du Cap-Vert. La plupart vivent en France depuis plusieurs années, certains ont quitté leur pays à l'adolescence. Ils ne sont jamais nombreux en cours, et partagent un certain nombre de contraintes et de stratégies. Pour l'année 2011-2012, que nous analysons plus particulièrement, un participant est arrivé du Sénégal il y a une dizaine d'années, son français oral est très fluide, d'une grande richesse lexicale, mais il a de grandes difficultés pour la lecture et l'écriture. Une participante cap-verdienne est en France depuis une douzaine d'années, parle couramment le français, a quelques difficultés lors des communications téléphoniques, et de sérieuses difficultés pour les écrits de la vie quotidienne. Une participante espagnole, qualifiée, n'a à résoudre que de petits problèmes de syntaxe et d'orthographe. Un participant algérien, diplômé en informatique, n'a aucune difficulté à l'oral, mais souhaite acquérir les bases de la grammaire, de l'orthographe et des codes culturels de l'écrit (correspondance en particulier). Une participante iranienne ne parvient pas à progresser rapidement, faute de contacts avec la population francophone ; elle compte sur le cours pour résoudre ce problème. Deux participants kosovars, un couple d'une quarantaine d'années, vivent en France depuis un an et demi, mais sont très isolés, pratiquent peu la langue française. Monsieur est très mal à l'aise avec la langue écrite, en français comme en albanais, sa première langue. D'autres participants viennent à un seul cours, deux Tunisiens, une Argentine.

Les deux principales contraintes des apprenants sont la situation irrégulière au regard de l'immigration⁶² et la précarité, avec des conséquences importantes sur l'accès à l'enseignement

⁶²Une seule apprenante est citoyenne de l'Union européenne.

du français. En effet, le prescrit émis par les autorités est double et contradictoire : il est indispensable d'apprendre la langue française pour être régularisé et il faut être en situation régulière pour l'apprendre (à tout le moins, dans des conditions qui répondent aux critères généralement considérés comme satisfaisants en termes d'horaires, qualité des enseignants, etc.). Les migrants en situation irrégulière ne peuvent fréquenter tous les lieux d'enseignement, en raison de leur statut ou du manque d'argent. Plusieurs cours gratuits tels que celui que nous analysons existent à Marseille et dans la plupart des grandes villes, gérés par des associations le plus souvent. Les migrants s'informent entre eux, auprès des travailleurs sociaux, des militants, et compensent l'impossibilité de suivre un nombre suffisant d'heures de cours dans la même structure en fréquentant plusieurs lieux, sur des jours différents. Les enseignants de ces lieux ne se connaissent souvent pas, et ne se concertent pas. Les horaires des cours dans des structures de formation sont souvent sur les horaires de travail classique, ceux donnés par des bénévoles fréquemment en fin d'après-midi. D'où une certaine complémentarité : les migrants qui travaillent ne peuvent suivre les cours en journée, pas plus que ceux dont les enfants sont scolarisés : comment, en trois heures (le temps de classe), faire l'aller et retour entre l'école et le lieu de cours et suivre un cours ? Prendre les transports en commun en situation irrégulière et souvent sans titre de transport est risqué. Les hommes qui ont des solutions d'hébergement dans des foyers éloignés du centre-ville doivent, pour en bénéficier, s'y présenter à 18 heures au plus tard. Pendant la journée, ils fréquentent l'hyper-centre, où ils trouvent leur réseau de connaissances et des activités informelles de subsistance, mais doivent s'en éloigner vers 17 heures, ce qui les empêche d'assister aux cours gratuits, qui ont souvent lieu en centre-ville et en fin d'après-midi⁶³. Un emploi informel permet à un élève afghan d'acquérir un vélo et de résoudre ces problèmes de déplacement. Mais ses horaires de travail varient d'une semaine à l'autre, et il ne peut choisir un horaire fixe pour ses cours.

2.3.4. Les enseignants

A la diversité des conditions d'enseignement/apprentissage et des profils d'apprenants correspond une grande variété de profils d'enseignants du français langue étrangère : enseignants titulaires de l'éducation nationale ou de l'enseignement privé, vacataires, jeunes voyageurs français dont les contrats dans les Alliances françaises sont moins le fait de la vocation à enseigner que de l'urgence budgétaire, épouses d'expatriés, bénévoles, voire,

⁶³ Ces éléments ont sur les populations migrantes un impact comparable à celui d'un couvre-feu.

comme cela a été le cas pour les cours de français assurés de 2007 à 2011 par quelques préfectures, dont celle du Rhône⁶⁴, enseignants ou policiers en retraite, employés administratifs de la préfecture en heures supplémentaires⁶⁵. Cette diversité des profils s'accompagne, plus que dans les autres disciplines enseignées en France, d'une grande précarité pour bon nombre d'enseignants de français langue étrangère. Double paradoxe de cet enseignement : il est, plus que celui des autres disciplines, sous le contrôle de l'état, mais celui-ci s'accommode de personnels peu qualifiés ; et pour les enseignants, les meilleures qualifications (dont le Master FLE) peuvent aller de pair avec une grande précarité.

Les modes de recrutement des enseignants de FLE et leurs conditions de travail sont fréquemment en concordance avec une représentation aussi erronée que solide, selon laquelle bien parler une langue suffirait pour bien l'enseigner. Le recrutement par l'état ou les collectivités locales d'enseignants peu qualifiés pour les populations d'apprenants les plus en difficulté n'est indicateur ni d'une démarche inclusive et respectueuse des migrants, ni d'une politique de professionnalisation pour les enseignants.

Les enseignants du cours que nous analysons ne reçoivent ni salaire, ni gratification (au sens de libéralité remise par l'employeur à un salarié), ni bien ou service entrant dans une grille préétablie comme celle de réseaux ou Systèmes d'Echanges Locaux (SEL). C'est à chacun de déterminer en quoi cette activité a pour lui une valeur idéologique (la contribution à un projet de société), sociale et culturelle (le lien avec d'autres militants), cognitive (la formation par la pratique à l'enseignement du français langue étrangère, la recherche). De 2008 à 2012, six enseignants interviennent, sur des périodes communes ou différentes, selon les contraintes et disponibilités de chacun⁶⁶. Les problèmes d'assiduité des apprenants et l'hétérogénéité du groupe en découragent certains : « *Pour deux [apprenants], ça vaut pas le coup. Ils sont souvent absents* » (2009). D'autres persistent, et progressivement, se défont de la représentation d'un cours comme devant être conduit devant un effectif minimum, stable et

⁶⁴ Voir à ce sujet la brochure « *Lancement du plan départemental d'apprentissage du français* » publiée par la Préfecture du Rhône, http://www.rhone.gouv.fr/automne_modules_files/pnews/public/r7778_60_dp_apprentissage_francais_web.pdf

⁶⁵ Ces « volontaires formateurs » n'étaient pas tous volontaires, et recevaient une formation de 38 heures. L'initiative avait été vivement critiquée par les universitaires et les enseignants, en particulier les plus jeunes d'entre eux, qui ne trouvaient pas d'emploi à l'issue de leur Master de Didactique du FLE.

⁶⁶ Outre l'engagement dans cette activité d'enseignement, l'un des points communs à ces six enseignants est la mobilité, la migration temporaire sur des durées plus ou moins longues.

homogène. Plusieurs éléments entrent en compte dans leur réflexion : l'absentéisme, dans ce contexte, est moins l'indicateur de la démotivation que d'un besoin d'accompagnement ; maintenir les cours malgré les aléas introduit une régularité, un repère temporel, spatial et social dans le quotidien incertain des apprenants ; le critère de rentabilité financière n'a pas à être pris en compte, dans la mesure où les charges pour le lieu d'accueil sont extrêmement réduites (un surcoût minime en électricité lorsqu'un cours amène à augmenter l'amplitude des horaires d'ouverture), les enseignants bénévoles et les cours gratuits.

2.3.5. Enseignement académique et enseignement informel

Les objectifs

Bien que prestation assurée bénévolement dans une structure autogérée auprès de personnes pour la plupart en situation irrégulière au regard de leur séjour en France et/ou de l'emploi, ce cours s'inscrit dans les fonctionnements d'une société marchande et de droit. En effet, il vise à donner aux apprenants des ressources pour s'insérer dans cette société : obtenir une activité rémunérée dans l'économie formelle, être régularisé au regard de la loi française sur l'immigration. Cette contradiction est débattue et admise par les membres du centre. Les objectifs d'émancipation par le savoir sont poursuivis en termes de pratique enseignante, en ce qui me concerne, dans la mesure où je m'efforce de privilégier des dispositifs de coopération⁶⁷. Sur le long terme, nous ne maîtrisons pas dans quelle mesure les cours participeront de cette émancipation par le savoir que nous visons. Ce qui est finalement le lot de tous les enseignants, dans toutes les formules d'enseignement.

Les contenus

L'enseignement du FLE et celui du français langue seconde ne sont pas seulement conçus en fonction de l'âge, de l'expertise et des besoins des apprenants, mais aussi en fonction de leurs profils et de leur statut au regard des lois sur l'immigration ; de plus, ces profils d'apprenants ne sont pas établis uniquement par les chercheurs et les enseignants, mais aussi par les professionnels à qui l'état confie la régulation des populations étrangères. Enfin, l'enseignement de la langue n'est pas organisé uniquement selon des critères linguistiques, mais également en fonction des projets attribués aux apprenants : réussir sa migration, être scolarisé. Les apprenants eux-mêmes sont peu consultés en amont de la programmation. Sur le terrain, les enseignants concilient les contenus liés à la préparation des certifications et ceux

⁶⁷ Je n'ai pas pour l'instant suffisamment recueilli la parole des autres enseignantes sur leur méthodologie et leurs objectifs pour la transcrire ici.

qui correspondent à des besoins exprimés par les apprenants. Mais plus la régularisation administrative des migrants est associée à une certification linguistique, plus cette dernière pèse sur les contenus de cours.

Le cours du centre autogéré s'affranchit largement de ces contraintes, puisque nous ne sommes ni une structure d'enseignement formel, ni un centre de certification. Pas tout à fait cependant, puisque deux apprenants, après quelques semaines de cours, nous annoncent qu'ils préparent une certification. Nous prenons un chemin de traverse, sans nous consulter : une enseignante prolonge le cours collectif de temps individuel pour aider tel ou tel dans sa préparation, je donne la possibilité de rendez-vous individuel.

L'évaluation

En ce qui concerne l'évaluation, le point de contact entre enseignement académique et enseignement informel est plus souvent un conflit qu'une rencontre : conflit de valeurs avec les évaluations sanctions, pour les élèves et les enseignants, avec les évaluations à caractère marchand, pour les structures. L'une des évaluations externes d'une structure de cours est celle de la légitimité de celle-ci à dispenser un enseignement. Une assistante sociale prie une enseignante d'établir son attestation de présence aux cours de français – destinée à un dossier de demande de séjour, sur « *un papier à entête de l'école* ». L'espace n'est pas une école et il n'est pas certain qu'il jouisse d'une image favorable dans les locaux de la préfecture. Lorsque la situation se renouvelle, pour un dossier de demande d'asile, la solution est d'établir ce type de document sur le papier à entête de l'association loi 1901 qui regroupe les différentes activités du centre, plutôt que sur celui de l'espace de cours.

Une autre évaluation est faite de manière informelle, par les participants, par les usagers du centre autogéré : un ancien élève revient pour inscrire sa compagne et la mère de celle-ci, récemment arrivées en France. Des usagers d'autres activités du centre écoutent les cours, qui ont lieu dans la grande salle commune, puis demandent à se joindre au cours, ou sollicitent un autre type d'intervention, pour le français écrit. Autant d'indicateurs de l'évaluation par les apprenants de l'usage qu'ils peuvent faire du cours, de son adéquation à leur projet.

3. Les renormalisations successives et l'appropriation du projet d'enseignement/apprentissage par les protagonistes

Au fil des semaines, l'activité de cours est transformée par des facteurs externes (arrivée de nouveaux élèves, changements de situation pour des élèves et pour des enseignants), par des modifications des gestes d'enseignement et d'apprentissage, par les discours sur l'activité.

3.1. L'intitulé du cours, d'une norme antécédente à une redéfinition

L'appellation donnée au cours a fait l'objet de débats et d'une transformation, en lien avec l'environnement de l'activité : la politique migratoire, l'enseignement universitaire. Dans un premier temps, le cours est mis en place sur la demande formulée par des professionnels de l'enseignement du français à des migrants, et c'est le sigle usuel dans la profession, FLE, pour Français Langue Etrangère, qui est adopté.

Or, le Français Langue Etrangère (FLE) est une discipline récente (la maîtrise de FLE a été créée dans les universités françaises en 1983), mais fertile en travaux et en programmes, très bien insérée dans la société marchande si l'on considère la masse de supports présente sur le marché. Elle a généré une culture professionnelle active et diversifiée. Son existence et son appellation même ont fait l'objet de débats très vifs, tant parmi les enseignants que parmi les universitaires, lors de sa naissance : le nombre de pays plurilingues et francophones, les impacts de l'histoire coloniale de la France et de la Belgique, et en particulier les flux migratoires entre d'anciens pays colonisés et de ces pays vers l'Europe, sont autant d'éléments qui brouillent la frontière entre le français langue étrangère et le français langue seconde. D'où l'émergence de l'enseignement du Français Langue Seconde (FLS) du Français Langue de SCOLarisation (FL Sco), du Français sur Objectifs Spécifiques (FOS)⁶⁸.

Au plan scientifique, les travaux en didactique du Français Langue Etrangère ont pour champs théoriques la linguistique, plus particulièrement dans ses déclinaisons sociolinguistiques et sociodidactiques, l'anthropologie et les travaux sur l'interculturel, la sociologie et l'histoire, plus spécifiquement la sociologie de l'immigration et l'histoire des migrations. Voici donc des savoirs délibérément tournés vers des comportements humains complexes, labiles, qui engagent des apprentissages, des savoirs, des attitudes et des activités très diversifiées, de la part des migrants comme de ceux qui les accueillent.

Transposés en savoirs didactiques, les contours du Français Langue Etrangère sont instables, dans la mesure où ses programmes et objectifs sont étroitement dépendants des contextes politiques, historiques et géographiques. Les diplômes associés sont les Diplômes Initial de Langue Française (DILF), d'Etudes en Langue Française (DELF), Approfondi de Langue Française (DALF). Ils sont délivrés par les ministères français de l'Education nationale et de

⁶⁸ Aujourd'hui conçu au plus près de l'activité des apprenants, et le plus souvent co-construit par eux, les enseignants et les chercheurs.

l'Enseignement supérieur, tout en étant conçus en référence au Cadre Européen Commun de Référence pour les Langues (CECRL). Les universitaires français ont été largement impliqués dans la construction du CECRL ; cet ancrage des diplômes français ne constitue pas une double prescription, mais plutôt l'emboîtement et l'adaptation d'une prescription à l'échelle nationale dans une prescription européenne. L'un des prescrits de la plupart des situations d'enseignement de FLE est la préparation sur une durée limitée à ces examens, avec pour objectif le succès du plus grand nombre possible d'apprenants. Ce qui amène à accorder une grande attention au niveau de compétences linguistiques des migrants, qui sont le plus souvent évalués par des tests de positionnement et/ou des entretiens, puis orientés vers des groupes de niveau et de préparation à l'un ou l'autre des examens.

Le sigle FLE présente plusieurs inconvénients : non décliné, il est opaque pour les usagers, ceux-là même que le cours se propose d'inclure, et lisible seulement par les professionnels et les initiés. Développer l'intitulé amène à relancer une discussion aussi ancienne que le sigle lui-même. « Français Langue Etrangère » est une appellation inappropriée si elle subordonne la relation à la langue à un statut : une langue peut être très familière ou très lointaine, indépendamment du statut de la personne vis à vis des lois du pays d'accueil et des critères pour être citoyen, demandeur d'asile, réfugié, etc. Elle est rapidement caduque si l'on considère les apprentissages, ou à tout le moins relève d'une interprétation abusive du vécu de l'apprenant, lorsque sa parole n'est pas recueillie et prise en compte : les termes « langue étrangère », « langue maternelle », « langue seconde » ne rendent compte ni du ressenti d'une langue comme lointaine ou familière, ni de la perception de ses propres compétences et connaissances dans une langue et une culture d'accueil, ni des compétences et performances linguistiques. Surtout, il y a quelque chose d'étrange, de heurtant, dans cette appropriation du point de vue, cette usurpation du projet de l'autre. Seul le migrant pourrait désigner la langue de son nouveau lieu de vie comme langue étrangère, seconde ou intégrative (en tant que possible outil pour intégrer un milieu inconnu). L'accueillant, qu'il soit enseignant ou non, lorsqu'il se sert de la langue française comme langue véhiculaire dans ses relations avec le migrant et lui enseigne cette langue, n'est légitime que s'il la désigne comme langue d'accueil.

Il est impossible de retracer le débat sur l'appellation du cours au centre autogéré : débat qui s'interrompt, resurgit, disparaît, au fil des conversations ou des assemblées générales, sur quasi trois ans. Il est relancé par une nouvelle appellation, « FLI », soit Français Langue d'Intégration, instaurée par l'état français. En octobre 2011, avec la création d'un label et d'un

référentiel Français Langue d'Intégration (FLI®) sous la tutelle du Ministère de l'intérieur, de l'Outre-mer, des collectivités territoriales et de l'immigration⁶⁹, la didactique de la langue n'est pas conçue comme l'un des outils pour les personnes en charge de l'accueil des migrants et des personnes en mobilité (ce qu'aurait pu être un « français langue d'inclusion »). L'apprentissage de la langue française est moins considéré comme l'objectif de l'apprenant que comme l'indicateur du respect d'un prescrit de la société d'accueil : l'intégration, voire l'assimilation. Pour les enseignants du cours de français et les membres du centre social autogéré, cette arrivée du « FLI » les incite à changer l'appellation du cours, qui passe de « FLE » à « français », plus clair pour tous, immédiatement compréhensible par les migrants allophones, mieux susceptible de correspondre à des définitions communes à toutes les personnes concernées : il s'agit d'apprendre et de partager une langue, trésor linguistique commun appréhendé et utilisé de manières diverses.

3.2. Variations des stratégies d'apprentissage, coopération didactique

L'espace de cours est aussi un espace de réunion et de fête, la table sert pour les cours, le tennis de table ou les repas. L'enseignante n'est pas face aux élèves, elle prend place à table avec eux. Selon la tâche, elle s'assied près de tel ou tel. L'accentuation délibérée de ce caractère informel (cette fois en termes de code social) de la relation d'enseignement, la valorisation des expertises des élèves dans différentes langues visent à décriquer la relation à l'enseignement, à augmenter la confiance en soi, à développer la compétence à prendre appui sur des connaissances d'autres langues et à les transférer au français. A., après deux mois de cours, évalue positivement ses nouvelles compétences de lecture et d'écriture : « *Je ne pensais pas que c'était possible* ».

Les discours des apprenants sur leurs propres stratégies et difficultés et l'observation de leurs modes d'implication nous amènent à modifier nos contenus et nos activités didactiques. Par exemple, lorsqu'A lit avec difficulté et s'autoévalue : « *Je reconnais le début des mots, et après, ça va plus* », nous introduisons des activités de tri : chambre, champion, courroie, courir, course...

J'utilise la grande hétérogénéité de niveaux comme un outil de gestion du cours : V. et N. ont de très bonnes compétences orales mais ont besoin d'améliorer l'écrit, ils préparent les cartes supports de jeu ou font des activités à l'écrit pendant que F. et A. sont dans des activités de

⁶⁹http://www.interieur.gouv.fr/sections/a_la_une/toute_l_actualite/immigration/deplacement-cci-paris-prefecture-police-paris/downloadFile/attachedFile_1/FLI_LABEL_V20-1-1.pdf?nocache=1318516343.73

graphie et que T. et S. travaillent à l'oral avec moi. J'observe de manière récurrente une double stratégie d'autonomie et de coopération, bien que je n'aie pas encore mis en place de temps de débat pour son explicitation :

- les apprenants s'extraient d'eux-mêmes de l'activité commune pour finir une activité écrite, pour faire une recherche dans leurs documents,
- mais ils restent attentifs aux interactions orales des autres personnes et interviennent dans l'activité du groupe pour aider l'un ou l'autre : reformulation, explication d'un mot nouveau par une nouvelle définition ou par un exemple. Pour certains termes, la coopération de tous n'est pas superflue : « cheminée » est dans un premier temps opaque pour A., sénégalais ; les deux apprenants kosovars non seulement ignorent le mot « canne à sucre » mais n'en ont aucune expérience, ni sensorielle, ni documentaire. F. et A expliquent ensemble la proximité des recettes africaines et cap-verdiennes.

Mais lorsque la coopération devient complémentarité, à la manière de deux pièces imbriquées d'un puzzle, c'est au détriment de l'autonomie : c'est ce qui se passe pour S. et T., mari et femme, qui au bout de quelques semaines de cours « se spécialisent » dans l'activité où ils se sentent plus à l'aise, l'un à l'oral, l'autre à l'écrit : je perturbe délibérément cet équilibre, et explicite que je vais exiger de chacun l'oral comme l'écrit. Ce que font aussi les autres élèves à l'égard de T. et S. en toute bonne humeur, pendant les jeux.

3.3. La reconfiguration des langues de vie

A leur arrivée dans le cours de français, les participants déclarent la langue officielle de leur pays d'origine et insistent sur ses qualités en regard de l'apprentissage du français : A. a été scolarisé en langue française jusqu'à l'âge de huit ans, F. apprécie la proximité du portugais et du français. Ces stratégies de « mise en conformité » valorisent les langues de l'école. Nous utilisons des approches type « éveil aux langues », faisons souvent référence aux langues parlées dans les pays des participants, nous attachons à restaurer la valeur de toutes les langues. C'est le projet de dictionnaire plurilingue, après trois mois de cours, qui donne aux apprenants l'occasion de revendiquer la langue jusque-là non déclarée, clandestine, mais essentielle dans leur quotidien : celle qu'ils ont appris avec leurs parents, qu'ils parlent avec leurs proches. Pour F., le créole cap-verdien, pour A., le peul. Ce sont ces langues que nous utilisons pour le dictionnaire plurilingue.

3.4. La mise en lien du cours de français avec d'autres activités du centre

En assemblée générale, les membres mettent en regard les différentes activités du centre. Un certain nombre sont repérées comme pouvant en être complémentaires au cours de français, et contribuer à pallier deux obstacles aux apprentissages, le faible temps d'exposition à la langue française et le peu de socialisation avec des personnes francophones.

Nous encourageons les apprenants à venir pour les soirées de jeux de société, les projections de film. Il y a deux ans, plusieurs migrants afghans ont assisté à une présentation de productions d'un atelier d'écriture, ont suivi les lectures à voix haute grâce aux textes distribués. Cette année, l'étudiant algérien participe à la « soirée jeux sans alcool » : il observe et écoute, puis s'implique avec enthousiasme, et reste trois heures. Pari gagné donc, pour quelques-uns. Cependant nos invitations rencontrent peu d'écho : parmi les obstacles formulés, les enfants scolarisés, les longues journées de travail. D'autres problèmes ne sont pas exprimés, mais sont probablement aussi importants : l'hésitation à circuler en ville à la nuit tombée, la crainte de difficultés linguistiques et culturelles, lors d'une réunion avec de nombreux participants. Le magasin gratuit est perçu très différemment selon les participants : il y a deux ans, des vêtements ont été pris en grand nombre et sans discernement, sans doute pour être vendus. Cette année, les participants au cours n'investissent pas le lieu, n'osent pas aller jusqu'au magasin gratuit, au fond du local : un point à travailler. Le souhait de ne pas être trop redevable envers le centre est exprimé plusieurs fois par les apprenants : ils apportent du papier, offrent de contribuer aux frais d'une sortie commune au-delà de leur propre part.

Deux activités sont mises en place en lien avec le cours de français. Il y a deux ans, plusieurs repas de soutien aux réfugiés afghans, un groupe d'hommes arrivés à Marseille après la fermeture des zones d'attente de Calais, ont laissé un souvenir amer aux membres du centre, souvenir encore évoqué récemment en assemblée générale : non-respect des règles alimentaires (vegan) du lieu, attitudes inappropriées envers les femmes. Les participants du cours, cette année, vivent des conditions d'immigration difficiles, mais ne sont pas dans l'errance. Les membres du centre, de leur côté, ont acquis de l'accueil des migrants une expérience qu'ils n'avaient pas il y a deux ans. Ils organisent une sortie, un dimanche de juin, bateau-bus et pique-nique au parc Pastré : l'objectif est d'accompagner et d'encourager l'exploration de l'espace urbain, de permettre des temps de socialisation. Deux membres du centre accompagnent l'enseignante et seulement trois participants : nous n'avons pas assez pris en compte les difficultés de structuration du temps des apprenants. Il faudra, pour une prochaine activité de ce type, envoyer un petit rappel texto le matin même, et aussi élargir le

cercle des personnes francophones invitées. Mais cette sortie est positive pour ceux qui y ont participé : c'est l'occasion pour S. de nous offrir un savoir d'expérience dont nous sommes démunis, reconnaître les animaux aux traces de leur passage. Le pique-nique et la promenade sont joyeux, ont un petit air de dimanche en famille. Et les photographies prises seront des supports pour des activités langagières, en cours : la langue nouvelle s'ancre d'autant mieux dans le terrain du vécu et de l'expérience commune.

3.5. La place des savoirs des apprenants dans les contenus d'enseignement

Certaines stratégies des migrants sont communes à tous les apprenants : le lien avec la diaspora, en particulier pour les temps forts, fêtes religieuses, décès familial ; le recueil et la circulation d'informations ; l'activation régulière des soutiens parmi les autochtones⁷⁰. Ces savoirs font rarement l'objet de discours pendant les cours, ils sont évoqués pendant des conversations. Le temps du cours de français est l'occasion d'échanges d'autres savoirs investis très précieux pour les migrants : où trouver du travail, les heures et lieux dangereux ou sûrs, etc.

En l'absence de contrainte programmatique institutionnelle, je construis une partie des contenus à partir des situations vécues par les apprenants en dehors des cours, de didactiser le récit qu'ils font de leurs activités. J'ai deux objectifs : le premier est de maintenir la motivation et de favoriser les apprentissages linguistiques en ancrant ceux-ci dans les activités et les préoccupations des apprenants ; aussi les activités linguistiques sont-elles mises en place à partir du corpus offert par les apprenants, qu'il soit domestique : « *j'ai fait revenir des oignons dans l'huile, j'ai mis des tomates en morceaux, un peu de laurier, du bouillon cube, du sel...* » ou professionnel : « *faire la cloche de vario [...] j'ai réglé l'allumage, j'ai changé la chambre à air, la courroie, les galets ; j'ai mis une batterie neuve...* », « *C'est un petit cabinet de médecins. J'arrange, je nettoie. Je mets en place les livres* ».

Mon deuxième objectif est d'amener les apprenants à être conscients de leurs stratégies langagières, à verbaliser leurs savoirs investis pour mieux les développer. A., mécanicien, 42

⁷⁰ Grâce aux autochtones militants, les migrants en situation irrégulière peuvent régler la cantine scolaire de leurs enfants (seuls les chèques sont acceptés), transférer des fonds à l'étranger (ce qui nécessite de produire une pièce d'identité), avoir une domiciliation officielle (impérative pour recevoir des courriers, monter des dossiers d'aide juridictionnelle, etc.).

ans, scolarisé au Sénégal jusqu'à l'âge de 8 ans, a de grosses difficultés de lecture, et réussit pourtant à utiliser les fiches récapitulant les réparations à faire pour chaque scooter : chaque matin son employeur lit les fiches à voix haute, et lui les « *parcoeurise* »⁷¹. Dans le dispositif ergologique à trois pôles, pour cette situation, nous pouvons considérer le français de la mécanique (l'un des français de spécialité, selon l'expression qui était encore en usage il y a quelques années) comme une norme linguistique, un prescrit. Pour mener à bien son activité, A. doit se centrer sur ses objectifs spécifiques (selon la terminologie actuelle, Français sur Objectifs Spécifiques), en l'occurrence organiser sa journée de travail, planifier les étapes de réparation des scooters, en dépendant linguistiquement le moins possible de son patron. La *parcoeurisation* est l'outil qu'il a créé pour cela. Son employeur refuse qu'A. apporte en cours les photocopies de ces fiches, mais A. m'en restitue le texte de mémoire, nous pouvons donc travailler sur leur contenu. Nous ne partons pas d'un lexique spécialisé, mais des situations professionnelles que vit A.

Renormalisation à l'arrivée des deux participants kosovares et à l'initiative d'A., qui sait combien avoir du travail est déjà un privilège, dans les conditions de migration en situation irrégulière : « *Je ne veux pas parler du travail devant eux, c'est trop dur pour eux* », m'explique-t-il en aparté. Quelques semaines plus tard, les moyens de trouver du travail informel seront abordés en cours ; N. explique à S. ses stratégies d'accès à des emplois informels, partage ses savoirs sur les lieux de recrutement, sur les heures les plus sûres pour éviter d'éventuels contrôles policiers. S. trouve du travail et arrive en cours les yeux très irrités, nous explique ses conditions de travail, la poussière, la précipitation, l'absence de protection. Nous apprenons le lexique du corps en français, il faudrait trouver des lunettes de protection. Le discours sur le travail revient dans le cours.

Les apprenants évoquent leur activité, les tensions, les pressions dont ils font l'objet. Nous faisons l'hypothèse que le choix de travailler la langue française à partir des récits que nous avons sollicité n'y est pas étranger : F. évoque l'employeur qui lui a demandé de nettoyer les vitres extérieures, au huitième étage, et celui qui diminue le temps de travail tout en augmentant les tâches ; elle explique le nécessaire dosage de résistance et de politesse : « *on est là, il faut toujours f...* » A. complète : « *il faut toujours fermer ta gueule. - Oui.* ».

Les participants évoquent leur travail en termes de valeur, expriment les atteintes à leur

⁷¹ Néologisme ou français sénégalais, cela reste à déterminer.

dignité : « *C'est pas le patron qui se salit les mains : il facture des choses que le mécano n'a pas fait, après, quand le mec tombe en panne il dit que c'est pas bien, que le mécano n'a pas fait son boulot. [Le patron], l'employé, il le prend comme de l'argent. [...] T'as pas de satisfaction, t'as rien.* ».

Depuis quelques semaines, A. a perdu son emploi. Pour l'instant, les contenus linguistiques liés aux activités professionnelles ont disparu, à nouveau.

3.6. La structuration et la programmation du cours prises en charge par les apprenants

En fin d'année, les deux participants les plus à l'aise en français s'impliquent de plus en plus dans des interventions de co-enseignement, à nos côtés. Ils proposent de maintenir les rendez-vous pendant la période estivale. Lors du bilan de fin d'année, les deux enseignantes, à l'occasion d'une erreur d'horaires et de dates, expriment leur grande fatigue : l'année a été longue. La proposition de N. et V. les redynamisent.

N. souhaite pour l'an prochain un contenu linguistique structuré de manière formelle, selon les canons de la didactique la plus classique : des cours de conjugaison, de règles de grammaire. Les deux enseignantes présentent les avantages et les inconvénients de cette proposition, en termes de motivation sur la durée et de difficiles transferts de connaissances linguistiques non contextualisées. En débat pour cette analyse des cours de français, les savoirs institués en didactique des langues des enseignantes, leurs savoirs investis, acquis au cours de cette activité et lors de leurs différentes expériences professionnelles, mais aussi les savoirs investis des apprenants sur l'enseignement : ces derniers ont été accumulés lors des enseignements qu'ils ont suivi en tant qu'élèves, pour leur langue maternelle, pour le français (pour deux d'entre eux), et, pour l'une des apprenantes, lors de cours d'espagnol qu'elle a elle-même donnés.

V nous distribue un guide très complexe sur la législation qui régit les migrants en situation irrégulière (textes de loi, explications, recours, conseils en cas de rafle, arrestation, venue de la police au domicile, etc.). Elle propose de le réécrire avec N. de manière simplifiée et résumée. Les autres apprenants pourront participer à la mise en page, à l'illustration. Les contenus pourront être présentés et débattus.

A l'issue de la discussion, les deux apprenants et les deux enseignantes établissent un nouveau plan de cours : un tiers sera consacré aux formes linguistiques, un tiers au projet de

production collective de la brochure à l'usage des migrants en situation irrégulière⁷², un tiers à l'exploration d'une thématique déterminée à chaque cours par l'un des participants, pour le cours suivant. N. rappelle que dans le compte-rendu, il sera essentiel de préciser qu'il s'agit là de propositions, que les participants absents lors du bilan ont toute latitude de compléter et/ou amender.

Conclusion provisoire

Enseignantes et apprenants avancent à petits pas, entre les valeurs qui leur tiennent à cœur et les contraintes imposées par l'environnement extérieur au cours. Le cap de la coopération entre tous les protagonistes est gardé au fil des semaines, les apprenants prennent en charge la situation d'enseignement-apprentissage avec les enseignantes et les membres du centre. Aux prescrits des situations d'enseignement formel du français langue étrangère (programmes d'enseignement, préparation aux évaluations, rentabilité économique) sont substitués de nouveaux prescrits dans le centre autogéré, déterminés par les besoins, les stratégies, les contraintes et les valeurs des apprenants et des enseignants. Les renormalisations successives sont opérées par tous les protagonistes, membres, enseignantes et apprenants. La valeur de coopération est fortement présente. Au regard des changements successifs, des débats, des dialogues entre les savoirs, des négociations entre normes imposées et proposées, la posture ergologique semble être à l'œuvre.

En termes de connaissances sur l'activité, beaucoup reste à faire : l'exploration plus avant des stratégies des enseignants, les répercussions de cet enseignement informel sur leurs autres activités ; les points de contact entre les valeurs portées par le centre autogéré et les démarches d'apprentissage des apprenants, la manière dont ils réussissent à faire des passerelles entre les enseignements glanés dans différentes structures : les apports sont-ils complémentaires ou contradictoires, les apprenants réussissent-ils à les mettre en cohérence ?

Les acteurs de cette activité d'enseignement informel, en particulier les membres du lieu et les enseignants, s'inscrivent en opposition à la société marchande. Cependant, et sans que cela soit en contradiction avec les valeurs auxquelles ils sont attachés, leurs stratégies, leurs renormalisations peuvent aussi être lues comme des modes de lecture et d'action pertinents

⁷² Avec le projet de l'imprimer en grand nombre et de le diffuser.

dans le contexte actuel du travail : à la précarisation, à la déstructuration culturelle et spatiale, répond une conception de l'enseignement-apprentissage au plus près de l'incertitude. Aussi est-il d'autant plus nécessaire que les stratégies développées ne se réduisent pas à des modes de survie ou d'adaptation à des conditions difficiles. Plus les cours offrent la possibilité que les différentes activités des apprenants, apprentissage du français, travail informel, temps de socialisation, soient convoquées, explicitées, mises en lien et analysées, plus ils s'éloignent d'un modèle d'apprentissage du français considéré comme code d'accès à la société marchande, où, selon les termes de l'apprenant mentionné plus haut, le salarié est « [pris] comme de l'argent », mis à prix. Plus, à l'inverse, ils permettent que les apprenants s'approprient ou se réapproprient la langue, bien commun, que les protagonistes co-construisent l'activité.

Bibliographie

Jean, Rémy, 2004, *Alain Wisner et les Tâches du Présent – La bataille du travail réel*, Toulouse, OCTARES

Schwartz, Yves, 2000, *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, Toulouse, Octarès

Schwartz, Yves, 2007, « Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité », *@ctivités*, volume 4 numéro 2

MATHIEU A., REMY B. (INRA)

Contact : anne.mathieu@grignon.inra.fr ; brigitte.remy@grignon.inra.fr

Expériences d'engagements de groupes d'agriculteurs sur des questions d'environnement.

Notre communication concerne le monde de l'agriculture. Dans un contexte que nous allons décrire ci-dessous, nous souhaitons travailler avec des groupes d'agriculteurs, au niveau de leur activité, pour qu'ils produisent des connaissances pour savoir quoi faire par rapport à une situation non pas nouvelle, mais qui s'intensifie de plus en plus, de pressions de la société extérieure à ce monde agricole sur des questions qui concernent la préservation de l'environnement. Ce que nous présentons ici concerne l'étape de cette démarche à laquelle nous nous trouvons, de l'engagement d'agriculteurs pour former de tels groupes. Après donc avoir décrit le contexte, nous montrerons les bases théoriques de notre démarche. Puis nous décrirons comment nous avons procédé pour engager les groupes, et les résultats que cela donne pour le moment. Nous discutons ensuite des difficultés que nous avons rencontrées, et de la façon dont nous comptons continuer. Nous verrons que les agriculteurs se sentent démunis face à ces questions. Notre intention est aussi d'ouvrir le champ de la dignité et du bien-être au travail des agriculteurs. Ce qui rejoint les problématiques de l'ergologie.

1- Contexte de notre travail

1-1 Des pressions accrues sur les activités des agriculteurs

Depuis quarante ans, l'apport d'éléments fabriqués industriellement a beaucoup augmenté dans les champs, ce qui a permis une maîtrise de l'alimentation des plantes, ainsi que des mauvaises herbes et des parasites, champignons, bactéries, virus et insectes, qui s'attaquent aux cultures. Une part d'entre eux reste dans les sols après les récoltes, puis les résidus sont entraînés dans les eaux à la surface, ou en profondeur. On en retrouve ainsi dans les eaux destinées à la consommation, sans que soient bien connus leurs effets sur la santé.

Une telle problématique a conduit depuis vingt ans à ce que des acteurs extérieurs au monde agricole aient des visées sur les pratiques des agriculteurs. Il est difficile pour les agriculteurs d'accepter des demandes de transformation conduisant à des réductions d'intrants et

provenant de « l'extérieur ». Et cependant, ces pressions s'intensifient, notamment par le biais de Directives Européennes qui fixent des cadres pour les Pays de l'Union.

L'exemple qui nous intéresse ici, c'est la Directive Cadre Européenne sur l'Eau, qui a été prise en 2000, pour rassembler tout ce qui se faisait dans ce domaine auparavant (Bouleau et Richard, 2009). L'un de ses objectifs est de prévenir et de réduire la pollution des eaux, avec la nécessité d'atteindre un « bon état des eaux » en 2015. L'Union Européenne est en droit d'exiger des pénalités de la part des Etats membres lorsque les objectifs des Directives Cadre ne sont pas atteints. La Directive Eau a été transposée en France dans la Loi sur l'Eau et les Milieux Aquatiques (LEMA) en 2006, complétée par les Lois du Grenelle II relatives à l'environnement en 2010. C'est en 2011 qu'ont vraiment commencé les travaux sur le terrain pour construire des programmes d'action afin de protéger des captages en eau potable à la fois importants et présentant des risques, notamment par rapport à la présence de résidus de pesticides ou d'engrais. Dans les bassins versants superficiels ou souterrains qui alimentent ces captages, des diagnostics sur les pratiques agricoles sont réalisés.

Quelle est la place des agriculteurs dans ces dispositifs? In fine, ce sont eux qui épandent ces produits sur leurs parcelles. Mais ils sont bien sûr enchâssés dans des systèmes qui les contraignent. Depuis l'extension des problématiques dites d'environnement au début des années 1990, ils sont fortement affectés par la formule « agriculteurs = pollueurs »⁷³. Les aides qu'ils reçoivent de la Politique Agricole Commune sont soumises au respect de « bonnes pratiques environnementales ». Cela occasionne des contrôles, pour lesquels ils doivent enregistrer tout ce qu'ils font sur leur exploitation. L'augmentation de l'utilisation des pesticides et des engrais depuis le milieu des années 1970 s'est accompagnée d'une complexification des produits et d'une montée en puissance des organismes producteurs et distributeurs de ces intrants⁷⁴. Ce sont eux qui établissent, parcelle par parcelle, les prescriptions de produits pour beaucoup d'agriculteurs, ces derniers n'ayant pas beaucoup de possibilité de critique (« *on n'est pas des chimistes* »). De même que les vétérinaires, qui prescrivent les médicaments, ces organismes sont les vendeurs des produits qu'ils prescrivent ; ils sont aussi les acheteurs des récoltes. On peut ainsi se demander dans quelle

⁷³ Encore récemment, le journal *le Monde* du 21 mars 2012 titre en première page : « les agriculteurs accusés d'être les principaux pollueurs de l'eau ».

⁷⁴ Les coopératives, créées pour permettre des commandes, des ventes et des transformations de produits en commun, fonctionnent maintenant en partie comme des entreprises privées

mesure les agriculteurs sont complètement responsables des produits épanchés. Ce sont eux qui en voient les résultats sur les cultures de la façon la plus précise, et ils les discutent avec les prescripteurs, cependant ils interviennent souvent peu dans la prescription.

L'agriculture biologique, qui n'autorise que quelques produits de traitement bien identifiés, est une alternative à ces questions. Elle se développe lentement en France. Plus contraignante en terme de travail et de risque, elle est mise en œuvre par des agriculteurs ayant un chemin personnel qui permet cette transition (Lamine et Bellon, 2009). D'autre part, il n'est pas possible d'affirmer en toute certitude que la culture de l'ensemble des terres en biologique permettra de produire en quantité et avec une sécurité suffisante des denrées alimentaires pour nourrir l'ensemble des hommes de la planète. Il s'agit donc de développer l'agriculture biologique, mais aussi de diminuer les apports de toutes ces substances, afin que l'on en retrouve moins de résidus dans l'eau. Remarquons que des progrès ont déjà été faits sur l'emploi de ces substances, sur le plan des quantités de substances épanchées, ou en retirant du marché certaines substances très employées dont les rejets étaient assez abondants dans l'eau de consommation ou qui présentaient des risques pour la santé. Il y a aussi différents types d'agriculture, plus ou moins responsables des rejets. Mais l'appellation d'« agriculture raisonnée » dont se réclament certains syndicats agricoles est bien en deçà de ce qui est demandé dans les lois dont nous avons parlé.

1-2 Qui mène les changements ?

En France, les Agences de l'Eau financent des études et des travaux pour maintenir et restaurer un bon état des eaux et des milieux aquatiques. L'ONEMA (Office National de l'eau et des milieux aquatiques, créé en 2007) a essentiellement un rôle de diagnostic, et de conseil.

Ces organismes sont en train de transformer leurs façons de travailler, passant d'obligations de moyens à des obligations de résultats, à la fois à cause de la diminution du budget de l'Etat qui conduit à réduire les coûts des interventions, et à cause de la Directive cadre européenne sur l'Eau qui impose le « bon état » des masses d'eau pour 2015 (exigence qui risque d'être remise en cause par la crise économique européenne).

Les Agences de l'Eau sont bien avancées sur les questions liées à l'assainissement ; les industries ont fait un gros effort de maîtrise des rejets dans l'eau. L'agriculture devient alors actuellement le principal point d'action des Agences. Les agriculteurs payent très peu de redevances sur l'eau. Ce sont essentiellement les usagers de l'eau qui payent le « nettoyage » :

les collectivités locales, et de plus en plus, les ménages. Il y a un déséquilibre entre ce qui est perçu et les dépenses des Agences de l'Eau pour le secteur agricole.

1-3 La place des agriculteurs dans les dispositifs de changement

Tout l'encadrement des agriculteurs depuis 60 ans, pour le « Développement agricole » a consisté essentiellement à « faire passer le message » de techniques nouvelles, en général pour augmenter les rendements des cultures ou des troupeaux, ou pour promouvoir de nouvelles méthodes de gestion de l'entreprise exploitation agricole. La notion de rendement par hectare a été érigée en seul critère d'évaluation. (Il fallait « optimiser le revenu », et pendant longtemps, on considérait souvent que cet objectif variait dans le même sens qu'une augmentation de rendement).

Dans le même esprit, face aux questions de pollution de l'eau, la loi du Grenelle II sur l'agriculture cite les agriculteurs à un seul moment, et de la façon suivante : « Diffusion de méthodes alternatives auprès des agriculteurs ». Il s'agit toujours de diffuser des préconisations. Nous nous insurgons contre le fait que cela est la seule façon prévue d'établir des relations avec les agriculteurs.

1-4 Les apports de nos recherches antérieures

Nos recherches antérieures, en particulier dans le Pays de Caux, portaient sur les façons qu'ont différents groupes professionnels (agriculteurs, chercheurs, prescripteurs) de concevoir les choses autour d'un processus technique dans l'agriculture. Nos résultats ont montré qu'il y a des différences entre ces conceptions (et aussi, des différences au sein d'un même groupe, bien sûr, mais ces différences ne sont pas les mêmes) (Darré et al, 2004).

En ce qui concerne les questions autour des apports d'engrais ou de produits phytosanitaires, nos enquêtes ont montré que les agriculteurs sont surchargés de contrôles. Il ne leur est pas toujours facile de maîtriser de façon cohérente les différences entre ce qui est écrit dans une visée de contrôle et ce qui est réalisé réellement. Cela leur rend la vie difficile, sinon pire. A la fois cette nécessité de tout enregistrer : « *ça me prend presque deux jours par semaine. Notre métier est un métier d'action, on ne peut pas faire les deux⁷⁵* », et la pression mise par la nécessité de perfection lors des contrôles : « *on a toujours l'impression d'avoir une épée de*

⁷⁵ Les phrases en italiques entre guillemets sont des extraits de paroles d'agriculteurs issus de nos enquêtes.

Damoclès au-dessus de la tête. On ne peut que courber l'échine et attendre que ça arrive » conduisent à des situations insupportables : « *cette pression, elle devient incapacitante. On a recours aux antidépresseurs.* ». Pas mal d'entre eux raisonnent sur la conduite de leurs cultures ; ils prennent en compte les questions de rejets de produits dans l'environnement : leurs pratiques ont beaucoup évolué dans ce sens ces dernières années. Mais cela ne permet pas d'atteindre le niveau exigé par les nouvelles lois. Le fait que leurs efforts soient toujours remis en cause participe à leur résistance : « *de toute façon, plus on avance, plus l'horizon s'éloigne !* ». Nous sommes persuadées que beaucoup d'agriculteurs prennent soin de leur environnement, d'une façon peut-être différente des demandes qui leur sont faites de l'extérieur ; mais nous n'avons pas encore fait d'enquêtes pour savoir quelle forme cela prend.

Quelques enquêtes que nous avons réalisées montrent que les agriculteurs sont très dépendants des organismes vendeurs de ces produits pesticides. Ceux-ci établissent des prescriptions, et nous connaissons assez peu les marges de manœuvre des agriculteurs face à cela.

Enfin, il apparaît à partir de nos enquêtes que les agriculteurs qui se trouvent plus ou moins représenter leurs collègues dans des instances se trouvent avec peu de possibilités de dire ou de faire entendre des paroles qui ont du sens pour eux.

N'oublions pas aussi les particularités suivantes : les agriculteurs exercent une activité, mais aussi, ils sont responsables d'une entreprise. Ils travaillent avec des organismes vivants qui ne sont pas entièrement maîtrisables. Ils travaillent dans un espace étendu, mais aussi local, qui a certainement un sens pour eux, et qu'ils connaissent bien. Ils héritent souvent de tout cela, les terres, les troupeaux, souvent sur plusieurs générations. Et l'atomisation des centres de décision dans chacune des exploitations d'un territoire rend difficile une action collective et dilue les responsabilités d'effets à cette échelle.

1-5 En conclusion de ce bilan

On se trouve face à deux positions difficilement conciliables pour le moment : les Agences de l'eau, et l'ONEMA ont comme objectifs tout à fait légitimes de rendre l'eau des cours d'eau et des nappes phréatiques le plus propre possible. Pour cela, ils sont amenés à transformer les pratiques des agriculteurs. Les agriculteurs ont pour objectif tout à fait légitime de faire

tourner leur exploitation agricole, et de nourrir le monde. Au moins certains d'entre eux ont un rejet assez fort de l'Agence de l'Eau de leur région.

Il s'agit donc d'une situation avec des enjeux complexes et variables, faisant intervenir des groupes sociaux appartenant à des « mondes » assez différents, formant système. Notre intervention nous met dans ce système ; est-ce que cela peut améliorer quelque chose, et pour qui ?

Suite au Grenelle de l'Environnement, et en vue de l'échéance de la Directive cadre sur l'eau européenne, une action a été engagée par l'ONEMA. Il s'agit, dans 500 bassins d'alimentation de captages pilotes en France, en amont de captages d'eau potable importants pour desservir la population, d'élaborer des plans d'action pour diminuer les résidus de pesticides et d'engrais dans l'eau de ces captages. De notre point de vue, ces plans d'action associent assez peu des innovations qui pourraient être produites par les agriculteurs. C'est pourquoi nous souhaitons intervenir pour réfléchir à des façons d'associer les agriculteurs.

2- Nos objectifs, ce à quoi nous pensons

Pour nous qui parlons les deux « langues » des ingénieurs des Agences de l'Eau et des agriculteurs, (et dans une moindre mesure celle des ingénieurs vendeurs des produits dont il est question) il nous apparaît que les agriculteurs ont assez peu de possibilité d'intervention face à cette situation. Dans la situation que nous avons décrite où les relations avec les agriculteurs sont sous la forme de « faire passer le message », leurs propres innovations font peu l'objet de recensements. Bien sûr, les innovations apportées de l'extérieur sont modifiées, discutées et plus ou moins intégrées au sein des communautés agricoles. Cependant, aussi avec l'effet de l'enseignement agricole et les conséquences de la Politique agricole commune, les agriculteurs ont beaucoup transformé leurs façons de voir les choses depuis 50 ans.

Lors de la phase de développement agricole intense des années 1950-1990, les prescriptions entraînaient une augmentation du revenu de certains agriculteurs, et une élimination de beaucoup. Il y avait une certaine cohérence entre des objectifs d'agriculteurs qui restaient, et ce qui était prescrit. Actuellement, la problématique que nous avons définie se pose plutôt comme une contradiction pour la plupart des agriculteurs : sur le plan économique, les actions pour l'environnement sont coûteuses, en temps, en argent et en disponibilité d'esprit, sans rapporter directement.

Nous souhaitons élaborer un dispositif dans lequel les agriculteurs puissent, à partir de leurs façons de voir les choses, de leurs connaissances et de leurs préoccupations, construire de nouvelles connaissances qui leur permettent de savoir quoi faire face à ces nouvelles exigences en provenance de l'extérieur. L'idée, moins formalisée, consiste ensuite à intégrer ces connaissances, ces idées pour savoir quoi faire, dans des circuits où elles pourront être prises en compte dans les plans d'action mis en place pour diminuer les résidus d'engrais ou de pesticides dans des captages d'eau potable en aval des bassins versants.

Les questions que se posent les Agences de l'eau ou l'ONEMA sont de rendre l'eau propre, et pas de co-construire avec des agriculteurs comment, sur un territoire, trouver des solutions qui peuvent être singulières pour diminuer les quantités de produits qui se retrouvent dans l'eau. Il s'agit donc aussi de transformer des relations, et pas seulement des pratiques.

Nous avons voulu intervenir au niveau de bassins d'alimentation de captages, directement sur le terrain pour réfléchir à ces dispositifs. Nous sommes actuellement dans la phase d'engagement de groupes d'agriculteurs, et c'est de ce que nous avons fait pour cela que nous allons discuter.

3- La mise en place de nos idées

3-1 Nos ressources et fonds théoriques

Nous nous appuyons sur les travaux et les méthodes du Gerdal⁷⁶ à la fois pour justifier notre action et pour élaborer nos méthodes. Ces travaux, et certaines de nos enquêtes, montrent que les agriculteurs ont souvent du mal à ce que leurs arguments soient entendus dans des réunions à plusieurs acteurs, dites participatives, qu'il est commun de convoquer maintenant. Plusieurs hypothèses peuvent être faites pour expliquer ces faits. Le système de pensée, les mots, utilisés dans ces réunions peuvent être assez différents des mots utilisés par les agriculteurs quand ils discutent entre eux. Dans le système de pensée des ingénieurs, et même si cela change, les agriculteurs sont considérés comme des personnes qui doivent « appliquer » et donc les ingénieurs ont du mal à entendre de leur part une parole créative sur ce qui peut se faire. Les endroits où les agriculteurs agissent, et donc où ils sont susceptibles de modifier leurs façons de faire sont des territoires physiques particuliers, avec un environnement social particulier qu'il convient de prendre tous les deux en compte. Les

⁷⁶ Groupe d'Expérimentation et de Recherche : Développement et Actions Localisées

agriculteurs travaillent dans des collectifs de travail restreints, et n'ont pas forcément l'occasion de discuter des questions de territoire avec leurs voisins. Enfin, les travaux du Gerdal et nos propres enquêtes ont montré que les positions sociales dans les réseaux de voisinage ont un poids important sur les possibilités d'introduire des innovations dans les exploitations agricoles. Le dispositif « idéal » que nous pourrions mettre en place s'appuie sur les expériences du Gerdal (Darré, 2006, Ruault, 1996). Il s'agit de partir des préoccupations des personnes, de les reformuler en problèmes traitables, puis de traiter avec le groupe un certain nombre de ces problèmes. Cela a été utilisé principalement dans des groupes dits de développement, où, nous l'avons montré, il s'agissait principalement d'augmenter le revenu des agriculteurs. La situation actuelle est différente, puisqu'il s'agit d'une demande extérieure de modification des pratiques, à laquelle les agriculteurs ne souscrivent pas forcément. Nous verrons en quoi cela modifie les choses.

Les travaux de l'ergologie sont pour nous une ressource. Il s'agit de mettre au centre du changement l'activité telle qu'elle est vue par les personnes qui la réalisent. De mettre ensemble des savoirs de différents registres, plus ou moins « en adhérence », d'élaborer des dispositifs pour ce faire (Schwartz, 2009, ORT, 2012).

De plus, l'une d'entre nous s'est formée au coaching, dans l'esprit suivant : permettre aux personnes accompagnées de trouver leurs propres solutions pour savoir quoi faire, à partir de leurs connaissances, de leurs expériences et de leurs contextes.

Et pour traiter des relations entre les différents acteurs en jeu dans ces questions, nous nous appuyons aussi sur l'approche systémique : « Il ne s'agit pas de comprendre en analysant chaque partie du système, mais bien d'avoir une vision globale des sous-systèmes appartenant au système à considérer et de leurs interactions récurrentes » (Wikipédia, approche systémique, 17/03/2012). Nous souscrivons aussi à la vision de la sociologie du changement qui vise à considérer les relations entre faits techniques, objets, personnes et institutions, en considérant que tous ces « éléments » peuvent être représentés comme interagissant dans les systèmes (Callon et Law, 1996).

3-2 Le développement sur le terrain de notre construction théorique

- 3-2-1 Le choix du bassin d'alimentation de captage

Notre équipe de recherche a répondu à un appel d'offre de recherche ONEMA dans le Pays de Caux ; elle y a une longue expérience de recherche de terrain. Dans ce cadre-là, un bassin d'alimentation de captages pilote du dispositif ONEMA, dit « Grenelle », où un plan d'action doit être construit dans les 3 ans, a été choisi en amont de Rouen. Le captage alimente la ville. L'antériorité des recherches menées dans le Pays de Caux, pour nous, signifie à la fois connaître certaines personnes en charge des institutions autour de l'agriculture, et, si nous ne connaissons pas cette zone précise, nous avons déjà fait des enquêtes dans deux autres zones du Pays de Caux, et donc nous avons des connaissances sur les systèmes de pensée des agriculteurs et sur les formes de leurs relations sociales. Ces connaissances ne sont pas transposables intégralement, mais elles nous servent de toile de fond (Mathieu et Remy, 2010).

Le Pays de Caux est une zone agricole riche et productive. Beaucoup d'agriculteurs sont assez peu partants pour mettre en place des actions pour l'environnement, tant au niveau individuel qu'à celui des représentations professionnelles. Ce que disent nos interlocuteurs, comme des agriculteurs d'autres régions moins riches, c'est que plus une zone est riche, plus il y a de pertes potentielles de revenu liées à une diminution des apports d'engrais ou de produits phytosanitaires.

Nous avons décidé d'explorer un bassin d'alimentation de captages voisin de celui classé « Grenelle » par l'ONEMA, et dans lequel des enquêtes avaient déjà été faites par la CREA (Communauté d'agglomération de Rouen, Elbeuf, Austreberthe) pouvaient avoir sensibilisé un certain nombre d'agriculteurs aux questions de la propreté de l'eau. Dedans, ou dehors par rapport à ces bassins pilotes choisis par l'ONEMA, c'est un point important sur lequel nous reviendrons.

- 3-2-2 Méthodes employées

L'une d'entre nous ayant eu une expérience qui n'avait pas aboutie, en Picardie, en passant par l'intermédiaire d'institutions, nous avons voulu prendre directement contact avec les agriculteurs. Pour cela, nous avons suivi plusieurs étapes.

- Nous avons fait un tour de la zone, en entrant dans les fermes au hasard lorsqu'elles se présentaient sur le chemin. Les entretiens étaient informels, nous disions notre intention d'aborder les questions de qualité de l'eau, et nous écoutions ce que les agriculteurs en disaient. De cette tournée, nous avons ramené l'impression que les agriculteurs sont très touchés, mais qu'il est difficile d'aborder ces questions de pleine face. L'un d'entre eux nous a dit, au moment où nous partions : « *vous ne croyez tout de même pas qu'on s'en fiche ?* ». Par ailleurs, plusieurs fois, nous avons rencontré des pères qui nous ont renvoyées vers leurs fils : « *il est plus concerné* ». Lors de cette tournée des fermes, un père nous a donné le numéro de téléphone de son fils. Nous avons eu un rendez-vous avec lui.
- Nous avons fait une tournée de terrain (Benoit et Bernard, 1991), en nous référant à la méthode des UAP (Unités agro-physionomiques) qui permet de distinguer des zones d'égal paysage formé par l'activité agricole (Mathieu, 2012). Nous avons choisi deux communes dans la zone intermédiaire ainsi repérée. Puis nous avons rencontré tous les agriculteurs de ces communes pour leur faire part d'un projet de groupe de réflexion sur leurs préoccupations.
- En prenant contact avec un organisme qui travaille avec des groupes d'agriculteurs (Trame), la personne nous a indiqué les coordonnées de la présidente du Groupement Féminin de Développement agricole et de rural (GEFDAR) du département de Seine Maritime dans lequel nous travaillons. Nous avons pris rendez-vous avec cette dame, puis animé une séance de discussions sur les préoccupations dans ce groupe. Remarquons que les personnes qui composent ce groupe n'habitent pas toutes dans une aire de captage bien définie, mais sur l'ensemble du département.

4- *Les résultats*

Pour chacun des trois dispositifs que nous avons mis en route, voici le point où nous en sommes actuellement.

- L'agriculteur avec lequel nous avons pris rendez-vous par l'intermédiaire de son père a une très grosse exploitation agricole, et un niveau d'études équivalent au notre. Il a fortement questionné le discours que nous lui avons porté sur notre

dispositif. Si nous n'étions pas au clair sur tous les éléments, nous nous sentions « alignées » dans nos réponses. Un dévoilement sur nos motivations a conduit par deux fois à des ouvertures de plus en plus grandes de sa part. Cet agriculteur, rejoint par son père, a abordé des points délicats et difficiles de son activité qui le touchaient vraiment autour des apports de produits phytosanitaires et des contrôles. Il est intéressé par l'idée de nos groupes, cependant il nous explique à plusieurs reprises qu'il ne discute pas de choses techniques avec ses voisins. Il appartient pour cela à un groupe avec d'autres agriculteurs plus lointains dans l'espace, mais que nous supposons plus proches de lui par la taille de leurs exploitations et leur niveau d'études. Il nous propose de parler de notre dispositif à son groupe. Nous avons avec lui des échanges par mail et téléphone pendant 6 mois à ce sujet, mais son groupe technique n'adhère pas trop à cette idée telle qu'elle est transmise, et les échanges s'étiolent.

- Dans les deux communes que nous avons choisies, nous faisons du porte à porte. Nous sommes donc reçues dehors, et assez peu de temps par chacun. Quand nous prononçons le mot de préoccupations, quelques-unes sont spontanément citées. Elles sont très variables d'un agriculteur à l'autre, et ne concernent pas les questions de qualité de l'eau. Avec le temps que nous avons pour expliquer, nous voyons que nos interlocuteurs comprennent mal ce que nous voulons faire, et encore moins le pourquoi de la chose (nous verrons dans la discussion que nous ne sommes d'ailleurs peut-être pas très claires là-dessus). On nous propose la salle d'une mairie pour nos séances. Nos rencontres nous permettent d'avoir une idée sur les relations entre les gens des villages, et sur ce que disent les uns des autres. Mais après avoir rencontré tous les agriculteurs, nous ne savons plus bien comment continuer.
- La présidente du GEFDAR questionne aussi notre dispositif. Elle propose d'en parler à son groupe départemental. Une rencontre avec une personne qui a travaillé avec le Gerdal finit de la convaincre. Nous sommes conviées à une réunion du comité d'administration, et on nous propose de mettre en œuvre la première phase de notre dispositif, le travail sur les préoccupations. Notre propre groupe est donc inclus dans un autre dispositif de groupe. Leur groupe est de taille assez importante (17), et comprend des femmes « rurales » qui ne sont pas agricultrices. Nous

proposons une consigne assez large, sur les relations agriculture-environnement. Des discussions ont lieu pendant presque 2 heures. Elles ne se situent pas au niveau de concernement que nous avons atteint avec le premier agriculteur. Nous manquons probablement de directivité dans l'animation, et nous avons du mal à expliquer ce que nous pouvons faire de résultats si nous continuons ce processus. L'animatrice du groupe, présente, fait alliance avec nous. La présidente est assez en retrait et a l'air de s'ennuyer. Elle nous dit par mail que le groupe ne souhaite pas continuer, mais ne ferme pas complètement le contact. Nous sommes en train de travailler sur l'enregistrement de la réunion.

5- Points de discussion sur notre expérience

5-1 Deux ambiguïtés dans la présentation de notre projet

- 5-1-1 Les préoccupations

Le seul fait, dans notre présentation, de prononcer le mot de préoccupations conduisait nos interlocuteurs à exposer les leurs. Celles qui « sortaient » les premières pouvaient être très éloignées de notre champ d'étude qui concerne les rejets de résidus d'engrais et de pesticides dans l'eau. D'où une réflexion nécessaire sur le contour d'un cadre à proposer à nos interlocuteurs. Nous nous trouvions dans l'ambiguïté suivante : voulions nous travailler sur leurs préoccupations, ou finalement sur les nôtres ?

Nous avons admis que nous pouvons restreindre les préoccupations sur lesquelles nous pourrions travailler à des choses qui concernent les relations agriculture et environnement. Mais la façon de décrire ce cadre n'est pas encore calée : nous ne savons pas comment les agriculteurs posent les problèmes dans ce champ.

Une autre interrogation concerne la relation entre les préoccupations et les contours du groupe. Si les personnes sont « dehors », elles peuvent peut-être réfléchir plus sereinement, mais elles se sentent moins concernées par la question⁷⁷. Faut-il donc travailler avec des agriculteurs au cœur des bassins versants « Grenelle » ? Mais ils sont pour le moment en lutte contre, et pas enclins à élaborer des solutions.

⁷⁷ Pour le moment, car l'objectif de l'ONEMA est d'étendre la démarche pilote à l'ensemble des bassins d'alimentation de captages en eau potable en 2015.

Par ailleurs, plusieurs personnes, dont les femmes avec lesquelles nous avons travaillé en groupe, nous disent que ce mot de préoccupations a une connotation négative. Il nous faut réfléchir à une alternative.

- 5-1-2 *L'utilisation des résultats*

Nos interlocuteurs nous confrontent à deux interrogations à ce sujet.

- 1- Si nous produisons des connaissances, et des recommandations ou des solutions, irez-vous les porter dans les instances de décision, ou auprès des législateurs, afin que cela soit pris en compte ?
- 2- En tant que chercheur, que ferez-vous de ces résultats? Et cette interrogation rejoint celle des raisons de notre engagement dans un tel dispositif.

La question de l'insertion d'éventuels résultats dans « le système » est une question à laquelle nous ne savons pas bien répondre. Et nous avons aussi du mal à répondre à la seconde. L'une des utilisations que nous en faisons concerne ce colloque. Mais quelles sont nos motivations de fond ? Une de nos collègues, avec beaucoup d'humour, nous compare aux témoins de Jéhova quand nous rapportons notre dispositif de porte à porte. Nous n'avons probablement pas encore assez creusé cette question des motivations.

Cela nous renvoie à une autre interrogation : la question du partage des avantages et celle des risques de la diffusion de certain type de connaissances dans un contexte de mise en place de réglementations. Dans la Convention internationale sur la diversité biologique, un article recommande de protéger les dépositaires des savoirs, connaissances, innovations et pratiques traditionnels, et de leur accorder un partage équitable des avantages liés à l'utilisation de ces savoirs (Carneiro da Cunha, 2009). De la même manière, et cela rejoint les interrogations des agriculteurs sur le devenir des connaissances qu'ils produiraient, il serait intéressant de s'interroger sur un partage des avantages liés à l'utilisation de ces connaissances. Pour le moment, certains agriculteurs disent que des connaissances qu'ils donnent, surtout par enquêtes, conduisent à des conséquences défavorables pour eux. En tous cas, leur capacité, comme la nôtre, de voir les risques liés à la diffusion de connaissances sur la « vraie » activité dans les exploitations semble assez faible. A qui ces connaissances peuvent-elles profiter ? Cette incertitude peut avoir un effet sur la difficulté d'engagement des groupes. Mais aussi, dans une étape ultérieure, sur notre action si nous obtenons ce genre de résultats. Nous avons

déjà eu ce genre d'interrogations en analysant les réseaux sociaux des agriculteurs dans des bassins versants.

Enfin, on peut se demander si c'est à nous ou aux agriculteurs, ou à quelqu'un d'autre, de porter ces résultats dans le système global.

5-2 Interrogations sur certains points de notre dispositif

5-2-1 Le champ que nous abordons, et la façon de poser la consigne

Nous avons déjà discuté de cela dans le paragraphe sur les préoccupations. Nous étions bien décidées au départ à travailler sur toutes les préoccupations des agriculteurs, puis nous avons voulu restreindre le champ abordé. Cela, à la fois à cause de nos centres d'intérêt, des discussions avec nos collègues qui nous « tiraient » dans ce sens, et à cause du contour du projet de recherche dans lequel nous travaillons. Nous pensons que cela est possible, mais à certaines conditions. D'abord, que les personnes avec lesquelles nous travaillons soient touchées par le champ des questions que nous abordons. Il nous semble que les questions liées à la qualité de l'eau potable touche nos interlocuteurs. Mais ensuite, il faut que, à la fois pour donner la consigne sur ce champ, et pour entendre ce qui se dit, nous sachions mieux comment les agriculteurs posent ces choses. Des enquêtes, même informelles seraient nécessaires à ce stade.

5-2-2 Le niveau des préoccupations abordées

Nous souhaitons aborder les choses au niveau de la « dramatique d'usage de soi » (Schwartz et Durrive, 2009) des agriculteurs face aux questions que nous soulevons. Certains agriculteurs nous disent qu'ils en discutent peu entre eux : « *j'en parle plus beaucoup avec mes collègues ; je fais des petits trucs dans mon coin.* ». Et nous n'avons abordé ces sujets à un niveau de profondeur qui nous convient que dans des enquêtes individuelles. Est-ce parce que ce champ de recherche est nouveau pour nous, et, comme ci-dessus que nous n'avons pas le bon moyen d'entrée, ou est-ce lié à nos interlocuteurs ? Là encore, des enquêtes individuelles seraient peut-être nécessaires. Selon le mot de Mauss (1950), plus on sait de choses sur un terrain, et plus on est susceptible d'en apprendre.

5-2-3 La difficulté à emmener des personnes dans des « espaces » non construits

En tant que chercheuses, utilisant des méthodes empirico-inductives, nous avons l'habitude de promener notre esprit dans des « espaces » flous, non encore bien structurés par la pensée, pour lesquels on pourrait dire qu'il n'existe pas de carte. Il est probable que ce n'est pas si facile pour des personnes qui n'y sont pas habituées (un clin d'œil à Bateson, 1952, et à son méta-dialogue : « Pourquoi les choses ont-elles des contours ? »). Les engager dans une telle démarche demande peut-être de mieux expliciter cet aspect dans notre présentation. Les agriculteurs veulent « du concret ». Les dames avec lesquelles nous avons déjà travaillé disent que « ça travaille du chapeau ». Notre attitude est certes en cause. Mais comment faire concrètement pour engager les choses sans cet obstacle ?

5-2-4 Etre en phase

La question de la mise en phase par rapport au terrain sur lequel nous travaillons est importante. Nous avons commencé nos rencontres auprès des agriculteurs quand ils n'avaient pas encore connaissance des dispositifs sur les bassins versants Grenelle qui étaient en train de se mettre en place. Puis il y a eu une phase pendant laquelle les contours du bassin versant étaient définis par des hydrogéologues ; il s'agissait alors pour les agriculteurs, qui n'ont pas été associés à la définition de ces contours, de savoirs s'ils étaient dedans ou dehors. Il y a ensuite une phase de déni de la part des agriculteurs, et la formation d'associations de défense, réaction en chaîne dans l'ensemble du Département. Où sont les possibilités d'élaborer des solutions pour diminuer l'utilisation des produits ? Il y a probablement un moment plus favorable pour engager de tels groupes.

5-2-5 Quelles sont nos motivations ?

Et jusqu'à quel niveau devons-nous les explorer pour nous sentir « calées » dans ce que nous faisons ?

5-2-6 Nos qualités d'animatrices

Nous n'avons jamais animé un tel groupe, et une formation ne remplace pas l'expérience. Etre chercheuse ou animatrice n'est pas le même métier, et déjà, cela transparait au niveau de la définition de nos objectifs.

5-2-7 Où portons-nous les résultats ? Relations avec les autres organismes

Dans ce programme de recherche lui-même, nous avons peu de relations avec les organismes qui planifient les changements. Cela peut venir dans une deuxième phase, mais le temps risque de nous manquer. Cependant, la question de savoir ce qui sera fait d'éventuels résultats obtenus avec des agriculteurs est en partie liée à notre visibilité auprès des autres organismes.

6- Comment continuons-nous, au vu de ces résultats ?

Tout en précisant les questions que nous venons de soulever, nous continuons à suivre nos contacts dans le Pays de Caux. Mais par ailleurs, nous nous posons des questions par rapport à la continuation de notre travail.

6-1 Avec quels agriculteurs travailler ?

6-1-1 Dedans/dehors, par rapport aux bassins de captage d'eau potable « pilotes »

Nous avons rencontré des agriculteurs qui n'avaient pas la majorité des terres de leur exploitation dans des aires prioritaires de captage, volontairement. Mais ils ne sont pas très concernés par les questions de propreté de l'eau. Ceux qui sont « dedans » sont en train de constituer des associations pour se défendre. Cela pose évidemment des problèmes politiques importants, en particulier en ce moment de pré-période électorale des Chambres d'Agriculture. Pourrions-nous leur proposer notre projet? Nous avons l'idée de chercher des solutions techniques pour résoudre les questions que nous avons posées. Mais les questions que se posent les agriculteurs sont bien différentes, elles portent sur la façon de contourner ces dispositifs. Avons-nous compétence pour élargir le champ des sujets abordés ? Cela pose par ailleurs des questions par rapport au financement de nos recherches et au rendu des programmes. Quels degrés de liberté pouvons-nous nous octroyer ?

6-1-2 Dans quelle région, en relation avec quelles institutions ?

Nous avons dit que les agriculteurs de la région dans laquelle nous travaillons, le Pays de Caux, sont peu portés à accueillir les questions autour de la qualité de l'eau telles qu'elles sont posées actuellement. Il existe des régions où cette problématique est plus ancienne, et déjà plus travaillée par les agriculteurs. C'est le cas par exemple de la Région Poitou-Charentes, dans laquelle les ostréiculteurs posent depuis longtemps la question des rejets d'origine agricole sur les bords de mer. Vaudrait-il mieux que nous allions travailler dans

cette zone ? Si nous souhaitons travailler à la fois sur la qualité de l'eau et sur les préoccupations des agriculteurs, il serait cohérent d'aller travailler dans des zones où ces deux éléments se rejoignent.

Par ailleurs, des groupes d'agriculteurs volontaires pour réfléchir et expérimenter existent autour de ces problématiques de diminution d'apports d'engrais ou de produits phytosanitaires⁷⁸. Serait-il possible que nous travaillions avec ces groupes ? Quelle place pourrions-nous alors avoir par rapport aux animateurs de ces groupes, souvent plus enclins à proposer ou à explorer des solutions techniques qu'à formaliser et à résoudre des préoccupations d'agriculteurs.

6-2 Faut-il continuer à essayer d'engager des groupes ?

... Ou se mettre en posture d'attente ? Et comme nous l'avons suggéré plus haut, faire des enquêtes individuelles pour en savoir plus sur la façon des agriculteurs de poser les choses.

6-3 Et les autres parties prenantes du « système » ?

Les autres personnes de ce système sont aussi soumises à des injonctions de changement. Nous souhaitons continuer à travailler préférentiellement avec les agriculteurs, mais nous avons intérêt à nous rapprocher de nos collègues chercheurs qui travaillent avec les agences de l'eau et avec les distributeurs, ou les producteurs, des produits dont il est question.

Par ailleurs, on peut se demander si une telle réflexion sur leur activité dans le travail, et sur les changements en cours de cette activité ne serait pas aussi une chose intéressante au sein des organismes qui sont partie prenante.

En conclusion

Partir des préoccupations et des activités des agriculteurs pour réfléchir à des connaissances pour savoir quoi faire face à des événements venant de l'extérieur du monde agricole est une démarche assez nouvelle pour nous. Nous avons l'habitude de partir des pratiques. Plus proche du corps-soi, cette démarche nous ouvre des portes sur des dimensions que nous n'abordions pas auparavant. Nous essaierons de partager ces dimensions avec les autres

⁷⁸ Par exemple, les réseaux DEPHY : réseaux de démonstration, expérimentation et production de références sur les systèmes économes en produits phytosanitaires.

acteurs du système que nous étudions, dans l'espoir de contribuer à améliorer la participation des agriculteurs et leur bien-être au travail.

Références bibliographiques

Bateson G., 1952, 1977, *Vers une écologie de l'esprit*, Tome I, Paris Ed Seuil.

Benoît M., Bernard P.-Y., 1991, Le tour de bassin d'alimentation une méthode interactive de communication pour la préservation de la qualité des ressources en eau. *Le Courrier de l'environnement de l'INRA*, n°42.

Bouleau G. et Richard S., 2008 *Les lois sur l'eau à la lumière de la directive cadre. Evolution récente de la réglementation française de l'eau*. Paris, Ed CEMAGREF, AgroParisTech, ENGREF.

Callon M., Law J., 1996, «L'irruption des non-humains dans les sciences humaines: quelques leçons tirées de la sociologie des sciences et techniques.», in Reynaud B. (ed.), *Les limites de la rationalité*, Paris, La Découverte, p.99-118.

Carneiro da Cunha M., 2009 *Savoir traditionnel, droits intellectuels et dialectique de la culture*. Paris, Ed de L'Eclat.

Darré J.P., Mathieu A., Lasseur J., dir 2004 *Le sens des pratiques. Conceptions d'agriculteurs et modèles d'agronomes*. Versailles, Ed INRA, coll Science Update.

Darré J.P., 2006 *La recherche co-active de solutions entre agents de développement et agriculteurs*. Saint Just la Pendue, Ed du GRET.

Lamine C., Bellon S., 2009 *Transitions vers l'agriculture biologique. Pratiques et accompagnements pour des systèmes innovants*. Versailles, Ed Quae, Educagri

Mathieu A., Remy B., 2011 (sous presse) Une approche socio-anthropologique pour mettre en évidence la diversité des conceptions des acteurs et les difficultés qui s'ensuivent autour

d'une question environnementale : la lutte contre l'érosion dans le Pays de Caux. In *Pour une socio-anthropologie de l'environnement*, sous dir Raineau L. et Poirot-Delpech S., Paris, L'Harmattan.

Mathieu A., Tesnière C., Thinon P., 2012 (sous presse) Représenter la diversité des paysages agricoles : les Unités Agro-physionomiques (UAP), conception et usages. In , sous dir Lardon S., Versailles, Ed Quae.

Mauss M., 1950 *Sociologie et anthropologie*, Presses universitaires de France, Paris.

Observatoire et rencontres du travail, 2012 Blog de l'association.
<http://www.rencontresdutravail.com/>

Ruault C., 1996 *L'invention collective de l'action. Initiatives de groupes d'agriculteurs et développement local*. Paris, Ed L'Harmattan.

Schwartz Y., 2009 Produire des savoirs entre adhérence et désadhérence, in *Dynamique des savoirs, dynamique des Changements*, sous dir Béguin P. et Cerf M., Toulouse, Octarès Editions, 2009, 15-28.

Schwartz Y., Durrieu L., dir., 2009 *Travail et ergologie, entretiens sur l'activité humaine, II*, Toulouse, Octarès Ed

**NICOLAU PRIANTE FILHO ET JOSITA CORRETO DA ROCHA PRIANTE
(Diretor Operacional da COORIMBATÁ, Gestor em Tecnologia Social do EIT-UFMT)**

Contact : nicolaup@terra.com.br

Sur les coopératives de production au Brésil

Introduction

La décision de l'Organisation des Nations Unies (ONU) d'organiser la Conférence des Nations Unies pour le développement durable (Rio + 20) montre la pertinence actuelle de la discussion sur le thème du développement. Dans la proposition présentée par l'ONU pour la Conférence (ONU, 2012) les chefs d'État et de gouvernement notent que, malgré les efforts des gouvernements et des acteurs non étatiques dans tous les pays, le développement durable demeure un objectif lointain et il reste les principaux obstacles et les lacunes systémiques dans la mise en œuvre des engagements convenus au niveau international. Ils reconnaissent que l'économie verte dans le contexte du développement durable et l'éradication de la pauvreté doit protéger et améliorer la base des ressources naturelles, accroître l'efficacité des ressources, la promotion de consommations et de productions durables, et développer le bas carbone.

Une politique de développement doit légitimer les règles de distribution des biens sociaux et politiques clés et s'assurer que tous les êtres humains sont égaux en dignité et en autonomie. Un moyen efficace de briser la tendance persistante à la mondialisation serait l'organisation de partenariats internationaux pour le développement. Nous avons besoin de développer les processus d'apprentissage réciproque, d'élargir notre horizon, ce qui conduit à la paix, la compréhension interculturelle et l'élimination de ressentiment.

Au Brésil, il y a eu des tentatives du gouvernement visant à promouvoir plusieurs actions de coopération ; toutefois, les résultats ne répondent pas toujours aux attentes des gouvernements et des bénéficiaires. A titre d'exemple, le Programme de soutien direct aux initiatives communautaires (PADIC) a fourni des fonds pour le déploiement de 172 entreprises collectives (coopératives ou associations) entre 1996 et 2002 dans le Mato Grosso, et selon la

Banque mondiale qui évalue ce programme, la fragilité de « l'industrie dans le Mato Grosso, à la fois en termes de sa faible capacité d'organisation, de coordination et de proposition, et en termes de capacité technique limitée pour mener à bien les fonctions de suivi, d'évaluation et de mise en œuvre de sous-projets » (BANCO MUNDIAL, 2001) sont les principales causes d'échec de ces projets.

Il y a de nombreuses difficultés pour la consolidation des activités productives pour les communautés traditionnelles, les peuples autochtones et des Marrons du Mato Grosso, qui ont un faible niveau d'éducation, de faibles qualifications et pas de tradition de la participation dans les entreprises collectives, et qui expriment une incrédulité par rapport à des projets de développement social. Les agriculteurs, les colons de la réforme agraire et les pêcheurs dans l'exercice de leur activité professionnelle à titre individuel sans une articulation collective, sont dépendants d'intermédiaires qui achètent leurs produits, légalement ou non, à des prix bas. Il y a aussi une grande incrédulité dans les activités de coopération dans ces communautés, parce que jusqu'à récemment il n'y avait pas d'exemple réussi de cette forme d'action.

Dans cet article, nous nous concentrons sur les aspects de l'expérience de la Coopérative des pêcheurs et artisans du Père André et Bonsucesso (COORIMBATÁ) qui a reçu les OMD 2007 avec la pratique de la « recherche coopérative » (PREMIO ODM BRASIL, 2007). Le COORIMBATÁ, créé en 1997 par le biais du PADIC, définit ses objectifs de la manière suivante : la recherche de la pêche, l'artisanat divers, la production, la transformation scientifiques. Ainsi ont été créées les conditions pour l'exécution de la « recherche coopérative » comme une stratégie de développement des processus d'apprentissage réciproque nécessaires pour promouvoir la durabilité.

Progrès et réalisations

Dans le cas de COORIMBATÁ, le chercheur est un employé de l'UFMT et ne fait pas partie du secteur productif de COORIMBATÁ. Cette façon de travailler permet une plus grande implication de la communauté interrogée, l'expansion des aspects éducatifs de formation et d'auto-formation, ainsi que leur expertise technique, facilitant ainsi la transdisciplinarité.

Avec cette nouvelle façon de gérer une coopérative qui regroupe des personnes de milieux sociaux différents, il a été possible d'établir des relations de confiance innovants et complexes entre les chercheurs, les administrateurs publics de l'Etat, les municipalités, les sociétés commerciales et les grands pêcheurs traditionnels, agriculteurs familiaux, les résidents de la périphérie urbaine de la région métropolitaine de Cuiabá. Cet échange d'expériences et de connaissances a permis à COORIMBATÁ d'avoir de plus en plus de partenariats afin de répondre aux aspirations des populations pauvres. Nous avons donc créé les conditions pour l'établissement d'une collaboration d'un large réseau de solidarité pour l'inclusion sociale et la génération de revenus dans le Mato Grosso, qui a été parrainé par PETROBRAS. Un des résultats importants de ce projet a été la création en 2006 de Multincubadora ARCA pour répondre à la demande des organisations partenaires du réseau « Partenariat de collaboration » pour avoir une structure capable de coordonner l'expansion, le renforcement et le maintien de partenariats énoncés par COORIMBATÁ. Le Multincubadora ARCA est activé, de sorte que le déploiement dans le programme UFMT « Système intégré pour l'innovation sociale », qui consiste en un ensemble coordonné de projets avec l'administration décentralisée, surmonte les difficultés de diverses entreprises de solidarité administratives et organisationnelles économiques. En Janvier 2010, les actions de ARCA Multincubadora, au regard de la performance des chercheurs et l'utilisation de la structure de UFMT, est devenu un programme de l'Office de l'UFMT. Ainsi, l'UFMT, par l'intermédiaire du Bureau de l'innovation technologique (IET-UFMT), a créé l'incubateur de la technologie et de l'économie sociale et solidaire (INTECSOL).

Le processus de commercialisation des produits et les exigences des communautés concernées de renforcer les liens pérennes entre les entités concernées, grâce à l'existence de liens entre les chercheurs statutaires et de coopération. Les difficultés dues à une déficience en matière de logistique, le manque de caractéristiques entrepreneuriales des communautés bénéficiaires et le grand contraste entre les stades des entités organisationnelles concernées, sont progressivement surmontées collectivement et avec une grande transparence et dans plusieurs réunions de planification stratégique. Ainsi ont été créées les conditions pour les processus «autoincubação» des entités concernées, pour ainsi dire, les conditions sont d'avoir à développer et restructurer suivant les principes de la solidarité.

Donc COORIMBATÁ, le Supermarché modèle de réseau, une grande société commerciale, l'UFMT, les communautés gouvernementales et organisée, ont eu des liens institutionnels qui

ont été collectivement construits sur une nouvelle logique de la durabilité économique et sociale et environnementale.

Aspects de la pratique de « recherche coopérative » de COORIMBATÁ

Dans une approche ergologique, l'activité de travail que les gens pensent pour eux-mêmes des univers et des univers de discours structuré collectivement, préparés et transformés collectivement. Dans le travail que nous ne reconnaissons pas plus nous sommes, mais ce que nous faisons. La perspective ergologique nous oblige à comprendre et agir sur nouvel univers (l'environnement de travail ne se répète jamais d'un jour à l'autre) de façon permanente lieu de débat et de confrontation: une expérience de la vie et de travail, concepts toujours imparfaits, toujours provisoires, par rapport à ces expériences, mais essentiels pour essayer de construire quelque chose collectivement à partir de ces débats. (DURRIVE & SCHWARTZ, 2007).

DURRIVE & SCHWARTZ, (2007) discutent de diverses questions liées à la motivation, et au partage des activités de travail au sein des entreprises et des collectivités. Ils discutent aussi des effets de l'introduction de changements technologiques sur les compétences et sur un certain nombre de choses qui ne sont pas nécessairement pensées au début, même pas discutées et qui, par conséquent, qui sont confrontées à des difficultés dans l'application. Lors de ces discussions, il est souligné que la démocratie une condition de possibilité de penser une bonne utilisation de la technologie collectivement acceptée dans une société donnée. Soulignons également que c'est dans leur activité professionnelle que les gens pensent pour eux-mêmes des de discours structuré collectivement, préparés et transformés collectivement. Lorsque nous travaillons, nous trouver des moments d'échecs et de réussites ou d'inventivité et de succès. Vous avez besoin de créer des sites pour discuter de ce qui est en jeu dans le travail à l'époque que des moyens nouveaux projets de travail. « La façon dont je travaille dit quelque chose de la société dans laquelle je vis ».

Comme recommandé DURRIVE & SCHWARTZ (2007, p. 102), vous avez besoin pour créer des sites pour discuter de ce qui est en jeu dans le travail, lors de la projection de nouvelles façons de travailler.

En ce sens, nous montrons dans cet article, que l'expérience de la « recherche coopérative » a créé des espaces internes et externes pour la discussion et le partage des activités de travail

favorisant les processus d'apprentissage mutuel. Cela a permis la mise en place de nouvelles règles pour la distribution des biens sociaux et politiques clé avec une garantie de la dignité et l'autonomie de ceux qui sont impliqués. Comme les activités de travail ont été partagées, des relations de confiance ont été mises en place permettant aux chercheurs de se joindre à la coopérative qui garantit de maintenir et même de développer la zone et la portée de COORIMBATÁ.

Bibliographie

BANCO MUNDIAL. Estudo sobre os fundos sociais e ambientais apoiados pelo Banco Mundial no Brasil, Ago. 2001. Disponible à l'adresse <<http://siteresources.worldbank.org/BRAZILINPOREXTN/Resources/3817166-1185895645304/4044168-1186404259243/23Fundos.pdf>>. Consulté le 10 janvier 2011.

KESSELRING, Thomas, 2007. *Ética, Política e Desenvolvimento Humano: A Justiça na Era da Globalização* /Thomas Kesselring: Traduit par Benno Dischinger. Caxias do Sul, RS : Educs, 387p.

ONU, 2012. *The Future we Want*. Disponible à l'adresse <<http://www.uncsd2012.org/rio20/content/documents/370The%20Future%20We%20Want%2010Jan%20clean.pdf>>. Consulté le 26 Avril, 2012.

Prêmio ODM Brasil, 2007 Disponible à l'adresse <<http://www.odmbrasil.org.br/instituicao-detalhes/29/pesquisador-cooperado>>. Consulté le 26 Avril, 2012.

SCHARTZ, Yves; DURRIVE, Louis. *Trabalho e Ergologia: conversas sobre a atividade humana*. Organização de Yves Schartz e Louis Durrive. : Traduit par Jussara Brito e Milton Athayde [et al]. Niterói, 2007. 308p.

MARIA CRISTINA HENNES SAMPAIO (UFPE-Brasil)

Contact : mc.hennes@hotmail.com

Développement humain, durabilité et vieillissement

Introduction

Le concept de développement durable, que nous adopterons dans cette présentation, est celle liée aux besoins de l'homme et présuppose l'attention aux nécessités humaines du présent sans causer de risque à la durabilité des générations futures (ONU).

Ainsi, il faut prendre en compte que l'on ne peut parler de durabilité sans prendre en considération le processus de transition démographique qui est en cours au Brésil, avec l'accélération du vieillissement de la population. Au Brésil, le pourcentage des personnes âgées dans la population a augmenté de 4,8 % en 1991 à 5,9 % en 2000, et atteignant 7,4 % en 2010 (IBGE, 2011). La projection indique que le taux actuel passerait à 13 % en 2020 pouvant atteindre 20 % de la population en 2050 (IBGE, 2011). De tels chiffres révèlent l'importance de la planification et de la mise en place de politiques de Santé orientées vers ce secteur : si, en 2000, le Brésil avait 1,8 million de personnes avec 80 ans ou plus, en 2050, ce contingent pourra être de 13,7 millions (IBGE, 2011). Si le vieillissement "est une aspiration naturelle de toute société", vivre, en soi, n'est pas suffisant : il est nécessaire "d'ajouter de la qualité aux années additionnelles de vie" et cela demande une discussion de questions éthiques, bioéthiques et des défis pour la santé publique en ce qui concerne la viabilité des actions qui reflètent la préservation de la dignité humaine et de l'être humain âgé (LIMA-COSTA et VERAS, 2003, p. 1).

Objectif

L'étude vise à contribuer à la réflexion critique sur la relation entre développement durable et vieillissement dans la perspective des pensées éthique et bioéthique ; celles-ci seront

confrontées à la gestion du vivre et la production de savoirs et de valeurs locales des personnes âgées de Sairé.

Méthode

Notre analyse se situe dans le champ des études ergolinguistiques et de la méthode dialogique de l'analyse de discours (ADD) et consiste à mettre en évidence les relations dialogiques des discours dans la perspective d'une approche philosophique morale du langage (BAJTÍN, 1997), de la phénoménologie ontologico-herméneutique (HEIDEGGER, 2010 ; 2006), de l'éthique (LÉVINAS, 2009 ; 2008 ; 1995), de la bioéthique (BELLINO, 1997) et de la production de savoirs et des valeurs humaines (SCHWARTZ, 2009), confrontées avec les discours produits par les personnes âgées de Sairé.

Qui est cet être humain âgé ?

En prenant en compte que toutes les explications ou caractéristiques ontologiques de l'être-là (Dasein) proviennent de la propre existence (HEIDEGGER, 2010), le travail d'écoute des expériences de vie des personnes âgées de Sairé a été réalisé durant la période de 2004 à 2009 (Sampaio, 2011 ; Porto, 2010 ; Sampaio et al., 2009 ; Sampaio et al., 2007a ; b ; Aguiar et al., 2007 ; Aguiar et al., 2006 ; Vale Neto et al., 2006).

Dimensions onto-axiologiques de l'éthique

Le retour à l'existence humaine : la recherche de l'être

L'essence de l'être-là (Dasein) réside dans son existence : l'homme est en tant qu'il existe et c'est dans son existence, pensée ontologico-historiquement, que l'on peut trouver sa substance (Heidegger, 2010). Position similaire et partagée par Schwartz (2009, p.2) quand il observe que la recherche de terrain nous invite à retourner aux « configurations historiques » et aux « patrimoines engendrés dans la concrétude du vivre ». Ainsi, la dimension abstraite et universelle de la notion de développement doit être repensée à la lumière de la production de savoirs et du retravail des valeurs locales (SCHWARTZ, 2009), comme l'illustrent les

narrations des personnes âgées de Sairé, quand ils font référence aux valeurs de la signification de la vie, du travail et de la santé lors de la vieillesse :

Pour moi la vieillesse dans un sens est une faiblesse très grande, mais pour qui est né pour être vieux il faut faire son temps [...] du plus grand au plus petit, du plus beau au plus laid, du meilleur, du pire ou du plus riche, ou du plus pauvre... Il faut faire le temps que Dieu nous a attribué [...] (J.A.D.S., 92 ans).

Voyez, le travail c'est quelque chose... Le travail, voyez, il remue beaucoup de choses. Il remue le souci envers le destin de la personne, avec l'assistance, la manière de vivre, même le jour le jour est un travail qui accompagne le gars. Tout ce que je fais, je travaille. Je travaille encore [...] et l'homme il travaille pas seulement avec le manche de pioche, non. Vous êtes pas en train de travailler ? Vous travaillez... J'ai le sens des responsabilités, j'aime travailler. (A.Q.S., 67 ans)

Jusqu'à maintenant, je sais pas ce que c'est que la santé, je sais pas dire. [...] Je me rappelle pas avoir été en bonne santé, non ! J'ai eu mes enfants, je les ai élevés... Ma santé c'est la même que maintenant. Je remercie Dieu quand je me réveille un jour et que j'arrive à me lever [...] Le pire, c'est que plus je vieillis pire je suis, n'est-ce pas (...) (A., 81 ans)

La coexistencialité ontologique de l'homme

La coexistencialité ontologique de l'homme présuppose notre responsabilité (devoir et attention) pour qu'avec les autres humains et joue un rôle important pour la compréhension du sens de notre existence et pour la détermination du devoir être de toute relation interhumaine.

La vie s'organise donc autour de deux centres de valeurs qui sont en corrélation entre eux : le moi et l'autre et c'est autour d'eux que les moments concrets de l'être s'organisent : être-dans-le-monde et être-avec-les-autres êtres-là, condition sans laquelle l'être ne peut réaliser son existence (HEIDEGGER, 2010; BAJTIN, 1997; LEVINAS, 1995).

Cette coexistencialité est exprimée par le sentiment de responsabilité et devoir, dans le témoignage de M.A.D.A., une femme âgée de 73 ans, qui depuis son enfance a développé le don de guérir les gens au travers de ses prières. Son devoir, comme « prieure », est de « servir et aider » l'autre dont elle se sent responsable. C'est son « travail » qu'elle-même décrit

comme une « bonne volonté », et qui renvoie aux valeurs éthiques du bénévolat et de la solidarité.

Grâce à Dieu, je fais mes prières, grâce à Dieu je soigne cette personne et elle va mieux et pour moi c'est merveilleux, c'est un travail que je fais [...], c'est une beauté de naissance, c'est un don que Dieu m'a donné, je suis né et je vais mourir comme ça. Servir et aider, depuis petite que j'ai ce don [...] j'ai l'âge que j'ai, je suis pareille et je demande à Dieu qu'il me donne la santé nécessaire pour aider qui a besoin de moi... j'aime ça, je vis pour ça

Vie humaine et vieillesse : éthique, valeurs, conflits

Dans les racines onto-axiologiques de la vie humaine et de l'éthique il faut prendre en compte les questions relatives aux valeurs (liberté, égalité, justice, respect, bonheur, etc) et les conflits entre elles.

Nous pouvons donner un exemple de conflit antinomique de valeurs en ce qui concerne le sens de « bonne vieillesse », celle-ci présupposant la coexistence de valeurs socialement et scientifiquement reconnues : vie et longévité (malgré les variables d'ordre social, politique et économique adverses). Cependant, longévité, signifiant seulement préservation de la vie peut dériver en une vieillesse sans santé, comme une simple survie, sans autonomie ou qualité de vie. Ainsi, longévité, sans la préservation de la vie, dans le sens de bonne santé, au travers de l'auto-soin (du moi) et du soin de l'autre, court le risque d'être abrégé.

Une proposition de dépassement des conflits est suggérée par Bellino (1997, p.266) : « Le principe éthique de la dignité et de l'intégrité de la personne » peut « dépasser de telles polarités », favorisant « le développement et le bien de l'homme dans toutes ses relations essentielles », préservant « l'intégrité de son statut onto-axiologique ».

Comme nous l'enseignent les personnes âgées de Sairé sur les événements de la vie, la vieillesse, le vieillissement, la santé, le droit et le devoir aux soins, ce qui exprime le sens de la vie comme valeur suprême à préserver :

[...] Notre vieillesse est le temps qui passe du jour où on est né jusqu'au jour de notre mort. Ce temps passe et ça s'appelle la vieillesse n'est-ce pas, ça augmente, augmente, augmente

jusqu'au jour où la vieillesse s'arrête. C'est quand on meurt. Je pense que c'est ça. (P.S.B., 86 ans)

*Devenir vieux, c'est bon. Devenir vieux, c'est bon. Parce que personne ne veut mourir (...)
(A.Q.S., 67 ans)*

C'est nous qui devons chercher notre santé, c'est un droit à nous, pas vrai ? (J.A.D.S., 92 ans)

Considérations finales

Prenant en compte que les témoignages des personnes âgées de Sairé ont suscité un débat intéressant sur la production et le retravail de savoirs et valeurs éthiques et bioéthiques, dans le processus du vieillissement, relatifs à l'existence et au sens de la vie humaine, à la parité ontologique des sujets, devoirs et responsabilités de l'être, dans la dimension de la coexistentialité de l'homme, nous croyons que la reprise des multiples dimensions que l'éthique peut assumer pour l'être-dans-l'existence / être-dans-le-monde / être-avec-les-autres, matérialisé dans les entités – hommes et femmes âgés –, puisse être productive pour la planification d'actions pratiques qui assurent leurs droits : l'égalité dans la différence, ce qui signifie que des critères éthiques doivent être contextualisés, respectant les différences socioculturelles et la vie personnelle (dignité et intégrité de la personne) et collective. De plus, nous suggérons comme questions ouvertes :

1. Comment intégrer les savoirs et les valeurs produits localement dans les politiques et actions de prévention et de promotion de la santé dirigées vers les personnes âgées ?
2. Comment maintenir et améliorer la qualité de vie dans le vieillissement ?
3. Comment maintenir l'indépendance et la vie active dans le vieillissement ?
4. De quelle manière la longévité peut-elle se transformer en développement humain (richesse, éducation, espérance moyenne de vie) dans des régions de pays avec un faible indice de développement humain ?

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AGUIAR K.R, BARRETO K.M.L., SAMPAIO M.C.H., SILVA, I.C.F., Neto J.P.V. Idosos do Município de Sairé em Pernambuco: um perfil dos freqüentadores do Centro de Múltiplo Uso (CMU). In: 8º Congresso Brasileiro de Saúde Coletiva e 11º Congresso Mundial de Saúde Pública; 2006 ago 21-25; Rio de Janeiro, RJ. Rio de Janeiro: ABRASCO; 2006. Anais.

AGUIAR K.R, BARRETO K.M.L., SAMPAIO M.C.H., Narrando Histórias de Vida: Um Estudo da Capacidade Funcional dos Idosos de Sairé-Pe. Trabalho Final de Conclusão de Curso. Recife, UFPE, 2007.

BAJTIN, M. Hacia una filosofia del acto ético. De los boradores y otros escritos. Puerto Rico: Anthropos, 1997.

BELLINO, Francesco. Fundamentos da bioética. Aspectos antropológicos, ontológicos e sociais. Bauru: Edusc, 1997.

HEIDEGGER, Martin. El ser y el tiempo. Trad. José Gaos. El Salvador/Buenos Aires: Fondo de Cultura Económica, 2010.

HEIDEGGER, Martin. Os conceitos fundamentais da Metafísica. Mundo, Finitude e Solidão. Trad. Marco Antônio Casanova. Rio de Janeiro: Forense Universitária, 2006.

LÉVINAS, Emmanuel. Entre nós. Ensaio sobre a alteridade. Trad. Pergentino Stefano Pivatto. Petrópolis: Editora Vozes, 2009.

_____. Totalidade e Infinito. Lisboa: Edições 70, 2008.

_____. Altérité et transcendence. Paris: Biblio, 1995.

LIMA-COSTA, Maria Fernanda e VERAS, Renato. Saúde Pública e Envelhecimento. Editorial. Cad. Saúde Pública vol.19 n. 3, Rio de Janeiro, June 2003.doi: 10.1590/S0102-311X2003000300001

IBGE, Censo Demográfico, 2010. Rio de Janeiro, 2011.

PORTO,L.M.F. Análise quantitativa do discurso? Revista Eutomia, v. 1,p. 1-13, 2010.

SAMPAIO, Maria Cristina Hennes Sampaio. «Vida e Envelhecimento: uma releitura filosófica de Mikhail Bakhtin e Henri Bergson». In: PAULA, Luciane de; STAFUZZA,

Grenissa (Orgs.). *Círculo de Bakhtin: diálogos in possíveis*. Série Bakhtin - Inclassificável. Vol. 2. Campinas: Mercado de Letras, 2011, pp. 101 - 122. ISBN: 978-85-7591-175-4.

SAMPAIO, M. C. H. ; BARRETO, K. M. L. ; Porto, L.M.de F. ; VALE NETO, J. P. A ação dialógica como um ato responsável da memória. *Abralin 40 Anos, VI Congresso Internacional da ABRALIN, João Pessoa, 2009*: p. 2177-2182. Em Cd-rom.

SAMPAIO, Maria Cristina Hennes, BARRETO, .Kátia Magdala Lima, VALE NETO, João Pereira, FRANCO DE SÁ, Ronice Maria, ZAPPAROLI, Zilda Maria, PORTO, Ludmila Mota de Figueiredo, AGUIAR, Keyla Rodrigues, SILVA, Ana Paula Ribeiro da. *Cidades Saudáveis; uma proposta humanística de promoção da saúde do idoso no município de Sairé, Pernambuco. Relatório Técnico Final CNPq. Recife, 2007a*.

SAMPAIO, Maria Cristina Hennes, BARRETO, .Kátia Magdala Lima, VALE NETO, João Pereira, PORTO, Ludmila Mota de Figueiredo, AGUIAR, Keyla Rodrigues, SILVA, Ana Paula Ribeiro da. *Memória e envelhecimento. Comunicação trabalho completo. II Jornada do Grupo de Pesquisa/CNPq linguagem, Identidade e Memória, Fundação Santo André, SP: 2007b. www.linguagemememoria.com.br*.

SCHWARTZ, Yves. Produzir saberes entre aderência e desaderência. *Educação Unisinos, São Leopoldo, v. 13, n. 3, p. 264-273, set./dez. 2009*.

VALE NETO, João Pereira. SAMPAIO, Maria Cristina Hennes, BARRETO, Kátia Magdala Lima, SILVA, Ana Paula Ribeiro da, CABRAL, Igor Frederick Ferreira da Silva, AGUIAR, Keyla Rodrigues, SANTOS, Maria Cecília Vasconcelos. *A memória Cronotópica como dado qualitativo da saúde dos idosos. Anais do Simpósio Internacional – Métodos Qualitativos nas Ciências Sociais e na Prática Social, Recife, 2006. Em Cd-Rom*.

RIBEIRO C. R. (Universidade Federal de Minas Gerais)

Contact : claudiaregina@pucminas.br

Usages de soi et informalité du travail domestique (travail au noir)

Selon des données de l'OIT, il existe un pourcentage élevé de femmes dans le secteur du travail domestique non formel. Cette forte présence féminine dans le secteur des services domestiques est une caractéristique brésilienne. La totalité des emplois du secteur domestique (formel ou informel) représentait 15,8 % de l'occupation totale féminine en 2008. Le travail domestique informel y est prédominant avec 74,2 % du total des emplois du secteur. Vu le pourcentage élevé de femmes sur le marché du travail domestique informel, elles représentaient 20,4 % du total du marché du travail féminin informel en 2008.

L'informalité est bien plus présente dans le travail domestique que dans d'autres secteurs. Le droit à la formalité des employées domestiques représenta un point de rupture légal et politique face à une situation qui est encore marquée par des vestiges de la société esclavagiste où régnaient la dépendance, la violence, des formes de paiement arbitraires ou le manque de rémunérations et une disponibilité d'horaire absolue (Àvila, 2002). (loi n° 5.8591, de 1972)

« Le travail des domestiques journalières n'est pas une tâche simple » (discours de l'une d'entre elles). Cette phrase représente la philosophie de l'activité et sa dimension gestionnaire, les choix qui sont présents quotidiennement dans le cadre des débats de valeurs et qui remettent constamment ces travailleuses face à l'appel de « l'usage de soi » et de l'utilisation de soi par les autres car il est impossible d'éviter la variabilité dans le travail domestique. Pour Schwartz, « il existe une difficulté de penser le sujet de l'activité, puisqu'il ne s'agit pas d'un sujet conscient, ni inconscient, l'entité traversant le tout ». Toute l'activité du travail est contenue dans ces deux situations. Un autre aspect important est le corps car les « dramatiques de l'usage de soi par soi » et « par les autres » impliquent les économies du corps : éviter la fatigue, maintenir la cadence, l'économie de mouvements visant à le rendre plus confortable ou encore pour réduire le temps de production.

Le travail peut être compris comme une source de vie qui proportionne les garanties de la survie, dans sa double dimension : transformer la nature et, de façon simultanée, auto-transformer l'individu qui travaille, de par sa relation avec la culture, son identification au groupe, l'auto-réalisation et le sentiment d'auto-estime. C'est le travail qui ordonne une bonne partie de la vie des personnes, établissant des demandes et imposant des limites. Le travail met également les individus en mouvement et, selon ce qui est demandé, ses conditions et sa forme d'organisation divisée ou distribuée, il peut avoir des conséquences agréables et d'identification mais aussi générer des souffrances et des douleurs.

C'est donc ainsi, à partir de la perspective ergologique, que nous cherchons à convoquer, dans le cadre de cette étude, les savoirs qui émergent des travailleuses domestiques journalières en percevant le travail comme un espace permanent de micro-choix, de débat de normes et de valeurs, qui permettent aux travailleuses de formaliser leurs expériences.

Objectif général

L'objectif de cette recherche est d'étudier les utilisations dramatiques du corps-soi des travailleuses domestiques non déclarées pour tenter d'expliquer les débats de normes et valeurs qui composent cet univers de travail dans une région du Brésil ainsi que les stratégies singulières appliquées par chaque individu pour réaliser ses activités.

Objectifs spécifiques

Identifier et décrire les aspects de la trajectoire professionnelle et de l'histoire de ces travailleuses domestiques ; dévoiler les savoirs, les normes et les valeurs de « l'utilisation du soi » ; dévoiler les stratégies de visibilité et la résistance aux affrontements adoptées par ces femmes dans leur quotidien professionnel.

Objet

L'objet de cette étude est l'activité des employées domestiques non déclarées (travail en noir) dans la région métropolitaine de Belo Horizonte.

Le choix de cette catégorie professionnelle de femmes de ménage en tant qu'objet central de la recherche est justifié par les raisons suivantes : la place occupée par ces personnes dans la société, dans la branche du marché de travail située entre le précaire/informel et le chômage, permet une approche féconde de qui sont ces professionnelles et de la dimension du travail comme activité, et rend possible l'identification de facteurs, encore peu étudiés, concernant les aspects subjectifs du travail, tels que l'isolement, l'utilisation de soi et l'autonomie de ces travailleuses.

ORBAN E. Institut d'Ergologie

Contact : ed.orban@wanadoo.fr

Lettre à mes amis congolais

Permettez-moi de vous remercier chaleureusement pour l'accueil que chacun de vous m'a réservé. La présente formalisation n'a pour but que de poursuivre les débats passionnants commencés ensemble. Seuls mon attachement au Congo et le désir de poursuivre le riche dialogue entamé sur l'avenir de ce beau pays, peut justifier mon impertinence à prétendre dire quelque chose d'une intelligibilité de ce pays.

Une complexité spécifique. Comme toutes sociétés le Congo est complexe, mais sa complexité est spécifique : à un « constat » s'oppose le « constat contraire ». Ainsi, comme vous le savez mieux que moi, le Congo est à la fois un des pays parmi les plus riches du monde en ressources naturelles et un des plus pauvres en développement économique. Ces potentialités agricoles immenses s'appuient sur une richesse forestière, des surfaces cultivables considérables⁷⁹, sur des différences d'altitude (bassin du fleuve Congo, montagnes du soulèvement des grands lacs) permettant des différenciation de cultures et d'élevages, une alternance des saisons (saisons de pluie, de sécheresse) entre le nord et le sud, une abondance hydrographique, un ensoleillement ... et pourtant le site du ministère de l'agriculture reconnaît que 70% des ménages vivent dans une insécurité alimentaire soit 44 millions de Congolais dont 32 millions qui vivent hors centre urbain. L'importation des produits agricoles (sucre, lait, œufs, huile de palme...) par le seul Bas-Congo représente plus de 1 million de tonne/an et 1 milliard de dollars, l'importation de volaille est de 1000 tonnes/mois, les exportations quant à elles sont insignifiantes. Est-il utile d'évoquer les richesses minières, causes de conflits dans de nombreux pays entre sociétés internationales et populations locales, mais ici, même l'extraction par des artisans miniers autochtones est source d'exploitation éhontée de ces hommes contraint de vivre dans les carrières. Ainsi, à titre d'exemple, des PDG s'appuyant sur des B.D. (brigades disciplinaires) prélèvent une taxe sur toutes les marchandises entrant dans la carrière et une autre lors de la revente aux

⁷⁹ La terre cultivable représente 34% de la superficie du Congo dont seulement 10% est cultivée. 97% de ces terres bénéficient d'une saison cultmale de plus de 8 mois/an (source wikipédia).

artisans. L'aspect mafieux qui les guide fait de l'argent de cet artisanat de l'argent de contrebande⁸⁰.

Toujours selon le point de vue, qui nous préoccupe, du développement entendu comme « l'amélioration des conditions de vie et de travail des populations », cette opposition binaire se vérifie au sein même des populations. On ne peut qu'être frappé par le dynamisme, la capacité et la vitesse d'adaptation et d'innovation développés par ce que l'on appelle à tort « l'économie informelle » et qu'avec des études du Cedaf nous nommerons « économie populaire » ou « seconde économie »⁸¹. Ce dynamisme se vérifie dans les capacités de transformation et de récupération de produits, à l'exemple de la multitude des revendeurs d'essence (les Khadafi) par demi-litre ou par litre capables de fournir des carburants à des prix inférieurs ou égaux à ceux des pompes officielles, plus encore d'organiser si nécessaire des pénuries d'approvisionnement pour faire monter les prix. On admirera également la réactivité du marché de cette économie populaire (quoique vous ayez besoin, avec un peu de patience, il vous le fournira). On retiendra l'importance économique, voire la primauté de cette « seconde économie » qui, aujourd'hui, assure la survie de la grande majorité des Congolais, notamment par la possibilité d'y créer très aisément un emploi et dont le dynamisme est tenu, malgré le peu de capital investi, par une redistribution importante de ce capital entre les différents opérateurs et sa rotation très rapide. Mais dans le même temps, elle reste une économie de la pauvreté, sans accumulation capitaliste où « la lutte pour la survie peut-être aussi impitoyable que les luttes entre factions qui se disputent le pouvoir de puiser dans la marmite de l'Etat »⁸². La redistribution (soutien au plus pauvre que soi, soit pour l'aider à démarrer une activité, soit lors de problème de santé, de deuil) est la règle, mais celle-ci est plus une obligation sociale (intégration sociale, sécurité en cas de problèmes futurs) qu'une solidarité⁸³ communautaire. Surtout cette économie est sous valorisée,

⁸⁰ Source « Observatoire d'exploitation des ressources naturelles et des investissements dans le bassin de l'Uélé » (OBERIUELE) initié par l'Uni-Uéié. Les actes du colloque du 17-23 août 2011 organisé par ceux-ci à Isiro seront prochainement publiés.

⁸¹ Ce qui suit s'en est largement inspiré. Cf. a) « Economie Populaire et phénomènes informels au Zaïre et en Afrique », dir. Gauthier de Villers, in *Les cahiers du Cedaf* (Centre d'études et documentations africaines) n° 3-4/1994, Bruxelles, 277 p. ; b) « Le pauvre, le hors-la-loi, le métis » Gauthier de Villers, *Les cahiers du Cedaf* n°6/1992, Bruxelles .

⁸² Opus b) cité p 77.

⁸³ Un observateur extérieur ne peut être qu'intrigué par le peu d'attention porté par la population à ce qui représente le bien public (routes, lieux publics...). Et pourtant dans la ruralité, la terre, bien commun de la communauté, est « prêtée » à celui qui la cultive, son champ ainsi que sa production sont respectés. On peut

ignorée par les politiques publiques et les médias plus attirés par les modèles, les institutions et la culture occidentales que par ce dont est porteur ce type d'économie. Ainsi nous avons entendu des émissions et des ministres débattre sur le taux de chômage de 96% de la population en RDC (4% des Congolais seulement travaillant dans le secteur formel), les activités de la « seconde économie » étant par-là considérées comme inexistantes, improductives... on croit rêver ! Le pire, c'est que les personnes qui vivent de ce secteur, et certains en vivent bien, s'estiment elles aussi hors économie, sans emploi et s'en lamentent.

Visitant une coopérative de « mamans » maraîchères qui consistait essentiellement en une mise à disposition d'un terrain protégé des vols, nous avons été interrogé par le fait que toutes les mamans avaient planté uniquement des oignons, sur des surfaces quasiment égales, alors que l'exploitation de nombreuses autres variétés sur des surfaces vierges cultivables aurait pu augmenter leurs revenus. Comment comprendre un tel mimétisme ou instinct grégaire ainsi que leur implication minimale dans la coopérative dès lors que ces dames ont des besoins financiers évidents ?

Quelle analyse de cette complexité ? Il est fait deux lectures de la complexité congolaise. Pour les uns, elle n'est que le reflet d'une marche lente et difficile vers le modèle économique et politique occidental. Cette lecture puise dans la mise en place chaotique du capitalisme dans les pays occidentaux des analogies qui confirmeraient un simple retard des pays africains. Selon cette lecture, il s'agit d'adapter au plus vite l'homme congolais à ce modèle. Pour d'autres, ces difficultés résident dans une mise en place de nouvelles formes syncrétiques répondant à la fois aux limites du modèle occidental et à l'affirmation des valeurs culturelles congolaises. Ici, il s'agira d'adapter le modèle occidental aux besoins et aux initiatives des congolais.

Les unes et les autres s'appuient sur des considérations ethnologiques pour tenter des analyses. Le courant critique de la culture africaine incarné par Axelle Kabou, Daniel Etounga

aussi mentionner le système likelemba (tontines) qui organise un système d'épargne très généralement sans intérêt et qui repose sur la confiance qu'entretiennent les participants entre eux et dont les aspects sociaux (relation, entre-aide) sont importants. Opposition de ces réalités à une absence de civisme !

Manguelle, Bayenge Bolay, Sophie Mappa⁸⁴ voit dans la culture africaine « le refus du développement ». Il serait le fait d'une culture communautaire déresponsabilisant les individus, du poids d'interprétations cosmologique, surnaturelle ou ancestrale incitatrices à l'immobilité, d'une tradition de cueillette où tout s'obtient facilement et sans effort, l'acceptation de l'autorité interdisant l'esprit critique et la contestation, ... Pour nécessaires que soient ces apports, ils sont cependant insuffisants : l'ethnologie seule ne peut rendre compte de l'exhaustivité d'une société ; partiellement contestables : des constats énoncés dans le paragraphe précédent, nous pouvons tirer des contre exemples à ce que ces auteurs avancent ; enfin les partisans de chacune des lectures mentionnées interprètent ces considérations ethnologiques et culturelles en leur faveur. Les uns y voient les causes du retard, les autres y trouvent les raisons de l'émergence d'une nouvelle culture.

C'est pourquoi il est nécessaire d'interroger d'autres déterminants notamment ceux historiquement apportés par les sociétés extérieures à la société congolaise. Il ne s'agit pas d'en faire un bilan, ni d'un apitoiement obligatoirement infécond⁸⁵, mais de les inclure dans cette réflexion, tant ces deux cents dernières années ont pesé et pèsent encore dans l'histoire congolaise. Rappelons la brutalité de l'esclavage, présent jusqu'à la fin du 19^{ème} siècle, qui a décimé des populations entières ; la soumission parfois à peine moins brutale par le Roi Léopold II au temps de l'Etat indépendant du Congo (EIC) dont il était l'unique propriétaire ; la conception coloniale « civilisatrice ». L'objectif moral pour celle-ci « est le bien-être des populations indigènes et leur relèvement par l'expansion de la liberté individuelle, l'abandon progressif de la polygamie, le développement de la propriété privée [...] et leur appréciation des avantages de la civilisation »⁸⁶. Œuvre pour laquelle l'Eglise

⁸⁴ Kabou Axelle, *Et si l'Afrique refusait le développement*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1991., Etunga Manguelle D. *L'Afrique a-t-elle besoin d'un développement culturel ?*, Ed. Nouvelles du Sud, Ivry sur Seine, 1991; Baenge Balya, *L'Afrique en kimono, repenser le développement*, Ed. Nouvelles du Sud, 199 ; Mappa Sophie, *La démocratie planétaire : un rêve occidental*, 2^oéd. Ed. Sepia, 1999, Saint Maur les fossés, (1^oéd. Ed L'Harmattan, Paris, 1997).

⁸⁵ Lire sur la nécessité d'assumer le passé pour le dépasser, l'admirable *L'intraitable beauté du inonde. Lettre à Barack Obama* d'Edouard Glissant et Patrick Chamoiseau, Ed. Galaade - Institut du Tout Monde, Paris 2009, « L'intraitable » fait référence à la traite esclavagiste.

⁸⁶ *RUFAS* (Recueil à l'usage des fonctionnaires et agents du service territorial au Congo-Belge), Ministère des Colonies, Bruxelles, 1930, 5 éditions (1916, 1918, 1920, 1925, 1930), cité par Kanyndia Lusanga, « Phénomène de la colonisation et l'émancipation des institutions socio-politiques traditionnelles au Zaïre », in *Les cahiers du CEDAFn*°1/1975, Bruxelles.

catholique⁸⁷ et les entreprises économiques sont associées par des accords dûment signés avec l'Etat belge. « Le christianisme n'est pas confiné dans l'ordre exclusif du surnaturel, mais il saisit l'homme tout entier. [...] Le chrétien est ami du travail et recherche une honnête aisance [...]. A suivre la loi du moindre effort qui est celle de sa race et à croupir dans sa misère ancestrale, l'indigène baptisé risque fort de retomber sous le joug de la superstition et de manquer à ses obligations »⁸⁸. Quant aux entreprises : « A [l'initiative privée] revient la tâche de mettre la Colonie au valeur au profit de la Métropole et de la population indigène. [...] Pour la Métropole, une Colonie non productive serait une charge intolérable. Les capitaux que nous attirons au Congo doivent y trouver une équitable rémunération. [...] L'appui le plus large des autorités, devra donc être assuré aux entreprises économiques. Les fonctionnaires s'appliqueront à faciliter l'installation dans leur région, des planteurs, des industriels et des commerçants »⁸⁹. Le discours connu de P. Lumumba devant le roi des Belges, le jour de l'indépendance, soulignait le travail harassant, les salaires indécents, les mesures vexatoires, les restrictions de liberté, l'exclusion de l'éducation, des institutions, « l'exil dans notre propre patrie »... le lot quotidien des populations congolaises durant la période coloniale. Il ne pouvait pas encore analyser l'impact que cette période allait laisser, notamment une culture de l'assistanat. L'image d'une vie aisée de l'homme blanc dont ils allaient prendre la place, la réquisition ouverte par Mobutu de tous les biens laissés par les « colonisateurs », la persistance d'un sentiment d'un droit à la réhabilitation du passé par l'occupant et aujourd'hui les effets secondaires produits par la présence de la Monusco et les ONG amenant beaucoup d'argent là où ils sont présents, participent d'une représentation de l'argent facile, dû et obtenu sans effort.

Il convient encore de mentionner les politiques néocoloniales, plus récentes. Citons l'échec des transferts de technologie. Pas que les congolais soient moins amateurs que d'autres des nouvelles technologies ou moins compétents, l'intérêt et l'utilisation pour les NTIC

⁸⁷ Cet accord a été rompu en 1956 par la déclaration de l'Episcopat du Congo-Belge et du Ruanda-Urundi désapprouvant la politique coloniale de l'administration belge alors que les demandes d'indépendance s'élevaient dans de nombreuses colonies africaines et notamment au Congo. Cf. *Revue du Clergé africain* XI, 5 sept 1956, cité par KanyndiaLusanga, *ibidem*.

⁸⁸ « *Recueil d'instructions aux missionnaires* » (réplique du RUFASST), Conférence des supérieurs des missions catholiques au Congo-Belge, Louvain, Imprimerie j. Kuil-Otto, 1930, cité par *ibidem*.

⁸⁹ RUFASST *op. cité*.

prouve le contraire. Ceci est confirmé par la thèse d' Abdallah Nouroudine⁹⁰ qui montre que le problème ne vient pas de là mais de transferts fait en aveugle ne prenant pas en compte, ou que très partiellement, les besoins et l'intérêt des populations, l'environnement de leurs implantations et les valeurs culturelles des utilisateurs. D. Vandersteen⁹¹, dans un travail plus économique montre que le choix de ces technologies, les moyens financiers et les politiques de formation et de maintenance est dicté prioritairement par les intérêts financiers des sociétés exportatrices de ces technologies⁹².

Nous émettons l'hypothèse que ce constat sur le transfert des technologies peut être étendu à celui du transfert du modèle institutionnel et politique occidental. L'imposture de « l'universalisme » de ce modèle est dénoncée, parmi d'autres, par S. Mappa⁹³. Toujours est-il que l'écart entre l'institution politique et la population est un véritable « *gap* ». Le constat d'un monde politique tourné vers « la politique du ventre » selon l'expression de François Bayart⁹⁴, c'est-à-dire vers des intérêts privés, est très largement, sinon unanimement, condamné par la population. R. Minani dénonce : « Une assemblée nationale d'élus incapables de sanctionner un seul membre du gouvernement, pourtant les fautes nous les constatons à longueur de journées. La corruption est devenue comme un sport national. Nous avons tous, dans la classe politique, comme un consensus national pour la médiocrité »⁹⁵. Il n'est point besoin de beaucoup s'appesantir pour appréhender la gravité de l'absence d'un état de droit et de sécurité, de l'absence d'infrastructures (santé, éducation, routes,...), de politique de développement et leurs conséquences sur le sens civique et le sens du bien public évoqué plus en avant. Ce modèle a pu être mis en place et se perpétue parce qu'il correspond et est soutenu par la classe

⁹⁰ Nouroudine Abdallah, *Techniques et cultures. Comment s'approprie-t-on des technologies transférées*, Ed. Octarès, Toulouse, 2001.

⁹¹ Vandersteen Daniel, Transfert de technologie, chap. III, in « Echange économique extérieurs du Zaïre ; dépendance et développement », *Les cahiers du CEDAF* n° 4-5/1977, Bruxelles.

⁹² Zaouli H. dans « Economie populaire et phénomènes informels » cité, indique que « l'usine clé en main » « apparaît comme une économie de cueillette et de redistribution des rentes » (p 275) aux mains d'une caste, fortifiant ainsi l'idée d'assistanat auprès des populations.

⁹³ Mappa Sophie, opus cité.

⁹⁴ Bayart F., *L'Etat en Afrique. La politique du ventre*, Ed. Fayard, Paris, 1989.

⁹⁵ Minani Rigobert, « Rôle de la société civile dans la reconstruction du pays », in *Congo -Afrique*, dossier spécial n° 445, mai 2010, CEPAS (Centre d'études pour l'action sociale, Kinshasa, p 380). Il y aurait lieu à faire une analyse critique de l'appel récurrent à la « société civile », qui paraît être un écran de fumée au dysfonctionnement démocratique.

politique elle-même. Elle trouve dans cet écart, dans une désadhérence quasi-totale entre le système formel du droit abstrait et la réalité socio-politique des populations, la possibilité d'un « comportement fréquemment prédateur et arbitraire de l'état »⁹⁶. Désadhérence d'autant plus importante que de plus, l'Etat a des pratiques qui ne correspondent pas au cadre formel qu'il s'est donné.

La thèse de Kanyndia Lusanga « Phénomène de la colonisation et l'émancipation des institutions socio-politiques traditionnelles au Zaïre » mentionnée ci-dessus, démontre les hésitations de l'administration belge tout au long de sa colonisation entre une colonisation directe et indirecte. La méthode directe consistait à imposer le modèle politique métropolitain et à assimiler les indigènes pour les transformer en pseudo-européens (ex. la France) ; la méthode indirecte passait par l'intermédiaire des administrations coutumières, l'administration coloniale se limitant à corriger si nécessaire sans intervenir directement (ex. l'Angleterre). Par leurs hésitations les Belges ont maintenu les chefs coutumiers et les administrations traditionnelles mais en vidant les uns et les autres de leur contenu, de leur sens et donc de leur autorité. Le conflit ainsi créé entre l'administration territoriale et traditionnelle durera après l'indépendance. En effet, en l'absence des chefs coutumiers déconsidérés, les nouvelles élites (anciennement auxiliaire de l'administration territoriale) peu formées, prendront la place sans prendre plus en considération l'administration traditionnelle. « Ainsi les autorités traditionnelles et leur population sont-elle restées à l'écart de l'appareil étatique moderne ». Ce problème persiste jusqu'à ce jour puisqu'après leur suppression par Mobutu au nom du parti unique, une loi de 2004 les a réhabilités.

Nous ne nous étendrons pas sur les dernières politiques d'ajustement structurel (PAS) mis en place par le FMI et la Banque mondiale, le bilan en est très largement connu. Ces politiques n'ont pas permis le développement des pays auxquels il s'adressait, ni autorisé leur sortie d'une mise sous tutelle des pays les plus riches.

Que retenir des complexités et des différentes étapes examinées à la hache ci-dessus ?

« Le travail et l'Africain ignorés ». L'oubli, l'ignorance du travail de l'Africain et de l'Africaine (nous allons y revenir), par là même du Congolais, caractérisent l'ensemble de ces

⁹⁶ Cf. G de Villiers, « Le pauvre, le hors-la-loi... », opus cité.

orientations, transferts et politiques. Aujourd'hui encore, les politiques de développement comme celles de l'assistance sont majoritairement décidées sans l'avis des peuples africains concernés et si elles le sont, elles sont malgré tout fixées en fonction de normes et des canons occidentaux. Quels sont les lieux qui s'interrogent et surtout prennent en compte « les préoccupations vitales »⁹⁷ des Congolais ?

Une interrogation de plus de trente ans par le Département d'Ergologie sur le « travail »⁹⁸ compris comme le travail concret, c'est-à-dire l'activité de celui qui le réalise, nous a appris que ce point de vue est très exceptionnellement pris en considération. L'activité est ici définie comme « un élan de vie, de santé, sans borne prédéfinie, qui synthétise, croise et noue tout ce qu'on représente séparément (corps/esprit ; individu/collectif ; faire/valeurs ; privé/professionnel ; imposé/désiré...) »⁹⁹. Cette définition de l'activité contenant les besoins, les valeurs, les désirs... qui meuvent l'énergie de la personne concernée est pour part proche de la « préoccupation vitale » du professeur Way Alege. Cette dernière expression contient en effet avec la notion de « pré et occupation » l'usage du corps/esprit, les compétences du producteur, son adhésion et son implication à ce qu'il lui est demandé, le sens de son travail et même ... ce qui lui est empêché de faire alors qu'il pense qu'il faudrait le faire (empêchement toujours coûteux). Le terme « vital » indique la tension (inquiète ou non) vers l'avenir. Ce que nous appelons activité ajoute à cela l'appropriation par le sujet du milieu, qu'il fait sien (ce que nous nommons renormalisation, voir plus bas) et par là les potentialités alternatives dont ces renormalisations sont porteuses.

Ce point de vue est très largement ignoré, disons-nous. Prenons tous les discours sur le développement ou celui sur « Les 5 chantiers de la modernisation », où parle-t-on du

⁹⁷ Belle notion que nous devons au professeur Way Alege de l'université Shalom de Bunia

⁹⁸ Le travail au sens large, dans sa dimension historique (du néolithique à celui des sociétés de droit) et universelle (le travail informel comme le formel). On pourrait remplacer ce mot par « activités humaines socialisées » dans la mesure où le mot travail n'existe pas dans certaines langues africaines, cf. Mamadou Diawara, « Ce que travailler veut dire dans le monde Mandé » in *Le travail en Afrique noire*, Ed. du Seuil, Paris, 1952.

Par le travail, l'homme se confronte à son milieu naturel, social et politique pour le transformer. Il est une condition principale de l'amélioration des conditions de vie (développement) mais il a aussi une dimension anthropologique évidente par sa confrontation avec son milieu.

⁹⁹Vocabulaire ergologique, p 253, in *L'activité en Dialogues. Entretien sur l'activité humaine*, dir . Y. Schwart, L. Durrive, Ed. Octarès, Toulouse, 2009, ou sur le site www.ergologie.com rubrique Vocabulaire.

travail ? Comme le souligne Abdallah Nouroudine¹⁰⁰, analysant les discours sur le développement, non seulement on oublie de parler du travail mais de plus on oublie que l'on a oublié de prendre en considération le travail. Au mieux on évoquera les emplois, parfois des fiches de poste mais rien sur ceux qui le font. Comment peut-on penser le développement, poursuit-il, sans prendre en compte le travail, fondement de celui-ci, et le développement lui-même ne doit-il pas viser l'amélioration des conditions de vie et de travail du travailleur lui-même ?

Absence cruelle d'une réflexion sur le travail au Congo (mais aussi très largement en France et dans le reste des pays du monde, même si cela ne peut nous tranquilliser). Non seulement le travail est ignoré, mais ce qui précède montre que le Congolais (ou l'Africain) est aussi oublié. Il subit ainsi une double ignorance, celle de son activité et celle de sa personne. Cette ignorance du travail, nous en parlons comme un « blanchiment du travail » ; ne devrions-nous pas parler aussi du « blanchiment de l'Africain » ? Ce qualificatif apparaît d'autant plus approprié que l'Africain disparaît à travers le prisme de « l'homme blanc ».

Ces blanchiments sont causés en partie par l'élaboration et la diffusion de « savoirs en désadhérence ». Que devons-nous comprendre par savoirs en « adhérence et désadhérence » ? On parlera d'adhérence dans une situation locale et temporelle, étroitement liée à une situation vécue ici et maintenant (en latin *hic et nunc*, au moment et à l'endroit dont il est question) ; la « désadhérence conceptuelle » s'exprimera, quant à elle par les différentes normes (savoirs disciplinaires, techniques, prescriptions, consignes...) qui encadrent l'activité, normes générales qui sont volontairement détachées de l'ici et maintenant. Les savoirs en désadhérence parce qu'ils généralisent, catégorisent sont comme les normes, nécessaires ; que ferait-on sans les savoirs techniques, professionnelles, de la culture générale. Mais nous devons reconnaître dans le même mouvement que leur généralisation en oblitérant les savoirs de l'ici et maintenant, les rendent insuffisants. C'est ce qu'exprime autrement B. Verhaegen quand il écrit : « Pour désigner un objet d'étude, un domaine de recherche, on ne peut éviter l'utilisation de termes spécifiques, de concepts, c'est-à-dire qu'il faut enfermer les choses dans les mots. [...] On caricature les choses par l'usage des mots excessifs ou trop vagues; on détruit le sens des mots en élargissant leur contenu

¹⁰⁰ Nouroudine Abdallah, « *Le travail composante oubliée dans le document stratégie de croissance et de réduction de la pauvreté aux Comores* », site www.ergologie.com, rubrique ETD (ergologie, travail, développement).

pour y fourrer des choses hétéroclites. Personne, aucun chercheur, aucun romancier n'échappe à l'usure ou à la déformation réciproque des mots et des choses, à leur inadéquation inévitable »¹⁰¹. Parce qu'il sollicite les deux registres (adhérence et désadhérence), l'exercice qui consiste à parler de l'activité est un défi. En effet penser, parler, même en adhérence, c'est faire appel aux mots, aux concepts et donc l'adhérence pour réelle qu'elle soit, est relative. Une attention particulière doit donc être portée à l'utilisation et à la mise en mots ; attention d'autant plus exigée dans ce pays, que les travaux universitaires sont généralement faits en français alors que les activités sont dites dans les langues vernaculaires.

Il convient ainsi de considérer la relation concept/activité dans une relation de double anticipation. Le concept anticipe l'activité parce que celle-ci est impossible sans celui-là, ne fût-ce que parce qu'il faut qu'elle soit pensée préalablement ; mais également anticipation de l'activité sur le concept parce que la singularité de la situation (jamais deux situations ne sont identiques) fera apparaître les limites, les lacunes, parfois même l'incohérence, voire l'impossibilité du concept de tout anticiper, de dire tout le réel. Pour répondre à ce trou de normes, le producteur est contraint d'anticiper, d'innover, d'utiliser son intelligence bref de gérer et ceci quelle que soit son activité.

Les savoirs académiques sont-ils appropriés pour la connaissance de cette double anticipation ?

Cette question s'adresse aux savoirs enseignés à toutes les universités qu'elles soient occidentales, africaines... Même si nous ne pouvons que survoler cette question, nous venons de l'affirmer, ces savoirs sont autant indispensables qu'insuffisants. Notre courte expérience d'animation d'un séminaire méthodologique d'étudiants de 3^o cycle à l'Uni-Uélé nous a appris que malgré de multiples difficultés notamment en terme d'accès à la littérature scientifique y compris par internet, ces étudiants avaient une bonne connaissance disciplinaire et qu'ils ne répugnaient pas d'aller à la rencontre du « terrain ». Toutefois ce qu'ils en rapportent restent très en deçà de ce que ces rencontres devraient produire. Leur lecture reste attachée à un protocole de type expérimental selon un prisme de lecture

¹⁰¹ Verhaegen Benoit « Petite économie : captive ou libérée » in Economie populaire et phénomènes informels, opus cité, p. 232.

préconfigurée, anticipant les résultats attendus et ne relève pas d'une rencontre se laissant interroger par les savoirs de l'autre, des savoirs reconfigurant les savoirs académiques. Dit autrement, ne sont pas mis en lumière les problèmes, les contradictions, les débats de normes vécus par les gens rencontrés et encore moins les potentialités transformatrices portés par ces derniers.

Plus sévère que ce constat, sans doute parce que ces étudiants sont mieux formés, Richard Ngub'Usim Mpey-Nka¹⁰² s'en prend à »l'école de la copie « congolaise. S'il reconnaît lui aussi la connaissance des savoirs académiques, « culture générale et spécialité dans un domaine spécifique » donnée par l'Enseignement supérieur universitaire (ESU) congolais, cette école « produit des diplômés très peu débrouillard, très peu créatifs et donc incapables de contribuer à sortir le pays de ses multiples crises ». Cette école de la copie, il la caractérise par le « mimétisme : mimétisme socioculturel, technologique, mental, politique et économique », privilégiant ainsi « le conservatisme et le conformisme ». « Bien faites ou bien pleines, ces têtes ne servent pas à grand-chose si les connaissances qu'elles contiennent ne sont pas utiles ou utilisables. L'utilité du savoir détenu est mesurée en fonction [...] de la mise à contribution du savoir dans la résolution effective des problèmes de la communauté et des problèmes personnels [...] ».

Comment connaître/reconnaître les « pré-occupations vitales » des Congolais(e)s ?

La problématique de l'adhérence/désadhérence de la connaissance est au cœur des préoccupations de l'Institut d'Ergologie¹⁰³. Deux principes l'animent : pas de connaissance

¹⁰² Ngub'UsimMpey-Nka, « Pour que l'école de la copie cède le pas à l'école incitatrice à la créativité des élèves : fondements et pistes », in Congo-Afrique, n° 410 déc/2006, Kinshasa, p 486-502. Cf. également le beau discours de Nzongola Georges (Directeur pour la gouvernance du PNUD à Oslo), au 30° anniversaire du CODESIRA à Douala, in Congo-Afrique n°379, nov 2003 et Le savoir occidental au défi des cultures africaines, former pour changer, dir. S. Mappa, Ed. Karthala 2005.

¹⁰³ Cet Institut de l'Université de Provence a été fondé par Yves Schwartz (philosophe), Bernard Vuillon (sociologue), Daniel Faïta (linguiste) auxquels se sont ajoutés Jacques Durrafourg (ergonome) et Marc Bartoli (économiste) et puis des juristes, sciences de l'éducation, psychologues, gestionnaires, historiens... Il forme chaque année en Master 1 et 2, une quarantaine d'étudiants issus pour moitié de formation initiale, pour moitié de formation continue, de différentes disciplines ou professions et de différentes nationalités. Un certains nombre de ces étudiants y poursuivent un doctorat. Ses recherches l'ont mené tout naturellement à s'interroger sur l'universalité de l'« activité » dans les différents économies et cultures, c'est ainsi qu'une section « Ergologie, travail, développement » (ETD) a vu le jour (cf. site www.ergologie.com)

possible de l'activité (au sens défini plus haut) sans les savoirs des protagonistes de ces activités (celui qui connaît son travail, ses pré-occupations, c'est celui qui les vit) : qui d'autre connaît ce que vit la maman maraîchère d'Isiro, le pygmée de la forêt près de Bunia, le mineur de Kilo-Moto, l'universitaire de Kisangani,... sinon ces personnes elles-mêmes ? Deuxième fondement : pas de connaissance sans pluridisciplinarité, l'homme ne se découpe pas selon les disciplines académiques (même si celles-ci sont indispensables à sa connaissance).

Ces deux fondements évidents ne sont cependant pas sans poser de nombreux problèmes tout en ouvrant des perspectives de connaissances. Mentionnons-les brièvement.

- La rencontre sur le « terrain » des savoirs académiques de l'universitaire (pôle 1) et des savoirs investis (ceux de la personne vivant la situation, pôle 2) nécessite certes des méthodologies d'observation et d'entretien appropriées mais interpelle aussi une dimension épistémologique et éthique (pôle 3). Epistémologique dans la mesure où la rencontre peut ou conduit à modifier, à ajouter des sens aux concepts, aux notions, voire à les recatégoriser. Éthique parce qu'il s'agit d'admettre l'égalité des savoirs académiques et investis. Tout surplomb d'un des savoirs conduit à l'échec de la rencontre et donc de la production de connaissance.

- La pluridisciplinarité n'est pas plus simple. Affirmons d'abord l'importance des disciplines, des spécialisations pour parler comme Richard Ngub'Usim Mpey-Nka. Sans une analyse économique, politique, sociologique, ethnologique, psychologique... que pouvons-nous connaître ? Mais, comme écrit plus haut, l'homme, sa réalité ne se découpe pas. Une pluridisciplinarité intégrative¹⁰⁴ (chaque discipline se laisse interroger par les autres) est nécessaire. Ceci exige un important travail de reformulation pour chacune d'entre elles.

- L'approche ergologique établit le lien entre le micro et le macro. En effet des décisions ou orientations prises au niveau macro d'une société ont des répercussions dans l'agir humain à une échelle micro. Réciproquement, dans l'infime de ses activités, la maman maraîchère, le pygmée, le mineur, l'universitaire, réévaluent

¹⁰⁴ Professeur dans cet institut R. Di Ruzza différencie pluridisciplinarité coopérative et intégrative, cf. Di Ruzza R. et Halevi J. *De l'économie politique à l'ergologie, Lettre aux amis*, Ed. L'Harmattan, Paris, 2003.

(renormalisent¹⁰⁵) les normes macro imposées, retraitent les valeurs qu'elles portent. Parce qu'il y a débat de valeurs, il y a débat de normes. Les valeurs de la maraichère, du pygmée, du mineur, de l'universitaire sont différentes de celles de celui ou de ceux qui édictent la norme.

- Enfin, retenons que ces débats de normes sont sources de potentialités transformatrices. Pour peu qu'elles arrivent à être formalisées, cela débouche sur une autre façon de voir les choses, sur d'autres perspectives de vie et d'agir, ceci depuis le plus micro des actes quotidiens. Ces débats renvoient *in fine* au vivre ensemble et aux enjeux de la démocratie. Démocratie *in situ* loin de la démocratie formelle actuelle. Celle-là devant fondée celle-ci, selon nous.

Pour schématique que soit la présentation de la démarche ergologique, elle permet d'imaginer les ouvertures qu'elle offre lors de recherches sur des chantiers concrets. Penser le développement avec les habitants et à partir de leurs « pré-occupations vitales », leur montrer qu'ils possèdent un savoir (qu'ils ont à "enseigner" y compris à des universitaires) permet de leur donner la possibilité de (re)conquérir leur dignité, de s'autodéterminer par une confiance retrouvée dans leur capacité. En établissant une transivité critique (faire le lien entre une cause et un résultat pour parler comme Paulo Freire), c'est faire œuvre éducative notamment civique.

Comme écrit au début de cette lettre, les présentes réflexions souhaitent être prolongées par vos avis, vos accords et désaccords, vos remarques... Elles ne sont en aucun cas définitives et n'ont aucune prétention à vouloir donner des leçons. Cette dernière remarque permet de répondre à une objection qui pourrait être faite. Après avoir critiqué le transfert de savoirs occidentaux n'est-il pas proposé ici la même chose ? Nous ne le pensons et ne le souhaitons pas. Notre critique ne s'adresse pas aux « savoirs occidentaux », les savoirs sont sinon universels du moins bien commun de l'humanité. La critique s'adresse à leur application,

¹⁰⁵ Cette notion mériterait un développement qui alourdirait la pagination. Retenons qu'elle est au centre de la conception ergologique du rapport de l'homme à son milieu. L'homme n'est jamais inerte dans son milieu, il y choisit ce qui lui convient et lui impose sa marque. Une norme est le résultat d'un choix porteur d'une orientation, de valeur(s). Chaque homme étant lui aussi porteur de valeurs qui lui sont singulières. « *Tout homme veut être sujet de ses normes* » Canguilhem G., « *Milieu et normes de l'homme au travail* », in Cahiers Internationaux de Sociologie, Vol III, Ed. du Seuil, 1947, lire aussi de cet auteur philosophe et médecin *Le normal et le pathologique*, PUF, Paris, 1966.

leur transfert notamment sous forme de « boîte à outils » sans prendre en compte la culture du pays. De plus l'approche ergologique n'a comme « objectif [que] d'inciter ceux qui vivent et travaillent à mettre en mot *un point de vue sur leur activité*, afin de le rendre communicable et de le soumettre à la confrontation des savoirs. Ce point de vue n'est pas disponible spontanément, il demande le plus souvent à être construit. Il appartient alors aux savoirs constitués et socialement reconnus de se laisser interpellé par l'activité humaine, telle qu'elle apparaît dans des points de vue argumentés »¹⁰⁶. C'est ainsi qu'elle est une approche apportant un plus aux limites des savoirs disciplinaires mais en aucun cas les remplaçant.

Il s'agit d'autant moins être donneur de leçon, que de nombreuses tentatives alternatives, expérimentations existent déjà ou vont dans ce sens au Congo (cf. le travail de l'Institut supérieur de développement rural (ISDR) de Bukavu, l'animation des colloques annuels de l'Uni-Uélé et son Observatoire, le travail de la faculté de développement de l'Université Shalomà Bunia et de très nombreuses autres connues ou non) ; sans parler des potentialités des étudiants rencontrés.

Ce qui nous apparaît certain, c'est que le développement du pays ne se fera qu'avec la participation active de tous ces habitants.

Ces quelques réflexions souhaitent contribuer à faire fructifier ces potentialités¹⁰⁷.

Dans l'attente de vos réactions. Merci encore pour l'accueil chaleureux que vous m'avez réservé.

¹⁰⁶ « Schwarty Y. « *Manifeste pour un ergo-engagement* » p 246, in *L'activité en Dialogues. Entretiens sur l'activité humaine*, dir. Y Schwartz, L. Durrive, Ed. Octarès, Toulouse, 2009.

¹⁰⁷ Des monographies précises, menées par les étudiants en fin de cursus, sur différentes activités ou populations pourraient à titre d'exemple y contribuer.

Atelier 4

Formation, insertion, compétences

ANGUELOVA D. (Observatoire et Rencontres du travail)

Contact : danguelova@free.fr

Le groupe formation de l'Observatoire et Rencontres du Travail (ORT)

L'expérience du groupe « Formation ORT » se situe dans le prolongement du développement associatif et des premières initiatives telles qu'elles sont évoquées dans l'intervention de notre président Sandro de Gasparo.

C'est une expérience qu'il faut comprendre dans son double sens, c'est-à-dire qu'elle est à la fois une expérience au sens expérimentation, au sens de protocole, en tant que « projet-visée » souhaité par l'ensemble des adhérents de notre association ; et une rencontre de rencontres au sens de vécu, au sens d'activité réelle en situation - une double rencontre avec le public stagiaire mais aussi une rencontre entre les adhérents formateurs-intervenants.

Le but de notre communication dans le cadre de ce Congrès est donc de faire partager et connaître ce que nous avons appris de l'expérience du groupe « Formation ORT » par une mise en tension – une mise en dialogue de ces deux pôles de l'expérience (expérience en tant que protocole / expérience en tant que vécu). Comment, à partir d'une volonté de promouvoir la démarche ergologique, des hommes et des femmes ont créé une histoire singulière – à travers les échanges et rencontres avec les acteurs du travail, dans le cadre d'intervention et/ou formation - et poser les premiers jalons dans la construction identitaire de l'ORT en tant qu'organisme de formation professionnelle ?

Comment sommes-nous arrivés à ce projet ?

Notre ambition au sein de l'ORT est de développer l'exigence du « primat de l'activité humaine dans la manière d'aborder les problèmes de la Société » et de se placer « dans la perspective d'une transformation du travail » (comme l'indiquent les statuts de notre association).

En tant qu'adhérents de l'ORT, nous avons, dans notre association, pu aborder d'une façon nouvelle nos expériences professionnelles et non professionnelles ainsi que les problématiques que chacun de nous rencontre sur le terrain. Nos débats ont mis en évidence la nécessité de diffuser une posture attentive à « l'activité/débat de normes » et de rencontrer les acteurs du monde du travail. Le contenu du « manifeste pour un ergo- engagement » devait pouvoir être une matière à discussion pour toutes les personnes, notamment celles qui ne peuvent s'inscrire aujourd'hui dans une formation universitaire. La formation professionnelle nous est alors apparue comme un vecteur à privilégier pour diffuser sur le terrain cette posture ergologique.

C'est dans cette dynamique que nous avons avancé le projet « Formation ORT » lors de notre séminaire à Sainte Tulle, en septembre 2010. Nous avons pour perspective de nous organiser pour pouvoir proposer dans le cadre du droit individuel à la formation (DIF) des modules de formation permettant de découvrir la démarche ergologique.

Quelles ont été les conditions de possibilité de cette expérience ?

Deux éléments ont été majeurs dans le développement de ce projet.

- Tout d'abord, l'association, en tant que structure, nous a permis d'avoir cette « plasticité », cette souplesse, cette capacité à pouvoir agir et répondre hic et nunc à la demande des acteurs du monde du travail. En effet, de la demande initiale à la mise en œuvre de la prestation de formation, il a fallu faire face à de nombreux réajustements, à des recompositions permanentes, à la gestion des aléas, au re-travail des normes – entre ce qui était attendu, envisagé, et ce qui était en train de se jouer et prendre forme sur le terrain. L'ORT, en tant que structure associative, a été le creuset de différents débats de normes et de valeurs entre les acteurs intervenants dans le groupe formation et ses autres membres. C'est ainsi que les marges de manœuvre et de créativité de chacun ont pu trouver un espace d'expression et de valorisation.
- Ensuite, cette ambition pour être réalisable a nécessité l'implication de plusieurs adhérents de l'ORT. Ainsi, quelques-uns, intéressés par ou déjà engagés dans le domaine de la formation professionnelle, se sont mobilisés pour concevoir un

dispositif de formation, mettre en partage des contenus de formation, des outils d'animation de groupe, des supports et ressources pédagogiques.

Enfin, d'autres « ingrédients » ont été déterminants dans cette histoire et il nous semble important de les mettre à jour, de les identifier et de les reconnaître. En analysant le chemin parcouru, quatre ingrédients sont apparus au fil de cette expérience que nous souhaitons affirmer comme conditions indispensables de possibilité de toute expérience de formation professionnelle développée dans le cadre des activités et projets de l'ORT :

- une appropriation de la démarche ergologique par les adhérents de l'ORT,
- une prise de responsabilité de chacun face aux enjeux de promouvoir la pensée ergologique,
- une détermination à construire un « bien commun », dont la propriété intellectuelle reste avant tout collective, au service de l'ergo-engagement,
- une grande humilité, bienveillance et confiance entre les différents acteurs (membres du Bureau, CA, AG, Groupe formation), conditions qui ont permis le dialogue interne et la réalisation de ce projet.

Comment peut-on caractériser cette expérience de formation ?

Si l'on pouvait caractériser notre expérience du groupe « Formation ORT », nous dirions qu'elle est, avant tout, un dispositif qui va à la rencontre des acteurs du travail, c'est-à-dire qu'elle opère un déplacement vers l'entreprise, vers le lieu de travail de ces acteurs.

Quel que soit les formats d'intervention que nous avons pu dispenser dans l'année 2011/2012, nous avons été au cœur du micro local, dans ce qui se joue dans la rencontre ici et maintenant pendant ce temps partagé qui fera histoire.

Les dispositifs de formation que nous produisons tentent chaque fois de répondre au plus près à la demande. Notre intervention en formation est donc « sur mesure » car elle répond à une demande singulière. Et même s'il existe un programme, le contenu (sa forme, son déroulement, sa méthodologie, mais aussi les concepts, le patrimoine de l'ergologie) seront re-travaillés, et adaptés en permanence en lien avec les stagiaires. Notre objectif, dans ces dispositifs de formation, est d'accompagner les stagiaires dans l'appropriation des savoirs

ergologiques en partant de leur vécu, de leurs représentations, de leurs attentes et dessiner un chemin où ces deux types de savoirs se rencontrent.

Dans cette situation pédagogique, la fonction et le rôle de l'intervenant jouent un rôle important. L'intervenant (formateur), dans ce face à face pédagogique, est un passeur de savoirs, un facilitateur dans la production des savoirs de par sa posture, en se mettant en jeu dans l'inconfort, avec ses techniques d'animation, et de par son patrimoine ergologique.

Quelle suite donner à cette expérience ?

Cette expérience collective nous a permis de sérieuses avancées sur le plan individuel et sur le plan collectif. Nous ne regardons plus la question de la transmission du patrimoine ergologique comme avant. Ce pôle de l'expérience pose (et continuera à poser) des questions pratiques, des pistes de réflexion pour faire grandir, développer et pérenniser notre projet de promouvoir la pensée ergologique par la voie de la formation professionnelle.

Afin de sortir de cette expérience et l'inscrire dans une perspective de développement, nous devons de nous questionner sur ce que cela nous demande sur deux axes.

- L'axe de l'activité des intervenants :

- Quelle posture professionnelle, quelle pédagogie sous tendue au regard d'une certaine éthique d'ergo-formation ?
- Quel statut : bénévole ou salarié ?
- Quelle suite donner à nos différentes interventions ?

- L'axe de l'activité de notre association :

- Une réflexion sur le fonctionnement semble nécessaire pour couvrir les tâches administratives et institutionnelles, la coordination et l'animation des différents acteurs intervenants- bénévoles intervenants- membres CA- conseil scientifique ;
- Une exigence de développer le re-travail des concepts régulièrement en interne au regard des différentes expériences de chacun ;
- Une exigence de capitaliser la production des savoirs liés à ces rencontres et les partager ;

- Garder comme objectif que tout adhérent de l'ORT soit en capacité de pouvoir intervenir dans ces rencontres.

La formation professionnelle, une autre voie possible pour promouvoir la pensée ergologique?

Si notre structure associative a fait la preuve de sa capacité à répondre « dans le Hic et le Nunc » afin de toucher des milieux très divers, et prit des initiatives pour développer des projets, elle doit pour autant rester vigilante apour ne pas « glisser » vers une activité économique sur un marché fortement concurrentiel.

Le développement de dispositifs de formation ne doit pas être une finalité économique en soi mais bien un moyen au service de l'ergo-engagement.

La formation professionnelle serait alors une autre voie possible pour promouvoir la pensée ergologique et diversifieer l'offre de formation auprès des publics, si et seulement si ce moyen est réinterrogé en permanence dans la dynamique tripolaire, c'est-à-dire « validé » à la fois par le pôle des concepts et par le pôle de l'engagement.

AUAREK W. ET CUNHA D. (UFMG, Belo Horizonte)

Contact : wanildeferrari@gmail.com

L'activité de l'enseignant

Résumé – Nous proposons de discuter de la relation entre : la circulation des savoirs, des valeurs et des normes, les épistémicités et ce que nous appelons les éléments épistémiques, au sein de l'activité de travail du professeur ZAB, ainsi que de la qualité des relations de coopération entre professeur et élève, médiatisées par l'activité conjointe et par une singulière relation entre théorie/pratique, dans le laboratoire de l'éducation professionnelle.

Resumo – Nós propomos discutir a relação entre a circulação de saberes, de valores e de normas assim como, as epistemicidades nomeadamente nela inclusos o que denominamos elementos epistêmicos em meio a atividade de trabalho do professor bem como, a qualidade das relações de cooperação entre professor e aluno mediadas pela atividade conjunta e por uma singular relação entre teoria/prática em um laboratório de educação profissional.

À partir d'une thèse de doctorat¹⁰⁸, une étude de cas a été réalisée et est à l'origine du présent texte, où nous nous proposons de discuter la relation entre : la circulation des savoirs, des valeurs et des normes, les épistémicités et ce que nous appelons les éléments épistémiques, au sein de l'activité de travail du professeur ZAB, ainsi que la qualité des relations de coopération entre professeur et élève, médiatisées par l'activité conjointe et par une singulière relation entre théorie/pratique dans le laboratoire de la discipline Commande Électrique I (LAB1) liée à l'Éducation Professionnelle Initiale dans une institution du réseau fédéral de l'éducation technologique brésilienne.

Nous approfondirons la discussion sur comment la richesse de la qualité de la coopération se manifeste dans le processus de significations rénovées, c'est-à-dire les renormalisations mises en travail, dans l'activité d'enseignant du professeur ZAB et l'intensification de la circulation

¹⁰⁸ AUAREK, Wanilde et CUNHA, Daisy. 2012, *Educação Profissional Técnica de Nível Médio : circulação de saberes e valores na atividade de trabalho docente*. Tese de doutorado. Programa em educação, conhecimento e inclusão social, Universidade Federal de Minas Gerais, Belo Horizonte, 2012.

des savoirs et des valeurs éthiques et démocratiques, au vu de la recherche de l'autonomie de l'élève, de la part du professeur.

Dans cette proposition d'étude, nous considérons comme important l'apport de théories qui mettent l'apprentissage en activité au centre de l'étude, ainsi que la compréhension du développement des concepts, avec une focale sur les concepts opérationnels. Pour cela, nous cherchons dans la didactique professionnelle (Pastré, Mayen et Vergnaud, 2006) et chez Vygotski (2002) l'apport théorique pour débattre de la relation entre l'apprentissage dans et de l'activité, selon la perspective de l'ergologie et pour approfondir la discussion relative à la recherche d'autonomie dans la pratique éducative, comme vu chez Paulo Freire (1996).

Dans la didactique professionnelle, on part de la prémisse selon laquelle, en considérant la perspective qu'il y a un développement de l'apprentissage, on reconnaît aussi une continuité profonde entre le « agir » et le « apprendre » de et dans l'activité (Pastré, Mayen et Vergnaud, 2006, p. 145 et 146).

Comment s'articulent apprentissage et activité dans un contexte de travail qui, dans notre cas, est le LAB1, en comprenant, ici, l'apprentissage comme la formation et le développement de concepts chez l'humain confronté à des situations d'inconfort intellectuel. Dans l'ergologie, il existe une discussion profitable sur le domaine de la pratique et ses relations avec l'univers des concepts. Nous rappelons brièvement, dans ce texte, cette discussion de l'ergologie, car nous pensons qu'il est important de revivre cette discussion au moment de passer à celles qui suivront. De cette manière nous poursuivrons en disant que l'ergologie considère deux approches en considération du penser et du faire humain¹⁰⁹.

L'ergologie propose un débat constant entre la discipline épistémique et la discipline ergologique, dans le sens d'enrichir la production de savoirs et la vie humaine individuelle et en commun. Et en particulier, cette étude nous amène à défendre et à développer de nombreuses argumentations relatives à la discipline épistémique et à la discipline ergologique, au sein de l'activité de travail d'enseignant du professeur ZAB. Nous considérons que cela peut faire avancer principalement les domaines de l'éducation, de l'épistémologie, de la didactique professionnelle, de l'activité de travail d'enseignant, ainsi que de l'ergologie.

¹⁰⁹ Rappelons que pour nous, le penser et le faire sont inséparables. Nous justifions le fait de les présenter ainsi par la nécessité de les traiter conceptuellement dans le développement de nos analyses.

La discipline ergologique prend en considération quatre niveaux de classifications de l'ensemble des disciplines scientifiques : les épistémicités 1, 2, 3 et 3bis, pour fonder la nécessité d'évaluer constamment les limitations posées dans la discipline épistémique. Une évaluation qui peut être faite dans le déroulement des activités : ses valeurs, ses savoirs ou même comment ces activités expriment leurs confrontations aux normes précédentes en question (Schwartz, 2011)¹¹⁰.

L'épistémicité 1 fait référence aux concepts, lois et modèles visant les objets qui n'ont pas de débat de normes, car alors le temps et l'espace peuvent être neutralisés. Par exemple, la loi de la chute des corps et le concept de chaleur spécifique. L'épistémicité 2 concerne les normes de la vie sociale cristallisées en concepts, lois, règlements, procédures, comme par exemple le système juridique. L'épistémicité 3 renvoie aux concepts des « disciplines humaines » qui revendiquent la dénomination de sciences, avec l'objectif de connaître l'activité de l'autre.

L'épistémicité 3bis fait référence aux conceptualisations qui ne prescrivent ou ne déterminent pas de normes, ni ne lisent le futur des activités humaines à partir des normes précédentes. Conceptualisation qui pense sur l'impossibilité de modéliser, d'anticiper tous les aspects liés à l'activité.

Dans l'absence de la tension de la Discipline Ergologique, la Discipline Épistémique court à la dérive à distance des valeurs et des normes mises en pratique dans les activités. Des valeurs nécessaires et mêlées au vital.

Orientations méthodologiques : approche ergologique et ergonomique

Notre recherche se pose en recherche qualitative, une étude de cas. Le terrain de recherche est constitué au sein d'une école du réseau fédéral d'éducation professionnelle et technologique, du Brésil, le CEFET-X¹¹¹, plus spécifiquement le laboratoire de la discipline Commandes Électriques I du Cours d'Électrotechnique, où nous accompagnons l'activité de travail

¹¹⁰ Séminaire Public du Département d'Ergologie de l'Université de Provence, le 11 février 2011, au cours duquel Schwartz recense certains problèmes conceptuels à penser, par le collectif du département, dans les mois à suivre. Séminaire auquel la doctorante a participé dans le cadre de l'activité de son stage de doctorat à l'étranger.

¹¹¹ Centre Fédéral d'Éducation Technologique (CEFET). Le « X » fait référence à une des unités institutionnelles existantes au Brésil, ainsi dénommée à cause de la manutention de sigle dans ce qui se réfère à cette institution.

d'enseignant du professeur ZAB. L'insertion sur le terrain s'est faite durant une année et deux mois, au cours desquels nous avons accompagnés trois modules de la discipline Commandes Électriques I avec le professeur ZAB.

Au cours de notre insertion sur le terrain, nous avons utilisé l'analyse du travail à travers l'ergologie et l'ergonomie de l'activité. L'activité de travail du professeur ZAB est analysée par le biais de l'AET, décrite par Guérin, Laville, Daniellou, Duraffourg & Kerguelen (2001), dans ses caractéristiques, finalités et objets d'interaction. L'AET a été réalisée à partir de la demande/proposition de la recherche mais aussi sur la base des points de signification identifiés dans les verbalisations du professeur ZAB. Pour la réalisation de l'AET, nous avons pris comme référence le cours du 21 septembre 2009.

Dans notre intention, les instruments utilisés pour la collecte de données ont été des observations globales, des observations systématiques, des entretiens ouverts, un entretien en profondeur, de brefs entretiens en autoconfrontation, un entretien d'autoconfrontation et une validation finale, l'analyse de documents collectés ainsi que l'enregistrement de verbalisations, de déplacements et de gestes du professeur et des élèves, pour lequel nous avons cherché l'appui de la ressource du filmage et de l'enregistrement audio sur une base digitale, lors de certains cours, en plus de l'intense travail d'observation au cours de notre insertion sur le terrain.

Après la rédaction de toute l'AET, réalisée selon les traits conceptuels de l'ergologie et les études de Paulo Freire, nous avons préparé un texte résumé de cette analyse. Ce texte contenait les principaux aspects abordés dans l'analyse réalisée et a servi de matériel de support pour l'entretien d'autoconfrontation et la validation finale de l'étude de cas du professeur ZAB.

Activité conjointe, éléments épistémiques et la richesse de la qualité des relations de coopération en autonomie

L'activité conjointe est une activité de qualité, en ce sens qu'elle conduit l'élève à s'impliquer malgré lui. C'est le fruit d'un effort théorique/empirique au sein de notre analyse ergologique de l'activité de travail de l'enseignant, avec les études de Paulo Freire sur la pratique éducative. Dans ses lignes générales, elle implique de valoriser l'imprévu, les tentatives, les

erreurs et les succès, dans un dialogue et des échanges continus de savoirs entre professeur et élèves.

Dans cette activité, on potentialise la circulation des valeurs, des savoirs et des normes amalgamés dans les valeurs de l'enseignement et de l'apprentissage en activité. Elle est un élément fondamental, pour la compréhension de l'activité de travail du professeur ZAB.

La description d'un événement imprévu (crépitements), provenant d'un dispositif de montage, engage les élèves E6 et E7 et le professeur ZAB dans une activité conjointe. Ici nous décrirons brièvement cet événement qui illustre et fournit des données empiriques importantes pour l'analyse des caractéristiques de l'activité conjointe et de comment celle-ci intensifie l'existence des valeurs qui circulent dans le LAB1, conduisant à une richesse opérationnelle, intellectuelle et sociale, dans la relation professeur/élève.

Lors de cet événement, un couple d'élèves, les E6 et E7 travaille sur un circuit dont la fonction est l'allumage intermittent d'une lampe. Pour cela, ils utilisent deux temporisateurs, des dispositifs qui bloquent ou libèrent le passage du courant électrique, conformément à la programmation de temps qui y est enregistrée. L'alternance d'actions de ces temporisateurs fait que la lampe s'allume et s'éteint, par intermittence.

Ce couple d'élève, en montant ce circuit, est confronté à un des temporisateurs présentant des crépitements, c'est-à-dire que le temporisateur 1 subit de fortes vibrations qui le font « trembler » sur la table, émettant un fort bruit. Le professeur ZAB s'approche d'eux et analyse, avec les élèves, quel problème peut bien avoir ce temporisateur. Après avoir dialogué sur les diverses hypothèses explicatives concernant ces crépitements et le fait que la lampe ne s'allume pas comme ils l'attendaient, à mesure qu'ils réalisent des tests, pour accepter ou refuser ces hypothèses, ils reconnaissent que le temporisateur 1 présente un défaut. Les élèves le remplacent pendant que le professeur cherche le journal de classe pour attribuer la note totale, reconnaissant la validité du montage.

Après la substitution du temporisateur 1, le phénomène de crépitements se manifeste à nouveau. Le professeur et les E6 et E7 recommencent à enquêter ensemble sur de nouvelles hypothèses, pour tenter de trouver la solution au problème.

Ils recommencent à faire de nombreux tests, comme, par exemple l'ajustement du temps des deux temporisateurs. Après cela, ils en arrivent à la conclusion que le second temporisateur

avait aussi un défaut, c'est-à-dire qu'un second imprévu se manifeste. Après avoir remplacé le second temporisateur, tout fonctionne parfaitement et le professeur ZAB peut finalement considérer le montage comme valide et méritant la note maximale.

Nous voyons, dans la manifestation fonctionnelle et morphologique de ces dispositifs de montage, ce que nous appelons des éléments épistémiques de niveau 1, c'est-à-dire des points forts de référence pour la hiérarchisation des normes, chez ceux qui interagissent en activité conjointe. Nous comprenons ces éléments épistémiques de niveau 1, comme des ressources qui modulent les relations entre les épistémicités 1, 2, 3 et 3bis, au sein de l'activité d'enseignant du professeur ZAB, dans son interaction avec l'activité des élèves. Les imprévus obscurs sont aussi des exemples d'éléments épistémiques, qui se trouvent ainsi mis en évidence pour notre discussion.

En commentant ces phénomènes de crépitements, le professeur ZAB y fait référence comme des moments d'imprévus obscurs, tel qu'il le verbalise :

C'est un moment de vide ! J'ai une hypothèse très forte, mais il n'existe pas de confirmation par test, elle n'est pas passible de test. (Verbalisation stimulée du professeur ZAB, en entretien d'autoconfrontation et validation finale, 22/11/2012)

Il existe donc des imprévus obscurs qui le sont pour le professeur parce que, momentanément, il passe par une situation de vide normé dans l'acte. A ce qu'il semble, il garde une ou plusieurs hypothèses de résolution, mais ne peut pas se lancer dans des tests pour la(es) accepter ou la(es) réfuter, puisqu'il peut arriver que cette option de test soit même inexistante ou l'application du test pourrait témoigner d'un manque d'autorité et de rigueur épistémique du professeur, dans le sens de Paulo Freire (1996). Un imprévu obscur expose beaucoup le professeur, mais en même temps il lui offre la possibilité d'intensifier la circulation des valeurs éthiques démocratiques, car c'est là que peut se faire, de manière radicale, l'expérimentation de la modulation entre autorité/liberté entre le professeur et l'élève.

Dans la médiation des dispositifs de montage se réalisent diverses renormalisations du professeur ZAB. Il fait cela pour maintenir l'élève en activité et faire que l'activité de l'élève se maintienne contextualisée. Il met l'élève au défi de réussir une série d'activités impliquant les dispositifs à court terme. Il propose, donc, à l'élève qu'il parvienne seul à identifier, à reconnaître et à exploiter les propriétés des dispositifs de montage.

Nous remarquons qu'entre le professeur et les élèves, les gestes, la direction du regard, la réalisation du montage et les perceptions sensorielles, qui sont générées à partir des activités sur les dispositifs de montage, peuvent être compris comme des « éléments primitifs » (Vygotski, 2002). Ils peuvent fournir des valeurs symboliques pour la communication et peuvent également agir dans le « discours intérieur » comme conceptualisations primitives qui ne sont pas présentes au début du montage (Vygotski, 2002).

Ces éléments primitifs, pensés conjointement à la fréquente manifestation de la « prédication », dans la relation dialogique entre le professeur ZAB et les élèves, nous indiquent que dans le discours intérieur de ces derniers, d'autres codes, en plus des mots, dépassent la construction des pensées mutuelles, c'est-à-dire les pensées orientées par une valeur d'altérité. Pour nous, l'un des composants qui permet cela est la présence des dispositifs de montage et ce qui se fait, se dit et se ressent à partir d'eux. Comme la transition entre la pensée et les mots est faite par les signifiés, nous pensons que d'autres codes, en plus des mots, qui dépassent les relations dans le LAB1, peuvent conduire plus souvent à des possibilités de réalisation de communication, sans l'usage de mots.

Nous voyons dans la manifestation fonctionnelle et morphologique de ces dispositifs de montage, ce que nous appelons des éléments épistémiques de niveau 1, c'est-à-dire des points forts de référence pour la hiérarchisation des normes chez ceux qui interagissent en activité conjointe. Parmi ces manifestations, nous soulignons les imprévus obscurs. Dans le cas du professeur ZAB, un de ces points de référence principale est dans l'organisation que l'élève imprime aux dispositifs de montage et à la fonctionnalité résultante de cette organisation.

Un exemple de renormalisation du professeur ZAB, c'est la manière qu'il a de provoquer l'imprévu, qui est une valeur fondamentale dans sa pratique éducative. Il nous explique qu'une de ses manières est dans la gestion qu'il fait vis-à-vis de la pression temporelle :

Avec la diminution du temps, tu génères des imprévus. Si [l'élève] va faire un montage rapide, il va laisser un clip libre, un composant mal connecté... je vais regarder, ça n'allume pas ! Au moment où il allume, mince, attends... regarde l'imprévu ! (Professeur ZAB, en entretien d'autoconfrontation et validation, 22/11/2011)

L'imprévu d'une manière générale, et l'imprévu obscur plus particulièrement, semblent, *via* les dispositifs de montage, c'est-à-dire les éléments épistémiques de niveau 1, extrémiser les relations de synergie entre professeur et élève, dans le sens de la hiérarchisation des normes

en faveur de la qualité des relations de coopération entre eux. Dans cette situation les singularités de pensée logique, de décision scientifico-technique, ou de décision émotionnelle, comme par exemple la manière d'accepter ou de contester l'opinion du collègue ou du professeur, s'expriment dans la manière dont se disposent les dispositifs dans le montage. C'est comme si le professeur et l'élève réalisaient, dans le montage, une partie d'eux-mêmes.

Un exemple extrême de cette relation de synergie de la hiérarchisation des normes en faveur de la qualité des relations de coopération, entre le professeur ZAB et les élèves, se trouve dans certains moments de l'évaluation du professeur ZAB, relatif à l'événement des crépitements, décrit dans les paragraphes précédents. Dans ces moments d'évaluation, on perçoit le compromis d'enseigner en apprenant et d'apprendre en enseignant. Un compromis qui arme l'élève d'arguments et, par conséquent, d'autorité, appuyée notamment par des éléments épistémiques de niveau 1, c'est-à-dire par des éléments considérés comme loi dans les sciences dures, au point que l'élève débat sur la justesse ou non de la note attribuée par le professeur, comme l'exprime la verbalisation qui va suivre.

Toujours sur les événements des crépitements, le professeur parle du fait de donner du pouvoir par les argumentations à l'élève, le conduisant à une expérimentation conséquente d'autorité de la part de ce dernier :

Elle m'a appris [faisant référence à E6]. Regarde le mauvais contact, ici ZAB ! Elle m'a donné une fiche à elle, elle a découvert quelque chose. Oui ? Ok, allons-y. [...] (Professeur ZAB, entretien en autoconfrontation et validation, 22/11/2011)

Nous soulignons ici que les verbalisations du professeur ZAB, que nous venons de présenter, démontrent la liberté de cheminer ensemble qui donne du pouvoir à E6 pour argumenter. Le professeur ZAB apprécie et valorise l'autorité de l'élève, car cela renvoie vers une valeur de liberté d'apprendre plus, aussi bien pour l'élève que pour le professeur, renforçant la conscience et la réflexion sur : agir en autonomie au LAB1 et le témoignage d'autorité en adhérence du professeur, par le respect qu'il manifeste aux nécessités vitales de l'élève de se défendre des infidélités du milieu – dispositifs de montage avec des modes de fonctionnement différents, ou dans de mauvaises conditions qui n'ont pas pu être identifiées, pression temporelle, les risques de petits accidents et d'avaries dans les dispositifs de montage, ainsi que les lacunes de compréhension sur les compréhensions relatives au montage. Ces nécessités peuvent se transformer en arguments que les élèves expriment au professeur, pour

lesquels l'une des conséquences importantes est de dimensionner sa plus grande sécurité pour arbitrer son évaluation.

Le professeur ZAB témoigne du fait que quand il enseigne, il apprend. Il témoigne de son autorité en potentialisant la circulation des deux valeurs orientant sa pratique éducative – mettre l'élève en activité, c'est-à-dire dans la recherche d'autonomie et la valorisation de l'imprévu qui donne la liberté d'exercer l'autorité sur l'élève. Dans cette ligne d'argumentation, nous comprenons que le professeur agit en adhérence parce qu'il maintient la valeur/principe fondamentale d'horizontalité dans les relations interpersonnelles du LAB1 et ses dédoublements pour la pratique éducative, conjointement à son projet personnel de toujours savoir plus et le témoigner aux élèves, comme il l'exprime :

C'est le noir, alors qu'est-ce que je fais ? Aujourd'hui, j'ai une métaphore qui va tout tuer : des fiches, alors j'ouvre toutes mes lettres avec celles des garçons. Qu'est-ce qu'il se passe ? On va jouer : c'est l'heure de mettre toutes mes fiches sur la table et ils mettent les leurs, on regard tout et on trouve... (Professeur ZAB, entretien en autoconfrontation et validation, 22/11/2011)

Par le biais des éléments épistémiques de niveau 1, le professeur ZAB parvient à maintenir le soutien cognitif et émotionnel, nécessaires au travail fécond de réflexion conjointement entre lui et les élèves. L'activité conjointe et la représentativité des imprévus qui y sont explicites, démontrent peut-être que la gestion des objets de l'enseigner/apprendre, comme par exemple les dispositifs de montage, peuvent devenir des éléments épistémiques qui référencent la hiérarchisation des normes en synergie, conduisant à la construction de relations opérationnelles, intellectuelles et sociales plus riches.

Nous pensons que dans le LAB1 les éléments épistémiques offrent des opportunités pour la construction, par le professeur et par l'élève, de « rigueurs épistémiques » situées qui leurs potentialisent la tension saine dans la relation autorité/liberté que Paulo Freire (1996) présente quand il nous parle du respect mutuel entre autorité et liberté dans la pratique éducative : « C'est seulement dans les pratiques où autorité et liberté s'affirment et se préservent en tant qu'elles-mêmes, donc dans le respect mutuel, que l'on peut parler de pratiques disciplinaires comme de pratiques favorables à vocation à l'être plus » (p. 89).

Le professeur ZAB, par son autorité, promeut la liberté pour l'élève d'exercer son autorité avec le soutien des éléments épistémiques. De cette manière, il enrichit les relations

dialectiques entre autorité et liberté dans le LAB1, car : « Il serait bon que nous expérimentions la confrontation réellement tendue, où l'autorité d'un côté et la liberté de l'autre, se mesurant, s'évalueraient et apprendraient à être elles-mêmes, dans la production de situations dialogiques » (*ibid*, p. 89).

Le professeur ZAB démarque la liberté de l'exercice d'autorité de l'élève quand il exerce le travail de valeurs en horizontalité et fait cela en orientant l'activité de l'élève par le biais des éléments épistémiques, exemplifiés également par les résultats des tests avec les dispositifs qui valident ou invalident, peu à peu, les hypothèses que professeur et élève tissent. A travers ces moments fréquents de validation et d'invalidation, le professeur promeut la liberté de l'élève pour exercer son autorité. Le professeur ZAB crée une situation fertile pour la confrontation saine entre les autorités et les libertés, dans les activités du LAB1. Ainsi, autorité et liberté se modulent, se contiennent et s'élargissent à mesure qu'elles se rencontrent.

En guise de conclusion

Nous pensons que les multiples éléments épistémiques de niveau 1, présents dans la situation de travail étudiée, peuvent contribuer à potentialiser la circulation de savoirs et de normes avec une tendance prédominante au pôle de l'adhérence. Nous disons que cela crée la possibilité d'expression de la richesse opérationnelle, intellectuelle et sociale, dans la rencontre de l'activité de travail d'enseignant du professeur ZAB avec les élèves du LAB1, en offrant des possibilités coopératives dans le processus d'arbitrage du professeur et des élèves.

Bibliographie

Cunha, D. (2008). Atividade humana e produção de saberes no trabalho docente. Disponible en 02 de septembre en ([http://sites.univ-provence.fr/erolog/html/ergologiafranco-lusitanafichiers/CUNHA Atividades pdf](http://sites.univ-provence.fr/erolog/html/ergologiafranco-lusitanafichiers/CUNHA%20Atividades.pdf)).

Freire, P. (1996). *Pedagogia da autonomia : saberes necessários à pratica educativa*. São Paulo: Ed. Paz e Terra.

Güerin, F., Laville, A., Daniellou, F., Duraffourg & J., Kerguelen, A. (2001). *Compreender o trabalho para transformá-lo: a prática da ergonomia*. (G. Ingrata et M. Maffei, trad.). São Paulo: Edgard Blücher Ltda.

Vygotsk, L. (2002). Edição eletrônica: Ed Ridendo Castigat Mores, Disponible en 31 de octubre 2011 en (www.jahr.org) (file:///C:/site/livros_gratis/pensamento_linguagem.htm).

Pastré, P., Mayen, P. et Vergnaud, G. (2006). La didactique professionnelle. *Revue française de pédagogie*, 154, 145-198.

Schwartz, Y. (2007a). Actividade, (s.p.). Disponible en 05 juin 2009 en ([www.ergologie](http://www.ergologie.com)).

Schwartz, Y. (2007b). Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité. *@ctivités*, 4, 2.

JUSSARA BRITO, MARY YALE NEVES, AMANDA ORNELA HYPPOLITO, DENISE ALVAREZ, DENIZE NOGUEIRA, EDIL FERREIRA DA SILVA, HELDER MUNIZ, KATIA REIS DE SOUZA, MARISTELA FRANÇA ET MILTON ATHAYDE (FIOCRUZ, Rio de Janeiro)

Contact : jussaradebrito@gmail.com

Rencontres sur la vie, la santé et le travail dans les écoles publiques Cap-école

Nous vous proposons de présenter le site Rencontres sur la vie, la santé et le travail dans les écoles publiques (CAP – École). Ce site a pour but de faire progresser le débat sur la vie à partir des rapports établis entre santé et travail dans les écoles publiques brésiliennes en produisant des rencontres virtuelles entre tous ceux qui sont concernés par ce thème, en particulier les travailleurs de l'éducation, les agents de recherche et de services de soins. Nous cherchons à créer un espace propice à la réflexion et à la (ré)invention de différentes formes d'action s'étant concrétisées par des succès dans le domaine de la santé des travailleurs dans les unités scolaires. Cela parce que nous envisageons l'impossibilité de tenir la santé pour un état : quand on parle de santé, on la considère bien sûr comme un horizon, une recherche permanente.

Nous souhaitons contribuer au renouvellement des sens attribués au travail des enseignants, du personnel de cuisine et d'entretien, des surveillants, concierges, techniciens en éducation, du directeur et de tous ceux et celles qui contribuent à la vitalité de l'école et lui permettent d'atteindre ses objectifs dans la société. Nous voulons aussi que cette page stimule les liens au sein d'un réseau national et virtuel dans le champ de la formation et de l'information, à l'aide de nouvelles analyses et réflexions aux aspects variés concernant la santé des travailleurs et travailleuses de l'éducation dans ce qu'on appelle la Communauté élargie de recherche (CAP, en portugais).

Le site comprend un cadre dans lequel sont transmis les matériaux que nous produisons au sein du Programme de Forma(c)tion en Santé, Genre et Travail dans des écoles publiques et nous présentons les transcriptions des dialogues qui se sont déroulés à différents moments du

Programme. Dans ce cadre, les professionnels de l'éducation qui visitent le site sont eux aussi invités à s'exprimer à propos de questions-thèmes.

Des articles, thèses, mémoires, compte-rendu, monographies et autres textes élaborés par des chercheurs et des étudiants liés à l'équipe responsable du site sont mis dans la rubrique Contributions. Il y a aussi un espace diffusant des apports d'autres collègues et groupes.

Dans Observatoire Général l'intention est de suivre les faits divers, les événements et discussions sur ce thème: initiatives syndicales, politiques et actions gouvernementales, événements, activités académiques, reportages et textes publiés dans des journaux et revues, des analyses de conjonctures, ainsi que des notes envoyées par des professionnels de l'éducation et par des membres de l'équipe de professionnels de recherche et d'intervention.

Le Réseau de membres de la CAP est un espace réservé aux travailleurs et travailleuses des écoles qui ont déjà participé au Programme de Forma(c)tion et qui veulent continuer le dialogue avec les autres participants soit par des récits à propos d'actions réussies (ou non) ; soit par l'inventaire de problèmes remarqués dans les rapports santé & travail, engageant les divers protagonistes des activités réalisées dans les écoles publiques.

Il y a aussi un espace destiné à présenter l'équipe CAP École et des lectures et auteurs considérés comme fondamentaux pour traiter un thème aussi complexe que celui que nous nous proposons de mettre en scène : les rapports entre la vie, la santé et le travail dans les écoles publiques du Brésil.

Le Programme de Formation et le site

Depuis l'année 2000, nous assistons au développement d'un dispositif de recherche-étude-intervention concernant le rapport santé, genre et travail dans les écoles appelé *Programme de Forma(c)tion en Santé, Genre et Travail dans des écoles publiques* (Brito, Athayde & Neves, 2003a; 2003b). La méthode proposée dans ce programme a visé une forme de production de connaissances qui soit partagées entre des syndicalistes et l'ensemble des travailleurs de l'école (enseignants, directrices, personnels de cuisine et d'entretien, surveillants etc.) intéressés par la perspective de transformer positivement le travail. On est parti du présupposé

que le patrimoine de connaissances scientifiques déjà produit sur la problématique soulignée aurait besoin d'être socialisé et mis en débat de façon systématique pour que les transformations souhaitées aient lieu.

En termes méthodologiques, ce programme a été organisé en cycles visant la multiplication de la formation avec les travailleurs assumant la responsabilité des cycles qui suivent ceux auxquels ils ont participé au départ. Chaque cycle englobe deux phases qui ont été programmées pour permettre que l'expérience – concrète et singulière de chaque travailleur, de chaque collectif, de chaque école – soit partagée entre tous. Avec le but de développer cette expérience (Clot, 2008), la méthode de formation proposée insiste sur le dialogue et le débat en élargissant la capacité des collectifs de travail de comprendre ↔ transformer.

Dans ce processus, est constituée une Communauté Élargie de Recherche - Comunidade Ampliada de Pesquisa (CAP), définie par nous comme en espace de confrontation-coopération entre savoirs scientifiques et pratiques (Brito & Athayde, 2003 ; Brito, Athayde & Neves, 2003a), selon la perspective ergologique (Schwartz, 2000). Nous observons que cette modalité de formation a contribué à l'apparition d'une diversité de regards et de conceptions d'hommes et de femmes au sujet des problèmes du monde du travail scolaire, des questions de santé et de genre permettant leur objectivation et leur dénaturalisation (Silva, 2003; Costa, 2004 ; Neves et al., 2007). Par conséquent, le développement de ce programme a apporté des changements de natures diverses, depuis quelques-uns qui engagent le plan subjectif en passant par des modifications concrètes dans l'organisation et dans le milieu du travail, jusqu'à des changements dans les formes de lutte pour la santé, avec des effets sur la politique ou encore la construction de secrétariats de santé dans la structure syndicale elle-même.

Cependant, nous comprenons que nos actuels défis visent à contribuer à la continuité des transformations produites dans ce processus et à la réflexion permanente des travailleurs et travailleuses qui participent à la formation, envisageant le renforcement de la CAP, ainsi que de favoriser une plus grande diffusion de savoirs sur la question. Autrement dit, nous estimons que devient nécessaire une action vers le changement des sens socialement attribués au travail d'éducation réalisé dans les écoles publiques brésiliennes, de même qu'une discussion plus globale et qualifiée sur la question de la santé des protagonistes de ces activités. La construction et le maintien d'observatoires permanents sur le travail et la vie

dans les écoles et le maintien de l'élargissement des communautés de recherche composées par des travailleurs et des chercheurs professionnels font parties de notre stratégie.

Si nous considérons le rôle actuel d'internet, nous pouvons croire que celui-ci doit avoir priorité comme recours pour l'action mentionnée précédemment. Nous comprenons comme Lévy (2010) qu'il est possible de produire des outils pour le travail collectif qui soient cohérents avec le nouveau mode de collaboration pour la production de connaissance où la construction d'un réseau sociotechnique soit à la fois un instrument et un moyen de développement de la capacité d'action des travailleurs et des chercheurs. Internet peut être utilisé comme possibilité de faciliter les rencontres et les communications en vainquant la barrière de la distance dans un pays immense comme le Brésil et en permettant de faire circuler de la connaissance produite dans le monde universitaire et des savoirs issus des différentes expériences de travail dans les écoles. Internet facilite la communication en vainquant aussi la barrière du temps : des mots liés à différents contextes et à des dits antérieurs au moment d'une énonciation plus actuelle, la circulation des réponses, les discours des autres, enfin, tout cela est disponible comme recours pour les chercheurs spécialisés mais aussi pour les usagers du site qui prennent la parole.

Le site comprend un cadre dans lequel sont transmis les matériaux que nous produisons au sein du Programme de Forma(c)tion en Santé, Genre et Travail dans des écoles publiques. Dans ce cadre, nous présentons les transcriptions des dialogues qui se sont déroulés à différents moments du Programme.

Le panneau des textes présentés dans le site a pour but d'exposer quelques situations en dialogues, choisies entre celles qui mobilisaient les sujets au cours des échanges langagiers organisés par les chercheurs spécialistes à partir de thèmes foyers des rencontres et d'autres plus présents dans les histoires quotidiennes des protagonistes du travail. Ce choix concerne la façon dont les sens dans les dialogues se développent et l'occurrence de gestes verbaux-appréciatifs permet aux chercheurs spécialistes de signaler certains aspects de ce développement par

- la voix : hauteur, rythme, intonation ;
- la position des mots : la façon dont les mots sont placés côte à côte dans l'énoncé ;
- les mots en soi : certains choix lexicaux effectués ;

- les discours qui sont cités et l'interdiscours : à partir de l'histoire des occurrences de certains énoncés dans des rencontres antérieures, dans les médias et dans d'autres milieux.

Bref, il s'agit de chercher à présenter dans le site, entre autres choses, les dialogues du Programme de Formation relevés et transcrits dans le contexte d'un processus dialogique dans lequel ils se développent. Ainsi, l'objectif éthique-esthétique d'amener des événements de parole est d'ouvrir l'espace à de nouveaux contre-mots. En comprenant avec Bakhtin et Vigotski ce caractère dialogique comme constitutif de toute l'idée de langage et de développement du sens, les rencontres de la CAP se proposent de promouvoir en synthèse la confrontation du travailleur avec son travail dans son rapport avec le réel et ainsi avec le travail de soi et des autres, ce qui débouche sur une reconnaissance individuelle et collective d'une appartenance à un genre professionnel (Clot & Faïta, 2000). La différence de points de vues, la polyphonie orchestrée dans la confrontation qui produit de nouveaux textes, à partir de la nécessité d'élaborer de nouvelles manières de dire, bien que de modes plutôt timides, mettent à l'horizon dialogique une nouvelle pensée du travail, en constituant son thème pour un autre destinataire (en l'occurrence, un collègue de profession).

Cette attitude considère qu'hommes et femmes ne sont pas seulement devenus connus par l'intermédiaire de textes mais aussi se sont construits en eux et par eux. Dans les trames du dialogue, le mot de l'autre a un rôle fondamental pour que se fasse la rencontre avec le mot personnel, le mot de soi-même, dans sa condition de ne pouvoir être d'aucun autre, mais fruit d'une expérience individuelle de vie et de travail. Ainsi, le site amène la possibilité comme le défend Levy (2010) de potentialiser un réseau d'interfaces qui permettent de soustraire au spécialiste le seul domaine de l'analyse et d'inviter les différents intéressés par le travail et la vie dans les écoles, à partager un processus de production de connaissances dans le contact avec les dialogues qui ont été générés dans une rencontre déterminée de la CAP, mais qui, dans le moment où ils sont acheminés sur le site, ont rencontré d'autres interlocuteurs, d'autres possibilités d'analyses que la seule construite par le groupe qui organise le site. Ainsi, le site propose un espace où aussi bien des passages de conversations peuvent être accompagnés d'une analyse préalable du développement du sens que des tronçons de dialogues sans aucune analyse encore, comme une invitation faite à d'autres analyses ou bien afin de démarrer d'autres conversations à partir d'elles. L'idée est de pouvoir construire un

processus d'analyse ouvert à des contributions et non pas uniquement d'envoyer des analyses déjà achevées et définitives.

Bibliographie

ALMEIDA, M. R. A atividade de trabalho de professoras de escolas públicas: “ser professor é rebolar”. Dissertação de mestrado. João Pessoa: UFPB, 174 f. 2010

BAKHTIN, M. Problemas da poética de Dostoiévski. Tradução Paulo Bezerra. 2 ed. Rio de Janeiro : Forense Universitária, 1997. 275 p.

_____. Estética da criação verbal. Tradução Maria Ermantina Galvão G. Pereira. 2 ed. São Paulo: Martins Fontes, 1997. 421 p.

_____. (1998) Questões de literatura e de estética. (A teoria do romance) Tradução do russo Aurora F. Bernardini et al. 4 ed. São Paulo : Editora UNESP. 439 p.

BRITO, J.; ATHAYDE, M. Trabalho, educação e saúde: o ponto de vista enigmático da atividade. Trabalho, Educação e Saúde, v.1, n.2, p. 63-89, 2003.

BRITO, J., ATHAYDE, M.; NEVES, M.Y. (Orgs.). Caderno de método e procedimentos. Programa de Formação em Saúde, Gênero e Trabalho nas Escolas. João Pessoa: Ed. Universitária UFPB, 2003a.

_____. (Orgs.) Caderno de textos. Programa de Formação em Saúde, Gênero e Trabalho nas Escolas. João Pessoa: Ed. Universitária UFPB, 2003b.

BRITO, J. et Al. The use of a website as an interaction and training device in healthy, gender and work in schools. Work (Reading, MA), v.41, p.4661-4668. 2012

CLOT, Y. ; FAÏTA, D. Genres et styles en analyse du travail. Concepts et méthodes.

Travailler, Revue Internationale de Psychopathologie et de Psychodynamique du Travail, n° 4. Paris: Martin Media, 2000. 7-42

_____. Travail et pouvoir d'agir. Paris : PUF, 2008.

COSTA, J.D. O “Programa de Formação em Saúde, Gênero e Trabalho em Escolas Públicas” e a produção de subjetividades. Dissertação (Mestrado). 2004. Programa de Pós-graduação em Psicologia Social, Universidade Federal da Paraíba, João Pessoa.

FAÏTA, Daniel. Parler du travail, travailler la parole. In: SCHWARTZ, Yves; FAÏTA, Daniel (orgs.) L’homme producteur. Autour des mutations du travail et des savoirs. Paris : Messidor/Éditions Sociales, 1985. 163-203

_____. Mondes du travail et pratiques langagières. Parole(s) ouvrière(s). Langage n° 93 Larousse : Paris, 1989.

FRANÇA, M.B. Uma comunidade dialógica de pesquisa : atividade de discurso em guichê hospitalar. São Paulo: Educa/FAPESP, 2007.

FREIRE, P. Pedagogia da autonomia. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1997.

LEVY, P. Cibercultura. 3ª. Ed. São Paulo: Editora 34. 2010.

NEVES, M. Y., 1999, Trabalho docente e saúde mental: a dor e a delícia de ser (estar) professora. Tese de doutorado – Instituto de Psiquiatria, Universidade Federal do Rio de Janeiro, Rio de Janeiro, 277 f..

_____ & Seligmann-Silva, E. Trabalho docente: precarização e feminização de uma prática profissional. In: Jussara Brito; Maria Elizabeth Barros; Mary Yale Neves & Milton Athayde. Trabalhar na escola? “Só inventando o prazer. Rio de Janeiro: Edições IPUB/CUCA. , 2001,

SCHWARTZ, Y. Le paradigme ergologique ou un métier de Philosophe. Toulouse: Octarès, 2000.

_____ & DURRIVE, L. (Orgs). Trabalho e ergologia: conversas sobre a atividade humana. Niterói: EdUFF. 2010.

SILVA, E.F. Trabalhadores/as de escola e construção de uma “Comunidade Ampliada de Pesquisa”: a busca da promoção da saúde a partir dos locais de trabalho. 2003. Tese.

VIGOTSKI, L. S. Pensée et langage. Paris : La Dispute. 1997

DURRIVE L. (Université de Strasbourg)

Contact : durrive.louis@orange.fr

Comment approcher une situation de travail en formation, dans une perspective ergologique ?

Comment saisir une situation de travail, comment appréhender sa dialectique fondatrice, l'« impossible – invivable », autrement dit comment mettre en évidence les débats de normes caractéristiques de l'activité ?

Dans le langage de la photographie, on dira qu'il faut jouer avec la profondeur de champ. Quand on s'éloigne du moment actif du travail, on peut décrire la situation en termes généraux, en journée type ou semaine type, par exemple. A l'opposé, lorsqu'on se place au plus près des arbitrages du travail dans l'espace et le temps, on décrit la situation dans sa singularité : une journée bien réelle, précisément datée. On obtient ainsi deux discours nettement distincts sur le travail, mais qui font référence à une même réalité, car seule la perspective change. La démarche que nous préconisons, celle qui alterne « le repérage » et « l'ancrage », correspond très exactement à la confrontation de deux discours : celui de la désadhérence et celui de l'adhérence.

L'exercice de repérage-ancrage est bien sûr un artifice, dans la mesure où ces deux approches de la réalité sont inextricablement nouées dans l'agir au quotidien. Dans le but de mettre en visibilité les débats de normes, on sépare pour l'analyse ce que la vie réelle confond. On énonce clairement, dans le repérage, ce qui fait normes antécédentes dans notre travail, alors que précisément celles-ci prennent corps seulement dans nos renormalisations : pour être effective, la norme a besoin de s'appuyer sur des hommes normatifs. Les normes antécédentes, fixées en désadhérence, investissent les renormalisations, décidées dans l'adhérence. Cette rencontre génère des débats inapparents, les débats de normes, dans une tension invisible et pourtant permanente. Alors pourquoi parler de tension ?

Par définition, la norme antécédente est anonyme : elle ne fait acception de personne, elle ne tient compte d'aucune position particulière. Sa force est justement d'être le produit d'une

neutralisation des points de vue. A l'inverse, une renormalisation est tout entière l'expression d'un point de vue. Elle résulte d'un parti pris, d'un engagement. Elle déneutralise la norme organisatrice, celle qui précède et rend possible l'activité. Deux mouvements donc, en sens contraire, l'un vers plus de distance, l'autre vers plus de proximité par rapport aux arbitrages de l'activité. C'est pourquoi on parle ici de tension. Au fond, en raison de cet effort ininterrompu, travailler revient à retourner la norme comme on retourne un gant : elle était antérieure, il faut l'actualiser ; elle était anonyme, il faut la personnaliser.

On retrouve inévitablement la dialectique « impossible – invivable ». Il est impossible pour une norme qui est le produit d'une neutralisation (qui est une exérèse des points de vue) d'avoir un effet mécanique dans l'histoire humaine, puisque celle-ci oblige à évaluer sans cesse, donc à prendre parti, à ne pas rester neutre. Mais cet impossible est aussi un invivable, dans la mesure où aucun être humain ne pourrait agir sans s'impliquer, sans exprimer un point de vue, sans poser des actes venant de lui en tant que centre d'interprétation, d'évaluation. L'articulation des deux enclenche une spirale infinie, la matrice de l'histoire humaine : face à l'impossible auquel se heurte l'effort de connaître par anticipation, l'invivable – qui est la manifestation d'un effort irrépressible de vivre – va creuser, avec ses initiatives, le fossé entre le prévu et le réel. L'effort de connaître est alors contraint de se remobiliser pour surmonter ce nouvel « impossible ». Et ainsi de suite...

Pour mieux saisir cette subtile dialectique, il suffit de se représenter l'écart entre le prescrit et le réel et de former une hypothèse : si l'humanité n'était confrontée qu'à ce phénomène-là, et non pas aux deux évoqués précédemment, alors la puissance d'anticipation par le concept aurait fini par régler son retard sur la réalité ! Or il n'en est rien, puisque l'écart ne cesse de rebondir, provoqué par « l'invivable », autrement dit l'initiative humaine, indéracinable autant qu'indispensable...

Lorsqu'on confronte les deux discours, on constate à la fois leur ressemblance et leur différence. Il s'agit bien d'une même réalité de travail, mais elle est rapportée selon deux registres distincts. Le repérage fait l'inventaire des composantes de la situation, à distance du moment à vivre. C'est « la lettre » en quelque sorte, par opposition à « l'esprit » de cette même situation, appréhendé par l'ancrage au plus près des décisions à prendre. L'esprit : nous entendons par là le moment réel de travail qui n'est pas neutre, mais fortement investi par les valeurs dans un débat de normes. Seul celui qui vit la situation peut en saisir les véritables

enjeux qui s'en dégagent. Dans l'urgence de la décision à prendre, l'organisation joue bien sûr un grand rôle, mais elle ne fait pas tout – car c'est l'être d'activité qui gère les écarts avec le réel du travail. La tâche doit être, ici et maintenant, mise en œuvre dans la seule réalité qui soit, la réalité humaine – et ceci pointe vers ce que nous appelons le service, au sens d'une obligation à l'égard d'autrui, d'un engagement de soi, d'un « usage de soi » par soi et en fonction des autres, qui va immanquablement donner une certaine allure à la tâche, une fois traduite en actes concrets. Nous dirons qu'être compétent, c'est parvenir à réaliser la tâche demandée non pas dans l'absolu, mais dans le service qui est à rendre, maintenant et ici-même, en tenant compte de telle personne qui n'est pas là, de telle autre qui est occupée ailleurs, en cherchant telle solution de remplacement, une issue parfois bancale mais qui ne se comprend que dans la multidimensionnalité de la situation à vivre. Lorsqu'elle rencontre le service et l'investit, la tâche n'en sort pas indemne, dans la mesure où – comme toute norme antécédente – elle subit une traduction locale, à travers un point de vue. Là se trouve la source des savoirs d'expérience qui, le cas échéant et sous condition de visibilité, peuvent instruire la norme organisatrice et contribuer à un mieux-vivre au travail.

Le repérage prétend donner les grands traits d'une « situation générale ». Cette dernière expression porte toutefois une contradiction dans les termes. Une situation en effet ne saurait être que singulière, car il est impossible d'agir « en général ». En agissant, on s'inscrit nécessairement dans du très local et du très actuel. D'un autre côté, l'agir ne s'improvise pas, on agit par rapport à quelque chose, à des normes sociales préexistantes – et cela, le repérage le rappelle opportunément. Repérage et ancrage s'adossent l'un à l'autre, leur distinction facilitant la reconnaissance des contraintes, ce à quoi l'on est partiellement assujéti dans l'agir – et simultanément, ce dont on cherche à se libérer par nos micro-initiatives, ce qui fait point d'appui parce que point de résistance.

Autre rapport en tension entre le repérage et l'ancrage : le temps. Dans le repérage, qui est un descriptif du cadre et des contraintes du travail, le temps est celui de l'horloge. Affaire de mesure et de grandeur en rapport à une unité légale, le temps neutre se prête à la quantification, à la gestion anonyme. Il est divisé en heures, minutes et secondes. Dans l'ancrage, on s'adossera effectivement à cette horloge, car elle fonctionne comme une norme antécédente dans la situation considérée. Mais c'est pour mieux envisager, à partir de là, le « temps ergologique ». Celui-ci est loin de se réduire à ce que les psychologues appellent le temps subjectif ou qualitatif, l'impression de longueur ou à l'inverse de brièveté, selon le

degré de concentration. Le temps ergologique va bien au-delà, c'est celui de l'activité, un temps axiologique. J'agis à un moment donné, dans une temporalité qui dépasse le strict instant que je vis, car le présent réel empiète sur l'avenir autant que sur le passé proches. Mes arbitrages vont tenir compte du « passé persistant » : l'héritage des actes posés par ceux qui m'ont précédé juste avant que je n'intervienne ; et aussi du « futur imminent » car mes actes sont orientés par ce à quoi je dois m'attendre, peu après avoir agi. A cela s'ajoute le « présent simultané » : j'agis en fonction de ce que font les autres au même moment que moi.

Le moindre de mes agir me place ainsi dans une configuration originale des trois temps grammaticaux, réordonnant les chaînes de causes et d'effets. Et par-dessus tout, par ma seule présence, je vais redessiner les alternatives contenues dans la situation. Celle-ci est composée, à la fois, d'un réel qui pèse par son inertie et d'une réalité sur laquelle j'ai prise, dans la mesure où je me la représente. Selon ma position en valeur, je peux orienter dans un sens ou dans un autre le cours des événements, tenter de reprendre l'initiative sur les déterminations. Je ferai apparaître à mes yeux ce qui est et restera une contrainte, mais deviendra aussi pour moi une opportunité. J'imprime alors un certain sens au devenir, je fais histoire.

Voilà en résumé, le mixte dans lequel je me trouve lorsque je suis en activité. Je peux me figurer un triangle (qu'on opposera au simplisme de l'homme isolé face à une tâche isolée). J'ai un certain nombre de savoirs, c'est la part de réalité que je maîtrise. Cependant, cela ne suffit pas, car je suis immergé dans le réel du moment à vivre, que je vais devoir évaluer : le savoir dont je dispose sera une aide précieuse, jamais la solution miracle. Dans sa lourdeur, le réel ne se limite pas à ce que le savoir a pu appréhender, et que nous nommons la réalité. Le réel est aussi ce qui me résiste lors de ma confrontation au monde – les contraintes actuelles et qui ont échappé aux savoirs d'anticipation. Enfin, le réel se trouve également dans la relation à autrui, celle qui façonne le moment du travail. C'est en effet la médiation des autres qui fait que, pour moi, le moment d'affronter le réel prend l'allure d'un événement, recouvre une temporalité (avec la densité évoquée plus haut : la superposition des temps). Sans les autres, il n'y aurait pas de temps collectif, pas d'histoire, pas d'activité.

Le triangle que je dessine commence donc par autrui : de ce sommet géométrique, je pars vers les deux autres extrémités. D'un côté vers le monde matériel, « inhumain » au sens où il se présente sans point de vue, neutralisé ; c'est là par exemple que je retrouverai la tâche, comme convention anonyme et détour théorique. De l'autre côté, vers l'individu : celui qui agit, celui

qui prend les initiatives, celui qui sera en « débat de normes » pour trouver une issue. Mais une issue à quoi ? A une double exigence : l'exigence d'utilité, horizontale dans mon triangle, qui consiste à rendre service à autrui, celui qui vient à la rencontre de celui qui travaille, avec une grande variabilité ; et aussi l'exigence de conformité, verticale dans mon triangle, autrement dit la réalisation de la tâche demandée, malgré cette infinie variabilité charriée par la présence d'autrui.

De l'éclairage sur l'activité à la mise en mots des points de vue

Quelles sont nos recommandations concrètes pour approcher une situation de travail, sans trop trahir sa complexité et en dégagant autant que possible des pistes d'amélioration ?

D'abord on laissera émerger l'activité tandis que remontent à la surface les ingrédients de celle-ci : (a) le repérage correspond à l'inventaire (jamais exhaustif, bien entendu) des normes antécédentes et anonymes, celles qui ont posé les principaux cadres de la situation de travail – et le croquis des locaux, sorte de plan sommaire, peut souvent être un support de premier ordre pour encourager celui qui donne des explications ; (b) l'ancrage revient à faire le récit d'une séquence bien réelle de travail, en respectant la chronologie, car celle-ci sert de repère pour suivre la succession des événements et restitue les conditions des arbitrages ; (c) le croisement du repérage et de l'ancrage doit être continu : il ne s'agit pas de passer de l'un à l'autre comme on tournerait une page, car l'activité est un va-et-vient entre norme et renormalisation. A l'image de la trame et de la chaîne sur le métier à tisser, les données de repérage et celles d'ancrage s'entrecroisent en permanence. Le résultat est d'offrir aux protagonistes l'occasion de reconstituer leur point de vue, qui a toujours été là mais restait informulé. Ce point de vue, c'est précisément le débat de normes. C'est là sans doute l'originalité et le véritable bénéfice de l'exercice, par rapport à d'autres démarches d'analyse du travail qui s'appuient sur le constat de l'écart entre le prescrit et le réel. Cet écart met en évidence les renormalisations, en d'autres termes les manières de faire qui ont été adoptées par quelqu'un de bien identifié, en conclusion d'un arbitrage en situation. Au-delà, le débat de normes permet d'entrevoir les possibilités que portait cet arbitrage, ou comment la personne a pu envisager d'exercer sa normativité, sa puissance normative, dans l'adhérence au hic et nunc. L'appréhension d'un pouvoir d'agir négocié non pas dans la généralité mais dans une situation précisément qualifiée, au double sens de nommée et de normée, a

l'avantage de donner des points d'appui dans un champ de contraintes réellement pris en compte, d'ouvrir de vrais « gisements d'alternatives » (Y.Schwartz).

Ensuite, pour mettre en discussion le point de vue désormais disponible en mots, on se souviendra du principe : chacun a forcément ses raisons, mais il n'a pas forcément raison. Le schéma du triangle de l'activité est un outil qui a sa pertinence, dans une problématisation des points de vue. Précisons que nous parlons non pas de trois points isolés qu'on rapprocherait, mais de la figure triangulaire, indiquant la solidarité des trois sommets. Impossible de considérer l'un sans prendre en compte les deux autres : l'activité est la confrontation de (a) quelqu'un de bien identifié (b) au monde réel qui lui résiste, mais confrontation qu'il ne peut mener (c) sans la médiation des autres.

- L'entrée dans le triangle est systématiquement celle du pôle Autrui. « Les autres » sont le fondement, la raison d'être d'une activité, à la fois son départ et son aboutissement. Le schéma taylorien au contraire nous a habitués à considérer l'individu face à la tâche : or, ce ne sont là que des fictions si l'on met « les autres » entre parenthèses. Autrui est la source de la norme et de la valeur. C'est pourquoi la réalité humaine du service est, selon nous, le commencement d'une réflexion sur l'activité. Il convient de partir de là, dans une discussion entre les protagonistes d'une situation de travail : entrer globalement par le service qui était à rendre collectivement, pour en arriver progressivement aux missions individuelles. La perspective sera renouvelée, puisque le sens de l'activité ne se trouve pas dans le face-à-face entre l'individu et sa tâche, mais dans le vis-à-vis avec autrui.

- Le pôle du Soi : c'est la question fondamentale de savoir « qui » est celui qui agit. Certains ont pu considérer que l'on pouvait postuler un sujet tout constitué, sorte de sujet-roi, existant avant son acte qu'il maîtriserait à l'avance. D'autres, au contraire, ont regardé l'acteur comme un produit de ses déterminations, venant donc après l'acte, une sorte de sujet de paille qui intérioriserait les influences pesant sur lui. Et si l'on s'en tenait à l'acte lui-même, plutôt qu'à l'avant ou à l'après ? Yves Schwartz parle d'un énigmatique « corps-soi », une subjectivité qui se constituerait au fil de son activité, de son expérience normative, en incorporant l'infinité de ses débats de normes. En effet, il convient de rappeler que l'agir est à chaque fois une épreuve : dans un champ de contraintes qui ne le lâchent jamais, l'être d'activité est pour partie aliéné par ce qui le détermine, mais il va toujours chercher à reprendre l'initiative. Tant soit peu, il voudra se poser en sujet de ses normes, comme le dit

Canguilhem. Au point que son individualité peut s'entendre comme sa manière de se confronter aux normes : sédimentation d'une personnalité d'un côté, un « idem » qui fait la continuité d'une personne ; mais simultanément ouverture de cette personnalité au devenir, à l'altérité, un « ipse » qui rend compte de l'être de changement.

- Enfin dans notre triangle, le troisième pôle est celui du réel, le monde qui manifeste sa présence par sa résistance, donc de manière négative, puisque nous n'avons pas d'accès direct à lui – mais également de manière positive, à travers ce qui fait la réalité, autrement dit la partie du réel que nous parvenons à nous représenter. C'est là qu'il convient de placer les tâches, les difficultés objectives de leur maîtrise, la part de variabilité qu'entraînent les pesanteurs du monde matériel. Mais bien sûr, il n'est pas concevable de séparer ce pôle des autres sommets du triangle. Par exemple, dans un service hospitalier, lorsqu'un lève-malade est théoriquement disponible, mais en réalité monopolisé par quelqu'un d'autre, le protagoniste de la situation se trouve obligé d'imaginer d'autres solutions pour déplacer le patient. Rien que dans cet énoncé, on voit la circulation des contraintes entre les trois sommets de notre triangle. Problématiser un point de vue, c'est aussi cela : réintroduire le point de vue des autres grâce à une mise en liens de ce que chacun perçoit de façon isolée ou compartimentée.

GOULART E.M. (PUC Campinas UNICAMP, Sao Paulo)

Contact: emgoulart@uol.com.br

Activité de formation et de travail dans les services sociaux de la santé

INTRODUCTION

Dans les sociétés fortement marquées par l'inégalité sociale et par l'émergence de multiples expressions de la question sociale, comme c'est le cas de la société brésilienne, innombrables sont les difficultés qui se posent pour l'accomplissement du droit à la santé et, par conséquent, pour la formation et l'exercice du travail d'assistance sociale dans la santé publique. Le but de cette étude était de réfléchir sur les dilemmes posés à celui qui supervise des étudiants-stagiaires pendant la réalisation du travail d'assistance de nature collective dans le champ de la santé publique. Dans ce milieu, l'individu qui enseigne la formation pour le travail, réalise son activité dans un champ plein de variabilités, plongé dans des multiples normes en présence de diverses temporalités : vital, mercantile, bureaucratique et ergologique (JOAZEIRO, 2002; 2008). Le professionnel affronte, pendant une longue durée, le dilemme d'enseigner à travailler, en même temps qu'il réalise l'activité d'assistance au malade dans la santé publique.

Dans ce milieu, le protagoniste de l'activité de travail et de formation convoque les savoirs nés dans divers champs disciplinaires, quelques-uns limités au champ de savoir de sa propre profession et d'autres amassés peu à peu au cours de la réalisation de son activité qui se passe en relation d'hétérodétermination, d'interdépendance et d'interpénétration avec d'autres savoirs à la jonction du soin et de « la vie d'autrui » (SCHWARTZ, 2007) dans le champ de la santé.

ACTIVITE DE FORMATION ET DE TRAVAIL DANS LE SERVICE SOCIAL

Au Brésil, l'assistant social est un professionnel de niveau supérieur dont la formation scientifique a une nature théorique-critique, éthique-politique et technique-opérante. Le stage supervisé a un statut légal dans le processus de formation de l'assistant social, institué dès la création du cours au Brésil. Il s'est constitué comme norme académique antécédente, obligatoire pour obtenir le diplôme en Service Social. La pratique pendant le stage, réalisée simultanément aux cours, a lieu à partir de l'insertion du étudiant dans l'espace socio-institutionnel avec pour objectif de le rendre capable d'exercer le métier professionnel et, pour cela, exige l'existence d'une supervision systématique tant dans l'unité d'enseignement que dans le champ du stage. La supervision se décompose en deux types : la supervision académique exercée dans l'université par le professeur superviseur et la supervision de terrain réalisée par le professionnel superviseur dans le champ du stage. L'action de former n'est pas restreinte au "lieu où" se réalise le stage; elle s'articule et se rapporte à plusieurs savoirs en processus, soit à la sphère de formation à l'université, soit dans le propre champ du stage, soit dans la vie. L'enregistrement de ces deux endroits où se réalise la formation – l'université et le champ du stage - exige qu'il ait une articulation entre les deux, puisque, au contraire, nous mettons l'étudiant "en deux logiques parallèles, entre [celle] du travail et [celle] de la formation" (SCHWARTZ, 2005, p. 238). Il y a un rapport d'interpénétration et d'interdépendance, comme remarqué par Elias, qui se passe de façon évidente entre ces espaces.

Dans cette étude nous nous enquérons de la place de l'activité de Supervision Académique et de Supervision de Terrain de l'étudiant-stagiaire dans le processus de formation en Service Social et nous nous demandons comment se produit la transmission des savoirs disciplinaires, épistémiques et des savoirs ergologiques, c'est-à-dire des savoirs nés de l'expérience, dans un milieu marqué par la manque de ressources, par les risques de vie et par la relation du travail interdépendant entre les diverses professions et occupations au champ de la santé. Cette recherche renvoie à la question de séparation entre la théorie et la pratique. L'étude, en utilisant la méthodologie qualitative, est partie de l'expérience individuelle et collective de la réalisation du travail réel dans les deux modalités de supervision.

L'USAGE DES GRTS LOCAUX ET LE SÉMINAIRE REGIONAL

L'étape française des investigations au Département d'Ergologie (France) a recherché la genèse, a approfondi la connaissance des fondements, des normes antécédentes, des méthodologies du Groupe de Rencontre du Travail (GRT), ce qui a permis l'accès à la production de connaissance et aux réserves d'alternatives qui adviennent de son usage. Dans l'étape brésilienne, on a conduit la recherche de terrain proprement dit, en organisant six rencontres de chaque GRT avec l'analyse du matériel produit dans la relation avec les Superviseurs Académiques et ceux du Terrain des deux Unités d'Enseignement. On a organisé un Séminaire Régional avec la présence de tous les « sujets » de la recherche. Cette étape présuppose un dialogue intense avec, au minimum, trois temporalités : celle, d'horloge, marquée par l'inexorable mouvement des aiguilles ; la temporalité bureaucratique, celle que prédéfinit le rapport du savoir avec la continuité du temps ; et l'ergologique, ancrée dans une biographie particulière, dans l'histoire d'un corps-soi de celui qui recherche, qui s'enquiert, qui apprend et produit de la connaissance dans un rapport intense avec un corps de savoirs qui préexiste à lui, déjà consolidé à travers le temps.

La recherche a été faite à travers l'organisation de GRT, outil développé par l'Ergologie pour entreprendre l'analyse de l'activité de travail dans les deux modalités de Supervision dans le processus de formation de l'étudiant-stagiaire du Service Social. En 1993, Schwartz déjà indiqué la nécessité de ce dispositif le jugeant comme une « conséquence directe de l'idée de la renormalisation dans l'activité » (2001, p. 44 ; 1995). Le GRT s'appuie sur la discussion libre de thèmes choisis par les sujets de la recherche ancrées sur les thèmes d'orientation de l'étude, avec l'usage d'outils analytiques de l'Ergologie, c'est-à-dire, la distance entre travail prescrit et travail réel, le corps-soi, l'inconfort intellectuel, les dramatiques de l'usage de soi et le concept d'Entité Collective Relativement Pertinente (ECRP), pour décompartmenter les savoirs, se saisissant de ceux qui sont nés du corpus des savoirs de la discipline épistémique et ceux nés de et dans l'activité réelle des superviseurs, à l'activité humaine imprescriptible, en d'autres termes, les savoirs ergologiques indispensables pour gérer, faire des choix, soigner, enfin, « aller à la rencontre de la vie d'autrui ».

Dans les GRT locaux réalisés dans deux municipalités situées à l'intérieure de l'État de São Paulo, et au Séminaire Régional où tous les Superviseurs Académiques et de Terrain des GRT avaient participé, on a cherché de « déplier les triangles Valeurs-Savoirs-Activités » avec le

but d'expliquer les « points de vue » des sujets superviseurs sur les savoirs et les temporalités propres à l'activité de supervision du et dans le Service Social.

Le Séminaire Régional se constitue dans un espace de construction de savoirs des deux GRT locaux en permettant des réflexions sur les « points de vue » des sujets superviseurs par rapport aux savoirs et temporalités présents dans l'activité de supervision du et dans le Service Social ; en outre il permet de dialoguer sur la relation du corpus de savoirs de la profession et sa corrélation avec les caractéristiques socio-regionaux particulier de chaque région dans ses multiples expressions de la question sociale (CASTEL, 2000) avec ses manifestations dans le contexte local et regional. Les récits ont constitués une source empirique principale et le cahier des charges constitue une source d'information spécifique.

CONSIDÉRATIONS FINALES

Le processus de réalisation des GRT et du Séminaire Régional a demandé une écoute attentive et a donné les conditions pour des nouvelles questions ; il a aussi permis un dialogue ample, approfondi et éthique sur la nature des savoirs hybrides au champ de la santé et du social en permettant de faire connaître les réserves d'alternatives dans ce champ de connaissance et de défense de la vie et de la citoyenneté.

Dans la formation pour la santé dans le Service Social, l'activité du transmettre humain se présente comme une vraie difficulté pour les deux modalités de Supervision, due à la continue nécessité de gérer les savoirs ergologiques nés de l'activité concrète de travail, amassés dans l'exercice de la profession, autant que les savoirs épistémiques spécifiques à la formation lesquels sont [re]controversés par les savoirs ergologiques en cet exercice, dans l'activité concrète de travail. Une double gestion a lieu, laquelle explique la [re]convocation des deux savoirs, l'un interpénétrant l'autre, pendant la transmission de l'orientation à l'étudiant-stagiaire. Le rapport d'assistance et celui de supervision requièrent de celui qui les réalise d'entreprendre une combinaison entre les trois temps, celui d'hier – qui s'est constitué dans les savoirs ancrés sur les aspects d'historicité d'un champ de savoir et d'un milieu de travail; celui de l'ici et du maintenant – indispensable à l'intervention qui demande toujours de comprendre et de déchiffrer l'instant ; le temps du devenir – du demain. Les deux premiers temps ont un intime rapport avec le demain, à mesure qu'on cherche de réaliser des choix qui ont des implications dans l'histoire de la vie d'autrui. Les actions du présent cherchent de

prescrire des formes d'action dans l'ici et le maintenant qui produisent un impact dans le demain. Toutefois, la tendance de leurs résultats est d'être incertains, puisque le mouvement qu'ils impriment dépend de la qualité synergique des collectifs qui peut ou ne peut pas être capable de mettre en mouvement des formes pertinentes d'attention à l'utilisateur.

Dans ces deux modalités de supervision, il y a la rencontre invisible à l'intersection entre les savoirs épistémiques et ergologiques dans l'activité d'orientation de l'étudiant-stagiaire. Le superviseur doit être attentif à cela pour comprendre le moment où l'étudiant-stagiaire est capable de déchiffrer leurs nécessités. C'est de la continue réalisation de ce double processus qu'adviennent les "synthèses provisoires", indispensables pour ancrer l'assistance, ici considérée pour intervenir dans la vie d'autrui. L'intervention a des implications sur la vie d'utilisateur, sur l'enseignement d'étudiant en formation et sur l'apprentissage d'assistant social superviseur, lui-même. Cette activité convoque le superviseur à mettre en paroles ces infimes et microscopiques débats de normes qui confèrent à cette activité un triple sens, en même temps de caractère pédagogique, épistémologique et politique.

BIBLIOGRAPHIE

CASTEL, R. Les Métamorphoses de la question sociale, une chronique du salariat. Paris: Folio-Gallimard, 2000.

ELIAS, N. La Société des individus, Fayard, 1991.

JOAZEIRO, E.M.G. Estágio Supervisionado: Experiência e conhecimento. Santo André, SP: ESETEC, 2002.

_____. Supervisão de Estágio: Formação, Saberes, Temporalidades. Santo André, SP: ESETEC, 2008.

SCHWARTZ, Y. Note de synthèse sur la table ronde: l'expertise socio-humanitaire. In: Carrefours Sciences Sociales et Psychanalyse : le moment moscovite. Paris: L'Harmattan, 1995. p. 437-42.

_____. Le paradigme ergologique ou un métier de Philosophe. Toulouse: Octares, 2000. p. 86–105.

_____. Trabalho e Educação. Presença Pedagógica. Belo Horizonte, v. 7, n. 38, p. 5–17, mar./abr. 2001.

_____. Transmissão e Ensino: do mecânico ao pedagógico. Pro-Posições. v. 16, n. 3 (48): 229-44, set./dez. 2005.

_____. Du « detour thèorique « à l'» activité « comme puissance de convocation des savoirs. Education Permanente. 2007. p. 13–23.

SCHWARTZ, Y.; DURRIVE, L. (Dir.) L'Activité em dialogue – entretiens sur l'activité humaine II. Toulouse: Octares, 2009. p. 262–67.

MARIA IEDA ALMEIDA MUNIZ, (UFF, Rio de Janeiro)

Contact : muniz@utfpr.edu.br

Penser le travail dans la formation des enseignants

Dans ce travail, sous le point de vue linguistique, nous essayerons de montrer comment l'Ergologie et l'Ergonomie Située contribuent à l'examen du langage dans une situation de travail. Ainsi, nous utiliserons des données rassemblées en salle, en classe et en autoconfrontation avec les étudiants de dernière année de Lettres. Pour l'analyse des données nous nous pencherons sur les présuppositions théorico-méthodologiques de Schwartz (2004), de Clot et Faïta (2000) et de Amigues (2004). Méthodologiquement, nous ferons une analyse énonciative du discours, plus profonde, dans laquelle nous montrerons par le biais de différentes voix sociales que les discours constitués en situation de travail et les sessions d'autoconfrontation certifient de la difficulté de parler du milieu du travail.

En tant que professeurs formatrices d'étudiants en Lettres, nous avons remarqué, tout au long de notre carrière universitaire, une sérieuse lacune en ce qui concerne les recherches sur la formation des futurs professionnels de l'enseignement. Nous avons remarqué que, au-delà de parler d'éducation et du professeur, il y a une valorisation dans la relation de celui-ci avec sa salle de cours, avec ses étudiants, avec le contenu étudié ; cependant, il est peu discuté de ses actions en tant que travailleur. La même chose se produit lorsque l'on parle de l'apprenti du professeur - le stagiaire-, une fois qu'il y a des textes officiels ou universitaires disant ce qu'ils doivent faire et en quelle quantité (heures d'apprentissage, remplir des documents, faire des rapports, etc...), mais sur ce qu'ils ont réellement fait ou font encore, peu le savent.

Nous pensons qu'il y a des choses prescrites qui règlent l'activité de ce stagiaire, mais nous devons rester attentifs par rapport au fait que, pour que cet acteur social puisse exercer son travail, non seulement il doit accomplir ce que l'on lui ordonne, mais il doit en plus aller au-delà de cet ordre, parce qu'il est en train de réaliser une activité entière dans laquelle il dépose son histoire, son énergie, toute sa connaissance, sa capacité. Le travailleur transforme alors

cette activité en quelque chose d'unique, que lui-même, en autre occasion, ne sera pas capable de produire (AMIGUES, 2004).

Pour comprendre ce processus de formation, il est nécessaire de vérifier non seulement les activités prescrites qui circulent durant la formation des stagiaires, aussi bien que les rapports d'apprentissages qui sont produits à leur effet, le travail in locu, et accomplir des entretiens avec pour but l'approximation des discours qui sont produits dans le cadre du processus de la formation du professeur universitaire. Dans cette direction, nous croyons que, dans un cours de formation des professeurs, la connaissance de ces discours devient essentielle si nous voulons, d'un côté, éviter le maintien d'idées ou de comportements qui aideraient peu au développement du travail du professeur et, d'un autre, stimuler la propagation de ceux qui contribueront à un travail qui satisfait ce dernier ainsi que la société.

En pensant à cette problématique, nous avons décidé de rechercher, dans une université, la formation des étudiants du Cours de Lettres par les discours constitués dans la période de régence. Pour que nous puissions comprendre cette période, premièrement, nous sommes allés étudier les prescrits qui règlent cette exigence curriculaire. Nous avons étudié le projet pédagogique du cours et le régime d'apprentissage. Peu après, nous avons réalisé des entretiens avec des professeurs formateurs et des conseillers d'apprentissage, puis nous avons invité des étudiants inscrits en septièmes et huitièmes périodes de cours pour un entretien. Nous avons réalisé l'observation de quelques classes et nous avons filmé ces cours administrés par les élèves. Nous avons utilisé dans cette recherche les méthodes d'instruction au sosie et l'autoconfrontation simple et croisée. L'utilisation de cette méthode nous a motivées, une fois que nous avons admis que nous étions confrontées à ce qui avait été prescrit, à ce qui a été possible de réaliser, que nous pouvons nous rapprocher de la connaissance de cette activité de travail développée par les stagiaires - les futurs professionnels de l'éducation.

Dans le passage qui suit, nous avons la présence d'un protagoniste du travail qui commente la difficulté à laquelle le professeur-stagiaire doit faire face pour accomplir son activité.

21:01 - P: ... Là sur le moment vous cherchez la craie... A l'école publique... D'habitude c'est cela le matériel... La méthode que le professeur utilise pour l'enseignement... C'est le tableau noir avec la craie... Cela est chose commune ?... Qu'il manque une craie... Qu'il manque : l'effaceur ?...

MA: ... Non... Ce qu'il y avait aujourd'hui... Je ne sais pour quelles raisons la salle des professeurs était fermée... Le matériel reste là... D'habitude on nous apporte l'effaceur... Ce que nous rencontrons dans la salle des professeurs... Et là c'était fermé... Et je ne pouvais pas prendre le matériel avant d'entrer à la salle de classe... Et cette question de ne pas avoir le matériel... Elle transmet pour l'étudiant le sujet du professeur désintéressé... Le professeur est arrivé en salle de classe... Le professeur n'a pas pris le matériel... Le professeur était sans craie... Il était sans effaceur... Alors chaque minute ... «ah attrape l'effaceur pour moi!»... Il y a eu un moment pendant la classe, beaucoup plus tôt, qu'on a frappé à la porte demandant l'effaceur... Une autre professeur demandant un effaceur...

00:40 – JH: Alors c'est ainsi ... C'est ... Nous... Nous y avons la sensation parfois... Dans salle de classe... Principalement l'étude de la matière de la Langue Portugaise et la Littérature que les étudiants pensent qu'ils n'en auront PAS besoin...

01:14 – JH: Et il implique que... Ce soit une souffrance pour les gens parce que vous voyez que l'étudiant est d'une certaine FORME ... Il est... Sans pers-pec-tive qui utilisera cette connaissance... Cela rend un peu difficile le cours... Principalement quand vous êtes un professeur stagiaire... Professeur remplaçant... Qu'il sait que la note ne dépend pas de vous...

04:40 – JH: Mais je crois que le professeurMEME... Le professeur qui est bon à pour craie et une photocopie ou autre pour seules ressources...

10:16 – JH: Alors nous professeurs avons beaucoup de difficulté pour concourir avec la quantité d'informations que les étudiants... Désolé... Que les étudiants reçoivent quotidiennement... Alors comme ceci... Vous restez en classe donnant cours... Parlant d'une matière qu'ils ne trouvent pas important d'étudier, sachant qu'à l'extérieur il y a déjà le portable.

Dans ces extraits, nous pouvons constater que les conditions pour le développement de l'activité sont précaires, l'étudiant sans motivation pour apprendre et le professeur avec peu de ressources didactiques, pourraient faire appel, dans cette situation, seulement au tableau et à la craie. Le professeur qui est bon a de la craie et une photocopie ou autre pour seules ressources... Le protagoniste de l'activité croit qu'il existe une concurrence déloyale entre le développement de son activité et les ressources technologiques que les étudiants utilisent avec

lui en salle de classe : *nous, professeurs avons beaucoup de difficulté pour concourir avec la quantité d'informations que les étudiants (...) reçoivent quotidiennement... Alors ainsi... Vous restez en classe donnant cours... Parlant d'une matière qu'ils ne trouvent pas important d'étudier, sachant qu'à l'extérieur il y a déjà le portable...* Nous avons remarqué, ici, selon Schwartz (1998), des « dramatiques » un « corps-si », cette souffrance dans une situation presque sans contrôle par l'enseignant expérimenté.

Ainsi, les protagonistes reconnaissent que, pour exécuter la tâche de professeur, l'utilisation du tableau et de la craie est nécessaire. Même en étant précaire, de telles ressources, quand elles n'existent pas dans la situation de travail du professeur, peuvent tout de même être la cause d'embarras comme le dit l'un des protagonistes : cette question de ne pas avoir le matériel... Elle transmet pour l'étudiant la question du professeur non intéressé.

Dans cette arène de voix sociales, la voix du monde moderne garde en silence la voix de celui qui essaye de produire la connaissance.

Dans ce contexte, le professeur en formation perçoit qu'avant cette situation de travail, tout cela fera bientôt partie de sa vie professionnelle. Les activités de travail révélées dans les passages présentés laissent apparaître, comme on le sait, le nouveau temps. L'école ne constitue pas l'unique source d'informations et de connaissance, rivalisant dans la diffusion d'idées, de comportements, de valeurs, avec des moyens de communication différents. C'est ainsi que, dans l'ère de la valorisation des médias, d'Internet, en vertu de toute son ostentation technologique et cybernétique (ordinateur, portables, réseaux sociaux, entre autres), se crée un univers dynamique et fluide dans lequel arrive le traitement rapide des informations et de la connaissance, qui dépasse l'arsenal didactique et pédagogique de l'école qui fait que, souvent, le professeur reste à la marge de ce processus informatisé. Dans les mots de Schwartz (2004, p.41), l'usage industriel de soi : « Cette continuité en nous, allant de l'instrumentation énigmatique du propre corps à la confrontation dans le domaine de la culture, des valeurs et des contradictions humaines ».

Dans ce contexte, en vue de cela, la réalité scolaire contemporaine présente des défis pour le professeur exigeant de lui-même non seulement un effort dans l'exécution de toutes ses activités dans la salle de classe, mais aussi la recherche incessante de réponses affranchissant les problèmes que le nouveau temps évoque pour penser le travail.

Dans cette mesure, la recherche que nous avons développée avec la formation des professeurs du cours de Lettres nous a révélé la collision fermée entre professeurs et étudiants, avant la concurrence existante dans la réalité scolaire contemporaine qui présente des défis pour le professeur exigeant de lui-même non seulement un effort dans l'exécution de toutes ses activités dans la salle de classe, mais aussi la recherche incessante de réponses affranchissant les problèmes que le nouveau temps évoque pour penser le travail. Ainsi, la réunion des études des sciences du langage et du travail a été révélatrice pour la compréhension des pratiques sociales du travailleur, validées dans la situation de travail.

REFERENCES

AMIGUES R. Travail du professeur et travail d'enseignement. In: O ensino como trabalho (org.) Machado, A. R. Londrina: Eduel, 2004.

CLOT Y. et FAÏTA D. Genre et style en analyse du travail. In: Travailler, 4, 2000, p. 7-42.

SCHWARTZ Y. Les ingrédients de la compétence: Un exercice nécessaire pour une question insoluble. In: Educ. Soc., Dez. 1998, v.19, n.65, p.101-140, 1998.

_____. Trabalho e uso de si. Trad. LEÃO, M. L. R. traduction des notes et révision technique e Maria Inês Rosa. In: Pro-Positions, v. 1, n. 5 (32) jul, 2000.

_____. Circulations, dramatiques, efficacités de l'activité travailleuse. In: Travail, Education et Santé, 2(1): 33-55, 2004.

SANTOS M. (Université de psychologie et des sciences de l'éducation, Porto)

Contact : marta@fpce.up.pt

Les coûts de l'absence de débat dans les processus de formation continue

1. La validation des acquis de l'expérience au Portugal

Les présupposés sous-jacents au paradigme de l'apprentissage tout au long de la vie mettent en lumière la nécessité de reconnaître et légitimer les apprentissages effectués dans les divers contextes de vie. L'adoption de ces présupposés signifie que les savoirs acquis sous une forme non intentionnelle mais qui sont mobilisés au quotidien et permettent de répondre à une grande diversité de situations, sont désormais valorisés. Par ce biais, l'existence de savoirs, de connaissances élaborés dans l'action et mobilisés au cours de cette même action – et qui se distinguent clairement des savoirs scolaires –, est maintenant reconnue.

Inséré dans ce cadre paradigmatique, le dispositif de validation des acquis de l'expérience mis en pratique au Portugal permet donc d'accéder à une certification scolaire par la voie de la reconnaissance des apprentissages expérientiels.

Ce dispositif a débuté par la mise en place de processus de certification en vue de l'équivalence de 4, 6 ou 9 années de scolarité ; par la suite, ce modèle a été élargi et une stratégie d'intervention pour les 12 années de scolarité a été définie. Les présupposés méthodologiques qui le soutiennent, incluent la réalisation d'un bilan de compétences et le recours à l'approche autobiographique, de façon à pouvoir mettre en évidence les compétences acquises au préalable par les adultes dans leur portfolio réflexif d'apprentissages (PRA).

Le PRA est construit tout au long du processus de validation des acquis, il doit se matérialiser par un dossier composé de récits et de réflexions personnels qui prouvent les savoirs et compétences acquis tout au long du parcours de vie du candidat. Il doit documenter des expériences significatives et est censé résulter d'une sélection personnelle. Néanmoins, pour obtenir le diplôme scolaire, il faut que les compétences, démontrées dans ce portfolio, aillent dans le sens des évidences prévues dans un référentiel de compétences clés.

Le premier référentiel construit et utilisé, dans ce cadre, est structuré selon quatre domaines considérés comme centraux : i) Langage et Communication (LC) ; ii) Technologies de l'Information et des Communications (TIC) ; iii) Mathématiques pour la vie (MV) ; iv) Citoyenneté et employabilité (CE), permettant une certification sur 3 niveaux (4, 6 et 9 années de scolarité) ; chaque niveau est composé de 16 unités de compétence, réparties également en fonction de chacun des domaines. Des critères d'évidences et des suggestions d'activités sont établis pour chaque unité de compétence (voir, à titre d'exemple, le Tableau 1).

Tableau 1 : Unités de compétence du référentiel de Mathématiques pour la vie, y compris l'identification des critères d'attestation des compétences correspondantes

Unités de compétence	Exemple de critères d'évidence
“Utiliser les mathématiques pour analyser et résoudre des problèmes et des situations problématiques”	<ul style="list-style-type: none"> - Dans des contextes de la vie courante (du formé), résoudre des problèmes que impliquent des modèles mathématiques simples : équations des 1^{er} et 2^{ème} degrés ; inégalités du 1^{er} degré ; théorème de Pythagore ; rapports trigonométriques dans le triangle rectangle. - Dans des contextes de la vie courante (du formé), résoudre des problèmes qui impliquent les concepts de : périmètre, volume; élever à la puissance et calculer la racine carrée.
“Comprendre et utiliser les connexions mathématiques dans des contextes de la vie courante”	<ul style="list-style-type: none"> - Etablir le rapport entre des concepts mathématiques et connaître les procédures nécessaires pour construire des formes géométriques (quadrilatères, autres polygones et lieux géométriques). - Reconnaître le concept de similitude des figures et utiliser les rapports entre des éléments de figures de même forme. - Décrire des figures géométriques dans le plan et dans l'espace.

Ainsi, ce qui semble demandé aux adultes va bien au-delà de la récupération de leurs savoirs expérientiels. En fait, l'objectif est d'établir une correspondance entre ces savoirs et ceux définis dans le référentiel, car c'est à partir de ce référentiel que la certification scolaire est validée, légitimée et conférée.

Cela signifie que les formateurs qui travaillent dans les processus de reconnaissance et validation doivent, à la fois, recourir à des méthodologies qui aident les adultes à récupérer leurs «expériences» et respecter un référentiel qui valorise des modes de connaissance plus proches des savoirs formels, académiques.

Une étude qui a consisté à analyser systématiquement 6 dossiers (Castro, 2012) fait très clairement apparaître cette tentative d'intégrer les critères d'évidence figurant dans le référentiel, dans le parcours et l'histoire de vie singuliers.

Tableau 2 : Identification, dans 6 portfolios, des évidences utilisées par les adultes pour démontrer un critère prévu dans l'unité de compétence Mathématiques pour la vie (Castro, 2012)

Critère d'évidence	Évidences démontrées dans les portfolios
Dans des contextes de la vie courante (du formé), résoudre des problèmes que impliquent des modèles mathématiques simples : équations des 1 ^{er} et 2 ^{ème} degrés ; inégalités du 1 ^{er} degré ; théorème de Pythagore ; rapports trigonométriques dans le triangle rectangle.	Ad. 1 Décoration de la chambre à l'occasion de la naissance de sa fille - plan de la chambre de sa fille avec calcul des dimensions (surface, périmètre et volume). Ad. 2 Planifier l'achat de la maison – Plan de la salle et de la chambre de la maison avec calcul des dimensions (surface et volume). Ad. 3 À l'occasion de l'achat d'une nouvelle maison - Plan de la maison avec calcul des dimensions (surface et périmètre) des pièces : salle, WC, cuisine et chambre. Ad. 4 Dans son activité quotidienne, il range des chambres froides - Schéma d'une chambre froide, avec calcul des dimensions (surface et périmètre). Ad. 5 Les jours de congés, il déjeune avec sa famille – mesures d'une table qui sert pour les repas, avec calcul des dimensions (surface et périmètre). Ad. 6 Il utilise le garage pour ses outils de bricolage – Plan du garage, avec calcul des dimensions (surface et périmètre).

Il semble donc possible de conclure que ce qui est demandé aux formateurs c'est, en quelque sorte, d'aider les adultes à construire un dossier dans lequel ils concilient les «concepts scientifiques» prévus dans le référentiel et les «concepts spontanés», du quotidien, développés à partir du vécu de situations concrètes (Vygostki, 1934/1997).

2. Le statut des concepts

Mais quel peut bien être le statut des concepts dits “scientifiques” dans les différents domaines prévus dans le référentiel ?

Le domaine des *mathématiques pour la vie* renvoie, de façon évidente, à des concepts qui concernent des objets qui ne sont pas traversés par des débats de normes, les effets de l'adhérence sont neutralisés (Schwartz, 2009). Il s'agit de concepts qui intègrent les normes antécédentes, ils jouent donc un rôle de savoirs d'intervention sur le milieu (Schwartz, 2009).

Dans d'autres domaines (particulièrement celui de *la citoyenneté et employabilité* - voir l'exemple dans le tableau 3), il s'agit, en fait, de concepts qui semblent renvoyer aux normes de la vie sociale, qui supposent une *activité* (Schwartz, 2009). Ils semblent d'ailleurs valoriser des normes sociales très précises bien qu'elles ne soient jamais explicitées.

Tableau 3 : Unités de compétence du référentiel de Citoyenneté et employabilité, y compris l'identification des critères d'attestation des compétences correspondantes

Unités de compétence	Exemples de critères d'évidence
"Compétences pour travailler en groupe"	<ul style="list-style-type: none"> - Transmettre des conclusions ; - Diriger un groupe ; - Faire des compromis ; -
"Compétences d'adaptabilité et de souplesse"	<ul style="list-style-type: none"> - Faire face à des situations imprévues dans le cadre de l'exercice de sa profession ; - Assumer des risques contrôlés et gérer des ressources ; - Identifier et suggérer de nouvelles façons de réaliser des tâches ; - Prendre des initiatives et montrer des capacités d'entreprise ;

Il s'agit, en fait, de concepts qui résultent de (et sont traversés par des) débats de valeurs à propos de ce qui est attendu d'un salarié dans un nombre croissant d'entreprises. Ils ne sont pas a-historiques : ils correspondent à des aspects d'un comportement valorisé à l'heure actuelle dans le cadre de la production de biens et de services – bien qu'ils soient associés fréquemment à de fortes contraintes de temps et qu'ils représentent, pour ce motif, des coûts pour les salariés en termes d'évolution de leur état de santé et/ou de risques de marginalisation. On peut peut-être avancer qu'il s'agit donc d'assertions (dans le sens de vérités présentées comme absolues) qui ont fini par être cristallisées sous la forme de "concepts". Mais est-il légitime de les exiger des adultes, dans le cadre d'un processus de certification scolaire, comme s'ils étaient des compétences "naturelles", universelles, que tous doivent être capables de démontrer – et ce, sans justification ni explicitation du contexte dans lequel ils ont émergé ?

3. L'absence de débat

Dans l'approche ergologique, le débat est une condition essentielle à la mise en œuvre de toute proposition transformatrice : il exige une reconnaissance réciproque entre les partenaires, un dialogue entre les chercheurs et les protagonistes des situations, il est donc conçu comme une dynamique de « co-formation collective » (Schwartz, 2002). Ce débat présuppose un « processus de confluence » entre les « savoirs académiques », désinvestis des spécificités locales et convoquant les savoirs de différentes disciplines, et les « savoirs de l'expérience », investis dans l'activité, en adhérence avec les situations concrètes et leurs singularités (Di Ruzza, 2004 ; Schwartz, 1997).

Les présupposés définis par le dispositif de validation des acquis scolaires, au Portugal, font précisément appel à la nécessité d'établir ce débat entre des savoirs.

Mais le référentiel construit afin de servir de « matrice intégrant le bilan des compétences acquises par les expériences de la vie et le développement de projets d'éducation/formation d'adultes » (Agence Nationale d'Éducation et de Formation des Adultes, 2001, p.5), ne va pas jusqu'à questionner les savoirs qui le composent ou lui sont sous-jacents.

Et, en s'abstenant de discuter le statut de ces concepts, le but ne serait-il pas de vouloir que tous soient entendus comme « des connaissances en tentant de neutraliser les conditions environnementales, historiques, singulières, nouées à « l'ici-maintenant » dans lequel s'opère ce travail de production » (Schwartz, 2009)?

Ce qui semble en jeu ici c'est l'affirmation d'une conception absolue de quelques types de savoirs, au nom d'un certain progrès sans jamais mettre en cause leur pertinence face à l'histoire de vie et la singularité des connaissances que les adultes possèdent déjà.

Le coût de l'absence de ce débat se traduit donc par la non-prise en compte de son évolution au sein du débat collectif mais également par l'invisibilité que le conflit dramatique de la valeur de ces savoirs assume pour chacun.

Références:

Agência Nacional de Educação e Formação de Adultos (2001). *Referencial de competências-chave de educação e formação de adultos*. Lisboa.

Castro, S. (2012). A actividade e o debate de valores dos formadores RVC. Dissertation de maîtrise. Porto, Faculdade de Psicologia e de Ciências da Educação da Universidade do Porto.

Di Ruzza, R. (2004). *Questions épistémologiques, réponses ergologiques*. <http://sites.univprovence.fr/ergolog/Bibliotheque/DiRuzza/questions%20%E9pist%E9mologiques.pdf>

Schwartz, Y. (1997). Travail et ergologie. In Y. Schwartz (Ed.) *Reconnaissances du Travail. Pour une approche ergologique*. (pp. 1-37). Paris, France: PUF.

Schwartz, Y. (Octobre, 2002). *Intervenir dans la vie des autres*. Communication présentée au Colloque EDF 'Le nucléaire et l'homme'. Paris, France.

Schwartz, Y. (2009). Champs, concepts, disciplines. Power point d'une leçon. Université de Provence.

Vygotski, L. (1997). *Pensée & langage*. (3^e édition) (F. Sève, trad.). Paris : La Dispute. (Edition originale, 1934).

SOARES DA SILVA J. (UFMG, Belo Horizonte)

Contact : jurans@yahoo.com.br

L'expérience du GRT dans l'école publique Madre Carmelita ; analyse du travail d'enseignant

Il s'agit dans ce texte, d'interroger l'activité de travail enseignant des professionnels de l'enseignement élémentaire et secondaire, à l'école Madre Carmelita, engagés dans un groupe de rencontre du travail - GRT, dénommé ici : GRT-EEMAC.

Tout d'abord, nous allons présenter les justifications de la mise en place d'un GRT, dans une école publique, du Réseau de l'Éducation de l'État du Minas Gerais ; ensuite, nous aborderons ce qui caractérise cette école : ses particularités, son emplacement, ses enseignants et ses élèves ; dans un troisième temps, nous allons présenter la demande, l'objet responsable du déclenchement du GRT en question ; et au quatrième et dernière moment, nous tenterons d'exposer le réel d'un GRT, installé sur un espace physique et chronologique, dédié aux besoins formatifs des enseignants, de cette école.

En quoi se justifie un GRT dans une école publique d'enseignement primaire et secondaire ?

L'activité humaine de travail est souvent négligée dans les débats sociaux, et ce du fait de la volonté des chefs d'entreprises, en général. Dans un premier temps, le GRT-EEMAC, a voulu s'opposer à cette réticence. Déconsidérer le faire concret des hommes et des femmes a plusieurs conséquences :

1/ en ce qui concerne la santé, la progression constante des maladies professionnelles comme des tendinites, TMS, l'aggravation et la généralisation des maladies mentales liées au travail, des problèmes liés à la voix résultant de la nécessité de gérer une classe surpeuplée et de son usage constant, du stress et de l'augmentation de cas de suicide au travail ;

2/ dans le domaine des relations interpersonnelles, des salles de classe surpeuplées, des violences verbales et/ou physiques, subies ou témoignées, les relations difficiles entre enseignants et élèves, les cas de harcèlement moral ;

3/ et aussi en termes de reconnaissance et de valorisation des ressources du travail, les potentialités que les personnes développent quand elles réalisent leurs tâches ; les alternatives que les travailleurs mettent en œuvre, sont invariablement sous-estimées, voire simplement ignorées ou même dénigrées. Les conséquences de ces manques de reconnaissances ne se restreignent pas qu'aux enseignants, elles traversent aussi, d'une façon plus large, la vie sociale en général.

Le GRT-EEMAC s'appuie sur le patrimoine conceptuel ergologique, avec aussi une attention particulière sur ce que nous enseigne l'ergonomie de l'activité, ainsi que d'autres disciplines voisines (psychologie, linguistique, pédagogie, etc..). Ce GRT se propose de mettre en œuvre et de développer un Dispositif Dynamique à trois Pôles –DD3P. Il s'agit d'une procédure méthodologique dont les formes sont flexibles et visent à promouvoir des échanges entre les divers savoirs et cultures, plus ou moins formalisés, plus ou moins institutionnalisés. Avec aussi, des échanges basés sur une volonté de penser le destin des hommes et des femmes concernées. Ce type de dispositif nous semble incontournable si nous prétendons promouvoir l'urgence et la reconnaissance de nouveaux savoirs ancrés dans la réalité de l'activité du travail enseignant, ainsi que la construction d'alternatives pertinentes.

Les groupes de rencontres du travail, qui sont une mise en pratique du dispositif dynamique à trois pôles, peuvent intéresser toute organisation ou toute institution qui envisage de s'inscrire dans un vrai changement, basé sur l'activité réelle du travail.

L'avantage d'intervenir à travers un GRT, c'est que tous les participants se trouvent mis au même niveau. Lors des séances du GRT, il n'a plus de hiérarchie entre enseignants, directeurs, bibliothécaires et élèves. Nous partageons là la conception d'un GRT telle qu'elle est postulée par Clar, Esnault, et Mailliot (2007)¹¹² :

« C'est un espace de partage, de réflexions, c'est un espace de démocratie, c'est un espace d'égalité où la confrontation des points de vue est possible et avec elle, l'émergence, au moins en potentialité, d'un sens pour tous sur ce qu'il fait de sa vie, de son expérience, de son temps dans l'espace commun du vivre ensemble qu'est le milieu de travail ». (p. 6)

Dans un GRT, on cherche à créer une zone d'incertitude et de remise en cause de soi, à travers des débats et des échanges de points de vue et d'expériences, où chaque participant à le même

¹¹² Nathalie CLAR, Olivier ESNAULT, Stéphanie MAILLIOT. *Rapport GRT hôpital Edouard Toulouse*, 2007. Disponible sur: http://sites.univ-provence.fr/ergolog/pdf/divers/Rapport_GRT_Edouard_Toulouse_2007.pdf

statut : celui d'un être humain capable de réfléchir, de s'émouvoir et de raisonner, quel que soit son niveau hiérarchique. L'objectif étant de s'enrichir mutuellement, à partir d'une approche plurielle d'une activité commune, dans notre cas, l'éducation des élèves. Dans un GRT, les personnes vont pouvoir partager leurs expériences individuelles, confronter leurs idées et leurs ressentis, être capables, dans ce collectif, de prendre la distance nécessaire pour réfléchir ensemble sur ce qu'est devenu, aujourd'hui, l'activité de travail pédagogique. À la fin, tout le monde récolte les résultats comme une expérience de vie, à partir de la possibilité de réfléchir sur sa propre activité de travail, de repenser les limites, les coercitions imposées au travail pédagogique par les évolutions de-et-dans l'école. C'est un espace et un temps pour reconstruire, avec ses pairs, une base saine de la valorisation d'un patrimoine collectif.

La démarche ergologique permet un regard novateur sur la gestion du travail d'enseignant. Pour mieux comprendre le travail, Yves Schwartz (2007)¹¹³ suggère l'observation de deux éléments caractéristiques de l'agir ergologique : une modestie et une ambition.

D'abord une `modestie essentielle sous-tendue par un inconfort intellectuel, auquel nous nous attachons à partir du moment où nous reconnaissons l'incomplétude de notre savoir, face à la richesse et à la dynamique de la vie et en particulier de la vie au travail. C'est aussi pour cela qu'il est nécessaire de nous placer en position d'apprentissage des situations rencontrées, *hic et nunc*, pour les comprendre dans toute leur singularité.

Une ambition : l'approche ergologique envisage, si petite soit-elle, toujours, une transformation positive des situations de travail. Le GRT n'est pas un outil pré-formaté, ce n'est pas une méthode prête à l'emploi, ni un protocole ni un discours, mais une posture, s'intéressant aux situations réelles du travail. « Il n'existe pas de technique miracle pour faire évanouir les problèmes, les crises » (SCHWARTZ, 2007 : p.1). Ce que l'on cherche dans un GRT, c'est d'ajuster, au mieux du monde simplement visible, des gestions pour gérer les inévitables et imprévisibles écarts entre le prescrit et le réel, que chaque personne doit faire dans son travail.

L'école concernée

L'École Estadual Madre Carmelita a été fondée en 1960, par la Congrégation des Sœurs Auxiliaires de Notre Dame de la Pitié. En 1970, elle est placée sous la responsabilité du

¹¹³ Yves Schwartz – Muriel Prévot-Carpentier. *Ergologie et management*. Compte rendu à quatre mains. Rédigé par Stéphanie Mailliot et Nathalie Clar. CaféEval du 21.02.07 du réseau ArianeSud.

Secrétariat de l'Éducation de l'État du Minas Gerais. Elle est située dans le quartier Bandeirantes, de la région de Pampulha, secteur plutôt cossu de la ville de Belo Horizonte.

L'école s'inscrit dans l'enseignement primaire et secondaire. Elle fonctionne les matins, les après-midis et en soirées. Au quotidien, elle emploie cent dix-neuf (119) professionnels, parmi eux, il y a quatre-vingts (80) enseignants, qui doivent s'occuper de mille huit cent vingt (1820) élèves. Parmi les élèves, ils se trouvent des enfants et adolescentes de diverses origines sociales, depuis les couches les moins favorisées jusqu'à des enfants habitant les alentours de l'école et qui appartiennent à la classe moyenne. De par sa renommée de "succès scolaire", il y a une grande demande d'inscriptions. Afin de gérer en fonction des places disponibles, les gestionnaires de l'école se trouvent devant des choix difficiles pour sélectionner les élèves.

L'origine de notre demande : l'agir en commun

En tant que professeurs universitaires, impliqués dans la formation d'enseignants de l'éducation de base, nous cherchons à orienter nos réflexions et recherches en nous servant du patrimoine ergologique, de son apport théorique, qui nous conduit à penser que pour mener à bien toute activité humaine et surtout l'activité humaine de travail, il est nécessaire de disposer d'un maximum d'espace, de temps et de moyens.

Alors qu'on exige de plus en plus des travailleurs la flexibilité, la capacité de généraliser et d'être polyvalents, ils doivent être de plus en plus performants et rentables. La pression pour la rentabilité se présente dans l'activité humaine ou l'activité humaine de travail, sous diverses contraintes étouffantes, surtout financières. Le temps de création, indispensable à toute activité pour se développer, se réduit à la pénible exécution de tâches conformes à des modèles d'organisation du travail déshumanisantes.

Notre demande initiale, concernant le suivi de cette école, était de réaliser des conférences et une formation sur le sujet du travail pluri et interdisciplinaire, à l'école. Et ce, à partir de la volonté de l'école Madre Carmelita et selon les orientations du PCNs¹¹⁴ et de la loi LDB 9394/96¹¹⁵, sur le travailler ensemble pour la communauté enseignante. Il nous était demandé de promouvoir une formation sur le travail pluridisciplinaire dont le sujet a été l'espace urbain, comme scénario du travail pédagogique, ainsi qu'une recherche qui devait s'interroger sur le sens et la signification des conditions socio-historiques, culturelles et politiques, de la

¹¹⁴ Les paramètres Curriculaire (programmes) de l'éducation nationale brésilienne

¹¹⁵ La nouvelle loi des directives et des bases de l'éducation nationale n° 9.394 de 1996

citoyenneté et du développement durable, à partir des conditions essentielles pour le développement du savoir-faire scolaire, pour la consolidation de l'étude des savoirs pédagogiques qui impliquent des nécessaire défis, concernant la cité et le milieu.

Dans le contexte de cette demande, les professionnels de l'éducation ont présenté quelques questions qui émergeaient des discussions réalisées précédemment, à partir du moment où l'école leurs a proposé de travailler en commun. Jusqu'alors, chaque enseignant enseignait sa discipline sans se préoccuper de ce que faisaient leurs collègues qui enseignaient dans la même classe. Ce qui leur était demandé, c'était de se coordonner, de se consulter afin de travailler ensemble sur des thèmes communs mais qu'ils aborderaient chacun à partir de leur discipline. Parmi les diverses questions soulevées, nous en soulignons quelques-unes : Que signifie le concept de l'interdisciplinarité pour le collectif de l'EEMAC ? Dès les années 1960, on avait essayé, sans succès, d'arriver à un consensus sur ce terme. Comment trouver un point commun sur lequel les enseignants pourraient travailler ensemble ? Quelle discipline perd ou gagne, dans un travail interdisciplinaire ? Qui travaillera le plus, vu que le temps dévolu aux disciplines mathématiques et portugais est plus important ?

Nous croyions que les réponses à ces questions devraient apparaître au sein de ce collectif. Pourtant, pour que les enseignants répondent à ces questions, il a fallu mettre en place un GRT dans l'École Madre Carmelita. Guidés par la démarche ergologique, nous étions sûrs que des solutions possibles n'apparaîtraient pas d'une autre manière qu'à travers la création d'un GRT, regroupant le collectif complet de cette école. Donc, le GRT a été conçu comme une posture pour penser le travail, en le concevant en tant que matière étrangère (Schwartz 2008), qui ne peut être résolu qu'à partir d'une position d'exterritorialité (SCHWARTZ, 1996).

À partir de cette expérience, nous nous demandons toujours comment dans nos institutions scolaires, sans l'intervention d'un GRT, peuvent être reconnus et valorisés les savoirs et l'expérience industrielle des hommes et des femmes, usinées et investies dans leur corps-soi ?

GRT-EEMAC : un peu de ce que nous avons vu, entendu et que nous pouvons témoigner

L'expérience de la mise en œuvre d'un GRT, dans une l'école publique de l'état du Minas Gerais, nous a permis de percevoir certaines approximations du faire industriel des enseignants de l'éducation de base de l'École « Madre Carmelita ». Nous disons des

approximations car, en fait, on n'a pas pu suivre le réel de l'activité de travail des enseignants concernés, puisque nos participations ont eu lieu, seulement, en périodes destinées à la formation de ces professionnels et notre but était l'auto et mutuelle formation, afin de vivre ensemble un problème commun : le travail inter et pluridisciplinaire dans l'école. Ce que nous avons proposé était d'essayer de « tenir compte » du tangible, du réel, de ce qui se produisait au sein d'un GRT. Ce qui, pour nous, était un grand pas en avant, dans notre quête du mieux connaître « l'énigmatique » activité d'enseignant de ces professionnels.

Les séances du GRT ont eu lieu, au départ, deux fois par mois, de novembre 2009 à juin 2010. À partir du mois de septembre 2010 jusqu'à juin 2011, les séances n'avaient lieu qu'une fois par mois, toujours le troisième samedi du mois. Il peut sembler que c'est une longue période pour la réalisation d'un GRT. Cependant, les réunions de formation se sont, petit à petit, transformées en séances de GRT, à partir de mars 2010. Ainsi, ce qui s'est configuré en GRT n'ont été que dix-sept séances, qui se sont déroulées de mars 2010 à juin 2011.

Comment une séance de formation devient-elle un GRT ? Comme il a été dit plus haut, en tant qu'enseignants de l'Université Catholique du Minas Gerais (PUC-Minas), Jurandir SOARES et Mariana VERISSIMO (Sciences de l'Éducation) et Robson BRITO (Psychologie), nous avons été invités à donner des conférences et des formations, initialement intitulées « l'espace urbain comme scénario de l'activité de travail pluridisciplinaire, dans l'École Madre Carmelita ». Cependant, lors des premières rencontres (novembre et décembre-2009), nous avons réalisé à quel point les relations interpersonnelles étaient tendues à l'école. À savoir : entre les gestionnaires et les enseignants ; entre les enseignants et les élèves ; entre enseignants, et aussi entre les élèves ; etc.

La tension était bien réelle. Certains enseignants se montraient réticents, se disant être victimes d'harcèlement moral, par l'équipe des gestionnaires et surtout par la directrice. Ils se sont plaints qu'ils se sentaient manipulés par l'évaluation du rendement. En effet, pendant leurs entretiens avec la directrice et la coordonnatrice, ils comprenaient qu'ils étaient évalués et lorsque le rapport de l'évaluation a été rédigé et envoyé à la Secrétaire de l'Éducation de l'État du Minas Gerais, d'autres données ont été présentées.

Quelles sont les conséquences d'une mauvaise évaluation des enseignants de l'enseignement public, de l'État de Minas Gerais ? Cela signifie que les enseignants en question n'auront pas un complément de salaire ou ce complément ne serait pas significatif l'année suivante.

Au cours des premières séances, d'autres questions sont apparues. En face de cette situation délicate et de nos données, en tant qu'animateurs, nous avons fait une réunion de travail, au mois de décembre et nous avons décidé que la meilleure façon de comprendre la situation du collectif de cette école et peut-être de proposer les moyens de transformer le travail de ces enseignants, dans une telle ambiance, serait de mettre en place un Groupe de Rencontre du Travail. Notre proposition a été soumise au collectif lors de la première réunion du mois de mars 2010 et après une explication sur les particularités et la méthodologie d'un GRT, nous avons décidé, par accord partagé, de le mettre en œuvre dès notre prochaine séance, dans la seconde moitié du mois de mars.

Lors des premières séances, nous avons présenté la dynamique d'un GRT, et expliqué pourquoi tous les participants devraient adopter une posture ergologique indispensable, à notre avis, à la mise en place d'un Groupe de Rencontre du Travail. Au fur et à mesure du besoin du groupe, nous présentions les concepts qui devaient nous aider à la compréhension d'une situation particulière de travail connue. Face à l'intérêt manifesté pour l'approche ergologique, nous avons proposé la lecture du livre « Travail et Ergologie, Entretiens sur l'activité humaine » dirigé par Yves Schwartz et Louis Durrive et nous l'avons présenté dans un séminaire qui a duré quatre heures. La technique du séminaire¹¹⁶ rend possible la compréhension de la thématique, en invitant, au besoin, une personne, à apprendre les concepts aux autres. Plusieurs fois, nous avons eu besoin de préciser qu'en tant que représentants de l'Université, on n'était pas les gardiens du savoir constitué et ni même responsable de la formation. Nous n'étions pas là pour enseigner mais pour construire des connaissances ensemble, en envisageant la transformation de nos pratiques d'enseignant et de tous ceux qui travaillaient dans l'École Madre Carmelita.

Résumons certains constats provenant du GRT-EEMAC :

Il a été constaté que les professionnels de l'éducation qui travaillent à l'école Madre Carmelita avaient présenté quelques dégâts physico-mentaux, en raison de « l'intensification du travail d'enseignant ¹¹⁷ » dans le quotidien de l'école. Parmi ces professionnels, il y en a certains qui

¹¹⁶ VEIGA, I. P. A. (Coord). *Técnica de ensino: Por que não?* Campinas: Papirus, 1993

¹¹⁷ Selon Apple (1995) l'intensification, en termes généraux, « représente une des formes tangibles par lesquelles les privilèges de travail des travailleurs (euses) scolaires sont dégradés » (p. 39), en se caractérisant par la croissante exigence de nouvelles attributions, par le manque de temps pour les activités les plus basiques de la vie humaine et par le sentiment de fatigue chronique, des travailleurs intellectuels, en fonction de l'excès de travail.

travaillent aussi dans d'autres écoles, et réalisent une triple journée de travail (le matin, l'après-midi et le soir). A ces obligations, s'ajoute la charge excessive du travail d'enseignant qui s'étend à la vie familiale quotidienne, au moment de la planification des tâches à mettre en place dans la salle de classe, et quand ils emportent des devoirs pour faire la correction à la maison.¹¹⁸.

Une enseignante a déclaré, à un certain moment, que le succès scolaire des élèves leur coûte très cher, à eux les enseignants, qui travaillent beaucoup pour obtenir des ressources financières pour l'école, parce que l'argent que le gouvernement procure à cette école n'est pas suffisant pour réaliser tout le travail en qualité. À ce propos, elle se plaint que la directrice, qui devrait réaliser cette tâche : « il ne manque pas de l'argent parce que les enseignants font beaucoup de projets... mais parce que la directrice ne bouge pas, reste toujours dans son bureau ».

À partir de la Réforme Éducationnelle brésilienne, établie dans les années 1990, l'enseignant devient, petit-à-petit, un professionnel polyvalent, puisque chaque jour le nombre de leurs tâches augmente (GARCIA et ANADON, 2009). Il doit devenir : psychologue, père, mère, infirmier, médiateur de conflits familiaux, etc.

Devant tout ce scénario, les enseignants se demandaient si cela valait la peine et s'il était possible de réaliser ce travail pluridisciplinaire imposé par la législation ? Pourrais-je ajouter, à tout ce que je fais déjà, le travail de mon collègue ? Pourquoi dois-je recevoir, en salle de cours, un élève délinquant, et pourquoi l'éduquer si son manque d'éducation provient de sa famille ? Etc., etc.

Nous percevons que la conception du travail pluridisciplinaire avait été conçue d'une manière erronée, dans le seul sens de travailler plus. Néanmoins, au fur et à mesure que nous discutons des sujets qui émergent des séances du GRT, nous cherchons des solutions dans les échanges proposés dans les moments de socialisation. Et nous comprenons qu'il existe plusieurs niveaux de pluridisciplinarités, qu'il peut partir du dialogue à l'intégration ou au dépassement des frontières entre les disciplines. Quand nous cherchons à travailler de manière interdisciplinaire, il est important d'éclaircir que la matrice de tout travail continue à être disciplinaire, c'est-à-dire, que les différentes disciplines pourront donner leurs contributions à

¹¹⁸ Voir TRINQUET : 2009. *Prévenir les dégâts du travail : l'Ergoprévention*. Paris ; PUF. Col. Le Travail Humain

la compréhension d'un phénomène, d'une situation ou d'un problème. Ceci se produit aussi dans la production de la connaissance, en donnant vie à des nouveaux domaines d'études comme, par exemple, la sociolinguistique et la psychopédagogie, le travail et l'éducation.

Dans un moment d'auto-évaluation, les participants du GRT-EEMAC ont déclaré que participer au GRT leur a permis de construire des moyens pour transformer le travail à l'école. Des transformations se montraient dans l'amélioration du rapport enseignant-élève, où l'élève a eu son temps d'apprentissage respecté et en même temps, il a été reconnu comme acteur dans le processus d'enseignement et d'apprentissage et en tant que constructeur de connaissances. D'autres ont découvert que le travail change constamment, donc le travail en tant qu'activité humaine est re-singularisé par l'être humain lorsqu'il se met en rapport avec l'autre, dans un certain milieu et dans un certain temps.

Bibliographie

APPLE, M., 1995. *Trabalho docente e textos: economia política das relações de classe e gênero*. Porto Alegre: Artes Médicas

GARCIA, M. M. A, & ANADON, S. B., 2009. Reforma educacional, intensificação e autointensificação do trabalho docente. *Educação & Sociedade*, 30 (106), 63-85.

SCHWARTZ Y., 1996, « Ergonomie, philosophie et exterritorialité », In Daniellou François (Dir.), *L'ergonomie en quête de ses principes. Débats épistémologiques*, Toulouse, OCTARES, pp. 141-182

SCHWARTZ Y., 2008. Le Travail Dans Une Perspective Philosophique. *Ergologia*, n° 0, Mars 2008, pp. 121-154

SCHWARTZ, Y. & DURRIVE, L., (dir). *Travail et ergologie, entretiens sur l'activité humaine*, Octarès Editions, Toulouse, 2003.

Yves SCHWARTZ & Muriel PREVOT-CARPENTIER. Ergologie et management. Compte rendu à quatre mains, rédigé par Stéphanie Mailliot et Nathalie Clar. CaféEval du 21.02.07 du réseau ArianeSud.

VERISSIMO M. (PUC Minas, Belo Horizonte)

Contact : mverissimo@pucminas.br

L'évaluation de l'impact social du programme UCA - Un Ordinateur par Étudiant - pour le développement des rapports professeur-élève, dans les écoles publiques de Tiradentes-MG

Introduction

Les technologies de l'information et de la communication (TIC) sont de plus en plus utilisées dans une perspective d'apprentissage tout au long de la vie. C'est pour cette raison que le gouvernement brésilien a pris des mesures pour favoriser l'utilisation de ces TIC en tant que « technologies d'apprentissage » (TA) dans les écoles publiques.

L'introduction des ordinateurs portables permet une utilisation multiple et diversifiée, dépendante en grande partie des savoirs et de la créativité des professeurs et des élèves qui sont à la base du projet *Un Ordinateur par Élève - UCA*.

Notre enquête a été réalisée au moyen de visites dans huit écoles publiques de l'enseignement primaire de la ville de Tiradentes-MG, au cours des mois d'avril et mai 2012. Deux visites à chaque école ont été réalisées, pour accompagner le travail en classes équipées d'ordinateurs portables, et pour réaliser des entretiens et dialoguer avec les coordonnatrices et les élèves qui se sont portés volontaires pour se joindre à la recherche.

Nous avons pu vérifier les changements réalisés dans la relation pédagogique entre les sujets de la classe des premières années de l'école primaire des écoles publiques de Tiradentes, dans le contexte d'un ordinateur par élève. Pour atteindre cet objectif, l'approche de la recherche était qualitative, bien que pour Rey (2002, p. 91), l'approche qualitative n'est pas destinée à « exprimer des opérations directes et explicites afin de les transformer en entités objectives susceptibles de traitement mathématique ». La recherche qualitative admet une intention constructive-interprétative similaire à ce qu'annoncent les gens qui participent à l'enquête.

Les techniques de la recherche empirique, utilisées ici, étaient l'observation en classe, avec les annotations des impressions recueillies dans un journal et accompagnées de

photographies ; des entrevues semi structurées avec les enseignant(e)s et les élèves ; une analyse des documents remis : le plan des leçons et les exercices réalisés en classe. Tous ces instruments ont été analysés suivant « l'analyse du contenu », du point de vue de Bardin (2009).

Quelques considérations sur le projet UCA - *Un Ordinateur par Étudiant*

Le projet UCA - *Un Ordinateur par Étudiant* est, au départ, une proposition du président Lula et il a été poursuivi par la gestion de la nouvelle présidente Dilma. C'est donc un projet du gouvernement fédéral. Le but est d'offrir un ordinateur portable à chaque élève et à chaque enseignant des écoles publiques de l'éducation primaire. Le but du projet est de « garantir à ces élèves le droit d'utiliser un ordinateur pour étudier, apprendre et produire des connaissances ». Ces mesures gouvernementales comprennent le Plan de Développement de l'Éducation - PDE - et l'on estime que cela améliorera la qualité de l'éducation publique brésilienne.

Il est prévu de tester ces nouvelles technologies de l'accès à l'information et les nouveaux rapports aux savoirs que peuvent engendrer ces tendances éducatives novatrices : sont-elles capables de révéler de nouveaux et prometteurs horizons, pour travailler avec de nouvelles connaissances, dans les écoles, tels que mobilité, immersion dans la technologie de l'école, la connectivité sans fil, la convergence et l'utilisation de différents médias informatisés ?

Ces dimensions permettent diverses utilisations à l'intérieur et à l'extérieur de l'école : l'articulation des différents concepts présents dans la société et la culture numérique ou encore l'apprentissage par l'interaction dans les réseaux sociaux et le développement des compétences et aptitudes requises par la société contemporaine. Donc, un collectif d'expériences riches, innovatrices, multiplicatrices de connaissances systématisées.

Ce que l'on considère comme le plus important du point de vue de la scolarisation, c'est la viabilisation de création de réseaux, en interaction continue, entre les élèves et entre ceux-ci et leurs enseignant(e)s, entre l'enseignant(e) et des spécialistes ainsi que les changements/évolutions dans ces relations qui peuvent inciter la construction de nouveaux savoirs.

Les utilisations traditionnelles de l'ordinateur dans l'école ont comme modèle l'utilisation partagée des machines, dans un environnement comme les laboratoires d'informatique. Le projet UCA, dont le projet pédagogique consiste à donner un ordinateur à chaque élève, en salle de classe, avec accès à l'Internet, fournit, outre la mobilité, une vraie immersion de l'élève et de sa famille dans la culture informatique.

Des recherches montrent des changements importants par lesquels les écoles ont dû passer depuis l'implantation du projet. Des points négatifs ont été reconnus par rapport à l'infrastructure et aux ressources techniques, ainsi que les difficultés des enseignants à s'adapter aux nouvelles conjonctures de la salle de classe médiatique. Elles indiquent que les enseignants, de formation générale, se plaignent du manque de formation en informatique qui devrait les préparer à dominer une salle de classe avec ces nouvelles configurations. De telles recherches suivent une ligne critique qui, en fait, vise à rejeter la proposition du gouvernement.

Caractéristiques de l'innovation pour garantir le développement durable

L'innovation pédagogique, selon Lucarelli (2003, p. 15), c'est cette pratique basée sur la recherche de solution d'un problème concernant les façons d'opérer avec un ou plusieurs composants didactiques. Il se produit, alors, une rupture avec les pratiques habituelles rencontrées dans la salle de classe, et cela affecte l'ensemble des relations de la situation didactique.

Paulo Freire a toujours défendu l'idée qu'il faut amener l'étudiant à construire son propre savoir, en étant assisté par une nouvelle façon d'enseigner. Celle-ci consistait à mettre en coopération l'enseignant et ses élèves afin qu'ils évaluent le monde dans lequel ils vivent afin d'être capables d'agir sur ce monde, pour le transformer » : il faut augmenter le niveau de conscience du peuple, sur les problèmes de son temps et de son espace. Il faut lui donner une idéologie du développement «. (FREIRE, 1959, p. 28).

En rendant possible l'utilisation des ressources de l'informatique dans la salle de classe, on peut espérer la transformation sociale, par le biais de l'élargissement de la connaissance et de la compréhension de cette société, grâce à l'Internet. Il est également mis en relief la relation entre des univers micro et macro sociaux, que nous pouvons considérer aujourd'hui comme

des objets du développement durable. Monter à des élèves et à des enseignants que par le moyen de la recherche de la transformation des façons d'enseigner et d'apprendre, ils peuvent développer leur aptitude dans la transformation de la vie elle-même et de la société, s'ils comprennent que les racines du problème sont bien au-delà de la salle de classe, dans la société et dans le monde. Ainsi, si le processus d'utilisation des ressources de l'informatique, rendues possible par le projet UCA est émancipateur, les élèves et les enseignants entreprendront une transformation qui inclut le contexte dans et hors de la salle de cours. (FREIRE, 1990, p.46).

Pour mettre en relief l'importance de la compréhension de la relation entre le local et le global, il est nécessaire de souligner le fait que le régional émerge du local, que le national est engendré par le régional et le continental par le national comme le mondial découle du continental. Par ailleurs, l'accès aux ressources de l'informatique peut également éviter l'erreur de s'accommoder du local, en perdant la vision du tout ; de la même manière, ce serait dommageable aussi de rester sur le global, sans allusion au local de proximité. (FREIRE, 1992, p. 87-88). Les enseignants qui cherchent à emmener leurs élèves à la construction du savoir commencent toujours par les problèmes liés au contexte des élèves et à la compréhension initiale que ceux-ci ont de la situation, pour permettre, à travers un processus dialogique, la relation entre élèves et enseignants, en élargissant la compréhension, en construisant et en reconstruisant des nouveaux savoirs qui seront investis dans le corps-soi des protagonistes de la salle de classe. Cette posture positionne les enseignants et les élèves comme des protagonistes de changements sociaux et non comme de simples spectateurs.

Cette recherche a révélé qu'en effet quelques enseignants ont surmonté beaucoup de difficultés, grâce au traitement avec les ordinateurs portables du Projet UCA. Cependant, comme l'affirme la coordonnatrice de l'École Municipale José Custódio Filho, « il faut que les enseignantes aient une formation spécifique pour utiliser de façon plus étendue et efficace, cet outil pendant les cours ». Outre le surpassement des difficultés rapportées à la formation, il s'est vérifié aussi que des problèmes rapportés à l'accès à l'Internet et aux problèmes techniques relatifs au fonctionnement des ordinateurs portables, ont inhibé une meilleure utilisation de cette ressource. Néanmoins, cette même coordinatrice considère que le projet a contribué à l'inclusion digitale des élèves de la région agricole.

« Même avec toutes les difficultés observées et dites par les enseignantes, au cours de l'année, par rapport au projet UCA (...) les cours profitent aux élèves qui vivent dans la zone agricole, pour la plupart, et qui n'avaient pratiquement aucun contact avec cette technologie. De cette façon, c'est un monde de possibilités qui s'ouvre pour que ces enfants connaissent des outils qui leur rendent possible l'avancement dans le processus de l'enseignement et de l'apprentissage ».

On peut percevoir que l'engagement, la créativité et l'expérience, outre la connaissance spécifique du travail avec l'ordinateur, mettent en relief le travail de quelques enseignants. Ces enseignants sont ceux qui cherchent à échanger des informations, sur les travaux développés avec les ordinateurs portables, dans d'autres écoles et sont toujours en élaboration de nouvelles activités qui amènent les élèves à utiliser, toujours plus, les ressources de l'informatique.

L'idée d'avoir un laboratoire et un moment spécifique pour utiliser les ordinateurs, est supplantée. Les enseignantes ont fait mûrir l'idée d'utiliser l'ordinateur comme une ressource d'aide, en permettant son utilisation par les élèves pendant les cours. Et ils ne l'utilisent plus seulement dans des horaires spécifiques, comme cela était le cas au tout début de l'implantation du projet dans l'école. Selon la coordinatrice de l'École Municipale, l'enseignante Alice Lima Barbosa : « L'utiliser de cette façon apporte plus de sécurité pour les enseignantes en comprenant qu'elles appliquent, en plus, les qualités d'une ressource didactique dans l'apprentissage de l'élève ».

Parmi les activités les plus suivies, tout au long de cette première année de mise en œuvre du projet UCA à Tiradentes, ce fut l'utilisation du réseau social dans la production de textes et dans la connaissance de personnes résidant dans d'autres localités et même à l'extérieur du pays. Une autre activité très utilisée, c'est l'utilisation de sites de recherche, pour élargir la compréhension des contenus étudiés.

Les changements dans les rapports enseignant/élèves

Il fut perçu que pour évincer les difficultés de travailler avec le portable et avec le système UCA, dans de nombreux cas, les élèves enseignaient aux enseignants, en provoquant chez ceux-ci un certain « inconfort intellectuel » pour reprendre l'expression d'Yves Schwartz

(SCHWARTZ, 1995) Ce qui a, paradoxalement, beaucoup favorisé le rapport entre eux. En effet, cet inconfort intellectuel amène chacun à s'interroger sur sa propre posture, ses propres pratiques. Ce qui nous semble être une question importante, pour amener les protagonistes de la salle de classe à changer de position. Il devient donc nécessaire de reconfigurer les rapports instaurés dans la salle de classe.

L'ergologie met l'accent sur la spécificité historique de l'activité de travail humain. Celle-ci se traduit notamment dans les pratiques de dialogues entre pairs, entre anciens et novices, et dans les apprentissages sur le tas (SCHWARTZ, 1988, p. 475). Le concept d'historicité est ici central. L' « effort constant d'attribution d'histoire au travail quotidien » traduit une « réattribution d'humanité aux travailleurs » (SCHWARTZ, 1988, p. 476).

Pareillement à l'ergologie nous nous proposons d'envisager le travail humain comme un usage de soi qui restitue « l'épaisseur historique et dramatique de l'agir » (SCHWARTZ, 1987). Il est « lieu d'un problème, d'une tension problématique, d'une espace de possibles toujours à négocier » (SCHWARTZ, 1987, p. 194).

Ainsi, il est possible à tous de comprendre que si l'enseignant sait des choses que l'élève ne sait pas, l'élève, à son tour, sait des choses que l'enseignant ne sait pas non plus (TRINQUET, 2003). Cette reconfiguration des comportements rend propice une posture d'humilité de l'enseignant. Ce qui est essentiel afin que l'inconfort intellectuel rende favorable le surpassement de la posture traditionnelle où l'enseignant ne prend pas en compte les savoirs des élèves. Cette posture met à l'ordre du jour la nécessité du dialogue ouvert et franc avec les élèves qui peuvent devenir des enseignants d'informatique de leurs propres enseignants.

L'utilisation du *laptop* dans la salle de classe permet de nouveaux itinéraires et fournit plusieurs possibilités aux enseignants et aux élèves. Néanmoins, son utilisation pédagogique est un défi que les enseignants affrontent, car ils doivent s'insérer dans un nouveau processus d'enseignement et d'apprentissage, dans la culture scolaire technologique, où les moyens électroniques de communication sont la base pour le partage d'idées.

Comme affirme la principale de l'École Municipale Marília de Dirceu : « Concernant les changements dans la salle de classe, nous avons observé que les élèves ont eu plus d'autonomies avec la machine ; l'intérêt pour les activités s'est beaucoup amélioré ; les attentions et la responsabilité des élèves, concernant les études, ont dépassé les attentes ».

Cette idée est confirmée par la coordonnatrice de l'École Municipale João Pio qui met en relief le fait que les élèves ont eu une plus grande attention par rapport à l'écriture et la lecture : « En ce qui concerne les changements dans la salle de classe, il est possible d'observer que les élèves ont eu plus d'autonomie grâce à l'usage du laptop. Quelques-uns ont appris à faire de « petites réparations ». Les élèves s'intéressent beaucoup aux activités. Dans l'écriture, il apparaît qu'il y a une préoccupation majeure avec l'orthographe et avec la construction des textes. La lecture s'est améliorée aussi, car pour utiliser la machine, l'enfant a besoin de lire et de comprendre ce qu'il lit ».

L'autonomie ne s'est pas révélée seulement dans l'utilisation du *laptop*, mais aussi dans la réalisation du travail scolaire. Il est possible d'affirmer que de telles ressources ont permis, aux élèves, de construire un nouveau rapport au savoir, grâce aux ressources de l'informatique.

« Quelques changements sont observables : accroissement de l'intérêt des élèves dans les leçons qui impliquent les ordinateurs portables ; élévation de l'assiduité en classe ; augmentation de la préoccupation avec l'écriture ; une plus grande autonomie pour réaliser les activités, tant dans la salle de cours qu'à la maison ». (Coordonnatrice de l'École Municipale Ademar Natalino Longatti).

En général, les observations ont révélé que les élèves se sont montrés plus intéressés aux leçons pour lesquelles ils utilisent l'ordinateur portable, comme recours didactique. Néanmoins, nous avons remarqué que le manque de soutien technique, dans l'école, rend difficile la concrétisation des leçons prévues, parce que l'ordinateur tombe en panne fréquemment et que le lien mis à disposition pour accéder à l'Internet ne fonctionne pas toujours.

C'est pour cela que certains enseignants ont du mal à maîtriser toute la procédure de construction et de développement de la leçon, avec, en plus, la partie technique et spécifique, et ils se découragent ; mais ils reconnaissent, néanmoins, que l'ordinateur est une ressource favorable au processus de construction du savoir et que l'engagement des étudiants, en utilisant cette ressource, s'est développé. Il y en a qui affirme, même, que les rapports, dans la salle de classe, se sont beaucoup améliorés. Tous souhaitent s'entraider les uns les autres et ils ont, ainsi, développé leur solidarité, à l'intérieur et à l'extérieur de l'école.

D'une manière générale, les coordonnatrices responsables du processus pédagogique des écoles du Réseau Municipal d'Éducation, à Tiradentes, et des plannings de cours avec l'utilisation des ordinateurs, présentent des résultats élogieux et satisfaisants pour la formation des élèves, qui seraient devenus plus conscients, plus critiques et mieux préparés pour le monde du travail ; mais elles reconnaissent qu'ils pourraient être meilleurs si les obstacles, en particuliers techniques, étaient mieux surmontés.

Afin de conclure

Les conclusions qui peuvent être tirées de cette recherche, c'est que l'éducation scolaire a besoin de comprendre et d'incorporer davantage les nouveaux langages, dévoiler leurs codes, dominer les possibilités d'expression et les possibles manipulations. Il est important d'instruire pour des utilisations démocratiques, plus progressives et participatives de ces technologies, qui facilitent l'évolution des personnes et développent leur intérêt à connaître et comprendre. Les pouvoirs publics peuvent rendre possible l'accès de tous les élèves aux technologies de la communication comme une forme palliative, mais il est nécessaire d'offrir de meilleures opportunités aux moins favorisées, et aussi pour contrebalancer le pouvoir des groupes d'entreprises et neutraliser des tentatives ou des projets autoritaires.

Dans la ville de Tiradentes les enseignants se sont engagés dans la lutte pour une école qui satisfasse les exigences pour le développement durable. Des élèves qui construisent leurs savoirs investis sont des sujets actifs, capables de mieux percevoir et transformer le monde où ils vivent.

BIBLIOGRAPHIE

BARDIN, Laurence. Análise de Conteúdo. Lisboa: Edições 70, 2009.

FREIRE, Paulo. Educação e atualidade brasileira. Recife: Universidade de Recife, 1959.

FREIRE, Paulo. Medo e ousadia. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1990.

FREIRE, Paulo. Pedagogia da esperança. Rio de Janeiro: Paz e Terra, 1992.

LUCARELLI, Elisa. Teoría y práctica como innovación em docência, investigación y actualización pedagógica. Cuadernos de Investigación, Buenos Aires: Universidade de Buenos Aires, 199.

REY, Gonzalez. Pesquisa qualitativa em psicologia: caminhos e desafios. São Paulo: Pioneira, 2002.

SCHWARTZ, Y. (1995). De l'inconfort intellectuel, ou: comment penser les activités humaines ? In: COURTS-SALIES, P. (coord.). La liberté du travail. Paris, Édition Syllepse.

TRINQUET, Pierre. La formation Professionnelle et continue en France (FPC): un regard croisé, 2003. Disponible sur : <http://sites.univ-Provence.fr/ergolog/Bibliotheque/Trinquet / la FPC en France : un regard croisé.pdf>. [consulté le 14/01/2009].

Schwartz, Y. (1987). Travail et usage de soi. In Bertrand, M., Casanova, A., Clot, Y., Doray, B., Hurstel, F., Schwartz, Y., Sève, L. & Terrail, J.P., JE sur l'individualité. Approches pratiques/Ouvertures marxistes (pp. 181-207). Paris : Messidor/Éditions Sociales.

Schwartz, Y. (1988). Expérience et connaissance du travail. Paris : Messidor, Éditions Sociales.

VALENTE, A. L. Pesquisa, comunicação e aprendizagem com o computador no processo ensino-aprendizagem. In: ALMEIDA, Maria Elizabeth; MORAN, José Manuel. (Org.). Integração das tecnologias na educação. Secretaria de Educação a Distância. Brasília: Ministério da Educação, SEED, 2005.

VERISSIMO, Mariana. Le savoir investi par l'activité de travail, dans le «corps-soi» : l'expérience des travailleurs-étudiants d'une usine au Brésil. Thèse de doctorat, soutenue en décembre 2010, à l'Université de Provence.

Atelier 5

Comment faire avec l'activité ?

ALVAREZ D. & FIGUEIREDO D. (UFF, Rio de Janeiro)

Contact : denisealvarez@vm.uff.br

La gestion du travail dans le forage des puits de pétrole : usage de soi et dimension subjective

La communication souligne les risques potentiels relatifs à la sécurité et à la santé (spécialement à la dimension mentale), associés aux caractéristiques du processus de travail et au modèle de gestion du travail adoptés par la société multinationale Schlumberger. Elle montre les pistes pour la réflexion relatives à la constatation des inadéquations de l'organisation du travail et du manque de préparation de plusieurs travailleurs pour faire face à l'intensité des « dramatiques d'usage de soi ». Ainsi, nous nous interrogeons sur la portée de la « souffrance pathogénique » présente dans l'organisation du travail. Affirmer la gravité de cette situation ne signifie pas cependant bloquer l'attention aux devenirs toujours présents dans la puissance de vie. L'activité, concept central dans la portée de ce référentiel, permet de jeter un regard sur les dimensions subjectives de l'action et permet de comprendre le travail comme endroit permanent de micro choix – du débat des normes et des valeurs. Les méthodes opérationnalisent un dispositif dynamique de trois pôles (DD3P) dans des « rencontres sur le travail » et des entretiens partiellement structurés qui mettent la dialogie en valeur.

Mots-clé : gestion du travail ; usages de soi ; intensification du travail ; élargissement de la journée de travail ; industrie du pétrole.

1. Introduction et parcours méthodologique

Dans ce bref article, nous attirons l'attention sur les risques potentiels pour la sécurité et la santé (particulièrement la dimension mentale) associés aux caractéristiques du processus de travail et au modèle de gestion du travail adopté par l'entreprise multinationale d'origine française Schlumberger. L'article s'insère dans le contexte d'un projet plus vaste, dont la conduite s'est fondamentalement basée sur le référentiel théorico-méthodologique de

l'Ergonomie de l'Activité (Daniellou, 2004 ; Wisner, 1994) et sur la Psychodynamique du Travail (Dejours, 1993, 2008), dans une perspective ergologique. Au fil de cette investigation, nous avons opéré en mobilisant une « vaste communauté de recherche » (CAP) (Athayde et alii, 2003 ; Brito et Athayde, 2003), ici représentée sous le format des « rencontres du travail » (Schwartz et Durrive, 2010), réalisé surtout entre fin 2002 et 2004. Au cours de cette période, douze rencontres ont été faites, qui suivaient de manière flexible un scénario semi-structuré de conversation et qui valorisaient la dialogie, par laquelle les principales questions suscitées par les thèmes débattus étaient confrontées à la littérature académique, permettant ainsi un « va-et-vient » de voix sur l'activité. Une telle initiative prétendait ouvrir une voie vers celle adoptée par Schwartz (2010) en consonance avec le dispositif dynamique à trois pôles (DD3P), qui, quant à lui, a représenté un effort pour avancer vers la proposition développée par Oddone (1984), appelée « communautés scientifiques élargies ». De plus, 20 entretiens individuels ont été réalisés, entre fin 2002 et 2004.

Le contenu de ce matériel nous a permis d'accéder à d'importants aspects du fonctionnement (et disfonctionnement) du système technique et nous a également permis d'en apprendre un peu sur le vécu subjectif qui s'est révélé par la mobilisation de la capacité des travailleurs à analyser leur situation. Plus particulièrement en ce qui concerne la perception du risque (Dejours, 2008), les réserves d'alternatives et les ingrédients de compétence présents pour gérer le travail (Schwartz et Durrive, 2010 ; Schwartz, 1998).

Les références principales du contenu empirique ici analysé ont été les trajectoires d'un ingénieur qui a travaillé à l'étranger (dans des pays d'Amérique Latine) et d'une professionnelle de niveau technique qui a travaillé au Brésil (avec des cours de formation à l'étranger), tous deux liés à l'entreprise.

2. Schlumberger : grande multinationale de forage de puits

Schlumberger est l'une des principales références mondiales dans le domaine des services pétrolifères, en particulier dans le forage de puits. Elle opère au niveau mondial, en expansion permanente, et emploie actuellement plus de 100 000 personnes de par le monde, de plus de 140 nationalités distinctes. Après l'acquisition de l'entreprise française Geoservices et, surtout, de celle nord-américaine Smith International, début 2010, Schlumberger s'est isolée dans le ranking en tant que plus important fournisseur de services pour l'industrie pétrolière

dans le domaine de l'exploitation et la production (sismique, forage, profilage, tests, etc.) (Cardoso, 2010, p. 6). Actuellement elle intègre le groupe des quatre plus grandes entreprises d'équipements et de services, aux côtés, des américaines Halliburton, Baker & Hughes et Weatherford, qui, ensemble, concentrent 23% du marché mondial (Fusco et Stefano, 2009).

En général, dans des opérations comme celles auxquelles participent l'ingénieur et la technicienne, les travailleurs s'exposent à une myriade de facteurs de risque, tels que privation de sommeil, conditions d'hygiène et d'alimentation précaires, le portage et le transport de charges, matériel explosif et radioactif, risque de blow out, etc. Ces interventions requièrent comme équipe de base la présence d'un ingénieur, d'un opérateur en chef et de généralement deux opérateurs de moindre qualification chargés du travail plus lourd.

3. Gestion du travail, santé et sécurité : usages de soi et la dimension subjective

Dans le travail offshore, les journées, les cycles et le système d'embarquement sont considérés comme très perturbants (Alvarez et alii, 2010). Chez Schlumberger, ils sont encore plus rigoureux, car les travailleurs peuvent être soumis à des arrangements complètement insolites où, dans certaines circonstances, ils peuvent devoir demeurer en état de veille pendant de longues périodes (24, 48 et même jusqu'à 72 heures ou plus). Ceci parce que l'entreprise n'adopte pas le schéma classique d'alternance en industrie en processus continu, avec deux équipes qui se relaient sur 24 heures, chacune travaillant pendant la moitié de cette journée (12 heures). On travaille 24 heures par jours, sept jours par semaine, sous un régime mensuel qui prévoit quatre jours de congés et quatre jours de repos. Il est fréquent d'accumuler peu ou plusieurs jours de congés et de repos, ainsi que de les vendre, selon l'autorité locale et les règles prédominantes dans le pays. Néanmoins, dans des contextes de grande demande de services, il est possible de travailler trois à quatre mois en continu, sans aucun jour de repos, comme cela a été le cas pour la technicienne et pour l'ingénieur (Figueiredo et Alvarez, 2011).

Depuis 1991, l'entreprise implante des programmes qui lient la performance à la fatigue, tentant de combattre ce que l'on appelle le « syndrome du comportement automatique ». La brochure du cours d'entraînement (Schlumberger : managing a 24-hour lifestyle – PTAC, 2001) fournit des informations sur la performance des individus après des siestes à durée

variable et sur les altérations du niveau d'alerte selon l'heure du jour et le nombre de nuits passées sans sommeil.

Les récits entendus au cours de l'étude suscitent une incrédulité de la part des chercheurs vis-à-vis de la non-existence d'une seconde équipe pour une alternance et de la non-prévision du temps et du local appropriés au repos. Voyons l'exemple suivant : « ... L'ingénieur qui, théoriquement, ne dort pas, dort sur le siège de la camionnette ou sur le sol ou... Théoriquement tu ne dors pas, tu ne peux pas dormir, tu es en train de travailler. Mais l'ingénieur, supposons, sur un travail de trois jours, fait des petites siestes. L'outil commence, il a une certaine vitesse, tu mets d'une certaine manière pour que tu voies qu'il n'y a pas de danger, tu dis au mec du camion de ne pas dormir et tu dors un peu. Tu dors 15 minutes, une demi-heure » (I1).

Au cours du travail réel, l'ingénieur va, de toute manière, tenter de faire une sieste, comptant pour cela sur l'aide de l'opérateur du camion. La coopération qui ici s'établit permet de supprimer les « trous de normes » (Schwartz, 2010a) de la situation, puisqu'il n'existe rien de prédéterminé, selon lui, qui indique le moment à partir duquel l'on peut se reposer. Ainsi, selon la durée de l'intervention, à certain moment l'ingénieur sera vaincu par la fatigue et devra faire une sieste. Quand il évalue que les conditions à l'intérieur du puits sont favorables, il demandera à l'opérateur de surveiller les registres sur l'écran de l'ordinateur pendant qu'il se repose. Parfois il se passe qu'en se réveillant, quelques minutes après, l'ingénieur surprend l'opérateur en train de dormir, ce qui le laisse dans une situation très vulnérable, car en dernière instance il (l'ingénieur) est responsable de l'opération. Mais alors, comment procéder pour se maintenir en état de veille le maximum de temps possible ? Fixer l'écran de l'ordinateur au petit matin peut le faire s'endormir, car plus la privation de sommeil est grande, plus la période de maintien en état d'alerte est courte.

Une stratégie récurrente est de préparer les rapports qui seront rendus au client au moment où se termine l'enregistrement. Recours qui permet non seulement de se maintenir en état de veille, mais aussi d'anticiper l'heure de sortie. Réaliser de lourdes étapes de montage d'équipement, même très tôt à l'aube, collabore également à ne pas succomber au sommeil. Le coût en sera un dommage élevé pour l'organisme, car au lieu de se détendre et de dormir à l'aube, comme le recommandent les études de chronobiologie, il sera au contraire exposé à une surcharge de travail.

En tous les cas, une bonne entente avec les membres de l'équipe est fondamentale dans cette situation. L'ingénieur perçoit l'importance de respecter certaines des règles informelles engendrées par le collectif (Cru, 1988), pour qu'il puisse y avoir un engagement plus effectif de la part des membres de l'équipe à des moments critiques, garantissant l'efficacité de l'opération. Il est fréquent que l'ingénieur aide le restant de l'équipe au montage des outils et des équipements, bien que ce ne soit pas là sa tâche formelle.

Dans une autre situation, en l'absence d'une seconde équipe pour assumer la continuité des tâches, dormir par demi-heure peut-être une issue : « j'ai déjà passé une semaine embarquée dans une situation comme ça, je ne pouvais pas dormir, et je devais rester dans mon unité, je devais faire un test toutes les demi-heures, donc je faisais des petites siestes d'une demi-heure, je faisais le test, je suivais, je suivais, une demi-heure, je dormais » (T1).

La technicienne a commenté le fait que le nombre de techniciens existants dans l'entreprise ne répond pas de manière adéquate à la forte demande de services, car le nombre de désistements est élevé et le recrutement d'employés suffisamment qualifiés est faible. Elle a été sélectionnée avec quatre autres professionnels dont deux ont quitté l'entreprise après moins de deux ans de contrat, tandis que les deux autres sont aujourd'hui également partis. Elle a été la dernière à quitter l'entreprise, et la seule à y rester cinq ans. Elle s'est montrée très emphatique en affirmant que « le personnel ne s'adapte pas au style de travail ».

Notre perplexité est grande face à la constatation du fait que les situations rencontrées sont le fruit d'une option de gestion du travail, car la détermination d'une équipe supplémentaire pourrait soulager, en partie, l'impact de ce court biopsychique sur les travailleurs. Nous savons qu'il existe des problèmes logistiques découlant de ce choix, mais il nous semble être une alternative plausible. Néanmoins, selon l'ingénieur, la propre tradition de l'entreprise renforce le standard de travail de 24 heures, c'est-à-dire la non-adoption du travail posté en deux équipes. Pour le collectif, le consentement épisodique aux deux équipes signifierait mettre en lumière les difficultés du travail en régime de 24 heures, ce qui peut-être le rendrait encore plus insupportable. Cela signifierait un appel à la raison au sein de la déviance de la subordination imposée par la journée de 24 heures ou plus.

Les exemples jusqu'ici présentés pointent le fait que, en dépit de l'immense potentiel de renormalisation en de telles circonstances, à certain moment le corps atteindra ses limites. Il reste à savoir jusqu'à quel point il est possible de supporter, ou quels sont les recours

disponibles (quelles sont les « réserves d'alternatives » ?) pour contourner les obstacles qui, inexorablement, s'interposent au cours de la journée.

Il reste aussi à savoir ce qui permet de soutenir le psychisme dans les situations ici relatées, qui testent de manière incisive la résistance à l'adversité, à la fatigue proche de l'épuisement complet. Il convient de ne pas oublier que ce type de travailleur n'est pas seulement formé pour opérer sur l'offshore, il opère également sur terre (onshore). Pour eux, le « débat de normes » (Schwartz, 1992) se fait traversé d'exigences qui défient leur capacité de mobilisation physique, cognitive et psychique, et qui donc débordent la capacité de mobilisation du « corps-soi ». Il en résulte que la manière dont se déroule ce travail confirme les affirmations de Wisner (1994). Il souligne que les effets pollués sur d'autres sphères de la vie seront aussi considérables que la densité d'une situation donnée de travail est grande.

La technique reconnaît également que, malgré la nocivité des conditions de déroulement de son activité, le travail « n'a pas seulement de mauvaises choses, il en a aussi des bonnes ». Surtout dans le cas du travail sur le terrain, puisqu'au-delà de l'augmentation de la rémunération – bonus accordés selon le travail fourni sur les puits –, les connaissances sont enrichies par la confrontation avec de nouvelles situations et de nouveaux outils. Sur le terrain, le travail est exercé avec une plus grande autonomie, et au moment de le conclure on vit « la satisfaction du devoir accompli », qui lui semble inatteignable dans le contexte des démarches bureaucratiques interminables liées à la base.

Nous comprenons qu'un des composants essentiels de cette dimension subjective est lié au défi quotidien posé à ces travailleurs, imposant une conduite que ne renie pas l'espace pour la conversion de la souffrance en créativité. Il ne s'agit donc pas ici d'amenuiser l'expérience de l'exploitation à laquelle ils sont soumis – niant l'exploitation de cette dimension créative par le capital –, mais d'interroger jusqu'à quel point il serait possible d'accepter que celle-ci annulerait complètement la possibilité de l'engagement de la créativité ; jusqu'où la capture de la production subjective, qui se passe effectivement, empêcherait l'apparition de la dimension inventive de l'activité ? ou encore, l'énorme satisfaction à laquelle a fait référence l'ingénieur, dans un autre passage, n'est-elle possible qu'en conséquence de l'aliénation à laquelle ils se trouvent soumis ?

Selon Schwartz (Schwartz et Durrive, 2010, p. 26), dans le cas où il n'est pas fait d'effort pour voir de près (le regard à la loupe) comment chacun ne « se soumet » pas seulement, mais

vit et tente de recréer sa situation de travail, c'est-à-dire « s'interprète, se juge et se diagnostique à la place des propres personnes, ceci ne peut pas produire de résultats positifs ».

4. Considérations finales : l'inversion de la perspective clinique du travail

Ce qui a été présenté au fil de ce texte est un exemple de plus qui confirme la gravité de la situation dans laquelle se trouve une grande partie des travailleurs en ce qui concerne les paramètres qui orientent l'organisation du travail dans les innombrables entreprises où ils opèrent. Dans le cas étudié, ils sont exposés à une complète extrapolation de l'augmentation de la journée de travail. Cette augmentation nous semble favorisée par les exigences liées à la réalisation des objectifs de production mal dimensionnés, qui ne considèrent pas nombre de contraintes présentes dans le cours du travail réel, dont l'effectivité doit triompher du déphasage entre organisation prescrite et organisation réelle du travail (Wisner, 1994 ; Dejours, 1997). Au vu de cette situation, source potentielle de dommage à la santé mentale, et du manque de préparation de beaucoup d'entre eux pour faire face à l'intensité des drames de l'usage de soi (Schwartz et Durrieu, 2010) qui éclosent dans des circonstances déterminées, il reste la réflexion autour de la portée de la « souffrance pathogénique » (Dejours, Abdoucheli et Jayet, 1994) présente dans ce type d'organisation du travail.

En ce qui concerne le cas de cette multinationale, qui aborde dans ses cours de formation un contenu lié aux « techniques d'administration du sommeil », nous constatons l'exposition de ses travailleurs à des conditions-limite, avec une entreprise mettant la priorité, de manière flagrante, sur l'adaptation des humains au travail, et non le contraire, dans un antagonisme frontal avec les préceptes élémentaires des approches cliniques du travail. Au vu de l'inversion ici présente, nous sommes obligés d'insister sur la nécessité d'une profonde révision de l'organisation du travail, sous peine d'introduire une composante de risque de plus parmi les nombreuses déjà présentes dans ce type de système. De plus, si l'augmentation de la productivité découle, en bonne partie, de l'adoption de tels principes, comme il serait possible d'argumenter, ces derniers, à leur tour, provoquent aussi l'érosion de la place accordée à la subjectivité et à la vie dans le travail, avec toutes ses graves conséquences dans le domaine des pathologies mentales (Dejours, 2004).

En affirmant cela ne nous voulons pas, dans l'absolu, nier la capacité des personnes à se maintenir dans le registre de la normalité, nonobstant le coût extrêmement élevé que cela peut

représenter. Comme le souligne Schwartz (Schwartz et Durrive, 2010), « les personnes ne sont pas toutes en train de devenir folles ». Dans cette direction, affirmer la gravité du cadre actuel dans ce domaine est fondamental pour tout ce que nous avons déjà constaté durant toutes ces années d'investigation dans ce secteur, néanmoins une certaine prudence est fondamentale pour que nous n'endossions pas la vision selon laquelle les subjectivités dans le travail seraient complètement capturées.

Bibliographie

- ALVAREZ, Denise; FIGUEIREDO, Marcelo; ROTENBERG, Lúcia. Aspectos do regime de embarque, turnos e gestão do trabalho em plataformas offshore da bacia de Campos (RJ) e sua relação com a saúde e a segurança dos trabalhadores. *Revista Brasileira de Saúde Ocupacional*, São Paulo, v. 35, n. 122, p. 201-216, 2010.
- FIGUEIREDO, Marcelo e ALVAREZ, Denise. Gestão do trabalho na perfuração de poços de petróleo: usos de si e 'a vida por toda a vida'. *Revista Trabalho, Educação e Saúde*, Rio de Janeiro, v. 9, supl. 1, 2011, p. 299-326.
- ATHAYDE, Milton; BRITO, Jussara; NEVES, Mary (Orgs.). *Caderno de textos: programa de formação em saúde, gênero e trabalho nas escolas*. João Pessoa: Ed. Universitária da UFPB, 2003. p. 11-22.
- CARDOSO, Beatriz. Schlumberger incorpora Smith. *TN Petróleo – Revista Brasileira de Tecnologia e Negócios do Petróleo, Gás, Petroquímica, Química, Química Fina e Biocombustível* Rio de Janeiro, v. 12, n. 70, jan./fév. 2010.
- CRU, Damien. Les règles du métier. In: DEJOURS, Christophe. (Org.). *Plaisir et souffrance dans le travail*. Tomo 1 Paris : Association pour l'Ouverture du Champ d'Investigation Psychopathologique / Centre National de la Recherche Scientifique (Aocip/CNRS), 1988.
- DANIELLOU, François. Introdução: questões epistemológicas acerca da ergonomia. In: _____. (Org.). *A ergonomia em busca de seus princípios*. São Paulo: Edgard Blücher, 2004. p. 1-13.

- DEJOURS, Christophe; ABDOUCHELI, Elizabeth; JAYET, Christian. Psicodinâmica do trabalho: contribuições da escola dejouriana à análise da relação prazer, sofrimento e trabalho. São Paulo: Atlas, 1994.
- DEJOURS, Christophe. Travail: usure mentale, de la psychopathologie à la psychodynamique du travail. 9. éd. augmentée. Paris: Bayard, 1993.
- _____. O fator humano. Rio de Janeiro: Fundação Getulio Vargas, 1997.
- _____. Subjetividade, trabalho e ação. Revista Produção, São Paulo, v. 14, n. 3, p. 27-34, 2004.
- _____. Addendum: da psicopatologia à psicodinâmica do trabalho. In: LANCMAN, Sandra.; SZNELWAR, Laerte. (Orgs.). Christophe Dejours: da psicopatologia à psicodinâmica do trabalho. 2. ed. Rio de Janeiro, Brasília: Ed. Fiocruz, Paralelo 15, 2008. p. 49-106.
- FUSCO, Camila; STEFANO, Fabiane. Onde as coisas acontecem. Exame, São Paulo, année 43, n. 18, édition 952, p. 32-45, sept. 2009.
- ODDONE, Ivar. La communauté scientifique élargie. Revue Société Française, [s.1.], n. 10, p. 28-33, jan./fév./mars 1984.
- PTAC (Petroleum Technology Alliance Canadá). Schlumberger: managing a 24-hour lifestyle, 2001. Disponible en ligne à l'adresse : <www.ptac.org/has/dl/hasw0104.pdf>. Visité le 10 dec. 2010.
- SCHWARTZ, Yves. Travail et philosophie: convocations mutuelles. Toulouse: Octarès Éditions, 1992.
- _____. Os ingredientes da competência: um exercício necessário para uma questão insolúvel. Educação & Sociedade, Campinas, v. 19, n. 65, p.101-140, 1998.
- SCHWARTZ, Yves; DURRIVE, Louis (Orgs.). Trabalho e ergologia: conversas sobre a atividade humana. Traduction de Jussara Brito et al. Niterói: EdUFF, 2010. p. 247-276.
- THOMAS, José. Fundamentos de engenharia de petróleo. Rio de Janeiro: Interciência, 2001.
- WISNER, Alain. A inteligência no trabalho: textos selecionados de ergonomia. São Paulo: Fundacentro, 1994.

BAYLE I. (Cadre de santé infirmier, Coordinatrice pédagogique dans un institut de formation en soins infirmiers)

Contact : isabelle.bayle@gmail.com

Approche ergologique des situations de soin

Au cours de son activité professionnelle, l'étudiant, futur praticien, rencontre en permanence des situations singulières pour lesquelles il doit construire des réponses adaptées qui ne correspondent pas entièrement à un travail prescrit. Parler de la compétence demande de mettre en dialogue la connaissance avec l'expérience. Ainsi pour trouver une posture professionnelle adéquate il est important d'entrer dans une démarche réflexive afin d'analyser sa pratique au regard de concept clé. L'apprenant va ainsi dialoguer avec les normes, les mettre en débat, pour essayer de leur donner de la vie et du sens. Il va réaménager, repenser la norme qui se propose à lui. Pour réaliser ce cheminement, l'étudiant a besoin d'être guidé et accompagné par des professionnels.

Lors de la réalisation de mon master 2 « en ingénierie de la formation et des compétences » j'ai mené une recherche concernant la rencontre d'un étudiant en soins infirmiers et d'un soignant lors d'une activité d'encadrement. Plus précisément, j'ai porté un regard sur la manière dont les soignants passaient de la transmission à l'apprentissage du métier de soignant.

En suivant la méthodologie de la démarche ergologique je suis allée explorer sur le terrain au cœur des situations de soin. J'ai ainsi réalisé des observations puis des échanges avec les soignants et les étudiants en action de travail. La phase de repérage est venue nourrir la phase d'ancrage. Les moments d'échanges individuels puis croisés entre infirmiers et étudiants ont mis en lumière l'explicitation des choix d'action de chacun et m'a permis « d'entendre » chez certains leurs débats de valeurs.

Première approche

Regarder le travail sous l'angle de l'activité humaine permet à l'homme en activité de verbaliser ses choix d'action. Face au travail décrit, l'individu parle de ses ressources, de ses difficultés mais aussi des stratégies qu'il a été amené à développer. Il met directement en dialogue l'aspect protocolaire du soin avec les dimensions faisant référence à la vie, et aux notions d'arbitrages. Il expose ainsi son point de vue de son activité en réaménageant le côté prescrit du travail pour le rendre possible dans l'activité.

L'individu met ainsi de la vie en décrivant ses manières d'agir. Il campe une histoire dans la singularité du moment. Souvent la verbalisation de l'expérience met en évidence la complexité du réel et l'énoncé de certains compromis liés au travail.

C'est ainsi que dans la phase de repérage les soignants ont réalisé une description chronologique de leur activité de travail en lien avec le poste. La description est très précise décrivant un schéma organisationnel sans faille. Ils laissent peu de place à l'imprévu, même si dans le discours le risque est omniprésent. En revanche les étudiants appréhendent l'activité sous une autre approche. Ils ont des difficultés à mettre des mots sur ce qui les attendent. Ils restent le plus souvent dans le vague avec peu de précision. Certains expriment même une incompréhension du travail surtout sur les aspects organisationnels. Pour eux l'imprévu est très présent et occupe la majorité de leur discours. Les apprenants expriment une vision parcellaire des composantes de l'activité et espèrent que les soignants les guideront dans les tâches à accomplir.

Chacune des descriptions de l'activité est campée dans une histoire singulière en lien avec l'action de soin. Ainsi, l'entrée des échanges par l'activité permet de faire verbaliser la tâche et apprendre à se regarder travailler. Face à l'activité décrite, l'individu parle de ses ressources, de ses difficultés. Il met directement en dialogue l'aspect protocolaire du soin (relevant du registre 1) avec les dimensions du registre 2 faisant référence à la vie, à la notion d'arbitrage. Donc progressivement, ils réaménagent le côté prescrit du travail pour le rendre possible dans l'activité de soin réalisée.

Deuxième approche

Etre un professionnel compétent aujourd'hui de n'est pas seulement agir avec compétences en reproduisant une norme prédéfinie, mais s'autoriser à réinventer la norme en fonction de l'activité de l'instant T. Pour cela l'homme en action va porter un regard critique sur son environnement de travail. Il va donner du sens à ses actions en ne se contentant pas d'agir en appliquant une norme, il va s'interroger sur la réalité des situations cliniques pour les analyser avec discernement. Enfin, il va s'inscrire dans un collectif de travail et bien sûr va dialoguer avec les normes, les mettre en débat, pour essayer de leur donner de la vie et du sens dans une situation donnée donc repenser la norme.

Dans tous les échanges individuels ou croisés, le rapport à la norme alimente tous les discours. Nous retrouvons là la logique de la double anticipation. Le premier axe va permettre de conceptualiser le travail, de décrire les différentes étapes pour réaliser une tâche. Comme peut le dire Y.Schwartz « c'est ce qui va guider l'activité, l'orienter, voire quasiment la contraindre ». Puis viens le deuxième axe plus orienté sur la personne en train d'effectuer une tâche. Nous sommes là dans le registre de la « resingularisation, de la déneutralisation des normes » (Y.Schwartz).

Tous les professionnels infirmiers font référence aux valeurs soignantes. Différentes valeurs vont ainsi venir interférer et complexifier l'activité de travail. Il va y avoir un dialogue entre ce que la personne va faire et ce que socialement il est important qu'elle réalise. Un échange entre norme et valeurs individuelles va s'exercer.

Il se produit une mise en dialectique entre ce qui est demandé et ce qui est. Les débats de norme vont donc s'opérer.

Troisième approche

Dans les phases de repérage et d'ancrage chacun a dû dessiner, réaliser une représentation graphique de la pièce de l'unité de soins ou l'activité d'encadrement allait se dérouler. Passé un temps de surprise, infirmiers et étudiants se sont prêtés au jeu. Pour certains la règle est indispensable, pour d'autres la feuille est trop petite, trop grande.... Certains ont le souci du moindre détail, d'autres utilisent une vision systémique.

Pour chaque dessinateur, le scénario décrit dans la phase de repérage permet d'animer un espace-temps et avoir une vision anticipatrice de son activité. La description de son poste de travail, de la salle de soins donne à voir de l'aspect formalisé de la tâche à accomplir.

Lors de la phase d'ancrage, chacun a repris son dessin et a matérialisé les échanges, les interactions mises en jeu dans la situation observée. Tel des peintres, étudiants et soignants m'ont commenté leur œuvre d'art en me donnant le sens des flèches, des personnages qu'ils décident de faire figurer en plus ainsi que les choix en action qu'ils ont dû réaliser.

La réalisation des dessins inscrit les soignants au cœur des choix d'action et des arbitrages de chacun. L'apprenant comme le professionnel doit penser et recomposer pour effectuer une tâche. Nous sommes sortis d'une vision taylorienne du travail où la tâche a été définie à l'avance par des concepteurs. Chacun va mettre une part de soi, de la vie et donc donner à voir de son activité humaine.

Quatrième approche

L'activité soignante repose sur un ensemble d'imprévus. L'organisation du travail est soumise à rude épreuve, ce qui va demander à chaque acteur d'avoir une capacité d'adaptation et d'analyse de situations de soin. Certes, il faudra être performant dans les gestes professionnels à réaliser, mais aussi investir d'autres champs pour devenir et être un soignant compétent.

Dans le cadre de la formation, il est indispensable que les étudiants aient face à eux des modèles parlants pour pouvoir donner un sens à ce qu'il voit à ce qui est fait. C'est à ce prix que l'activité professionnelle deviendra lisible. L'action qui est en train de se vivre va prendre du sens, un sens. Le décodage des choix professionnels pourra ainsi se réaliser et permettre à chacun d'enrichir son identité professionnelle et gagner en professionnalisation.

Toutes situations de travail présentent une double face. Dans un premier temps, elles permettent à une personne d'agir en situation de travail. En effet, l'activité confronte à des obstacles et provoque des apprentissages car il y a débat de norme. Dans un second temps, les situations offrent la possibilité de réfléchir sur l'action. Pour ce faire la personne va adopter une posture réflexive. L'activité va donner à voir d'un état des savoirs et des compétences de l'acteur aux prises avec le réel dans un agir de l'activité humaine.

Voici quelques axes que je me propose de présenter en les illustrant d'exemples concrets issus de ma recherche mais également de mon travail au quotidien. En effet le nouveau référentiel de formation infirmière oriente l'apprentissage autour de la logique compétence et la démarche ergologique enrichie indéniablement l'analyse des pratiques professionnelles. Les étudiants ainsi que les soignants y voient une plus-value dans la prise de distance de l'activité humaine.

BOURGEOIS F., DE GASPARO S. (Analystes du travail, OMNIA)

Contact : sandro.degasparo@omnia.coop

Intervention en ergonomie et GRT ; quel dialogue, quelles convergences ?

L'ergonomie est, depuis le début, l'un des piliers sur lesquels a été bâtie la démarche ergologique. Depuis, le dialogue ne s'est jamais interrompu entre ces deux champs de réflexion et de pratique, donnant lieu à des enrichissements réciproques dont la valeur est indiscutable. Grâce, au moins en partie, à cet échange, l'ergologie a au fil des années développé sa propre réflexion sur une forme d'intervention, dans la perspective des « dispositifs dynamiques à trois pôles », appelée Groupe de Rencontre du Travail (GRT). Nous souhaitons ici contribuer à ce dialogue en proposant quelques éléments de débat à partir de notre pratique d'ergonomes, en lien avec les évolutions de la discipline, et d'une lecture d'un texte de Louis Durrive présentant la démarche des GRT.

Depuis l'époque de la création de l'APST, l'ergonomie a progressivement réinterrogé ses « fondamentaux », non pas tant pour en modifier le « fond », mais pour en préciser l'usage dans une perspective de transformation des situations de travail, pour traduire de manière de plus en plus pertinente sa vocation première dans des formes concrètes d'intervention. Le moment de basculement épistémologique, décrit notamment par Catherine Teiger, qui a donné une impulsion significative au développement de l'approche ergologique, a abouti à une orientation nouvelle et originale dans l'appréhension du travail : l'objectif de l'étude (et plus tard de l'intervention) sur le travail ne vise plus uniquement la production de savoirs, mais véhicule avant tout une intention d'agir. Il s'agit de retrouver le lien mutuel et dialectique entre savoir et action que l'OST a voulu couper.

Ce renversement de la perspective épistémologique s'est donc progressivement concrétisé en ergonomie à travers des évolutions dans l'usage pratique des concepts.

Nous pouvons mentionner par exemple le concept fondamental d' « écart travail prescrit / travail réel », supposé constituer dans un premier temps un défaut à réduire (à l'origine d'atteintes à la santé des travailleurs). L'étude du travail réel devait, dans un premier temps et dans cette première perspective, servir à formuler une critique de ce décalage et revendiquer les moyens de le supprimer, en faisant correspondre la tâche au plus près de l'activité réelle. Dans un second temps, l'ergonomie a appris à se méfier de cet idéal de recouvrement qui accorde à la tâche une capacité d'intégration phénoménale de la variabilité. Ainsi, les nouvelles pathologies du travail (les TMS à partir des années 1990, les TPS depuis quelques années), comme les tensions dans les nouvelles organisations (notamment le *lean*) illustrent parfaitement que toute tentative de réduction de cet écart (que ça soit dans un sens – par le renforcement des consignes – ou dans l'autre – par l'intégration du supposé « travail réel » dans la prescription) aboutit aussi à une perte des marges de manœuvre, des capacités d'agir et des possibilités de respiration du travailleur. L'ergonomie de l'activité s'est alors orientée vers la définition de ce qu'on pourrait appelé un « domaine-écart » dans lequel l'activité trouve sa légitimité comme ressource, comme lieu de la compétence, comme effet utile et in fine comme source de performance (dans une acception large du terme). Au lieu de réduire, il s'agit dès lors de faire reconnaître et d'accroître l'« épaisseur » du domaine de l'activité.

L'ergonomie y a gagné une plus grande capacité à être ce qu'elle prétend : « une meilleure adaptation des moyens et des milieux de travail et de vie aux personnes et dans l'objectif, d'une part, d'assurer la santé, le bien-être, la sécurité et le développement des personnes, d'autres, part, la qualité, la fiabilité et l'efficacité de leur activité » (extrait de l'art. 1 des statuts de la SELF). L'ergonomie a ainsi évolué et continue d'évoluer en quittant la seule instruction des effets néfastes du travail sur la santé et en assumant une réflexion et une action globales sur les liens entre santé, activité et efficacité.

Dans cette perspective, ce que l'on appelle traditionnellement le « diagnostic ergonomique », censé rendre compte et formaliser la compréhension du travail réel, de ce qui se joue dans l'écart et de ses effets, change aussi de statut. Loin de constituer, comme dans la pratique médicale, un savoir expert sur ce qui se passe et ce que vivent les personnes, le « diagnostic » (que nous avons l'habitude de présenter avec l'indication « diagnostic partagé ») est surtout

une occasion offerte aux acteurs de l'entreprise de discuter de l'activité, confronter les différents points de vue et donc d'élaborer une problématique commune et partagée, condition sine qua non d'un engagement de tous dans une action de transformation.

Le « diagnostic », c'est-à-dire une formalisation de l'activité proposée par l'ergonome, devient alors le support d'un processus de restitutions, de débats et de validations (une dynamique d'analyses et de synthèses) procédant autant que possible par cercles concentriques : à partir des travailleurs investis dans l'activité analysée, jusqu'aux acteurs ayant la responsabilité stratégique de ces mêmes activités, en passant par les collectifs de travail et les fonctions d'encadrement intermédiaires. Chaque cercle pouvant, sans invalider ce qui a été validé par le cercle plus proche de l'activité concerné, apporter son point de vue, ses questionnements, ses compléments d'analyse en fonction de critères propres à chaque fonction (et activité). Ce type de « validation », qui se décale du modèle expérimental d'une simple vérification d'hypothèses figées et qui constitue un véritable travail de co-construction, est essentiel dans la mesure où il permet de concilier l'enjeu scientifique de produire rigoureusement des savoirs sur l'activité utiles à l'action et l'enjeu politique de défendre, pour y parvenir, une approche résolument clinique et compréhensive, impliquant toutes les intelligences en jeu, quel que soit leur statut dans l'échelle de l'entreprise.

Se pose alors, dans ce rapport particulier entre formes de savoir et intentions d'agir, la question de la technique d'intervention. Elle ne se borne pas uniquement au domaine des méthodes de conduite de projet ou aux outils concrets d'analyse du travail, mais concerne la manière où l'intervention sait les mettre en perspective. La technique, pourrait-on dire, est ce qui permet de travailler les liens pour rendre l'action plus efficace.

L'ergonomie est constamment confrontée à l'exigence de retravailler ces liens : l'observation en situation réelle d'activité, comme outil qui lui est spécifique, est-elle pertinente face aux nouvelles « demandes sociales » (souffrance psychique, conflits interpersonnels...) ? L'approche compréhensive centrée sur la singularité d'une situation de travail, a-t-elle du sens face à la problématique d'une direction générale concernant des enjeux de stratégie (et donc à une échelle différente de l'« amélioration des conditions de travail » dans un environnement matériel circonscrit) ? La prise en compte de « ce qui se joue » dans le travail réel (les

dramatiques d'usage de soi), peut-elle être toujours mise en avant pour répondre à des obligations réglementaires qui tendent à reculer précisément sur cet aspect du travail ?

La méthode d'analyse dépend en premier lieu de l'objet qu'elle se donne. Si l'on considère le travail comme un « objet » pouvant être divisé selon le type d'activité (activité industrielle, activité servicielle, activité de soin, etc.) ou selon les problématiques traitées (« risques psychosociaux », « développement des compétences », « conception d'un nouvel espace », « réduction des AT »...), alors il faudra en effet autant de méthodes que de « facettes » du travail ainsi divisé. Si par contre, et c'est la position que nous défendons en ergonomie, on considère l'activité de travail comme une matière étrangère (au sens de G. Canguilhem), comme un objet énigmatique insécable et dont les composantes significatives (« ce qui se joue », « ce qui compte pour ceux qui font ») ne sont pas identifiables a priori, dans ce cas il s'agit moins d'un problème d'outillage méthodologique (déjà bien constitué en ergonomie) que de « posture » et de perspective.

L'analyse ergonomique du travail peut donc se décliner de différentes manières selon la façon de poser le rapport à son objet et la finalité de son action. L'enjeu technique de l'intervention est alors de relier une approche méthodologique du travail comme énigme, comme objet à fabriquer (toujours de manière incomplète) par la mise en débat et la prise en compte des logiques non explicites de l'activité de chacun, et une intention d'action, qui consiste à redonner la main aux personnes sur le destin de leur activité collective organisée.

A travers l'exposition de ces quelques éléments de notre réflexion sur l'évolution de la pratique en ergonomie, liée à l'exigence de parvenir à répondre aux problèmes contemporains du travail, il nous semble possible de reconnaître une certaine proximité avec ce que l'ergologie décrit comme un « dispositif dynamique à trois pôles ». Il s'agit en effet d'une part de questionner les présupposés (autrement dit les savoirs en désadhérence) de la tâche et de l'organisation prescrite du travail à partir de la prise en compte de situations réelles de travail, de leur singularité (l'ici et maintenant d'un geste ou d'un arbitrage) et de la nécessité des actes qu'on y découvre (indépendamment d'un jugement sur les effets de ces actes). D'autre part, cette démarche doit permettre d'ouvrir un espace de débat et recréer du jeu dans le dialogue entre les différentes instances de la gouvernance du travail (y compris les travailleurs) pour envisager d'autres manières de s'y prendre, des alternatives possibles à construire grâce à cette ouverture.

L'expérience nous montre souvent que c'est précisément au moment où les acteurs, avec des casquettes différentes, arrivent à se mettre d'accord sur la façon d'identifier et de nommer les déterminants du travail que des idées nouvelles émergent et se font échos sur des choix alternatifs possibles. Or cela implique de surmonter, non sans efforts et quelques résistances, deux obstacles récurrents : le premier, c'est le postulat générique et partagé « on n'y peut rien ! » ; le second, qui est vraisemblablement à l'origine du premier, c'est la tendance à aborder le travail à partir de ses effets (démarches type : l'audit, l'évaluation, le reporting, l'analyse des pratiques... qui conduisent à vouloir porter rapidement un jugement sur ce qui a été fait) et non pas à partir des conditions et des possibilités d'action, donc des contraintes et des ressources de l'activité, dans la situation réelle de travail.

C'est cette même dynamique que nous voyons à l'œuvre dans ce que Louis Durrive décrit du fonctionnement d'un GRT : « impulser une meilleure compréhension des milieux de travail et parallèlement, provoquer une transformation progressive du travailler ensemble, notamment grâce aux idées neuves issues des investigations sur l'activité ».

A côté de ces éléments qui semblent indiquer une convergence possible entre une pratique de l'ergonomie et le GRT, sur la base commune du DD3P, et pour alimenter la discussion, nous souhaitons formuler quelques interrogations sur le dispositif du GRT.

Le travail de la demande. Il s'agit d'un autre « fondamental » en ergonomie. L'importance que l'ergonome accorde au travail de la demande, qui aboutit à une reformulation commune, vient du fait qu'il cherche à construire un point de rencontre entre deux points de vue initiaux, celui du demandeur et le sien, le premier devant faire un chemin vers le second pour que celui-ci puisse déployer ses notions, méthodes et outils. Pour que l'ergonome puisse dire quelque chose de recevable par le demandeur, il faut que ce dernier soit disposé à cheminer. Le travail de la demande vérifie cette disposition et initie en quelque sorte le parcours. On ne répond jamais à une demande initiale en l'état, en espérant la faire évoluer au cours de l'intervention : l'intervention démarre avec une demande reformulée. C'est une exigence posée par l'ergonome qui se révèle aussi une première exigence de travail pour le demandeur, qui commence souvent à partir de là une réflexion sur sa véritable demande. L'intervention commence là, avant la signature d'une convention contractuelle. Cela signifie que l'ergonome assume et propose un point de vue particulier, celui de l'activité. Il peut donc formuler d'emblée un point de vue critique sur des processus technico-organisationnels, des formes de

management ou des modèles de valorisation du travail et étendre ainsi considérablement la perspective dans laquelle le projet de transformation qu'il propose peut être entendu et attendu.

Qu'en est-il du travail de la demande dans la démarche de GRT ?

La distinction entre participation et concertation. Ce sont deux principes distincts et complémentaires, l'un ne pouvant fonctionner sans l'autre dans la perspective mentionnée plus haut. Le principe de participation concerne davantage cette dynamique qui passe par la (re)découverte de l'activité de chacun et sa mise en débat pour formuler des propositions de transformation communes et partagées. Dans ce sens, il relève plutôt de l'enjeu de production de nouveaux savoirs (la proposition d'action relève de ce registre). Le principe de concertation concerne davantage les conditions qui permettent un arbitrage final et un engagement réel dans l'action, sur la base de et en lien avec les connaissances produites. Il relève donc plutôt de l'enjeu politique de concrétiser une transformation. Les séparer permet de mettre en évidence des enjeux différents, mais il est clair que dans la dynamique tripolaire un principe s'appuie réciproquement sur l'autre. Dans nos interventions, cela peut prendre la forme d'instances différentes, appelées par exemple « comité de pilotage » (instance d'arbitrage) et « groupe de travail » (instance d'élaboration d'un diagnostic et de scénarios de transformation).

Qu'en est-il du dispositif permettant de travailler les conditions de concrétiser les propositions issues d'un GRT ? Font-ils partie de la démarche ?

La transformation des situations de travail. Les deux points précédents font apparaître que le rapport de notre pratique d'ergonomes à la transformation se joue dans deux registres, qui se trouvent parfois séparés, sinon opposés, dans d'autres démarches. Le premier registre est celui de la transformation immatérielle et symbolique des relations humaines médiatisées par le travail, des possibilités de dialoguer sur l'activité et de la capacité à penser « ce qui se passe » pour envisager d'autres manières de faire. Le deuxième registre est celui de la traduction des idées produites par la prise en compte du travail dans des transformations concrètes des situations de travail. Il y a certes tension dans le fait d'arbitrer sur des composantes d'un système de travail de telle sorte qu'il favorise l'initiative et les compétences tacites des travailleurs, alors que celles-ci, par définition, ne sont pas connues à l'avance et résistent à l'effort d'anticipation. Est-ce une raison pour laisser tomber et continuer à séparer le champ

de l'analyse du travail et celui de la conception ? Cette tension, n'est-ce pas précisément la manifestation de la dialectique entre l'« épistémique » et l'« ergologique » qu'il s'agit de faire vivre, de faire fonctionner dans des boucles continues ?

C'est estimer aussi que le passage d'une « proposition » ou d'une « recommandation » à une modification effective de la situation est une activité à part entière, notamment dans des systèmes techniques et organisationnels de plus en plus complexes. Cette activité mérite aussi notre attention et notre considération. A notre sens, il n'y a donc pas de contradiction entre la démarche clinique d'analyse du travail et la conduite d'actions de transformation (ou de conception), il y a au contraire une continuité et une certaine forme d'intégration.

Qu'en est-il des formes de transformation envisagées dans les GRT ?

Le « nomos » de l'ergonomie indique une intention d'action, et donc une posture, une responsabilité, à l'égard des normes du travail, des configurations complexes de la prescription. L'enjeu concerne la manière d'y parvenir, dans la complexité du monde et des relations sociales, et le dialogue avec l'approche ergologique et d'autres formes d'intervention qui s'y inspirent contribuent à calibrer cette posture.

A la question récurrente « quelle est la différence entre ergonomie et ergologie ? », dont nous ne partageons pas le présupposé tendant à les mettre sur un même plan et donc à pouvoir les comparer, en chercher les spécificités théoriques, méthodologiques ou autre, nous préférons proposer de discuter des différentes formes que peut prendre le dispositif tripolaire dans la diversité des champs d'intervention et des disciplines de référence.

L'objectif étant d'avancer ensemble dans la perspective commune d'une réforme inventive des modes de gouvernement du travail, plus démocratiques, plus respectueux des personnes, dans leur devenir et leurs liens, plus pertinents au regard de la complexité des systèmes sociaux et techniques de notre monde.

COUTAREL F. (Clermont Université, Université Blaise Pascal, EA 4281, ACTE, France)

Contact : Fabien.COUTAREL@univ-bpclermont.fr

L'ergonomie et l'« adaptation du travail à l'Homme », une maxime désuète ?

L'ergonomie vise la conception de situations de travail selon des critères de santé et de performance. L'ergonome contribue donc à divers types de projets en fonction des demandes qui lui sont faites ou qu'il fait émerger. Ce positionnement de l'ergonomie est spécifique de par sa visée transformative – il s'agit moins de décrire que de transformer – et l'articulation qu'elle opère entre des enjeux généralement pensés de manière contradictoire. Les proximités entre ergologie et ergonomie ont pu de nombreuses fois être explicitées et entretenues au travers de cette orientation fondamentale commune qu'est de penser le travail et l'expérience qu'il représente.

Depuis son émergence, l'ergonomie a porté haut et fort ce principe devenu maxime : « l'ergonomie, c'est l'adaptation du travail à l'Homme », sous-entendant qu'elle n'est pas « l'adaptation de l'Homme au travail ».

Dans le contexte du XXème siècle où il s'agissait de dénoncer les effets sur l'Homme de nouvelles formes d'organisation du travail (Laville), où il s'est progressivement agi de fournir aux concepteurs des situations de travail des préconisations pour les améliorer, et où maintenant l'ergonome accompagne de plus en plus souvent des projets de conception, cette maxime conserve-t-elle toute sa pertinence ? L'ergologie peut-elle nous aider à instruire cette question ?

Bien sûr nous ne prétendons pas aujourd'hui que l'effort de transformation ne se situe plus principalement du côté du travail. La dégradation générale des conditions de travail depuis les années 1990 est largement admise et pourrait permettre de soutenir encore longtemps le principe. Cependant, la dégradation des conditions de travail ne constitue pas la seule caractéristique du travail d'aujourd'hui ; une autre, fondamentale, réside dans la permanence du changement (Dugué). Les organisations changent du jour au lendemain, les ateliers sont

reconfigurés pour produire de manière plus flexible, plus spécifique. Des intérimaires sont recrutés temporairement. L'heure de fin de la journée de travail n'est pas définie, pour pouvoir répondre aux commandes passées avant midi. Les managers sont de passage, se voient attribuer des missions et des objectifs à court terme. Les remplir leur permettra rapidement d'évoluer dans leur carrière et donc – puisque cela va avec – de changer d'entreprise, de secteur...

L'ergonomie s'appuie sur une approche systémique des situations de travail. Elle postule que l'activité ne peut se comprendre autrement que dans son unité par-delà les analyses spécifiques possibles de telle ou telle dimension. Les situations de travail sont donc singulières et les réponses le plus adaptées le sont également. Donc, transformer le travail pour réduire les contraintes pesant sur les travailleurs, certes... mais quelle « rentabilité » de l'investissement ergonomique si les réponses d'aujourd'hui seront dépassées demain ? Le changement permanent rend éphémère la réponse ergonomique.

Face à cette situation, et dans une certaine continuité avec un ensemble de travaux basés sur la formation à l'analyse du travail (Teiger), nous émettons l'hypothèse que la transformation de l'environnement de travail, si elle reste indispensable, pourrait devenir secondaire face à l'enjeu du développement des activités elles-mêmes et donc des acteurs. Il ne s'agirait plus pour l'ergonome de transformer lui-même les situations, mais de développer par le projet la capacité des acteurs à opérer des transformations. Ce changement de cible de l'action ergonomique n'est pas anodin : il invite à des développements méthodologiques où la mobilisation des acteurs devient stratégique, où la formation tient une place centrale.

Cette réorientation paraît bien sûr opportune, en tant que réponse à l'évolution contemporaine du travail. Nous y voyons également une occasion d'approfondir les proximités entre ergologie et ergonomie sur deux points.

1. *Concernant la cible de l'action ergonomique.* Il s'agirait pour l'ergonome, et au prétexte du projet, de développer les capacités des acteurs à faire face aux défis quotidiens du travail, donc leur activité de renormalisation du milieu professionnel. Ce faisant, il ne s'agit plus par l'intervention ergonomique de réduire les contraintes du travail, sorte de vision « a minima », mais de contribuer directement à la construction de la santé, au sens de Canguilhem. L'ergologie peut aider les ergonomes à assumer une plus forte prétention.

2. *Concernant la réponse à construire au problème justifiant la demande d'intervention ergonomique.* Le discours des ergonomes est souvent empreint d'un certain mépris quasi-historique pour les formes d'organisations du travail dont on constate les effets. L'ergologie invite à plus d'humilité dans le jugement opéré par les ergonomes sur ces formes d'organisation du travail. Que l'on parle de Taylorisme, de Kaizen, d'Amélioration Continue, de Lean... et lorsque l'on décide d'en parler à partir de situations concrètes de vie au travail, alors nous devons constater qu'il n'existe aucun endroit où ces modes organisationnels prennent des formes similaires... Parler « du » Lean, c'est d'une certaine manière discréditer l'activité des travailleurs qui y œuvrent. Il n'y a probablement pas de « bonne organisation » à opposer à ces modes décriés. La bonne organisation du travail est celle que l'on fait sienne, que l'on a contribué à mettre en place, et que l'on adapte en fonction des circonstances.

S'agit-il pour autant d'« adapter l'Homme au travail » ? Pas davantage. Si l'on considère l'activité, ou le travail, comme cette expérience-épreuve de soi au milieu visant à redéployer l'usage de soi par soi, il s'agit théoriquement d'éviter tout dualisme homme – milieu. Dans cette optique, ni la maxime originelle ni son renversement ne sont alors satisfaisants.

FIGARO R. (Université de Sao Paulo)

Contact : figaro@uol.com.br

Ergologia e o binômio comunicação e trabalho na pesquisa com jornalistas

Version en français

La proposition théorique et méthodologique du binôme communication et travail est une réflexion sur la centralité de la catégorie de travail à partir du champ de la communication. Il est dit que cette centralité se déroule principalement en raison de l'incorporation de la communication comme logique organisationnelle des processus de production et en raison de la présence des technologies de l'information et de la communication dans le milieu de travail. Mis à part la détermination économique, le travail établit des relations entre les gens dans la société. Il est la source de la création, de l'ordre et de la hiérarchie des valeurs sociales et des liens de sociabilité. Pour plus de détails sur la communication et le travail, nous problématisons l'activité humaine par rapport à la communication et le travail avec l'incorporation de l'approche ergologique (Schwartz, 2000a).

Communication et l'activité humaine de travail

La réflexion sur l'activité humaine du travail est d'un intérêt particulier pour le domaine scientifique de la communication. C'est parce qu'il confirme que nous comprenons le concept de communication de façon plus générale, comme constitutive de l'être humain. Non limité par les exigences liées à des aspects de production et technico-professionnel des médias, qu'ils soient traditionnels ou numériques.

L'approche ergologique de l'activité de communication et de travail, met l'accent sur la communication humaine, parce que, au plan épistémologique, l'étude met l'accent sur le point de vue de ceux qui travaillent, à partir de la dialectique entre savoirs institués (prescription, norme) et les savoirs de l'expérience (inédit, activité concrète) (Schwartz, Durrieu, 2007).

La relation entre le travail et la communication comme un processus unique, comme le souligne Leontiev (1976), fournit la base pour le dialogue avec l'ergologie. L'ergologie étudie l'activité de travail comme responsable pour la dialectique qui met en mouvement l'homme et son environnement, les valeurs éthiques et les valeurs matérielle, ce qui rend, l'histoire.

L'ergologie reconnaît l'activité de communication et de travail conforme à la norme - la prescription, les savoirs accumulés - avec sa renormalisation, puisque la norme est mise à jour par l'inédit de l'activité dans le processus de réalisation, c'est-à-dire, la relation avec l'activité de l'autre. L'activité prend toujours comme sa prémisse des relations de communication dans un environnement social particulier.

Etudier la communication comme un aspect inhérent de l'activité humaine, capable de révéler les relations complexes qui sont établies dans le monde du travail, apporte dans le domaine de la communication une gamme de nouveaux objets, en particulier le monde du travail. Surtout, le concept de communication offre un caractère ontologique, vers l'ontologie de l'être social que Marx aborde dans Les Manuscrits Économiques et Philosophiques, de 1844, à savoir, l'unité indissoluble entre subjectivité et objectivité, cette matrice d'activité de la sociabilité, le travail.

La relation entre l'être et l'objet est réalisée par l'activité humaine de travail dans les relations de communication. Cela implique de reconnaître que la communication et le travail sont les fondements de la sociabilité humaine. Elle est l'activité de communication et de travail dans le but matériel, avec laquelle la réalité humaine est fabriquée. La langue est la plus proche pour surveiller l'activité de travail (Schwartz, 2000a).

La relation avec l'ontologie de l'être social s'oppose à la séparation entre l'activité humaine et l'histoire, entre l'activité humaine et les conditions matérielles et culturelles d'existence de la société. L'activité inédite et son impossible anticipation est dialectiquement articulée avec les plus connus, l'établi, les prescrits des normes ou des règles et des forces établies par l'hégémonie du pouvoir dominant. L'inédit et l'impossibilité (Schwartz, Durrive, 2003) d'être anticipé sont des aspects inhérents à l'activité, inhérents à la lutte de l'homme, avec leurs ressources psychophysiques, dans leur milieu, par la construction de soi et de la société. Dans les mots de Schwartz : «La variabilité de l'environnement technique rend impossible la standardisation totale. De plus, l'homme accroît cette variabilité car se soumettre entièrement aux normes serait pour lui invivable. » (2003, p.82).

La technologie, la communication et l'activité humaine

Comment dissocier le monde du travail des technologies de l'information et de la communication? Pour comprendre l'éventail des questions liées à cette discussion, il convient de mentionner la notion d'artefacts culturels en tant que résultat de l'activité humaine, notamment au travail. Folcher et Rabardel (2007, p.207) débattent de la relation entre l'homme et la machine à partir de la compréhension que les gens ont des « dispositifs techniques, matériels ou symboliques» (appelé artefacts), et définissent trois types: l'accent sur l'interaction homme-machine, homme-machine en tant que système engagé dans une tâche, l'activité de médiateur de l'utilisation d'artefacts.

Si chaque culture est suffisante en elle-même et construit des dispositifs qui répondent à leurs besoins c'est dans la pratique sociale qu'ils sont mis à jour. Ainsi, entre artefact (outil produit par la culture) et l'instrument il y a l'activité objective de chaque individu. Il y a une nécessité de l'utilisation des régimes d'appropriation personnelle, il y a la manifestation de la plénitude de l'activité objective. Ainsi Folcher & Rabardel (2007) classent l'instrument comme "unité mixte", d'une part, un artefact matériel ou symbolique produit par la culture, et d'autre part, les régimes d'utilisation associés à la suite de la construction du sujet lui-même.

Lorsque nous nous référons à la technologie de l'information et de la communication, nous attirons l'attention sur les appropriations qui les rendent comme des produits de l'activité humaine. Par conséquent ils doivent être problématisés en termes d'objets empiriques et pris en compte dans le parcours d'un artefact à un instrument. Les formes concrètes d'appropriation des artefacts et des valeurs qui façonnent les choix de leur utilisation sont décrites dans l'activité de travail.

Dierkes Marz et Hofmann (2000) soutiennent que les technologies sont marquées par le contexte dans lequel ils sont développés et exploités. Ces utilisations montrent quelles sont les valeurs et les choix qui s'articulent avec les faits sociaux, culturels, politiques et organisationnels. Il y a un jeu permanent de relations, de contradictions et de conflits. Le nouveau d'une technologie dans un processus de production est toujours marqué par une histoire qui l'a engendré. La même chose s'applique aux processus de communication.

Scolari (2008) attire l'attention sur le contexte de l'existence de nouvelles technologies dans l'environnement sociotechnique de concentration verticale et horizontale des entreprises de médias. Ainsi d'une part, les technologies numériques fournissent l'innovation et la transgression des modèles traditionnels de la relation entre la production et la consommation ; d'autre part, les organisations cherchent des moyens d'encadrement des nouvelles technologies, sans rompre avec les motifs sur lesquels ils sont structurés. Les réseaux sociaux, le télétravail et l'information en temps réel sont le nouveau dialogue avec l'avenir autant qu'ils ont été affectés dans des conditions objectives qui nous rendent maintenant dans un système économique de plus en plus centralisé.

Ce sont ces aspects du domaine de la communication qui le binôme de communication et de travail, et l'approche ergologique, permet de mettre en évidence.

Communication dans le monde du travail

Les relations de communication dans le lieu de travail, si l'on considère son potentiel pour la pluralité et pour la diversité, peuvent révéler des tendances et permettent d'identifier des questions qui échappent au contrôle des intérêts de l'organisation de la production en révélant le plus sensible changement du social.

D'autre part, la communication de l'organisation (entreprise) est toujours marquée, limitée par le but lui-même, c'est à dire sous le contrôle d'une rationalité qui recherche l'économie et l'efficacité, limitée à la hiérarchie de l'autorité et à l'organigramme organisationnel des départements, des positions et des fonctions.

Ces deux instances avec des finalités et des énonciateurs différents coexistent dans l'activité du monde réel du travail. C'est dans le monde du travail que se renforcent les relations de communication, il n'existe pas de travail sans communication. Il y a, cependant, un nouvel élément qui se produit avec les progrès technologiques en changeant le modèle de production, ce nouvel élément c'est la découverte de la communication comme un outil de contrôle des travailleurs.

En 1990, en France, le rapport du Commissariat Général du Plan, le Ministère de l'Industrie, appelé *L'Usine du futur. L'entreprise communicante et Intégrée*, donne une direction à ce qu'on appelle la «grande faveur de la circulation de l'information», "communication parfaite",

"faciliter l'intégration et de la communication" (...), c'est-à-dire, une ordonnance pour une régulation nationale intégrée de la communication dans les affaires. Notez le titre: *l'entreprise communicante*. Cette politique ne se limite pas et n'est pas une invention française, c'est une orientation du "nouveau" système de rationalisation du processus de production, "la communication de l'organisation répond aux critères d'efficacité économique" (Olivesi, 2006:64).

Les savoirs du monde du travail se sont transformés et sont devenus des équipements, machines et procédés. C'est là que réside la rationalisation du travail. Processus qui se développe avec les nouvelles technologies, mais qui est établi par l'Organisation Scientifique du Travail depuis le début du XXe siècle. L'innovation est un appel aux savoirs du travail. Il s'agit d'un appel à ceux qui travaillent et font face aux contraintes du milieu, c'est un appel à ceux qui sont confrontés à l'activité inédite contre la norme et pour la renormaliser, c'est un appel à transformer la gestion dans le processus d'être connu par d'autres et systématisé par l'entreprise.

La recherche avec les journalistes

Le scénario de l'organisation économique est la concentration et l'oligopole des entreprises dans le domaine de la communication. Il y a une réduction dans le nombre de professionnels dans les rédactions et l'informatisation complète, avec des technologies de pointe pour capturer, organiser, codifier et transmettre l'information. Le plus grand représente la production de contenu en format numérique (même pour le papier imprimé) et la convergence technologique de dispositifs de communication (Scolari, 2008, Castells, 2009, Olivesi, 2006). Au même temps, il y a une plus grande disponibilité des ressources pour l'accès aux médias par la population. Il y a une demande accrue de professionnels de la communication dans des domaines nouveaux: politique, gouvernements, entreprises, universités, organismes sans but lucratif, des personnalités, célébrités, des chercheurs, juges, avocats, tout le monde a besoin d'un professionnel de la communication.

Compte tenu de ce fait, quel est le rôle des journalistes dans la société contemporaine? Quel est leur profil et quelles sont les valeurs qui guident leur vie professionnelle? En observant le monde du travail du journaliste, de son discours sur l'activité de travail et de la configuration de son profil, apparaissent les problèmes, les défis et les tendances professionnelles de la

production journalistique en général. Ici s'applique ce qui a été discuté avant, aller au travail en particulier, l'écoute de ceux qui s'attachent à comprendre les allées et venues du micro au macro-social, et comment les choix effectués dans l'activité spécifique du corps soi du journaliste dans le travail des valeurs sont liées à la construction de la société.

Avec l'expansion mondiale du capitalisme financier et les transformations économiques et technologiques, le journalisme a gagné plus d'importance pour l'entreprise et d'un adjectif: le journalisme d'information en temps réel d'autant plus que la matière première fournie par les agences pour les clients particuliers comme les banques et le marché financier. Abreu (2002) note dans son œuvre que «le journalisme perd du terrain dans les entreprises par le business, le marketing et le secteur de distribution" (p.32).

La concentration des entreprises médiatiques internationales selon Faustino (2004) est exprimée dans la concentration des médias dans cinq ou six groupes d'affaires internationaux, de plus en plus puissants, qui concentrent 50% des recettes publicitaires et de grands tirages des journaux et magazines dans le monde entier. Ce fait est également corroboré par Castells (2009). Pour l'auteur, bien que les tendances de la concentration et le monopole sont déjà vieux, grâce à la numérisation et la convergence des médias, nous n'avons jamais vu une telle concentration.

Les observations de Faustino (2004) et Castells (2009) peuvent être vérifiées aussi au Brésil. Les œuvres de Daniel Herz (1987), Venicio Lima (2001), César Bolaño (2004), Valerio Brittos (2007) étudient ce fait. La recherche *Le changement du travail dans les entreprises de médias* (Figaro 2008a) confirme ce que nous avons déjà montré. L'étude de l'UNESCO, le Rapport Mondial sur la Culture, publié en 2000, souligne que du fait de la concentration des entreprises médiatiques, il manque de pluralité de points de vue dans les discours qui circulent dans les médias. Au Brésil, les données de la recherche *Economia da Cultura*, menée par l'IBGE, 2003-2005, fait également le point sur la pertinence et la spécificité du secteur culturel de l'économie ainsi que la tendance à la concentration.

Que peut-on dire à propos de qui fait le journalisme et la façon de ce faire, ses normes et ses routines de production, délimitée par la logique de la grande entreprise ? Comment le journaliste, dans les dramatiques de l'activité (Schwartz 2007), fait face aux défis quotidiens de sa pratique professionnelle ?

Les recherches montrent la précarité des relations de travail (Figaro, 2008a, 2012; Lima 2010; Grohmann, 2012)¹¹⁹ ainsi que l'augmentation du rythme de travail, qui nuit à la qualité de vie des professionnels (Heloani, 2003). Elles indiquent également la préoccupation des communicateurs pour l'avenir de la pratique journalistique en particulier celle développée dans les journaux, les magazines et la télévision.

La consolidation des aspects de la recherche

Les résultats des recherches indiquent des changements dans le profil du journaliste professionnel: ils sont jeunes, blancs, de classe moyenne, la plupart des femmes sans enfants, multiplateforme, relation de travail précaire, avec un diplôme universitaire et un niveau de spécialisation en études supérieures. Plus de 40% des journalistes formés travaillent dans les bureaux de presse. La plupart sont diplômés depuis un an à 15 ans, c'est à dire entrées dans la profession lorsque les réformes apportées par l'ordinateur et l'Internet ont été effectuées. Les jeunes journalistes sont entrés sur le marché avec un nouveau défi, celui de comprendre ce qui se passait avec les nouvelles technologies de l'information et de la communication. Ils travaillent à la pige (48%) à temps plein à des endroits différents. Ils travaillent seuls à la maison. Ils commencent à penser comme des entrepreneurs. Ils appliquent leurs connaissances du journalisme à d'autres activités depuis la révision d'un travail académique jusqu'à vendre un service en communication à un politicien. Ils vont à la recherche du client.

La restructuration de la production effectuée dans le monde du travail, en particulier depuis les années 1990, a transformé les relations de travail. C'est à partir de cette décennie qu'a augmenté le nombre de journalistes sans contrat de travail, ouvrant la voie à l'émergence de nouvelles formes de relations contractuelles précaires, les contrats d'emploi pour une durée déterminée, une entité juridique (PJ) et de coopération pigistes, entre autres.

Les contradictions entre les différentes générations, le manque de temps pour le passage d'une expérience professionnelle des plus anciens aux plus jeunes et les nouveaux dispositifs de

¹¹⁹ La méthodologie et la construction des enquêtes par sondage peuvent être trouvés à l'adresse: Figaro, Roseli. Stratégies multimétodos la recherche empirique en communication. L'échantillon, le questionnaire et les premiers résultats de la recherche du profil du journaliste à Sao Paulo. <<http://www.intercom.org.br/papers/nacionais/2011/resumos/R6-2113-1.pdf>>

communication rendent le monde du travail du journaliste un chaudron de tensions, de conflits et de défis.

La vitesse d'accès aux faits, qui sont élus comme événements, caractérise la valeur des nouvelles et avec le temps il devient encore plus un facteur de pression. Il s'agit d'un critère fondamental du travail journalistique, principalement pour le journalisme en ligne. Les nouvelles en temps réel dictent la valeur de *newsworthiness*.

La distinction entre la source, le témoignage, le personnage qui illustre l'histoire est un facteur de complication pour le journaliste, il n'y a plus de médiateurs entre le journaliste et le fait. Pour certains, la différence entre le témoin et le compte rendu journalistique est brouillée, pour d'autres, il y a une relation de solidarité et de collaboration entre le témoin et le journaliste.

Un autre aspect important est la transformation de la relation avec le travail journalistique et le rôle du bureau de presse. Aujourd'hui, ils sont nécessaires pour le processus de production. Dans les rédactions des entreprises, il n'y a pas de moyen de communication sans le soutien des bureaux de presse. Il y a le professionnalisme brutal dans ce domaine.

Les énonciations: le fort et le faible, la vente et l'achat, la guérilla et la défense, nomment et différencient le travail des auxiliaires de presse des autres journalistes des sociétés de communication. Mais en fait, il est impossible de travailler sur un sujet de communication sans le travail préalable de l'auxiliaire de presse.

Les discours des journalistes interrogés et des participants aux groupes de discussion ont mis l'accent sur un sujet de préoccupation qui est la demande sans cesse croissante des tâches et des défis. Ces défis exigent des compétences à traduire le contenu sur les sujets les plus divers, sous la direction et à offrir au public, aux clients, aux entreprises différentes, une variété de plates-formes et de langues, en situation stable peu ou pas économique. Ce résultat est obtenu principalement grâce à une demande accrue de capacités intuitives, c'est une réponse à la compression du temps, un *nanotemps*.

Le temps saturé est bon pour le plus grand profit du marché; la valeur des informations en temps réel routinières est une expérience pour les plus anciens et le plus jeune. La métrique du *clic* résulte en les profils des publics et des lignes éditoriales, non seulement il dicte les règles du journalisme web ou du journalisme en ligne, mais toute la chaîne de production de

journaux, du magazine, du quotidien etc. La métrique du *clic* attire le profil de l'auditoire qui l'apporte à l'ordre du jour. Aussi le *nanotemps* n'est pas vraiment la puissance dangereuse de la vie et comporte toujours un risque parce qu'il est mesuré dans l'horloge de l'entreprise. Avec les difficultés de l'accélération du temps, la variété de plates-formes et les problèmes de convergence des médias se posent des problèmes qui ne sont pas tout à fait nouveaux, ils réapparaissent non résolus. Il s'agit de lignes directrices éthiques de la profession, de l'éthique du journalisme, un traitement avec les sources, la vue vers l'intérêt public, et non au client public. Ces difficultés sont énoncées dans le contraste pour maintenir les motifs et de répondre aux rythmes endiablés et les exigences de l'emploi.

Encore une fois le temps se présente comme l'imposteur qui empêche l'exercice de la profession critique et responsable. Il s'agit d'un temps mesuré par les mesures d'intervention plus intuitive; réfléchir, méditer, analyser et interpréter de manière à produire un discours imprégné par des voix différentes, des arguments bien aérés de différents points de vue semblent presque comme un rêve éveillé d'une période romantique.

Les données et les rapports recueillis par l'enquête sont très riches et exigent plus d'analyse et d'interprétation. L'approche de la communication et le travail semble être pertinente et fructueuse, car elle permet d'entrer dans le monde du travail à travers les histoires de ceux qui travaillent et les reconstruire à travers un réseau de relations établies. Recueillir les processus de communication, les problèmes et les défis pour la pratique professionnelle, nous permet de comprendre l'étendue et les limites des points de vue qui imprègnent l'univers idéologique de ceux qui travaillent et montrent les valeurs à partir desquelles les journalistes modifient le monde et la société.

Version en portugais

A proposta teórico-metodológica do binômio comunicação e trabalho é uma reflexão sobre a centralidade da categoria trabalho a partir do campo da comunicação. Afirma-se que tal centralidade se dá, sobretudo, devido à incorporação da comunicação como lógica organizativa dos processos produtivos e devido à presença das tecnologias de informação e de comunicação no mundo do trabalho. Para além da determinação econômica, o trabalho constrói as relações entre as pessoas na sociedade. Ele é fonte de criação, organização e hierarquização dos valores sociais e dos laços de sociabilidade.

Para aprofundar a discussão sobre comunicação e trabalho, problematiza-se a atividade humana em relação à comunicação e trabalho com a incorporação da abordagem ergológica (Schwartz, 2000a).

Comunicação e a atividade humana de trabalho

A atividade humana de trabalho interessa particularmente ao campo científico da comunicação. Isso porque ela corrobora que se entenda o conceito de comunicação de maneira mais ampla, como constitutivo do humano. Não o restringindo às demandas e às produções vinculadas aos aspectos técnico-profissionais dos meios de comunicação, sejam eles tradicionais ou digitais.

A abordagem ergológica da atividade de comunicação e trabalho dá destaque à comunicação humana, porque, epistemologicamente, prioriza o estudo do ponto de vista de quem trabalha a partir da dialética entre os saberes instituídos (norma, prescrição) e os saberes da experiência (inédito da atividade concreta) (Schwartz, Durrive, 2007).

A relação entre trabalho e comunicação como processo único, conforme destaca o Leontiev (1976), dá as bases para que se dialogue com a ergologia. A ergologia trata a atividade humana de trabalho como aquela responsável pela dialética que põe em movimento o homem e seu meio, construindo valores éticos e materiais, fazendo, assim, concretamente a história.

Por meio da ergologia, destaca-se a atividade de comunicação e trabalho como o encontro da norma – prescrição, conhecimento acumulado – com a sua renormalização, visto que a norma é atualizada pelo inédito da atividade no processo de realização, ou seja, na relação com o

outro. Essa atividade sempre tem como pressuposto as relações de comunicação num determinado meio social.

Estudar a comunicação como aspecto inerente à atividade humana, capaz de revelar as complexas relações que se estabelecem no mundo do trabalho, traz para o campo da comunicação uma gama de novos objetos, com destaque para o mundo do trabalho. Sobretudo, dá ao conceito de comunicação um caráter ontológico, no sentido da ontologia do ser social que Marx discute nos Manuscritos econômicos filosóficos, de 1844, ou seja, a unidade indissolúvel entre subjetividade e objetividade, presente na atividade matriz da sociabilidade, o trabalho.

A relação entre ser e objeto se dá pela atividade humana de trabalho no âmbito das relações de comunicação. Isso implica em reconhecer que comunicação e trabalho são fundamentos da sociabilidade humana. É a atividade de comunicação e de trabalho o material objetivo, com o qual se fabrica a realidade humana. A linguagem é o que mais se aproxima e acompanha a atividade de trabalho (Schwartz,2000a).

A relação com a ontologia do ser social opõe-se à separação entre atividade humana e história; entre atividade humana e condições materiais e culturais da existência da sociedade. O inédito da atividade, a sua impossível antecipação articula-se dialeticamente com o conhecido, o estabelecido, o prescrito da norma ou das regras e forças estabelecidas pela hegemonia do poder dominante. O inédito e o impossível (Schwartz,Durive, 2007) de ser antecipado da atividade humana são aspectos próprios à atividade, ao embate do homem com seus recursos psicofísicos e com o seu meio, na construção de si e da sociedade. Nas palavras de Schwartz: “A variabilidade do meio técnico torna impossível a estandardização total. Além disso, o homem aumenta essa variabilidade porque se submeter inteiramente às normas seria para ele invivível.” (2007, p. 96).

Tecnologias, comunicação e atividade humana

Como dissociar o mundo do trabalho das tecnologias de informação e de comunicação? Para se compreender a gama de questões envolvidas nessa discussão, vale destacar o conceito de artefatos da cultura como resultado da atividade humana, sobretudo, no trabalho. Folcher e Rabardel (2007, p. 207) discutem a relação homem-máquina a partir do entendimento que se

tem dos “dispositivos técnicos, materiais ou simbólicos” (chamados de artefatos) definida em três tipos: centrada na interação homem-máquina; no homem-máquina como um sistema engajado numa tarefa; na mediação da atividade pelo uso dos artefatos.

Se cada cultura se basta a si mesma e constrói artefatos que respondam às suas necessidades, é na prática social que elas se atualizam. Assim, entre o artefato (ferramenta produzida pela cultura) e o instrumento há a atividade objetiva de cada indivíduo. Há a necessidade do uso, de esquemas de apropriação pessoal, há a manifestação da plenitude do sujeito em atividade. Daí Folcher & Rabardel (2007) classificarem o instrumento como “unidade mista”, por um lado, um artefato material ou simbólico, produzido pela cultura; por outro, esquemas de utilização associados, resultado de construção própria do sujeito.

Quando nos reportamos às tecnologias de informação e de comunicação, chamamos a atenção para as apropriações que se faz delas como produtos da atividade humana. Por isso, elas devem ser problematizadas no nível dos objetos empíricos concretos e consideradas no percurso de artefato a instrumento. As formas concretas de apropriação dos artefatos e os valores que conformam as escolhas para seu uso são revelados na atividade de trabalho.

Dierkes, Hofmann e Marz (2000) afirmam que as tecnologias são marcadas pelo contexto em que são elaboradas e exploradas. Esses usos mostram quais são os valores e opções que articulam fatores econômicos, sociais, culturais, políticos e organizacionais. Há um permanente jogo de relações, de contradições e conflitos. O novo na apropriação de uma tecnologia, de um processo produtivo sempre está marcado por um antes, um histórico que o engendrou. O mesmo ocorre com os processos comunicacionais.

Scolari (2008) chama atenção para o contexto de existência das novas tecnologias no ambiente sócio-técnico de concentração vertical e horizontal das empresas de comunicação. Assim, se por um lado, as tecnologias digitais proporcionam inovação e transgressão dos modelos tradicionais de relação entre produção e consumo, por outro, as organizações buscam formas de enquadramento das novidades sem romper com os fundamentos que as estruturam. As redes sociais, o teletrabalho e a informação em tempo real dialogam com o novo, com o futuro na mesma medida em que foram apropriados pelas condições objetivas que nos fazem estar no agora de um sistema econômico cada vez mais centralizador.

São esses aspectos dos estudos do campo da comunicação que o binômio comunicação e trabalho, na abordagem ergológica, permite colocar em evidencia.

Comunicação no mundo do trabalho

As relações de comunicação no mundo do trabalho, quando consideradas em seu potencial de pluralidade e diversidade, podem revelar tendências e identificar problemas para além dos interesses do controle da organização da produção, reveladoras das mais sensíveis mudanças sociais.

Por outro lado, a comunicação da organização (empresa) está sempre demarcada, limitada pela finalidade dela mesma, ou seja, sob o controle de uma racionalidade que visa à economia e à eficiência, restrita à hierarquia da autoridade e ao organograma de departamentos, postos e funções.

Essas duas instâncias com enunciadores diferentes e finalidades também diferentes convivem na atividade real do mundo do trabalho. É no mundo do trabalho que se constroem relações de comunicação, afinal não se trabalha sem a comunicação. Há, no entanto, um dado novo que se dá com o avanço tecnológico e com a mudança do modelo de produção, e esse elemento novo é a descoberta da comunicação como ferramenta de controle do trabalho.

O relatório do Commissariat Général du Plan, do Ministère de l'industrie, França, em 1990, denominado *L'Usine du futur. L'entreprise communicante et intégrée*, dá a direção para o que se denominará “favorecer a circulação ótima da informação”, “perfeita comunicação”, “integração e favorecimento da comunicação”(…), ou seja, uma prescrição nacional para a regulação integrada da comunicação na empresa. Observe-se no título: a empresa comunicante. Essa diretiva não está restrita e nem mesmo é invenção francesa, é uma orientação do “novo” sistema de racionalização do processo produtivo, “a organização comunicante responde assim aos critérios econômicos de eficácia” (Olivesi, 2006:64).

Os saberes do mundo do trabalho são apropriados e transformados em equipamentos, máquinas e processos. Está aí a racionalização do trabalho. Processo que se amplia com as novas tecnologias, mas que é prescrição instituída pela Organização Científica do Trabalho desde o início do século XX. A inovação é um apelo aos saberes do trabalho. É um apelo a quem trabalha e enfrenta os constrangimentos do meio; é um apelo para quem se depara com o inédito da atividade frente à norma e a renormaliza; é um apelo para que se transforme a gestão de si mesmo em processo a ser conhecido por outros e sistematizado pela empresa.

A pesquisa com jornalistas

O cenário de organização econômica é o de concentração e oligopolização das empresas do ramo da comunicação. Há a redução do número de profissionais nas redações, completa informatização, com tecnologias avançadas de captação, organização, codificação e transmissão de informações. Maior produção de conteúdos no formato digital (mesmo para o impresso em papel) e convergência tecnológica de dispositivos comunicacionais (Scolari, 2008; Castells, 2009, Olivesi, 2006). Ao mesmo tempo, há maior disponibilidade de recursos para o acesso aos meios de comunicação para a população. Há a ampliação da demanda por profissionais da comunicação em setores que até então não se imaginava: políticos, governos, empresas, universidades, terceiro setor, personalidades, celebridades, pesquisadores, juízes, advogados todos precisam de um profissional de comunicação.

Dado esse fato, problematiza-se: qual é o papel do jornalista na sociedade contemporânea? Qual é o seu perfil e que valores orientam seu fazer profissional? Ao se observar o mundo do trabalho do jornalista, a partir de sua fala sobre a atividade de trabalho e a partir da configuração de seu perfil, emergirão os problemas, os desafios e as tendências do exercício profissional bem como os dilemas da produção jornalística no geral. Aplica-se o que se discutiu antes, ir ao particular do trabalho, ouvir quem trabalha, para entender o vai e vem do micro ao macrosocial, e como as escolhas feitas no âmbito do específico da atividade do corpo si no trabalho estão relacionadas aos valores que constroem a sociedade.

Com a expansão global do capitalismo financeiro e as transformações econômicas e tecnológicas, o jornalismo ganha maior importância para os negócios, e um adjetivo: o jornalismo da informação em tempo real, sobretudo como matéria prima fornecida pelas agências para clientes especiais como os bancos e o mercado financeiro. Abreu (2002) destaca em seu trabalho que “o jornalismo está perdendo espaço dentro das empresas para as áreas comerciais, de marketing e de distribuição” (p.32).

A concentração internacional das empresas de comunicação, segundo Faustino (2004), se expressa na concentração dos meios de comunicação em cinco ou seis grupos empresariais internacionais, cada vez mais poderosos, que concentram 50% das receitas publicitárias e das grandes tiragens de jornais e revistas em todo o mundo. Esse quadro também é corroborado por Castells (2009). Para o autor, embora a concentração e o monopólio sejam tendências já antigas, graças à digitalização e a convergência de meios, nunca se viu tamanha concentração.

As observações de Faustino (2004) e Castells (2009) podem ser verificadas também no Brasil. Os trabalhos de Daniel Herz (1987), Venício Lima (2001), César Bolaño (2004), Valério Brittos (2007) estudam esse fato. A pesquisa, *As mudanças no mundo do trabalho nas empresas de comunicação* (Fígaro, 2008b), confirma o que já mostra o estudo da Unesco, publicado em 2000, *Rapport Mondial sur la Culture*, que trata da concentração das empresas de comunicação e, em decorrência, da falta de pluralidade de pontos de vista que circulam nos discursos nas mídias. No Brasil, os dados da pesquisa *Perfil da Economia da Cultura*, realizada pelo IBGE, 2003-2005, também apontam a relevância e a especificidade do setor da economia da cultura, bem como a tendência de concentração.

O que se pode afirmar sobre quem faz o jornalismo e sobre como esse fazer, suas normas e rotinas produtivas, está delimitado pela lógica da grande empresa? Como o jornalista nas dramáticas da atividade de trabalho (Schwartz, 2007) enfrenta os desafios cotidianos do exercício profissional?

As pesquisas revelam a precarização das relações de trabalho (Figaro, 2008a, 2012; Lima, 2010, Grohmann, 2012) bem como a intensificação do ritmo de atividade exigida no âmbito do exercício profissional, prejudicando a qualidade de vida dos profissionais (Heloani, 2003). Indicam também a preocupação dos comunicadores com o futuro da prática jornalística, principalmente, aquela desenvolvida em jornais, revistas e televisão.

Consolidando aspectos da pesquisa

Os resultados apontam as mudanças no perfil do jornalista profissional: são jovens, brancos, de classes médias, mulheres a maioria sem filhos, multiplataformas, vínculo de emprego precário, com curso superior completo e com especialização em nível de pós-graduação. Mais de 40% dos jornalistas formados trabalham em assessorias. A maioria se formou de um a até 15 anos, ou seja, entrou na profissão quando as reformas trazidas pelo computador e a internet estavam se efetivando. Os jovens jornalistas entraram no mercado com um novo desafio pela frente, entender o que era aquilo que estava acontecendo com as novas tecnologias de informação e de comunicação. Os freelancers trabalham (48%) em período integral, para vários lugares, trabalham sozinhos em casa. Começam a pensar como novos empreendedores, aplicam os conhecimentos do jornalismo em outras atividades, desde fazer a revisão de um

trabalho acadêmico até vender um pacote de assessoria de comunicação a um político. Vão em busca do cliente.

A reestruturação produtiva ocorrida no mundo do trabalho, principalmente a partir dos anos 1990, transformou as relações de trabalho. Foi a partir dessa década que aumentou o número de jornalistas contratados sem registro em carteira profissional, abrindo caminho para o surgimento de novas formas de contratação, como a terceirização, contratos de trabalho por tempo determinado, contrato de pessoa jurídica (PJ), cooperados e freelancers, entre outros.

Os desencontros entre as diferentes gerações, a falta de tempo para a passagem da experiência de um profissional mais velho para o mais jovem, os novos dispositivos da comunicação fazem com que o mundo do trabalho do jornalista se torne um caldeirão de tensões, desafios e conflitos.

A agilidade do acesso aos fatos, eleitos como acontecimento, caracterizam o valor notícia, com isso o tempo torna-se ainda mais um fator de pressão. É um critério fundamental do trabalho jornalístico, sobretudo, para o jornalismo online. A notícia em tempo real passa a ditar o valor de noticiabilidade.

A distinção entre a fonte, o testemunho, a personagem que ilustra a notícia é um complicador para o jornalista, cada vez há mais mediadores entre o jornalista e o fato. Para alguns a diferença entre o testemunho e o relato jornalístico está embaralhada, para outros há uma relação de solidariedade e colaboração entre a testemunha e o jornalista.

Outro aspecto relevante e que tem transformado a relação com o trabalho é o papel das assessorias de comunicação. Hoje elas são necessárias ao processo produtivo. Não se trabalha nas redações das empresas de qualquer veículo de comunicação sem o apoio das assessorias. Há brutal profissionalização da área. Os enunciados do forte e do fraco, do vender e do comprar, da guerrilha e da defesa nomeiam e diferenciam o trabalho dos jornalistas assessores e dos jornalistas dos veículos das empresas de comunicação. Mas, na verdade, é impossível trabalhar num veículo de comunicação sem o trabalho anterior do jornalismo de assessoria.

Os discursos dos entrevistados e dos participantes dos grupos de foco enunciam uma inquietação que diz respeito: a dar conta da demanda cada vez mais crescente de tarefas e desafios. Esses desafios requerem habilidades para traduzir em conteúdos sobre os mais diversificados temas, dirigidos e oferecidos a públicos, clientes, negócios diferentes, em

diversos tipos de plataformas e de linguagens, em situação econômica pouco ou nada estável. Isso se dá, sobretudo pela maior exigência de habilidades intuitivas, dando respostas à compressão do tempo, um nanotempo.

O tempo saturado para o maior ganho do mercado, o tempo real da informação com valor de circulação é experimentado pelo mais velho e pelo mais jovem. A métrica dos clics resulta nos perfis de público-alvo e de linhas editoriais, ditando as regras não só do webjornalismo ou jornalismo online, mas de toda a cadeia de produção de veículos, do jornal diário à revista. A métrica dos clics desenha o perfil do público-alvo que o diretor executivo leva para a reunião de pauta. Também esse nanotempo não é de fato o da vida corrente perigosa e sempre um risco, porque ele é medido no relógio do negócio da empresa. Com as dificuldades da aceleração dos tempos, da variedade de plataformas e da convergência de mídias aparecem problemas que não são exatamente novos, eles se recrudescem sem solução. Dizem respeito às orientações deontológicas da profissão, da ética jornalística ao tratamento com as fontes, à visão voltada para o interesse público, e não ao público cliente. Essas dificuldades são enunciadas na contraposição: manter os fundamentos ou atender à loucura dos ritmos e demandas do trabalho.

Novamente o tempo se apresenta como o impostor que impede o exercício crítico e responsável da profissão. É um tempo medido pela resposta-ação cada vez mais intuitiva; refletir, ponderar, analisar e interpretar de maneira a produzir um discurso permeado por diversas vozes, arejado com argumentos a partir de diferentes pontos de vista aparece quase como um devaneio de um período romantizado.

Os dados e os relatos levantados pela pesquisa são muito ricos e demandam mais e mais análises e interpretações. A abordagem do binômio comunicação e trabalho mostra-se pertinente e frutífera, porque possibilita entrar no mundo do trabalho via os relatos de quem trabalha e reconstruir por meio deles os fios da rede de relações que se estabelecem. Mostra os processos de comunicação, os problemas e desafios para o exercício profissional, permite entender a amplitude e os limites de pontos de vista que permeiam o universo ideológico daqueles que trabalham, e revela os valores a partir dos quais os jornalistas contam e editam o mundo para a sociedade.

Referencias Bibliográficas

- ABREU, Alzira. A modernização da imprensa (1970-2000) Rio de Janeiro: Zahar, 2002.
- BOLAÑO, César. Mercado brasileiro de televisão. São Paulo: EDUC, 2004.
- BOUTET, Josiane (éd.). Paroles au travail. Paris: Harmattan, 1995.
- BRITTOS, Valério. TV brasileira na era digital. São Paulo: Paulus, 2007.
- CASTELLS, Manuel. Comunicación y poder. Madri: Alianza, 2009.
- DIERKES, M., HOFMANN, J., MARZ, L. A evolução tecnológica e a mudança organizacional: estruturas de inovação divergentes. In: OECD. As tecnologias do século XXI. Ameaças e desafios de um futuro dinâmico. Lisboa: GEPE, 2000.
- DURAFFOURG, 2007. O trabalho do ponto de vista da atividade. In: SCHWARTZ, Y. DURRIVE, L. Trabalho e ergologia. Rio de Janeiro: EUFF, 2007.
- FÍGARO, Roseli. Comunicação e trabalho: as mudanças no mundo do trabalho nas empresas de comunicação. (processo 2005/00367-5) São Paulo, Fapesp, 2008a.
- _____. Atividade de comunicação e de trabalho. Revista Trabalho, Educação e Saúde. v.6, n.1, p.107-145, mar./jun/2008b.
- FOLCHER, V, e RABARDEL, P. Homens, artefatos, atividades: perspectiva instrumental. In: FALZON, P. (ed.) Ergonomia. São Paulo: Blucher, 2007._____. Collective and individual uses of a cooperative tool in a work setting: problems of design and reuse. International Conference on the design of cooperative systems, 3., Cannes, 1998. Proceedings: COOP'98. Cannes: INRIA, 1998. p.25-28, 1998.
- FAUSTINO, Paulo. A imprensa em Portugal. Transformações e tendências. Lisboa: Media XXI, 2004.
- _____. (Org.). Ética e responsabilidade social dos media. Lisboa: Media XXI, 2007.
- HELOANI, R. Mudanças no mundo do trabalho e impactos na qualidade de vida do jornalista. Pesquisa de pós-doutorado. ECA-USP/FGV. Comunicação ao Congresso da Federação Nacional dos Jornalistas, São Paulo, 2008. Disponível em:

www.fenaj.org.br/saude/apres_roberto_heloani.ppt Acesso 14/01/2012.

HERZ, Daniel. A história secreta da Rede Globo. Porto Alegre: Tchê, 1987.

IBGE. Perfil da Economia da Cultura, 2003-2005. Rio de Janeiro: IBGE, 2006.

LACOSTE, Michèle. Parole, activité, situation. In : BOUTET, Josiane. (éd.) Paroles au travail. Paris : L'Harmattan, 1995.

LAVILLE, Valérie, ZANARELLI, Catherine. La communication comme indicateur structurant de l'activité : illustration dans une situation de régulation de métro. MÉLIER, B., QUÉINNEC, Y. Communication et travail. XXXV. Congrès de la SELF. Toulouse : Octares, 2000.

LEONTIEV, A. Le développement du psychisme. 3.ed. Paris : Editions Sociales, 1976.

LIMA, Cláudia do Carmo Nonato. Comunicação e mundo do trabalho do jornalista : o perfil dos jornalistas de São Paulo a partir da reconfiguração dos processos produtivos da informação /São Paulo : C. do C. N. Lima, 2010. 313 p. : il. Dissertação (Mestrado) – Escola de Comunicações e Artes/Universidade de São Paulo. Orientadora: Roseli Fígaro.

LIMA, Vinício. Mídia – Teoria e Política. São Paulo: Perseu Abramo, 2001.

MARTÍN-BARBERO, Jesús. Dos meios às mediações: comunicação, cultura e hegemonia. Rio de Janeiro: UFRJ, 1997.

_____. Ofício de cartógrafo. Travessias latino-americanas da comunicação na cultura. São Paulo: Loyola, 2004.

MARX, Karl. Manuscritos econômico-filosóficos. Trad. de Artur Morão. Lisboa: Edições 70, 1993.

_____, ENGELS, Friedrich. Ideologia alemã. São Paulo: Boitempo, 2007.

MÉLIER, Bernard, QUÉINNEC, Yvon. Communication et travail. XXXV Congrès de la SELF. Toulouse : Octares, 2000.

MESQUITA, M. O quarto equívoco. O poder dos média na sociedade contemporânea. Coimbra: Edições Minerva, 2006.

OLIVESI, Stéphane. La communication au travail. Une critique des nouvelles formes de pouvoir dans les entreprises. 2.ed. Grenoble : PUG, 2006.

RODRIGUES, Carla. Jornalismo on-line: modos de fazer. Rio de Janeiro: PUC Rio/Sulina, 2009.

ROSSI-LANDI, Ferruccio. A linguagem como trabalho e como mercado. Uma teoria da produção e da alienação linguística. São Paulo: Difel, 1985.

SCOLARI, C. Hipermediaciones. Elementos para una Teoria de la Comunicación Digital Interativa. Barcelona: Gedisa, 2008.

SCHWARTZ, Yves. Discipline episthémique, discipline ergologique. Paideia et politeia. In: MAGGI, Bruno. Manière de penser, manière d'agir en éducation et en formation. Paris: PUF, 2000a.

_____. Trabalho e uso de si. Revista Pro-posições. Faculdade de Educação, Unicamp, São Paulo, n. 32, 2000b.

_____. Le paradigme ergologique ou le métier de Philosophe. Toulouse : Octarès, 2000c.

_____ ; DURRIVE, Louis. Travail et ergologie. Entretiens sur l'activité humaine. Toulouse: Octarès, 2003.

_____. Trabalho e Ergologia. Conversas sobre a atividade humana. Rio de Janeiro: Eduff, 2007.

SOUZA-E-SILVA, M. Cecília Pérez; FAÏTA, Daniel (Org.). Linguagem e trabalho: construção de objetos de análise no Brasil e na França. São Paulo: Cortez, 2002.

TEIGER, Catherine. Parler quand même: les fonctions des activités langagières non fonctionnelles. In: BOUTET, Josiane (Éd.). Paroles au travail. Paris: L'Harmattan, 1995.

UNESCO. Rapport Mondial sur la Culture. Paris: UNESCO, 2000.

VIGOTSKI, L.S. Pensamento e linguagem. 3.ed. São Paulo: Martins Fontes, 2005.

MARIA INES OTRANTO (LAEL - Pontifícia Universidade Católica de São Paulo – SP, Brasil) (Grupo de Pesquisa Atelier Linguagem e Trabalho – LAEL/PUCSP)

Contact : miotranto@gmail.com

L'activité de travail du dentiste "traduite" par les avocats

Pour donner une nouvelle visibilité et penser autrement la vie professionnelle du dentiste dans son activité intellectuelle et sociale, toute ancrée dans une situation de travail spécifique et particulière (le cabinet dentaire), l'analyse des discours des avocats dans une procédure juridique de responsabilité civile (pas pénal ou éthique) montre la relation Travail et Langage et établit une convergence du Droit (Science Humaine), de l'Odontologie (Science de la Santé) et de la démarche ergologique du travail (cf. OTRANTO, 2009).

1. Introduction

Dès que le Code de Défense du Consommateur (CDC – Loi n. 8.078, du 11 septembre 1990) a été promulgué, le nombre d'actions légales contre les professionnels de la santé a fortement grandi et s'accroît toujours. L'absence de recherches pertinentes dans le domaine de l'Odontologie et le problème que la magnitude de la croissance de ces procès oblige (28 actions pendant l'année de 1993, et 8.201 pendant l'année de 2004, d'après PAULA, 2007) justifient l'intérêt sur ce sujet. Avec l'objectif de réfléchir sur la question de la responsabilité du dentiste, on analyse non l'activité (en situation réel de travail au cabinet dentaire), mais quelques documents constitués par les discours des avocats du patient (le plaignant ou demandeur) et du dentiste (le défendeur) sur le devoir juridique d'informer le patient/consommateur d'une manière claire, suffisante et appropriée, selon le *caput* de l'Article 14e du CDC, dans un procès civil d'indemnité par pertes et dommages phisiques et moraux, instauré à une Cour de Justice de São Paulo, pendant l'année 2005.

Pour analyser cette argumentation on a considéré : (1) la triple fonction du langage dans le discours rapporté des avocats ; le langage (du dentiste) au travail, le langage (des avocats)

comme travail, et le langage (des deux avocats) sur le travail (du dentiste) ; et (2) la complexité constitutive de cette activité. Les implications de ce double processus d'analyse suggèrent qu'il y a toujours une probabilité pour que le patient porte une plainte sur la responsabilité du professionnel.

La plupart des litiges entre patients et dentistes ont pour origine la mauvaise compréhension des informations fournies par le praticien au patient, ce qui veut dire que la communication – le langage du dentiste au travail – n'est pas bien comprise. Généralement, ces informations portent leur poids sur les différentes possibilités de traitement, la durée des interventions et/ou la durée totale du traitement, les malaises, les inconforts et les douleurs possibles, les gênes et contraintes subies, les solutions provisoires et les complications survenantes au cours des soins, qui modifient de façon importante le planning et le coût financier du traitement, et exposent à risque la confiance du patient vis-à-vis de son praticien et delà à des problèmes relationnels.

Le "faire industriel" au cabinet dentaire c'est un dialogue toujours traversé par les "dramatiques de l'usage de soi" par soi même – le dentiste (sa conscience humaine et sa connaissance conceptuel, son corps biologique et son histoire de vie, ses valeurs individuels et ses idéologies) et par les autres (les prescriptions institutionnelles et hiérarchiques, le patient, la personne qui l'accompagne, les autres membres de l'équipe professionnel, la diversité et les changements des circonstances concrètes à gérer hic et nunc dans la situation de travail).

2. Les prescrits et le possible à réaliser

Les devoirs, les obligations et les contraintes qui règlent et organisent le travail du dentiste sont :

1- les normes antécédentes (le savoir formel) :

- a - les documents institutionnels et hiérarchiques: la Constitution Fédérale du Brésil, le Code Civil Brésilien, la Loi n. 5.081 (qui règle l'exercice de l'Odontologie), le Code du Procès Civil ;
- b - le Code de Défense du Consommateur (Loi n. 8.078) ;

□ c - le Code de Déontologie et les Directrices Curriculaires Nationales du Cours d'Odontologie (qui n'ont pas force de loi) ;

2 - les aléas ascendants (l'infidélité du milieu de travail) :

□ a – de la matière brute du travail (un appareil électrique qui brûle, brise ou ne marche pas d'une manière adéquate; un ciment chirurgical qui ne sèche pas) ;

□ b - de la matière humaine – les réactions biologiques individuelles de l'organisme du patient (physiologiques – une anesthésie locale qui ne fait pas l'effet souhaité, la fatigue physique de maintenir la bouche ouverte; pathologiques – l'allergie à une médication, un abcès, des infections; psychologiques ou émotionnels – peur, stress, anxiété) ;

□ c - des aléas et/ou des accidents fortuits, imprévus et incontrôlables (les douleurs d'origine iatrogène ; la réabsorption de la racine d'une dent par une autre, au cours d'un mouvement orthodontique; la fracture d'une lime ou d'un tire-nerfs endodontique dans le canal radiculaire; la coupe des tissus muqueuses de la bouche – lèvres, langue, joues, gencives –, par un instrument rotatoire, une aiguille, ou un bistouri; la mauvaise hygiène bucco dentaire du patient ; l'absence du patient aux rendez-vous, ou l'abandon du traitement; la non-ingestion ou l'ingestion pendant un temps insuffisant d'une médication analgésique ou antibiotique prescrite par le praticien) ;

□ d - des autoprescriptions du dentiste: ses valeurs idéologiques, psychologiques et émotionnels (la manière de développer son activité, de prendre ses décisions envers le patient ou le collectif de travail) ; ses empêchements et limitations biologiques (les lois du corps tels que les efforts physiques auprès des patients, la fatigue et les troubles musculo-squelettiques qui ne lui permettent pas de soigner avec la même attention et humeur les premiers et le dernier patient de la journée) ; ses ressources et connaissances scientifiques et techniques (les gestes opératoires, le savoir-faire relationnel avec les patients, le savoir-faire de coopération avec les collègues, les méthodes de raisonnement clinique, la gestion de dossiers administratifs, de le manque de temps et/ou des moyens, de le manque de personnel).

Tout ça comprend une double anticipation, une gestion complexe des tensions contradictoires entre le macroscopique – le “savoir” formel (ce que “doit” être fait, déterminé par des lois qui se modifient et évoluent, par les prescrits antécédents et par les règles hiérarchiques) et le

microscopique – le “savoir” investi (ce qui est possible d’être réalisé en faisant usage de l’expérience acquise dans la pratique professionnelle et qui est imprimée dans le corps-soi du dentiste : il en fait usage pour guider les décisions à prendre et pour faire ses renormalisations).

Entre le référentiel des règles et celui de l’activité, et en interaction avec eux, il y a le référentiel prescrit externe des choix qui convoquent les savoirs structurés de l’organisation financière du cabinet (la gestion administrative est différente si le cabinet est privé, s’il est installé dans une clinique de spécialités, ou si le cabinet est dans un hôpital, etc.), et qui envisagent le “profit” économique (cf. Schéma adapté de Trinquet, 2007).

3. « Comment faire avec l’activité du dentiste ? »

Le travail du dentiste (une activité de service) a, au-delà des complications pertinentes, la complexité d’être exercé sur le corps humain (dont le fonctionnement est dynamique et changeable dans des structures physiologiques, mentales/psychologiques et émotionnelles et qui, surtout, subit de la douleur physique). Ça veut dire : le travail est fait sur un organisme vivant – un sujet avec des valeurs et d’histoire de vie – qui répond de manière variable, impensée, inédite et imprévisible à chaque consultation.

La démarche ergologique ouvre une voie pour « penser autrement » cette activité de service, en considérant les savoirs globaux (scientifiques, formels), les réserves d’alternatives techniques et les ressources personnelles investies qui les dentistes doivent déployer pour gérer tout à la fois la standardisation des règles, des lignes anticipatrices et des contraintes d’un programme normatif extérieur (la tâche hiérarchiquement prescrite) pensé en désadhérence de la situation de travail, et le passage de cette tâche réglée à la tâche effective et redéfinie hic et nunc selon la réalité des relations soignantes vis-à-vis de patients forcément toujours singuliers.

Les résultats de l’analyse d’un corpus constitué par le langage des avocats du demandeur et du défendeur sur le travail du dentiste suggèrent que récupérant les faits qui se sont passés au cabinet dentaire cette argumentation “traduit” discursivement la complexité du travail du praticien, et démontrent que quand le désaccord s’installe dans la relation dentiste/patient la probabilité d’instauration d’un procès de responsabilité civile est toujours possible de se

produire, due à la non-transparence du langage (la communication au travail du dentiste) et à cause de l'écart entre ce que le praticien doit faire (la procédure, la planification), ce qu'il peut faire et ce qu'il vraiment réussit à faire dans la situation de travail.

Références

OTRANTO, Maria Inês Sarno. 2009. A atividade de trabalho do dentista “traduzida” pela linguagem dos advogados, em processos civis. Thèse, Linguistique Appliée et Études du Langage (LAEL) - PUC-SP.

PAULA, Fernando Jorge de. 2007. Levantamento das jurisprudências de processos de responsabilidade civil contra o cirurgião-dentista nos Tribunais do Brasil por meio da Internet. Thèse, Sciences Odontologiques (FO-USP). <http://www.teses.usp.br/teses/disponiveis/23/23148/tde-10042008-183335/>.

TRINQUET, Pierre. 2007. Le travail, la pluridisciplinarité, le savoir investi. Conférence. LAEL/PUC-SP, le 20 sept. 2007. São Paulo

PACHECO HARRISON K. M. (LAEL - Pontifícia Universidade Católica de São Paulo – SP, Brasil, Grupo de Pesquisa Atelier Linguagem e Trabalho – LAEL/PUCSP)

Contact : kathrynmarie.pachecoharrison@gmail.com

Collectif de travail bilingue : sourds et entendants dans une école pour les sourds

La présente recherche a pour but la compréhension du processus de construction d'un collectif de travail dans une école bilingue pour les personnes sourdes, dans la région métropolitaine de São Paulo, Brasil. Pour atteindre cet objectif, on est parti du principe de l'énoncé dialogique développé par le « Cercle Bakhtin ». Ainsi cette étude conçoit le travail non pas comme simple exécution, mais comme « usages de soi », en articulant, d'une façon particulière, langage et travail.

Introduction

Les écoles bilingues pour les sourds sont récentes dans l'histoire de l'éducation des enfants et des jeunes sourds au Brésil, et se sont positionnées de façon critique contre la politique actuelle de l'insertion scolaire de la plupart de l'enseignement public brésilien qui est pour la promotion de l'utilisation de la langue des signes comme langue d'enseignement et la langue de la société majoritaire en tant que langue seconde. Comme dans d'autres pays pendant plus d'un siècle, la langue des signes brésilienne - Libras - a été interdite à l'école parce que l'éducation des sourds était organisée autour du langage oral avec l'usage exclusif de la langue de la société majoritaire dans le mode oral et /ou écrit.

Après les études du langage des signes dans les années 1960 (Stokoe, 1960) et ses effets au niveau éducatif, social et psychique pour les enfants et des jeunes sourds, qui a débuté dans les années 1980 (Mahshie, 1992), l'éducation bilingue pour les sourds commence à être mise en place dans les écoles en Europe et aux États-Unis. Dans les années 1990, on commence ces discussions au Brésil où son application a été progressive. En même temps, la législation brésilienne commence à réagir aux mouvements de personnes handicapées, de plus en plus

organisées dans leurs luttes. Par exemples, citons la reconnaissance de Libras (loi n ° 10436, avril 2002) comme « des moyens légaux de communication et d'expression (...) la nature de la langue dans visuo-motrice, avec sa structure grammaticale propre, venant de communautés de personnes sourds au Brésil », ainsi que ses règlements subséquents (décret n° 5626, décembre 2005), qui règlent la profession de moniteur et professeur de Libras, traducteur-interprète Libras et des enseignants de portugais comme seconde langue pour les sourds.

L'école a changé son approche à la fin 1990, en employant un instructeur de Libras pour l'enseignement des sourds, tant pour les enseignants, que pour les étudiants et les familles des élèves. C'était la première fois dans cette institution qu'une personne sourde a été embauchée pour développer une activité professionnelle. Pour cette raison, la participation des adultes sourds dans l'équipe a engendré une série de changements de dynamiques à l'école, par exemple sur la forme de la tenue des réunions, la nécessité de réfléchir sur les langues utilisées dans les écoles, entre autres questions. La situation est devenue plus difficile avec le recrutement d'autres professionnels sourds au début des années 2000.

Pour comprendre la réalité telle quelle se présentait à l'école, il y avait des réunions générales entre enseignants et la coordination en présence d'un interprète Libras, qui faisait la médiation entre les professionnels sourds et les entendants. Le matériel, résultat des réunions, fut collecté, édité et présenté à deux professionnels, un entendant et l'autre sourd, pour qu'ils fassent des commentaires des images. Cet dispositif méthodologique a été appelé « confrontation avec les images », une adaptation de la méthode d'autoconfrontation croisée (Faïta, 1995 ; Clot et Faïta, 2000 ; Clot et alii, 2001), car comme le principe méthodologique original, il emploie l'image comme appui des enquêtes et favorise la production et le captation des textes produits.

1. Le discours rapporté

Le commentaire des deux protagonistes devant les images de la vidéo est été le matériel qui fut analysé. On a utilisé comme catégorie d'analyse « le discours rapporté » (Bakhtin/Volochinov, 1929/1999) qui est un moyen de révéler la présence de « l'autre ». Les résultats ont démontré l'utilisation prépondérante du « style pictural » au discours rapporté, ce qui est caractéristique d'une attitude évaluative active des protagonistes par rapport aux « autres » en discutant d'une façon subjective, c'est-à-dire, comme une manière de penser et

parler qui implique un jugement de la valeur de l'auteur sur sa façon de voir à lui-même, créant des conditions pour que l'individualité du sujet se stabilise à point de former une image.

Les réponses des protagonistes aux mots de l'« autre » ont montré de la surprise, du désaccord, de l'acceptation, de l'ironie, par exemple, et ont révélé les difficultés de l'équipe, principalement par rapport à l'interprète de Libras (la langue brésilienne des signes), l'enseignant sourd de Libras et le professeur entendant. Ces réponses ont laissé émerger des caractéristiques des relations de travail dans lesquelles les notions ergologiques de « compétence » et d'« usage de soi » acquièrent de la pertinence.

2. Établir la « compétence » industrielle

Certains commentaires des protagonistes concernant la création de « compétences » de l'équipe professionnelle, se sont posés de façon directe sur l'activité de l'interprète de Libras, et de manière indirecte sur l'activité des enseignants sourds et entendants. Établir la compétence pour une activité est une question très complexe, comme l'indique Yves Schwartz (1998) : il s'agit d'un exercice nécessaire, et en même temps, insoluble. La question est insoluble, car il n'est pas possible d'établir des critères stables et standardisés pour une variété d'activités réalisées par les humains. Mais il est aussi nécessaire, car cela présente un problème réel lorsqu'on cherche les gens « appropriés » pour accomplir certaines tâches. L'auteur propose dans ce but de faire une décomposition des « ingrédients » de la compétence, en six parties, outils importants pour une « évaluation des compétences » plus complète.

Les rapports des protagonistes illustrent les difficultés qu'on a lorsqu'on cherche un interprète Libras expérimenté pour accomplir la tâche dans les réunions où se discutent les sujets de planification de l'enseignement et l'administration scolaire. Dans notre recherche, on s'aperçoit que son travail n'était pas appuyé sur des connaissances scientifiques, le concept stabilisé de la situation au travail (Registre 1), et il n'avait pas les savoirs basés sur l'expérience de l'équipe et son historique individuelle et collective (Registre 2) de façon à pouvoir bien gérer les réunions, aux quelles il peut y avoir au même temps, mouvement des concepts théoriques et la manifestation simultanée d'opinions des professionnels, ce qu'entrave le flux de l'activité de la traduction / interprétation. Cependant, l'équipe est surprise par le domaine que les professionnels sourds ont en matière de connaissances scientifiques sur

les sujets du développement des enfants, des besoins des élèves (Registre 1), et de la façon d'articuler leurs propres expériences pour proposer d'autres solutions (Registre 2). Pour les enseignants entendants, qui réalisent les rapports entre les enseignants sourds, on exige seulement les compétences nécessaires à l'apprentissage des enfants et des jeunes sourds concernant le domaine du langage des signes, et ainsi on néglige les connaissances spécifiques acquises en pédagogie.

3. « Usage de soi »

Comme on a explicité précédemment, dans cette étude on conçoit le travail non comme une simple exécution, mais comme « usages de soi », c'est-à-dire comme la convocation de quelqu'un de singulier avec ses propres capacités qui sont plus larges que celles répertoriées par la tâche à faire. L'activité au travail met en tension l'usage de soi requise par les autres et l'usage de soi consenti et engagé par soi-même. Il s'agit d'un capital mis à sa propre disposition, qui non seulement fait l'usage de soi-même dans l'organisation du travail mais que va être utilisé en profit (usage de soi par l'autre). L'usage se manifeste dans tous les cas, conduisant à une tension permanente et inhérente entre la gestion des normes hétérodéterminées (l'usage de soi par d'autres), et la gestion de l'usage de soi par soi-même face aux prescriptions de renormalisation et la création des « stratégies uniques pour relever les défis de l'environnement » (Schwartz, 2000 : 34).

Les rapports des deux protagonistes nous ont permis de comprendre l'utilisation des dramatiques d'usage de soi vécues par les professionnels entendants et les professionnels sourds, en activité aux assemblées générales où on a vu, selon l'approche ergologique, dans l'activité au travail l'engagement de l'être subjectif, cognitif, et social.

Références

CLOT, Yves e FAÏTA, Daniel (2000) Genre et styles en analyse du travail: concepts e méthodes. In: Travailler. N° 4. Paris: Martin Media. (p. 7 – 42)

CLOT, Y., FAÏTA, D., FERNANDEZ, G., SCHELLER, L. (2001) Entretiens en autoconfrontation croisée: une méthode en clinique de l'activité. In: Clinique de l'activité et pouvoir d'agir. Education Permanente. n° 146. (01) (p. 17 - 25).

HARRISON, Kathryn M. P. (2006) Construção de um coletivo de trabalho bilíngue: profissionais surdos e ouvintes em uma escola especial para surdos. Thèse, Linguistique Appliée et Études du Langage (LAEL) - PUC-SP.

MAHSHIE, Shawn N. (1995) Educating Deaf Children Bilingually. Washington: Gallaudet University.

SCHWARTZ, Yves (1998) Os ingredientes da competência. In: Educação & Sociedade. Ano XIX. N° 65. (p. 101 – 39).

_____ (2000) Trabalho e uso de si. In: Pro-Posições. Vol. 1, (n° 5)(32) (p. 34 – 50).

Stokoe, William C. (1960/1978) Sign Language Structure: An Outline of the Visual Communication Systems of the American Deaf. Second Edition, revised. Maryland: Linstok Press.

**I. C. RAMANZINI (LAEL – Pontifícia Universidade Católica de São Paulo – SP, Brasil,
Grupo de Pesquisa Atelier Linguagem e Trabalho – LAEL/ PUC-SP)**

Contact : isis_ramanzini@hotmail.com

Le travail de construction littéraire de São Bernardo, livre de Graciliano Ramos

Version en français

Résumé

Cette proposition de recherche considère le travail de construction littéraire du livre *São Bernardo* écrit par Graciliano Ramos. On rend compte de comment le personnage narrateur Paulo Honório raconte l'élaboration de l'ouvrage *São Bernardo*. L'approche ergologique sera appliquée dans cette recherche pour démontrer comment l'activité au travail de l'écrivain s'étend au personnage narrateur du roman.

INTRODUCTION

Cette proposition de recherche considère le travail de construction littéraire du livre *São Bernardo* (2011) écrit par Graciliano Ramos. L'histoire a lieu en 1930. Nous analyserons comment le personnage narrateur, Paulo Honório, raconte l'élaboration de l'ouvrage et donne à connaître le drame de sa propre vie : « *il y a deux ans que Madalena est morte, deux années difficiles. Quand les amis ont cessé de revenir pour les débats politiques, c'est devenu insupportable. C'est là que m'est apparue l'idée bizarre, avec l'aide de personnes plus instruites que moi, de composer cette histoire* » (Ramos, 2011, p.139). L'approche ergologique sera appliquée dans cette recherche pour démontrer comment l'activité de travail de l'écrivain s'étend au personnage narrateur du roman. Il s'agit d'une autre manière de regarder le travail, (Schwartz & Durrieu, 2010) non pas comme ressource humaine d'une affaire gérée, mais comme visée de l'activité du travailleur. Ainsi, elle propose la rencontre

des savoirs, démontre que le travail est traversé par des valeurs personnelles et socioculturelles en liens complexes. De cette façon, on prétend à une orientation épistémologique qui tient compte des phénomènes du travail de l'écrivain au regard de l'activité humaine.

Dans les deux premiers chapitres, le lecteur rencontre le rapport conflictuel entre la capacité du narrateur à penser l'élaboration du livre et sa compétence à le travailler par l'écriture. D'après le pragmatisme de la visée mercantiliste, Paulo Honorio pensait qu'il pourrait faire le livre selon la méthode de la division du travail : « *avant le commencement de ce livre, j'ai pensé le construire en appliquant la division du travail. Je me suis dirigé vers quelques amis, et presque tous m'ont consenti de bonne volonté leur contribution au développement des belles lettres nationales. Père Silvestre serait chargé des parties attribuées à la morale et aux citations latines ; João Nogueira a accepté la ponctuation, l'orthographe et la syntaxe ; j'ai promis à Arquimedes la composition typographique ; pour la composition littéraire, j'ai invité Lucio Gomes de Azevedo Gondim, rédacteur et directeur à Cruzeiro. Je ferai les traces du plan, introduirai dans l'histoire les rudiments de l'agriculture et de l'élevage, ferai les dépenses et placerai mon nom sur la couverture* » (Ramos, 2011, p.5).

Par cet exposé, l'écrivain cherchait à créer un livre subsumant les principes de la théorie tayloriste. Cette idée est donnée par sa façon de faire l'échelle des travailleurs et aussi par sa façon d'envisager l'exécution du travail « *j'ai concentré mes espérances sur Lucio Gomes de Azevedo Gondim, journaliste de métier, **qui écrit ce qu'on lui ordonne*** » (Ramos, 2011, p.5, souligné par moi). On doit noter qu'aucune activité de travail – même les situations tayloristes – ne peut être une simple exécution, une simple reproduction de séquences, activités et gestes des opérations prévues en anticipation par d'autres personnes, ce que signifie que toute activité est toujours une re-singularisation, une renormalisation partielle autour du corps-soi (Schwartz, 2010, p.144). Ainsi, la subjectivité au travail fait partie de l'inégalité du mouvement auquel nous sommes tous inscrits.

Par ailleurs, Paulo Honorio attendait l'exécution du travail comme il l'avait ordonné, sans considérer la subjectivité humaine à l'activité. Et au moment où il lit les chapitres que Gondim avait écrit, il s'aperçoit du résultat désastreux : « *Au diable, Godin. Tu as fait canaille le truc. C'est pédant, barbeau, c'est idiot. Il n'y a personne qui parle comme ça.* » (Ramos, 2011, p.6). Gondim est un homme de lettres, et quand il écrit, il est fidèle aux

modèles, aux normes de l'écriture littéraire. Par ailleurs, Paulo Honorio est un homme rustique, qui écrit de façon à valoriser la langue courante et prosaïque. Ainsi le sujet de la discorde du travail de création de l'œuvre, était les différents styles de projeter son propre langage à la construction du livre. Paulo Honorio valorise l'expression plus brute de la langue de sa profession : « *la profession c'est ce qui m'a donné des qualités si mauvaises* » (Ramos, 2011, p.144), donnée qui était absente pour Gondim, journaliste provincial. D'après Jacques Duraffourg (2010, p. 49), « *on ne peut pas postuler l'indépendance de la vie au travail par rapport à la vie personnelle, c'est un tout indissociable où toutes les parties communiquent de façon permanente* ». Le travail est toujours une gestion/négociation entre le milieu social et la vie professionnelle.

À l'écrivain, on ne confère pas un diplôme, ni habilitation, ni modèle prescrit. Néanmoins, les normes antécédentes implicites, telles que les normes techniques dans le procès de la construction narrative, le mouvement littéraire de l'époque, les contraintes du genre, les savoirs du sujet à développer, etc., on peut dire que sa formation est due au propre processus de travail à travers sa vie.

Dans le métier de l'écrivain, "les trous de normes" sont regardés comme fil conducteur de l'activité créatrice. Si le créateur de l'œuvre littéraire se fixe rigide aux règles grammaticales, il se restreint aux techniques, fait un petit "usage de soi" et compromet la créativité qui est une partie constitutive du travail littéraire. C'est nécessaire qu'il fasse usage de ses propres capacités, de ses propres ressources et de ses propres choix pour gérer l'infidélité au milieu (Schwartz, 2010, p. 190). C'est pourquoi Paulo Honorio fait usage de soi à la gestion des solutions dans la démarche du travail : « *Une chose que j'ai omise et qui produirait un bon effet, c'est le paysage. J'ai mal cheminé. (...) Cette description, néanmoins, y serait seulement enchâssée pour des motifs d'ordre technique. Et je n'ai pas pour but d'écrire en conformité aux règles. Tellement je vais commettre une erreur. Je présuppose que c'est une erreur. Je vais décomposer un chapitre en deux* ». (Ramos, 2011, p. 59).

De plus, il y a le choix de l'acquisition des savoirs et le choix de l'utilisation de la technique : « *Et comment acquiert-on l'instruction sinon dans les livres ? Par là, regardant, écoutant, courant le monde. Le Nogueira est rentré de l'école sage comme le diable, mais sans savoir enquêter le témoin. Aujourd'hui il a oublié le latin et c'est un bon avocat* ». (Ramos, 2011,

p.69). La façon de mettre à exécution, même avec la technique, est fabriquée, pensée et élaborée à travers l'expérience, les savoirs et le milieu social du travailleur.

L'élaboration d'un livre est assez complexe car elle ne peut pas être remplacée par une machine, a priori, c'est un travail de création personnelle. Jusqu'au moment où le narrateur s'empare à écrire, son activité se concentre autour des sujets en rapport avec la ferme São Bernardo. Ainsi, Paulo Honório, couturier à ordonner aux autres sa volonté et éloigné de la vie en société, avait la réputation d'être grossier, sans modérer l'emploi des mots, et se définit lui-même et définit les autres comme des animaux : « *les créatures qui m'ont servies pendant des années étaient des animaux. Il y avait les animaux domestiques, tels que Padilha, animaux du pâtis comme Lopes Casimiro, et de nombreux animaux pour les services au champ, bœufs doux. Les fourrières qui soutiennent les uns des autres, là-bas, avaient des lampes électriques. Et les veaux récitaient l'orthographe de l'abc et apprenaient par cœur les commandements de la loi de Dieu* ». (Ramos, 2011, p.140-141). Dans cette activité de gestion de la propriété de campagne, le parler structure le faire dans l'espace et le temps (Faita, 2010, p.180). On s'aperçoit que l'ignorance de la construction littéraire dans le processus narratif rendait difficile la continuité du travail de l'écriture du livre : « *de temps en temps, je m'assois et j'écris une ligne* » (Ramos, p.143). Par conséquent, il y a une discontinuité entre penser et faire, l'idée et la pratique : « *tout à coup, me revient l'idée de construire le livre. J'ai signé la lettre pour l'homme qui s'occupe des porcs et, après avoir hésité un moment parce que je ne savais pas comment commencer le devoir, j'ai rédigé un chapitre* » (Ramos, 2011, p.140). En outre, on doit considérer les difficultés rencontrées par Paulo Honório dans l'exécution de son œuvre : le manque de pratique dans le métier, le fait de commencer son devoir sans tracer les plans, et le fait qu'il n'était pas un homme doué pour les lettres. Compte tenu des revers, on voit que le processus est passé par plusieurs tentatives : en groupe, puis tout seul, n'écrire qu'une seule ligne, rester dans un seul chapitre, se tenir à des idées et digressions. Pour toutes ces raisons, l'œuvre laisse l'impression d'être "incomplète", comme déclaré dans les dernières lignes : « *et je resterai ici, dans l'obscurité, jusqu'à je ne sais quelle heure, jusqu'à ce que, mort de fatigue, je me pose à table et me repose quelques minutes* » (Ramos, 2011, p. 145).

CONCLUSION

La mise en œuvre d'un travail collectif exige une certaine harmonie avec l'environnement dans lequel il est engagé. Cette harmonie peut en partie être vue par deux pôles : l'idée et les valeurs du marché. D'une part, la logique mercantile est évidente dans le passage de São Bernardo : « *déjà je voyais les volumes exposés, vendus par milliers* » (Ramos, 2011, p.5). D'autre part, le pôle des valeurs ne mesure pas la quantité, mais la qualité : « *je me suis mis en haut de ma classe sociale, je crois que je me suis assez élevé. Comme je vous l'ai dit, j'ai été le guide aveugle, vendeur de confiseries et travailleur à louage. Je suis convaincu qu'aucun de ces métiers me donnerait les ressources intellectuelles nécessaires pour engendrer ce récit* » (Ramos, 2011, p.141). Par conséquent, appuyé sur les deux pôles, on comprend qu'à mesure que le travail chemine d'instrument créatif en routine reproductive, la dernière a fini par engendrer des profits.

Le taylorisme, à son tour, a conduit à ses limites les tentatives de simplifier l'activité humaine de manière à l'anticiper complètement, c'est à dire, que les travailleurs sont les exécuteurs sans avoir besoin d'y penser. Nous avons vu dans São Bernardo l'idée tayloriste de Paulo Honório d'appliquer et de regarder le travail sur la base du « j'ordonne – il exécute ». Cependant, on a accompagné quelques pages avant sa déception : « *Alors j'ai expliqué que son âme n'était pas importante. J'exige des mes hommes le service, le reste ne m'intéressait pas* » (Ramos, 2011, p 72). Pour toutes ces raisons, « *la bouillie est devenu eau* » (Ramos, 2011, p. 7). Penser le travail à la manière tayloriste est utopique, le travailleur est subjectif, traversé par des modes de pensée et d'exécution singulières, influencé par son milieu et par son savoir socio-historique. Lorsque le narrateur Paulo Honório parle à propos du travail d'écrire un livre il met en mots ses hésitations, ses décisions, ses valeurs, ce qui se passe "dans sa tête" quand il réalise quelque chose (Durrive, 2010, p.297). Ce sont des croisements qui impliquent l'activité de travail.

BIBLIOGRAPHIE

RAMOS, G. *São Bernardo*. Rio de Janeiro: Edições Bestbolso, 2011.

SCHWARTZ, Y. & DURRIVE, L. (Orgs.) (2010). *Trabalho e ergologia: conversas sobre a atividade humana*. Niterói: EdUFF. (Original publié en 2003).

SCHWARTZ, Y. *Actividade Laboreal*, 2005. Disponible sur: <http://laboreal.up.pt>.

WISNER, A. *A inteligência no trabalho: textos selecionados de ergonomia*. São Paulo: Fundacentro, 1994.

ZOÏLA- FERNADEZ, A. *Le travail dans les fictions littéraires*. Travailler, n7, 2002.

Version en portugais

Resumo

A proposta de pesquisa trata do trabalho da construção literária no livro São Bernardo, de Graciliano Ramos. Consideramos como o próprio narrador, Paulo Honório relata a elaboração da obra São Bernardo. A ergologia será aplicada para mostrar como o trabalho da atividade do escritor é projetado neste romance na personagem do narrador.

INTRODUÇÃO

A presente proposta de pesquisa trata do trabalho da construção literária no livro São Bernardo (2011), de Graciliano Ramos. A história situa-se na década de 1930. Consideramos como o próprio narrador, Paulo Honório, relata a elaboração da obra, ao mesmo tempo em que expõe os dramas de sua vida: Faz dois anos que Madalena morreu, dois anos difíceis. E quando os amigos deixaram de vir discutir política, isto se tornou insuportável. Foi aí que surgiu a ideia esquisita de, com o auxílio de pessoas mais entendidas que eu, compor esta história (Ramos, 2011, p. 139). A ergologia será aplicada para mostrar como o trabalho da atividade do escritor é projetado neste romance na personagem do narrador. Trata-se de outra maneira de ver o trabalho, de acordo com Schwartz & Durriive (2010), focando o ponto de vista da atividade do trabalhador, não na ótica de um “recurso humano a ser administrado”. Assim, proporciona um encontro de saberes, demonstra que o trabalho é atravessado por valores pessoais e socioculturais em relações complexas. Desse modo, pretendemos dar uma orientação epistêmica que leve em conta os fenômenos do trabalho do escritor, sob o enfoque da atividade humana.

Nos dois capítulos iniciais do livro, o leitor depara-se com a conflituosa relação entre a capacidade do narrador de imaginar o livro e a sua efetiva realização através da escrita. De acordo com o pragmatismo da visão mercantilista, Paulo Honório achava que poderia mandar fazer um livro pela divisão do trabalho: Antes de iniciar este livro, imaginei construí-lo pela divisão do trabalho. Dirigi-me a alguns amigos, e quase todos consentiram de boa vontade em contribuir para o desenvolvimento das letras nacionais. Padre Silvestre ficaria com a parte moral e as citações latinas; João Nogueira aceitou a pontuação, a ortografia e a sintaxe; prometi ao Arquimedes a composição tipográfica; para a composição literária convidei Lúcio Gomes de Azevedo Gondim, redator e diretor do Cruzeiro. Eu traçaria o plano, introduziria na história rudimentos de agricultura e pecuária, faria as despesas e poria meu nome na capa (Ramos, 2011, p.5).

Pelo exposto, buscava-se criar um livro, subentendendo os princípios do taylorismo. Essa ideia ocorre no modo de escalar os trabalhadores e também na visão de execução do trabalho: concentrei as minhas esperanças em Lúcio Gomes de Azevedo Gondim, periodista de boa índole e que escreve o que lhe mandam (Ramos, 2011, p.5, grifo meu). Cumpre observar que nenhuma atividade de trabalho – mesmo em situações tayloristas – pode ser uma mera execução, isto é, uma mera reprodução de sequências de atividades ou de gestos, ou de operações previstas por outros e antecipadas, isso significa que toda atividade é sempre uma ressingularização, ou uma renormalização parcial em torno de si (Schwartz, 2010, p. 144). Desse modo, a subjetividade no trabalho faz parte do movimento desigual partilhado, mas no qual estamos todos inscritos.

Nesse sentido, Paulo Honório esperava a execução do trabalho mandado, desconsiderando a subjetividade humana na atividade de trabalho. E quando foi ler os capítulos que Gondim havia escrito, o resultado foi um desastre: Vá para o inferno Gondim. Você acanalhou o troço. Está pernóstico, está safado, está idiota. Há lá ninguém que fale dessa forma (Ramos, 2011, p.6). Gondim é homem das letras e quando escreve é fiel aos padrões da norma culta, enquanto Paulo Honório é homem do meio rústico, escrevendo de forma a valorizar o coloquial e o prosaico. Dessa forma, a discórdia no trabalho da criação da obra estava nos estilos diferentes de projetar a própria linguagem na construção do livro. Paulo Honório valoriza a expressão mais bruta da língua por conta de sua profissão, a profissão é que me deu qualidades tão ruins (Ramos, 2011, p.144), dado este ausente na forma de escrever de Gondim, um jornalista provinciano. Conforme Jacques Duraffourg (2010, p. 49), não se pode

postular a independência da vida de trabalho em relação à vida pessoal; é um todo indissociável, em que todas as partes se comunicam de maneira permanente. O trabalho é sempre uma gestão\ negociação do meio social, com a vida pessoal e com a vida profissional.

Ao escritor não se confere diploma, nem habilitação, nem prescrito padrão. Apesar das normas antecedentes implícitas, como técnicas no processo da construção narrativa, movimento literário da época, coerções do gênero, conhecimento do tema a desenvolver, etc., pode-se dizer que ele é formado pelo próprio processo de trabalho ao longo da vida.

No trabalho do escritor o “vazio de normas” é visto como condutor da atividade criativa. Na medida em que o criador da obra literária fixa-se rigidamente às regras gramaticais, limita-se a técnicas, faz pouco “uso de si”, comprometendo a criatividade, parte constitutiva do trabalho literário. Assim, a infidelidade ao meio é revelada não como uma execução, mas como um “uso de si”. Ou seja, é preciso fazer uso de suas próprias capacidades, de seus próprios recursos e de suas próprias escolhas para gerir essa infidelidade (Schwartz, 2010, p. 190). Por isso, Paulo Honório faz uso de si para gerir suas próprias soluções no andamento do trabalho: Uma coisa que omiti e produziria bom efeito foi a paisagem. Andei mal. (...) Essa descrição, porém, só seria aqui embutida por motivos de ordem técnica. E não tenho o intuito de escrever em conformidade com as regras. Tanto que vou cometer um erro. Presumo que é um erro. Vou dividir um capítulo em dois (Ramos, 2011, p. 59).

Além disso, há escolha da aquisição do conhecimento e escolha de utilização da técnica: - E como se consegue instrução se não for nos livros? – Por aí, vendo, ouvindo, correndo mundo. O Nogueira veio da escola sabido como o diabo, mas não sabia inquirir uma testemunha. Hoje esqueceu o latim e é um bom advogado (Ramos, 2011, p.69). O modo de execução, mesmo com a técnica é fabricado, pensado e elaborado de acordo com a experiência, o conhecimento e o meio social do trabalhador.

A elaboração de um livro é bastante complexa, pois não pode ser substituída por uma máquina, a priori é um trabalho de criação pessoal. Até o momento em que começou a escrever, a atividade de trabalho do narrador concentrava-se nos assuntos relacionados à fazenda São Bernardo. Assim, Paulo Honório acostumado a dar ordens e afastado do convívio social, levava a fama de grosseiro, por definir a si e aos outros, sem moderação, no tratamento com as palavras: Bichos as criaturas que me serviram durante anos eram bichos. Havia bichos domésticos, como Padilha, bichos do mato, como Casimiro Lopes, e muitos bichos para o

serviço do campo, bois mansos. Os currais que se escoram uns aos outros, lá embaixo, tinham lâmpadas elétricas. E os bezerrinhos mais taludos soletravam a cartilha e aprendiam de cor os mandamentos da lei de Deus (Ramos, 2011, p.140-141). Nessa atividade de manter a propriedade rural, o dizer estrutura o fazer no espaço e no tempo (Faíta, 2010, p.180). Nota-se que o desconhecimento da construção literária no processo narrativo dificultava a continuidade do trabalho de escrever o livro: De longe em longe sento-me e escrevo uma linha (Ramos, p.143). Por conseguinte, há uma descontinuidade entre o pensar e o fazer, a ideia e a prática: De repente voltou-me a ideia de construir o livro. Assinei a carta ao homem dos porcos e, depois de vacilar um instante porque nem sabia como começar a tarefa, redigi um capítulo (Ramos, 2011, p140). Além do mais, consideremos como dificuldades encontradas para a execução da obra de Paulo Honório: falta de prática no ofício, início da tarefa sem traçar planos, não ser um homem letrado/literato. Em vista dos contratempos, notamos que o processo passou por diversas tentativas: em grupo, depois ele-mesmo, escrever apenas uma linha, ficar em um só capítulo, prender-se em ideias e digressões. Por tudo isso, a obra deixa ficar a impressão de “incompleta”, conforme declara nas linhas finais: E eu vou ficar aqui, às escuras, até não sei que horas, até que, morto de fadiga, encoste à mesa e descanse uns minutos (Ramos, 2011, p. 145).

CONCLUSÃO

A execução coletiva de um trabalho exige certa harmonia com o meio, no qual se está engajado. Essa harmonia pode, em parte, ser vista por dois polos: a ideia de mercado e a de valores. Por um lado, a lógica mercantil é evidente na passagem de São Bernardo em que declara: já via os volumes expostos, um milheiro vendido (Ramos, 2011, p.5). Por outro lado, o polo de valores não mensura quantidades, mas a qualidade: Coloquei-me acima da minha classe, creio que me elevei bastante. Como lhes disse, fui guia de cego, vendedor de doce e trabalhador alugado. Estou convencido de que nenhum desses ofícios me daria os recursos intelectuais necessários para engendrar esta narrativa (Ramos, 2011, p.141). Por isso, com base nos dois polos entendemos que à medida que o trabalho passa de instrumento criativo para rotina reprodutiva, esta última tem a finalidade de gerar lucro.

O taylorismo, por sua vez, levou ao limite a tentativa de simplificar a atividade humana, de modo a antecipá-la totalmente, ou seja, que os trabalhadores fossem executores sem a necessidade de pensar. Vimos em São Bernardo a convicta ideia taylorista de Paulo Honório

em aplicar e enxergar o trabalho na base do mandar-executar. No entanto, acompanhamos sua decepção poucas páginas à frente: (Aí eu expliquei que a alma dele não tinha importância. Exigia dos meus homens serviços: o resto não me interessava.) (Ramos, 2011, p. 72, marca de parênteses do autor). Por tudo isso, o mingau virou água (Ramos, 2011, p. 7), pensar o trabalho de forma taylorista é utópico, o trabalhador é subjetivo, atravessado por formas de pensar e executar singulares, influenciado pelo meio e pela vivência sócio-histórica. Quando o narrador Paulo Honório fala sobre o trabalho de escrever um livro coloca em palavras suas hesitações, decisões, valores, aquilo que se passa “na cabeça dele” quando ele realiza algo...(Durrive, 2010, p.297). São esses cruzamentos que implicarão a atividade de trabalho.

BIBLIOGRAFIA

Schwartz, Y. & Durrive, L. (Orgs.) (2010). Trabalho e ergologia: conversas sobre a atividade humana. Niterói: EdUFF. (Original publicado em 2003).

_____. Actividade Laboreal, 2005. Disponível em: <http://laboreal.up.pt>.

WISNER, A. A inteligência no trabalho: textos selecionados de ergonomia. São Paulo: Fundacentro, 1994.

ZOÏLA- FERNADEZ, A. Le travail dans les fictions littéraires. Travailler, n7, 2002.

RODRIGUEZ DA SILVA E.

Contact : crisafs@yahoo.fr

Voilà José : l'activité du psychiatre au CAPS – Centre de Prise en Charge Psychosociale

Résumé

Cette étude vise à présenter le panorama spécifique d'une réalité de travail au Brésil dans le domaine de la Réforme Psychiatrique. Tout en essayant de comprendre l'activité du psychiatre (dans la contemporanéité), au sein des Centres de Prise en Charge Psychosociale (CAPS) – l'un des dispositifs de la Réforme Psychiatrique au Brésil, nous présentons quelques réflexions résultant d'une recherche de mastère qui s'est étendue sur deux ans (2009-2010). Celle-ci fut réalisée à l'Université Fédérale de Minas Gerais dans deux CAPS III de la Municipalité de Belo Horizonte, un CAPS III et II de Betim, ville de la région métropolitaine de Belo Horizonte. Il s'agit également d'un point de vue au sujet des savoirs investis et constitués au long de mon expérience de travail. Nous effectuerons ainsi une intersection théorique par l'ergologie entre la psychosociologie du travail et la Réforme de Prise en Charge de Santé Mentale pour la réflexion en question sur la base des aspects du concept de travail et du travail de conceptualisation, en articulant ces derniers entre la relation prescrit-réel et en les utilisant cliniquement pour analyser l'activité de travail du psychiatre.

Introduction

La question primordiale et centrale est de promouvoir une inter-relation théorico-pratique, une articulation entre les savoirs scientifiques et investis pour analyser les points de vue sur l'activité du psychiatre. Ou soit, un effort de desadhésion, de décentralisation pour produire et adhérer afin de pratiquer et d'investir, d'expérimenter, dans un mouvement de va et vient tout en mettant l'accent sur l'objectif de transformation à l'horizon de cette activité de travail. Il s'agit, avant de resignifier le contexte de la folie/exclusion/inclusion, à partir de la loupe ergologico-psychiatrique, de poursuivre l'expérience tout en veillant à ne pas tomber dans le

réductionnisme, ni dans l'hypervalorisation de l'expérience, et encore moins dans l'exaltation d'une unique théorie explicative – le réel nous informe d'ailleurs de cette impossibilité. Moscovici (2005) nous le rappelle : « le rôle de la théorie est de rendre l'expérience dispensable et le rôle de l'expérience consiste à rendre la théorie impossible » (p.143). Faire rimer les théories pour analyser le réel constitue les prémisses de base du présent texte. Il nous reste donc à situer tout d'abord un point à la fois fragile et puissant : celui de la psychiatrie dans le cadre de sa faction historique et biopsychosociale pour la situer épistémologiquement comme un hybride constitutionnel. Ce point constituerait une source inépuisable d'analyses qui n'est pas notre propos ici et maintenant. Il n'est pas suffisant, toutefois, de dire que la psychiatrie se situe entre les sciences humaines et naturelles mais il est nécessaire d'analyser cet espace comme une possibilité d'évolution et de transformation de ce domaine de connaissance.

La psychiatrie se situe entre deux frontières bien délimitées : elle est en contact, d'une part, avec les sciences naturelles et, d'autre part, avec les sciences humaines. Ne pas tenir compte de cette délimitation ouvre la voie à de nombreuses confusions. Adopter une position unilatérale face aux problèmes de la psychiatrie aboutira toujours à un contresens irrémédiable : l'on parcourt des voies parallèles qui n'aboutissent nulle part (PAIM, 1991, p.22-26).

Il est bon de dire également que nous nions la psychiatrie biologique et que nous ne la supervisonnons pas. En d'autres termes, nous comprenons la situation sous la forme d'obstacles et de bonds épistémologiques (BACHELARD, 1996 ; CANGUILHEM, 1995 ; SCHWARTZ, 2000, 2007, 2009). Dans le cas de la folie, la problématisation selon la pensée de Foucault (1997, 2000). Nous défendons une position instituant des modifications et des évolutions de la pensée scientifique à propos de la folie tout en passant par les classiques de l'histoire de la psychiatrie (BECHERIE, 1980 ; BIRMAN, 1978 ; TOSQUELLES, 2009 ; LE GUILLANT APUD LIMA, 2006 ; PAIM, 1991 ; BASAGLIA, 2000 ; COOPER, 1967) afin de comprendre les périodes importantes de l'évolution épistémologique de la psychiatrie.

Nous nous orientons également sur des termes proches de notre réalité au sujet de la compréhension des savoirs constitués issus des expériences de réforme suivantes : la psychothérapie institutionnelle et les communautés thérapeutiques, la psychiatrie de secteur et la psychiatrie de prévention, l'anti-psychiatrie et les expériences après la France de Basaglia (AMARANTE, 1995).

Nous avons suivi la direction de Le Guillant (2006), dans le cadre de son positionnement biopsychosocial face à la folie, détaillé sur les aspects sociaux de constitution de la maladie et de la guérison psychique, pour également comprendre le paradigme des thérapeutiques actives de Tosquelles.

De telles fascinations ne sont pas efficaces du fait de ce qu'elles montrent. On peut croire que leur succès de mode est plutôt dû à ce qu'elles cachent : cette volonté de non-savoir sur la structure pulsionnelle de l'homme. Affirmant le corps, on cache sa dynamique en tant que corps humain. Affirmant la société, on cache tout autant ses dynamismes économiques que la production verbale de cette société et ses effets. La psychiatrie est prise souvent en sandwich entre ces deux paris de méconnaissance (TOSQUELLES, 2009, p. 31).

Nous avançons dans les réflexions de Basaglia (et nous les considérons essentielles comme méthode d'influence de notre réalité brésilienne et régionale de Minas Gerais), mais nous n'en resterons pas là.

Nous partons de l'échec de l'institution hospitalière psychiatrique comme lien et sauvegarde de la subjectivité, ce qui en est venu à être une scène de confrontation contre la logique d'hôpital psychiatrique à laquelle je prétends contreposer les CAPS. Il s'agit d'un domaine dans lequel les prises de décisions furent et continuent à affronter les dramatiques de l'usage du soi (SCHWARTZ, 2000, 2007, 2009) dans l'activité de travail. En ce qui concerne l'invitation faite au psychiatre pour assister à ce scénario et prendre position, je présente

quelques points de vue sous forme de données empiriques de mon étude de mastère, en plus de mon expérience de travail de 15 ans au sein de ces services.

Demander au psychiatre contemporain de se prononcer face aux équipes de travail « anti-hôpital psychiatrique » doit figurer dans les agendas des politiques publiques brésiliennes de santé mentale, tout spécialement lorsque nous assistons au resurgissement d'un autre style de folie : celui de l'augmentation et l'abus d'usage de stupéfiants, et spécifiquement le crack.

Le point de départ – le roman familial, la souffrance mentale, la formation médicale et « l'Internat de Psychiatrie »

Il s'agit d'une situation de valorisation des fragments importants de mon histoire de vie sous forme d'expérience, de production de savoirs investis pour faire face aux variables de la vie dans et en dehors du travail. Je peux dire que l'ergologie contribua à une prise de décision et à un positionnement face à moi-même et à l'égard des autres. D'une autre manière :

« Le roman, comme la vie, est le temps travaillé, le temps réaménagé, l'expression de l'historicité, c'est-à-dire, du travail que l'individu effectue sur sa propre histoire pour tenter d'en dominer le cours... J'écris ma vie, ceci signifie donc que j'ai vécu... Si nous racontons la vie, véritablement, ceci nous recrée une existence.... Raconter une vie est un moyen de se refaire » (GAULEJAC, 1996, p. 4, traduction propre).

Intellectuellement dans une situation inconfortable, encore à l'époque de mon adolescence, je m'étais engagé dans le sport -je fus joueur de volley-ball durant 5 ans- et dans le monde artistique par le biais du théâtre. Déjà à cette époque, la folie avait frappé à ma porte. Un de mes proches avait rompu les barrières de la normalisation familiale et présentait des crises répétitives de folie. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à entendre ma mère verbaliser sa gêne face à l'hospitalisation psychiatrique. Elle associait l'hôpital psychiatrique à la douleur et à la torture après le décès d'un être cher durant une hospitalisation psychiatrique

involontaire. C'est ainsi que l'image de crainte et de critique envers l'hôpital psychiatrique imprégna mon entrée dans le monde académique et professionnel.

En termes d'évolution et de moments marquants de la vie, j'avais 15 ans lorsque je travaillai pour la première fois. Ce fut pour la récolte de café dans une de ces grandes plantations de ma région dans l'Etat de Minas Gerais. En ce qui concerne mes études, j'ai commencé un cours d'Agronomie à l'Université de Brasilia/DF (UNB) en 1988 mais je ne l'ai pas achevé. Après trois ans de cours de médecine, je suis allé habiter à Londres et j'y ai travaillé clandestinement dans une fabrique d'alimentation grecque et un centre commercial indien. Je peux dire que mon roman familial, vécu sous forme de variabilités/infidélités, contribua au choix en faveur de la psychiatrie. Ma découverte des patients psychiatriques eut lieu durant ma formation dans un hôpital général, dans un système fermé d'hospitalisation psychiatrique. Dans le cadre de ce modèle déjà, il existait des renormalisations significatives des pratiques de santé mentale et non pas uniquement en psychiatrie. J'ai terminé mon internat avec un bagage suffisant au sujet de la psychiatrie mais avec peu de pratique dans le domaine de la santé mentale que j'ai acquise au long des 15 ans de travail dans le réseau public de prise en charge du porteur de souffrance mentale de Belo Horizonte et de Betim.

A partir de ce roman familial et après avoir passé par ces 15 ans de travail au sein des Services de Substitution de la Réforme Psychiatrique, j'en arrive aux réflexions de ma recherche de mastère afin d'accroître la compréhension de l'activité de travail du psychiatre au sein des CAPS : voilà José...

L'Ergologie comme méthode et comme posture clinique d'investigation et d'analyse de l'activité

Nous avons utilisé des présupposés théorico-méthodologiques des Cliniques du Travail (BENDASSOLLI & SOLBOLL, 2010) et tout particulièrement l'ergologie (SCHWARTZ, 2000, 2007, 2009). A partir du concept ergonomique du travail prescrit et réel, nous avons

cherché à comprendre ce que font effectivement les psychiatres quand ils travaillent dans les CPAS. Nous avons ainsi observé le travail réel dans quatre CAPS III, après avoir compris le fonctionnement du travail en équipe. Nous avons ensuite réalisé des interviews en profondeur avec des psychiatres encore en activité et des psychiatres à la retraite, avec des psychologues, des travailleurs sociaux, des ergothérapeutes, des infirmiers, des aides-soignants, sans compter les patients, ceci dans le but d'élargir la connaissance sur les points de vue de l'activité du psychiatre.

Nous sommes partis de cet axe théorique pour avancer dans les réflexions théoriques tout en tenant néanmoins compte de la pratique, de l'expérience, des savoirs investis comme élément clé de cette proposition de travail en dialogue avec les savoirs constitués sur la folie : c'est une forme de traiter le sujet qui est ici proposée. Nous avons donc utilisé ainsi le domaine de l'ergonomie, des concepts et des réflexions ergologiques comme point de compréhension des savoirs sur le travail appliqué dans le domaine de la Réforme Psychiatrique dans le cadre des CAPS.

Nous nous sommes fondés sur l'ASPT - Analyse Pluridisciplinaire des Situations de Travail - pour comprendre les nuances de l'activité du psychiatre en ce qui concerne les tâches proposées de prescriptions et de protocoles de travail. L'activité inscrite dans la vie du sujet est située dans un espace triangulaire entre la tâche, le Moi et l'Autre (DURRIVE apud SCHWARTZ, 2009). C'est ainsi que divers concepts ergologiques furent resignifiés et appliqués tout au long de cette recherche en tant que concept de compétence, de l'agir compétent entre les six IRG -ingrédients de l'activité- et le DD3P – Dispositif dynamique à Trois Pôles. Ceci signifie que la personne au travail se déplace entre une organisation prescrite et protocolaire des tâches à effectuer, se trouve face à une possibilité de renormalisation des diverses situations de travail pour, ensuite, revenir sur le plan organisationnel et faire évoluer et transformer le travail.

Nous utilisons aussi la Psychologie du Travail pour augmenter le degré d'investigation de la réalité psycho-sociale et mettre en lien les savoirs de la psychiatrie avec les savoirs légers de

la psychologie, de la psychanalyse, etc. C'est-à-dire où situer la psychiatrie dans le scénario de folie sociale des temps actuels ? A l'endroit où est située la rupture des liens sociaux, familiaux, d'amitié, d'amour, de travail qui mène un sujet à l'état de crise.

Alors que certains individus procurent la rupture avec les normes apparentes de la vie et du vivre en créant de nouvelles normes, dans le domaine de la marginalité, par exemple, d'autres, en proie à leurs structures neurotiques, psychotiques et perverses, dévoilent leurs crises en présentant des formes singulières de perte de la réalité pour citer Freud et Lacan. Chez les premiers, les pulsions libidineuses sont refoulées par la réalité et, par la suite, l'on peut assister à un échec de ce refoulement qui finit par gérer des symptômes, des lamentations œdipiennes évidentes pour les thérapeutes les plus avisés. Dans le cas des seconds, la réalité est rejetée et une autre réalité est recréée qui esquisse en première ligne un amour qui va se redessiner dans la création d'une réalité parallèle, voire délirante-hallucinatoire. Ces derniers errent dans leurs artifices en (re)créant les normes antérieures de vie et parallèles au monde de l'autre social et politico-culturel et les font valoir sous des formes bizarres, froides, indifférentes, dénuées de toute souffrance psychique et morale, ce qui donne lieu à des crimes violents sans épanchement de larmes et de regrets.

Si nous sommes donc conscients que le travail prescrit ne coïncide jamais exactement avec le réel, il serait nécessaire de promouvoir une immersion du domaine de la folie au sein des CAPS pour que nous puissions comprendre les nuances de l'activité de travail du psychiatre. C'est dans le cadre de ce contexte que nous convoquons l'ergologie pour prononcer et mettre en inter-relation les savoirs théoriques et ceux de l'expérience. C'est le concept du travail et le travail de conceptualiser qui est en jeu et nous ne ferons pas de pauses explicatives de tel ou tel concept, pause qui demanderait un retour sur l'œuvre de Schwartz.

Il y a néanmoins matière à dire au sujet des bases conceptuelles de l'ergologie dans le but de situer le lecteur et d'élargir le domaine de l'analyse de l'objet. Nous pouvons dire qu'elle imprègne l'analyse des situations concrètes de travail, quelque chose qui concerne, en toile de fond, le matérialisme socio-historique de Marx et débouche sur trois vecteurs : les réflexions

de Canguilhem (plutôt sur la thématique de la médecine mentale), à propos de ce qu'est la vie, le vivre et la santé, tout comme la construction du modèle opératoire italien (MOI) critique des pratiques tayloriennes à l'origine des maladies (BRITO, 2011).

L'on parle de l'activité comme la signature de l'humain qui protagonise des analyses de problèmes et de questions que nous présentons dans cette étude sur le travail du psychiatre et pour laquelle l'ergologie présente une méthode d'approche à partir des circulations de savoirs et des situations de gêne intellectuelle, d'anticipation et de confrontation (BRITO, 2011 ; SCHWARTZ, 2000, 2007, 2009). Une manière d'atteindre le domaine de l'exclusion et de la marginalité des patients psychiatriques et, à partir de l'activité, de transgresser et de subvertir la logique du faire. Si nous sommes tous imprégnés par les mêmes questions (SCHWARTZ & DURRIVE, 2009), je peux donc ici mieux comprendre l'autre et sa manière de faire, de faire valoir ses réserves d'alternatives comme un débat de normes avec soi-même et dans le champ de l'Autre, c'est-à-dire dans l'espace micro-macro.

Si l'on situe les deux psychiatries, la traditionnelle, la classique, la biologique et celle de la réforme (si nous pouvons nous exprimer ainsi), ces deux institutions seraient, au fur et à mesure de ces mots, (re)situées par l'ergologie dans le domaine épistémologique. En d'autres termes, qu'est-ce que l'ergologie aurait à dire à propos de ces psychiatries ? Une question initiale à laquelle cette étude ne prétend pas répondre. En fait, la vérité est que, lorsque nous ne comprenons pas une situation, nous nous en remettons aux protocoles. Ces deux psychiatries ne seraient-elles pas à l'écoute de cette clientèle de patients dite insupportable, que le CAPS dit ne pas tolérer et que l'hôpital psychiatrique dit ne pas supporter, de forme plus prescriptive que sous la forme de renormalisation ? La recherche de mastère citée nous présente une voie qui institue des resignifications de cette situation mais requiert néanmoins un approfondissement sous forme d'études de doctorat qui sera débutée en bref.

Le SUS (Système Unique de Santé) idéal et réel

Nous présentons ce panorama dans le but de situer le CAPS dans le contexte macro des politiques de santé publique. Nous sommes partis des principes de base prescrits du système : de l'universalité, de l'intégralité, de l'équité, de la citoyenneté, etc. et nous les avons confrontés avec le travail réel en situant une clientèle marginalisée et historiquement étouffée pour arriver au champ prescrit de travail de la Réforme Psychiatrique.

La trajectoire politique de la santé au Brésil est caractérisée par la segmentation entre les deux formes de prise en charge et, malgré les avancées faites par le biais de la réforme sanitaire qui débouchèrent sur la création du SUS et le mercantilisme de la santé, le système de santé actuel au Brésil continue à pratiquer la ségrégation entre les services destinés à ceux qui « peuvent payer » une assurance privée et à ceux qui « ne peuvent pas en payer une » (SOUZA, 2009, p. 306).

Je veux dire que si le SUS défend une politique contre l'animalisation de la vie et l'exclusion du patient, quelle est la situation des fous (usagers ou non de stupéfiants) ? Le schéma du SUS, base du présent texte, est celui d'une réduction progressive, pour le travailleur, des possibilités de présentation de renormalisations de ses activités dans le contexte de la santé mentale et de la Réforme Psychiatrique. Les raisons en sont nombreuses et nous ne pouvons les réduire à une unique explication. Nous pouvons toutefois annoncer l'existence d'un processus rigide d'idéologie anti-hôpital psychiatrique et de prescription des situations de travail de la part des gestionnaires des services.

Si travailler dans la perspective de l'activité est quelque chose de subversif dans le sens de montrer/dévoiler notre égalité jusqu'au point où nous pensons être différents de façon narcissique ou non, nous devons promouvoir le processus de travail et de recherches qui tient compte de l'importance d'une posture ergologique de DD3P.

Nous faisons également référence aux patients qui font face à une situation de « sans place » dans le réseau SUS de santé même s'il existe dans le prescrit un souci de prise en charge de ces personnes de la part des gestionnaires et militants de la réforme psychiatrique. C'est la « populace » à laquelle Souza (2009) fait référence et non seulement une classe d'individus sans capital économique et culturel :

« (...) encore plus dépourvue, c'est l'aspect fondamental, des pré-conditions sociales, morales et culturels qui imprègnent cette appropriation... non pas dans le but de blesser ces personnes humiliées qui ont beaucoup souffert mais pour attirer l'attention, de façon provocante, sur notre plus grand conflit social et politique, consenti par l'ensemble de la société, de toute une classe d'individus en situation précaire » (...) (SOUZA, 2009, p.21).

Nous faisons référence à une clientèle localisée empiriquement dans le cadre de la recherche de mastère : patients fous (neurotiques et/ou psychotiques) en situation de crise, usagers de stupéfiants ou non, et qui défient les deux institutions en question, que cela soit le CAPS ou l'Hôpital Psychiatrique.

Le CAPS : entre l'espace micro et macro

Le CAPS est l'un des Services que l'on appelle de Substitution de Santé Mentale et est destiné au traitement des crises des porteurs de souffrance mentale grave, des neurotiques et/ou psychotiques. Ces centres sont insérés dans un réseau composé de Centres de Socialisation, de CAPS infanto-juvéniles, de CAPSad –alcool et drogue- de Services d'Urgences psychiatriques, de Centres de Santé, de Résidences Thérapeutiques ainsi que de programmes et de projets de Création de Travail et Revenu.

En termes de prescription de travail, la première est que le travail est à réaliser en équipe ; la recherche nous démontre une situation différente. Ensuite, il ne faut pas de hiérarchie et de centralisation des savoirs et des pouvoirs. Je veux dire que s'il existe une question centralisée, c'est celle du patient à la recherche de son traitement. Ou encore : le CAPS doit fonctionner

en régime de portes ouvertes et de façon territoriale ; il ne doit pas y avoir de murs de grande taille, il faut une réunion hebdomadaire de l'équipe ; une orientation du service selon les principes du SUS, etc. L'accueil, le suivi des patients en séjour journée et nuit et les consultations externes de crise sont à effectuer par tous les travailleurs afin que les professionnels puissent aller au-delà de leurs activités spécifiques pour accéder et réaliser la Clinique de Référence du cas par cas, Clinique du Référencement, et enfin qu'ils fonctionnent comme TR – Techniciens de Référence- pour les patients.

Du côté du psychiatre, une teneur plus forte en exigences car il est le représentant des normes précédentes de centralisation des savoirs-pouvoirs dans l'historique de la folie. Auparavant il était le point central mais, dans le cadre de cette nouvelle configuration de travail, on attend de lui exactement le contraire.

En termes de fonctionnement, selon l'un des José interviewés : « Dans le CAPS... on trébuche sur le patient, on trébuche sur son problème, on bute sur son problème, je veux dire, ce trébuchement, il nous aide à être plus créatif, vous comprenez ? » (Psychiatre 12, SILVA, 2010, p. 54).

Du point de vue empirique, le CAPS est remis en question quant à son caractère substitutif. Que remplacerait-il ? Ce fut la question de nombreux travailleurs, psychiatres ou non. En ce qui concerne le travail en équipe, certaines personnes émettent des doutes sur l'existence de ce type de travail au sein du CAPS, peut-être seulement du point de vue prescriptif. D'autres individus y croient mais explicitent leurs opinions. Le discours néanmoins sauvegarde une perspective de travail en équipe : « Alors, ce que j'appelle travail en commun, c'est quand il y a un bruit, un cri, tout le monde est déjà en alerte et se sent concerné... du style, on m'appelle, on a besoin de moi » (Psychiatre 2, SILVA, 2010, p. 49).

Nous avons rencontré plusieurs travailleurs qui ont opposé le CAPS à l'hôpital psychiatrique. La majorité des travailleurs a néanmoins relativisé l'un par rapport à l'autre :

« Bon, c'est que c'est un objectif compliqué, si l'on s'y arrête de trop, on ressemble à quelqu'un qui essaie d'attraper des balles avec une raquette de tennis pour ne pas laisser hospitaliser le sujet et ceci nous demande un gros effort, ce qui fait fréquemment, qu'au moment des attitudes de réhabilitation, qu'on n'ait plus de forces. » (Psychiatre 12, SILVA, 2010, p. 50-51).

Du point de vue de la gestion, la majorité des interviewés nous font savoir qu'ils ne sont pas entendus par les gestionnaires qui, idéologiquement, sont plus liés au caractère prescriptif d'un nouveau modèle et système de travail anti-hôpital psychiatrique qu'à la résolution de conflits de l'activité quotidienne.

« (...) je crois que... qu'on mériterait qu'on nous écoute plus... quand on réclame ou qu'on dit que quelque chose ne fonctionne pas bien, ils disent qu'on n'a pas le profil pour travailler dans un CERSAM (Centre de Référence de Santé Mentale) et indiquent que si on n'est pas content, on doit partir.. ». (Psychiatre 4, SILVA, 2010, p.146).

Une perspective de travail réel dans les CAPS

La distance prescrite et réelle appliquée aux CAPS a soulevé plusieurs questions en particulier celle des mauvaises conditions de travail, les contradictions concrètes et matérielles du travail, le milieu « hostile » et nocif, l'infrastructure précaire, les moyens humains insuffisants, la permanence-jour complète, l'hôtellerie précaire pour les patients, le manque de médicaments et les bas salaires, les démissions et la grande rotativité dans le travail, etc.

Les CAPS se trouvèrent donc plutôt dans un processus de centralisation des demandes externes de travail en elles-mêmes que dans la valorisation des savoirs investis des travailleurs, et tout spécialement dans le cas des psychiatres et des décisions du travail en équipe. Ceci en plus des aspects politico-idéologiques rigides de gestion de ce travail. En

général, nous avons constaté un malaise dans le travail réel qui se traduit par la fragilité de l'identité des psychiatres comme travailleurs, par la précarisation des processus cliniques de travail, soit : les données montrent un appauvrissement de la clinique – manque de moments « d'occasions de paroles » :

« Oui, je ne pense pas à une réforme sans la clinique... Je crois qu'une réforme sans la clinique est une réforme appauvrie. C'était une clinique très riche. Maintenant, nous ne pouvons pas nous débarrasser du bébé avec l'eau sale du bain. Alors, jetons l'eau sale de la psychiatrie classique, mais sauvons le bébé... Le bébé et la clinique. » (Psychiatre 1, SILVA, 2010, p.87).

Sous une autre forme, durant l'interview d'un psychiatre qui effectua 10 ans de travail dans l'un des 4 CAPS étudiés :

« Le processus est différent. La chance d'être créatif est plus importante dans un atelier que dans une ligne de montage. Alors je pense que la mutation du processus de travail fut la suivante : je suis sorti de l'atelier de Rodin pour aller sur la ligne de montage chez FIAT... une demande terrible, alors qu'avant c'était un travail où vous étiez dans un atelier et vous vous disiez : « sculpte ce cas clinique-ci ». » (Psychiatre 31, SILVA, 2010, p.143).

Il existe également un processus d'évolution de la demande en surcharge qui mène à la destruction des collectifs de travail qui existaient auparavant et, à l'heure actuelle, ce phénomène est plus visible en termes de collections de travailleurs multiprofessionnels qui tentent de réaliser un travail en équipe dont une illustration figure dans les deux entretiens suivantes :

« (...) il faut que je me dédouble pour arriver à m'en sortir... surtout parce que la majorité des patients du CERSAM a besoin de prendre des médicaments, je pense que c'est cela qui crée une grande surcharge parfois. Chaque psychiatre a une grande liste de patients à voir, il y a 80, 90, 100, 130 patients en consultation, ce service de consultations externes finit par impulsionner les gardes aussi ». » (Psychiatre 14, SILVA, 2010, p.91).

« Le processus auquel j'ai assisté dans l'équipe a eu lieu comme cela : une histoire d'amour et des fiançailles en 1996, une lune de miel en 97, 98, ensuite une espèce d'ennui en 99 et en 2000 les séparations litigieuses ont débuté. Alors c'était fini l'amour... Cela s'est terminé en séparation litigieuse, il ne manquait que la bagarre ». (Psychiatre 31, SILVA, 2010, p.111).

Du coup, la souffrance physique, suivie de la démission et donc une rotativité élevée du psychiatre. Nous avons toutefois localisé des initiatives différenciées de travail clinique, si nous tenons compte des réserves de solutions alternatives et de l'inconfort intellectuel inhérent au travail pluridisciplinaire, qui indiquent une possibilité de renormalisation des situations en temps réel de travail. En résumé, « je suis psychiatre aujourd'hui, n'est-ce pas ? Et je tente d'aller au-delà des interventions strictement médicamenteuses dans mes prises en charge ». (Psychiatre 25, SILVA, 2010, p. 100). Ou encore :

« J'ai eu des moments de ce type... où j'ai partagé le cas avec un collègue psychiatre... plusieurs cas. J'étais le thérapeute et mon collègue jouait le rôle de psychiatre... travailler dans l'urgence avec l'agilité nécessaire aussi, n'est-ce-pas ? Pour qui est... du portier au technicien de nettoyage, au technicien, à l'infirmière, à l'aide-soignante ». (Psychiatre 13, SILVA, 2010, p.143).

En réalité la base du travail reste toujours celle de la médecine, même si la prescription primordiale est la décentralisation du travail de la figure du psychiatre, ce qui est en contradiction avec le processus et revendique une modification de la méthode de formation. Il est nécessaire d'ouvrir une parenthèse à ce sujet. Un paradoxe réel dans la mesure où la fragilité de la formation professionnelle, pour travailler dans des services ouverts, se révèle l'un des problèmes les plus importants et nous fait actuellement cheminer en direction d'une démarche de formation avec la création d'internats multi-professionnels et de psychiatrie au sein de ces nouveaux services pour tenter de garantir une formation plus adaptée aux nouvelles exigences. Dans cette même perspective, un autre mécanisme d'anticipation du réel en termes de formation. Cela fait environ 4 ans que je développe une étude académique à la Faculté de Médecine UNIFENAS à Bello Horizonte où je participe de la mise en œuvre et de l'implantation de la réforme des disciplines de santé mentale. C'est une faculté qui travaille selon la méthodologie du PBL (Problem Based Learning), dans laquelle les professeurs ont un

contact plus étroit avec les étudiants pour les inciter à être actifs dans leurs processus d'enseignement-apprentissage. De plus, cette institution est sensibilisée au thème de la folie dans le cadre de son enseignement et de ses murs.

Les étudiants ont des contacts avec des porteurs de souffrance mentale à trois moments de leur formation. En première année, ils vont au Centre de Socialisation pour les patients qui ne sont pas en crise. C'est à ce moment que l'on travaille la question de l'exclusion/inclusion du porteur de souffrance mentale. En troisième année, le premier contact des étudiants avec le traitement de la folie sous une forme plus clinique grâce à un partenariat avec divers travailleurs du Réseau de Santé Mentale de la Municipalité de Belo Horizonte. En cinquième année, les étudiants vont au CAPS pour un externat d'urgences en santé mentale. Sous cette forme, à la fin de leur cours de médecine, les étudiants auront une ample vision du processus de la folie et des politiques réformistes de prise en charge du patient psychiatrique. Nous avons également pu constituer un groupe de Santé Mentale appelé « OUTROLHAR » -Autre Regard- un néologisme dans le monde de la folie. Il s'agit d'un groupe inter-disciplinaire, composé d'étudiants de médecine mais également d'étudiants de droit, de soins infirmiers, de biomédecine, de pharmacie et de gestion – un défi inter-disciplinaire d'approche de la Santé Mentale et non pas exactement de la psychiatrie. Ce groupe constitue aussi une manière d'anticiper la problématique du travail réel au sein de ces nouveaux services de substitution – les CAPS.

Toujours à propos des données de la recherche, le psychiatre se trouve encore lié à l'IGR1 au lieu de passer par les ingrédients de la compétence de l'activité, non pas uniquement par désir propre, mais également parce que le processus de travail le convoque pour occuper cette place : « Ah, 95 % des fois, ils font appel aux psychiatres... ou il prend un médicament, ou il va en avoir besoin, ou il est intoxiqué par des médicaments provenant d'un tiers » (Psychiatre 4, SILVA, 2010, p.132). Nous avons également découvert que le mécanisme de centralisation du psychiatre dans la position du savoir et du pouvoir n'est pas tant du à sa propre volonté mais plutôt imputable à l'organisation des processus de travail et à la qualité de la formation des travailleurs. Mieux encore, les novices, vu leur manque d'expérience et d'assurance, sollicitent beaucoup la présence du psychiatre et non pas uniquement pour le diagnostic et la

médication. D'un autre côté, il existe les travailleurs « bien formés » – ceux, par exemple, qui suivent une formation de santé mentale, de psychanalyse et/ou une spécialisation spécifique et qui démontrent une grande autonomie dans les décisions de travail- qui convoquent par contre beaucoup le psychiatre dans ses savoirs spécifiques sur la médication.

Nous avons pu vérifier l'existence de quelques stratégies de gestion des variabilités/infidélités du milieu de travail. Entre le prescrit et le réel, se trouvent les stratégies de régulation de l'activité qui colorient le travail réel, mais qui lui nuit également. Il s'agit des stratégies suivantes : le nœud, le nœud aveugle, le bond du chat et l'improvisation. Ces dernières sont néanmoins orientées vers une existence de renormalisation de l'activité en temps réel de travail.

D'autre part, les quatre CAPS étudiés se révélèrent d'une grande importance pour les deux villes (Belo Horizonte et Betim/MG). Diverses actions territoriales entraînent des transformations sociales, surtout dans la construction singulière de Projets Thérapeutiques Individualisés réalisés en équipe.

Nous avons également constaté des problèmes dans le domaine de la formation de travailleurs jeunes et anciens : la formation solution ou comme problème. Il existe des travailleurs avec une longue expérience et une formation universitaire : certains sont en conflit avec la centralisation du médecin, d'autre la renforcent. Le « travailleur nouveau venu », la majorité des fois, renforce cette centralisation. Le « travailleur collectif » (une donnée de/dans l'expérimentation) arrive à créer des conflits à l'encontre de cette centralisation. Nous avons également rencontré un processus créatif de formation qui extrapole les protocoles de la formalité :

« Maintenant, même ainsi, il resterait toujours quelque chose qui ne peut pas être enseigné lors de la formation, c'est-à-dire que vous apprenez seulement en parlant avec les fous, en voyageant avec les fous, en construisant des collectifs, en militant, en ayant des expériences avec l'art, n'est-ce-pas ? » (Psychiatre 16, SILVA, 2010, p. 171).

D'autres se font valoir de leurs propres romans familiaux pour expliquer et justifier leur choix pour la psychiatrie sous la forme d'un débat de normes et de valeurs :

« J'ai choisi de faire psychiatrie parce que, dans ma famille, il y a plein de personnes qui ont des troubles mentaux graves.... Je pense que ce fut une chose de famille. Il y a un psychanalyste que j'ai entendu dire, quand j'ai commencé à étudier la psychanalyse durant l'internat, il a dit que la psychiatrie était un symptôme (...) ». (Psychiatre 13, SILVA, 2010, p. 173).

Toujours dans la sphère empirique, et dans le cadre de la recherche de l'activité de travail du psychiatre, nous l'avons retrouvé dans les positions suivantes au sein du CAPS : médecin (psychiatre), « travailleur psychiatrique », « travailleur collectif psychiatre » et aussi « travailleur-collectif-anti-norme (anomalie) psychiatre ». Par ailleurs, les activités du psychiatre, selon son point de vue, sont les activités programmées : activités de gardes (plus communes), de consultations, de réunions et d'astreintes ; les activités exceptionnelles : visites à domicile, ateliers, demandes de prise en charge de haute complexité, etc. De cette manière, nous avons trouvé le psychiatre dans les positions suivantes : consultant, conducteur, second rôle et Technicien de Référence. Mais dans le travail réel, le psychiatre diagnostique et prescrit des médicaments tout le temps en plus d'écrire et d'enregistrer la prise en charge.

En guise de conclusion, la thématique de la « reconnaissance » du travail et par le travail s'avéra également centrale dans cette recherche. Le manque de reconnaissance fut prévalent. Manque de valorisation de la pratique. Ils disent qu'il n'y a pas d'espace pour penser d'une autre façon, qu'il y a un vide de conversation sur l'activité. L'expérience du manque de respect, de l'injustice, du désaveu, des ingérences cliniques et politiques... Les travailleurs se reportèrent plus à l'expérience du manque de respect et selon Honnet (2003), dans son livre : *Lutte pour la reconnaissance : la grammaire morale de conflits sociaux*. Reconnaissance qui correspond à trois types de manque de respect : l'amour, le droit, l'estime. Dans les CAPS, nous avons décelé un manque de reconnaissance dans les domaines du juridique et de l'auto-estime/estime de soi :

« (...) ce que je vois est qu'on pense beaucoup à l'usager et peu au travailleur. A l'heure actuelle, j'évalue ceci, je pense que nous sommes peu valorisés pour ce que nous faisons, vous savez...sans fin, et d'autres choses de valorisation que vous pourriez avoir, par exemple... ». (Psychiatre 20, SILVA, 2010, p. 181).

Enfinement une étude de cas fut également réalisée en termes de confrontation. Il s'agit du cas José... comme nous l'avons surnommé. Dans le cadre de nos analyses ergologiques, nous avons repéré trois moments dans son parcours de travail. Moments durant lesquels il présentait diverses tentatives de resignification et de renormalisation de ses activités de travail en faisant face à des difficultés. Le premier moment, celui durant lequel il commença à sentir un malaise vu les mauvaises conditions de travail et les conflits quant à la forme de faire l'usage de soi et des médicaments dans le service. Le second, le moment où il a appris qu'il était licencié du service par la gérante du service durant une réunion d'équipe. Et le troisième fut lorsqu'il travaillait dans un Centre de Santé du même réseau durant des consultations externes. José dévoilait au fur et à mesure des conflits, des controverses et des convergences durant ses débats de normes et valeurs entre le travail prescrit et le travail réel. Il a resignifié toute notre recherche et nous a fait penser, réfléchir sur l'activité de travail du psychiatre : voilà....

Considérations finales

Il s'avère donc que le CAPS est un lieu où demeurent un grand nombre de savoirs à interaction faible et où circulent des valeurs qui manquent de resignification. Bien que le CAPS possède d'innombrables problèmes, y compris celui d'une infrastructure précaire avec des tendances de centralisation, je peux dire que je le considère comme un espace-temps possible de renormalisation des situations de travail, spécialement quand nous plaçons le travail dans un DD3P- où l'éthique et le bien-être commun mettent en dialogue les savoirs investis et constitués pour faire transformer ce métier de travail.

Nous y avons également localisé une clientèle de patients défiant aussi bien les CAPS que les hôpitaux psychiatriques, appelés cas impossibles, difficiles à gérer, qui interrogent les savoirs des travailleurs et de la psychiatrie et qui me font cheminer en direction de travaux de doctorat dans la même approche ergologique :

« Je le reconnais, je pense seulement qu'il y a une partie de la clientèle pour laquelle le CERSAM dit... je ne supporte pas ! C'est le même patient duquel l'hôpital dit aussi je ne supporte pas, vous comprenez, comme cela... L'hôpital ne supporte pas non plus, dire que l'hôpital supporte ce que le CERSAM supporte, c'est un mensonge. La différence, c'est que l'hôpital dispose d'une structure avec une clé et dans le CERSAM, ce n'est pas le cas, mais ce qui insupportable pour l'institution est identique ». (Psychiatre 12, SILVA, 2010, p. 59).

« C'est du type, on a fait un enfant et maintenant c'est un adolescent... Et on doit être bien avec lui... C'est un enfant problématique... n'est-ce-pas ? Mais, il va mûrir, et il va vieillir aussi. Alors, on doit apprendre à s'en occuper... et parfois je vois cela ainsi, qu'il y a beaucoup de gens qui baissent les bras ». (Psychiatre 2, SILVA, 2010, p.87).

Nous avons démarré du présupposé que la santé n'est pas négociable (SCHWARTZ & DURRIVE, 2009) mais qu'elle revendique une réparation entre les valeurs dimensionnées et sans dimension. Il nous faut revenir aux normes précédant le monde de la folie pour les resignifier dans les temps modernes, où de nouveaux débats requièrent un bouleversement des valeurs individuelles et collectives afin que de nouvelles écoles orientent de nouvelles prises de décisions en tenant compte d'une conversation suffisamment nécessaire entre les divers ingrédients de compétence de l'activité – sauvegarder l'activité comme un registre de l'être humain.

Références bibliographiques

AMARANTE, P. Loucos pela vida: a trajetória da Reforma Psiquiátrica no Brasil. Rio de Janeiro: FIOCRUZ: 1995.

BACHELARD, G. A formação do espírito científico. Rio de Janeiro: Contraponto, 1996.

BASAGLIA, F. *Psychiatrie et démocratie*. Éditions érès, 2007.

BENDASSOLLI, P. F. & SOBOLL, L. A. (orgs.) *Clínicas do Trabalho*. São Paulo: Atlas, 2011.

BERCHERIE, P. *Os fundamentos da Clínica: história e estrutura do saber psiquiátrico*. Rio de Janeiro: Jorge Zahar Editor Ltda, 1980.

BIRMAN, J. *A psiquiatria como discurso da moralidade*. Rio de Janeiro: Edições Graal, 1978.

BRITO, J. (2011). *A Ergologia como perspectiva de análise: a saúde do trabalhador e o trabalho em saúde*. In: *Saúde do trabalhador na Sociedade Brasileira Contemporânea*. p. 479-494. Rio de Janeiro: FIOCRUZ.

CANGUILHEM, G. *O Normal e o Patológico*. Rio de Janeiro: Forense Universitária, 4ª Ed. 1995, 307p.

_____. *Escritos sobre a Medicina*. Rio de Janeiro: Forense Universitária, 2005, 88p.

_____. *Ideologia e Racionalidades nas Ciências da Vida*. Lisboa: Edições 70. Brasil: Livraria Martins Fontes, São Paulo, 1977, 126p.

_____. *La connaissance de La vie*. Paris: VRIN, 2006.

_____. *Études d'histoire et de philosophie des sciences*. Chapitre VII: *Qu'est-ce que La psychologie?* Paris: VRIN, 2002.

_____. *Meios e normas do homem no trabalho*. In: *Revista Proposições*, v. 12, p. 35-36, jul/Nov, 2001.

_____. *O cérebro e o pensamento*. In: *Natureza humana* 8(1): jan, 2006, p. 183-210.

CLOT, Y. (2001). *Clínica do trabalho, clínica do real*. Paris: *Le journal des psychologies*, nº 185.

_____. (2008) *Travail et pouvoir d'agir*. Paris: PUF.

_____; LHUILIER, D. (2010) *Agir en clinique du travail*. Éditions érès.

COOPER, D. *Psiquiatria e Antipsiquiatria*. São Paulo: Perspectiva, 1967.

CUNHA, D. M & LAUDARES, J. B. *Trabalho: um objeto transdisciplinar esperando reconhecimento*. Belo Horizonte: Editora UFMG, 2009.

ECHTERNACHT, E. (2008) *Revisões Temáticas. Atividade humana e gestão da saúde no trabalho: Elementos para uma reflexão a partir da abordagem ergológica*. LABOREAL, vol. IV, n. 1, p. 46-55.

FOUCAULT, M. *História da Loucura*. São Paulo: Perspectiva, 1997.

_____. *Doença Mental e Psicologia*. Rio de Janeiro: Tempo Brasileiro, 2000.

GAULEJAC, V. *As origens da vergonha*. São Paulo: Via Lettera Editora e Livraria, 2006.

LE BLANC, G. *Canguilhem et les norms*. PUF, 2010.

LHUILIER, D. *Cliniques du travail*. Éditions érès, 2008.

_____. *Travail du negative – travail sur le négatif*. *Educação Permanente*, número 179, v 2, 2009.

_____. *Le “sale boulot”*. *Martin Media/Travailler*, 2005/2, n° 14, p. 73-98.

MAILLIOT, S. *Qu’est-ce qu’un Groupe de Rencontres du Travail? Réflexions sur La notion de transformation des situations de travail dans le cadre d’une intervention en GRT*. Master. Département d’ergologie Université de Provence, 2006, 2007.

MOSCOVICI, S. *Representações Sociais*. *Investigações em psicologia social*, Ed. Vozes, 3ª Ed, 2005.

SANDER, j. (2010). *A caixa de ferramentas de Michel Foucault, a reforma psiquiátrica e os desafios contemporâneos*. *Psicologia & Sociedade*, 22 (2), 382-387.

SCHWARTZ, I; ECHTERNACHT, E. *le corps-soi dans les milieux de travail: comment se spécifie sa compétence à vivre?* In: *Corps/Revue interdisciplinaire – Corps au travail*. Paris, n. 6. Editions Dileta, mars, 2009, p. 31-37.

SCHWARTZ, I. *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophie*. Toulouse. Editora Octarès, 2000.

SCHWARTZ, I. & DURRIVE, L. (orgs.) Trabalho e Ergologia: conversas sobre a atividade humana. Rio de Janeiro: EDUFF, 2007.

_____.(orgs.) L'Activité en Dialogues: entretiens sur l'activité humaine (II). Suivi de Manifeste pou um ergo-engagement. Première édition. OCTARÈS Éditions, 2009. Dialogues I eV.

_____. Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité. Activités, 2007, volume 4, número 2.

SILVA, E. R. A atividade de trabalho do psiquiatra no CAPS – Centro de Atenção Psicossocial: pois é José... Dissertação de mestrado, UFMG – Fafich, 2010.

TRINQUET, P. Trabalho e educação: o método ergológico. Revista HISTEDBR On-line, Campinas, número especial, p. 93-113, ago, 2010.

SOUZA, J. (org.) (2009). A ralé brasileira: quem é e como vive. UFMG: Belo Horizonte.

TOSQUELLES, F. (2009). Le travail thérapeutique en psychiatrie. Toulouse: Éditions érès.

LIMA, M. E. (Org.). Escritos de Louis Le Guillant: da ergoterapia à psicopatologia do trabalho. Organização e apresentação: Maria Elizabeth Antunes Lima. Petrópolis: Vozes, 2006. Tradução: Guilherme Teixeira. Título original: Quelle psychiatrie pour notre temps? Travaux et écrits de Louis Le Guillant. 359p.

PAIM, I. Tratado de Clínica Psiquiátrica. São Paulo: EPU, 1991.